
3 1761 08320417 2

LE GLOBE

GENÈVE — IMPRIMERIE AUBERT-SCHUCHARDT

LE GLOBE

JOURNAL GÉOGRAPHIQUE



ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE GENÈVE

TOME TRENTE ET UNIÈME



CINQUIÈME SÉRIE — TOME III



GENÈVE
LIBRAIRIE R. BURKHARDT
SUCCESSEUR DE TH. MUELLER
2, place du Molard, 2
1892

N° 1.

BULLETIN

EXTRAIT

DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Session 1891-1892.

SÉANCE DU 6 NOVEMBRE 1891

Présidence de M. le Dr Édouard Dufresne, Président.

Rapport du Président sur la marche et les travaux de la Société pendant l'exercice 1890-1891.

Mesdames, Messieurs,

Il y a sept ans, à un moment de transformation dans l'organisme de notre Société, vos bienveillants suffrages m'appelaient une première fois au fauteuil de la présidence. Au terme de ce premier exercice, le 13 novembre 1885, devant rendre compte des travaux de l'année, je terminais mon rapport en exprimant avec satisfaction cette pensée, que bien peu de villes aujourd'hui étaient capables à l'égal de la nôtre de présenter en aussi grand nombre les éléments favorables pour constituer une Société de géographie. Je

m'empressais d'ajouter, complétant mon jugement, que parmi nous, une Société telle que celle-ci devait se donner comme mobile, prenant le terme dans le sens le plus large et le plus élevé, la *curiosité scientifique,* c'est-à-dire que, conviant les hommes qui cultivent les sciences, de toutes nuances et de tous les points de l'horizon, à un rendez-vous de sociabilité, de rapprochement et aussi de concessions mutuelles, nous les invitions, chacun demeurant dans le milieu qui lui est propre, à apporter chez nous les résultats de leurs études les plus appréhensibles pour tous, ceux qui sont d'intérêt général, et les plus aptes à provoquer les échanges intellectuels et les rapports fructueux.

Ainsi constituée, la Société de géographie de Genève, à proprement parler, ne sera ni précisément commerciale, ni industrielle, ni une agence d'émigration, ni un comptoir d'échanges, ni un bureau de renseignements météorologiques, — mais en toute sincérité elle sera un peu de tout cela, ne visant point des résultats trop strictement précis ni trop utilitaires, les lecteurs nous apportant des observations et des résultats scientifiques sans doute, mais rendus moins techniques, moins géométriques, moins hérissés de formules, plus humanisés, s'il est permis de parler ainsi, et amenés sur le pied de la conversation à être la caractéristique d'une Société qui, dans tous les sens, apprécie la culture de l'esprit.

C'est peut-être, va-t-on objecter, demander des concessions à la science sévère; mais les mœurs modernes l'exigent. On a voulu l'instruction universelle, on ne saurait réclamer de nos Sociétés scientifiques d'être des académies dans le sens classique du mot; elles ne prétendent à aucune juridiction ; c'est à un degré plus modeste, encore que très réel, qu'elles doivent exercer une part utile d'influence, de stimulation et de propagande.

Donc un jour nous écouterons un voyageur, venant des pays lointains, arrivant les mains pleines de nouvelles et de récits extraordinaires.

A une autre séance notre lecteur, fixant son attention sur un point de l'ancien monde, le pénétrera d'un regard plus inquisiteur que ses devanciers ; peut-être découvrira-t-il des points de vue ignorés; mais plus souvent,

plaçant dans le milieu historique ces localités connues et les décrivant aux différents âges, appelant à son aide et les résultats du géologue et ceux de l'archéologie sous leurs aspects divers, on sera surpris des reliefs inattendus qui peuvent sortir de ces études.

D'autrefois l'appareil sera plus austère : il s'agira de questions d'enseignement, de cartographie, de mappemondes, de projections, de planisphères et aussi des méridiens. Comment ne pas accorder son attention, et la plus sérieuse, à des travaux d'une haute importance dont la sécheresse n'est qu'apparente pour qui sait y reconnaître un profit réel ?

Enfin c'est toujours avec reconnaissance que nous entendrons ceux de nos membres qui veulent bien nous donner l'analyse d'un livre nouveau ou celle d'un voyage récent. Combien d'œuvres dont nous ne savons ainsi quelque chose que de seconde main.

Voilà beaucoup de portes d'entrée dans le domaine géographique et n'est-ce pas, en vérité, qu'il y a chez nous place pour tout le monde, le champ d'exploration étant assez vaste pour satisfaire les goûts de chacun.

Cette diversité est une source d'intérêt ; elle est aussi, vous me permettrez ce langage, un principe de grandeur, car si, à vrai dire, la géographie est l'étude du monde que nous habitons, de ses aspects physiques, de la configuration, de la distribution de ses éléments, des partages que lui imposent les destinées historiques, après tout dès l'abord, c'est l'homme lui-même que nous rencontrons sur le sol de cette science quelle que soit d'ailleurs pour y entrer la porte que nous ayons choisie.

Et quand nous disons l'homme, ce n'est pas seulement de l'homme dominateur du monde matériel, constituant la carte géographique par la force des armes ou les visées de la politique, mais l'homme intelligent, *homo sapiens*, comme le qualifient les naturalistes. Pour nous c'est l'homme pensant, armé du libre arbitre, stimulé par son désir de connaître, s'appliquant à pénétrer les secrets de cet univers visible ou, quoi qu'on ait voulu dire, il a toujours été le premier et constitué le maître.

De cet univers, nous ne connaissons que l'écorce, une

couche bien mince, si l'on considère la sphère totale ; mais sur cette écorce combien de problèmes accumulés. Là en effet les phénomènes qui tout d'abord sollicitent notre curiosité et s'imposent à notre désir de connaître deviennent les matériaux d'études d'où naissent les sciences physiques et naturelles. Là aussi résident entassés les documents de l'histoire de cet univers. Toujours plus ambitieux de savoir, l'homme a voulu déchiffrer ces documents, y mettre de l'ordre, en décrire les évolutions successives. Car notre planète telle qu'elle s'offre à nous n'est pas le produit d'un acte créateur instantané. Cette évolution historique n'est-elle pas l'intérêt principal de la géologie, qui nous apprend l'ordre suivant lequel les matériaux du globe ont été disposés dans le temps et dans l'espace? Or quelle est la question de géographie à laquelle cette histoire des couches géologiques ne soit pas mêlée ?

Il va de soi que l'homme mettra beaucoup de lui-même dans cette étude. Nous le trouverons ici avec ses mérites de chercheur et d'ambition louable, comme aussi avec ses facultés imaginatives et leurs mirages ; avec l'orgueil du savoir, toujours tenté de se proclamer par excellence la science pure indépendante, affranchie de préjugés.

Envisagé de ce point de vue le problème géographique n'acquiert-il pas un intérêt extrême? Car dans cette analyse spéculative des phénomènes naturels, il va se compliquer de tout ce qui passionne les sociétés modernes, c'est-à-dire du choc des théories, des systèmes, des hypothèses sans nombre qui surgissent chaque jour pour expliquer le spectacle extraordinaire que l'homme a sous les yeux.

Vous le savez, Messieurs, deux doctrines de nos jours se partagent les esprits. Les uns, se posant en contradiction avec les solutions les plus autorisées, les plus anciennement acceptées, enseignent que le monde est le produit d'une génération spontanée. Les phénomènes naturels qui se déroulent sous nos yeux ne seraient à les entendre que l'expression fatale des combinaisons physiques et chimiques qui sous l'influence de la lumière interviennent entre les éléments matériels ; ceux-ci sont les partisans de la doctrine de l'évolution. Pour eux une cellule albumineuse entrant en conflit avec un rayon de soleil, tel est, sans

autre impulsion supérieure, combiné avec les sélections darwiniennes, le point de départ de tout ce qui a vie, de tout ce qui se meut et pense autour de nous.

D'autres aussi croient à une évolution, mais ceux-là ont une foi intime à un ordre providentiel établi : le monde avec ses âges historiques, chaque être qui vit à sa surface obéissant à une loi d'évolution spécifique qui assure la durée, la fixité des actes naturels, leur reproduction uniforme et constante.

Il est inutile d'aller plus avant, ne voulant introduire aucune polémique ; mais assurément il sera permis de dire qu'il n'est point indifférent que les études géographiques soient entreprises sous l'influence de l'une ou de l'autre de ces doctrines. Car il n'y va de rien moins que d'une conception générale sur le système du monde.

La revue de nos travaux attestera que pendant l'année qui vient de s'écouler notre Société s'est montrée fidèle au programme tracé tout à l'heure; ni le nombre, ni la variété des sujets ne feront défaut. Pour tous et pour chaque nature d'esprit la porte est ouverte.

Jadis et naguère encore, pour entrer dans une société telle que la nôtre, il fallait, disait-on, quelque peu être un savant. La définition était vague et par trop tournée au compliment; car dire de quelqu'un qu'il était un savant, n'était-ce pas insinuer qu'il savait tout, ou pour le moins à peu près tout? Soyons moins ambitieux, limitons-nous à appeler savant un homme qui sait quelque chose et fait effort pour le bien savoir. La définition réduite à cette mesure, à qui serait-il interdit de l'atteindre? De là à communiquer ce que l'on sait, il n'y a qu'un pas à faire, et pour le franchir, il suffit d'un peu de bonne volonté.

Mais pour nous enhardir et confirmer nos collègues dans le dessein d'entreprendre sur le domaine scientifique et d'y prendre pied par de modestes travaux, quelques mots encore pour être parfaitement net et déblayer le terrain :

Il y a un instant nous prenions la liberté de ramener à des proportions plus précises ce qu'à notre époque de savoir universel l'on doit entendre par un savant; de même aussi doit-il être permis de réclamer pour le terme

science une attribution moins ambitieuse que celle que lui décerne aujourd'hui l'école positiviste.

La tendance des positivistes serait de faire de la science en général une puissance anonyme à laquelle serait attribuée une sorte d'infaillibilité, avec droit de juridiction, presque de contrainte. Au nom du libre arbitre et de la liberté scientifique nous osons nous élever contre cette prétention et la trouver excessive. En effet, sous ce terme abstrait et irresponsable, *la science*, s'abritent des courants d'idées qui ne sont après tout que des opinions collectives d'individus trop enclins à croire qu'ils représentent la science elle-même. Qu'on ne s'y trompe pas, alors que l'on dit la science, il s'agit toujours de la science de quelqu'un, c'est-à-dire en définitive d'une opinion, d'une hypothèse, d'une solution individuelle à faire prévaloir, et c'est cela que l'on imposerait à tous comme la vérité absolue avec le caractère de nécessité d'un principe de physique ou de géométrie?

Or qui ne sait qu'il n'en va point ainsi des choses. L'accroissement rapide, vertigineux du domaine des sciences naturelles, note dominante de notre époque, s'opère de diverses manières.

Il y a le gros de l'armée scientifique qui marche à la conquête des mondes nouveaux lentement mais sûrement. Là est le dépôt des résultats acquis vérifiés qui obtient peu à peu le consentement universel. Mais, dit l'anthropologiste anglais Huxley, sa marche est couverte, accélérée par l'activité incessante de troupes légères pourvues d'une arme souvent efficace, sans être toutefois une arme de précision, l'*imagination scientifique*.

Si pour un instant je m'approprie le langage humoristique de Huxley, ce n'est certes pas pour médire de ces incursions parfois aventureuses dans les régions de l'inconnu. Nombre de ces tentatives sont louables et récompensées, mais il faut convenir aussi que trop souvent dans ce groupe les précurseurs se rencontrent sous le couvert d'une rupture plus ou moins bruyante avec le spiritualisme traditionnel qui a présidé au développement de toutes nos connaissances, cette tendance à vouloir imposer, sous le nom de *science*, bien des solutions individuelles prématu-

rées, bien des conjectures que l'on voudrait faire accepter sous le nom de vérités définitives.

Il faut reconnaître que notre domaine géographique plus que d'autres a été témoin des brillantes incursions de ces éclaireurs de la science moderne. Il l'est devenu forcément par le contact des sciences physiques et naturelles dont la marche progressive est depuis cent ans si accélérée. Ici, de simples chapitres dans l'histoire de l'homme et du monde ont acquis le développement de sciences distinctes.

Ainsi en est-il de la géologie, de l'archéologie ou plutôt des archéologies, car cette science qui tout d'abord ne s'appliquait qu'à l'étude des monuments de l'antiquité est devenue par la suite des temps l'introduction nécessaire à l'histoire de tout ce qui a vécu sur le globe.

Des divisions, des partages sont devenus indispensables. C'est ainsi que nous avons dû inscrire sur le livre d'or des sciences, en regard des périodes géologiques, la paléontologie pour l'homme, les animaux et les plantes, la paléontologie linguistique, puis, dans le même ordre d'idées, la science appliquée avec l'ardeur que l'on sait à la recherche de ces monuments qui témoignent de la présence de l'homme, de ses mœurs, de son industrie, de ses premiers essais artistiques, à ces âges du Cosmos où il n'y avait pas encore d'histoire possible.

Ici sont survenus des conflits. Ils étaient inévitables. Des doctrines opposées se sont trouvées en présence et des convictions respectables ont été froissées; elles avaient cependant pour elles les plus grands noms de la science. Alors ont apparu les chronologies archéologiques et leurs supputations audacieuses. Chaque branche archéologique s'est attribué une autonomie spéciale. Des difficultés ont surgi pour accorder ces diverses archéologies et les confronter en les soumettant aux règles du synchronisme.

La paléontologie n'a pas donné tout ce que l'on en attendait, — des jalons tout au plus sur la route des siècles ; des séries continues dans l'échelle des êtres, on en est encore loin.

Les discussions sur l'évolution et le transformisme solidaires aussi de ces chronologies n'ont pas été moins ani-

mées. Un instant surpris, intimidés même par tant d'attaques convergentes, les spiritualistes traditionnels ont repris l'offensive souvent avec avantage. Si bien qu'à l'heure présente il en est dans le domaine de la science comme sous le régime de la triple alliance : tout le monde est en armes et sur le pied de combat.

A suivre le curieux spectacle de ces mouvements d'opinions, ce n'est perdre ni son temps ni sa peine. La fortune s'y montre diverse et alternante. Il s'est produit des retours chez des chefs de file importants. Au congrès anthropologique de Vienne en 1889, on a entendu Virchow, un des transformistes les plus résolus, reconnaître, contrairement à ses affirmations antérieures, que le trait-d'union qui doit rattacher l'homme au singe, l'anthropologie l'ignore; que nous sommes impuissants à déterminer même la descendance des diverses races : que les races actuelles et vivantes sont toutes humaines (appartiennent au règne zoologique humain); enfin que l'on peut signaler comme acquise l'absence de toute modification essentielle dans les types spécifiques depuis cinq mille ans.

Nous citons ces changements, d'autres diraient ces repentirs, non pour les discuter ni entrer en polémique, mais comme preuve de l'importance de ces débats et de l'intérêt que l'on peut avoir à en connaître. Quelques-uns diront que c'est tirer un peu trop la géographie vers l'anthropologie ; mon excuse sera dans le principe dirigeant que j'ai exprimé au début de ces considérations. La géographie c'est l'étude de la terre, de ses changements, des révolutions qu'elle a subies; mais cette étude nous la concevons avant tout au point de vue de l'homme à qui cette terre a été livrée pour être le témoin et le théâtre de ses destinées physiques, intellectuelles et morales. Jamais peut-être plus qu'à notre époque n'a été vérifiée cette parole que le monde a été livré à nos disputes, à nos contradictions, à nos enquêtes perpétuelles.

Tout cela signifie que la science, cette ambition de l'homme dans tous les siècles, n'est point achevée, qu'elle ne le sera jamais. Nos savants les plus illustres n'ont cessé de le reconnaître : ce sentiment de l'incomplet, de l'inachevé, a toujours été pour eux, à la fois, et le tourment et l'honneur de leur carrière.

C'est dire, Messieurs, que dans cette poursuite sur le domaine de la connaissance, il y a encore, et dans tous les rangs, des places à prendre. Soyons donc des travailleurs; le but est honorable, et pour chacun suivant ses efforts, nul doute qu'il ne soit récompensé.

Passons en revue les travaux de l'année.

Dans la séance du 28 novembre, M. le professeur Ernest Strœhlin, dans une conversation spirituelle et animée, a fait part à la Société de ses impressions de voyageur pendant un séjour en Bretagne. M. Strœhlin a eu la bonne fortune de voir beaucoup et, ce qui vaut mieux encore, de bien voir, dans cette contrée originale et pittoresque. Notre collègue, avant de partir, exemple à suivre, savait ce qu'il voulait voir et ce qu'il allait voir; sa curiosité intelligente ne se tient pas pour satisfaite par les spectacles si nouveaux pour un Suisse, des côtes de la Manche et des golfes de l'océan; il étudie les mœurs du pays, il apprécie ses monuments, sa végétation architecturale aux divers âges de l'histoire, — la méthode la meilleure pour connaître les hommes. Des visites dirigées vers les Rochers et Combourg font revivre pendant quelques instants Madame de Sévigné et Châteaubriand.

Cédant aux sollicitations des membres du Bureau, M. Alfred Bertrand a bien voulu donner lecture de son rapport sur l'exposition africaine organisée à Londres à l'occasion du retour de Stanley, par la Société royale de géographie. Les objets rassemblés étaient nombreux; leur description fidèlement présentée par M. Bertrand, provoque des questions multipliées, entretien animé, au cours duquel est rappelé le souvenir du passage à Genève du grand voyageur et de sa gracieuse compagne.

Le 19 décembre, M. Louis-Frédéric Hoffmann fait lecture d'un travail de M. Vital Cuinet sur le vilayet d'Erzeroum. Ceci est de la géographie administrative. Ce travail d'une sérieuse valeur comme office de renseignements, provoque quelques questions qui permettent de compléter la topographie du pays parcouru par quelques détails sur le mont Ararat, qui n'étaient point une digression inutile.

M. le professeur Paul Chaix, dont l'érudition infatigable est si souvent à notre service, a extrait des *Proceedings* de

la Société de Londres des notes fort instructives sur un voyage d'exploration archéologique dans la Cilicia Tracheia, par M. Théod. Bent. Ces extraits ont un intérêt d'actualité. M. Bent n'est pas le seul investigateur de cette contrée. M. Langlois, un Français, et notre compatriote M. Camille Favre s'en sont aussi occupés.

Le froid intense et prolongé dont nous avons été gratifiés depuis le mois de novembre 1890 était trop extraordinaire pour qu'il n'en fût pas question dans une de nos séances: c'est ce qui a eu lieu le 23 janvier. Le Dr Édouard Dufresne a traité du froid géographique, c'est-à-dire des degrés d'abaissement extraordinaires et de leur tenue qui ont fait comparer notre hiver de l'Europe occidentale à un hiver de Chine. Tandis qu'en Russie le froid était plutôt modéré, nos régions méditerranéennes étaient visitées par des chutes thermométriques inusitées.

M. Dufresne a placé en antithèse le froid historique. Ramenant un sujet jadis traité par Arago, il s'est demandé si véritablement des périodes d'années de froid succèdent à des suites d'années tempérées; les annales de l'histoire paraissent le démontrer surtout par les vicissitudes subies par les végétaux, leur émigration passagère vers des contrées plus chaudes, enfin par leurs retours fréquents. M. Émile Chaix a complété le sujet en parlant de la neige et de ses résultats sur les variations de la température.

Une importante lecture a été le récit d'un voyage de M. Jules Rochette-de Fernex dans les îles Hébrides, cet archipel où se rencontrent avec la variété des paysages des contrastes infinis. Après avoir visité la grotte basaltique de Fingal et salué à Iona les vestiges du célèbre monastère fondé par St-Columba, quand d'Irlande il vint évangéliser ces îles lointaines, M. Rochette donne un souvenir à la mémoire de M. Louis Necker, un de nos compatriotes qui, après avoir enseigné de 1810 à 1835 l'histoire naturelle à l'académie de Genève, se retira — trait singulier de caractère — dans l'île de Skye, la plus belle des Hébrides, où il resta jusqu'à sa mort, c'est-à-dire 22 ans.

Pendant une séance extraordinaire, le 17 février, notre Société a été honorée de la présence de M. Jules Borelli, de Marseille, qui a bien voulu nous raconter les principaux

épisodes d'un voyage d'exploration politique et commerciale dans l'Éthiopie méridionale.

M. Borelli a publié son voyage : un beau volume in-8°, dont il a fait hommage à notre bibliothèque. Notre collègue M. Charles Bourrit en a rendu compte dans le *Globe*.

Nous devons un tribut de reconnaissance très marqué à M. Arthur d'Arcis pour le récit de son ascension au mont Pilat, cet observatoire montagneux qui émerge du bassin houiller de St-Étienne, non loin de Lyon. Du Pilat l'on domine la vallée du Rhône en face de Vienne, la chaîne des Alpes, le massif de l'Auvergne et les Ardennes, dont vers le nord le Pilat est le dernier rameau. Cette montagne est une station géologique des plus importantes. M. d'Arcis a donné à son étude les développements les plus complets.

Aucun de ceux qui en ont entendu la lecture n'a oublié le voyage de M. Émile Chaix sur les sommets et dans les vallées de l'Etna. Par l'abondance et la nouveauté des détails, par le soin particulier apporté par l'auteur à mettre en relief la formation géologique du volcan classique, le travail de notre secrétaire général acquiert une véritable valeur scientifique. Le fragment qui a été lu devant nous par M. Chaix se limite à la description de la vallée del Bove, un site d'avant-garde, par lequel il est bon, pour le géologue plus encore que pour le touriste, d'aborder le cratère actuel de l'Etna. Notre collègue a planté sa tente pendant huit jours dans ce cirque où il a pu reconnaître les traces de plusieurs cratères éteints, à travers les multiples incidents déterminés par les coulées de laves, les fractures et les destructions opérées par les secousses de la montagne, ainsi que les dykes produits sous l'influence des mêmes incidents volcaniques.

Comme ce mémoire, illustré de vues photographiques, a été imprimé en entier dans le *Globe*, je ne crois pas, quoique à regret, devoir à son sujet entrer dans plus de détails.

Dans la séance du 20 mars, notre président honoraire, M. Henri Bouthillier de Beaumont, a fait une communication importante sous le titre : Présentation avec cartes nouvelles d'une cartographie générale pour le meilleur enseignement de la géographie.

M. de Beaumont a pris à cœur de répondre aux desiderata de la géographie actuelle en donnant la représentation de l'ensemble de la terre avec le dessin et la surface se rapprochant le plus de la réalité. C'est dire que notre honorable fondateur présente une projection planisphère nouvelle destinée à remplacer celle de Mercator. On sait que cette dernière, encore bien qu'elle ait rendu de longs et loyaux services, a l'inconvénient de soumettre à de fortes erreurs de conventions les contrées en dehors des tropiques.

Le nouveau procédé repose sur le développement conique. Outre son grand planisphère, M. de Beaumont présente une série de cartes plus petites destinées à l'enseignement dans les écoles. Les avantages réalisés par ce système sont exposés dans un mémoire que le *Globe* a publié. Nous devons retrouver M. de Beaumont au compte rendu du Congrès de Berne.

Le temps me presse. Je dois cependant mentionner avec grands éloges les deux dernières communications de l'année, celle de M. Schatzmann, de Lausanne, ingénieur au Chili, sur le chemin de fer transandin, et la savante dissertation de M. Victor Dingelstedt sur les mœurs des Khevsoures, peuplade du Caucase.

M. Schatzmann a transporté ses auditeurs en pleine montagne dans les chantiers élevés pour la construction de cette voie nouvelle que l'on ouvre à la civilisation par le commerce et les échanges internationaux. Il les a fait assister aux péripéties souvent dramatiques, toujours périlleuses de ces entreprises ; celle-ci a eu la malchance d'être, à moitié de sa carrière, interrompue par la double catastrophe d'une révolution au Chili et d'un krach financier chez les Argentins, si bien que les deux républiques que l'on voulait unir en sortent plus séparées que jamais. L'achèvement de la voie commencée est un problème qui est loin d'être résolu. La géologie a tiré profit des tranchées et des tunnels pratiqués à travers ces montagnes encore si peu habitées.

Les Khevsoures, la tribu du Caucase qui a tenté les goûts ethnographiques et archéologiques de M. Dingelstedt, est, dans cette splendide chaîne de montagnes, une de ces

peuplades isolées que les vicissitudes de la guerre et du climat des altitudes ont séparées du reste des humains. On a vu de ces aventures ethnographiques en Suisse dans les hautes vallées des Grisons et du Valais.

Ces Khevsoures, venus de Géorgie, étaient, paraît-il, chrétiens — ils en témoignent encore par quelques traits. L'existence séparée, la rouille des siècles, leur ont donné des habitudes sociales étranges. C'est ce phénomène qu'a étudié M. Dingelstedt.

Comment ne pas inscrire à l'actif des travaux de la Société pendant cette année, la part de coopération que, par quelques-uns de ses membres, elle a donnée au Congrès international de géographie qui s'est tenu à Berne pendant la première quinzaine d'août? Tout à l'heure, deux de nos collègues, M. Arthur de Claparède et M. le professeur Rosier, voudront bien me suppléer : le premier nous entretiendra des travaux du Congrès de Berne ; le second nous parlera de l'exposition géographique.

Avant de quitter la Suisse où il a demeuré pendant bien des années, M. Elisée Reclus, l'éminent géographe, a fait don à M. Charles Perron des cartes, plans et relevés topographiques, matériaux d'étude qui ont servi à la préparation des seize volumes déjà parus de la *Nouvelle Géographie universelle*. Notre collègue, M. Ch. Perron, nous a annoncé qu'il mettait cette collection, qui comprend plus de 6000 cartes, à la disposition des membres de la société. Ils pourront la consulter chez lui en attendant qu'il ait pris les mesures nécessaires pour la rendre accessible à un public plus nombreux.

Je remercie notre collègue, M. A. de Claparède, qui a donné ses soins à la rédaction du *Globe*. Notre organe de publicité a été de sa part l'objet d'une attention que l'on ne saurait trop louer. La partie bibliographique, les comptes rendus d'ouvrages nouveaux, les mentions accordées aux revues avec lesquelles nous faisons échange ont pris une extension qui a été appréciée, ainsi que la décision prise de publier à part, en dehors du bulletin des séances, les mémoires les plus importants qui nous ont été présentés.

Notre société a eu le regret de voir mourir trois de ses membres, M. le colonel *Gautier*, M. Alphonse *Gautier* et

M. Georges *Sarasin*[1]. Elle a, par contre, à se féliciter de l'admission de quatre nouveaux membres effectifs, MM. Albert *Annerelle*, Jacques *Schazmann*, Lewis *Stein*, et Mme Henri *Bouthillier de Beaumont*.

Le nombre de nos membres effectifs est actuellement de cent-neuf.

Nous avons donné le diplôme de correspondants à MM. Jules *Borelli* et Vital *Cuinet*.

Notre bibliothèque mise en bon ordre continue à être l'objet des soins dévoués de M. d'Arcis et de ceux de M. Welter.

A la dernière heure, nous recevons le premier volume du nouveau traité de *Géographie générale illustrée* de M. le professeur Rosier. Notre collègue, adoptant le programme déterminé par les sociétés suisses de géographie, s'est proposé d'écrire un livre qui soit à la fois un manuel de géographie et un livre de lecture récréative. Comme on était en droit de l'attendre, l'auteur y donne la preuve de cette érudition abondante et sûre dont nous avons eu si souvent le témoignage ici-même dans les cours où il a professé sous les auspices de notre société.

Un devoir me reste à remplir. Que les membres de la Société qui m'ont appelé à l'honneur de les présider pendant cette année veuillent bien trouver ici le témoignage de ma reconnaissance ; une mention particulière pour mes collègues du bureau : leur bienveillant concours a rendu aussi agréable que facile ma tâche parfois quelque peu délicate. Je conserve un souvenir précieux de ces rapports si sûrs, empreints de la plus aimable courtoisie. J'aime à le leur dire cordialement en prenant congé d'eux.

Lecture est donnée du rapport de M. Adolphe de Morsier, trésorier. Les comptes de l'année, vus et approuvés par les commissaires-vérificateurs, MM. Paul Bonna et Antoine Martin, soldent par un déficit, dû aux frais de publication

[1] La nouvelle de la mort de M. F. Schwatka, M. C., qui avait été annoncée à la Société par un de ses membres dans la séance du 20 février 1891 (voir le *Globe*, tome XXX (1891), *Bulletin*, p. 212), était heureusement erronée.

du *Globe* malgré les dons de M. le professeur E. Strœhlin et de M. E. Chaix.

M. Henri WELTER, bibliothécaire, présente son rapport. Quinze sociétaires ont usé de leur droit de prendre des ouvrages à domicile et le registre porte 151 inscriptions à cet égard. Notre bibliothèque s'est accrue d'environ 75 volumes, sans compter les nombreuses publications périodiques des Sociétés de géographie.

EXTRAIT DU RAPPORT DE M. DE CLAPARÈDE SUR LE CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONAL DE BERNE.

Le Congrès international des sciences géographiques, convoqué à Berne à l'occasion des fêtes du septième centenaire de la fondation de cette ville par le duc Berthold V de Zæhringen en 1191, a siégé du 10 au 14 août 1891.

C'est le cinquième congrès international de cette espèce. Les quatre premiers ont eu lieu à Anvers en 1871, à Paris en 1875, à Venise en 1881 et de nouveau à Paris en 1889, lors de l'exposition universelle.

La Société de géographie de Berne, qui avait pris l'initiative de ce Congrès, avait appelé toutes les Sociétés de géographie de la Suisse à y coopérer. Une première réunion d'un Comité provisoire d'organisation, composé de délégués de ces Sociétés, eut lieu à Berne le 4 septembre 1890, et ce fut l'assemblée bisannuelle de l'Association des Sociétés suisses de géographie, réunie à Neuchâtel le 15 du même mois, qui nomma le Bureau définitif du Congrès et appela à la présidence M. le conseiller d'État Gobat, président de la Société de géographie de Berne[1].

MM. Henri Bouthillier de Beaumont et Arthur de Claparède ont représenté la Société de géographie de Genève dans le Bureau du Congrès.

Le Congrès a été ouvert solennellement le 10 août, à neuf heures du matin, par des discours de M. le conseiller fédéral Numa Droz, chef du département des affaires étran-

[1] Voir le *Globe*, tome XXX (1891), *Bulletin*, p. 14.

gères, et de M. le conseiller d'État Gobat, président du Congrès.

Treize États, outre la Suisse, s'étaient fait représenter officiellement par quinze délégués spéciaux. Cinquante sociétés ou institutions scientifiques avaient envoyé à Berne des délégations officielles plus ou moins considérables, et plusieurs centaines de personnes, dont un certain nombre de dames, ont suivi les séances.

Le Congrès n'en a pas tenu moins de seize, une de plus que ne prévoyait le programme, savoir : cinq séances générales et onze séances spéciales ou de sections (l'abondance des matières ayant obligé à scinder l'une de ces dernières en deux), correspondant à dix groupes distincts.

Les séances générales ont eu lieu dans la grande salle du Musée, les 10 (deux séances), 11, 12 et 14 août. Dix-sept conférenciers s'y sont fait entendre, en français, en allemand, en anglais et en italien.

Les séances spéciales ont eu lieu dans divers locaux (grande salle du Musée, salles du Conseil national, du Conseil des États et du Casino), les 11 et 13 août. Près de cinquante travaux scientifiques y ont été présentés, dont quelques-uns ont donné lieu à des discussions intéressantes et parfois animées.

Le Congrès siégeant in pleno ou par sections a entendu une soixantaine de communications. On comprendra que nous ne puissions faire ici l'analyse, même succincte, de tous ces travaux, qui seront d'ailleurs publiés in extenso ou en résumé dans les *Annales du Congrès*, actuellement sous presse. La Société de géographie de Genève les recevra et chacun de ses membres pourra alors en prendre connaissance. Nous donnons ci-après la liste aussi complète que possible des communications faites au Congrès. Nous y avons joint le texte des dix-huit résolutions adoptées dans sa séance de clôture, le 14 août, résolutions qui avaient été discutées et votées dans les séances précédentes tant générales que spéciales.

La participation de la Société de géographie de Genève a été considérable : sur dix-huit travaux provenant de Sociétés suisses de géographie, huit émanent de membres de notre Société.

Nous ne saurions entrer dans les détails, mais nous n'hésitons pas à dire que le cinquième Congrès international des sciences géographiques a fort bien réussi. Ç'a été un succès sous tous les rapports, et quoiqu'il ne faille pas en exagérer l'importance, on peut à bon droit espérer que quelques-unes des résolutions qu'il a votées porteront d'heureux fruits. Nous en citerons quatre ou cinq. Ce sera particulièrement le cas de celles qui concernent l'établissement d'une carte de la terre à l'échelle de 1 : 1 000 000 et le renvoi au Conseil fédéral suisse de la question du méridien initial et de l'heure universelle. Il en sera de même du vœu relatif au jardin botanique alpin de la Linnæa, recommandé par le Congrès au bienveillant appui de toutes les Sociétés de géographie. Le Congrès a enfin invité ces Sociétés à s'occuper de la création de chaires de géographie dans les universités qui n'en ont pas encore et à faire publier dans les revues géographiques les règles uniformes qu'il a prescrites au sujet des observations météorologiques faites en voyage.

Et ces dix-huit résolutions solennellement votées demeurassent-elles sans résultat que le Congrès n'aurait cependant pas été inutile. Il s'y est certainement noué des relations personnelles entre gens qui ne se connaissaient pas auparavant, et c'est dans ces relations-là que se trouvent peut-être les plus grands avantages des Congres internationaux.

Ajoutons que la cordiale et belle réception de la Société de géographie de Berne, à laquelle se sont associées les autorités fédérales, cantonales et communales qui siègent dans cette ville, a été de nature à laisser le meilleur souvenir du cinquième Congrès international géographique à tous ceux qui ont eu le privilège d'y prendre part. Nous ne parlons pas de l'exposition géographique, M. le professeur Rosier devant en faire le compte rendu [1].

Nous ne terminerons pas ce rapport sans exprimer notre vive reconnaissance aux organisateurs du Congrès, notamment à M. le conseiller d'État Gobat, qui n'a rien négligé de ce qui pouvait assurer la réussite de cette entreprise.

[1] Voir ci-après, p. 41 et suiv.

Travaux du Congrès

LUNDI 10 AOÛT.

9 h. du matin : Première séance générale ; dans la grande salle du Musée.

Discours de M. Numa *Droz*, conseiller fédéral.

Discours d'ouverture de M. *Gobat*, président du congrès.

Cust, Robert, délégué de la Société de géographie de Londres : L'occupation de l'Afrique par les missionnaires chrétiens de l'Europe et de l'Amérique du Nord (en anglais).

Von den Steinen, Dr K., Marbourg : La patrie primitive des Caraïbes (en allemand).

d'Orléans, prince Henri, Paris : Voyage au Thibet.

3 ½ h. après-midi : Deuxième séance générale; dans la grande salle du Musée.

Penck, Dr A., professeur à l'université de Vienne : L'établissement d'une carte de la terre à l'échelle de 1 : 1 000 000 (en allemand).

de Lannoy de Bissy, chef de bataillon du génie, Épinal : Sur la carte de l'Afrique à l'échelle de 1 : 2 000 000.

Stout, Aquila, délégué de la Société de géographie de New-York : Le canal de Nicaragua (en anglais).

Eekhout, R. A., Java : Le progrès des Iles de la Sonde par leurs chemins de fer.

MARDI 11 AOÛT.

Séances spéciales.

9 h. du matin : Première séance spéciale : La question du méridien initial et l'heure universelle; dans la salle du Conseil national.

Fœrster, Dr W., professeur à l'université et directeur de l'observatoire de Berlin : L'adoption de l'heure universelle et la question du méridien initial (en allemand).

Coello, Francisco, président de la Société de géographie de Madrid : Premier méridien et heure universelle.

Mareuse, professeur à l'association polytechnique à Paris : L'heure universelle.

Tondini de Quarenghi, Ces., Bologne : L'état actuel de la question de l'heure universelle au point de vue diplomatique.

Bouthillier de Beaumont, Henri, Genève : L'expression de la longitude par l'heure.

9 h. du matin : Deuxième séance spéciale : Helvetica; dans la salle du Conseil des États.

Amrein, professeur, St-Gall : Le sentiment de la nature aujourd'hui et les excursions dans les Alpes (en allemand).

Knapp, professeur, Neuchâtel : La population étrangère en Suisse.

de Claparède, Arthur, Genève : La Linnæa, un jardin botanique à la haute montagne.

9 h. du matin : Troisième séance spéciale : Enseignement; dans la grande salle du Musée [1].

Faure, Charles, Genève : État de l'enseignement de la géographie en Allemagne, en Amérique, en Angleterre, en Belgique, en France et en Suisse.

Scott Keltie, délégué de la Société royale de géographie, Londres : Les progrès récents de l'enseignement de la géographie dans la Grande-Bretagne (en anglais).

Alexis, le frère, Paris : Moyens de vulgarisation des connaissances géographiques.

de Haardt, V., cartographe, Vienne : L'ethnographie dans l'enseignement de la géographie dans les écoles secondaires (en allemand).

Oppel, Dr A., Brême : Cartes de géographie économiques et cartes historiques des découvertes (en allemand).

Bouthillier de Beaumont, Henri, Genève : Présentation avec cartes nouvelles d'une cartographie générale pour le meilleur enseignement de la géographie.

Schmidt, Dr W., professeur, Vienne : L'enseignement de la géographie dans les classes inférieures des gymnases (en allemand).

[1] La troisième séance spéciale a été scindée en deux parties, et les trois dernières communications indiquées ont été faites dans une séance ad hoc, ouverte le surlendemain (14 août), dans la grande salle du Casino, à 9 h. du matin.

Charbonnier, le D[r], directeur de l'institut provincial de sourds-muets de Berchem-Sainte-Agathe-lez-Bruxelles : Essai de classifications naturelles en géographie.

3 h. après-midi : Troisième séance générale ; dans la grande salle du Musée.

de Annenkoff, le général, St-Pétersbourg : L'importance de l'enseignement de la géographie au XIX[e] siècle, comme base de l'émigration et de la colonisation.

de Lóczy, D[r] L., directeur de l'institut géologique hongrois, Budapest : Le voyage du comte de Széchenyi en Chine (en allemand).

Pfeil, le comte Joachim, Berlin : L'archipel Bismarck (en allemand).

MERCREDI 12 AOÛT.

8 h. du matin : Quatrième séance générale ; dans la grande salle du Musée.

Du Bois, Fritz, Paris : Le peuple javanais.

Hurlbut, Geo-C., New-York : La découverte des sources du Mississipi (en anglais)[1].

Ney, Napoléon, président de section de la Société de géographie commerciale, Paris : Le chemin de fer transsaharien.

de Claparède, Arthur, Genève : Souvenir des îles Philippines : de Manille à Majayjay.

Post, major : Travaux des commissions géologiques et géodésiques aux États-Unis.

JEUDI 13 AOÛT.

Séances spéciales.

8 ½ h. du matin : Quatrième séance spéciale : Orthographe des noms géographiques ; dans la salle du Conseil national.

Barbier, J.-V., secrétaire général de la Société de géographie de l'Est, Nancy : La question de l'orthographe des

[1] Ce mémoire a été lu par M. A. Stout.

noms géographiques, au point de vue national et international.

Coello, Francisco, président de la Société de géographie de Madrid : L'orthographe géographique.

Duhamel, H., vice-président du Club alpin français, Gières : La nomenclature et l'orthographe des noms de lieux.

Sieger, Dr Robert, Vienne : La transcription des noms géographiques.

Gambino, G., professeur, Palerme : La prononciation des noms géographiques dans l'enseignement.

8 1/2 h. du matin : Cinquième séance spéciale : Lacs et glaciers ; dans la grande salle du Musée.

Forel, Dr, F.-A., professeur, Morges : Cartes hydrographiques des lacs subalpins.

Delebecque, A., ingénieur des ponts et chaussées, Thonon : Cartes hydrographiques des lacs de Savoie.

Bonaparte, le prince Roland, Paris : Les variations des glaciers en France.

Palacky, Dr, professeur à l'université de Prague : L'histoire géologique des fleuves et lacs importants pour la géographie pratique (en allemand).

Chaix, Émile, Genève : Études volcanologiques.

8 1/2 h. du matin : Sixième séance spéciale : Cartographie ; dans la salle du Conseil des États.

Duhamel, H., vice-président du Club alpin français, Gières : Topographie et cartographie des Alpes françaises.

Anoutschine, professeur, Moscou : Le point culminant du plateau de Waldaï.

Ratzel, Dr F., professeur à l'université de Leipzig : De la manière de représenter sur les cartes la densité et la répartition de la population (en allemand).

Peucker, Dr K., cartographe, Vienne : De la superficie réelle et de l'angle de déclivité des formes typiques des inégalités de la surface terrestre (en allemand).

3 h. après-midi : Septième séance spéciale : Bibliographie géographique ; dans la salle du Conseil national.

Kirchhoff, Dr A., professeur à l'université de Halle : La bibliographie de la géographie allemande (en allemand).

Kan, Amsterdam : La bibliographie des Pays-Bas.

Guillaume, Dr. directeur du bureau statistique fédéral, Berne : La bibliographie suisse : son but et ses tendances ; état actuel des travaux.

4 $^{1}/_{2}$ h. après-midi : Huitième séance spéciale : Météorologie ; dans la salle du Conseil national.

Hann, Dr J., directeur du bureau central météorologique d'Autriche, Vienne : Observations météorologiques faites en voyage (en allemand).

Blanford, Henri-F., ancien directeur du bureau météorologique des Indes anglaises, Folkestone : Observations météorologiques à faire dans les contrées tropicales (en anglais).

Brückner, Dr Ed., professeur à l'université de Berne : L'importance des variations du climat pour la théorie et la pratique (en allemand).

3 h. après-midi : Neuvième séance spéciale : Géographie commerciale ; dans la salle du Conseil des États.

de Cassano, le prince, Paris : Sur la protection des émigrants.

Renauld, G., rédacteur en chef de la *Revue géographique internationale*, Paris : Le mouvement colonial actuel.

Rosier, W., professeur, Genève : Les services que la géographie peut rendre dans les conflits économiques.

3 h. après-midi : Dixième séance spéciale : Voyages ; dans la grande salle du Musée.

Delmar-Morgan, Edward, délégué de la Société royale de géographie de l'Australasie, Sidney : L'archipel Cuyos (Océan Pacifique), d'après le Rév. J. E. Temson-Woods. — La découverte de l'Australie.

Müller-Hess, Dr E., professeur à l'université de Berne : Migration des bouddhistes hindous en Birmanie et aux Iles de la Sonde (en allemand).

Moser, Henri, Paris : Le Turkestan avant et après la construction du chemin de fer transcaspien.

Leclercq, J., délégué de la Société royale de géographie de Bruxelles : L'histoire des ascensions du Mont Ararat.

Buttikofer, Leyde : L'importance politique et sociale de la république de Libéria (en allemand).

VENDREDI 14 AOÛT.

8 h. du matin : Cinquième séance générale ; dans la grande salle du Musée.

Vote des résolutions du Congrès.

Rapport du jury des récompenses de la section internationale de géographie scolaire de l'exposition géographique.

Règlement de diverses questions administratives.

Ricchieri, le comte, professeur à Milan : L'expédition de M. Ferrandi dans la péninsule de Somal (en italien).

Wild, G., Sidney : L'expédition antarctique [1].

Résolutions votées par le Congrès

1. *La carte de la terre au 1 : 1 000 000.*

Le Congrès des sciences géographiques de Berne décide de prendre l'initiative de l'étude d'une grande carte du monde à l'échelle de 1 : 1 000 000, dont les sections seraient, de préférence, limitées par des méridiens et des parallèles.

Il institue, dans ce but, une commission composée de savants de diverses nationalités, qui sollicitera les États à faciliter la réalisation de l'œuvre. La commission s'efforcera, en outre, d'obtenir que les États confectionnant des cartes, que les Sociétés, les revues et les établissements géographiques privés qui publient des cartes originales, élaborent des feuilles de la dite carte. La vente des feuilles devra se faire dans les conditions les plus avantageuses pour le public.

La commission a le droit de s'adjoindre les membres qui lui paraîtraient utiles à l'œuvre, et fera connaître périodiquement l'état d'avancement du travail.

La commission a été composée comme suit :

Allemagne : M. le professeur Supan, Gotha.
M. le professeur baron de Richthofen, Berlin.

[1] Mémoire lu par M. Delmar-Morgan.

Autriche-Hongrie : M. le major général d'Arbter, Vienne.
M. le professeur Penck, Vienne.
Espagne : M. le colonel Coello.
États-Unis de l'Amérique du Nord :
M. le major Powell, Washington.
M. Mendenhal, Washington.
France : M. Charles Maunoir, Paris.
M. François Schrader, Paris.
Grande-Bretagne et *Empire des Indes* :
M. le général Walker, London.
M. le général Wilson.
M. E.-S. Ravenstein.
M. Scott Keltie.
Italie : M. Guido Cora, Turin.
M. le général Annibal Ferrero, Florence.
Portugal: M. le professeur Cordeiro, Lisbonne.
Pays-Bas: M. Eckstein, La Haye.
Russie : M. le général de Tillo, St-Pétersbourg.
Suède : M. le major Selander, Stockholm.
Suisse : M. le colonel Lochmann, Berne.

2. *Directions aux émigrants.*

Le Congrès international des sciences géographiques, tenu à Berne en 1891, vu l'importance des connaissances géographiques comme base de renseignements pour la colonisation et l'émigration, vote la formation d'un comité international scientifique, chargé de rédiger un questionnaire qui fournirait, outre des notions générales, des instructions, pays par pays, sur les colonies et les terres peu connues, vers lesquelles l'émigrant se dirige.

Cette commission internationale sera formée provisoirement de MM. le général Annenkoff, président, le conseiller Gobat, vice-président, Henri Moser et Henri Cordier, secrétaires, le comte Antonelli et le comte Pfeil.

Berne sera choisie, à cause de sa position, pour centraliser les renseignements recueillis. Le comité provisoire se mettra immédiatement en rapport avec les sociétés de géographie, par pays, pour former la commission définitive. Il veillera à ce que la plus grande publicité soit donnée à ses travaux.

3. *Chemin de fer transsaharien.*

Le Congrès international des sciences géographiques réuni à Berne en 1891, renouvelant le vœu émis par le Congrès de Bruxelles en 1879 et le précisant davantage, émet le vœu suivant :

Dans l'intérêt du commerce de toutes les nations il est à désirer qu'une ou plusieurs voies ferrées relient le territoire africain avec les régions centrales en partant du littoral méditerranéen dans la direction du lac Tschad ou du Niger après exécution de la première partie de la ligne jusqu'à Amguid.

4. *Les sources du Mississipi.*

Le cinquième Congrès international des sciences géographiques siégeant à Berne en 1891, après examen de la question de la découverte des sources du Mississipi, émet l'opinion suivante :

1° La prétention de M. William Glazier d'avoir découvert les sources du Mississipi en 1881 n'est pas justifiée.

L'opinion du Congrès est d'ailleurs conforme à la loi votée par la législature de l'État de Minnesota en 1889.

2° L'honneur de cette découverte revient à MM. *Henri R. Schoolcraft. Allen*, lieutenant de l'armée des États-Unis, et *J.-N. Nicolet*, ingénieur civil. qui l'ont accomplie en 1832 et 1836.

Les rapports officiels relatifs à cette découverte se trouvent dans les archives du ministère de la guerre et du bureau topographique des États-Unis.

5. *Méridien initial et heure universelle.*

Le Congrès international des sciences géographiques de Berne (1891) :

attendu que le besoin du choix définitif d'un méridien initial unique s'impose toujours davantage ;

s'appuyant sur le vœu unanime des représentants de quarante-trois pays présents à la conférence télégraphique internationale de Paris (1890) « qu'on arrive *enfin*, moyennant une solution conciliant tous les intérêts, à l'unification dans la mesure du temps ; »

émet, à son tour, le vœu que le Conseil fédéral suisse, se mettant d'accord avec le gouvernement italien, qui en a dernièrement pris l'initiative,

prie les autres gouvernements de bien vouloir hâter l'étude des questions du méridien initial et de l'heure universelle ainsi que de l'utilité des fuseaux horaires dans les relations internationales et dans la vie publique, et la réunion d'une commission de délégués, munis de pleins pouvoirs, pour régler définitivement ces diverses questions.

Le Congrès se permet d'exprimer l'avis qu'il serait utile, pour arriver plus vite à une solution définitive, que la dite commission se réunisse à Berne, siège des bureaux internationaux des postes, des télégraphes et des chemins de fer.

6. *Système métrique.*

Le Congrès des sciences géographiques de Berne en 1891 recommande aux savants anglais de cesser de se servir, dans les publications scientifiques et techniques, des anciennes unités anglaises, et les prie d'introduire les unités métriques acceptées comme légales en Angleterre par la loi de 1864.

7. *La Linnæa.*

Le Vme Congrès international des sciences géographiques, siégeant à Berne en 1891,

reconnaissant l'intérêt que présente le jardin botanique alpin de la Linnæa, à Bourg-Saint-Pierre (Valais), pour l'étude de la géographie botanique de toutes les hautes régions du globe

décide :

de recommander cette entreprise au bienveillant appui de toutes les sociétés de géographie.

8. *Création de chaires de géographie.*

Le Congrès émet le vœu que les sociétés de géographie agissent auprès de leurs gouvernements respectifs pour obtenir la création de chaires spéciales de géographie dans toutes les Académies et les Universités qui n'en possèdent pas encore.

9. *Géographie économique.*

Le Congrès déclare qu'il est désirable que, dans l'enseignement scolaire, le développement graduel de la connaissance de la terre aussi bien que la géographie économique soient traités à l'aide de moyens opportuns, en particulier à l'aide de cartes spéciales appropriées, et qu'à l'avenir de telles cartes soient incorporées dans les collections de cartes murales et dans les atlas.

10. *Classification naturelle.*

Le Congrès adopte le vœu que l'enseignement de la géographie soit donné conformément aux principes des sciences d'observation, c'est-à-dire qu'il repose sur des notions générales, sur des classifications naturelles, sur des définitions exactes et sur des lois.

11. *Orthographe des noms géographiques.*

Dans tous pays ayant une écriture avec caractères latins, on emploiera cette écriture pour la désignation des noms géographiques sur les cartes. Pour les pays qui n'ont pas d'écriture, on adoptera le système proposé par la Société de géographie de Paris.

Il sera fait pour chaque pays un petit dictionnaire où sera donnée la prononciation, dans la langue du pays, des lettres employées par les autres nations ayant une écriture particulière et où seront indiquées les désignations multiples d'un même point géographique, les nouvelles dénominations que l'un d'eux a pu recevoir, ainsi que les appellations grecques ou latines.

12. *Observations météorologiques.*

Les voyageurs sont invités à suivre le plus strictement possible, pour leurs observations, les règles prescrites par la météorologie et soumises au Congrès par le professeur Hann, ceci afin que ces observations puissent être pleinement mises à profit pour la climatologie.

Ces règles devront être publiées dans les mémoires de toutes les sociétés de géographie et, si possible, dans toutes les revues de géographie.

13. *Lacs et glaciers.*

Le Congrès international des sciences géographiques de Berne exprime au bureau topographique fédéral à Berne sa vive et profonde reconnaissance pour ses grands et importants travaux sur le relief des lacs suisses. Il est heureux de constater que des travaux analogues ont été entrepris par la République française sur les lacs des Alpes françaises. Il formule enfin le vœu que les lacs des autres pays alpins soient l'objet d'un semblable levé hydrographique.

14. *Géologie des fleuves.*

Le Congrès international des sciences géographiques de Berne exprime le vœu qu'en vue d'éviter les dangers pouvant résulter des travaux hydrauliques, l'on étudie à fond l'histoire géologique de chaque fleuve avant d'y entreprendre des travaux quelconques.

15. *Bibliographie géographique.*

1. Le Congrès émet l'avis qu'il est urgent d'élaborer et de publier des bibliographies des sciences géographiques en suivant, autant que possible, un plan d'ensemble. La meilleure manière de procéder à cet effet, c'est d'instituer dans chaque pays une Commission centrale chargée de cette tâche.

2. Les Commissions centrales de chaque pays doivent entretenir entr'elles des rapports aussi suivis que possible ; elles doivent, en particulier,

a) procéder d'une manière uniforme à l'accomplissement de leur tâche,

b) s'entr'aider par l'échange de leurs documents, matériaux, communications, etc.

16. *Registre universel.*

Après avoir pris connaissance d'un catalogue établi par M. Mann et distribué aux membres du Congrès, celui-ci recommande qu'il soit fait un dépouillement systématique du contenu des revues géographiques sous la forme d'un registre universel des articles renfermés dans ces publications.

17. *Protection des émigrants.*

Le Congrès émet le vœu que la Commission permanente internationale pour la protection des émigrants à Paris termine ses travaux dans le plus bref délai et qu'elle invite les Puissances à régler cette question par la voie d'une convention internationale.

18. *Expédition au pôle antarctique.*

Le Congrès international des sciences géographiques, après avoir entendu la conférence de M. Wild, désire exprimer à la société d'Australasie (section de New South Wales) l'espoir que l'expédition pour l'exploration de la mer antarctique soit organisée au plus tôt, afin de résoudre les questions scientifiques du plus haut intérêt qui s'y rattachent.

Élection du Bureau. — Sont élus : MM. Henri DE SAUSSURE, Adolphe GAUTIER, Raoul GAUTIER, Arthur D'ARCIS, Gustave ROCHETTE, Adolphe DE MORSIER, Édouard DUFRESNE, Charles BOURRIT, William ROSIER, Émile CHAIX et Egmond GŒGG.

Élection du Président, du Vice-président et du Secrétaire général. — Sont élus :

Président : M. Gustave ROCHETTE.
Vice-président : M. Adolphe GAUTIER.
Secrétaire général : M. Émile CHAIX.

SÉANCE DU 20 NOVEMBRE 1891

I. Présidence de M. le Dr Édouard DUFRESNE,
Président sortant de charge.

M. Gustave Rochette n'ayant pas accepté la présidence, M. le Dr Dufresne annonce qu'il va être procédé à une nouvelle élection présidentielle.

M. Arthur DE CLAPARÈDE est élu Président et prend possession du fauteuil.

II. Présidence de M. Arthur de Claparède, Président.

Communication de M. le professeur Ernest Martin :

En Lozère[1].

Les quelques pages qui suivent ne contiennent ni savantes recherches ni descriptions littéraires; le lecteur n'y trouvera pas autre chose que des renseignements sur un pays peu éloigné et aussi peu connu. Les personnes qui ont le temps de voyager et qui n'ont pas besoin des raffinements de la civilisation en matière d'hospitalité rétribuée pourront être attirées vers ces régions. On y passe des moments agréables, les yeux y recueillent des paysages originaux, et la bourse n'est point saignée comme en d'autres lieux.

Les Guides imprimés contiennent maintenant des données exactes assez nombreuses sur les gorges (ou, comme on dit pour prendre une couleur exotique, le *cañon*) du Tarn, sur les Causses et les Cévennes. On peut lire aussi d'amples descriptions dans l'*Écho des Alpes*, publié à Genève par le Club alpin suisse (1882, M. le pasteur H. Maystre), dans l'*Annuaire du Club alpin français* (p. ex. en 1879), dans des feuilletons du *Temps* en 1887 et des *Débats* (mars 1889), et surtout dans le *Tour du monde* (1886, II), qui donne de belles gravures. M. Martel a publié tout un volume luxueux sur *les Cévennes et la région des Causses*. L'amateur se procurera de jolies photographies chez M. Cairol, 2, rue Massane, à Montpellier, et consultera avec profit le petit volume Joanne sur la géographie de la Lozère.

Je ne connais qu'une faible partie du département qui a reçu son nom de la chaîne de montagnes située au S.-E. de Mende, et qui comprend la plus grande partie de l'ancien Gévaudan, autrefois terrorisé par les loups. Les montagnes sont pour moi une espérance de course, mais non

[1] Nous publions le résumé que l'auteur a bien voulu nous donner de sa communication. — (*Réd.*)

une terre explorée. L'auteur de l'un des récits, tout à l'heure signalés, m'avait parlé des gorges du Tarn, et c'était pour y arriver le plus rapidement possible que j'entrais dans cette intéressante partie de la France. On peut atteindre le Tarn dans son cours supérieur par Pont de Montvert, en quittant à Villefort ou à Genolhac le chemin de fer de Clermont à Nîmes. La course en diligence est assez longue avant qu'on soit à Pont de Montvert, puis à Florac.

Nous n'avons pas été si près de la source du Tarn; la navigation ne commence qu'à Ste-Enimie et nous ne sommes pas montés plus haut qu'Ispagnac. C'est par Mende que nous sommes arrivés. De Genève à Mende il y a deux jours de voyage: le premier en chemin de fer jusqu'au Puy en Velay, chef-lieu de la Haute-Loire, en passant par Lyon et St-Etienne; le second du Puy à Mende, en voiture publique. On ne perd pas son temps si l'on reste une journée au Puy pour visiter soit la statue colossale de la Vierge, faite avec les canons de Sébastopol, soit surtout d'anciens édifices et des formations volcaniques. La cathédrale repose sur de remarquables substructions et possède un beau cloître roman; à peu de distance, la chapelle romane de St-Michel d'Aiguilhe occupe tout le sommet de l'un des *dykes*, ou rochers volcaniques qui se dressent au-dessus de la ville; on y arrive par un escalier abrupt qui a près de 300 marches. L'imposant donjon de Polignac est à une heure du Puy sur un plateau dont l'escarpement servait de rempart, et à quelque distance des roches basaltiques d'Espaly.

Du Puy à Mende la route court à peu près directement au S.-O. en traversant des espaces assez déserts, mais non pas sans charme. Au milieu de la journée on descend dans la vallée de l'Allier, on passe le chemin de fer de Clermont à Nîmes et on dîne à la station de Langogne, où l'on peut avoir la chance de rencontrer, comme nous, M. Paradan, vice-président de la section du Club alpin de la Lozère et avocat à Mende, qui est fort empressé à donner aux visiteurs étrangers les directions dont ils ont besoin. En quittant Langogne, la route remonte sur des plateaux parfois gracieusement boisés, souvent aussi sauvages et déjà semblables à des causses; on s'arrête un instant près

du tombeau de Duguesclin qui mourut au pied de Châteauneuf de Randon, dont il faisait le siège en 1380. A quelques minutes de Mende, débouche à gauche la vallée qui vient de Villefort. Le chef-lieu de la Lozère, sur le Lot, n'est pas un séjour enchanteur; les rues sont éclairées à l'électricité, mais les hôtels laissent beaucoup à désirer. Grâce aux soins du Club alpin français, on peut se procurer de bonnes voitures pour gagner le bord du Tarn.

Le lendemain de bonne heure nous partons; il fait beau; la voiture nous conduit au bord du Lot, le traverse, s'élève bientôt au-dessus de Balsièges, en saluant au passage un rocher qui ressemble à un lion couché, puis s'engage dans le causse de Sauveterre. Le causse de Sauveterre et le causse Méjean, séparés par le cours du Tarn, sont des plateaux calcaires de mille mètres d'altitude, autrefois boisés, maintenant presque entièrement dénudés, possédant cependant quelques milliers d'habitants. L'eau des pluies disparaît immédiatement sous la surface et sort dans les vallées en sources magnifiques, comme celle du Pêcher à Florac, de Burle à Ste-Énimie, et celle de St-Chély. « Le Caussenard seul peut aimer le causse, dit M. O. Reclus: mais qui n'admirerait les vallées qui l'entourent?... En haut, sur la table de pierre, c'est le vent, le froid, la nudité, la pauvreté, la laideur, la tristesse, le vide; en bas, sur le tapis de gazon, c'est le zéphir dans les vergers, une atmosphère tiède, l'abondance et la gaîté. Le contraste inouï que certains causses font avec les gorges environnantes est une des plus rares beautés de la France.» La traversée du causse de Sauveterre serait pénible au grand soleil et à pied: en voiture elle dure un peu moins de deux heures, et on éprouve une sensation nouvelle dans ce désert qui n'est ni la grande plaine, ni les hauts rochers de nos Alpes; au loin on aperçoit en avant les sommets méridionaux des Cévennes, puis on arrive au bord du plateau, on aperçoit en bas la verdure, une vallée profonde, le bourg d'Ispagnac, et pour y parvenir, une route qui circule en grands lacets; il est onze heures, la température est chaude, le sol a des teintes colorées, les approches du midi se font sentir. L'eau transparente et vive du Tarn fait plaisir à voir.

Ispagnac est à l'entrée des gorges, mais on ne se met en barque qu'à Ste-Énimie. Sur une longueur d'une cinquantaine de kilomètres, le Tarn coule entre deux murailles perpendiculaires dont la hauteur s'élève jusqu'à 700 mètres. La zone de verdure qui longe les bords de la rivière est toujours assez étroite, et disparaît complètement en certains endroits.

Les ressources culinaires d'Ispagnac sont très suffisantes. Nous avons donné à l'hôtesse et à quelques consommateurs le spectacle nouveau de voyageurs s'abreuvant de thé, très savoureux malgré l'absence d'ustensiles appropriés à sa préparation.

Pour atteindre l'étape de Ste-Énimie il faut suivre le Tarn, tantôt au bord de l'eau, tantôt à une certaine hauteur près du village de Prades, où fleurissent les amandiers et d'où le regard plonge sur les habitations creusées dans le roc de Castelbouc sur la rive gauche.

Nous arrivons chez Justin Malaval, à Ste-Énimie, vers 4 heures de l'après-midi; l'auberge est rustique, mais plus attrayante que les hôtels du chef-lieu. Les voyageurs n'abondent pas, au moins les êtres humains, car il y en aura d'autres, très nombreux, dans quelques heures. Nous sortons pour voir le village qui porte le nom d'une fille de roi de France; il est placé sur les deux rives, au passage de la route qui traverse les deux causses, de Balsièges à Meyrueis; nous passons au télégraphe et nous allons nous promener sur un sentier qui s'élève et permet de sonder les pentes de la rive gauche. Bientôt un bruit singulier frappe nos oreilles, et après en avoir cherché l'origine de divers côtés, nous apercevons sur une pente très rapide en face de nous, un fourmillement d'êtres vivants en marche. Ce sont des moutons qui viennent de la Méditerranée et qui se rendent pour l'été dans les pâturages élevés; il y a longtemps qu'ils n'ont rien bu et la vue de la rivière les excite: ils descendent en bon ordre, serrés les uns contre les autres, conduits par quelques hommes au teint noirci et qui n'ont sans doute pas de rasoir ni de peigne dans leur bagage, car leurs barbes sont fort incultes; arrivés à portée de l'eau, ces animaux altérés s'élancent et y entrent avidement, c'est une bousculade; puis tout s'arrange et on campe

là pour la nuit. Un peu plus tard un nouveau troupeau arrive. Ce voisinage est bien un peu bruyant : les fenêtres de Justin Malaval ouvrent sur le lit du Tarn, et le départ des troupeaux se fait de grand matin avec cris redoublés des Provençaux barbus.

Pendant que les futurs gigots encore vivants, se délassent sur les galets, la cuisinière de l'hôtel fait passer devant nous force plats appétissants, surtout une truite du Tarn, de taille moyenne, mais de chair succulente et supérieurement apprêtée. Les voyageurs qui ignorent la Lozère seraient peut-être logés à l'étroit s'ils se décidaient à venir en nombre, mais qu'ils se rassurent, ils ne risqueraient pas de mourir de faim, ni de soif; les pentes des causses nourrissent des vignes, et on ne pratique pas ici la falsification, ni le vin de raisins secs.

Au matin, la barque est prête, c'est un produit de l'art en son enfance, une sorte de caisse rectangulaire, longue de quelques mètres ; les parois de l'arrière, de droite et de gauche sont perpendiculaires au fond plat; seul l'avant se relève un peu de manière à pouvoir s'engager sur la grève et faciliter l'entrée. On apporte des chaises de paille dans la barque pour les voyageurs, qui ne peuvent être plus de cinq ; un homme se place à l'arrière, un autre à l'avant, armés d'une gaffe, dont ils se servent pour toucher tantôt ici tantôt là et placer le bateau de manière à profiter au mieux du courant. Il n'y a, en effet, pas de force musculaire à déployer, pas de moteur artificiel à utiliser, la rivière est là pour vous transporter, et ses offres de service sont vraiment fort séduisantes ; elle passe claire, fraîche, pure, point trop bouillonnante, rapide pourtant, et on n'a pas l'impression de fatiguer personne ; paresseusement assis sur sa chaise, le voyageur n'est troublé par aucun sentiment pénible : les bateliers font aisément leur besogne, et si parfois il leur faut un effort de vigueur ou d'adresse, il ne s'en aperçoit pas, il se sent bercé par une puissance bienfaisante et protégé par des hommes bienveillants. Pas d'odeur de fumée comme dans un bateau à vapeur, pas le moindre bruit, sauf le murmure de l'eau, et au fond des bouquets d'arbres qui plongent dans le courant, les rossignols se relaient pour saluer au passage les étrangers ravis.

Le Tarn coule de l'E. à l'O., mais rien n'est plus éloigné d'une ligne droite que son cours, jamais on ne voit au loin devant soi, les points de vue changent sans cesse. La première partie de la navigation est la plus riante, grâce à la fraîcheur du matin et à l'abondance de la végétation ; les roches des hauteurs sont cachées par les arbres aux yeux des personnes qui côtoyent la rivière. Au bout d'une heure voici St-Chély, petit village de la rive gauche, niché dans la verdure, où l'on s'arrête un instant pour aller voir une église rustique et une source. Un peu plus loin, à droite, le petit manoir de la Caze, qui pourrait être menaçant s'il était mal intentionné ; mais, à demi ruiné, il anime le paysage et intéresse le passant à son histoire supposée. De temps en temps il faut sortir du bateau, parce qu'un barrage de moulin arrête le courant et la barque ne peut pas le franchir, on quitte son embarcation, on se sépare des bateliers tutélaires ; parfois les pilotes qui devraient prendre la direction de la nouvelle étape ne sont pas là, comme à Pougnadoires, ou bien le bateau est caché : on appelle, et du haut de la roche, où se suspend une petite vigne, descend prestement un brave homme qui, à son tour, va manier la gaffe.

Arrivé à la Malène, on se courbe sous un pont où passe une des routes qui traversent les causses ; on s'arrête pour déjeuner d'une nouvelle truite chez Monginoux ; on jette un regard sur le cimetière et sur un château qui porte le nom des Montesquieu, puis Monginoux prend la direction de la barque jusqu'au Pas de Soucy. Les rives se dénudent; plus d'arbres, ni de plantes; la roche descend abrupte jusqu'au fond de l'eau ; des parois blanches, ou brunes, ou rouges se dressent des deux côtés ; ce sont les Étroits. Un peu plus loin les murs s'élèvent et s'écartent tout en restant perpendiculaires ; c'est le cirque des Baumes et l'hermitage de St-Ilère. Cette seconde partie est la plus sauvage. Soudain il devient impossible de continuer à naviguer, l'eau a disparu, ensevelie sous des amas de rochers. Pendant une petite demi-heure on se déroidit les jambes tout en écoutant la légende de la fille de Clotaire, Ste-Énimie, qui fit tomber toutes ces pierres, quelques-unes énormes, sur le diable qu'elle voulait arrêter dans sa fuite ; la roche de l'Aiguille est là

penchée, attestant par son attitude la réalité de cette explication; hélas! la roche s'est arrêtée et le diable court encore.

A l'issue de ce chaos, l'horizon change, les deux rives sont moins abruptes, entre les sommets et la rivière il y a des gradins superposés avec des villages et des cultures; cependant un nouvel intérêt nous attend. Aux Vignes on peut quitter l'eau et achever la course à pied pour éviter les rapides qui accidentent le parcours, c'était notre intention d'avoir cette prudence: mais nous sommes habitués à cette « façon d'aller », les bateliers qui arrivent ont l'air si résolu et si honnête, ils nous rappellent nos guides du Valais ou de l'Oberland, nous nous fions à eux; ici toute l'attention se concentre sur le courant, les roches qui surgissent, les mouvements révélateurs de l'eau. Le batelier de l'avant se penche sérieux et vigilant et, juste au bon moment, donne avec sa perche une impulsion qui lance l'esquif dans un chenal étroit mais propice; on se sent emporté, l'eau rejaillit sur nous, puis l'émotion est passée, quitte à nous reprendre un instant après. Une dame un peu nerveuse ou trop craintive se trouverait mal à l'aise et ferait même courir des risques à ses compagnons: l'effet de ses mouvements inopportuns ne serait pas toujours compensé ni même prévu par l'habileté des pilotes.

Partis à 6 heures de Ste-Énimie, nous sommes à 4 heures au Rozier, tout près du bourg aveyronnais de Peyreleau. C'est fini, il faut prendre terre, marcher, dire adieu à ces hommes serviables. A eux la peine maintenant; impossible de ramener ces bateaux au point de départ sans dépenser plusieurs heures. Si légers soient-ils, ils deviennent extrêmement lourds à la montée et les bateliers agiles ne sauraient en venir à bout qu'en marchant pas à pas sur la rive, attelés comme des chevaux à une corde. C'est l'envers du voyage. Pendant que nous rêvions à cette série d'aspects successifs, à ces noms gracieux de localités entrevues, plusieurs escouades d'ouvriers échelonnées sur le chemin parcouru peinaient à la fois pour revenir en arrière et reprendre un autre travail interrompu à notre appel. Le plaisir des uns est le profit des autres, c'est vrai, mais il exige aussi leur sacrifice, leur effort. Espérons du moins

que le plaisir ne sera pas improductif et deviendra pour ceux qui l'ont goûté un enrichissement de leur être, et non une simple distraction, une pure dissipation.

Au Rozier, commence une nouvelle vallée, celle de la Jonte, affluent du Tarn, qui monte à l'Est, marquant l'autre bord du causse Méjean. Une route en corniche s'élève jusqu'à Meyrueis, et de là à travers la montagne sur le versant méditerranéen des Cévennes, au Vigan et à Valleraugue, dans le département du Gard. Il est facile d'arriver à la sommité de l'Aigoual, qui n'a pas tout à fait 1 600 m., et d'où l'on voit, en avant, la plaine du côté de la mer, en arrière, les Cévennes. On peut aussi dans ces régions visiter Montpellier le Vieux et ses étranges formations géologiques, ou les grottes explorées récemment et décrites par M. Martel.

Les personnes curieuses d'histoire sauront trouver ailleurs les souvenirs tragiques qui abondent dans cette contrée. Le flâneur qui les a parcourues naguère en vacances, n'a plus aujourd'hui le temps de s'improviser historien ; il lui suffira de n'avoir pas commis d'erreur en géographie, et surtout d'inviter les autres à faire ce pèlerinage.

SÉANCE DU 4 DÉCEMBRE 1891

Présidence de M. Arthur de Claparède, Président.

Le Président attire l'attention de la Société sur la publication par le gouvernement du Japon de deux cartes de l'archipel japonais, l'une en 77 feuilles, au 1 : 200 000, l'autre au 1 : 20 000, dont 300 feuilles ont déjà paru. Elles sont dressées presque exclusivement par des Japonais, et les noms y sont écrits en caractères nationaux.

Le Président remercie MM. de Traz, Alfred Bertrand et Paul Chaix de dons faits à la bibliothèque et fait hommage à la Société de la photographie du Congrès de Berne.

La Société élit à l'unanimité :

Membres effectifs : MM. Maurice *Bedot*, Louis *Cartier*, et Victor *Dingelstedt*, Mlle Fanny *Mercier*, M. le Dr Gabriel *Oltramare*, Mme G. *Rochette* et M. Louis *Sautter*;

Membres honoraires : MM. Guido *Cora*, professeur à Turin, Numa *Droz*, conseiller fédéral à Berne, Dr *Gobat*, Président de la Société de géographie de Berne, et Élisée *Reclus*, à Sèvres :

Membres correspondants : MM. Ed. *Brückner*, professeur à l'université de Berne, C. *Knapp*, professeur de géographie à Neuchâtel, et Jules *Maret*, Président de la Société de géographie de Neuchâtel.

Extrait du Rapport de M. le professeur William Rosier sur l'exposition géographique de Berne

Au Congrès de géographie tenu à Berne en août 1891 était annexée une exposition qui, par ses richesses et par le tableau frappant qu'elle offrait des moyens d'étudier et de populariser la géographie, laissera un long souvenir dans l'esprit de tous ceux qui l'ont examinée avec attention. Elle comprenait plus de soixante salles du nouveau Palais fédéral alors en construction. Par suite de l'exiguïté des locaux et du peu de temps dont il disposait, le Comité n'a pas pu organiser une exposition générale de géographie, mais a dû se borner à trois sections : exposition internationale de géographie scolaire, exposition alpine, exposition historique de la cartographie suisse. L'exposition, dans son ensemble, a été un véritable succès, dont le mérite revient avant tout à MM. Brückner, Graf, Forel, Amrein, Langhans et Lüthi[1], qui ont mis leur temps et leur savoir à réunir un ensemble de productions scientifiques qui fût digne de la Suisse et de la géographie.

L'exposition de géographie scolaire occupait l'espace le plus considérable, bien que plusieurs pays, entre autres la Norvège, le Danemark, la Russie, la Grande-Bretagne, et les États de la péninsule des Balkans fissent à peu près défaut. Mais l'enseignement de la géographie utilise des moyens si nombreux et si variés que la Suisse, l'Allemagne, la France et l'Autriche-Hongrie, à elles seules, occupaient un grand nombre de salles, auxquelles s'ajoutaient

[1] M. le professeur Rosier faisait partie du comité de l'exposition internationale de géographie scolaire. — (*Réd.*)

celles qui étaient consacrées à l'Italie, à la Belgique, à l'Espagne et à la Finlande. Outre les publications géographiques — livres, atlas, globes, cartes murales, reliefs — exposées par les éditeurs, cette section renfermait des programmes scolaires et des travaux d'élèves de manière à faire comprendre la méthode suivie dans les divers établissements d'instruction.

Un jury international, composé de sommités scientifiques, a décerné des récompenses aux meilleurs travaux exposés ; toutefois, d'avance il avait mis hors concours les expositions des gouvernements, ministères, départements officiels, les nouveautés, les publications des Sociétés de géographie ainsi que les travaux des élèves. Les maisons bien connues de Dietrich Reimer à Berlin, de Justus Perthes à Gotha, de Hölzel à Vienne, de Hachette à Paris, de Paravia à Turin, de Schlumpf à Winterthur ont obtenu — et c'était justice — les plus hautes distinctions. Quarante-cinq récompenses au total ont été distribuées, chiffre restreint relativement au nombre considérable des exposants.

Les expositions particulières des établissements d'instruction, tels que les écoles de Vienne, du canton de Genève, l'institut des Frères des écoles chrétiennes, de l'école de M. Beust à Hottingen, ainsi que les expositions scolaires permanentes de Zurich et de Berne, témoignaient de l'extension que prend peu à peu la géographie dans les programmes d'enseignement et de la généralisation de la méthode rationnelle, longtemps combattue, mais actuellement adoptée à peu près partout. Cette méthode commence par la géographie locale qui est traitée à fond, continue par l'étude des différents pays, basée principalement sur la carte qui, dans les mains de l'élève, doit devenir le vrai livre de la Terre, lui permettant de se figurer les diverses contrées, avec leur relief, leur réseau de rivières, leurs agglomérations humaines, comme s'il avait le bonheur de les parcourir lui-même. L'enseignement de la géographie doit être développé dans trois cycles successifs (sans compter l'université) : cycle de l'école primaire, cycle de l'enseignement secondaire inférieur, et cycle de l'enseignement secondaire supérieur où il se termine par

un cours spécial traitant de la géographie physique envisagée comme une synthèse des phénomènes terrestres.

L'exposition alpine, très variée, renfermait surtout d'admirables reliefs, particulièrement celui du groupe de la Jungfrau par Simon, du Triftgebiet par Ringier, du massif du Mont-Perdu dans les Pyrénées par Fr. Schrader. Une série de cartes anciennes et modernes indiquait les moyens employés successivement pour représenter le relief du terrain. Des panoramas en grand nombre, des photographies, des tableaux, des spécimens d'instruments propres aux observations à faire en montagne, et les publications des divers clubs alpins complétaient cette section fort intéressante.

L'exposition historique de la cartographie suisse était formée des cartes anciennes et modernes prêtées au Comité par les gouvernements cantonaux, les bibliothèques des villes, le bureau topographique fédéral et un certain nombre de particuliers. Plus complète que les expositions analogues qui avaient déjà figuré à Zurich en 1883 et à Paris en 1889, elle permettait de se rendre compte des débuts de la cartographie suisse, ainsi que des progrès accomplis depuis la carte la plus ancienne, celle de Conrad Türst (1495), jusqu'à notre époque. Cette longue suite d'années est divisée en trois périodes : période ancienne jusqu'en 1790; période de transition qui va de 1790 à 1832 et commence par une œuvre remarquable, l'Atlas de la Suisse en 16 feuilles, de J.-H. Weiss, publié par J.-R. Meyer; période moderne, à partir de 1832, date à laquelle commencèrent les travaux qui devaient aboutir à la confection de la carte Dufour; outre cette publication monumentale, la cartographie moderne compte une œuvre considérable, encore inachevée : l'Atlas topographique de la Suisse, appelé aussi carte Siegfried. Les salles réservées à cette section étaient parmi celles qui comptaient le plus grand nombre de visiteurs, et tous, savants et profanes, rendaient aux cartographes suisses le témoignage de n'avoir rien négligé pour arriver à posséder une image aussi parfaite que possible de leur pays, pourtant si difficile à représenter à cause de son relief accidenté. Tous aussi remerciaient la Société de géographie de Berne de leur

avoir permis de se rendre compte des travaux si nombreux et si remarquables dont la géographie est actuellement l'objet.

Communication de M. Henri DE SAUSSURE :

PROMENADE DANS LE SUD-ORANAIS *(Première Partie)*[1].
(Résumé).

M de Saussure a d'abord esquissé à grands traits. sur la carte, les caractères généraux de la topographie algérienne, avant de conduire ses auditeurs à Aïn-Séfra, dans l'extrême sud de la province d'Oran. Le chemin de fer qui va dans cette région part de Perregaux, ville située à 75 kilomètres d'Oran, au croisement des lignes d'Oran, d'Alger, d'Arzeu et de Saïda. Cette localité porte le nom d'un de nos compatriotes, le général Perregaux, originaire de Neuchâtel, mortellement blessé au siège de Constantine en 1837.

La voie (à l'entre-rail de 1^m, 10) remonte le cours de l'Habra, dont la pittoresque vallée est coupée par un barrage de cinq cents mètres de longueur environ, sur quarante de hauteur et près de quarante mètres également de largeur à la base. Cette construction cyclopéenne, destinée à assurer l'irrigation du territoire de Perregaux, forme un lac artificiel qui se trifurque en trois branches, dont les deux plus longues ne mesurent pas moins de sept kilomètres.

On passe à la Guetna, localité près de laquelle se trouve le *zaouïa* où fut élevé Abd-el-Kader. Les collines succèdent aux collines. La voie franchit le col de Tizi et traverse la vaste plaine de Taria. Le terrain se relève bientôt et les monotones étendues couvertes seulement de broussailles et de palmiers nains font place à des coteaux diversement boisés. A Aïn-Azereg (la fontaine bleue), où il y a des sources abondantes, le pays est bien cultivé. Le climat y est presque européen ; aussi les arbres fruitiers et les légumes de nos contrées y réussissent-ils à souhait. Saïda est une

[1] Voir ci-après p. 47 le résumé de la seconde partie de cette communication.

petite ville aujourd'hui prospère, qui fut longtemps la tête de ligne du chemin de fer, établi dans un but industriel (pour l'exploitation de l'alfa) et prolongé vers le sud pour des motifs stratégiques, après l'insurrection de 1881. La voie s'élève assez rapidement et finit par atteindre le haut plateau, qui a une altitude moyenne de mille mètres.

Le grand désert, connu sous le nom de mer de l'alfa, commence à Aïn-Hadjar. L'alfa, qui couvre sur les hauts plateaux une superficie de plus de cinq millions d'hectares, est une plante textile de premier ordre, dont la fibre sert à la fabrication des cordes, de la pâte de papier et d'une quantité d'objets de sparterie. M. de Saussure donne de très intéressants détails sur l'exploitation de l'alfa, dont le grand entrepôt est aujourd'hui à Krafalla.

Ce désert nourrit seulement des troupeaux de chameaux et de chèvres. La végétation devient de plus en plus rare. Le sable prend le dessus. On traverse le Chott-el-Chergui, vaste dépression ou bassin fermé, qui ne mesure pas moins de deux cents kilomètres dans sa plus grande longueur. C'est le point le plus bas de la ligne sur les hauts plateaux. Aïn-Séfra, le dernier centre du Sud-Oranais, à 460 kilomètres de la mer, est une petite ville fortifiée, en plein désert, où se trouve une garnison assez forte, dont le colonel commande tous les postes avancés dans la direction du Maroc. La ville est située au pied d'une longue ligne de dunes, dont le capitaine Godron a entrepris de fixer la base au moyen de gazonnements qui paraissent réussir. Le territoire frontière est presque désert. De rares tribus arabes y sont sous surveillance. L'occupation française s'étend aujourd'hui jusque fort près des oasis marocaines de Figuig. D'ailleurs, rien de plus vague que cette frontière en quelque sorte flottante que nul n'a jamais délimitée sur le terrain. En réalité, le pays situé au delà des derniers postes français, au sud-ouest d'Aïn-Séfra, n'appartient à personne. C'est dire qu'il sera occupé par la France à la première occasion. Au besoin, si cette occasion tarde trop à se présenter, on peut la faire naître.

SÉANCE DU 18 DÉCEMBRE 1891.

Présidence de M. Arthur DE CLAPARÈDE, Président.

Le PRÉSIDENT attire l'attention de l'assemblée sur les sondages effectués l'été dernier dans la Méditerranée par la marine autrichienne et qui ont donné comme profondeur maximale 4400 mètres entre Malte et la Crète, par 35° 44′ 20″ lat. N. et 21° 44′ 50″ long. E. de Greenwich.

Il remercie M. Émile Chaix du don qu'il fait à la Société de sa *carte volcanologique de l'Etna.*

La Société élit vérificateurs des comptes : MM. Paul *Bonna* et Antoine *Martin*, et membre correspondant : M. R. A. *Eekhout*, de Java.

Communication de M. le professeur Ernest STRŒHLIN :

SOUVENIRS D'UNE EXCURSION EN MORAVIE ET SILÉSIE.

Cette communication paraîtra dans le *Globe* en un mémoire qui sera publié ultérieurement.

Communication de M. Henri DE SAUSSURE :

PROMENADE DANS LE SUD-ORANAIS *(Seconde partie)*[1].
(Résumé).

Aïn-Séfra est aujourd'hui le *poste terminus* du chemin de fer du Sud-Oranais.

Le nom de cette localité vient de la source qui donne naissance à l'Oued-Séfra (la rivière « Safran »). C'est là que commence, dans cette partie de l'Algérie, la région des dattiers. Le désert y est formé de rochers de grès rouge tertiaire qui alternent avec des sables, mouvants par places.

Le climat y est extrême. En été, aucune pluie ; en hiver, un peu de neige, et jusqu'à 30° d'écart dans les 24 heures.

Les troupes ont un sanitarium à Djébel Mékalis, à une altitude de 1800 mètres, habitable seulement en été.

1 Voir ci-dessus p. 45 le résumé de la première partie de cette communication.

M. de Saussure a visité la petite oasis de Tiout, à dix-sept kilomètres d'Aïn-Séfra et la décrit d'une façon charmante. C'est un vallon agreste, ombragé de bouquets de palmiers. Une belle source s'échappant des rochers rouges qui dominent l'oasis et qui se décomposent naturellement en cubes immenses, forme des cascades et un étang sur les bords desquels les oiseaux abondent et où des milliers d'insectes multicolores brillent au soleil. Un calme indicible règne dans cette retraite enchanteresse. Le voyageur lassé voudrait y planter sa tente et a peine à quitter l'ombre bienfaisante des sveltes et hauts dattiers.

A un kilomètre de distance, sur une paroi de rocher, se trouvent de très curieuses sculptures. Ce sont des figures gravées en creux et évidemment allégoriques, d'hommes, de femmes et d'enfants : elles doivent indiquer la fondation d'une tribu en ces lieux. On y voit aussi des figures d'animaux domestiques tels que la chèvre et le bœuf ; d'animaux sauvages comme l'antilope, et d'animaux disparus, autruche et éléphant. L'éléphant, en particulier, n'a pas existé dans les temps historiques au nord du Sahara. Le chameau ne figure pas. On trouve aussi des dessins analogues dans d'autres montagnes, plus au sud, près de Moghrar, et l'on en découvrira probablement d'autres encore.

A qui faut-il les attribuer ? On connaît le style de toutes les races qui se sont succédé depuis les temps anciens sur le sol de la Maurétanie. Les sculptures de Tiout n'appartiennent à aucune d'elles. Ces dessins remontent évidemment à cette période indéterminée qu'on appelle préhistorique. Les Berbères, ce peuple inconnu dont descendent les Maures, les Kabyles et plus d'une tribu marocaine, sont considérés comme autochthones, mais, à vrai dire, ce mot n'a pas de sens. Les dessins de Tiout ressembleraient plutôt aux figures égyptiennes qu'à celles des peuples du nord ; ils ont un tout autre caractère que les monuments mégalithiques assez nombreux qui ont été laissés en Afrique par des peuples sans doute échappés de l'Europe.

SÉANCE DU 8 JANVIER 1892

Présidence de M. Arthur DE CLAPARÈDE, Président.

Le PRÉSIDENT fait part à la Société de la perte regrettable de M. Jules-Honoré *Mandrillon de Savignac*, membre effectif, qui est mort à Genève, le 19 décembre dernier, dans sa 81e année.

A défaut de nouvelles géographiques proprement dites, le PRÉSIDENT signale à l'attention des membres de la Société deux livres importants relatifs à l'Afrique centrale et à l'expédition Stanley. C'est tout d'abord l'ouvrage anglais du Dr T.-H. Parke, intitulé *My personal Experiences in Equatorial Africa* (dont M. A. Bertrand a fait don à notre bibliothèque), puis *Dix années dans l'Equatoria. — Le retour d'Émin et l'expédition Stanley,* par G. Casati, traduit en français par L. de Hessem.

Ces deux volumes présentent un haut intérêt. Ils contiennent une foule de renseignements curieux sur les populations de l'Afrique équatoriale et complètent sur plusieurs points les données fournies par les grands ouvrages publiés au retour de l'expédition, tant par M. Stanley lui-même que par M. Mounteney Jephson.

M. le professeur Lucien *Gautier* est reçu à l'unanimité au nombre des membres effectifs.

Communication de M. le professeur Paul CHAIX [1] :

DE PÉKIN A CALAIS PAR TERRE, D'APRÈS L'OUVRAGE DE M. H. DE WINDT [2].

Après une dédicace au Radjah de Sarawak (Borneo) « en souvenir des heures agréables passées dans ses États », l'auteur termine une courte préface par ces mots :

[1] Avant cette communication, M. le prof. P. Chaix a analysé le récent mémoire de M. B. Baëff sur les eaux de l'Arve, qui a valu à son auteur le prix Davy de la Faculté des sciences de Genève (*Voir ci-après à la Bibliographie, p. 68*).

[2] H. de Windt, *From Pekin to Calais by land*, London 1889.

« Ourga et Irkoutsk, les seuls points intéressants de mon itinéraire. sont loin de compenser les misères qu'il en coûte pour les voir. J'ai la confiance que mon livre détournera d'autres voyageurs de suivre mon exemple et j'aurai ainsi la satisfaction de penser que ces pages n'ont pas été écrites en vain. »

Cette réflexion trouvée en tête du livre, le lecteur la répète tristement après l'avoir posé. Mais si l'auteur ne nous donne nulle envie de l'imiter dans sa malencontreuse entreprise, il nous en décrit les péripéties avec une vivacité de peinture et une vérité de touche qui rendent sa narration attachante.

Déjà familiarisé avec les voyages lointains par une exploration de l'intérieur de Borneo, M. de Windt quitta Londres au printemps de 1887 en compagnie d'un ami.

Shanghaï ne le retint que le temps d'acheter les provisions nécessaires à son voyage au travers de l'Asie centrale et de constater l'immobilité de la concession française à côté de l'activité commerciale des autres.

A Tien-Tsin, un négociant russe pour lequel il avait une lettre de recommandation, lui dit : « Que diable allez-vous faire en Sibérie? Comment peut-on songer à un pareil voyage quand on a le Japon sous la main ? »

Les misères que cette remarque semblait annoncer ne tardèrent pas à commencer.

Le séjour de Pékin eût été intolérable sans un excellent hôtel français et sans l'hospitalité de l'ambassadeur que l'Angleterre tient à Pékin, dans une dure pénitence. Ce séjour. prolongé par suite de la difficulté de trouver un interprète, permet à M. de Windt de parler avec compétence de cette capitale, où les mouvements de l'Européen sont entravés par la malveillance et les insultes d'une populace incomparable en insolence, en perversité, en misère et en malpropreté. Rien n'égale le dévergondage des habitudes, la malpropreté des rues et l'incommodité des voies de communication, tracées comme au hasard ; et si la mortalité dans cette immense et sale fourmilière n'est pas plus grande qu'ailleurs, on en est redevable à une singulière salubrité de la région entière de la Chine septentrionale.

La légèreté du sol, l'absence de pluies et de tous soins de voirie concentrent dans l'enceinte de cette capitale une poussière sèche, égale en opacité aux brouillards proverbiaux de la capitale de l'Angleterre et qui pénètre partout.

Des tronçons de routes en décrépitude, prolongées à quelques lieues seulement de Pékin et formées de dalles grandes et somptueuses mais disloquées et bousculées, n'attestent plus que l'ostentation des anciens empereurs. Partout ailleurs, même entre les villes les plus importantes, la voie publique n'est qu'un sentier étroit, où le trafic, très actif, s'arrange comme il peut et rencontre des entraves ruineuses. Ce n'est pas à dire que cet empire, si riche et si peuplé, n'ait un budget des travaux publics proportionné à sa vaste étendue ; mais ce budget alimente surtout des concussions dont rien ne peut donner une idée.

Nos voyageurs se mirent enfin en route pour la Grande Muraille, où devait s'ouvrir pour eux la porte de la Mongolie.

M. de Windt professe pour le paysage de la Chine septentrionale une admiration que ses descriptions justifient. Il y remarque aussi que la population se compose d'une race forte, de belle stature, laborieuse et bienveillante, très supérieure à la race amoindrie, menteuse et vicieuse qui peuple la Chine méridionale ; elle semble heureuse et riche grâce à son travail, et l'habitude classique de mutiler les pieds des femmes tend à y disparaître.

La culture du pavot à opium y est universelle et patente, malgré les édits impériaux.

Chacun sait ce qu'est aujourd'hui la Grande Muraille. On la traverse, pour se rendre en Sibérie, à un défilé pittoresque et accidenté, qui aboutit à une ville du nom chinois de Chang-chia-kow, plus connue sous son nom mongol de Kalgan (porte).

C'est par cette *porte* que, chaque année, sortent de la Chine 350 000 caisses de thé, soit environ 40 millions de livres, destinées à la consommation russe, sans compter le thé en briques, qui sert de monnaie aussi bien que d'article de consommation aux Mongols et aux tribus indigènes encore existantes en Sibérie. Ce commerce fixe à Kalgan

quelques négociants russes, qui furent une providence pour nos Anglais. Sans eux la traversée du désert ne se fût jamais effectuée.

Aux demandes empressées et impatientes des deux voyageurs sur le jour probable de leur départ, leurs hôtes russes répondaient qu'il fallait au préalable trouver les artisans à qui confier la construction des voitures qui les transporteraient au delà du Gobi. C'était donc par semaines qu'il fallait évaluer le délai.

Cet inévitable et irritant retard condamnait les voyageurs à traverser le désert par les ardeurs de l'été et la Sibérie par les déluges de l'automne.

Le départ eut enfin lieu, avec des guides mongols sournois, des charrettes exécrables, des chameaux de force moyenne, du type boukhare, à deux bosses, et des chevaux indomptés, mais admirables d'intelligence, d'élan et de sobriété.

La traversée du désert proprement dit est de 23 jours, jusqu'à Ourga seulement. On ne prenait guère que quatre heures de repos par jour et il était prodigieux que ponies et chameaux pussent résister à de pareilles fatigues.

Après la première semaine, la monotonie de la steppe paralysait la pensée aussi bien que le corps et, même entre les deux amis, la conversation ne pouvait se soutenir.

Les longues nuits de fatigue sans sommeil se passaient à contempler, dans un silence que rien ne venait interrompre, l'éclat de la grande Ourse et la douce lumière des Pléiades et de Cassiopée.

Quoique nous ne trouvions sous la plume de M. de Windt rien qui développe ou infirme le témoignage des autres voyageurs sur la race mongole qui habite ces régions, il vaut la peine de ne pas la passer sous silence. « Les hommes sont de taille moyenne, bien musclés et solidement bâtis, avec des lèvres épaisses et de petits yeux noirs, luisants comme des grains de verre. Leur teint, naturellement clair, devient celui d'un nègre par l'effet de l'éclat du soleil, de la fumée de la fiente qu'ils brûlent et surtout de la crasse. Ils vivent plus longtemps que les femmes, auxquelles ils imposent tous les travaux pénibles

et qu'ils traitent en esclaves. La gloutonnerie leur est plus habituelle que l'ivrognerie, et, ne voulant s'astreindre à aucune régularité de temps et de lieu pour leurs repas, ils entretiennent nuit et jour dans leur tente ou *yourte* un feu de fiente de chameau dont l'âcre fumée est préjudiciable à leurs yeux comme à leur teint. La malpropreté est leur vice capital. Hommes et femmes semblent s'y complaire également, et la plupart présentent moins l'aspect d'êtres humains que de monceaux mouvants de chiffons puants, sous lesquels il est impossible de distinguer un sexe de l'autre. »

Nous laissons deviner ce que devient leur tête une fois qu'on y a élevé l'édifice immuable d'une tiare monumentale. Aussi, aux moustiques, nombreux en Chine, succédèrent bientôt, auprès des voyageurs, des insectes dont la morsure et l'odeur ne leur laissa de repos ni nuit ni jour et dont les voitures fourmillèrent.

Si, nous reportant en imagination à six siècles en arrière, c'est-à-dire aux temps des fils de Djinghiz-Khan, nous nous représentons les Mongols, ajoutant aux vices qu'ils ont conservés, la bravoure, le nombre et la férocité dont l'histoire fait foi, nous pouvons nous faire des misères dont ils ont accablé l'occident une idée qui fait dresser les cheveux.

Pendant une série de plusieurs jours, M. de Windt traversa des zones où le terrain n'était qu'un crible de trous de rats, alternant avec des espaces couverts de lézards noirs et jaunes; puis des plaines où pullulaient par dizaines de mille des scarabées multicolores. Le rat de Mongolie est un joli petit animal à queue en plumet, qui n'a rien de l'aspect de l'animal qui a envahi l'Europe. Au royaume de Ratopolis succéda un terrain absolument hérissé de taupinières, quelquefois hautes de deux à trois pieds, et au travers duquel les chariots, cheminant dans l'obscurité comme de jour, éprouvaient des difficultés et des secousses désastreuses.

Ce ne fut que le 21 août que la caravane entra dans le véritable désert de Gobi, formé d'un sable jaune avec une forte dose d'ammoniaque. Deux jours après, la chaleur était accablante, et le ciel, jusque-là d'une transparence admi-

rable, devint brusquement d'une obscurité semblable au plus épais des brouillards de Londres. Le soleil n'apparaissait plus que comme un globe rouge, immense et menaçant. Le désert parut soudainement se recouvrir d'une couche épaisse de vapeur jaunâtre qui s'avançait rapidement vers les voyageurs en se balançant en tous sens. Un des muletiers poussa brusquement ces messieurs dans leur charriot et les y enferma hermétiquement, tandis qu'un autre ramenait les chameaux dispersés, raffermissait les piquets de la tente et s'y enfermait avec le reste de la caravane. Du fond de sa prison, où le sable pénétrait en pluie épaisse, M. de Windt entendit siffler et mugir un vent furieux, auquel se mêlaient les cris de détresse des chameaux épouvantés. Après cinq minutes de ce *tornado*, le soleil avait repris tout son éclat, l'air sa fraîcheur, le ciel sa couleur bleue.

Le lendemain ce fut le tour de la pluie, si abondante que, malgré l'abri de leurs charrettes, les deux voyageurs, percés jusqu'à la peau, furent plongés dans un bain si complet que la vermine dont ils étaient dévorés y trouva la mort, ce qui nous paraît être le plus grand des miracles de ce voyage, puisqu'il dépassa l'effet du déluge de Noé.

Sur la limite septentrionale du désert, le sable fait place à une plaine caillouteuse, couverte d'une couche épaisse d'un gravier de couleur rougeâtre, qui a l'apparence d'une mosaïque. Il en présente en tout cas les éléments, car M. de Windt se convainquit que ces cailloux étaient des agates de nuances variées, plus ou moins transparentes, onyx, cornalines et améthystes. Aussi ces pierres sont-elles recueillies et taillées en Chine en boutons, en couvercles de tabatières, en parures féminines.

Tandis que la caravane faisait une halte nocturne, M. de Windt, sortant la tête de sa charrette, vit à la clarté de la lune les murs d'une ville. Il crut qu'il était arrivé à Ourga, la ville sacrée des Mongols. Le silence mystérieux qui régnait lui donna l'idée d'y pénétrer seul et sans bruit, avec la précaution de se bien armer. Mais il se convainquit bientôt que ce qu'il avait pris pour des tours, des coupoles, des maisons, était un caprice de la nature, des blocs de granits, dont quelques-uns, larges d'une vingtaine de

pieds en avaient cinquante de hauteur. Ils couvraient l'étendue d'une petite ville et présentaient à l'intérieur quelques alignements qui leur donnaient l'apparence de rues.

Le silence de mort qui y régnait et l'aspect fantastique des ombres et des rayons de la lune donnaient le frisson au voyageur, lorsque son pied heurta une dalle de forme régulière où il distingua, à la clarté de la lune, une croix sculptée, avec des caractères russes. C'était une pierre tumulaire.

Au moment où il relevait la tête, il aperçut auprès de lui un être à forme plus ou moins humaine, de l'aspect le plus repoussant et le plus hideux, dont une forêt de cheveux gris déguisait les traits, et couvert d'une masse de haillons qui n'accusaient ni un homme ni une femme. « Je me suis rarement senti plus ébranlé, dit l'auteur, et j'aurais volontiers donné cinq livres sterling pour me trouver en sûreté dans ma charrette, au lieu de me voir poursuivi dans ma retraite précipitée par cet être mystérieux. — C'était un fantôme, qui hante ces lieux, à ce qu'assurèrent mes compagnons. C'en était un bien sale, en tout cas. »

Le 28 août, on aperçut dans un lointain pittoresque les montagnes du voisinage d'Ourga. Le Gobi, perdant son aspect de désert, se couvrait d'étangs, de gibier ailé, et de champignons comestibles grands comme des assiettes, même de petits bosquets. Le pays devenait presque verdoyant, et avait un aspect assez riant pour arracher à notre voyageur une comparaison avec la Suisse et le Tyrol. D'innombrables troupeaux paissaient dans les plaines et sur les pentes des montagnes. Des routes bien tracées étaient animées par le passage des caravanes et des voyageurs à cheval. Mais avant d'arriver à Ourga, il fallait traverser la rivière Toula ou Tola, rapide et profonde, sur un bac peu fait pour inspirer confiance.

Quoique l'on fût sur territoire chinois, un cosaque en uniforme présidait avec autorité au passage de la rivière. Il demanda à M. de Windt « s'il était l'Anglais attendu de Pékin », et, sur sa réponse affirmative (car notre voyageur avait eu le bon sens d'étudier un peu la langue russe), il

lui dit: « M. Chichmarof, le consul de Russie, vous attend; veuillez prendre un siège, une cigarette et n'avoir aucun souci de vos chevaux et de vos bagages, dont je me charge. » Il fit comme il avait dit, avec la courtoisie d'un officier raffiné « et nous eûmes, dit M. de Windt, dans la politesse de ce simple soldat, un avant-goût de l'hospitalité que nous avons reçue chez tous les Russes de basse condition en Sibérie. »

Ourga, la capitale de la Mongolie, peut à peine, malgré sa vaste étendue, être appelée une ville. Ce n'est qu'un assemblage de tentes semblables à celles du désert, protégées contre les voleurs, qui abondent, par une palissade. Après avoir suivi des rues d'un aspect repoussant, animées seulement par la présence de mendiants et de chiens, nos deux voyageurs se sentirent avec soulagement arrivés à la porte du consulat russe, rêvant de repos, de propreté, de grog, de bain et d'eau de soude, en souvenir de l'hospitalité de Kalgan.

En effet, M. Chichmarof, promptement revenu d'une lointaine partie de chasse, s'appliqua pendant plusieurs jours à leur faire oublier les misères du désert par une hospitalité digne de la Russie, un confort luxueux, de belles parties de chasse et de pêche, et sa facilité à parler la langue française.

Quelques maisons russes sont, à Ourga, les seules bâties en pierres, ainsi que le palais où réside le koutoukta-lama, deuxième incarnation du dieu Bouddha sur la terre. C'est un édifice imposant, d'architecture thibétaine, tout resplendissant de blanc, d'or et de vermillon, comme une gigantesque pâtisserie.

Dans la belle saison le koutoukta-lama est transféré à une résidence d'été, située au pied de la montagne sacrée, à 5 milles d'Ourga et au bord de la Tola.

Ourga est la Mecque des Mongols, et les dévots parcourent quelquefois des distances incroyables pour avoir le privilège d'y contempler les traits de leur dieu vivant. On y vient en pèlerinage de la Mandchourie, à la distance de plus de mille kilomètres et des extrémités du Thibet.

Au décès d'un koutoukta, le principal lama de Mongolie se rend en grande pompe à Hlassa, dans le Thibet, pour y

chercher auprès du Dalaï-lama un successeur à la divinité qui vient de payer tribut à la nature.

Le koutoukta actuel n'est âgé que de dix-huit ans et mène, comme l'empereur de la Chine, une vie de réclusion absolue. Ce n'est que dans de rares occasions qu'il est offert par les lamas qui le servent aux regards des fidèles.

Le gouvernement temporel du pays est confié à un délégué tatare de la cour de Pékin, qui veille à ce que le jeune homme dont on adore la personne ne se mêle pas de l'administration du pays, et auquel est peut-être confiée quelque autre mission secrète, en confirmation de ce qu'affirmait, il y a cinquante ans déjà, le missionnaire Gutzlaff : la vie d'un koutoukta ne dépasse pas habituellement la durée de vingt ans.

M. de Windt eût ardemment désiré d'être présenté à cette divinité terrestre ; mais, outre qu'elle était absente, en pèlerinage à un sanctuaire éloigné, dans les montagnes, il eût été aussi facile de voir l'empereur de la Chine lui-même. Il fallut se contenter d'obtenir, par l'intervention du colonel Pétrof, attaché militaire du consulat, l'entrée et l'inspection du palais du koutoukta-lama et du temple voisin de la lamaserie ou couvent.

Le temple est une vaste construction en bois, couverte de peintures et de dorures. Les parois intérieures y sont garnies de milliers de petites idoles, représentant en miniature la divinité. A la faible lueur des lampes on distingue à peine une image colossale de Bouddha assis, en bronze doré, dont la main a deux mètres de longueur et le reste en proportion.

Des milliers de drapeaux de couleurs brillantes, couverts d'inscriptions en langue mongole et thibétaine, prières que le vent présente constamment au ciel, donnent à la ville d'Ourga un faux air de gaîté, qui est promptement dissipé par le silence et la désolation des rues. Les places, assez nombreuses, sont occupées par de vastes hangars couverts, servant d'abris à quantités de machines semblables à de grands tonneaux et qui sont des moulins à prières. Ces cylindres, remplis à l'intérieur de formules de prières, sont parfois de trois à quatre mètres de hauteur et demandent la force de trois ou quatre hommes pour être tenus en

rotation sur un treuil, car la rotation seule donne à ces prières leur efficacité. C'est là l'occupation principale des habitants de cette ville.

M. de Windt estime avoir vu plus d'un millier de ces grands cylindres à prières, sans compter les appareils plus petits distribués tout le long des rues et qu'aucun passant n'aurait l'idée de rencontrer sans leur donner un tour. Aussi n'entend-on pas d'autre bruit que le grincement de ces inutiles moulins.

A cela près, Ourga est le royaume du silence. Un Mongol, dans le désert, sera, dans ses haillons, l'emblème d'une gaîté folle ; mais aussitôt qu'il met le pied dans son sanctuaire national, il revêt ses meilleurs vêtements, devient grave et silencieux ou ne parle que de la mort, d'une vie future et des cérémonies qui doivent lui en ouvrir l'accès. Sous ce masque religieux se cache, dit-on, une corruption égale à celle de n'importe quelle ville.

Sur le soir, l'odorat de M. de Windt fut révolté par une odeur affreuse qui s'était annoncée toute la journée par une atmosphère oppressive et indéfinissable. « Oui, répliqua le colonel Pétrof, c'est ainsi tous les soirs et cela vient de Golgotha. — Vous ne savez pas ce que c'est ? Nous avons le temps d'y aller avant dîner ; mais d'abord allumez une cigarette. »

A trois cents mètres au plus de la ville se trouve, entre deux éminences verdoyantes, un petit vallon qui sert aux habitants d'Ourga, non pas de cimetière, mais de charnier ; on y dépose tous les corps morts sans prendre la peine de les ensevelir. Inutile d'insister sur l'impression d'horreur qui saisit notre voyageur à l'aspect de ces centaines de cadavres à tous les degrés de putréfaction ou de destruction par les bêtes sauvages. Il se demande comment cette hideuse capitale n'est pas en permanence le siége de la peste. Les chiens disputaient la possession de ce charnier aux oiseaux de proie, empressés à enfoncer dans chaque nouveau cadavre leurs serres et leur bec. Il y avait des vautours énormes.

M. de Windt déclare qu'il ne peut pas se rappeler ce spectacle sans frissonner. Le colonel Pétrof combattait les effets de cette effroyable puanteur par des imprécations

contre le séjour d'Ourga et par de grandes rasades d'eau-de-vie au cumin; tandis que le vénérable consul M. Chichmarof, fixé depuis vingt ans dans cet enfer, trouvait philosophiquement une consolation dans ses livres et dans ses fructueuses parties de chasse et de pêche; car la Tola abonde en truites exquises.

M. de Windt répète plusieurs fois que le gros de la population se compose de mendiants et de chiens; de mendiants que l'on voit tomber morts de faim dans les rues sans que personne les secoure ni les enterre, et de chiens qui sont maîtres de la rue, du marché et de ses denrées, qu'on n'ose pas leur disputer.

— Équipés à nouveaux frais par les soins du consul, les voyageurs anglais se mirent en route pour la Sibérie, obligés, au départ, de subir pour eux, leurs bagages et leurs bêtes de somme, la bénédiction des lamas, qui s'en font un revenu renouvelé à chaque station.

Malgré le charme du paysage, ils coururent jusqu'à l'extrême frontière le danger de périr dans les précipices des montagnes dont elle est bordée. Enfin le 10 août au soir, les coupoles dorées de l'église russe de Kiakhta leur annonçaient l'arrivée sur territoire russe.

Sans exiger la présentation des passeports, le fonctionnaire militaire qui les reçut, après avoir interrogé nos voyageurs sur les Indes, termina l'entretien par ces mots, qui dévoilent la pensée de tous ses compatriotes : « Nous les aurons une fois. » Sera-ce pour en faire une Sibérie?

Le climat de Kiakhta ne répond pas à la terrible réputation de toute la Sibérie sous ce rapport; la neige y est inconnue et le thermomètre y oscille entre +35° et —18°,5 C.

Parti de Kiakhta, M. de Windt, s'avançant au travers d'un taillis, arriva à la crête d'un plateau d'où son regard embrassa une chaîne de montagnes neigeuses se prolongeant au loin sous les rayons du soleil couchant et au pied desquelles s'étendait le Baïkal, dont le bleu intense trahissait l'immense profondeur et qu'un Russe s'indigne d'entendre désigner autrement que du nom de *mer*.

Un bateau à vapeur met huit heures à traverser le lac dans sa partie méridionale et débarque les voyageurs au port de Listvénitza, où s'échappe l'Angará, le majestueux

émissaire des eaux du lac : de là jusqu'à Irkoutsk, ces eaux s'écoulent avec la vitesse d'une cataracte, embrassant dans leur cours une île rocheuse qui porte le nom russe de *Chamànski-Kàmen*, le rocher des sorciers, parce que les indigènes Bouriates la croient habitée par les âmes des morts. Le paysage est sauvage et romantique.

La ville d'Irkoutsk, la plus importante de la Sibérie, fut entièrement détruite par un incendie en 1879 ; aussi l'emploi du bois a-t-il été prohibé dans la reconstruction de ses édifices, dont l'aspect est généralement élégant, quelquefois même somptueux. Les rues, tracées régulièrement, mais non pavées, ont un aspect très triste, car une population de 50 000 âmes, répartie sur une étendue trop vaste, ne suffit pas pour les animer.

M. de Windt trouva l'hospitalité dans un hôtel tenu par un ancien exilé polonais, mais le confort, la propreté et même le lavabo manquaient au milieu d'un ameublement somptueux. Il y fit la connaissance d'une nouvelle espèce de punaise de petite taille.

M. de Windt était arrivé à Irkoutsk par une belle après-midi, le 12 du mois d'août, et put se convaincre que, dans cette région célèbre pour l'extrême rigueur de ses hivers, l'été se fait aussi sentir par une extrême chaleur. La flore y est belle et variée.

Les voyageurs furent accueillis avec la plus grande cordialité. Leur séjour fut prolongé, malgré eux et sans grand agrément pour eux, parce que la police et la direction des postes leur refusaient les chevaux nécessaires à leur départ, non par malveillance, mais pour les obliger d'accepter une série de fêtes, qui étaient, il faut l'avouer, des orgies.

La classe moyenne des commerçants se recrute parmi les ci-devant condamnés qui ont achevé honorablement leur temps d'exil. La fortune, dont la double source est dans le commerce du thé et dans l'exploitation des mines d'or, distribue souvent ses faveurs avec un bandeau sur les yeux, et ses favoris, quand ils ont satisfait au luxe de leurs épouses et élevé une résidence somptueuse accompagnée de serres chaudes, accordent le reste de leur temps à de vulgaires réunions bachiques. M. de Windt cite cependant

un propriétaire de mines d'or, d'une fortune estimée à 100 millions de francs, et qui, à un luxe éblouissant, joignait les sentiments et l'instruction d'un homme distingué. Il tenait dans son fumoir un cendrier en or dont la valeur représentait le capital d'une rente de 7 500 fr.

M. de Windt affirme n'avoir pas entendu à Irkoutsk mentionner les histoires navrantes de cruautés exercées sur les exilés que le public anglais croit inséparables du sort qui leur est infligé. Le reste de son récit montrera ce qu'il en faut penser. La peine de la déportation est infligée entre autres aux criminels qui se sont rendus coupables de faux et d'incendie : peine trop rigoureuse pour les uns et à peine suffisante pour les autres. On a dit de la Sibérie qu'elle est l'enfer des détenus politiques et que l'on s'efforce d'en faire pour les scélérats un paradis, afin de les engager à s'y fixer définitivement en colons laborieux et honnêtes.

Enfin, empaquetés dans un tarentasse attelé de trois chevaux, nos voyageurs ne s'estimèrent pas malheureux de laisser derrière eux cette ville hospitalière, mais inachevée, pour suivre, sur des centaines de lieues, des routes à l'état de fondrières ou de marais prêts à les engloutir, où les relais de poste étaient d'autant plus détestables qu'ils étaient plus rapprochés des villes et où l'absence de chevaux les obligeait à de longues heures d'attente, à des nuits sans sommeil passées dans des salles malpropres, pour se voir enlever parfois par le premier colonel ou fonctionnaire qui se présentait les chevaux attendus si longtemps.

Dans ce pays, renommé pourtant pour sa fertilité, nos voyageurs souffrirent constamment de la faim, et dans ces villages pleins de volailles et de bétail, M. de Windt affirme n'avoir jamais vu un seul jardin orné de fleurs.

Dans un des relais, le garde-manger avait été mis à sec par une visite nocturne de la veille. Il n'était bruit, dans le pays qui sépare Irkoutsk des bords du Iénisséï, que d'actes répétés de brigandage et de meurtres commis sur les voyageurs du commerce et dont les auteurs, avec ou sans connivence des postillons, étaient demeurés inconnus.

Les torrents de pluie et l'insécurité d'un voyage nocturne

avaient décidé les deux voyageurs à passer la nuit dans ce triste gite, et le vieux Polonais venait de leur dire que ce temps ferait prendre en pitié le sort des pauvres brigands eux-mêmes, lorsqu'un coup frappé à la porte, à deux heures après minuit, le fit tressaillir. Dans sa terreur il laissa à l'intrus le temps de frapper une seconde fois encore plus fort. Enfin, rassuré par la vue des revolvers des Anglais, il ouvrit au mystérieux visiteur. « Enfin ! » murmura celui-ci *en français*, en repoussant le Polonais ; « j'ai cru que vous me laisseriez dehors toute la nuit. Allons, vite ! le samovar, des œufs et du pain ! » dit-il rudement, en séchant ses pieds au poêle et allumant une cigarette. « J'avais remarqué, dit M. de Windt, qu'il ne s'était pas, en entrant, dévotement découvert devant l'image placée dans la chambre, et dans un mouvement involontaire, son bonnet étant tombé, je vis qu'il avait la moitié de la tête rasée, stigmate auquel on reconnait un condamné en Sibérie. Malgré sa misérable apparence il portait au doigt une superbe bague en diamant. » Il partit avant le jour, sans payer, et le maître de poste, complice involontaire et terrorisé, garda le silence.

Une rencontre assez semblable se présenta entre Kansk et Krasnoïarsk. Un individu mystérieux leur demanda la faveur de partager à ses frais l'intérieur de leur *tarantasse* jusqu'à Krasnoïarsk : mais, comme il avait toute l'apparence d'un coupeur de gorge, il fut remercié de ses offres et cessa d'insister lorsqu'il vit que les voyageurs étaient bien armés.

Les nombreuses rivières ne se franchissent jamais sans danger et rarement sans accidents, sur des bateaux à traille mal établis.

Nijni-Oudinsk fut atteint le 31 août, et plus tard, Atchinsk et Kansk, que M. de Windt appelle des oasis de verdure et de propreté.

Nonobstant le changement partiel introduit par l'ouverture du canal de Suez dans le commerce du thé destiné à la consommation russe, une quantité énorme de cette précieuse denrée continue à mériter le nom de *thé de caravane* et couvre les routes de la Sibérie entre Kiakhta et l'Oural. Sous quelle forme se font les *retours* de la Russie à la Si-

bérie, pour nous servir d'une phrase commerciale? La rencontre incessante de longs convois de condamnés s'avançant à pied vers l'orient établit la balance du commerce.

La Russie a déporté plus d'un demi-million d'hommes dans ce seul siècle. Les gardes les accompagnent les armes chargées et s'abstiennent de brutalités; mais les étapes sont longues et il est peu probable que beaucoup de ces malheureux profitent des engins de gymnastique qui ont été placés dans les prisons grillées où ils sont enfermés la nuit. La plupart sont la lie de la population de Pétersbourg et de Moscou. Quant aux prisonniers politiques, ils sont habituellement transportés dans des véhicules, à la suite de la colonne. Dans une dernière voiture se prélasse un colonel. commandant du convoi, et quelquefois auprès de lui une femme élégante et bien élevée, qui a obtenu la faveur de suivre dans l'exil son mari, qui marche peut-être les fers aux pieds. Mais en demandant cette faveur elle a compté sans la perversité de son prétendu protecteur, et, si elle est jeune, elle a à subir d'insolentes obsessions, quelquefois des violences, et il ne faut pas s'étonner si ce voyage maudit, entrepris par amour conjugal, se termine quelquefois dans l'opprobre et la perte de la raison ?

« Je me rappelle, écrit M. de Windt, que deux jours après avoir quitté Nijni-Oudinsk, traversant l'ombre d'une forêt dans une journée étouffante, un détour de la route nous mit tout à coup en présence de l'un de ces lugubres cortèges gris qui nous étaient devenus familiers. Comme la bande était nombreuse, j'ordonnai à mon cocher de s'arrêter sur le bord du chemin. Devinant, à notre air étranger, un peu de compassion et la chance de quelque aumône, ils s'arrêtèrent en face de nous et, conduits par un des hommes, qui avait une douce voix de ténor, ils entonnèrent en chœur ce chant mélancolique, que nous entendions depuis les bords du lac Baïkal et qui commence par ces mots : *Koudà doróga Sibiri?...* (où mène la route de la Sibérie)? On peut deviner le reste. Ce chant pathétique, exécuté correctement par plus de deux cents voix divisées en parties, était d'un effet saisissant et les sentinelles même, arrêtées l'arme au pied, l'écoutaient avec émotion. »

M. de Windt franchit à Krasnoïarsk le fleuve Iénisséï, dont il admire le paysage, et il atteignit l'importante ville de Tomsk après vingt-deux longues journées depuis Irkoutsk.

Il descendit dans un *hôtel d'Europe* somptueux, aussi dépourvu de vrai confort que celui d'Irkoutsk. Après quatre jours de séjour, l'hôte lui présenta une note de 270 roubles ou 750 francs, et répondit en souriant à ses menaces d'un recours à la justice « qu'il était lui-même président du tribunal. »

Notre voyageur affirme que personne ne peut connaître le sens du mot *monotonie* avant d'avoir vu la Sibérie occidentale. Les rives de l'Ob sont plates et marécageuses ; celles de l'Irtyich, enveloppées dans les brouillards, s'écroulent éternellement dans le gouffre de ses eaux troubles. La seule consolation est dans la vitesse avec laquelle le chemin de fer permet de franchir ces tristes plaines après les bateaux à vapeur qui sillonnent l'Ob, l'Irtych et leurs tributaires, sur lesquels on rencontre fréquemment, remorquées par des steamers, de lourdes barques aménagées comme prisons, où, sur un espace grillé de fer, long de 250 pieds et large de 40, on entasse 800 condamnés.

Le 1er Octobre, M. de Windt franchissait à l'ouest de Néviansk, le point de partage entre les eaux sibériennes et les eaux d'Europe.

De Calais, qui figure sur le titre de son livre, il ne parle pas autrement que pour dire combien il se trouve heureux de revoir Douvres. Enfin, de retour dans sa patrie, quand sa mémoire lui rappelle parfois le triste refrain russe *Koudà doròga Sibîri*, son cœur anglais répond : au désespoir !

SÉANCE DU 22 JANVIER 1892.

Présidence de M. Arthur DE CLAPARÈDE, Président.

M. Adolphe DE MORSIER, trésorier, remercie le Président d'un don (fr. 100) qu'il a fait à la Société pour contribuer aux frais un peu lourds de la publication du *Globe*.

Le Président annonce le décès de M. *de Quatrefages*, président de la Société de géographie de Paris et membre honoraire de notre Société, et celui du duc *de Devonshire*, président de la Société de géographie de Manchester. La science perd en M. de Quatrefages, un ethnographe de premier ordre.

Le Président attire l'attention de la Société sur la fondation d'une Société de géographie à Liverpool et sur le fait qu'Émin-pacha et le D[r] Stuhlmann ont découvert une rivière, le Kifou, longue de 250 milles, qui prend sa source par 4° de lat. S., se jette dans le lac Albert-Édouard et pourrait être ainsi la source la plus méridionale du Nil.

La Société élit à l'unanimité un membre correspondant : M. le colonel Francisco *Coello*, président de la Société de géographie de Madrid, et trois membres effectifs : MM. René *Claparède*, Edmond *Flournoy* et Georges *Strézoff*.

Communication de M. le D[r] Maurice Bedot, directeur du Musée d'histoire naturelle de Genève :

Souvenirs d'un voyage dans l'Archipel Malais.

(Résumé.)

M. Maurice Bedot a raconté une partie du voyage d'études qu'il a fait avec M. Camille Pictet dans l'Archipel Malais.

De Singapour, les deux voyageurs sont allés à Batavia, à Buitenzorg, à Samârang, à Soerabâya, à Bali, à Lombock, à Macassar et à Goa ; ensuite à Florès, à Timor, où ils ont visité Koupang et Delli, à Banda et à Amboine, où ils sont restés trois mois. Ils sont revenus à Macassar, à Batavia et à Singapour et se sont rembarqués pour Borneo et Sumatra, où ils ont fait des séjours prolongés.

Un voyage de cette longueur ne se raconte pas en deux heures ; aussi en reste-t-il mainte partie pour une séance subséquente. D'autant plus que M. Bedot a montré et a dû expliquer très sommairement plusieurs centaines de pho-

tographies et une quantité d'objets remarquables, instruments de musique, armes, ustensiles, bijoux, etc., etc.

Nous regrettons l'impossibilité où nous sommes de donner un résumé quelque peu satisfaisant de cette communication très intéressante.

M. Bedot a visité les ruines remarquables du Bôrôboudour, et, dans l'île de Bali, le groupe de temples hindous qui est une des principales curiosités historiques de l'Archipel.

En rentrant à Macassar, après son voyage le long de la côte occidentale de Célébès, M. Bedot a traversé l'archipel Spermonde, composé d'une quantité de petites îles semblables à des corbeilles de verdure posées sur une mer magnifique; mais à en juger par les nombreux navires échoués sur leurs plages, cet archipel enchanteur est extrêmement dangereux.

La partie la plus attrayante de tout le voyage a été le séjour dans le royaume florissant du radja Brook. M. Bedot conserve au radja la plus sincère reconnaissance pour son bon accueil et pour l'appui qu'il lui a toujours accordé.

Les voyageurs n'ont eu aussi qu'à se louer des peuples dayaks sujets du radja.

M. Bedot entretiendra plus tard la Société de son séjour à Sarawak et dans l'île de Sumatra.

INFORMATIONS

Le Bureau de la Société de géographie, dans ses séances du 21 octobre 1891 et du 29 janvier 1892, a décidé de se conformer immédiatement aux résolutions n°s 7 et 12 du Congrès international de Berne[1]. En conséquence :

I.

Il octroie au *Jardin botanique alpin de la Linnæa*, à Bourg-Saint-Pierre (Valais) une subvention de cinquante

[1] Voir ci-dessus p. 30 et 31.

francs, à raison de l'importance de cet établissement pour l'étude de la géographie botanique des hautes régions de la terre.

II.

Il publie les règles ci-après, que le Congrès a adoptées sur la proposition de M. le professeur Julius Hann :

Règles a suivre pour les observations météorologiques faites en voyage.

Les résultats des observations météorologiques publiées par les réseaux d'observatoires météorologiques qui existent actuellement sont encore loin de suffire pour la connaissance complète des conditions climatériques de la surface du globe, même si l'on fait abstraction des océans. C'est pourquoi les voyageurs et les géographes ont encore devant eux un vaste champ d'activité. Pour atteindre le but poursuivi, il faut non seulement inscrire régulièrement les observations que l'on fait soi-même à des endroits où l'on séjourne pendant quelque temps, mais surtout recueillir les séries d'observations déjà existantes et provenant de localités éloignées, car ces observations ne parviennent généralement pas à la connaissance des savants et restent par conséquent inutiles pour la science. Il faut en outre provoquer et encourager l'habitude de faire des observations météorologiques régulières.

Or, pour que les résultats d'observations météorologiques recueillis par les voyageurs et les géographes aient pour la science l'utilité désirable, il convient de se conformer en les publiant aux règles suivantes :

1° Indiquer autant que possible la nature des instruments employés pour les observations (et les corrections des instruments si elles sont connues), ainsi que les détails concernant le mode de leur emplacement. L'élévation du baromètre au-dessus du niveau de la mer doit être indiqué aussi exactement que possible. Sur les côtes cela ne présente pas de difficultés, et pourtant on l'omet souvent.

2° Ne jamais oublier d'indiquer exactement à quelle heure de la journée on a noté les indications des instru-

ments et si les indications moyennes représentent simplement la moyenne arithmétique de ces observations ou si on les a obtenues par un procédé plus compliqué. Il est en outre très désirable que l'on indique, pour les divers facteurs météorologiques, les moyennes mensuelles selon les diverses heures d'observations, parce que cela permet au spécialiste d'opérer la comparaison de ces données à la moyenne véritable. C'est par là seulement que les résultats des observations acquièrent une valeur scientifique.

3° Lors de la publication des données moyennes de plusieurs années, il est très utile de communiquer aussi séparément les moyennes ou résultats des diverses années isolées ou tout au moins de les publier par séries de cinq ans (lustres), cela en conformité des décisions du congrès international météorologique de Vienne (1873). Il faudrait s'arranger de manière à commencer par la première année de chaque période de cinq ans, par exemple les données moyennes de 1881—1885, de 1886—1890. De cette façon il serait possible d'obtenir avec la plus grande facilité des données moyennes simultanées et correspondantes, telles qu'elles sont indispensables pour observer la répartition simultanée des facteurs météorologiques sur la surface du globe.

BIBLIOGRAPHIE

Les eaux de l'Arve, recherches de géologie expérimentale sur l'érosion et le transport des rivières torrentielles ayant des affluents glaciaires. Thèse présentée à la Faculté des sciences par Bone Baëff, de Chipka (Bulgarie). Mémoire couronné (prix Davy). Genève 1891.

Les premières observations sur l'Arve furent exécutées à Conche, sur le territoire genevois, par Horace-Bénédict de Saussure, et publiées dans le *Journal de Physique* en 1798. Elles furent suivies, à 50 ans d'intervalle, de celles

de M. Paul Chaix, qui, pendant plusieurs années (1855-1860) et en toutes les saisons, mesura les vitesses, le volume, la température et les variations diurnes de la rivière. Quelques mesures du débit ont été aussi effectuées par l'ingénieur français M. O'Brien, et par l'un des ingénieurs fédéraux.

A la suggestion et sous la direction de M. le prof. Louis Duparc et de M. Carl Vogt, une étude beaucoup plus complète a été entreprise par un des étudiants étrangers de notre Université et lui a valu le prix Davy, d'autant mieux mérité que la nationalité lointaine de l'auteur semblait moins devoir attirer son attention sur le sujet qu'il a traité.

M. Baëff a consacré une année entière (1890) à l'observation quotidienne, ininterrompue, du niveau, de la vitesse, du volume, de la température des eaux de l'Arve, mais surtout à l'analyse scrupuleusement exacte et à la mesure des matières qu'elles tiennent en suspension et en dissolution, étude entièrement neuve et qui réclamait les connaissances d'un chimiste.

La vitesse superficielle de l'Arve, qui est de 4 à 6 mètres par seconde dans la vallée de Chamonix et de moins de 2 mètres entre Sallanche et Cluse, a varié près de Carouge entre un minimum de $0^{m},81$ par seconde, auquel elle est descendue le 9 mars 1890, et un maximum de $3^{m},25$, qu'elle a atteint le 29 juin. Elle avait, dans une des années précédentes, atteint une vitesse extrême de $4^{m},70$ lors de la grande crue du 4 octobre 1888. On conçoit que cette vitesse, bien que réduite de moitié, conserve encore au fond du lit une puissance suffisante pour entraîner une quantité considérable de sable et même de galets.

Le plus faible débit de la rivière, 16 mètres cubes par seconde, a été mesuré par MM. P. Chaix et E. Plantamour[1], tandis qu'une mesure prise le 4 octobre 1888, avec une vitesse de $4^{m},70$ par seconde, a donné, pendant quelques heures seulement, un débit de 1136 mètres cubes par seconde, plus que double de celui du Rhône à sa sortie du

[1] M. O'Brien a trouvé 38 m^3; MM. Paul Chaix et Plantamour, 36 m^3 le 27 octobre 1856, 28,2 m^3 le 4 mars 1856 et 16 m^3 le 16 mars 1858.

lac de Genève. Le débit de l'Arve a donc varié dans la proportion de 1 à 70.

La température des eaux, qui est de zéro et quelquefois moins à la fin de décembre et au commencement de janvier, met six mois à s'élever jusqu'à un maximum qui se maintient entre 12° et 14° pendant la durée des trois mois de juin, juillet et août, pour s'abaisser beaucoup plus rapidement pendant les quatre mois qui suivent le commencement de septembre et se retrouver à zéro pendant la fin de l'année. Cette température est supérieure à celle de l'air ambiant dans les jours les plus froids et ne dépasse guère 15° pendant les jours les plus chauds.

C'est surtout dans l'étude des matières tenues en suspension et en dissolution par les eaux de l'Arve que le travail de M. Baëff est d'une originalité entière, et ses observations aussi complètes, aussi délicates que neuves.

Les premières, les matières tenues en suspension, sous la forme de sables d'une ténuité variable, sont le produit de l'érosion des roches, des berges et du sol où s'alimentent les sources de la rivière et de ses tributaires. Leur quantité diminue avec la pente et la rapidité des eaux et varie beaucoup. Ainsi, dans la seule journée du 9 août, le ruisseau produit par le glacier des Bossons a débité à lui seul, pour chaque mètre cube d'eau, 2287 grammes de matières arrachées du fond du glacier, équivalant à 40 mètres cubes, tandis que la totalité des autres affluents glaciaires descendus dans l'Arve de Chamonix et dans le Bon-Nant du val Montjoie, c'est-à-dire de tous les glaciers du massif du Mont-Blanc, ne donnait pas, le même jour, un total supérieur à 2121 grammes par mètre cube. Mais ces mêmes affluents glaciaires ne sont chargés d'aucune matière en suspension pendant les mois les plus froids de l'année.

La nature des matières suspendues est exclusivement siliceuse et feldspathique dans la vallée supérieure de Chamonix et dans le val Montjoie et n'indique un mélange calcaire qu'à partir du village des Houches. En aval de Carouge les matières en suspension contiennent 60 % de substances siliceuses, 10 % d'alumine et 20 % de calcaire.

Leur quantité a son maximum au mois d'août et son minimum en février. Elle est pesée dans un filtre séché à la température de 115°.

M. Baëff, d'après ses observations répétées chaque jour, considère les matières suspendues comme ayant formé, dans l'année 1890, un total de 610 907 tonnes métriques, dont le volume équivaudrait à la formation, dans le lit de la rivière, d'une île d'un mètre d'épaisseur, de cinq kilomètres de longueur et de 100 mètres de largeur.

Pour obtenir la proportion des matières tenues en dissolution, M. Baëff a fait évaporer les eaux qui en sont chargées dans une capsule de platine, ne les pesant qu'après les avoir séchées à 115° C.

Il les considère comme provenant presque exclusivement des tributaires torrentiels de l'Arve plutôt que des sources glaciaires, de sorte que leur proportion est précisément en sens inverse de celle des matières en suspension: le maximum est en décembre, janvier et février (319 grammes par mètre cube le 4 décembre) et le minimum (120 grammes) s'est rencontré le 20 août. C'est absolument l'inverse des proportions observées dans les eaux de la Meuse par MM. Spring et Prost.

L'Arve porte à la mer un tribut annuel de 320 675 tonnes de matières en dissolution, ce qui est la moitié des matières tenues en suspension.

Ce qui ajoute à l'originalité du savant travail de M. Baëff est le soin qu'il a mis à chercher dans ces matières tenues en dissolution, surtout de nature calcaire, la proportion d'un élément que l'on ne songerait guère à y chercher, le chlore. Il l'a rencontré dissous dans la proportion de 2 grammes par mètre cube pendant les six premiers mois de l'année et de 1,5 gr. pendant les trois mois suivants, ce qui, pendant les neuf mois sur lesquels portent ces mesures minutieuses, donne un total de 2530 tonnes de chlore, qui, combiné avec la soude qui le convertit en sel, aboutit à nous montrer que notre Arve contribue de 4170 tonnes à la salure de la Méditerranée.

Paul Chaix.

La correction des torrents en Suisse, exposé raisonné d'ouvrages exécutés, rédigé, par ordre du Département fédéral de l'Intérieur, par M. Adolphe DE SALIS, inspecteur fédéral en chef des travaux publics.

Les pays traversés par des fleuves importants dont le cours supérieur s'alimente dans des régions montagneuses sont le théâtre d'inondations périodiques, les progrès de l'agriculture, les endiguements, les rectifications ayant souvent rendu plus rapide l'arrivée des eaux pluviales autrefois retenues par les bois et les terrains vagues et bourbeux qui les filtraient.

Afin d'y porter remède, le gouvernement fédéral confia, en 1858, au professeur Culmann, de l'école polytechnique de Zurich, le soin d'une enquête, qui aboutit à la promulgation d'une loi fédérale (1887), dont les inondations de 1860 à 1882 démontrèrent l'urgence, et dont l'exécution fut confiée à M. Adolphe de Salis.

Le rapport de cet ingénieur, qui révèle une étude intelligente du cours de nos torrents alpestres, forme un élégant volume, où l'historique des travaux exécutés depuis quelques années sur une partie des torrents des cantons d'Unterwald et de Schwytz, est accompagné de coupes transversales et longitudinales. M. de Salis a eu l'heureuse idée d'y joindre une série de vues photographiques de quelques barrages, d'une exécution magistrale, qui font de son mémoire une œuvre artistique.

Le moyen employé par lui pour préserver les montagnes de l'action érosive des torrents qui en ravinent les flancs et leur arrachent des masses considérables de roches et de terre, pour les précipiter sur les terres cultivées, est d'y multiplier les barrages. Les eaux, régularisées dans leur pente et leur vitesse, arrivent dans la plaine, inoffensives et presque limpides. On n'a pas dû établir moins de 96 barrages pour la protection d'une surface de 25 kilomètres carrés au revers méridional du mont Pilate. Ces travaux, au prix d'une dépense de 212 325 francs, ont sauvé la plaine d'Alpnach. Ce sont de lourdes charges, si l'ont tient compte de la vaste étendue des régions montagneuses où elles doivent se répéter. Cependant, signalons comme

preuve du bon sens des populations, autrefois rebelles aux avantages des travaux publics, qu'on les voit aujourd'hui, confiantes dans leurs ingénieurs, répéter ces travaux protecteurs sur des cours d'eau où elles n'ont pas l'appui des subventions fédérales.

Nous pouvons remarquer que le Rhin traverse dans son cours majestueux le territoire de deux petits peuples que la nature a condamnés à une lutte incessante et glorieuse pour disputer leur existence à des fléaux de nature bien différente : les Suisses paraissent en voie d'améliorer leur territoire de manière à n'être plus tentés de l'abandonner comme au temps de Jules César, et nous souhaitons cordialement aux Hollandais de résister victorieusement jusqu'au bout aux attaques autrement terribles dirigées par les rivières et l'océan contre les digues glorieuses qui défendent les Pays-Bas.

Paul Chaix.

Proceedings of the Royal Geographical Society (of London).

Australie. — M. Joseph Bradshaw a fait en 1890, dans la pointe N.-E. de la colonie d'Australie occidentale, un voyage pour se rendre compte de la fertilité des régions comprises entre le golfe de Cambridge et la rivière du Prince Régent. Il a trouvé nombre de cours d'eau, tributaires de cette rivière, qui se fraient un passage dans les roches, les unes de basalte les autres de grès, où ils creusent des gorges terribles et magnifiques.

La Nigger Gorge, ainsi nommée à cause du nombre des indigènes trouvés aux environs, a des parois de 120 mètres de hauteur.

M. Bradshaw y a découvert, dans un grand nombre de cavernes, des peintures murales représentant des hommes, dont le nez aquilin semble indiquer un type autre que celui des habitants actuels. Des œuvres d'art de ce genre sont choses rares en Australie.

La rivière du Prince Régent forme la limite entre les chaînes de basalte à l'Est et celles de grès à l'Ouest.

Scottish geographical Magazine.

A propos de l'Australie, le numéro de décembre contient quelques détails sur un voyage que Lord Kintore, gouverneur de l'Australie méridionale, a accompli au printemps de l'année 1891, au travers du vaste territoire confié à son administration. Débarquant le 31 mars à Port-Darwin, sur la côte septentrionale du continent australien, il suivit d'abord jusqu'à Pine-Creek les 241 kilom. de ligne ferrée qui sont achevés dans la direction d'Adélaïde ; il traversa en 37 jours les 1930 kilom. intermédiaires de désert qui séparait encore cette première section de la station d'Oonadatta où s'est arrêtée, jusqu'à ce jour, la section méridionale, de 1370 kilom., du chemin de fer qui aboutit à Adélaïde. On a du plaisir à noter les progrès des voies de communication dans ces régions.

Le gouverneur propose de porter jusqu'à 20° de latitude, au lieu de 26, la limite qui sépare la division méridionale de la colonie de sa division septentrionale. Dans cette dernière les terres stériles et désertes abondent sans doute, mais il s'y trouve aussi des millions d'hectares d'une terre susceptible des plus riches cultures.

Hindoustan. — Le numéro de novembre donne un article du colonel Tanner sur les travaux géodésiques effectués aux Indes et sur les habitants de l'Himalaya.

Ces travaux sont poussés avec activité et souvent au milieu de dangers de toute nature dans toutes les régions frontières des possessions britanniques, le Béloutchistan, l'Himalaya, la Birmanie, l'Afghanistan et la frontière siamoise. M. Ney Elias, déjà connu par d'immenses voyages au travers de la Chine et de la Mongolie, a, dans le courant de l'année 1890, dirigé les travaux d'une commission à laquelle on doit le relevé de 24 900 kilom. carrés du territoire qui forme, le long du fleuve Salouen, la région frontière entre Siam et l'Inde anglaise. A ces travaux, aussi pacifiques que scientifiques, d'ingénieurs consommés, il est peu probable que le jeune prince Henri d'Orléans puisse apporter des rectifications importantes dans une courte campagne de six mois annoncée par les journaux.

Le colonel Thuillier vient de publier une grande carte de l'Afghanistan en quatre feuilles, où sont consignés les résultats acquis par les travaux du major Gore, du major Strachan, du colonel Tanner, du major Holdich, du colonel Mac Grégor, du capitaine Lockwood, du major Sir Francis Goldsmith, du lieutenant North et de leurs courageux devanciers, soit dans l'Alfghanistan soit dans le Béloutchistan. Ce dernier pays a fort changé depuis le temps où y pénétra Pottinger, premier Européen depuis la retraite d'Alexandre.

Dans le résumé de ses observations sur les nations qui habitent l'Himalaya, le colonel Tanner, qui vient de prendre sa retraite après vingt-huit ans de service, signale l'existence d'une secte de mahométans chiites, qui, quoique étant en contact avec les populations afghanes du rite sunnite, ont non seulement conservé leur allégeance traditionnelle à la légitimité d'Ali comme successeur du prophète, mais reconnaissent encore comme chef spirituel un prince d'origine persane qui vit à Bombay, où ses ancêtres se réfugièrent il y a plusieurs siècles. Ces sectaires, nommés Maulais, sont répandus en grand nombre au nord du Cachmir, et même dans les vallées du cours supérieur de l'Amou-daria. Il n'est pas un d'eux, si pauvre soit-il, qui ne contribue pour sa part aux tributs qu'ils font parvenir à leur chef spirituel, au travers des montagnes neigeuses qui sèment de mille dangers la région alpestre des sources de l'Indus et de l'Amou-daria. Le descendant d'Ali, objet de ce dévouement et de ces sacrifices, s'adonne pendant ce temps aux plaisirs du *turf* et des courses de chevaux patronées par les Anglais.

Empire Britannique. — Cette année a ramené pour l'Angleterre la revue de ses forces vitales par le recensement décennal de sa population et de celle de ses colonies. La population de l'Angleterre seule était de 2 300 000 âmes, d'après un recensement de l'année 1377, époque à laquelle les victoires du Prince Noir faisaient trembler la France et où la capitale n'avait que 35 000 habitants[1].

[1] Lowe, *Present State of England*. Ap. p. III.

Moins de deux siècles plus tard, Cromwell était, par son énergie, l'arbitre de la politique de l'Europe occidentale comme chef d'une nation qui ne dépassait guère en nombre 4 millions d'âmes. L'Angleterre et le Pays de Galles figuraient pour 22 856 164 dans le recensement de 1871 et l'on y remarquait que Barrow in Furness et Middlesborough, qui 20 années auparavant n'avaient été que de pauvres villages, étaient devenues des agglomérations de 18 à 40 000 habitants. Elles figuraient dans celui de 1881 avec 47 259 et 72 601 habitants.

Le dixième recensement effectué le dimanche 5 avril 1891, a donné aux Iles Britanniques un chiffre de 37 740 283 habitants, soit un accroissement de 2 855 435 sur 1881. L'Angleterre figure pour 27 482 104 et le Pays de Galles pour 1 518 914; l'Écosse pour 4 033 103 et l'Irlande pour 4 706 162.

Le chiffre de 604 182 marque la supériorité de l'émigration sur l'immigration.

L'accroissement décennal de 8,2 % est, pour la Grande-Bretagne, inférieur à celui de toutes les décades précédentes, à cause d'un accroissement de l'émigration et d'un affaiblissement dans l'excès habituel des naissances sur les décès. Pour la population de l'Irlande il y a eu diminution positive de 9,1 %.

L'accroissement de la population de l'Angleterre proprement dite a porté sur les comtés industriels et miniers et sur la capitale, pour laquelle le chiffre de population, augmenté en dix ans de 395 512, soit 10,4 %, s'est élevé à 4 211 056. C'est un léger ralentissement sur les décades précédentes, où il a été quelquefois porté à 14,69 %. Malgré le déclin persistant de la supériorité du nombre des naissances sur celui des décès, la proportion des décès à la population n'a cependant pas cessé de diminuer aussi, preuve d'une plus grande vitalité.

En Écosse l'ancienne supériorité du nombre des femmes dans les populations urbaines tend à diminuer, correspondant à un accroissement dans les districts ruraux. A Glasgow, la population urbaine et suburbaine comprend 386 710 personnes du sexe masculain et 406 018 du sexe féminin. A Édimbourg avec Leith la population s'est élevée

en dix ans de 295 245 à 330 957 ; à Dundee de 142 455 à 155 640.

En Irlande, la population a constamment diminué depuis l'année 1841, où elle était de 8 196 597 âmes, jusqu'en 1891, où elle n'est plus que de 4 706 162 et il est triste que le philanthrope soit réduit à se réjouir ou du moins à se consoler de voir cette diminution s'accentuer particulièrement (12 °/₀) dans les provinces de Connaught et de Munster, où la population s'est montrée, par sa turbulence, particulièrement incapable de profiter des avantages d'un sol et d'un climat privilégiés et d'une administration bienveillante.

Le recensement de la population des Indes s'est effectué le 26 février de la même année, offrant un total de 220 430 230 pour les pays soumis à l'autorité directe du gouvernement anglais et de 66 167 860 pour les États feudataires. On conçoit que de grandes difficultés se sont rencontrées dans cette opération pour les territoires de Sikkim, du Béloutchistan et des Shans, sans parler de la principauté de Manipour.

Dans le Dominion of Canada, la Nouvelle Écosse a 450 523 habitants, le Nouveau-Brunswick 321 294, Prince Edward Island 109 088, la province de Québec 1 488 586, celle d'Ontario 2 112 989; dans la partie occidentale du pays, le Manitoba compte 154 442 habitants, l'Assiniboia, l'Alberta et le Saskatchewan ensemble 67 554, la Colombie britannique 92 767 et les territoires du N.-O. 32 168. Cela donne un total de 4 830 897 âmes en 1891, c'est-à-dire une augmentation de 504 601 habitants sur 1881.

Winnipeg, capitale du Manitoba, qui avait 241 habitants en 1871, en a aujourd'hui près de 18 000. La ville de Vancouver, dans la Colombie Britannique, n'existait pas en 1881 ; elle a 13 685 habitants en 1891. Quant à Montreal, la plus grande ville de la Puissance du Canada, sa population est de 216 650 âmes.

La Colonie du Cap a 1 527 224 habitants, la majorité de race nègre.

Pour les colonies australiennes, les résultats sont les suivants :

	Hommes.	Femmes.	Totaux.
Victoria	599 172	541 233	1 140 405
Nouvelles Galles du Sud	616 008	518 199	1 134 207
Queensland	223 781	170 157	393 938
Australie mériodionale	166 374	153 632	320 006
Australie occidentale	29 878	19 957	49 835
	1 635 213	1 403 178	3 038 391
Tasmanie	77 560	69 107	146 667
Nouvelle-Zélande	333 175	293 655	626 830
Grand Total :	2 045 948	1 765 940	3 811 888

Sur la vaste étendue de 1 356 000 kilom. carrés qui forme, au nord du 26me parallèle, la division septentrionale de l'Australie méridionale, la population européenne ne dépasse pas encore 1165 âmes.

L'accroissement de la population des sept colonies dans les dix dernières années a été de 1 059 706 ou de 38,54 % pour l'ensemble, variant entre 80 % dans le Queensland et 14 % dans l'Australie méridionale.

Dans le même intervalle le nombre des habitants s'est élevé à Melbourne de 282 947 à 489 185, à Sidney de 224 211 à 386 400, à Adélaïde de 104 012 à 133 019, à Brisbane de 31 091 à 55 959, à Perth, le modeste chef-lieu de l'Australie occidentale, de 5 822 à 9 615 ; pendant ce temps, Hobarttown en Tasmanie à vu sa population décroître de 27 248 à 24 884.

Si l'on ajoute que le reste des possessions britanniques a environ 9 000 000 d'habitants, cela donne en gros : 38 000 000 pour la mère patrie et 306 000 000 pour les possessions et colonies.

Paul Chaix.

Boletin de agricultura, mineria e industrias, publicado por la Secretaria de fomento, colonizacion e industria de la Republica mexicana. — Mexico 1891.

Cette publication a remplacé, à partir du mois de juillet dernier, les *Informes y Documentos relativos a Comercio inte-*

rior y exterior, agricultura e industrias, que le gouvernement mexicain a fait paraître par livraisons mensuelles pendant sept ans, de 1885 à 1891.

On y trouve les renseignements les plus complets sur la situation de l'agriculture, l'élevage du bétail, l'exploitation des mines, le commerce et l'industrie du Mexique en général, et des divers États dont se compose cette république fédérative. Les fascicules que nous avons sous les yeux contiennent en particulier d'intéressantes notices sur la culture du café et du riz dans l'État de Colima et une étude détaillée sur l'élevage du mouton et la production de la laine. Le cafier demande une température moyenne annuelle de 20° et l'on évalue le rendement d'un arbuste après trois ans de plantation, à une livre de café, après six ans, à deux livres et demie.

Ce *Bulletin* nous paraît être une source précieuse d'informations au point de vue de la géographie économique et commerciale. On y trouve d'ailleurs un peu de tout : des extraits des rapports des consuls et des statistiques officielles, les mercuriales des principaux marchés du pays et jusqu'aux cours de la Bourse de Mexico.

La météorologie n'y est pas oubliée non plus. Nous relevons les indications suivantes dans les données fournies par l'observatoire météorologique central de Mexico. En juillet et en août 1891, la température moyenne de la capitale a été la même : 16°7; en septembre elle était de 15°9; le maximum a été en juillet de 27°2, en août de 28°9 et en septembre de 23°2; le minimum de 9°8, de 10° et de 9°3. Dans l'État de Vera-Cruz, la station météorologique d'Alvarado indique une température moyenne de 29°1 au mois d'août; celle de Minatitlan a encore une moyenne de 27°7 en septembre.

Arthur DE CLAPARÈDE.

Bollettino della Società geografica italiana.

AFRIQUE. — Souvenirs d'un séjour dans le Harar, par M. BRICCHETTI-ROBECCHI, ingénieur.

L'auteur de ce récit, parti de Zeïla (golfe d'Aden) le 18 juin 1888, arriva dans le Harar le 10 août, en suivant

une route droite, relativement sûre, grâce à la surveillance de la tribu des Issa-Somali, qui égrène sur ce parcours de 380 kilomètres ses 150 000 ressortissants. Ce long voyage est ordinairement accompli en 15 ou 20 jours par les caravanes; en 5 ou 6 par les courriers. Ceux-ci appartiennent, pour la plupart, à la tribu des Issa. Noirs, grands, maigres, nerveux, ayant pour tout vêtement un chiffon de toile autour des reins, une loque sur les épaules; pour armes, une lance et un bouclier; pour vivres, une sacoche de farine et une gourde d'eau; ils marchent pieds nus dans le sable brûlant et exposent insouciemment leur tête découverte aux ardents rayons du soleil. Pour le voyageur, la prudence n'est pas superflue, car les Issa sont tout à fait sauvages, et prisent beaucoup l'assassinat par tous les moyens possibles. Celui d'entre eux qui tue un blanc ou un lion, a le droit de porter une longue plume dans sa chevelure graissée. Néanmoins, tout sauvages qu'ils sont, ils observent la religion du serment. Aussi, le voyageur accompagné d'un « abban » ou chef de caravane, n'a rien à craindre, attendu que, s'il lui arrivait malheur, toute la famille de l' « abban », et l' « abban » lui-même, seraient impitoyablement massacrés, et cela parce que tout chef de caravane est tenu de jurer de mener à bon port les personnes qui se confient à lui. Au départ, on se pourvoit de chameaux, dont chacun ne doit pas être chargé de plus de 200 kilogrammes; en outre, pour obéir à la croyance superstitieuse qui veut que tout chameau monté soit destiné à mourir en route, il faut aussi se pourvoir de mulets. M. Bricchetti suit la route d'Artou, vallée où il y a des sources thermales à 60° C., et une grande croix couchée marquant l'endroit où fut massacrée l'expédition Porro. Après, on trouve Djaldessa, village formé de huttes, aux murs de piquets et de nattes, aux toits de branches, défendu par des haies d'épines. Cette route, la plus occidentale de toutes celles connues, est très variée. On y trouve, en maint endroit, des pâturages à l'herbe fine, longue, et sèche comme de la paille. La ville de Harar, le Timbouctou de l'Orient, sise au pied du mont Hakim, grimpe à l'assaut d'une colline granitique dont la couleur rouge produit de loin un effet saisissant. Son enceinte de murs hauts de 4

ou 5 mètres, percée de 5 portes, régulièrement ouvertes et fermées tous les jours par un peloton de gardes, renferme 40000 habitants, qui offrent un étrange amalgame d'Ambara, de Galla et de Somali, c'est-à-dire des types les plus divers et les plus curieux. Grâce au climat délicieux de cette région, les alentours de Harar se couvrent de superbes plantations de café et de bananes et produisent de la gomme, de l'encens, de la myrrhe et du blé. On y élève des bœufs, des brebis, des chèvres, des poules et des abeilles. Au point de vue du commerce, il vaudrait mieux se limiter à exporter les produits du Harar, sans trop s'attacher à ce qu'on pourrait y importer, d'autant plus que les droits d'entrée de 10 °/₀, payables en argent ou en nature, sont réclamés d'une façon arbitraire. On pourrait en exporter du café, des peaux de bœuf et de chèvre, de la résine et des dents d'éléphant, tandis qu'en échange on introduirait dans le pays des tissus ordinaires.

D'Obbia (Opia) à Aloula, conférence faite par M. Bricchetti-Robecchi, ingénieur, à la Société italienne de géographie, le 14 décembre 1890. Ce travail est orné d'une fort belle carte.

La région parcourue par M. Bricchetti est le « Pays du cinnamome », le « Cap des aromes », le « Poun » des anciens Égyptiens; contrée inconnue jusqu'à ce jour. Notre explorateur s'embarqua le 8 avril 1890 sur le *Volturno*, canonnière de la marine italienne, qui le débarqua à Obbia, où il fut accueilli par le sultan Youssouf-Ali, âgé de 50 ans, grand, svelte, infatigable, intrépide, nouveau protégé de l'Italie, et maître d'un domaine aux limites indéterminées, et à peu près inhabité. Obbia, la capitale, se compose de deux maisons, l'une appartenant au sultan, l'autre servant de halle, et de 33 huttes recouvertes de nattes et de branches. Le tout abrite exclusivement 50 hommes. Quoique cette ville ne soit qu'à 5° de lat. nord, sa température est fort supportable; toutefois, la contrée est périodiquement balayée par deux vents : celui du nord-est, qui règne d'octobre à la fin de janvier, c'est-à-dire en hiver, ne cause aucune perturbation notable, mais celui du sud-ouest, qui domine de mai à la fin de

septembre, soit en été, bouleverse la mer et rend impossible la navigation. Il faudrait donc, à ce moment, pouvoir se servir d'une route de terre, et c'est ce qu'a essayé M. Bricchetti. Il quitta Obbia le 28 mai 1890, avec six hommes et six chameaux, et, à travers une région rocailleuse et accidentée, atteignit, après neuf jours de marche, le cap Garad autour duquel s'étend une oasis merveilleuse. Six jours après, il arrivait à Illig, village de 40 huttes et 200 habitants, dans le pays des Somali-Medjertins, situé au fond d'un golfe au delà du Ras-el-Khyle (Ras-el-Khaïl). Illig exporte, par an, de 15 à 20 000 chevreaux et moutons; environ 50 tonnes de beurre fondu; des viandes salées et séchées au soleil, qu'on envoie en Arabie et à Zanzibar; et des plumes, qu'on expédie à Bombay. La pêche fournit en moyenne 4 000 requins par saison. Le 20 juin, le voyageur arrive sur les bords de l'Ouadi-Nogal, fleuve aux eaux limpides, dont le cours porte différents noms selon les pays qu'il traverse et marque la limite entre la plaine, au sud, et la région montagneuse, au nord. Le bassin de ce fleuve est richement arrosé par de nombreux torrents, et pourrait devenir très fertile. Dans l'intérieur du pays, on rencontre quelques familles de Jiber (Yébir), race déchue, ostensiblement évitée et méprisée, mais au fond très redoutée. Encore huit jours de marche, et M. Bricchetti atteint l'Ouadi-Darimo ou Orghiloho, qui se jette dans le golfe de Ras-Mabber, nom d'un village partagé en trois parties distinctes, dont les habitants exportent, à Aden et à Zanzibar, des cordages, des nattes et des corbeilles, confectionnés avec les fibres du palmier « doum », des chevreaux, des moutons et du beurre fondu. Il y reste quinze jours, en repart le 16 juillet, et gagne, six jours après, la baie de Hafren. Puis, en suivant le lit de l'Ouadi-Djihiss, et en laissant à l'est les promontoires imposants du cap Guardafui, il arrive le 11 août à Aloula, après avoir fait mille kilomètres environ. Grâce aux lettres de recommandation du sultan Youssouf-Ali, il y est fort bien reçu, et y reste 20 jours. Après quoi, ayant loué une barque, il se rend à Aden, qu'il atteint le 19 septembre après une navigation pénible et dangereuse.

Somme toute, le climat de cette région est agréable et

salubre. On peut en exporter des quantités considérables d'encens, de myrrhe et d'aloès. On trouve partout des gazelles, des singes, des autruches et des myriades de petits oiseaux. Quant aux habitants, ceux de la côte sont industrieux et énergiques, ceux de l'intérieur, oisifs et mous. Le principe qui les guide tous, c'est la patience, élevée chez eux au rang de vertu. Ils se disent descendus des guerriers Dir, fils de Noé, et affirment que la religion mahométane, à laquelle ils appartiennent, leur fut révélée par Darrod, fils du grand Ismaël Giberti dont le tombeau est sur la route de Djedda à la Mecque. Le long de la côte on trouve des êtres misérables, dénués de tout et se nourrissant uniquement de poissons. Seraient-ils par hasard les descendants des anciens ichtyophages?

Sumatra. — La troisième livraison inaugure une série de lettres du docteur Elio Modigliani, décrivant ses explorations au pays des Battaks, au nord de l'île de Sumatra. On en trouvera la suite dans les livraisons 7 et 8.

Dans la première de ces lettres, adressée à M. Arthur Issel, professeur à l'université de Gênes, et datée de Padang-Sidempuan, Sumatra, 4 octobre 1890, M. Modigliani parle surtout des écoles italiennes d'Egypte dont il n'est pas content, et des mauvaises conditions du commerce italien, soit en Egypte, soit dans l'île de Java, nullement favorisé pratiquement par la convention conclue entre le gouvernement italien et la Compagnie indo-hollandaise, à laquelle est allouée une subvention annuelle de 350 000 francs.

La seconde lettre, adressée au marquis Jacques Doria de Gênes (géographe passionné et explorateur très distingué), et datée de Balidge, 2 novembre 1890, raconte le voyage de M. Modigliani au lac Toba, dans l'île de Sumatra. Le territoire de ce lac, que les Hollandais appellent « grand lac de Toba » ou « mer de Toba », occupe tout le nord de l'île et est peuplé par les Tobas-Battaks, race montagnarde et farouche, qui hait les étrangers, surtout les blancs. Munson et Lyman, missionnaires américains qui essayèrent de pénétrer dans cette région, furent massacrés et mangés. Cette horreur des blancs provient de ce que les Battaks les confondent avec les Padris, Ma-

lais mahométans, n'ayant cependant de blanc que l'habit, qui pénétrèrent jadis dans leur pays et essayèrent, par les moyens les plus atroces, de leur imposer leur religion. Ces Padris auraient peut-être fini par réussir s'ils n'eussent été battus par les Hollandais, qui, après s'être débarrassés de rivaux aussi dangereux, songèrent à leur tour à occuper le Toba, et, pour cela, commencèrent des hostilités qui se continuent de nos jours. Le gouvernement colonial hollandais, essentiellement autocrate, surveille étroitement les étrangers qui débarquent dans ses possessions ; aussi M. Modigliani doit-il se rendre de Siboga à Padang-Sidempuan, à 90 kilomètres plus au sud, pour obtenir de M. van Hasselt, résident général, la permission de voyager librement dans l'île de Sumatra. Il part, accompagné par un jeune domestique battak nommé Si-gou-talà, et par un coolie ; il apprend de M. van Hasselt qu'on organise une expédition contre Singa-Manga-Radjah, le chef le plus puissant des Battaks et s'entend recommander la plus grande prudence en même temps qu'on lui octroie pleine et entière liberté ; puis se hâte de retourner à Siboga pour y faire ses préparatifs de voyage.

Après avoir rassemblé, non sans peine, 41 porteurs, il va passer la nuit à 3 kilomètres de Siboga, à l'endroit où commencent à se dresser les monts du Toba. Le jour suivant, il part à 4 heures du matin, et, bientôt, des hauteurs où il parvient, il domine le magnifique golfe de Tapanouli, presque fermé par l'île de Mansanar, et tout le pays jusqu'au mont Loubou-Radjah près de Padang-Sidempouan. Après avoir repoussé quatre attaques de la part de forçats chinois employés au terrassement de la route, il va coucher au village de Pangarang-Pibang. Le lendemain matin il traverse Aier-Cotti, où furent massacrés Munson et Lyman ; puis arrive au pied du Mertimbang (1640^{m}), volcan éteint, aux pentes couvertes de hautes herbes, à la cime boisée. Plus loin, ses regards plongent jusqu'au fond de la majestueuse vallée de Silindoung, qui s'étend jusqu'au plateau dominant le lac Toba et est arrosé en partie par le Si-boulouan. Bien que parsemé de hameaux entourés de bambous, de cultures de riz et de patates douces, elle n'offre que des pentes dénudées, les forêts qui les revêtaient

ayant été détruites. Au village de Taroutong, chef-lieu de la vallée, M. Modigliani se rend auprès de M. Welsink, assistant-résident, qui le reçoit fort bien, et met à sa disposition son habitation de Balidge, localité au bord du lac Toba; puis il arrive à Pintou-pintou, d'où il entrevoit le lac. Celui-ci s'étend du nord-ouest au sud-est sur une longueur de 35 milles géographiques. Du milieu de sa côte occidentale se détache la presqu'île de Samosir qui le partage en deux bassins : le Tao-Silalahe, au nord, et le Tao-Balidge, au midi. Comme tous les villages d'une région portent ici le même nom que le chef-lieu, on trouve des Balidge par dizaines, quoiqu'il n'y en ait en réalité qu'un seul authentique, celui du bord du lac. Après s'y être reposé, M. Modigliani s'en va à Lagouboti, à 7 kilomètres de là, où le contrôleur van Dijk met à sa disposition un bateau du gouvernement avec son équipage. Balidge et Lagouboti appartiennent à la Hollande, mais le pays à l'est, à l'ouest et au nord, est indépendant et inhospitalier. Par bonheur, M. Modigliani rencontre à Balidge, Ompou-Radjah-Doli, chef du district d'Adé-Adé, qui promet de le protéger; aussi, le 27 octobre, part-il accompagné du potentat indigène, qui l'escorte avec son « solou », tronc d'arbre creusé, à fond plat, à la proue effilée, long de 18 mètres, large de 1 mètre, et vigoureusement manœuvré par 18 rameurs. En route, on se croise avec Ompou-Radjah-Houtra, chef d'une île située à l'embouchure du golfe d'Adé-Adé, qui se décide à suivre notre voyageur à Bakara, à l'ouest du lac. D'autres petits chefs se joignent à eux, et toute la troupe se dirige sur Loumban-Radjah, village du grand chef Singa-Manga-Radjah. Notons, en passant, que Singa-Manga-Radjah est un titre et non pas un nom. Le village est entouré d'une haute muraille de pierres juxtaposées, à laquelle fait suite une haie de bambous. On passe de l'une à l'autre au moyen d'un long corridor flanqué de hauts murs, aboutissant à un trou qui sert de porte. Loumban-Radjah avait été incendié par les Hollandais. M. Modigliani grimpe ensuite sur le Djandji-Radjah (1700^{m}), à l'ouest du lac, redescend au village de Saboulan, sonde le Tao-Balidge de l'ouest à l'est, et trouve les profondeurs suivantes : mètres 260, 450, 410, 350, 210, 250, 80, 40. La température de l'eau était de 23°

à 24° C. à la surface, de 22° à 23° C. au fond. Riche en individus, ce lac est pauvre en espèces; il n'y en a que 4 de poissons, 2 de coquilles et 2 de crustacés. M. Modigliani termine sa lettre en affirmant l'intention d'aller s'établir dans la forêt de Si-Rambé, à l'est du lac.

Voici le résumé de la troisième lettre de notre explorateur, datée de la forêt de Si-Rambé, mars 1891, et adressée à M. Arthur Issel de Gênes :

Le contrôleur de Lagouboti et le gouverneur général à Batavia lui ayant défendu de voyager à l'est du lac Toba, à cause du peu de sécurité de la contrée, M. Modigliani a recours à l'obligence du « gourou » Somalaing, ennemi juré des Hollandais, qui lui procure sept porteurs éprouvés, et promet de le rejoindre en route. Accompagné de ces hommes, d'un domestique javanais, et de Si-gou-talà, il fait un grand détour afin d'échapper à toute poursuite, et arrive, après dix heures de marche, au village de Si-Toran-Dgide, sis au pied du Doloc (mont) Si-Gordang, l'une des sommités de la chaîne qui court autour du lac de l'est à l'ouest en passant par le sud. Il aperçoit en montant le Pasir-Babana, émissaire du Toba, qui en sort au nord-est, en coulant d'abord entre des collines basses, et il en est tout près au moment où la nuit le force de s'arrêter au village de Loumban-Boulou. Ce n'est pas sans de grandes difficultés qu'il finit par y être reçu, parce que les chefs, n'écoutant pas les explications de Somalaing, persistent à le prendre pour un espion hollandais jusqu'à ce qu'un drapeau italien, qu'il déploie fort à propos, arrange tout. Le jour après, il franchit le Pasir-Babana dans un tronc d'arbre creusé et prend la direction de l'est. Au moment de se séparer des chefs de Loumban-Boulou, ceux-ci lui réclament le péage pour un pont qu'il doit trouver plus loin, dont l'entretien est à leur charge. Les paiements de cette espèce se font ici en dollars ou en fractions de dollar battaks, chaque dollar valant 480 « douit », petite monnaie de cuivre qui porte d'un côté des caractères arabes, et de l'autre « Island of Sumatra, 1804 » et les armes britanniques. Ne connaissant pas cette monnaie, M. Modigliani se trompe à son préjudice ; sur quoi, les chefs battaks le rappellent et lui rendent le surplus. Quant au pont, il ne se trouve

être en définitive qu'une simple planche. Dès qu'il atteint le village de Tanga, il organise, malgré la défiance et les craintes de ses habitants, une expédition dans le but de visiter le Sapouran-Si-arimo, cascade formée par l'émissaire du Toba, absolument inaccessible à moins de traverser le Pasir-Babana. C'est ce que M. Modigliani accomplit pelotonné dans une corbeille qui glisse le long d'un bambou jeté en travers de la rivière; ce bambou, d'ailleurs, sert de pont aux Battaks. A peine arrivé de l'autre côté, il descend au bord de l'eau par de vertigineuses parois de rochers, et découvre la cascade, qui est vraiment grandiose. L'eau se précipite de 101^{m} de hauteur dans une cuvette ovale longue de 300^{m} et large de 100^{m}, et elle rejaillit à 40^{m} de hauteur. A partir de ce point, le Pasir-Babana prend l'allure d'un véritable fleuve, et dès Bandar-Poulo, il prend le nom de Assahan, et se jette dans le détroit de Malacca à Bandjoung-Balei. Après cela, M. Modigliani visite le village de Souana, dont les habitants avaient mangé un ressortissant de Tanga en représailles d'un des leurs qui avait subi le même sort dans cette dernière localité. Souana est le chef-lieu du Souanan, contrée indépendante et peuplée de bandits qui attaquent et volent tous ceux qui vont faire des emplètes à Bandar-Poulo, mais qui s'obstinent à y aller plutôt que d'enrichir leurs ennemis les Hollandais en faisant leurs achats à Lagouboti, où, du moins, ils pourraient se rendre en toute sécurité. Enfin, M. Modigliani atteint Bandar-Poulo, gros village à la physionomie malaise. De là il va droit au sud, à Somba-Debata, où il revient vers l'ouest, passe à gué l'Aec-Mognon affluent du Koualou (le Hoevaloe des Hollandais) et arrive à Parpahouan, puis à Djandji-Maria. A partir d'ici il traverse une région marécageuse, véritable « bog » irlandais, où une mort certaine attend celui qui dévierait de la ligne de troncs d'arbres posés bout à bout dont l'ensemble constitue le sentier que suivent les gens du pays. Après trois heures de cet exercice d'équilibriste il atteint Lobou-Gambou, où commence une longue montée sur l'un des flancs du Dolec-Sourougnan (2100^{m}), sommité principale de la chaine qui contourne le lac Toba de l'est à l'ouest par le sud. Cette montée aboutit à Si-Bouttua, à 1270^{m} d'altitude. Ici, pas

moyen de se lier avec Bourou-Manga-Radjah, vieux chef du pays. Le soir, Modigliani, éreinté, se retire dans une habitation et se couche dans son hamac. Decché, l'un de ses porteurs, insiste pour s'étendre dessous, afin de le garantir des coups de fusil qu'on pourrait tirer facilement par dessous, vu que les maisons des Battaks sont élevées de 2^m environ au-dessus du sol. De Si-Bouttua à Loumban-Ballic il faut encore monter jusqu'à un col de 1470^m qui se creuse entre les deux cimes du Dolec-Sourougnan, dont l'une porte ce nom (c'est la plus haute) tandis que l'autre porte celui de Dolec-Si-Djomba. Cette marche à travers une suite interminable de vallées est très fatigante. Les habitants de Loumban-Ballic, village juché sur une montagne à pic et entouré de remparts, se montrent peu hospitaliers, et sans l'intervention de Si-gou-talà, fils d'un chef du village voisin de Hite-Tano, Modigliani n'y serait pas entré. Les difficultés aplanies on le reçoit dans le village, et le chef lui permet d'entrer dans son « sopo », magasin placé vis-à-vis de la demeure de tout chef battak, et composé d'une salle ouverte dont le plancher est à 1^m 30 du sol et d'une salle fermée qui est au-dessus. La soirée s'achève en mangeant, et en regardant danser les femmes et les hommes, qui se livrent successivement à cet exercice, consistant chez eux en un balancement accompagné de gestes. De là, notre voyageur rejoint sa hutte dans la forêt de Si-Rambé.

M. Modigliani, quoique souvent pris pour un émissaire hollandais, et, comme tel, ayant couru de grands dangers, s'est en somme assez bien trouvé chez les Battaks et a même pu les étudier de près.

Voici le résultat de ses observations :

Les Battaks croient en un Dieu unique et l'invoquent pieusement à chaque instant. Ils aiment et respectent leurs parents, et, en général, les vieillards. S'ils font travailler leurs femmes, ils paient aussi de leur personne, ce que démontrent amplement leurs cultures et leurs instruments agricoles. Ils sont très dévoués à leurs enfants, très bons pour leurs amis. Malgré ces excellentes qualités, ils mangent les chairs encore palpitantes des adultères, des prisonniers de guerre et des blancs ; et les « gourou », qui

sont en même temps chefs et magiciens, consacrent le « pangoulou balang » (bâton destiné à chasser les mauvais esprits) en le plongeant dans une décoction de cervelles d'enfants tués avec des raffinements qui font frémir. Chez les Battaks, le mariage consiste purement et simplement dans l'achat de la femme. Quant aux funérailles, on les célèbre en exposant le cadavre sur une haute estrade devant la maison mortuaire, et en pleurant, en festoyant et en dansant autour. Les Battaks sont de taille moyenne, basanés, et ont les cheveux noirs. Néanmoins, on en trouve qui les ont châtains, et même quelques-uns qui les ont blonds.

Arthur D'Arcis.

OUVRAGES REÇUS

De juin 1891 à janvier 1892.

DONS D'AUTEURS ET AUTRES

Dons du Bureau fédéral de statistique :

Statistique de la Suisse : 81e livraison. Résultats de la visite sanitaire des recrues en automne 1889. Berne, 1891 ; in-4°.

82e livraison. Examen pédagogique des recrues en automne 1890. Berne, 1891 ; in-4°.

83e livraison. Mouvement de la population de la Suisse pendant l'année 1890. Berne 1891 ; in-4°.

Journal de Statistique suisse. 27e année, 1891 : 2e et 3e trimestres. Berne, 1891 ; in-4°.

Dons de la Légation suisse à Paris :

Ministère du commerce, de l'industrie et des colonies de la République française : Bulletin du Conseil supérieur de statistique. N° 4, session de 1890. Paris, 1890 ; in-8°.

Annuaire statistique de la France, XIVe ann. Paris, 1891 ; in-8°.

Dons du Meteorological Office de Londres :

Cyclone tracks in the South Indian Ocean from information compiled by *Dr Meldrum*. London, 1891; atlas de 18 planches.

Daily Weather Charts for the period of 6 weeks ending june 25, 1885, to illustrate the tracks of two cyclones in the Arabian Sea. London, 1891 ; in-4°, 44 cartes.

Meteorological Charts of the portion of the Indian Ocean adjacent to Cape Guardafui and Ras Hafun. London, 1891; oblong, 13 cartes.

Dons de la Société géographique roumaine :

P.-S. Antonescu-Remusi : Dictionar geografic al judetului Vlasca. Bucuresti, 1891 ; in-8°.

Nicu Filipescu Dubau: Diction. geogr. al judetul. Dorohoiu. Jasi, 1891 ; in-8°.

Petru Condrea : Diction. geogr. al judetul. Roman. Bucuresti, 1891 ; in-8°.

Dons de l'Académie royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique :

Bulletins : 3e série. 59e année, 1889 : t. XVII et XVIII. 60e année, 1890 : t. XIX et XX. 61e année, 1891 : t. XXI. Bruxelles, 1889-91 ; 5 vol. in-8°.

Annuaire : 56e et 57e an. Bruxelles, 1890-91 ; 2 vol. in-8°.

Dons du gouvernement du Mexique :

Informes y documentos relativos a comercio interior y exterior, agricultura e industrias. Nos 69 et 70 : marzo e april 1891. Mexico, 1891 ; 2 vol. in-8°.

Noticias del movimento maritimo exterior e interior en el año fiscal de 1888 à 1889. Mexico, 1891 ; in-4°.

Anuario del Observatorio astronomico nacional de Tacubaya para el año de 1892 : direccion del ingenerio *Angel Anguiano*. Año XII. Mexico, 1891 ; in-12.

Boletin de agricultura, mineria e industrias. Nos 1 et 2 : julio e agosto 1891. Mexico, 1891 ; 2 vol. in-8°.

Dons de M. Ernest de Traz, M. E. :

Dr Wilhelm Junker : Reisen in Afrika, 1875-1886. Wien, und Olmütz, 1889-90 ; 2 Bde in-8°, fig. et cartes.

Harry Alis : A la conquête du Tchad. Paris, 1891 ; in-8°, 29 gravures, 4 cartes.

E. Trivier: Mon voyage au continent noir. — La *Gironde* en Afrique. Paris-Bordeaux, 1891 ; in-8°, 5 portr. 3 cartes.

E. Chaudouin : Trois mois de captivité au Dahomey. Paris, 1891 : in-16, 55 gravures.

Vte *de Caix de St-Aymour :* Arabes et Kabyles. 2e édit. Paris, 1891 ; in-18.

Camille Sabatier : Touat, Sahara et Soudan. Paris, 1891 ; in-8°, 1 carte.

Frédéric Garcin: Au Tonkin. Un an chez les Muongs. Paris, 1891 ; in-12, gravures et cartes.

A. Thouar: Explorations dans l'Amérique du Sud. Paris, 1891 ; in-16, 60 gravures, 2 cartes.

Dons du prof. William Rosier, M. E. :

W. Rosier, prof. : Géographie générale illustrée : Europe. Lausanne, 1891 ; in-4°.

W. Rosier, prof. : Le Congrès et l'exposition de géographie à Berne en août 1891. Extr. du journ. *Le Genevois.* Genève, 1891, in-8°.

Dons de M. Arthur de Claparède, M. E. président :

Arthur de Claparède : L'île de Porquerolles (îles d'Hyères). Extr. du VIe Bull. de la Soc. neuchâteloise de géographie. Neuchâtel, 1891 : in-8°.

Arthur de Claparède : La Linnæa : Un jardin botanique à la haute montagne. Extr. Jahrbuch S. A. C. XXVI. Berne, 1891 ; in-8°.

Dons du prof. Paul Chaix, M. E. :

P. Chaix, prof. : Note sur les travaux du général Ibañez. Extr. Archiv. des Sciences physiq. et natur. Genève, 1891 ; in-8°.

P. Petit-Radel : Voyage historique, chorographique et philosophique dans les principales villes de l'Italie, en 1811 et 1812. Paris, 1815 ; 3 vol. in-8°, 5 pl.

B. Baëff : Les eaux de l'Arve, recherches de géologie expérimentale sur l'érosion et le transport dans les rivières torrentielles ayant des affluents glaciaires. Genève, 1891 ; 1 vol. in-8°.

Dons de M. Ch. Knapp, M. C. :

Ch. Knapp, prof. : La VI[e] Assemblée génér. des Sociétés suisses de géographie. Neuchâtel, 1887; in-8°.

Ch. Knapp, prof. : Biographie de Léon Metchnikoff. Neuchâtel, 1889; in-8°.

Ch. Knapp, prof. : Revue géographique des années 1888-91. Neuchâtel, 1889-91; 3 vol. in-8°. Extr. Bullet. Soc. neuchât. de géographie, IV-VI.

Mémoires de la section topographique militaire de l'État-major général. Tomes 46 et 47. St-Pétersbourg, 1891; 2 vol. in-4° (don du Ministère de la guerre de l'Empire de Russie).

D[r] F.-C. Schübeler : Tillæg till Viridarium norvegicum. I. Kristiania, 1891; in-8° (don de l'Université royale de Norvège).

Memoria que la Secretaria de Estado en el despacho de Fomento presenta a la asamblea legislativa dela Republica de Guatemala en sus sesiones ordinarias de 1891. Guatemala, 1891; in-8° (don du gouvernement de Guatemala).

Annual Report of the Board of regents of the *Smithsonian Institution* showing the operations, expenditures, and condition of the institution to july, 1889. Washington, 1890; in-8° (don de la Smithson. instit.).

Ebu Norton Horsford : The defences of Norumbeca. Boston and New-York, 1891; in-4° (don de l'auteur).

Sanford Fleming : Time reckoning for the twentieth century. Extr. from the Smithson. Report for 1886. Washington, 1889; in-8° (don du Canadian Instit. Toronto).

J.-V. Brower : Hydrographic chart of the ultimate source of the Mississippi river. St-Paul, Minn. 1891 (don de la Minnesota Historical Society).

H. Morize : Ébauche d'une climatologie du Brésil. Rio-de-Janeiro, 1891 : in-8° (don de l'Observat. de Rio-de-Janeiro).

Thos. Heazle Parke : My personal experiences in Equatorial Africa, as medical officer in the Emin-Pasha relief expedition. London, 1891 ; in-8°, 18 illustrat. 1 carte (don de M. Alfred Bertrand, M. E.).

Vital Cuinet : La Turquie d'Asie. Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie Mineure, t. I, fascic. I. Paris, 1891 ; in-8° (don de l'auteur. M. C.).

Rob. Needham Cust : L'occupation de l'Afrique par les missionnaires chrétiens de l'Europe et de l'Amérique du Nord (trad. de l'anglais). Genève, 1891 ; in-8° (don de l'auteur).

Charles Faure : Exposé sommaire des voyages et travaux géographiques des Suisses dans le cours du XIXme siècle. Extr. du Compte rendu du Congrès internat. des Sc. géograph., à Paris en 1889. Paris, 1891 ; in-8° (don de l'auteur).

Dr G. Radde : Kurze Geschichte der Entwickelung des Kaukasischen Museums während der ersten 25 Jahre seines Bestehens (1867-1892). Tiflis, 1891 ; in-8° (don de l'auteur).

Dott. *F.-N. Pasanisi :* Introduzione metodica all' Atlante pel disegno cartografico. Atlante, parte I^a^. Roma, 1892 ; in-8°, 26 fig. et cartes (don de l'auteur).

Henri Cordier : Jean de Mandeville. Extr. du Toung-Pao, vol. II, n° 4. Leide, 1891 ; in-8° (don de l'auteur).

Bibliothek der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin. Verzeichniss der Bücher. Berlin, 1888 ; in-8° (don de M. W. Kündig).

E. Aubert-Schuchardt : Recueil anecdotique des actes de sauvetage accomplis à Genève, 1814-1870. Genève, 1891 ; in-18, 7 illustr. (don de l'auteur).

Elisée Reclus : Nouvelle géographie universelle ; livraisons 892-929 (don de l'auteur, M. H.).

Vivien de Saint-Martin : Nouveau Dictionnaire de géographie universelle, livraisons 59-61 (don de l'auteur, M. H.).

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Genève. — Société de géographie. Le Globe, t. XXX (5e série, t. II). Bulletin n° 2, juin 1891. Mémoires : I. La vallée del Bove et la végétation de la rég. supér. de l'Etna, par M. *Emile Chaix*, avec 3 pl. — II. Les mœurs des Khevsoures, peuplade caucas., par M. V. *Dingelstedt*.

Id. L'Afrique explorée et civilisée, 1891, nos 6-11.

Id. Sections romandes du Club alpin suisse. L'Écho des Alpes. 27e année, 1891, nos 2-3.

Lausanne. — Société vaudoise des Sciences naturelles. Bulletin : 3e série, vol. XXVII, nos 103 et 104.

Neuchâtel. — Société neuchâtel. de géographie. Bulletin, t. VI, 1891.

Paris. — Société de géographie. Compte rendu : 1890, nos 11-20 ; 1891, n° 1. Bulletin trimestriel : 1891, nos 1-3.

Id. Société de géographie commerciale. Bulletin : t. XIII, 1890-91, nos 1-4.

Id. Journal asiatique. 1891, t. XVII, nos 2-3 ; t. XVIII, nos 1-3.

Id. Revue géographique internationale. 1891, nos 186-193.

Id. La Géographie. 1891, nos 128-158.

Id. La Revue diplomatique et le Moniteur des Consulats. 1891, nos 20-51 ; 1892, nos 1-4.

Id. Moniteur des Colonies. 1891-92, nos 479-515.

Id. Comité de l'Afrique française. Bulletin : 1891, nos 6-11 ; 1892, n° 1.

Annecy. — Société florimontane. Revue savoisienne : 1891, nos 3-12.

Bordeaux. — Société de géographie commerciale. Bulletin : 1891, nos 9-24 ; 1892, n° 1.

Bourg. — Société de géographie de l'Ain. Bulletin : 1891, nos 2-6.

Le Havre. — Société de géographie commerciale. Bulletin : 1891, nos V-XII.

Lille. — Société de géographie. Bulletin : 1891, nos 4-11.

Lyon. — Société de géographie. Bulletin : 1891, nos 1-4.

Marseille. — Société de géographie. Bulletin : 1891, trim. 3-4; 1891, trim. 1.

Montpellier. — Société languedocienne de géographie. Bulletin : 1891, trim. 1-3.

Oran. — Société de géographie et d'archéologie de la prov. d'Oran. Bulletin : 1891, nos 48-50.

Rouen. — Société normande de géographie. Bulletin : 1891, nos 5-12.

Tours. — Union de géographie du Centre. Société de géographie de Tours. Revue : 1891, nos 1-3; 1892, no 1.

Bruxelles. — Société royale belge de géographie. Bulletin : 1890, nos 4-6; 1891, nos 1-2.

Anvers. — Société royale de géographie. Bulletin : 1890-91, no 4; 1891-92, no 1.

Le Caire. — Société khédiviale de géographie. Bulletin : no 6, 1891.

Id. Institut égyptien. Bulletin : 1890, no 1.

Londres. — Société royale de géographie. Proceedings : 1891, nos 6-12; 1892, no 1.

Id. Société royale météorologique. Quarterly Journal : 1891, nos 78-80.

Manchester. — Société géographique. Journal : 1890, nos 7-12; 1891, nos 1-3.

Newcastle-on-Tyne. — Société de géographie de Tyneside. Journal : 1891, no 5 (novembre).

Brisbane. — Société royale géographique d'Australie. Section de Queensland. Proceedings : 1890-91, vol. 6, parts 1-2.

Toronto. — Institut canadien. Proceedings : 1891, vol. I, part 2, no 2; Fourth annual Report, session 1890-91.

Halifax. — Institut des sciences naturelles de la Nouvelle-Ecosse. Proceedings and Transactions : 1890-91, no 4.

New-York. — Société américaine de géographie. Bulletin : 1891, nos 2-3, 4 part 1.

Washington. — Société nationale de géographie. Magazine : vol. III, 1891, pp. 31-204.

San-Francisco. — Société géographique du Pacifique. Vol. II, 1891, n° 1 (juillet).

Berne. — Société de géographie de Berne. Jahresbericht: X, 1890.

St-Gall. — Société de géographie commerciale de la Suisse orientale. Mittheilungen : 1890-91, n° 4; 1891-92, n° 1.

Bâle. — Geographische Nachrichten. 1891, n°s 10-24; 1892, n°s 1-2.

Berlin. — Société de géographie. Verhandlungen : 1891, n°s 4-10. — Zeitschrift : 1891, n°s 3-5.

Id. Himmel und Erde. 1890-91, n°s 9-12; 1891-92, n°s 1-4.

Id. Deutsche Kolonial Zeitung. 1891, n°s 6-13; 1892, n° 1.

Vienne. — Société imp. et roy. de géographie. Mittheilungen : 1891, n°s 4-10; 1892, n° 1.

Id. Société d'Anthropologie. Mittheilungen : 1891, n°s 2-3.

Id. Oesterreich. Monatsschrift für den Orient. 1891, n°s 5-12.

Brême. — Société de géographie. Deutsche geographische Blätter : 1891, n°s 2-4.

Gotha. — Mittheilungen aus Just. Perthes' Geograph. Anstalt. 1891, n°s 5-12; 1892, n° 1.

Halle s/S. — Société de géographie. Mittheilungen : année 1891.

Hambourg. — Société de géographie. Mittheilungen : 1891-92, n° 1.

Iena. — Société géograph. de la Thuringe. Mittheilungen : Bd. X, 1891.

Königsberg. — Société physico-économique. Schriften : 31e année, 1890.

Leipzig. — Société de géographie. Mittheilungen : année 1890.

(La suite à la prochaine livraison.)



N° 2.

BULLETIN

EXTRAIT

DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Fin de la session 1891-1892.

SÉANCE DU 5 FÉVRIER 1892

Présidence de M. Arthur DE CLAPARÈDE, Président.

Le PRÉSIDENT remercie M. Vital Cuinet, M. C., du don qu'il a fait à la Société de son ouvrage sur la Turquie d'Asie.

M. le professeur William Rosier ayant donné sa démission de membre du Bureau, M. le professeur Ernest STRŒHLIN est élu à sa place.

Mme Maria *Frossard de Saugy* est reçue à l'unanimité au nombre des membres effectifs.

Communication de M. Léopold DE SAUSSURE :

NOTES SUR LA CORÉE.

Cette communication paraîtra très prochainement dans le *Globe* en « Mémoire ».

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 9 FÉVRIER 1892

Présidence de M. Arthur de Claparède, Président.

Communication de M. Henri Gaullieur :

Les transformations du Far-West américain.
(Résumé.)

Le développement du Far-West américain est un fait sans précédent dans les annales humaines, et qu'il est impossible de comprendre si l'on ne connaît pas les mœurs et le génie du peuple des États-Unis. Là où, il y a vingt ans, on ne trouvait que quelques cabanes, s'élèvent maintenant des villes comme celle de Lincoln (Nebraska), où 1500 étudiants suivent les cours de trois universités.

Le conférencier a commencé par une description très pittoresque de la contrée qui s'étend à l'ouest du Missouri, telle qu'il l'a connue il y a environ un quart de siècle, au bon vieux temps. Cette vaste plaine, s'élevant insensiblement jusqu'à une altitude de 2500 mètres, avait alors l'aspect d'un désert stérile, couvert d'une herbe courte et incolore. D'énormes troupeaux de buffles noirs la traversaient d'un bout à l'autre, allant toujours droit devant eux ; les antilopes y passaient il y a vingt ans encore et les coyotes déchiraient l'air de leurs cris. Les Peaux-Rouges, refoulés au delà du Missouri, erraient à cheval dans ces déserts, massacrant les émigrants. Des cotonniers signalaient la présence de fleuves lents et peu abondants. Ces fleuves étaient rares et les voyageurs devaient calculer leurs étapes « d'eau à eau ».

Aujourd'hui, la métamorphose est complète. Plusieurs lignes de chemins de fer, reliant l'Atlantique au Pacifique, traversent le Far-West. Les mineurs d'abord, venus pour exploiter les richesses du Colorado, peuplèrent la contrée et fondèrent les premières villes. Puis les éleveurs de bétail découvrirent que l'herbe courte de la prairie était exceptionnellement riche en substances alimentaires. La ville de Denver prît un développement énorme. Le capital consacré à l'élevage dépasse actuellement le milliard.

L'agriculture manquait encore; on la créa, grâce à l'irrigation en grand. Des terrains de la Californie méridionale, qui ne valaient que cinq francs l'hectare, se vendent aujourd'hui dix, quinze et vingt mille francs. Des arbres, plantés il y a dix ans, atteignent la hauteur d'un cinquième étage. La ville de Greeley (Colorado) expédiait l'an passé pour trente-cinq millions de francs de pommes de terre. Dans cet État, une seule récolte de fruits surpasse en valeur la production des mines pendant des années.

Partout des villes florissantes, dont la population s'accroît sans cesse, se sont élevées. Le conférencier nous conduit avec lui à Denver, à Greeley, à El Paso, où il a assisté à une fête brillante organisée en l'honneur d'un congrès bimétalliste, à Colorado Springs, où il nous introduit dans un intérieur très confortable et fort lettré, où l'on parle science, beaux-arts, littérature, où l'on connaît Genève et où l'on a été à Bayreuth.

Qu'on ne croie pas que cet étonnant développement soit dû aux ressources du sol. Pendant deux siècles ou même davantage, ces ressources sont restées inutilisées. A quelques pas d'El Paso (Nouveau-Mexique), de l'autre côté du Rio-Grande, le peuple mexicain végète, étranger à tout esprit d'entreprise, et se passionne pour l'ignoble spectacle des combats de coqs, sous l'œil du représentant du gouvernement, à l'ombre tutélaire de l'Église catholique.

M. Gaullieur a parlé enfin du Pecos et a montré, là encore, le contraste entre le présent et un passé encore récent. Cette contrée était, il y a peu de temps encore, un repaire de bandits et d'Apaches, où l'on ne s'aventurait pas. Seuls, les éleveurs du Texas la traversaient parfois, avec leurs troupeaux et leurs *cow-boys*. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici les curieuses anecdotes que le conférencier a racontées sur les mœurs de ces bergers fort peu idylliques, toujours prêts à vider leurs querelles à coups de couteau, comptant pour rien la vie humaine, mais remplis d'amour-propre professionnel et mettant leur point d'honneur à ce que jamais une tête du bétail confié à leur garde ne manquât par leur faute.

Le *cow-boy* n'existe plus. L'élément brutal de la coloni-

sation a disparu dès que le pionnier éduqué a fait son apparition.

Le bon sens et le sens pratique des Américains a substitué la civilisation à la barbarie, et cela sans l'intervention de la bureaucratie et de l'État. On ne gouverne pas le citoyen des États-Unis, c'est lui qui gouverne son gouvernement. Les gens qui ont créé des villes et donné d'immenses espaces à la culture sont des gens sans diplômes et qui n'ont pas passé d'examens. L'une des choses qui étonnent le plus les émigrants vaudois au Pecos, c'est qu'on ne leur demande pas de papiers. Le *shériff* suffit à maintenir l'ordre, à faire respecter la loi et à exécuter les décisions du juge qui, lui, jouit d'une autorité considérable.

Une grande société d'irrigation, dirigée par M. Charles Eddy, ancien éleveur, le véritable créateur du pays, a creusé des puits artésiens et formé, en barrant des vallées, de vastes réservoirs d'eau de pluie, dont les eaux sont conduites par des canaux partout où le sol a besoin d'être fertilisé.

Ce magnifique développement est dû à l'esprit d'initiative des Américains, à leur passion de l'indépendance et de la liberté individuelle. M. Gaullieur ne peut s'empêcher de comparer ce pays neuf avec les pays d'Europe, écrasés par le militarisme, le protectionnisme et le socialisme d'État. Le malaise y est général. En Amérique, personne ne se plaint du gouvernement, si mauvais qu'il puisse être, parce qu'il reste dans son rôle et ne gêne pas l'individu. L'orateur oppose cette éducation libérale et individualiste, à l'éducation germanique, qui, d'après lui, tue l'individualité, l'initiative, le sens pratique.

En terminant, M. Gaullieur a rappelé qu'un Genevois, Gallatin, le plus connu de nos compatriotes aux États-Unis, avait compris plus qu'aucun autre les destinées américaines. Entre Genève et l'Amérique, il y a une parenté morale. Dans ces deux pays foncièrement protestants, on trouve l'amour de l'éducation, de l'indépendance individuelle, la sollicitude pour tout ce qui est humain, les préoccupations philanthropiques, la curiosité de la science et l'ambition du progrès. Ce sont ces idées, auxquelles les

Genevois sont restés fidèles, qui ont fait la grandeur et la puissance du peuple des États-Unis.

SÉANCE DU 26 FÉVRIER 1892

Présidence de M. Arthur DE CLAPARÈDE, Président.

Le PRÉSIDENT fait part à la Société du décès de S. A. I. le grand-duc Constantin Nicolaïévitch, Président de la Société impériale russe de géographie.

Le PRÉSIDENT annonce également la mort du colonel Grant, né en Écosse en 1827, qui prit part au voyage de découvertes de Burton et de Speke au Victoria-Nyanza. Il communique aussi la nouvelle de la mort d'un autre explorateur africain, le Dr W. Junker, né à Moscou en 1840.

Le PRÉSIDENT signale plusieurs dons : de M. le professeur Raoul Gautier, au nom de l'Observatoire, trois volumes sur les Travaux géodésiques de la Suisse : du gouvernement américain, un nouveau volume du *U.-S. Geological Survey ;* enfin le troisième rapport annuel de la Société la « Linnæa ». Il ajoute que cette Société accorde pour cette année aux membres de la Société de géographie l'entrée gratuite au jardin alpin de Bourg-St-Pierre (Valais).

Mlle Johanna *Borck* et M. Léopold *de Saussure* sont élus membres effectifs à l'unanimité.

M. Adolphe GAUTIER annonce l'ouverture prochaine de notre exposition de cartographie suisse.

La communication qu'il fera à la séance d'ouverture paraîtra dans le *Globe* comme « Mémoire ».

Communication de M. Émile CHAIX :

CONSIDÉRATIONS SUR LES LIGNES DE PASSAGE DES OURAGANS (TORNADES) DANS L'OCÉAN INDIEN.

Voir cette communication à la *Bibliographie*.

Communication de M. le professeur Ernest Strœhlin :

La Province de Prusse en 1891. Notes et souvenirs.

Cette communication paraîtra en « Mémoire » dans le *Globe*.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 11 MARS 1892

Présidence de M. Adolphe Gautier, Vice-président.

Communication de M. R.-A. Eekhout, M. C. :

Les Indes Orientales néerlandaises.

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs !

Sincèrement reconnaissant de la distinction que votre Société a bien voulu me conférer en me nommant son membre correspondant pour les possessions néerlandaises dans l'Extrême-Orient, je ne voulais pas quitter la vieille Europe sans m'être présenté chez vous pour vous donner une idée de l'importance croissante de ces belles colonies hollandaises de l'Archipel malais.

Grâce à l'introduction des communications rapides actuelles, ces colonies offrent un champ infini au développement du commerce et de l'industrie du monde entier.

Pour vous donner une idée générale de cet Extrême-Orient, je vous inviterai, après un court aperçu historique, à exécuter, par les yeux, à travers l'Archipel, un petit voyage, pendant lequel vous ferez connaissance avec les indigènes, leur vie et leurs cultures.

Les difficultés que, dans la seconde moitié de la guerre de 80 ans, les royaumes, alors unis, d'Espagne et de Portugal opposaient au commerce des Hollandais furent cause que ceux-ci allèrent chercher eux-mêmes le chemin des Indes.

Leur première expédition dans ces contrées lointaines

fut le commencement d'une domination qui, de jour en jour élargie et consolidée, a déjà 300 ans d'existence. Ce fut le 23 juin de l'année 1596 que, pour la première fois, fut déployé dans l'Extrême-Orient le pavillon hollandais, dans la rade de Bantam, sur le détroit de la Sonde, à l'extrémité occidentale de l'île de Java.

Les relations entre Hollandais et indigènes furent inaugurées par des torts mutuels.

Après vingt-huit mois d'absence, la flotte revenait dans la patrie presque sans cargaison, mais avec la nouvelle que le chemin des Indes était trouvé.

La seconde flotte fut plus heureuse. Elle arrivait le 25 novembre 1598 en rade de Bantam, et quatre des navires qui la composaient rentraient sains et saufs en Hollande avec la plus riche cargaison qui y eût jamais été apportée.

Cet événement tourna la tête aux Hollandais, qui fondèrent compagnie sur compagnie pour le commerce des Indes. Ces compagnies se firent entre elles une concurrence à mort, qui prit fin seulement le 20 mars 1602, quand on les eut réunies en une seule, la Compagnie générale des Indes Orientales. Celle-ci reçut de la République des Provinces-Unies une charte qui peut être considérée comme la base du pouvoir hollandais dans l'Archipel malais. C'est en elle que prit naissance ce vaste empire qui comprend à présent, sous le nom d'Indes Orientales Néerlandaises, presque toutes les îles de l'Archipel.

Dans les XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, il faut distinguer trois grandes périodes, très différentes, dans l'histoire des Indes : celle de la Compagnie générale des Indes Orientales, qui dura jusqu'à l'année 1800 ; la période de transition, pendant la domination successive de la France et de l'Angleterre jusqu'à l'année 1816 ; enfin celle de la domination hollandaise, depuis sa restauration jusqu'à nos jours.

Commencée avec un capital de 13 millions de francs, la Compagnie générale connut pendant ses deux siècles d'existence des années d'une prospérité surprenante, mais aussi des années de grands déboires. Elle épuisa enfin ses forces et fut dissoute par l'État en l'année 1800.

L'État payait les dettes de la Compagnie, qui s'élevaient à 280 millions de francs, mais il recevait en échange tout cet empire tropical qui constitue encore maintenant la plus grande ressource des Pays-Bas.

La période suivante, surtout sous le gouverneur général maréchal Daendels, peut être considérée comme le commencement d'une ère nouvelle, et quoique la lutte dure encore de nos jours entre ceux qui veulent continuer le régime de l'ancienne Compagnie et ceux qui songent à réparer nos torts envers les Indes, on est arrivé enfin à reconnaître que nous avons de grands devoirs à remplir vis-à-vis des populations de l'Archipel malais.

C'est Daendels qui fut vraiment le premier réformateur de l'ancien régime, et qui, sans supprimer les livraisons en denrées, veilla à ce que les indigènes et leurs chefs reçussent la valeur des produits livrés par eux et ordonna que, dans les régences de Préanger, dans l'ouest de Java, chaque individu n'eût à travailler que la sixième partie de l'année pour la plantation du caféier.

Le système de la Compagnie était fondé sur le mépris pour l'indigène et la méconnaissance de ses facultés. C'est dans ces principes que les fonctionnaires agissaient.

Cependant, quand la Compagnie commença à décliner et qu'on douta de la sagesse de ses actions, on se demanda si les défauts des indigènes n'avaient pas contribué plus que toute autre chose à l'asservissement dans lequel ils étaient depuis des siècles et dans lequel la Compagnie les avait laissés sans faire le moindre effort pour les relever de leur misère.

Le gouvernement de Daendels fut en réalité une période de transition, que prolongea l'interrègne anglais du lieutenant-gouverneur sir Thomas Stamford Raffles.

C'est lui qui a établi les premières bases d'une estimation régulière d'après laquelle les indigènes savaient combien ils avaient à fournir chaque année au gouvernement.

Il prépara le terrain pour un système de liberté qui commence à se faire jour de plus en plus et qui certainement aurait été introduit encore plus tôt si les besoins de la Hollande en Europe n'étaient pas intervenus.

La révolution belge de 1830 avait épuisé le trésor hol-

landais et il fallait coûte que coûte trouver le moyen d'empêcher la patrie de sombrer.

Ce furent encore une fois les Indes et leurs populations qui payèrent les frais. Le gouverneur général qui imagina cette combinaison fut le général comte Van den Bosch, qui, arrivé aux Indes dans l'année 1830, y introduisit un système de cultures obligatoires d'après le principe que les indigènes étaient trop pauvres pour payer leurs contributions en argent.

Pendant la période de transition, on avait beaucoup amélioré le sort des indigènes, mais la culture obligatoire du caféier avait été conservée dans les régences du Préanger.

Les Soundanais produisaient alors annuellement une quantité de cinq millions de kilogrammes de café, que le gouvernement payait à peine 4 centimes la livre. De cette manière, les Soundanais ne gagnaient par jour que 14 centimes pour le travail énorme qu'on exigeait d'eux.

Il est incontestable que c'est ce travail forcé, inauguré au commencement du XVIII[e] siècle, qui a le plus contribué au malheur de cette race soundanaise, parce qu'il tuait en elle toute initiative pour son propre développement, en lui enlevant le temps de penser ou de travailler à autre chose.

A son arrivée à Java, le gouverneur général Van den Bosch constata que la population soundanaise payait chaque année au gouvernement, en contributions de café, une somme de 13 francs par tête.

Il se dit que, puisque les résultats étaient aussi satisfaisants, et vu les besoins du trésor de la Hollande, il était possible d'étendre à toute l'île de Java le système de culture obligatoire du caféier.

Le café devint l'article principal de son nouveau système de cultures forcées, dont il se promettait de grands profits pour le gouvernement hollandais, tout en accordant aux indigènes un paiement plus équitable pour leurs produits.

Après le café, on introduisit dans ce système l'indigo, la canne à sucre, le thé, le tabac, l'élevage du ver à soie et de la cochenille. Mais, si ingénieux que fût ce système de Van den Bosch, qui, sans contredit, est, avec Daendels et

Raffles, un des gouverneurs généraux les plus remarquables de notre siècle, son résultat pratique a été de retarder de nouveau de bien des années le développement intellectuel et matériel des indigènes.

Les meilleures lois, mal interprétées, appliquées abusivement, risquent souvent de compromettre la prospérité et l'avenir du pays.

C'est ce qui advint des lois de Van den Bosch sur les cultures. S'il avait pu poursuivre son œuvre dans le sens qu'il s'était proposé, il serait devenu le bienfaiteur des Indes néerlandaises, parce qu'il apprenait aux indigènes la culture de nouveaux produits pour le marché européen et les amenait à tirer meilleur parti de leurs terres extrêmement fertiles. Mais il fut forcé, par les événements du temps et les besoins du trésor hollandais, de mutiler et de gâter son système par l'adoption d'un monopole à l'instar de l'ancienne Compagnie générale, avec tous les abus qui en furent la conséquence. De cette manière, cela devint tout à fait un système de servage et paralysa tout le développement de la population.

Le résultat fut que, depuis le gouvernement de Van den Bosch, la Hollande, c'est-à-dire l'État, a tiré comme profit net de ses colonies des Indes plus d'un milliard et demi de francs, au moyen duquel la mère patrie a pu diminuer sa dette nationale, construire ses fortifications et établir un réseau de chemins de fer très complet en Hollande, sans demander pour cela un centime aux Hollandais.

D'autre part, l'état de choses devenait tellement grave aux Colonies, que les plus réactionnaires furent forcés de prêter une oreille attentive à ceux qui conseillaient l'introduction des réformes libérales les plus sérieuses à Java et dans toutes nos possessions des Indes, pour payer enfin la dette contractée par nous envers les populations souffrantes et jusqu'alors trop négligées.

Heureusement qu'avec les idées plus généreuses de ce siècle on continue dans cette voie, et les temps sont passés où la convoitise de la mère patrie pouvait la pousser à s'approprier les excédents du service annuel des Colonies.

Ces quinze dernières années ont changé l'aspect de notre Orient comme par enchantement, et le Hollandais peut

constater avec orgueil que le progrès a été merveilleux, malgré les crises industrielles qui se sont produites de temps en temps.

Le système des cultures obligatoires, ce fléau de Java, a été presque entièrement abandonné. La seule culture forcée qui existe encore dans l'île, celle du caféier, a vécu et sera sans doute remplacée par un autre système, basé sur le travail libre et le paiement des contributions en argent.

Alors il ne restera plus que les corvées pour l'entretien des voies publiques. On peut comparer ces travaux au « service vicinal » dans les départements de la France, sur lequel M. Waddington, ambassadeur de France en Angleterre, a publié un article très intéressant dans le *Nineteenth Century* de juin 1888.

Mais l'organisation de ces « prestations en nature », qui demandent aux indigènes un temps considérable de travail annuel, sera sans doute améliorée aussitôt qu'on introduira les « subventions industrielles », et les « gouvernements locaux », qui permettront de prélever des « centimes additionnels » comme dans les départements français.

Aujourd'hui c'est encore le gouvernement central de Batavia et de Buitenzorg qui dirige tout dans les Indes, même les affaires les plus insignifiantes. Mais le développement du pays pousse irrésistiblement, qu'on le veuille ou non, à la décentralisation et à l'introduction du système des gouvernements locaux.

Plus ce dernier système se développera, plus il tendra à élever le pays à la vie publique. Il évitera au Gouvernement central l'odieux des interventions mesquines et des petites lois impopulaires. Il diminuera l'hostilité entre le peuple et le Gouvernement central et donnera une meilleure connaissance des buts véritables de ce dernier. Il popularisera les impôts et ouvrira pour les indigènes aisés des carrières utiles, sinon élevées. Il intéressera enfin les hommes de mérite aux grandes entreprises et à la stabilité des institutions, dans lesquelles ils auront dès lors un intérêt personnel et capital.

S'il y a une contrée aux Indes où le Gouvernement central pourrait compter sur le succès en faisant les premiers essais de l'introduction d'un gouvernement local, ce serait

incontestablement cette même résidence des régences du Préanger, dans la partie occidentale de Java, la patrie de la race soundanaise et le pays qui commence le plus à se développer par la seule introduction du chemin de fer de l'État, qui le parcourt au centre dans toute sa longueur.

Et quand la nation hollandaise commencera enfin à comprendre la puissance des chemins de fer comme instrument de prospérité nationale, non comme industrie qui vit pour elle-même, mais comme un levier pour les autres industries, l'opinion publique s'enflammera enfin et poussera à la création des milliers de kilomètres de chemins de fer dont nos possessions ont besoin pour leur développement.

Après cet exposé, M. Eekhout fait faire à son auditoire un voyage dans l'Archipel malais en lui montrant plus de cent projections photographiques, dont un grand nombre inédites.

Il est d'avis que les voyageurs suisses qui feront le voyage réel se trouveront là comme chez eux et qu'ils en reviendront charmés. L'Archipel malais est une des contrées les plus belles du monde. Il rivalise pour les beautés de la nature avec les pays les plus privilégiés de la terre : il peut, selon M. Eekhout, être comparé à la Suisse pour la majesté de ses montagnes imposantes et enchevêtrées ; il est l'égal de la Scandinavie par la splendeur de ses forêts vierges et de ses cascades, et il peut rivaliser avec l'Italie pour le charme de ses poétiques vallées.

Mais il surpasse tous ces pays par la beauté terrifiante de ses volcans, avec leur éternel *memento mori*.

M. Eekhout montre en projection des vues et cartes de l'éminent ingénieur en chef des mines des Indes hollandaises, M. Verbeek, sur l'éruption du Krakatau de 1883, que chacun se rappelle.

Ce sont d'abord les restes du village de Madja et de la ville de Kalianda, sur la côte de Sumatra, détruits l'un et l'autre. La vague s'est élevée là à 24 mètres de hauteur et a tout balayé sur la côte jusqu'à 400 mètres de la mer.

Cette vague avait encore 24 mètres au Mont des Singes, près de la ville de Teloek-Betoeng, capitale de la province de Lampong, au S. de Sumatra.

Dans cette ville, où la vague avait encore 22 mètres, il n'est resté que la maison du résident-gouverneur, parce qu'elle était sur une hauteur. Quelques personnes qui s'y étaient réfugiées ont été sauvées, et, grâce aux ténèbres causées par l'éruption, ne se sont pas doutées que la mer s'était arrêtée à une distance d'à peine trente pas de la maison.

Une vue suivante montre l'île de Krakatau du côté sud-est, entièrement couverte par les matières projetées, et l'île de Seboekoe, sa voisine. A Seboekoe-Ketjil se trouvait un village joliment situé au milieu des cocotiers ; on y a trouvé les cadavres des habitants, étendus dans la direction de la vague.

Cette catastrophe a fait périr plus de 35 000 personnes sur les côtes de Sumatra et de Java.

La photographie suivante montre le phare en fer de la pointe la plus méridionale de l'île de Sumatra, qui seul est resté debout pendant qu'autour de lui tout a été détruit.

La vague s'élevait là, à la distance de 103 kilomètres du Krakatau, à une hauteur de 15 mètres.

Viennent ensuite des vues de l'Ile des Princes, située près de la côte occidentale de Java, également à l'entrée du détroit de la Sonde, et d'une partie de cette côte, avec le mont Pajoeng dans le lointain, près du premier cap que l'on aperçoive en arrivant à Java.

Une autre photographie montre le phare qui se dresse sur ce cap, sur un rocher de 40 mètres. Au-dessous de lui tout avait été rasé par la vague de l'éruption, mais deux mois plus tard la verdure recouvrait déjà tout.

Une vue fort intéressante représente ce qu'est aujourd'hui l'île de Krakatau, formée des masses énormes de cendre, de sable et de pierre ponce rejetées par le volcan, et dont on se représente l'énormité grâce à la présence de quelques personnages.

Enfin M. Eekhout montre une vue du gigantesque escarpement vertical qu'a laissé l'ancienne île de Krakatau après que la plus grande partie en est disparue dans la mer. On reconnaît la place de la cheminée du cratère détruit. Ce mur vertical de 832 mètres, dominant une mer qui a maintenant une profondeur de plus de 300 mètres, fait une

impression particulièrement grandiose. Cela permet de se faire une idée de la masse énorme dont la disparition dans la mer est la cause de la grande vague qui a détruit tant de villes, de villages et de champs florissants.

La projection d'une carte représentant l'île de Krakatau avant et après l'éruption permet de se rendre compte de la superficie qui a disparu par l'éruption.

Une autre carte montre le détroit de la Sonde avec indication des régions qui ont été dévastées par la vague et des failles maîtresses de Sumatra et de Java, qui passent par la plus grande partie des volcans actifs de ces deux îles et se rencontrent exactement dans le cratère du Krakatau, ainsi que l'axe de rupture du détroit de la Sonde. On peut donc considérer le cratère de Krakatau comme le centre véritable de l'activité volcanique de cette partie de l'Archipel.

Les cartes suivantes représentent d'abord la partie de l'Archipel malais où on a constaté la pluie immédiate de cendre; puis la région du monde dans laquelle on a entendu le bruit des détonations; puis celle où des cendres ont été trouvées: enfin la zone de propagation de la grande vague.

Selon les calculs de l'ingénieur en chef des mines aux Indes Néerlandaises, M. Verbeek, les matières projetées par cette éruption formidable ont été jusqu'à une hauteur de plus de 50 kilomètres, et leur volume égale au moins 18 kilomètres cubes. Ce volume est égal aux matériaux qu'il faudrait pour recouvrir la superficie de Paris, entre ses fortifications, d'une couche de 250 mètres d'épaisseur.

M. Eekhout ajoute que par ces quelques détails il a voulu donner à son auditoire une idée générale d'une éruption telle que l'Archipel Malais en a vu bien souvent et auxquelles il doit en grande partie sa fertilité.

Il montre ensuite des vues prises sur une ligne ferrée en construction à Sumatra et donne à ce propos les détails suivants, que chacun peut suivre sur des cartes de Sumatra et Bornéo, que le conférencier offre gracieusement à son auditoire :

A Padang, sur la côte occidentale de Sumatra, on trouve le chemin de fer que l'Etat est en train de construire pour

unir les houillères de la rivière Ombilin à la côte. Ces houillères contiennent 200 millions de tonnes de charbon excellent, pouvant rivaliser avec les meilleures sortes de l'Angleterre. L'exploitation commencera l'année prochaine et la voie ferrée est déjà achevée sur une longueur de 120 km. Le reste, 50 km., sera terminé dans le cours de cette année. Actuellement on est en train d'étudier un nouveau tracé qui reliera ces houillères, à travers Sumatra, avec le détroit de Malacca, afin de faire plus activement concurrence aux charbons anglais à Singapore. Au nord de Sumatra on prépare l'ouverture d'un grand dépôt de houille de l'Ombilin à l'île de Way ou Poeloe Way. Cette île se trouve exactement sur le passage de la grande navigation de l'Europe en Chine, et diverses compagnies maritimes ont manifesté leur intention de faire faire escale à leurs paquebots dans cette île afin d'y prendre le charbon de Sumatra, qui pourra être livré à moitié prix de celui de l'Angleterre.

Les cartes offertes portent le tracé de deux voies ferrées, d'une longueur totale de trois mille kilomètres, dont M. Eekhout vient de proposer à Amsterdam la construction aux frais de l'État afin que le cœur de ces deux immenses îles se trouve ainsi ouvert au commerce du monde entier.

M. Eekhout est d'avis que, lorsqu'on voit l'étendue de terres vierges et inutiles qui ont déjà été ouvertes au commerce par les chemins de fer dans l'archipel Malais, on ne peut s'empêcher de répéter, avec Louis Figuier, que « la locomotive, avec son panache de flamme et de feu, est le rayonnant flambeau qui précède et annonce l'arrivée dans chaque pays des idées destinées à régner un jour sur toute l'étendue de la terre habitée, pour apporter la concorde et la prospérité dans des régions encore en proie à la barbarie sociale, aux plus tristes préjugés et aux ténèbres de l'ignorance. »

M. Eekhout ramène son auditoire à Java par une série de projections remarquables, représentant des vues prises sur les lignes de l'Ouest et montrant les magnifiques volcans, la luxuriante végétation et les types humains de cette région.

Puis il montre les dernières photographies faites par feu son ami, M. Henry Willink, et figurant les diverses phases de la préparation du coton par les Soundanais.

A ce sujet, M. Eekhout dit que la culture du coton, introduite lors de la domination hindoue et fort aimée des habitants de l'ouest de Java est encore loin d'être développée comme elle devrait l'être. Les Soundanais plantent ce qui est nécessaire pour leurs propres besoins et ne pensent pas à planter le coton pour l'exportation, parce que ni le gouvernement ni le capital européen ne se sont intéressés à cette culture pour l'élever à la hauteur qu'elle mérite.

A cet égard les Hollandais pourraient, selon M. Eekhout, prendre dans les Indes anglaises une sérieuse leçon. Sans devenir planteur lui-même, le gouvernement anglais a su, pendant la guerre de sécession des États-Unis, développer aux Indes le goût de la population pour l'ancienne culture du coton.

Le résultat est qu'aujourd'hui les Indes anglaises occupent pour le coton, après les États-Unis, la première place sur le marché du monde. C'est à la ferme initiative des vice-rois Lord Mayo et Lord Lytton qu'on doit ce résultat magnifique.

Devant cet exemple frappant, il se trouva des Hollandais qui se dirent qu'il n'y a aucune raison pour que Java, et surtout la partie méridionale de la Province des Régences du Préanger, ne devienne pas un grand pays de production du coton. L'un d'entre eux fut M. Henry Willink, dont la famille occupe une situation importante dans l'industrie cotonnière de la Hollande. Il mit toute son ambition à développer la culture du coton chez les Soundanais, afin d'en faire une importation sur les marchés européens. En étudiant les conditions de cette culture aux Indes anglaises, il voyait les avantages que les Soundanais en tireraient aussitôt que le capital européen aiderait à son développement.

Mais à peine avait-il pris toutes les mesures nécessaires pour commencer son œuvre, qu'il succombait, en 1891, à l'âge de 23 ans, aux attaques de la fièvre pernicieuse.

On craignait que cette tentative ne fût pas poursuivie. Mais d'autres l'ont heureusement reprise.

Toute nation colonisatrice paie chaque année, dans la poursuite de son œuvre, un tribut du sang de ses enfants; mais il est sublime de voir qu'il y a toujours de nouveaux braves pour se lancer sur le chemin bordé des ossements blanchissants de leurs prédécesseurs.

Les photographies de M. Willink ont été faites dans le village de Sagranten, un des centres de la culture du coton par les Soundanais. La culture est le travail des hommes; le nettoyage de la bourre, le filage et le tissage sont le travail réservé aux femmes, les plus vieilles et les plus jeunes ne faisant que le nettoyage, tandis que celles qui sont dans la force de l'âge s'occupent du tissage. Les instruments qu'on emploie sont encore primitifs et tout est fait à la main: mais ces instruments seront remplacés par des machines aussitôt que l'énergie européenne aura donné aux indigènes le moyen de développer leur culture. Les cotonnades sont parfois ornées de figures de couleurs inaltérables; c'est un travail de tissage difficile, qui est généralement dirigé par des femmes de sang mêlé. L'étoffe de coton blanc ne coûte qu'environ 2 francs la pièce; aussitôt ornée de figures, elle vaut cinquante francs et plus.

Si la culture du coton se développe, ce qui ne peut manquer grâce à la construction d'un chemin de fer qui va le relier au réseau existant, le joli village de Sagranten est sans doute appelé à devenir un jour une ville industrielle importante.

M. Eekhout termine par ces mots :

Avant de retourner, dans quelques semaines, dans les belles montagnes de l'île de Java, mon pays natal, je vous promets de prendre au sérieux ma qualité de membre correspondant de votre Société et je me recommande à votre bon souvenir.

SÉANCE DU 18 MARS 1892

Présidence de M. Adolphe GAUTIER, Vice-Président.

M. le pasteur Charles *Rivier* et M. Georges *Mirabaud* sont reçus à l'unanimité au nombre des membres effectifs.

Communication de M. Georges STRÉZOFF :

LA MACÉDOINE ORIENTALE

Cette communication paraîtra dans le *Globe* en « Mémoire ».

SÉANCE DU 8 AVRIL 1892

Présidence de M. Arthur DE CLAPARÈDE, Président.

Le PRÉSIDENT remercie la Société royale de géographie d'Édimbourg d'avoir accordé à notre Société, sur la demande du professeur Paul Chaix, l'envoi gratuit de son excellent *Scottish Geographical Magazine*. Il remercie aussi M. le pasteur Ad. Hoffmann du beau cadeau qu'il vient de faire à la Société des travaux de G.-H. Abich sur le Caucase.

Le PRÉSIDENT annonce la nomination de M. Émile Chaix comme membre de la Commission centrale de la Bibliographie géographique de la Suisse.

Il fait part du décès de M. H.-W. Bates, secrétaire-adjoint de la Société royale de géographie de Londres et éditeur des *Proceedings*.

Le PRÉSIDENT annonce que la Société royale de géographie de Londres vient de nommer un comité pour organiser à Londres le sixième congrès international des sciences géographiques en 1895.

Mlle Laure *Dardel* est reçue à l'unanimité au nombre des membres effectifs.

Communication de M. Guido CORA, M. H., professeur de géographie à l'Université de Turin :

LES TSIGANES,
ÉTUDE ETHNOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET MORALE
(Résumé)

M. Cora a commencé par traiter en détail la question si

intéressante et si controversée de l'origine des Tsiganes. Après avoir énuméré les sources historiques (Hérodote et Strabon en particulier), qui sont trop peu claires pour qu'on en puisse rien inférer de certain, il a expliqué quelques-uns des systèmes proposés par divers savants, notamment celui de M. Bataillard. M. Cora n'hésite pas à admettre l'origine hindoue des Tsiganes que l'anthropologie et la linguistique semblent démontrer également.

D'Asie, les Tsiganes se sont répandus en grand nombre en Europe, au moyen âge, par deux routes : les uns, longeant la côte septentrionale de l'Afrique, arrivèrent en Espagne par le détroit de Gibraltar; les autres, ayant gagné la péninsule balkanique, prirent deux directions, celle de l'occident et celle du nord. On signale pour la première fois leur présence en Suisse en 1417 et 1418 (à Coire et à Zurich), en Italie en 1422, à Paris en 1427, en Angleterre en 1430 et en Russie vers l'an 1500.

A la fin du moyen âge, les Tsiganes exerçaient une influence assez considérable en Europe, grâce à la connaissance qu'ils avaient acquise des simples et des métaux, à quelques notions d'astronomie qui brillaient dans la nuit générale de cette époque, grâce surtout à la pratique des cartes dont ils se servaient pour dire la bonne aventure et faire toutes sortes de prétendues divinations. De la profession de devin à l'escroquerie et au vol, il n'y a qu'un pas. Les Tsiganes l'eurent vite franchi. L'ère des persécutions ne tarda pas à commencer pour eux. On les poursuivit à un double titre, comme voleurs et sorciers. L'Espagne donna le signal des mesures répressives en 1492. Toute l'Europe suivit bientôt. Mis au ban des nations, condamnés au feu et à la roue, les Tsiganes ne trouvèrent plus d'asile qu'en Hongrie et en Russie. A la fin du XVIIIe siècle, on revint à des idées plus larges à l'égard des Tsiganes; ce ne fut, toutefois, qu'en 1856 que la plaie de de l'esclavage des Tsiganes disparut définitivement des législations européennes. La Roumanie fut le dernier État à les mettre au bénéfice du droit commun et c'est celui où ils sont le plus nombreux.

Il n'est pas aisé d'indiquer le chiffre de la population tsigane. Les évaluations des différents auteurs qui se sont

occupés de la question varient dans la proportion de 1 à 10 (de 500 000 âmes à 5 000 000). Les recherches particulières de M. Cora lui permettent d'affirmer qu'il y a, en nombre rond, au moins 800 000 Tsiganes en Europe, dont 250 000 en Roumanie, 150 000 en Hongrie, 135 000 en Turquie, 80 000 en Russie, 40 000 en Espagne, etc. Il y en a environ 70 000 en Asie-Mineure et peut-être 20 000 en Perse ; en Afrique, on en trouve un peu partout, dans le nord et le Soudan ; en Amérique, on les rencontre surtout au Brésil ; enfin, il y en a aussi en Océanie. M. Cora évalue à deux millions le nombre total des Tsiganes répartis dans les cinq parties du monde.

Le savant conférencier passe alors à l'étude du caractère et des mœurs des Tsiganes et donne à ce propos lecture de quelques pages intéressantes de l'ouvrage de Liszt : *Les Bohémiens et leur musique.* L'ancien directeur du Conservatoire de Genève est l'un des hommes qui ont le mieux pénétré la nature intime des Tsiganes.

Nomade par excellence — bien plus encore que l'Arabe — le Tsigane n'a point de patrie. *Ubi bene, ibi patria*, peut-il dire en toute sincérité. La notion de l'éternel lui fait défaut : il ignore la vie future et l'immortalité de l'âme. Il n'a pas de besoins religieux ; il est de toutes les religions, c'est-à-dire d'aucune. On a vu des Tsiganes se faire baptiser jusqu'à sept fois, selon qu'ils se trouvaient habiter un pays où dominait telle ou telle secte chrétienne à laquelle ils croyaient de leur intérêt de se rattacher. Dans son développement intellectuel, le Tsigane demeure toujours un enfant. Civilisé durant nombre d'années, il retournera à la première occasion à la barbarie primitive, comme cet indigène australien qui, élevé à Londres, où il était parvenu à lire Homère et Strabon dans le texte, retourna dans son pays natal et y reprit au bout de peu de mois la vie sauvage et le costume ou plutôt l'absence de costume qui règne au *Bush*.

Il n'y a qu'un seul domaine dans lequel le Tsigane soit passé maître : c'est l'art musical. La réputation des musiciens tsiganes n'est plus à faire. Quant aux danses des Bohémiennes, M. Cora estime avec raison qu'on les vante outre mesure. Les célèbres danseuses de Moscou ne valent pas le bruit qu'on fait autour d'elles.

Les Tsiganes ont en général une connaissance surprenante des routes et des chemins. Ils ont une science topographique à part, fondée sur certains signes de ralliement (*patteran* et *svatiska*) qui leur permettent de trouver leur chemin « partout où d'autres Bohémiens ont passé avant eux », ceux-ci laissant toujours une trace de leur passage sur les arbres ou les murs.

Chaudronniers pour la plupart ou maquignons, lorsqu'ils ne sont pas voleurs — ou qu'ils ne cumulent pas ces « professions » — les Tsiganes vivent en dehors des lois civiles et religieuses. Chez eux, le mariage est une union libre, d'ailleurs fidèlement respectée en général. Les femmes de race bohémienne sont la plupart du temps d'une grande fécondité; aussi les familles nombreuses sont-elles la règle. Malgré les vicissitudes et la dissémination, les Tsiganes, comme les Juifs, conservent toujours les traits distinctifs de leur race et leur langue propre.

En résumé, le Tsigane est parvenu à garder son indépendance et sa liberté. Il en use et en abuse; mais est-il heureux? On dirait plutôt qu'il ne veut pas l'être, à en juger par le proverbe tsigane cité par M. Cora :

Kek man camov te jib bolli-mengreskœnœs,
Man camov te jib weshenjugalogònœs !

C'est-à-dire en français : « Je n'ai pas l'habitude de vivre comme un chrétien, je vis comme un chien sauvage ! »

Telle a été, dans ses grandes lignes, cette remarquable conférence.

SÉANCE DU 22 AVRIL 1892

Présidence de M. Arthur DE CLAPARÈDE, Président.

Le PRÉSIDENT fait part à la Société de la mort de l'amiral Juin, président de la Société de Géographie de Rochefort.

Il soumet à la Société une proposition faite par la Société de Géographie d'Aarau et transmise par celle de Berne aux fins de renvoyer à 1893 la 9e assemblée générale des Sociétés suisses de géographie. — Approuvé.

Il annonce la fondation de la 114e société de géographie, la Société géographique de Californie, à San Francisco.

Le Président communique quelques résultats des derniers sondages exécutés dans l'océan Pacifique. Le navire anglais l'« Égérie » a trouvé 8288 mètres entre Samoa et Tonga. On avait déjà constaté précédemment des profondeurs de 8513 (fond du « Tuscarora ») et 8372 mètres (fond du « Challenger »).

Communication de M. Louis-Frédéric Hoffmann :

Mœurs, usages et coutumes des populations du vilayet de Van

d'après des documents fournis par M. Vital Cuinet, M. C.

Turcs Ottomans. — La population turque du vilayet de Van est répandue surtout dans cette ville et dans quelques villages situés à l'est et au nord du lac, ainsi que dans le sandjak de Hekkiari. Elle tire son origine des premiers conquérants ottomans de ce pays. — Les mœurs et habitudes de cette population ne sont pas très différentes de celles des Kurdes, avec lesquels elle s'est alliée par de nombreux mariages. Toutefois elles s'en distinguent surtout par l'usage habituel et presque exclusif de la langue turque. Autrefois très puissante, elle ne compte plus aujourd'hui qu'une seule famille ayant encore conservé, avec une grande fortune, sa haute influence des anciens temps ; c'est celle des « Timour Oghlou », qui souvent a donné des gouverneurs généraux au vilayet, et dont plusieurs membres ont actuellement le titre de « Pacha ».

Kurdes. — Les Kurdes sont répandus dans tout le vilayet. Ils y sont mêlés aux autres races, excepté dans les contrées du centre, où ils vivent seuls. — Les uns sont agriculteurs, la plupart sont pasteurs, mais tous aiment plus ou moins le brigandage. L'industrie est à peu près inconnue chez eux. Leur principal et presque unique commerce consiste dans la vente de leurs moutons, dont la race est très belle, de la laine et autres produits accessoires de l'élève des troupeaux et enfin du *tiftik*, toison soyeuse de la chèvre *mohaïr*. Dans les localités habitées

par les Kurdes, l'instruction est nulle. Cependant, on voit en certains endroits des bâtiments d'école assez beaux, restes de fondations d'anciens chefs : mais à leur état actuel de délabrement on comprend que cette race a toujours préféré le maniement du *kandjar* à celui du *kalem*. On doit avouer pourtant qu'elle ne manque pas d'intelligence et qu'elle a fourni à la civilisation musulmane un contingent assez considérable d'hommes distingués, même dans les lettres, et il serait injuste d'oublier que l'illustre Sela-eddin (Saladin), l'un des héros musulmans des Croisades, était Kurde.

Il est bon de noter que sous le nom de *Kurdes*, on ne comprend pas indistinctement dans le pays tous les indigènes du Kurdistan, mais seulement les musulmans. C'est en effet chez eux que se trouvent le plus exactement conservés les principaux traits du caractère kurde, tel que l'ont dépeint les anciens auteurs, qui se sont accordés à dire que ce peuple était grossier, à demi sauvage, aimant le pillage et la guerre, redoutable à l'étranger et peu loyal.

Le temps ne l'a pas changé beaucoup. Le Kurde d'aujourd'hui se plaît encore à dévaliser les voyageurs, à enlever le bétail aux paysans, à les rançonner et à batailler de tribu à tribu.

Le gouvernement trouve chez les Kurdes de bons soldats, faciles à exercer et durs à la fatigue : mais lorsqu'ils sont en campagne, s'ils ne sont contenus par des chefs sévères, ils se laissent aller facilement à leurs instincts rapaces. Leur bravoure, d'ailleurs, n'est égale à celle des autres soldats ottomans que par la force de l'exemple, car dans leurs montagnes ils se montrent fort prudents, n'attaquent jamais que s'ils sont supérieurs en force, et cèdent toujours devant des gens bien décidés. Ils ne se battent bien qu'en embuscade, et toute noblesse de caractère leur fait défaut. Ils sont sans pitié pour les malheureux qui tombent dans leurs mains, et l'on ne peut en attendre ni générosité, ni bonne foi. Le Kurde est un fléau pour les populations paisibles qui vivent à ses côtés ; il dérobe leurs troupeaux, ravit leurs femmes et leurs filles, fait travailler sans payer, s'impose comme hôte dans les maisons et en emporte ce

qui lui plaît, n'hésitant point à frapper de son *kandjar* celui qui ose résister à ses passions.

Le Kurde aime les chants ; il les jette aux échos des montagnes, le long du chemin. Quand des compagnons de route s'arrêtent au bord d'une fontaine, quand des amis se rassemblent sous un toit commun, sous la tente ou sur les pelouses vertes des champs, toujours la voix de quelque chanteur éclate dans ces réunions. Les chants kurdes s'exécutent à tue-tête, en commençant sur un ton très aigu qui descend peu à peu et finit par des notes graves auxquelles les assistants se joignent en chœur par un murmure sourd en forme d'assentiment. Ces chants ne ressemblent en rien aux autres chants de l'Orient ; ils sont bizarres et sauvages ; ce sont en général des récitatifs très animés, où les sentiments sont exprimés par de longs cris, des éclats de voix, des sauts brusques de notes graves à des notes aiguës, et réciproquement ; des sons tantôt produits à coups de gosier, tantôt en poussant fortement la respiration, tantôt, au contraire, par de fortes aspirations, chaos incompréhensible pour une oreille européenne. Ils ont pour sujets ordinaires des aventures de guerre, des hauts faits de brigandage, l'enlèvement de jolies filles chrétiennes, l'amour des belles. Il en est qui se transmettent par tradition, mais souvent les chanteurs improvisent sur un sujet connu.

Quoique le Kurde soit peu disposé par sa nature à l'intolérance religieuse, il est facile, à cause de son ignorance et de sa simplicité, de le pousser au fanatisme, d'autant plus qu'il croit fortement au merveilleux. Il a une confiance aveugle en ses *Chéïkhs*, qu'il croit en communication directe avec les âmes des saints de l'Islam et avec Dieu même ; il jure par leur tête et n'oserait manquer à un tel serment, le seul auquel on puisse se fier de sa part ; il leur attribue des prodiges, les estime invulnérables et regarde comme un remède souverain contre toute maladie une prière faite par eux.

Dans sa famille, le Kurde mène une vie patriarcale. Ses fils, qu'il aime beaucoup, le servent avec respect. Sa femme n'est, il est vrai, que la première de ses servantes, mais du moins il l'admet en public devant lui : elle reçoit et sert

ses hôtes, et, bien plus libre que les femmes turques, elle n'est point astreinte à se cacher derrière un voile ni à s'enfuir à la vue d'un homme. Elle est même admise dans les Conseils de la tribu, et l'on a vu des femmes de chéïkhs, après la mort de leur mari, prendre la direction des affaires de leur Achiret (tribu), et se faire obéir. Il est des femmes kurdes qui veulent partager les dangers de leur mari dans les expéditions de guerre ou de pillage ; sous des habits d'homme, armées du sabre ou de la lance, elles se jettent avec lui sur l'ennemi et ne montrent pas moins d'ardeur que lui à ravir la proie qu'il poursuit.

Le costume du Kurde, approprié à son pays, est fait d'étoffes de laine, tissées par les chrétiens dans les montagnes ; le Kurde estime indigne de lui d'exercer un métier. Ces étoffes, quoique généralement très bariolées, sont souvent d'un bel effet, et leurs vives couleurs, combinées avec art, sont d'une grande solidité. On tire ces couleurs, dans le pays même, des minéraux ou du suc des plantes. Les vêtements de dessous se composent d'un caleçon de grosse toile blanche et d'une chemise de même étoffe ne descendant guère au-dessous de la ceinture et ouverte ordinairement sur la poitrine, avec des manches qui s'élargissent au poignet et tombent en pointe jusqu'à terre. Ces longues manches servent à éponger la sueur ; on les relève sur le cou lorsqu'elles sont gênantes.

Les vêtements de dessus consistent en un gilet d'étoffe légère, une veste très courte en gros « aba » hérissé de longs poils comme une peau de chèvre, avec des ornements de couleurs vives et variées par devant ; un pantalon ou « chalvar » à jambes détachées, large de 40 centimètres ; le tout recouvert d'un ample manteau court à larges manches, en étoffe d'aba couleur de terre avec bandes blanches par devant pour les gens du commun, et en étoffe de fine laine blanche brodée ou en drap rouge soutaché d'or pour les riches.

La coiffure est une calotte de gros feutre blanc, pointue, et dans certaines tribus très élevée, en forme de mitre. Autour de cette calotte s'enroule un énorme turban fait de nombreuses pièces de mousseline peinte à grands ramages et dont le volume augmente en proportion de l'importance

du porteur. Les gens riches ont pour chaussure des bottes de maroquin rouge ou des babouches, et les autres des espadrilles, ou simplement une peau qui enveloppe le pied.

Bien plus modestement vêtues, les femmes kurdes se contentent d'un caleçon, d'une robe de toile bleue, et d'un mouchoir de même couleur sur la tête. Les riches y ajoutent une chemise et un « entari » ou pardessus de grosse soie, pareil à celui des femmes arabes.

Toujours armés, les Kurdes portent le sabre recourbé, le « kandjar » à la ceinture et le fusil à pierre, à quoi les cavaliers ajoutent une lance de 3 à 4 mètres de long. Aujourd'hui les revolvers et les fusils de nouveau système, à longue portée et à tir rapide, commencent à se répandre chez eux. Ils aiment à s'exercer au tir, couchés à plat ventre, et dans cette position ils atteignent le but, pour la plupart, avec une parfaite précision. Leurs chevaux sont lestes et nerveux ; ils les manient avec adresse dans les plus mauvais chemins.

Autrefois, les Kurdes étaient organisés en plusieurs principautés, tantôt tributaires de la Perse ou de la Turquie, tantôt indépendantes. Ces principautés ont aujourd'hui cessé d'exister ; mais les Kurdes sont encore divisés en « achirets » ou tribus plus ou moins soumises au gouvernement, qui se sert auprès d'elles, pour le prélèvement des impôts et la levée des soldats, de l'intermédiaire de l'agha, de l'émir ou du bey que chacune de ces tribus a pour chef. Peu à peu d'ailleurs, le gouvernement fait pénétrer au milieu d'elles et y affermit de plus en plus son autorité, en établissant des fonctionnaires réguliers, chargés de faire exécuter la loi commune. L'ordre public devient meilleur ; les faibles trouvent un appui contre l'oppression des forts ; les chrétiens, moins molestés, parviennent à se faire rendre justice, et là où jusqu'ici ils avaient été considérés comme les esclaves (memlouks) et en quelque sorte la propriété des chefs kurdes, ils sont devenus comme eux citoyens ottomans. Chaque famille chrétienne était en effet sous la dépendance d'un agha qui s'arrogeait le droit d'exiger d'elle tout ce qui lui plaisait : riz, fromages, moutons, habits, corvées, cadeaux à l'occa-

sion de chaque mariage et de chaque naissance, etc., et cet état de servitude n'a pas complètement disparu ; il existe encore dans les tribus de *Goï* et de *Seudi*, et dans quelques autres localités situées hors du vilayet de Van.

Le gouvernement ottoman n'est parvenu du reste à soumettre les Kurdes qu'en triomphant des mille difficultés toujours renaissantes qui ont nécessité, à plusieurs reprises et durant plus de quarante ans, de grands déploiements de forces militaires, avec l'emploi, soit successif, soit simultané, des voies les plus persuasives et des moyens coercitifs les plus violents. Malgré tant d'habileté et de persévérance, plusieurs fois des chefs kurdes ont réussi à tenir en échec les armées turques et à chasser du pays tous les fonctionnaires ottomans. Ils ont été enfin vaincus, emmenés à Constantinople dans une honorable captivité, ou envoyés en exil en diverses autres villes de l'empire, où ils ont été également bien traités.

C'est ainsi qu'en 1840, le célèbre Bédri Kan Bey fut emmené avec ses quarante fils et toutes ses femmes à Constantinople et de là relégué dans une île de l'Archipel où il mourut comblé d'honneurs et de richesses. Plus tard, l'émir Mohamed, malgré les cruautés dont il s'était rendu coupable envers des officiers et soldats turcs porteurs de propositions de paix, auxquels il avait fait couper le nez et les oreilles, ne fut pas traité avec moins d'indulgence, lorsque, trahi par les siens, il fut fait prisonnier, au moment même où, de son côté, le fameux chéïkh Abdullah remportait de grands succès sur les Ottomans et sur les Persans, et de retour d'une expédition manquée sur Ourmiah, faisait peser sur le Kurdistan turc le poids du plus lourd despotisme.

Chéïkh Abdullah, après avoir exercé pendant trois ans sur tous les siens une domination impitoyable, fut livré par eux au gouvernement ottoman. Emmené d'abord à Constantinople, il s'en échappa en 1884, revint dans son pays, et, reçu avec enthousiasme, recommença la guerre contre les Turcs. Au bout de quelques mois, une seconde fois vaincu et fait prisonnier, il fut exilé à la Mecque, où il mourut presque aussitôt.

Avec chéïkh Abdullah disparut le dernier obstacle à

l'action civilisatrice du gouvernement. De grandes difficultés subsistent encore, il est vrai ; mais ces difficultés, inhérentes aux caractères distinctifs de la race kurde, ne sont pas insurmontables. L'exercice impartial d'une justice égale pour tous, l'application régulière de la loi en a fait déjà disparaître la majeure partie, et l'on peut entrevoir, dans un avenir peu éloigné, le moment où les bons instincts de cette population sauvage, mais intelligente, réveillés par les bienfaits de l'instruction, triompheront enfin de sa dureté, de son farouche orgueil, produits de l'ignorance.

Le Kurde, en effet, n'est pas foncièrement méchant. On comprend parfaitement que les mœurs de ce peuple, demeuré pendant plusieurs siècles dans ses montagnes inaccessibles, loin de toute civilisation, ne puissent guère être innocentes. Elles sont pourtant moins relâchées qu'on ne pourrait s'y attendre. Ne connaissant pas les liqueurs et les mets choisis dont on abuse tant ailleurs, le Kurde vit isolément, sobrement. Sa nourriture se compose de laitage, de gruau, de riz, d'herbes cueillies dans la montagne. Il mange rarement de la viande. Ces mets simples lui sont servis dans de grossiers plats de cuivre, de fer battu ou de terre ; il n'a pour les porter à sa bouche d'autre ustensile que ses doigts, à l'exception de la grande cuiller de bois artistement travaillée, à l'aide de laquelle il savoure lentement le petit-lait qui lui tient lieu de vin.

Les Kurdes se bâtissent pour habitation des cabanes en terre ou en pierres brutes, mal construites, basses, sales et obscures, qu'ils partagent souvent avec leurs chevaux ou leurs bestiaux. Leur couche est dure, formée d'une natte et d'une pièce de gros feutre ; ils s'y jettent presque tout habillés et se couvrent d'un tapis ou d'un aba commun tissé par leur femme. L'hiver, ils se chauffent avec le fumier de leurs bestiaux, pétri et séché au soleil. C'est aussi leur femme qui fait ce travail et qui, dans les localités boisées, va couper dans la montagne des branches d'arbre et ramasser des herbes sèches pour allumer du feu. En été, les vallées et les gorges où l'on a passé l'hiver deviennent très chaudes et les habitants des villages se transportent sur le haut des montagnes. Là, sous des

tentes de feuillage, dans des grottes ou à l'abri des rochers, chacun s'occupe à garder les troupeaux qui paissent les gras pâturages de ces fraîches régions et s'abreuvent aux ruisseaux qui s'écoulent des glaciers. Dans ces campements, les enfants à demi nus vivent avec les brebis, bondissent sur l'herbe avec les agneaux et jouissent d'une santé florissante, inconnue à beaucoup de petits citadins, objets des soins les plus tendres et les plus minutieux.

Cette rude vie maintient chez la généralité des Kurdes une riche constitution. De taille moyenne, sveltes, bons marcheurs, libres de toute habitude gênante et d'ailleurs travaillant peu, ils n'ont à subir aucune des influences qui contribuent à déformer le type des races.

Aussi, quoique l'expression de leur visage soit généralement dure, les traits sont réguliers, et chez les chefs principalement, on trouve souvent des enfants dont le type présente une grande distinction. Quant à la propreté, qui chez les grands ne laisse rien à désirer, on ne la rencontre guère dans le peuple, où elle est à peu près inconnue. Les femmes surtout sont d'une saleté repoussante et ne se lavent que de loin en loin aux eaux des ruisseaux voisins.

Les Kurdes ne manquent pas d'une certaine politesse ; leurs chefs se plaisent à recevoir leurs hôtes avec honneur et à les bien traiter. Un homme du peuple, en parlant à son supérieur, emploie souvent cette expression : « az bani » (moi qui suis votre serviteur), mais il n'est pas obséquieux comme la plupart des Orientaux civilisés. La langue kurde est simple, naïve et assez agréable à l'oreille ; c'est un dialecte corrompu du persan. Les autres populations la méprisent, et les Arabes l'appellent la « langue des ânes » ; mais elle ne mérite pas d'être ainsi rabaissée. Elle n'est point écrite ; elle n'est pas uniforme, mais varie suivant les provinces. Pour les actes publics, on employait autrefois la langue persane, qu'étudiaient tous les mollahs; on emploie aujourd'hui la langue turque.

Les Pères dominicains qui se sont établis dans le Kurdistan en 1760, ont été les premiers à recueillir les éléments de la langue kurde. L'un d'eux a publié en 1787 une grammaire et un vocabulaire où les mots sont écrits en lettres latines. Dans ces derniers temps, M. Jaba, vice-

consul de Russie à Erzeroum, a publié plusieurs travaux intéressants sur cette langue, qu'il a écrite en caractères arabes. Enfin les missionnaires protestants ont traduit et publié l'Évangile en langue kurde et en caractères arméniens.

Les bergers kurdes nomades que l'on désigne sous le nom de *kotchères* forment exclusivement la population de la partie centrale du vilayet de Van à partir du mois de juin jusqu'à la fin de septembre. Ils habitent alors au milieu des magnifiques pâturages qui couvrent les montagnes à cette époque de l'année, et descendent ensuite dans les plaines de l'Assyrie et de la Mésopotamie où ils passent l'hiver. Chaque tribu possède dans ces différentes contrées des lieux de campement spéciaux : mais cette possession n'étant sanctionnée que par l'habitude, il arrive souvent des disputes et des rixes sanglantes entre familles et tribus au sujet des pâturages. C'est le kandjar, arme favorite de tous les Kurdes, qui règle tous ces litiges. On ne s'épargne point de part et d'autre dans ces occasions et toujours plus d'un combattant en revient avec une main ou les oreilles coupées ; impassible en apparence, il les rapporte dans sa poche. La loi suprême de ces tribus est celle du talion, membre pour membre, vie pour vie ; une autre fois le mutilé prendra sa revanche.

Ces nomades vivent sous des tentes en poil de chèvre ; ordinairement ils se groupent par famille à l'endroit où paissent leurs troupeaux, qui restent dehors jour et nuit par tous les temps. Ils aiment passionnément leur vie errante, malgré sa rudesse, et ne l'échangeraient pas contre toute l'aisance des villes. « Dans les villes, disait un vieil agha, j'étouffe et je deviens malade : parlez-moi de notre belle vie au grand air, et des eaux fraîches des fontaines. Il n'y a rien de si doux que d'aspirer à pleins poumons, le matin, au sortir de la tente, le bon air des champs et l'odeur des fleurs ». En disant cela, sa puissante poitrine se dilatait délicieusement. Parmi les kotchères, il y en a qui se louent comme bergers aux habitants des villages et de la plaine, qui leur font garder leurs troupeaux tout l'hiver, et lorsque le moment de regagner la montagne est venu, les leur confient encore pour y passer la saison d'été,

à la condition de rapporter au retour une quantité fixée de laine, de beurre et de fromage en proportion du nombre de moutons et de brebis qu'ils ont ainsi reçus. Les fromages faits par les kotchères sont très appétissants ; ils contiennent quelquefois des herbes aromatiques qui en relèvent le goût et les rendent plus digestifs.

Le gouvernement a beaucoup de peine à prélever les impôts sur ces tribus nomades. Souvent il est obligé d'employer la force armée ; mais le moyen le plus efficace consiste à les arrêter au passage quand elles remontent dans leurs montagnes ou bien à se saisir des principaux chefs.

Les voyages des kotchères ne manquent pas d'intérêt ; ils poussent lentement leurs troupeaux qui, chemin faisant, broutent l'herbe. Un homme armé, tenant à la main un koupal (bâton à crosse), ouvre la marche ; derrière le troupeau viennent les bagages, c'est-à-dire la tente et les hardes des ménages, portés par des mulets ou des vaches. Les femmes des chefs les accompagnent à cheval, escortées d'hommes armés prêts à obéir à tous les ordres de la « khatoun ». Les autres femmes vont à pied en faisant tourner leur fuseau tout le long du chemin ; elles portent sur le dos des paquets de hardes sur lesquels est installé le plus petit des enfants. Les femmes, habituées aux gros travaux, sont très dures à la fatigue. Au cours d'une marche, elles vont à l'écart, à l'abri de quelque rocher, pour y mettre au monde toutes seules leur enfant ; puis elles se remettent en route après avoir enveloppé dans leur mouchoir de tête le nouveau-né, qu'elles ajoutent à leur fardeau comme un paquet de plus. Vers le coucher du soleil, la caravane s'arrête dans un endroit propice et surtout bien abrité contre une attaque. Les hommes rassemblent les troupeaux, déchargent les bêtes de somme, puis s'allongeant sur l'herbe, fument avec délices leur kalioum. Pendant ce temps-là, les femmes sont allées rassembler des brindilles de bois ou du fumier séché pour faire du feu, qui sert à préparer le « bourghoul » ou blé cuit, dont se compose la nourriture commune de tous les montagnards. Toutefois, en route, beaucoup se contentent de pain et de fromage, ou de « ioghourt », sorte de lait caillé. Après le repas, les femmes traient les brebis et les vaches et préparent le

beurre et le « ioghourt » pour le lendemain. Leur travail fini, elles vont s'étendre à leur tour au coin du « ketché » ou tapis de feutre épais, où dorment déjà pêle-mêle leurs maris et leurs enfants. Avant le jour, on lève le camp, puis l'on poursuit la route, à petites journées. Des plaines de Mossoul, d'où l'on vient, jusqu'aux montagnes de l'intérieur du vilayet de Van, il y a un bon mois de voyage.

Partout où passent les kotchères, il y a lieu de prendre de bonnes précautions, car ils ne se gênent pas pour marauder, voler, piller et ne se font pas faute non plus d'enlever les enfants qu'ils rencontrent à l'écart, autour des villages ; ce sont autant de serviteurs qu'ils se procurent gratis. Il arrive même qu'ils enlèvent des filles ou des femmes chrétiennes, qu'ils forcent à se faire musulmanes pour que personne n'ait le droit de les réclamer. Sous ce dernier rapport, ils sont la plaie de tous les villages non musulmans près desquels ils fixent leur tente dans la saison des pâturages, car il ne manque pas de filles imprudentes qui se laissent séduire par eux. Enlevées ensuite de gré ou de force, elles ne revoient jamais leur pays.

En résumé, ces populations nomades sont un danger permanent pour les habitants sédentaires, dont le plus ardent désir est que le gouvernement, qui ne peut dans leur état errant les atteindre d'une manière efficace, parvienne enfin à les soumettre et à les fixer.

Le nom de Kurde signifie « habitants des monts Cardes », hautes montagnes qui bordent le Kurdistan à l'ouest et au nord, et sur les sommets desquels la tradition chaldéenne, acceptée par le Koran, veut que l'arche de Noé se soit arrêtée. Les Chaldéens donnaient à ces populations les noms de Cardumaïè et de Curdaïè, et les Grecs et les Romains celui de Carduques. Parmi les savants, les uns les font descendre des Parthes, les autres des Mèdes. Les Arméniens appellent le pays « terre des Mardes » ; mais depuis longtemps les Kurdes forment une population si mêlée, qu'il semble bien difficile d'y reconnaître les traces de leur origine primitive. Leur pays montagneux, situé entre l'Assyrie et la Perse, était le refuge naturel de ceux qui ne voulaient pas se soumettre à l'ordre public, ou qui voulaient échapper aux persécutions politiques ou reli-

gieuses. C'était aussi là que les grands souverains qui régnèrent autrefois sur ces contrées jetaient les nombreux captifs qu'ils ramenaient de leurs expéditions guerrières. Pendant la captivité des Juifs à Ninive, il s'en établit beaucoup dans ces montagnes, où ils se perpétuèrent. Plus tard, quand le roi d'Arménie revint victorieux de la Palestine, il y interna ses nombreux prisonniers. Les Manichéens, qui sont peut-être les ancêtres des Yézides, y trouvèrent un abri, lorsque les chrétiens devenus forts les repoussèrent de leur sein. Enfin, les chrétiens de Perse et d'Assyrie vinrent s'y cacher pendant les cruelles persécutions de Sapor (Chah Pour) et des premiers propagateurs du nestorianisme et du monophysisme. Presque tous les Kurdes musulmans actuels semblent issus de ces éléments hétérogènes, mais surtout les chrétiens, car ils en ont conservé beaucoup d'usages et vénèrent même leur sanctuaire. Les Mothis qui résident aux environs de Bitlis, les Chitaks qui ravagent la frontière persane dans le vilayet de Van, étaient encore nestoriens au siècle dernier. On en pourrait citer bien d'autres.

Le Kurdistan ancien avait une étendue comprenant en Perse une partie de l'Azerbéïdjan, en Russie les alentours du mont Ararat, et en Turquie une partie des vilayets d'Erzeroum, de Kharpout, de Diarbékir, de Mossoul et les deux vilayets de Bitlis et de Van. En dehors de ces limites de l'ancien Kurdistan, on trouve encore d'autres Kurdes musulmans qui, en conduisant leurs troupeaux au loin, ont fini par se fixer dans des contrées étrangères à leur pays d'origine.

Faute de temps, M. Hoffmann ne fait qu'une courte mention des Arméniens qui habitent le vilayet de Van.

Il termine en faisant hommage à la Société du tome II, fasc. IV de l'ouvrage de M. Cuinet sur la géographie administrative de la Turquie d'Asie.

Communication de M. Charles Bourrit :

Les voyages du Dr W. Junker en Afrique.

A notre séance de rentrée, au mois de novembre der-

nier, notre ami, M. Ernest de Traz, déposa sur le bureau, suivant sa généreuse habitude, un certain nombre d'ouvrages dont il faisait don à la Société. Parmi eux se trouvaient les deux premiers volumes de Junker, *Voyages en Afrique*. J'avais lu dans le temps les quelques articles publiés par lui dans les *Mitteilungen*, aussi saisis-je avec empressement l'occasion de faire plus ample connaissance, et bientôt je m'absorbai tellement dans cette lecture, que grand fut mon désappointement, en arrivant à la fin du deuxième volume, d'apprendre que le troisième n'était point encore à Genève. Je l'attendis impatiemment; mais hélas, les journaux m'apportèrent auparavant la nouvelle de la mort de l'auteur. Il me sembla perdre un ami, tellement j'avais fini par l'accompagner dans ses pérégrinations et vivre de sa vie. Peut-être trouvera-t-on cette expression un peu exagérée, mais c'est à faire comprendre ce sentiment que je voudrais consacrer ces quelques lignes, heureux si je parviens à faire éprouver à d'autres, pour cet homme d'élite, sympathie et admiration.

Le Dr Wilhelm Junker est né le 18 avril 1840, à Moscou, de parents allemands établis en Russie; mais, encore enfant, il vint habiter Göttingen et ses études médicales furent presque exclusivement poursuivies en Allemagne. Une position indépendante lui permit de satisfaire à ses goûts de voyages, et après une pointe en Islande, il visita la Tunisie en 1873 et 1874. C'est là, paraît-il, qu'il conçut le projet de voyages plus importants, et, rencontrant en 1875 au Congrès géographique de Paris le Dr Nachtigal, il se laissa persuader par lui d'aller explorer le Darfour. En octobre de la même année, il se mit déjà en route, et pour s'entraîner, débuta par la visite des lacs de bitume situés dans une dépression à l'ouest de la vallée du Nil, qui aboutit au Fayoum où se trouve le lac bien plus important de Birket-el-Kéroun. Il voulait se familiariser avec le mode de voyager le plus avantageux en pays africains, et certes, peu d'hommes sont arrivés à cet égard à des résultats semblables. Le voyage dont le récit remplit le premier volume n'a été au fond qu'une longue initiation sous ce rapport; il en profita merveilleusement et nous verrons plus tard comment, dès le début du second, cet homme

essentiellement méthodique et pratique sut prendre ses mesures pour être le moins possible dépendant des hommes et des choses.

Au Caire il rencontre Schweinfurt et Th. de Heuglin, dont l'expérience des choses d'Afrique lui est précieuse pour ses préparatifs. Il engage à son service un jeune forestier wurtembergeois nommé Kopp, dont il se promettait beaucoup pour la préparation de ses collections zoologiques et botaniques, mais qui succomba dans le Makraka aux suites, il faut le dire, de son intempérance, le climat du Soudan ne permettant pas des écarts de ce genre. Il s'embarqua à Suez et atterrit à Souakim pour atteindre de là Khartoum en faisant l'école buissonnière. En effet, il remonte la vallée de Baraka, qui n'avait encore été parcourue par aucun voyageur, et où il peut donner essor à son charmant talent de description ; il gagne Cassala, sur le Khor-el-Gash, puis, avec un crochet dans le sud, il atteint Abou-Haras sur le Nil bleu, qu'il redescend jusqu'à Khartoum, où il arrive le 6 mai 1876.

A ce moment Gordon était gouverneur de la province de Hat-el-Estiva, illustrée plus tard par Émin, tandis qu'à Khartoum résidait le gouverneur général Ismaïl Eyoub Pacha, qui revenait du Darfour, où il avait recueilli des mains du fameux négrier Ziber la suzeraineté de ce royaume.

C'était un Égyptien très ouvert aux idées modernes, parlant plusieurs langues européennes, et qui fit à Junker le meilleur accueil pendant le séjour de 5 mois et demi que ce dernier fit à Khartoum, pour préparer son voyage dans le sud. Le Darfour avait été rayé de son programme.

Le gouvernement égyptien ne lui avait pas accordé l'autorisation de visiter cette province, puis celle-ci avait été parcourue l'année précédente par des ingénieurs américains et se trouvait un peu déflorée à ses yeux.

Ce qui le tentait maintenant, c'étaient les mudiries du Bahr-el-Ghazal et surtout du Makraka, qui fait partie de la province équatoriale : il avait l'espoir de pouvoir y étudier les nègres chez eux et d'ajouter quelques feuillets au livre des connaissances géographiques de ce coin du continent noir.

Entre-temps, il fit la connaissance de Romolo Gessi, Ita-

lien attaché à la personne de Gordon, qui l'avait chargé de reconnaître les contours du lac Albert, mission qui l'avait fait connaître. Gessi fit faire à Junker deux excursions, l'une sur le Nil bleu jusqu'au Sennaar, l'autre sur le Nil blanc et son affluent le Sobat, qui descend des montagnes d'Abyssinie et dont le cours n'avait pas encore été étudié par des hommes compétents.

Enfin, le 22 octobre, Junker s'embarqua sur l'« Ismaïlia » à destination de Lado, alors chef-lieu de la province de l'Équateur. Il croise en route Gordon qui se rendait à Khartoum, et trouve à Lado le docteur Émin qui remplissait alors les fonctions de médecin du gouvernement. Il y attend l'arrivée de la caravane annuelle venant du Makraka, avec laquelle il retourne dans cette mudirie située exactement à l'ouest de Lado. Il s'établit à Cabayendi, une des stations du gouvernement au centre de ce district, et consacre près d'une année à l'exploration de cette région, sans parler d'une expédition jusqu'à Roumbeck, chef-lieu de la province de Bahr-el-Ghazal.

Les conditions dans lesquelles il se trouvait n'étaient pas des plus favorables pour ses études ethnologiques, attendu que le joug égyptien pesait durement sur ces populations, et qu'à deux reprises Junker ne put pénétrer dans des régions inexplorées qu'à la remorque d'expéditions officielles allant opérer des razzias de troupeaux, accompagnées naturellement de massacres et de pillages. Il était trop profondément humain pour ne pas souffrir de cet état de choses, et nous le verrons plus tard adopter un tout autre système pour apprendre à connaître ces pauvres noirs. Il eut l'occasion par contre de donner une grande extension à ses collections zoologiques ; il y joignit aussi un très grand nombre d'armes, d'outils et d'ornements indigènes : le tout fut minutieusement préparé et emballé et atteignit Khartoum sans encombre; malheureusement, par suite d'une crue exceptionnelle du Nil, les caisses furent inondées à Berber, et Junker les vit arriver à St-Pétersbourg en très mauvais état, et le contenu en grande partie avarié. Ce n'était du reste pas son dernier et moindre déboire à cet égard.

C'est dans une de ces excursions répugnantes que le

voyageur atteignit les sources de l'Ouellé Makoua, un des principaux affluents du Congo sous le nom d'Oubanghi.

De retour à Lado, il y voit arriver le Dr Émin revenant d'une mission dont Gordon l'avait chargé auprès de Mtésa, roi de l'Ouganda ; c'était leur troisième entrevue, mais ce n'est qu'alors qu'ils ont eu le temps de se lier d'une sincère amitié, le vapeur de Khartoum qui devait emmener Junker vers le nord s'étant fait longtemps attendre.

Le 29 juin 1878, Junker rentre à Khartoum, et y passe le mois de juillet auprès de Gordon-pacha devenu gouverneur général du Soudan ; il lui rend le service de décider Gessi à aller combattre dans le Darfour l'insurrection de Soliman, fils de Ziber ; Gessi se regimbait fort, par modestie, et cependant, grâce à son énergie et à son coup d'œil, le soulèvement fut réprimé et lui-même nommé pacha et placé à la tête de la province de Bahr-el-Ghazal.

Quant à Gordon, c'est avec émotion que Junker lui fait ses adieux ; il ne se doutait pas qu'il ne devait plus le revoir. En octobre notre voyageur rentrait en Russie et revoyait tous les siens, auxquels, malgré sa passion de voyages, il était profondément attaché.

Moins d'un an après, le 10 octobre 1879, il s'embarquait à Trieste pour une nouvelle expédition au cœur de l'Afrique ; il croyait y passer deux ou trois ans et y fut retenu sept années par les événements politiques qui lui coupèrent la retraite et l'obligèrent à gagner Zanzibar après avoir partagé longtemps les vicissitudes de la fortune d'Émin. C'est à cette longue odyssée que sont consacrés les deux derniers volumes de Junker ; c'est là que celui-ci donne toute sa mesure et qu'il peut utiliser l'expérience acquise dans son premier voyage.

Après une entrevue avec Schweinfurt et Rohlf au Caire et des démarches pénibles auprès du gouvernement égyptien pour l'obtention d'un firman qui lui facilitât le trajet et l'entretien dans le Soudan égyptien, il gagne de nouveau Souakim pour atteindre cette fois Khartoum par la route directe sur Berber. Gordon n'y était plus et venait d'être remplacé à la tête de la province.

Le plan primitif de Junker avait été de remonter à Lado comme dans son voyage précédent, et de prendre le dis-

trict de Makraka, déjà parcouru, pour point de départ de ses nouvelles explorations. Mais les nouvelles reçues à Khartoum modifièrent complètement ce projet. En effet, le Nil supérieur, le Bahr-el-Djébel se trouvait complètement obstrué par des *seds*, embâcles d'herbages extrêmement tenaces et d'une grande étendue, que Marno était occupé à rompre à l'aide de trois vapeurs; mais on ne pouvait encore prévoir le terme de ce travail, de sorte que Junker résolut de pénétrer chez les Mangbattou par le Bahr-el-Ghazal, dont Gessi, devenu pacha à la suite de sa victoire sur Soliman, avait le commandement général.

Vous n'attendez certes pas de moi une longue et aride nomenclature des chefs et des peuplades qu'a visités notre voyageur; ce serait inutile. Je désire seulement vous indiquer les résultats généraux de ses pérégrinations, les points extrêmes atteints par lui, et qui rattachent ses découvertes à celles de ses prédécesseurs ou de ses successeurs.

Abstraction faite de ses voyages d'accès et de sortie, c'est-à-dire en laissant de côté, par exemple, toute la région qui s'étend de Wadelaï et du lac Albert à Zanzibar, ses explorations proprement dites, jointes à celles de Bohndorff, forment un réseau à mailles serrées, s'étendant sur un carré de côtés assez réguliers, du 8e au 2e degré de latitude nord et du 23e au 32e de longitude est de Greenwich. Au sud, il a atteint le Népoko, un des affluents de l'Arououimi, remonté par Stanley pour atteindre le lac Albert. Ce dernier se fût, semble-t-il, épargné bien des souffrances, si, au lieu de suivre le cours de cet Arououimi, qui l'éternisait dans les horreurs de la forêt interminable, il fût remonté plus au nord, où il eût fort vite trouvé la région des savanes, que Junker est souvent amené à comparer à des parcs anglais. A l'ouest, son point extrême a été la petite zériba Abdallah sur l'Ouellé Makoua, autrement dit Oubanghi. Ce point a été visité en 1890 par Van Gele et Roget, au service de l'État du Congo, et leurs explorations ont brillamment constaté l'exactitude des informations de Junker.

Sans qu'il soit besoin de vous faire suivre pas à pas les itinéraires de Junker, je crois que vous vous rendrez suf-

tisamment compte de son activité en apprenant qu'elle a eu pour théâtre l'angle sud-ouest du Soudan égyptien et la région nord-est de l'État libre du Congo.

Au point de vue ethnographique, je ne crois pas que personne autant que lui ait su démêler l'enchevêtrement quasi inextricable qu'ont produit parmi ces peuplades les migrations et les conquêtes: Junker nous donne à plusieurs reprises des notices historiques et des tableaux généalogiques des familles des chefs les plus en vue, qui prouvent de sa part des recherches incessantes; les idiomes de ces innombrables tribus n'avaient presque plus de secrets pour lui et certes si ces races, probablement appelées à disparaître, devaient nous inspirer un intérêt autre que celui de la philanthropie chrétienne, il eût été tout désigné pour les faire connaître

Le 1er mai 1883, Junker arrivait chez Semio, un chef rallié à la domination égyptienne et auprès duquel il avait déjà fait des séjours; son programme était rempli et il désirait vivement rentrer en Europe. Hélas! il était bien loin de compte: la route du nord lui était fermée; Lupton bey, qui commandait le Bahr-el-Ghazal avait à soutenir une lutte sans cesse renaissante contre les Dinkas, et les lettres qu'il recevait de lui l'entretenaient dans une constante incertitude. Son préparateur, Bohndorff, avait, depuis des mois, pris les devants dans cette direction, mais se trouvait bloqué à Mechra-el-Rek et, en définitive, les trente-deux caisses contenant les collections d'histoire naturelle et d'ethnographie, péniblement rassemblées et soigneusement emballées, dont il s'était chargé, ont été la proie des rebelles. Les nouvelles devenant de plus en plus mauvaises, et l'agitation gagnant de proche en proche, Junker, après sept mois d'attente chez Semio, trouva prudent de profiter de la route de l'est, encore ouverte, et de rejoindre Émin à Lado. Il y resta un an entier, espérant toujours l'arrivée d'un vapeur qui lui permît de se rapatrier; les mahdistes faisaient des progrès constants et envoyaient à Émin sommation sur sommation pour qu'il leur livrât sa province. Junker apprécie beaucoup les qualités d'Émin, mais il est bien forcé de reconnaître que son manque d'énergie et ses tergiversations continuelles n'étaient

pas faites pour relever son prestige. Après bien des péripéties, et voyant les vivres et les objets de première nécessité se faire de plus en plus rares (on voyait venir le moment où l'on serait obligé de se vêtir d'écorce à l'instar des nègres) et surtout après la nouvelle de la chute de Khartoum, Junker fait une fois de plus le sacrifice de ses nouvelles collections; il emporte seulement son bien le plus précieux, son journal et ses notes de voyage, et se met en route vers le sud pour négocier, au nom d'Émin, l'autorisation de correspondances et peut-être de passage par l'Ounyoro et l'Ouganda. Il fait un séjour assez prolongé chez un misérable petit sultan nègre nommé Anfina, sur les rives du Nil Sommerset, rejoint une fois encore Émin à Wadelaï et de là s'enfonce décidément dans l'Ounyoro pour son propre compte. Après bien des semaines de misère et de maladie, il atteint enfin les missions anglaise et française établies auprès de Mouanga, successeur de Mtésa, souverain de l'Ouganda, et finit par sortir du continent noir à Bagamoyo en compagnie du fameux Tippo-Tip, le 29 novembre 1886.

Maintenant, si nous voulons nous rendre compte des qualités qui ont fait de lui un voyageur hors ligne et de son ouvrage un véritable monument, nous devons reconnaître qu'il doit ces résultats avant tout à son humanité, à son inépuisable patience, qui n'excluait pas l'énergie, à sa souplesse à s'accommoder à tous les milieux, à son esprit méthodique et enfin à sa modestie.

J'ai dit son humanité. En effet, il serait difficile de trouver un autre explorateur de ces régions qui n'ait pas un meurtre sur la conscience; certes, il ne rencontrait pas toujours bon accueil chez les indigènes et sa patience fut souvent mise à de rudes épreuves, mais il savait comprendre les préjugés du nègre et laissait au temps le soin de les dissiper; il a voyagé partout sans escorte, s'en remettant à la bonne volonté des chefs pour lui procurer des porteurs, souvent obligé de se fâcher, de menacer, mais finissant toujours par lasser leur indolence ou leur obstination. Le doux Émin lui-même, dont la faiblesse est reconnue par ses meilleurs amis, a ordonné des pillages, des massacres, sur lesquels le journal de Casati ne laisse aucun doute.

La patience de Junker a été mise, sous un autre rapport encore, à de rudes épreuves; pendant ses voyages au Népoko et à l'Ouellé, en particulier, sa santé avait été singulièrement ébranlée; c'étaient surtout des eczémas persistants accompagnés de véritables plaies qui lui rendaient la vie insupportable; se trouvant chez un chef nommé Ssanga (certes, l'un de ceux qui l'ont le plus mal traité), presque complètement impotent des bras et des jambes, il se fait faire un siège suspendu à deux perches et se fait porter ainsi jusqu'au Népoko, l'objet de ses rêves. Son vaillant petit âne, son fidèle coursier, n'avait pu arriver jusque chez Ssanga à cause de marécages d'une étendue considérable, dans lesquels ses petits sabots se seraient engagés sans espoir de sauvetage.

Junker savait s'accommoder aux circonstances. Dès son départ de Souakim, instruit par l'expérience de son voyage précédent, il avait pris pour règle de s'accoutumer de plus en plus à la nourriture des indigènes, de manière à ne pas éprouver de privations lorsque les conserves et autres objets de luxe européen se trouveraient épuisés. Il emporte avec lui une peau de chèvre remplie aux trois quarts de petits fromages très durs, sur lesquels il verse du lait frais. Il y ajoute du sel, du poivre rouge et d'autres épices arabes. Cette outre est pendue à la selle du chameau et les mouvements cahotants de celui-ci finissent par transformer le tout en une bouillie très fraîche, que Junker consommait avec du pain, la préférant à de la viande ou à des conserves.

Pendant tous ses voyages, il emmenait avec lui des négresses pour broyer le grain de dourrah, d'éleusine, en faire de la farine souvent assez fine et lui préparer des mets absolument semblables à ceux des indigènes, mais qu'il améliorait souvent par des inventions de son cru.

Deux exemples enfin de son esprit méthodique :

Frappé des inconvénients que présentaient les boîtes de fer-blanc, les caisses de bois employées jusqu'alors par les voyageurs africains, tels que les Gordon, les Gessi, etc., il s'était fait fabriquer à Berlin des paniers d'osier allongés, de diverses grandeurs; il les avait fait recouvrir et doubler de toile à voile; celle-ci avait reçu plusieurs couches de

peinture grise pour la rendre imperméable. C'est au dedans de ces paniers qu'il plaçait des boîtes de tôle légère et qui pouvaient être assez minces puisqu'elles n'étaient plus exposées aux chocs extérieurs. Tous ces colis portaient des numéros et des couleurs différentes. De plus, pour les faire distinguer plus facilement par ses domestiques, il y avait tracé des emblèmes qui se gravaient dans leur mémoire, tel que des têtes d'animaux, des figures symboliques, etc., de sorte qu'on lui trouvait facilement ce qu'il réclamait. Il procédait lui-même à l'emballage, dont il surveillait les plus petits détails, se rendant bien compte que de ces soins minutieux dépendait la réussite de ses voyages.

Il nous donne quelque part encore les renseignements les plus complets sur la façon dont il procédait à la levée du terrain parcouru, et des fac-similés de son journal quotidien, agrémentés de petits tableaux dans lesquels se trouvent indiqué la direction suivie, relevée toutes les 5, 10 ou 15 minutes, les haltes, les cours d'eau franchis, les habitations côtoyées, les notes sur l'orographie et l'hydrographie de la région ; ces fac-similés sont des témoins éloquents de la clarté de son esprit et de sa persévérance à ne pas perdre son but de vue, malgré les obstacles que lui suscitaient sans cesse les éléments, les hommes ou sa propre santé. Je doute fort que l'institut de Gotha ait eu souvent en main des documents aussi faciles à mettre en valeur pour ses publications.

Permettez-moi maintenant de laisser pour quelques instants la parole à Junker lui-même ; vous savez que le style c'est l'homme et il me semble que nul n'est mieux qualifié que lui pour vous faire connaître sa manière d'envisager les hommes et les choses. Les fragments que je vais vous traduire se rapportent à son séjour chez Ndorouma, le premier des chefs indigènes chez lequel il fit un séjour prolongé et l'un de ceux pour lesquels, malgré les défauts inséparables du type nègre, il finit par concevoir de véritables sentiments d'affection.

Votre indulgence voudra bien tenir compte de la difficulté qu'il y a pour le traducteur de rester fidèle au texte allemand et d'éviter en même temps une certaine recherche

de synonymes, de délayage, pourrais-je dire, qui ne cadre pas avec le génie de notre langue.

« Il rentrait dans mes projets d'abriter dans une station sûre, pendant la saison des pluies qui venait de commencer, tout au moins mes bagages et la majeure partie de ma domesticité sous la direction de Bohndorff. J'avais déjà appris à connaître dans le trajet que j'avais fait jusqu'ici les difficultés du voyage avec de nombreuses charges dans ces régions où les nègres ne sont point encore habitués à une rétribution régulière pour le service de porteurs, et je n'en étais que plus décidé à parcourir ces contrées en rayonnant de certains centres et en n'emportant avec moi que le strict nécessaire.

« Plus importante que tout cela était pour moi la nature de mes relations avec Ndorouma. Après mon arrivée chez lui, je lui avais fait remettre les premiers cadeaux dans une séance solennelle. Il parut prendre un plaisir particulier à un revolver dans son étui avec des munitions et depuis lors il le faisait porter partout avec lui par un de ses serviteurs. Je lui avais fait encore d'autres cadeaux au début, mais il reçut aussi plus tard bien des objets de provenance européenne. Néanmoins bien des jours de vaine attente se passèrent encore sans que personne fût venu travailler à la station; alors, en remettant encore quelques petits cadeaux à Ndorouma, je lui fis sentir toute mon indignation de la conduite honteuse de ses gens. Je lui dis qu'en définitive je me repentais d'avoir congédié les soldats du gouvernement; que je voyais que ses gens n'achèveraient pas de bonne volonté les travaux urgents; qu'il n'y avait que la crainte qui pût les y contraindre; que s'il ne survenait pas de modifications dans cet état de choses, j'agirais à ma guise, et que lui et ses sujets auraient lieu de s'en repentir amèrement; que jour après jour il ne me faisait que de vaines promesses, que ses discours n'étaient que mensonges, etc. Mes représentations énergiques eurent pour conséquence que le lendemain un assez grand nombre d'indigènes se mirent à l'ouvrage; la place, déserte jusqu'alors, prit de l'animation, car l'essaim des travailleurs était fort bruyant. J'allais d'un groupe à l'autre, surveillant la besogne, louant par-ci, blâmant

par-là, distribuant du tabac ou des bouts de cigares, et cherchant à maintenir les gens en bonne humeur. Je pus observer une fois de plus combien les nègres ont de traits de ressemblance avec les enfants. Une fois à l'ouvrage, il se développe chez eux une émulation de bon aloi. Ils se réjouissaient des éloges; mais une critique, un blâme pouvaient provoquer également une vive gaîté. Si je conduisais, par exemple, un chef et ses travailleurs vers d'autres qui exécutaient mieux leur tâche, si je louais les uns et blâmais les autres, c'était l'occasion d'un rire inextinguible. Pareils aux enfants, les gens se montraient au doigt et se plaisantaient mutuellement. Dans quelque circonstance que j'aie vu les nègres, même sous le dur joug de leurs oppresseurs, j'ai été frappé du fait que certains traits de caractère les placent en apparence au-dessus de l'Européen civilisé. La colère et la mauvaise humeur, qui sont inhérentes à l'homme cultivé et le conduisent à des déchaînements de passion, à des délits, à des crimes, au meurtre, ne se présentent pas au même degré chez eux. Ils ne nourrissent pas davantage d'esprit de vengeance pour des injustices souffertes. Il ne faut pas, en effet, confondre les représailles sanglantes, quoique encore relativement modérées, entre dynasties, avec les petites vengeances personnelles. Les premières font en effet partie d'un droit héréditaire consacré par la coutume et se traduisent en général par une inimitié qui dure autant que la vie, mais n'implique pas nécessairement l'effusion du sang entre adversaires. Ces qualités de caractère chez les nègres du centre de l'Afrique — ceci peut être moins applicable aux habitants des côtes — proviennent, il est vrai, de l'absence du sentiment d'honneur et du respect de soi-même. Les égards et l'esprit de conciliation ne deviennent vraiment des qualités qu'avec l'existence du sentiment de l'honneur. En tout cas, nous sommes agréablement impressionnés par ces bons côtés dans nos rapports avec les indigènes.

« Ces premières semaines chez Ndorouma me furent précieuses pour apprendre à connaître le caractère des nègres en général et leur capacité de travail volontaire, car Ndorouma ne pouvait exercer sur eux de véritable con-

trainte. Combien alors je suis revenu des idées préconçues sur l'émancipation des esclaves, sur les bienfaits de la liberté pour le nègres, sur les traitements humains, etc.; ce sont des principes avec lesquels on ne peut parvenir à son but qu'avec des gens dotés de sentiments d'honneur. Ce temps-là a été pour moi une école très dure mais en même temps très utile pour la suite. Je devins de plus en plus maître de cette impatience qui gagne certes tous les voyageurs aux pays nègres et éloigne les résultats ambitionnés, tandis qu'avec une patience inépuisable l'Européen finit par dominer l'indigène et par l'amener à reconnaître en lui son maître. Je répète que précisément mon séjour chez Ndorouma, où pendant la construction de ma station je me suis trouvé en contact avec plusieurs centaines de nègres, de manière à pouvoir observer leur conduite et leur répugnance au travail, a été pour moi un temps d'épreuve et d'éducation. Ce jugement peut paraître étrange après les voyages aux pays nègres dont j'ai rendu compte dans mon premier volume. Je rappellerai seulement que je voyageais alors tout autrement qu'aujourd'hui. Je me trouvais dans des régions qui, depuis des années, avaient été occupées par les Soudanais et où les nègres, constamment sous le poids de la crainte, se laissaient contraindre à la corvée. C'étaient les préposés aux stations et leurs subordonnés qui me servaient d'intermédiaires pour mes besoins et mes désirs. J'accomplissais ces voyages à la remorque des fonctionnaires ou escorté de soldats réquisitionnaires. C'est dans ces conditions que je voyageai de Lado à Makraka, plus tard dans la province de Bahr-el-Ghazal, enfin à Kalika et que je revins à Lado. Mais dans de pareils voyages, comme en ont fait également mes prédécesseurs dans ces régions, il n'est pas possible de se former un jugement complet et exact du caractère de l'indigène, de ses dispositions pour le travail volontaire, de son rendement effectif pour ainsi dire, bref de ses bonnes et mauvaises qualités. Maintenant, au contraire, je pouvais jouir à cet égard d'une complète indépendance qui, d'un côté, me privait de toute autorité, mais de l'autre me mettait à même, au prix de beaucoup de patience, de longanimité, et souvent de vives contrariétés, d'apprendre

à connaître la valeur intrinsèque du nègre, ses faiblesses et ses défauts. Les vues philanthropiques que l'Européen nourrit pour ses frères par bonté de cœur, par charité, et que tout d'abord la conduite impitoyable des Musulmans vis-à-vis de leurs sujets ne fait que consolider, doivent se modifier après un examen plus attentif des conditions réelles du caractère du nègre. Je suis loin d'excuser les procédés brutaux des oppresseurs, qui proviennent uniquement de mobiles égoïstes et intéressés et aboutissent à la fraude et au vol : je ne suis pas non plus disposé à élever la voix en faveur des persécuteurs des faibles. Le nègre souffre de beaucoup d'injustices de la part du Nubien. Mais il a, lui aussi, une notion très exacte du juste et de l'injuste lorsqu'il s'agit du tien et du mien, abstraction faite cependant de l'utilisation du travail personnel, autrement dit de l'esclavage. Il saura s'y résigner, parce qu'il est né et qu'il a grandi dans ces relations de dépendance vis-à-vis de son chef, et je répète ici que seuls la corvée et le travail obligatoire, réglés et surveillés par le gouvernement, seront en état de relever le niveau de civilisation du nègre pendant les premières générations.

« Je fus sincèrement heureux de voir ma maison à moi également terminée. Cependant je travaillai encore avec tous mes jeunes gens à la pourvoir de rayons pour une partie de mes bagages. Ils couraient à la façon de nos bancs de jardin en lattes tout le long de la paroi intérieure de la case à un mètre de hauteur. J'en fis poser de semblables dans la suite quand je prévoyais un séjour un peu prolongé quelque part, pour mettre les effets le plus possible à l'abri des termites. Un des devoirs les plus essentiels du serviteur qui nettoyait journellement ma demeure était de détruire les couloirs que les termites se frayaient pendant la nui le long des montants du toit. Grâce à beaucoup de soins et de surveillance, j'ai eu la satisfaction, après bien des années, de sentir mes effets protégés et préservés sous ce rapport. Je ne puis donc me plaindre pour ma part d'avoir perdu beaucoup d'objets par le fait de ces insectes, thème de lamentation pour bien des voyageurs. Ce ne sont que des précautions méticuleuses qui peuvent vous en garantir ; ainsi je n'omettais jamais, avant de me coucher, de

suspendre mes souliers ou de les placer sur un escabeau. Ces voraces petites bêtes doivent posséder un instinct tout particulier et un odorat excessivement développé pour que, lorsqu'un objet est placé sur le sol, elles arrivent immédiatement au dessous et commencent dans l'obscurité leur travail de destruction. Les termites ou fourmis blanches fuient la lumière du jour et en conséquence partout où ils sortent de la terre ou grimpent à un arbre ou à une poutre, ils se construisent des couloirs voûtés. Ils recouvrent un tronc en peu d'instants d'une croûte de terre durcie, sous laquelle ils procèdent à leur travail de destruction.

« Quel instinct extraordinaire ne faut-il pas pour amener ces petites bêtes depuis leur cachette souterraine exactement sous les semelles d'une paire de bottes placées sous un lit? Ou bien, en dehors de leurs classes de soldats et d'ouvriers auraient-elles aussi des éclaireurs? Alors que dans toute la maison nous ne voyons peut-être pas trace de termites, nous trouverons qu'un soulier que nous voudrons soulever sera collé au sol par des couloirs de termites, et sa semelle détruite en partie en une seule nuit. Nous ne pouvons nous faire une idée même approximative de la vie et des agissements des formes animales et des individus innombrables sous la terre, de leur travail incessant, et cependant ils ne restent pas sans effet dans la marche des siècles sur la forme de la croûte terrestre. Dans beaucoup de contrées du continent, les constructions des termites et des fourmis, venant souvent seules interrompre la monotonie de la plaine, donnent à toute la région son cachet particulier.

« Pendant ces semaines-là, je ne laissai pas que de montrer aux gens de Ndorouma, quand ils avaient fini leur besogne, des produits de l'industrie européenne et de leur distribuer quelques petits cadeaux. Mais les plus importants ne pouvaient être déballés qu'après l'achèvement de ma cabane. La contemplation des gravures, des instruments de musique, des boîtes à musique en particulier exerçait sur eux une grande attraction ; c'est ainsi, en les rendant attentifs à ce qu'ils verraient plus tard, que je cherchais à les maintenir de bonne humeur.

« Durant la chaleur du jour je soupirais après la pluie,

dont mes plantations potagères avaient grand besoin, attendu qu'à cause de l'éloignement de l'Ouerré et la situation élevée de la station, une irrigation artificielle n'était pas possible. Cependant je continuais à aménager ma hutte. Quand les étagères furent prêtes, j'y fis placer mon bagage et en particulier les paniers de Berlin rangés en cercle, de manière que je pusse les ouvrir facilement sans les déplacer. Les petites fenêtres et les deux portes donnaient suffisamment de jour pour qu'on pût y voir distinctement jusqu'au fond. Ma table de travail se trouvait dans le voisinage de la porte, mais on la retirait plus au centre pendant la nuit. J'avais fait encore une foule de petites installations pratiques qui me rendirent bientôt le séjour de ma cabane cher et agréable. De longues planches de bois de pin qui avaient fait le long trajet des ports de la Méditerranée au Soudan par Khartoum et le Bahr-el-Ghazal furent utilisées comme soupentes sous le toit. Mille choses y trouvèrent place. L'angareb soudanais (sorte de lit de camp) avec son moustiquaire et son tapis, un petit lit de fer recouvert d'une peau de chèvre bordée de maroquin rouge, un hamac multicolore à pieds, des filets et de petits paillassons, une table recouverte d'une étoffe à fleurs, et deux sièges pliants de Paris, des tables et des bancs improvisés, un lavabo, une grande baignoire, des rideaux et d'autres objets décoratifs garnissaient mon nouveau home. Un certain nombre de fusils et engins de chasse ornaient le pilier central, tandis que contre les parois étaient suspendues des gravures de Munich et que sur ma table recouverte de toile cirée étaient rangés mes livres, mon matériel de dessin et mes écritures. Un plateau de bois rond me servait de table à manger ; je l'avais placé pendant le voyage sous la baignoire pour préserver celle-ci ; maintenant un trépied fabriqué dans la forêt lui servait de base. Le voyageur pratique peut utiliser beaucoup d'objets indigènes ; j'aurai encore souvent l'occasion de montrer combien alors on se passe plus facilement des produits européens. Il va sans dire que sans amour de l'ordre, et sans esprit pratique, la misère vient bientôt vous assaillir. C'est ainsi que mon installation était achevée jusque dans ses plus petits détails et que je restais assis bien tard dans la nuit à ma table de

travail, écrivant, à la lumière d'un candélabre, des rapports à Gessi Pacha sur des matières administratives ou sur la situation de ces districts.

« Qu'il me soit permis d'esquisser ici comment se déroulait ma vie paisible dans mes stations, avec son programme journalier et sa répartition du travail, de parler de mes occupations et de celles de Bohndorff, et de nos petites joies quotidiennes; j'oublierai volontiers ici les petites contrariétés de la vie africaine.

« La besogne commençait en général alors que la lumière blafarde de la lune achevait de s'effacer, et que l'orient annonçait l'apparition du soleil. Chacun connaissait la tâche qui lui était assignée, attendu qu'elle se renouvelait chaque jour et devait être remplie avant tout. Le cri matinal de nos coqs, auxquels répondait un collègue des huttes éloignées de Ndorouma — la même idylle qu'au pays, — réveillait mes serviteurs. Aussitôt tous se mettaient au nettoyage et au balayage de la station, chacun ayant son emplacement assigné ; les huttes également étaient réparties entre eux. Les servantes avaient à s'occuper de leurs cabanes, de la cuisine et de ses abords. Dans les premiers temps, l'herbe sans cesse renaissante donnait bien du fil à retordre à mes négrillons; mais il fallait l'enlever de suite et la transporter avec les balayures à une place déterminée hors de la station. Le fumier des ânes et des chèvres était recueilli et utilisé dans le jardin. Mon petit Dinka Farag était le gardien spécial des chèvres et des moutons, et dès que les premiers rayons du soleil avaient absorbé la rosée de la nuit, il les conduisait au pâturage où il ne devait pas les perdre de vue. Je faisais arroser chaque matin puis balayer le sol de ma hutte; même l'eau de ma baignoire était constamment employée à cela, le soir seulement lorsque la journée avait été chaude. Devant ma porte également, à l'endroit où nous nous tenions le soir en plein air, il fallait arroser la terre pour nous procurer une douce fraicheur. Pendant le nettoyage des habitations, les jeunes gens devaient prendre garde aux termites qui grimpaient le long des poutres et détruire leurs échafaudages. Les jeunes filles allaient chercher de l'eau de grand matin à la rivière Ouerré, occupation qui se renouvelait plusieurs fois

par jour, suivant les besoins. Les vases poreux des indigènes, de diverse taille et en général de forme ronde et ventrue, conservent l'eau très fraîche. Une « bourma » de cette sorte, comme l'appellent les Arabes, se trouvait constamment dans ma hutte sur un tronc fixé en terre, dont trois branches écourtées assuraient l'équilibre. Avant de faire sortir les chèvres, le petit Dinka s'occupait de les traire, car à cette époque j'avais encore le bonheur d'en tirer un peu de lait. Malheureusement les Dinkas ont pour ce faire une méthode repoussante, la même qui a déjà été observée chez les Hottentots il y a deux cents ans, et a paru illustrée avec un réalisme parlant dans le célèbre ouvrage de Kolbe. Pour faire couler le lait plus facilement, à ce qu'ils prétendent, ils collent leur bouche au postérieur de l'animal et y soufflent de tous leurs poumons.

« De même que les chèvres, les poules avaient leur hutte particulière qui les protégeait des petits rapaces nocturnes, et nous ne leur donnions la liberté que le matin.

« Après la besogne matinale, une partie de mes négrillons partaient avec des haches pour la forêt voisine afin d'y réunir en fascines du bois mort et sec pour les besoins du ménage, car j'entretenais toute la journée du feu couvant sous la cendre, et le soir et pendant la nuit il flambait gaîment, réchauffant et éclairant ma hutte. Souvent aussi on entretenait un feu en plein air pour que les nègres pussent s'y réchauffer en cercle : la température s'abaissait considérablement pendant la nuit et les gens dormant tout nus, le feu était presque indispensable. Quelques jeunes gens devaient rester à la station pour y vaquer à d'autres occupations ; l'un d'eux avait soin des ânes, un autre du mulet, dont il fallait aussi nettoyer les huttes chaque jour et qu'il fallait approvisionner deux fois d'herbe fraîche ; plus tard je fis aussi paître les ânes en liberté dans le voisinage de la station. Dans les occupations journalières rentraient encore les travaux du jardin, attendu que les violentes pluies d'orage remplissant presque tous les deux jours de boue et de terre nos rigoles péniblement tracées, il fallait remettre celles-ci en état. Nul ne devait quitter la station sans permission. Dans la suite, mes serviteurs s'habituèrent à faire leur besogne quotidienne, mais pour commencer il me fallait avoir l'œil à tout.

« Vers midi, les chèvres revenaient à la station, et j'envoyais alors mes garçons se baigner dans la rivière, où toute la bande se rendait souvent aussi le soir avec le bétail et les ânes.

« Ce n'est qu'après des semaines, alors que mes gens eurent été entraînés à des habitudes régulières, que je trouvai enfin le calme nécessaire pour m'adonner à mes écritures, sans pour cela perdre de vue mon entourage. En effet, je pouvais surveiller la majeure partie de la station par mes portes ouvertes, et ce qui s'y passait ne devait pas échapper à mon regard, car garçons et filles exigeaient une surveillance continuelle. Je conservais sous clef mes effets, mes objets d'équipement et de rechange, de même que les caisses de provisions, d'où je tirais chaque jour le nécessaire avec la plus stricte économie, même le sel, ce condiment si nécessaire pour nous dans les pays nègres et qui ne s'y rencontre pas, de sorte qu'il me fallait en user avec parcimonie. Les indigènes assaisonnent leurs aliments avec le sel alcalin qu'ils retirent des cendres des plantes; notre sel de cuisine est pour eux une gourmandise, généralement appréciée et surtout gloutonnement avalée, absolument comme le sucre par nos enfants. C'est pourquoi j'avais emporté de Khartoum 20 têtes de sel, c'est-à-dire environ quatre charges, et j'en avais encore acheté une provision aux bateliers de Mechra-el-Rek.

« Les travaux de mes servantes, abstraction faite de l'eau à chercher à la rivière, étaient limités à l'intérieur de la station : parfois seulement, lorsque les jeunes garçons étaient employés ailleurs à une tâche urgente, ou pour les punir de négligence et de paresse, je les obligeais à aller chercher du bois. En général à l'aube elles quittaient la zériba et, suivant l'exemple de notre grand'mère Ève, allaient se cueillir une ceinture de feuilles vertes qu'elles fixaient au-dessous de la pièce d'étoffe bleue qui leur ceignait les reins. Ma cuisinière de Khartoum, Saïda, faisait exception; elle savait coudre et portait robe et jaquette. Après que tout était nettoyé et récuré, qu'on avait apporté l'eau, on procédait à la préparation de la farine; le grain était lavé, puis séché au soleil sur des nattes ou des peaux, et vanné sur des claies d'osier. Puis il était d'abord pilé à

l'état humide ou sec dans le grand mortier de bois, ou bien tout de suite broyé sur la mourhaka.

« Saïda prenait chaque matin mes instructions pour la journée et recevait le nécessaire de la caisse aux provisions. Les mets quotidiens étaient alors des soupes de lentilles, de pois ou de haricots, que j'avais apportées en grandes quantités sous forme de tablettes, ou comme légumes secs dans de petits sacs, puis du riz, des macaronis et de la julienne. Cette dernière, soit en tablettes soit en paquets, est précieuse pour le voyageur; elle m'a servi après bien des années, alors que je n'avais plus pu conserver quoi que ce fût, et, cuite avec un peu de gibier séché, elle servait d'addition bienvenue à la kisra, etc.

« C'est de cette façon que j'avais soin que mes gens fussent régulièrement occupés au moins jusqu'à midi. D'après nos notions, leur besogne eût pu être abattue par moitié moins de personnes en moitié moins de temps, mais il faut se servir pour calculer la prestation de travail des nègres d'une tout autre mesure que chez nous; il ne nous faut pas oublier non plus que l'Européen perd une bonne partie de ses forces sous les tropiques. J'inculquai à mes gens qu'ils devaient remplir leur tâche consciencieusement pendant les quatre ou cinq heures de la matinée, et que je leur abandonnais alors volontiers l'après-midi pour leur délassement. En effet, c'est en général la surcharge de travail qui, à côté de la faim et des corrections répétées, pousse le nègre à se sauver. En l'absence de ces motifs, lui qui n'a ni femme, ni enfants, ni maison, est un esclave et serviteur de bonne volonté, se sent bien chez son maître et n'éprouve nulle envie de le quitter. Que ferait-il de sa liberté? Aussitôt qu'il la conquerrait commencerait pour lui la lutte pour l'existence. Bien souvent, dans des moments d'irritation, j'ai ordonné à mes serviteurs de me quitter et de suivre leur propre voie; mais jamais aucun ne s'est éloigné volontairement; il en est plusieurs par contre que j'ai dû chasser dans la suite. J'usais de patience, mais quand il le fallait, j'étais ferme et sévère; aucun de mes serviteurs n'a échappé à des corrections corporelles, mais comme d'autre part je prenais soin d'eux, ils m'étaient cependant attachés.

« Chez Ndorouma, nous prenions le matin du café au lait avec du sucre, puis les deux repas réglementaires, mais sans vin, car le peu que j'en possédais était réservé pour des occasions particulières. Le sucre tira à sa fin au bout de quelques mois; sauf une petite quantité que je conservais pour des cas de maladie, je ne l'avais pas économisé parce qu'il constitue une lourde charge en voyage et peut se remplacer par du miel. Par contre, le zwieback de Khartoum dura longtemps. Nous en usions le matin dans le café et à 4 heures dans le thé. Le thé chaud, bouillant ou froid a été pour moi dans la suite la boisson la plus désirable; aussi bien pendant mon séjour dans les stations qu'en route, dans la hutte des indigènes que dans la solitude du désert, ma bouilloire chantait toujours en vue de ce breuvage. Quand mon entourage était depuis longtemps plongé dans le sommeil autour des feux du bivouac, je humais encore mon thé avec délices, ou bien, dans les nuits froides et humides, je tirais de dessous mon lit la théière encore à demi remplie et abrégeais le temps avec le thé et les cigarettes. Les jours de marche, je buvais bien six verres de thé très faible, par contre rarement de l'eau, et, après des marches très pénibles, j'apaisais ma soif en ajoutant au premier verre du miel, de l'acide citrique en cristaux, et en y trempant de l'abre. Aussi n'ai-je pendant mes longs voyages souffert ni de catarrhes d'intestins, ni de dysenterie, non pas que je veuille prétendre que l'usage fréquent du thé m'en ait préservé, mais je considère qu'il est très recommandable à condition de le prendre faible (les Anglais le prennent trop fort), parce qu'il permet au voyageur de se passer presque complètement de l'eau crue, très variable et souvent mauvaise, avec ses germes de typhus et de dysenterie.

« Ndorouma avait l'habitude de me faire visite avec sa suite tard dans l'après-midi. On nettoyait alors derechef le côté à l'ombre de ma hutte, on aspergeait le sol, sur quoi les A-Sandé s'asseyaient étendant sous eux les peaux d'antilope (fréquemment de l'antilope scripta), qui pendaient d'ordinaire sur leurs épaules. Ndorouma recevait le siège d'honneur, un grand fauteuil-pliant que je lui laissai plus tard en cadeau, et il buvait souvent avec nous une petite

tasse de café arabe. Après le souper, je restais encore souvent avec Bohndorff en plein air ou dans ma hutte, et terminais la journée avec un bitter suisse mélangé d'eau. Une ronde encore dans la station pour me convaincre que les portes étaient bien closes, que les ânes avaient reçu leur provende de la nuit, etc., puis je rentrais dans ma hutte et restais souvent encore bien tard occupé à écrire ou à lire. Le profond silence m'enchantait et bien des rêves d'avenir ou du passé m'ont visité dans ces heures intimes écoulées auprès de mon feu. De temps à autre le battement d'aile d'un oiseau de nuit volant au-dessus de ma hutte m'arrachait à mes songes: je me remettais au travail jusqu'à ce que la fatigue me jetât sur ma couche.

« Je voulus aussi donner un nom à ma petite création. Cette demeure élevée par moi, ma station chez Ndorouma, quoiqu'elle ne pût être qu'une apparition éphémère, que bientôt après mon départ l'herbe de la savane dût venir en effacer la trace, ne devait pas rester sans nom sur la terre des nègres. J'étais souvent visité dans ce temps-là par les réminiscences d'une vieille mélodie, soit que je fusse au travail, soit que pendant les heures calmes de la soirée mes yeux songeurs suivissent les caprices de la flamme du foyer. Je l'avais souvent entendue jadis, je l'avais souvent fredonnée moi-même, mais plus tard, au milieu des agitations de la vie, elle m'était complètement sortie de la mémoire; maintenant elle revenait toute fraîche à mon souvenir et sur mes lèvres. C'était la belle mélodie de Stighelli : La larme. Toutes mes impressions d'alors se fondaient dans cette mélancolique composition; elle adoucissait les peines que me causaient la souffrance physique, les accès de fièvre répétés; elle visitait mes insomnies et jusqu'à mes hallucinations nocturnes. C'est ainsi que peu à peu et bien à mon insu, cet air s'identifia à ma station nouvelle; la construction de celle-ci m'avait coûté bien des labeurs, bien des soucis, et à défaut de larmes, m'avait fait répandre bien des gouttes de sueur. C'est pourquoi, en hissant mon pavillon russe au sommet de ma hutte, je baptisai ma station au pays des A-Sandé du nom de *Lacrima.* »

C'est sur cette note mélancolique que nous resterons,

si vous le voulez bien, d'autant qu'elle lui était familière et qu'à mainte reprise, en particulier à l'occasion des rares ballots de correspondances arrivant du pays, ou d'anniversaires de famille qu'il ne laissait jamais passer inaperçus, nous l'entendons vibrer en sourdine.

A peine de retour en Europe, il se donna tout entier à la rédaction de ses voyages, qu'il édita à Vienne chez Hœlzel, et vous pourrez vous rendre compte par vous-mêmes du luxe de gravures et de cartes qui ornent ses trois volumes. Il ne devait malheureusement guère survivre à l'apparition du dernier. Le 13 février de cette année, il était emporté par une violente attaque d'influenza à laquelle son corps, débilité par le séjour prolongé aux pays tropicaux, ne put pas résister.

La science fait en lui une grande perte, et je suis persuadé que son nom aura bien plus de notoriété après sa mort qu'il n'en a eu de son vivant.

SÉANCE DU 6 MAI 1892

Présidence de M. Arthur DE CLAPARÈDE, Président.

M. le Dr Marc *Dufour*, professeur à l'Université de Lausanne, est élu à l'unanimité membre effectif.

La Société donne pleins pouvoirs au Bureau pour envoyer des délégués à Gênes et en Espagne pour les solennités du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

Le PRÉSIDENT annonce que la Société de géographie de Paris a accordé la grande médaille d'or à M. Élisée Reclus.

Communication de M. le professeur Marc DUFOUR :

CAUSERIE SUR LE MAROC. SOUVENIRS DE VOYAGE.
(Résumé.)

M. Dufour esquisse tout d'abord à grands traits son itinéraire à travers l'Espagne ; puis il s'embarque avec ses auditeurs à Malaga pour Tanger, non sans faire escale à Gibraltar.

Située au bord occidental d'un baie circulaire qui s'ouvre sur l'Atlantique, à quelques lieues seulement de la Méditerranée, Tanger rappelle Alger par sa position et par ses premiers aspects. S'élevant comme elle en amphithéâtre au penchant d'une colline couronnée par les créneaux d'une kasbah, elle offre de loin au regard la même éblouissante blancheur; mais il n'y faut chercher ni le port, ni les quais d'Alger — les quais de Tanger n'existent jusqu'ici que dans l'imagination de quelques auteurs. Faute de fond, les navires restent sur rade à une assez grande distance, et, jusqu'à la création toute récente d'une estacade, qui permet aux canots d'accoster sans difficultés, les voyageurs en étaient réduits à débarquer « à dos de Juif », comme cela se pratique encore dans quelques petits ports du Levant.

Tanger compte environ 26 000 habitants. Les Arabes y sont en grande majorité. Ensuite viennent les Berbères autochtones et les Juifs, descendants de ceux qui furent jadis proscrits d'Espagne. On y voit aussi un certain nombre de nègres soudanais. Il n'y a pas au Maroc de préjugés de couleur ni de race. M. Dufour donne d'intéressants détails sur les traits caractéristiques de ces diverses populations, ainsi que sur la ville elle-même et les campagnes avoisinantes, où la couleur locale ne manque pas.

La colonie étrangère se compose principalement d'Espagnols besogneux faisant un peu tous les métiers, et d'Anglais riches qui n'en font d'autre que de dépenser largement des souverains à l'effigie de la reine Victoria. Les premiers sont de beaucoup les plus nombreux, mais M. Dufour a constaté que les Marocains, gens pratiques, accordent une bien plus grande considération aux seconds.

Tanger est le siège du ministère des affaires étrangères du sultan, ainsi que des légations accréditées auprès de S. M. Chérifienne. Le pays est soumis au régime du bon plaisir de l'empereur, qui réside en général à Fez, à 200 kilomètres dans l'intérieur. L'autorité du sultan est toutefois contrebalancée par celle du chérif d'Ouezzan, Moulaï Tayeb, un très saint homme, descendant comme l'empereur, et plus directement que lui, paraît-il, de la fille de Mahomet. Cet auguste personnage, qui est tenu en

grande vénération dans tout le Maroc, épousa, il y a dix-neuf ans, une jeune Anglaise, miss Emilie Keene, qui lui a donné deux fils. Ce ménage bizarrement assorti ne marchait point mal. Malheureusement, le chérif, en bon musulman, « continua à se marier ». Sa femme prit mal la chose et s'en fut vivre à Tanger. Elle y jouit de l'estime universelle, tant en sa qualité de mère des fils aînés du chérif d'Ouezzan qu'à cause du bien qu'elle fait autour d'elle. Les deux jeunes princes sont extrêmement vénérés des musulmans, malgré leur type anglo-saxon.

Après cette captivante causerie de M. Dufour, le Président clôt la session.

CORRESPONDANCE

Lettre du président du Comité d'organisation du Congrès géographique italien en commémoration du IVme centenaire de la découverte de l'Amérique :

Rome, 20 avril 1892.

Monsieur le Président,

La Société italienne de géographie a été chargée par la Municipalité de Gênes de convoquer dans cette ville un Congrès italien de géographie en commémoration du IVme centenaire de la découverte de l'Amérique.

L'histoire n'offre certainement pas d'événement qui mérite autant que celui-ci d'être célébré par les géographes du monde entier. Et le Congrès international de géographie tenu à Berne en 1891 a été de ce même avis lorsqu'il a établi que toutes les Sociétés de géographie enverraient leurs délégués à Gênes et en Espagne aux commémorations de Christophe Colomb.

C'est pourquoi j'ai l'honneur d'inviter votre illustre Société, au nom de la Société italienne de géographie et au nom de la Municipalité de Gênes, à bien vouloir se faire

représenter à cette solennité par un ou plusieurs délégués [1].

Le Congrès aura lieu vers le milieu de septembre prochain [2] aux jours que l'on vous fera connaître au plus tôt.

Messieurs les délégués seront reçus avec tous les honneurs qui leur sont dus et ils pourront, conformément aux dispositions de notre Règlement, faire des communications au Congrès et prendre part à tous nos travaux.

Les autres personnes qui voudront bien par leur présence et leur savoir contribuer à l'éclat de notre Congrès seront également admises.

En attendant, nous prions votre illustre Société de nous faire connaître au plus tôt les noms de ses délégués afin de pouvoir vous envoyer à temps les programmes, les questionnaires et tous les autres documents nécessaires. Nous vous serons également reconnaissants si vous voulez bien porter cette invitation à la connaissance des autres membres de votre Société.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, etc.

Le Président de la Société italienne de géographie
et du Comité organisateur du Congrès :

Marquis Giacomo Doria, sénateur.

INFORMATIONS

I

Règles a suivre pour la publication du GLOBE [3]:

Le Globe paraît en deux parties distinctes : le *Bulletin* (en février et en juin) et les *Mémoires*.

[1] En vertu des pleins pouvoirs qui lui ont été conférés dans la séance du 6 mai, le Bureau a décidé de se faire représenter par trois de ses membres : M. A. de Claparède, président, M. Émile Chaix, secrétaire général, et M. le professeur Ernest Strœhlin ; éventuellement M. Arthur d'Arcis, délégué suppléant. — *(Réd.)*

[2] Du 18 au 25 septembre. — *(Réd.)*

[3] Extraits coordonnés des décisions de principe prises par le

Le *Bulletin* rend compte des travaux de la Société; il donne les extraits des procès-verbaux de ses séances et de sa correspondance, ainsi que l'analyse d'ouvrages géographiques.

Les *Mémoires*, qui paraissent à époques indéterminées, reproduisent quelques-uns des travaux les plus importants communiqués à la Société.

La Société de géographie ne prend pas la responsabilité des opinions émises dans les articles publiés.

Le *Globe* annonce tout ouvrage, en rapport avec son but, dont il lui est envoyé gratuitement un exemplaire, ou en donne un compte rendu dans son *Bulletin*. Les correspondances ou envois d'ouvrages doivent être adressés franco à la Société de géographie, à l'Athénée, à Genève.

Le *Bulletin* ne donne qu'un résumé très succinct de toute communication qui n'est pas rédigée par l'auteur lui-même.

Rédigé par l'auteur, le texte de la communication ne peut en aucun cas dépasser une feuille du *Bulletin* (16 pages), à moins que l'auteur ne paie les frais d'impression du surplus, calculé à raison de fr. 15, tout compris, par quart de feuille non divisible.

Les comptes rendus des séances ne font mention ni des remerciements que le Président adresse à l'auteur d'une communication, ni des témoignages d'approbation de l'assemblée (applaudissements ou félicitations).

Le *Bulletin* ne rend compte des discussions qu'autant qu'elles ont une véritable importance scientifique ou qu'elles offrent un intérêt général pour la Société.

Le *Bulletin* fait mention sommairement des communications du Bureau et de la Présidence.

La bibliographie du *Bulletin* est destinée, en première ligne, à faire connaître aux membres de la Société les ouvrages publiés en langues étrangères qu'ils n'auraient probablement pas l'occasion de lire dans l'original.

La décision de faire paraître un travail en *Mémoire* appartient au Bureau, qui statue sur le préavis de la Direction de la publication.

Bureau de la Société de géographie de 1885 à 1892 relativement à la publication du *Globe*.

Dans la règle, aucun *Mémoire* ne doit dépasser deux feuilles (32 pages), à moins que l'auteur ne paie les frais d'impression du surplus, calculés à raison de fr. 12,50, tout compris, par quart de feuille non divisible.

L'auteur de tout article publié dans le *Globe* a le droit, à condition d'en informer le Bureau, de faire faire à ses frais un tirage à part de son article sous la couverture du *Globe*, dont le sommaire est alors remplacé par le titre de l'article.

Si l'article paraît sous une couverture spéciale, il doit porter à la première page les mots : *Extrait du Globe, journal géographique, organe de la Société de géographie de Genève. Bulletin (ou Mémoires), tome*... L'auteur a dans ce cas une finance de fr. 5 à payer à la caisse de la Société.

II

Le Bureau de la Société de géographie a accepté en 1892 les offres qui lui ont été faites par les institutions suivantes d'échanger leurs publications périodiques contre celles de la Société de Géographie de Genève : *Geografiska Föreningen*, à Helsingfors; *Geographical Society of California*, à San Francisco : *Wisconsin Academy of Sciences, Arts and Letters*, à Madison ; *Naturwissenschaftlicher Verein für Schleswig-Holstein*, à Kiel : *Librairie Hachette et Cᵉ*, à Paris (pour le *Tour du monde* et les *Nouvelles géographiques*) ; *Société de géographie de l'Aisne*, à Laon.

Le Bureau a en outre proposé en 1892 aux institutions suivantes de faire à l'avenir l'échange du *Globe* contre leurs publications : *Société de géographie* de St-Nazaire; *Société de géographie* de St-Quentin ; *Société bretonne de géographie*, à Lorient ; *Librairie Hachette et Cᵉ*, à Paris (pour les *Annales de géographie*); *Section de la Sibérie orientale de la Société impériale russe de géographie*, à Irkoutsk ; *Section caucasienne de la Société impériale russe de géographie*, à Tiflis ; *Geographical Society*, à Tokio ; *Société hongroise de géographie*, à Budapest ; *Geographische Gesellschaft*, à Greifswald ; *Verein für Erdkunde*, à Darmstadt ; *Sociedad geografica*, à Lima ; *Royal geographical Society of Australasia (Victoria Branch)*, à Melbourne ; *Royal geographical Society of Australasia (New South Wales Branch)*, à Sydney.

III

Dans sa séance du 26 avril 1892, le Bureau de la Société de géographie a fait une allocation de 50 francs à la Commission centrale de la Bibliographie géographique suisse[1].

BIBLIOGRAPHIE

Proceedings of the Royal Geographical Society, London, April 1892. — Voyage dans les Pamirs et aux pays voisins par le capitaine F.-E. Younghusband.

Le capitaine, alors lieutenant Younghusband s'est d'abord fait connaître par un voyage aux régions impraticables, humides et boisées qu'arrosent les tributaires méridionaux du fleuve Amour, aux extrémités nord-est de l'Asie.

De la Mandchourie et de Péking il commença un voyage encore plus hardi au travers de la Mongolie et des plaines torrides du désert de Gobi, pour explorer le Turkestan oriental soumis aux Chinois; puis par d'héroïques efforts, au milieu de souffrances aiguës, et de dangers d'un genre opposé à ceux des sables de Mongolie, le capitaine Younghusband est venu rejoindre les bords de l'Indus par une série de cols presque inabordables, au travers d'un monde de glaciers auprès duquel les Alpes ne compteraient que pour un jardin.

Mais Younghusband est alpiniste. Retenu aux bords de l'Indus le temps d'y recevoir ses épaulettes de capitaine, si bien méritées, il traverse de nouveau l'Himalaya et Cachemire et arrive à Leh pour préparer une nouvelle campagne. Il lui faudra des chevaux et des chameaux en nombre proportionné à la stérilité du sol, où le fourrage

[1] En 1890, le Bureau a déjà accordé une allocation de 50 francs à cette utile entreprise.

et le bois à brûler feront défaut comme les grains. Il recrute un personnel de Kirghiz, chez lesquels il avait trouvé des serviteurs aussi solides, aussi infatigables que fidèles, et l'autorité militaire met sous ses ordres six fantassins du cinquième régiment gourka, dans lesquels le journal du voyage nous fait voir des modèles d'héroïsme et de fidélité.

Dans la région presque inconnue et montagneuse qui sépare le bassin de l'Indus des gorges où se cachent les diverses sources de la rivière Raskem, qui achève son cours sous le nom et par la ville de Yarkand, les vallées sont assez étroites pour obliger le voyageur à traverser mainte fois la rivière. Il faut, pour la franchir, choisir les premières heures de la matinée; plus tard la fonte des glaciers en aura augmenté le volume et la rapidité. On se risque avec d'admirables montures à traverser des névés et des moraines impraticables, à contourner les crevasses des glaciers, quelquefois à les franchir. La neige est le matelas de bien des bivouacs. L'escorte militaire trouve matière à d'inextinguibles éclats de rire en cherchant des pierres tendres (narm patter) pour s'en faire des oreillers. Mainte fois de formidables avalanches mettent la petite caravane en danger. Mais le chef de l'expédition se trouve payé de toutes ses peines lorsque, parvenu à des cols de 5334^{m} (17 500 p. a.) de hauteur, il domine un immense horizon de montagnes que limite dans le lointain le fameux col de Karakoram, qui a 5654^{m} (18 550 p. a.).

D'abondantes chutes de neige et d'épais brouillards l'empêchèrent constamment d'obtenir une vue nette des sommités, parmi lesquelles s'élève le pic appelé simplement K2 par le colonel Godwin Austen qui le découvrit mais auquel le monde savant a attaché le nom d'Austen. Ce pic, élevé de 8620 m. (28 278 p.) ne le cède qu'au Gaurisankar (Everest).

Une fois cependant le capitaine, après s'être glissé au travers des crevasses et des rochers qui arrêtèrent ses compagnons, arriva au bord d'un petit lac gelé qui le séparait d'admirables glaciers, et, sous un ciel qui s'était soudainement éclairci, il contempla la chaîne entière des Moustags, dont les sommets éblouissants s'élançaient avec

une sublime grandeur dans l'azur du ciel. Le spectacle était d'une splendeur sans pareille qui mit le voyageur en extase.

Des chaînes nombreuses le séparaient de tout lieu habité. Le murmure d'un ruisseau, la chute d'une feuille, le bourdonnement d'un insecte ne pouvaient pas venir rompre un silence fascinant sur ce théâtre où la puissance de la nature a en tout temps pour interprète les vents déchaînés et les tourmentes de neige.

Parti de Leh le 8 août 1889, M. Younghusband avait passé deux mois sans voir un visage européen, lorsqu'il rencontra le colonel Grombtchevski, explorateur scientifique russe, avec lequel il fraternisa agréablement quelques jours.

Il avait eu le regret de trouver déserts et ravagés quelques vallons où il avait remarqué des traces de culture à son précédent voyage de Péking à Cachemire en 1887. Les auteurs de ces dévastations étaient des Kandjoutes, petite tribu de brigands, qui de temps immémorial sortent de leur vallée, située à 300 kil. à l'O.-N.-O. du Karakoram, promènent le meurtre et le pillage dans toutes les vallées intermédiaires et réduisent en esclave, à défaut d'autre butin, les malheureux dont ils ont décimé la famille — tant paraît invétéré chez l'homme de toutes les races le désir d'asservir son semblable, au mépris de l'influence moralisante que nous nous plaisons à attribuer au séjour des montagnes. Dernièrement, une bande de Kandjoutes avait poussé l'audace jusqu'à détruire une caravane au Karakoram, sur la route entre Yarkand et Leh. Alors l'Angleterre fit entendre son *Quos ego !* et sa voix amena à résipiscence le tyranneau du pays des Kandjoutes, nommé Safder-Ali.

Toutefois les pillards conservaient la possession et la garde d'un fortin mystérieux nommé Darvaza, construit sur le col de Chimchal, dont la possession leur laissait la porte ouverte pour d'autres razzias. Résolu d'explorer cette position, qui couronnait une colline défendue par des ravins, le capitaine posta sa poignée de braves sur le bord du ravin opposé à celui où s'élevait la tour, accordant aux instantes prières d'un seul d'entre eux l'honneur péril-

leux de l'accompagner jusqu'au pied du fortin. Il trouva la porte fermée, mais bientôt les murailles se couvrirent d'une foule de soldats poussant des cris sauvages et braquant leurs fusils sur le capitaine, dont la position fut assez délicate pendant une conférence tumultueuse qui ne dura pas moins d'une heure mais se termina par une réunion amicale de tout le personnel, Kandjoute, Kirghize et Gourka autour d'un grand feu de joie.

A une période postérieure de son voyage, M. Younghusband visita au milieu de ses dignes sujets, à Hunza, dans la vallée où il règne, le khan Safder-Ali, dont il apprit l'histoire sur le théâtre de ses exploits et dont l'accueil fut respecteux et cordial. Il avait, quelques années auparavant, assassiné son père et empoisonné sa mère puis s'était débarrassé de ses deux frères en les faisant jeter du haut des rochers dans les précipices.

On devine sur quels sentiments est basée la soumission de ses sujets. Leur district est une vallée fortifiée par la nature et arrosée par une rivière tributaire de l'Indus, qui se développe sur un cours de 150 kil. entre trois sommités colossales dont la hauteur est de 6950, 7760 et 7885^{m} (22 817, 25 466 et 25 870 p. a.).

Le capitaine Younghusband s'arrêta quelques mois à Cachgar, dont le séjour lui fut rendu agréable par l'aimable hospitalité de M. Pétrowski, consul de Russie, qui y est fixé depuis plusieurs années, avec sa famille et une bibliothèque importante. M. de Windt, dans la relation de son voyage de Péking au travers de la Mongolie, rend un témoignage tout aussi flatteur à M. Chichmariof, consul de Russie, relégué dans la lointaine ville d'Ourga[1].

L'année 1890 vit M. Younghusband parcourir en tous sens le fameux plateau des Pamirs, dont le nom traditionnel de *toit* ou plutôt *terrasse du monde* est la traduction du turc *Bam-i-dunya.* Sachant qu'il n'en est pas le premier explorateur, il en abrège modestement la description. Il a toutefois le mérite de fixer nos connaissances sur la légende du *lac du Dragon*, où une lumière mystérieuse éclairant une caverne est censée provenir des yeux d'un

[1] Voir *Bulletin* n° 1 de cette année, p. 49 et suiv.

dragon énorme dont elle est le séjour. M. Ney Elyas, dans un voyage déjà un peu ancien, admettant le phénomène de la lumière, en avait conjecturé l'explication, qui s'est trouvée confirmée par la visite de M. Younghusband en octobre 1890. A 80 km. au S.-E. du grand lac Noir (Karakoul) est le petit lac salé de Rang-Koul. Sur ses bords s'avance un roc en promontoire percé d'une caverne d'où s'échappe une lumière très visible d'en bas ; il est nommé en conséquence le *rocher de la lampe* (Chiragh-Tash). « Je demandai aux Kirghiz campés aux environs si jamais aucun d'eux y avait pénétré. Leur réponse peut se deviner. Avec mon domestique afghan qui, pas plus que moi, ne croyait aux dragons, et en ôtant nos chaussures, nous parvînmes, en grimpant comme des chats, à l'entrée de la caverne et la trouvâmes éclairée par une ouverture qui la traversait de part en part et y admettait les rayons du soleil reflétés par la blancheur des pierres du plafond de la caverne. »

Le Rang-Koul, d'un bleu foncé, est dominé par un cadre de montagnes d'où l'on aperçoit le Tagharma, géant neigeux s'élevant vers l'est à la hauteur de 7800m (25 600 p. a.).

Paul Chaix.

The Clyde Sea Area (le domaine maritime de la Clyde), by prof. Hugh Robert Mill. May 1891.

En Écosse, les lumières de la science ne sont pas jugées superflues pour le développement des ressources les plus matérielles et les plus prosaïques. On y poursuit une étude scientifique de tous les parages de ses côtes dentelées et compliquées dont nous avons déjà donné une idée au sujet du golfe du Forth, et ces savantes études se font sous le patronage patriotique et éclairé d'une *Commission des pêcheries écossaises.*

Le bassin maritime de la Clyde est limité à l'O. par la longue et étroite péninsule du Cantyre, qui porte les côtes du comté d'Argyll jusqu'à une proximité de 17,5 klm. seulement de celles de l'Irlande septentrionale. La surface de ce bassin est de 3000 kilom. carrés et sert de réceptacle aux eaux atmosphériques d'une étendue triple de territoire, appartenant surtout aux comtés d'Argyll et de Lanark.

Sur cette région sont distribuées et fonctionnent 18 stations maritimes et 38 stations météorologiques, dont M. H.-R. Mill analyse les travaux. La nappe maritime, au milieu de laquelle se dressent les montagnes pittoresques de l'île d'Arran, se découpe vers le N. et le N.-E. en neuf bras, golfes ou estuaires, de forme étroite et d'aspect généralement montagneux. Les plus longs sont le Loch Fyne au N.-O. et le Loch Long au N.-E.

La profondeur, qui est assez faible dans l'estuaire de la Clyde, diminuant de $36^{m},60$ à 9 m., revient à 36 m. au centre, au plateau de Bute, pour aller à 64 m. dans le Loch Long, et même à 196 m. à l'ouest de l'île Skate. La profondeur moyenne est de 53 m.

La marée, qui a une hauteur maximum de $2^{m},74$, y pénètre depuis l'Atlantique avec une rapidité de 4,5 kilom. à l'heure. Cette vitesse croît même jusqu'à 7,5 kilom. vers certains points saillants des côtes, tels que le Mull ou pointe méridionale du Cantyre, où les courants se contrarient et sont répercutés. La durée du reflux, habituellement égale à celle du flux, lui est cependant inférieure au fond de quelques golfes, ainsi que cela a lieu dans les estuaires de fleuves puissants, tels que l'Elbe.

Comme l'avenir commercial de la ville de Glasgow et de son énorme population dépend des voies d'accès de son port, à une époque où les constructions navales prennent des proportions plus colossales que par le passé, cette ville a fait, dans les cinquante dernières années, exécuter des dragages dont le résultat a été l'enlèvement de 24 millions de mètres cubes de déblais et le maintien dans le lit de la Clyde entre Glasgow et Port-Glasgow d'un chenal navigable de 9 m. de profondeur et de 12 m. à la haute marée.

La salinité des eaux dans le bassin de la Clyde a fait l'objet d'études et d'observations très suivies, exécutées avec des appareils fort délicats. M. H. R. Mill reconnaît, par un temps calme et après des pluies, la présence d'une couche superficielle d'eau à peu près douce, d'une épaisseur de 25 centimètres, au-dessous de laquelle il a étudié à toutes les profondeurs la salure et la densité de l'eau. La densité des couches supérieures varie entre 1,00114 et

1,02560. Celle des couches inférieures se maintient entre 1,02239 et 1,02550. Les couches supérieures accusent un maximum de salinité bien marqué en août et en septembre et des minima en novembre, en février et en juin. Ces variations tiennent naturellement aux circonstances atmosphériques. En hiver les pluies augmentent la proportion de l'eau douce et l'évaporation est ralentie, tandis que l'été active cette évaporation. Sur une moyenne de 0m,991 de pluie, 39 % tombent dans les six mois de mars à août et 61 % de septembre à février.

Dans aucun cas l'augmentation des eaux douces n'est sensible à une très grande profondeur. Elle l'est naturellement beaucoup dans l'estuaire de la Clyde; au lieu d'une proportion de 95,5 % et même de 96,8 % de pure eau de mer, on n'en trouvait que 40 % au mois de février 1887 et 55 % en août 1886. Ces eaux de moindre salinité contiennent un excès de sulfates et de carbonates en dissolution, provenant des eaux du bassin terrestre de la Clyde.

Paul Chaix.

Annales de Géographie, par P. Vidal de la Blache et Marcel Dubois. Paris, Armand Colin et Ce. Livraisons 2 et 3, 15 janvier et 15 avril 1892.

Nous n'avons que du bien à dire de cette nouvelle publication, qui sera certainement appréciée par tous les amis de la géographie de langue française. On a quelquefois et avec raison pu dire à nos voisins d'au delà du Jura que leurs revues scientifiques étaient trop exclusivement *françaises* et semblaient ignorer les travaux des autres nations. Ce reproche ne saurait s'adresser aux *Annales de géographie;* il suffira de lire l'intéressante et complète chronique géographique qui termine chaque livraison pour se convaincre que leurs savants directeurs sont exactement renseignés sur tous les faits concernant la géographie dans tous les pays sans exception. Nous remarquons dans le numéro de janvier un compte rendu de l'ouvrage du prof. Ed. Suess : *Das Antlitz der Erde.*

L'espace dont nous disposons ne nous permet pas d'ana-

lyser en détail le contenu de ces deux livraisons. Nous signalons à ceux qui ne se sont pas encore laissé accaparer par l'Afrique les articles : *La géographie de la Russie en 1891* et *Notre connaissance de l'Asie*. Ce dernier avec une carte intéressante où sont indiqués les itinéraires des principaux explorateurs, parmi lesquels les Russes et les Anglais sont naturellement de beaucoup les plus nombreux.

Les africanistes liront *La géographie de l'Afrique en 1880 et 1891*, résumé des progrès des dix dernières années, et l'*Exploration de M. Douliot à Madagascar*, deux articles avec cartes.

En résumé, les *Annales de géographie* offrent une grande variété d'informations intéressantes et de travaux sérieux, quelques-uns peut-être plutôt géologiques que géographiques, dont de nombreuses cartes et croquis facilitent la lecture. Nous souhaitons à ce nouveau journal tout le succès auquel il peut légitimement prétendre.

A. DE MORSIER.

The Journal of the Manchester Geographical Society.

Cette publication contient une étude très approfondie de M. F.-H. Balfour sur les sociétés secrètes de la Chine.

Celles-ci peuvent être divisées en deux catégories : les sociétés politiques et les sociétés religieuses. Le gouvernement les combat, du reste, toutes, indistinctement. L'association politique la plus importante est connue sous le nom de Tien Ti ou de San Ho (Ciel et Terre) et peut être comparée, au point de vue de la puissance et de l'étendue, à la franc-maçonnerie de l'occident. Il y a même des points de ressemblance si grands que quelques écrivains attribuent une origine commune à ces deux associations.

Le but primitif de cette société était de découvrir le « Ming » ou la lumière pure, la vérité. Les lieux de réunion, les loges, sont carrés, les quatre parois étant exactement tournées vers les quatre points cardinaux. L'orient, la source de la lumière, est sacré. Avant d'être reçu dans une loge, un candidat est obligé de se soumettre à plu-

sieurs cérémonies mystérieuses, et doit, entre autres, prêter 36 serments divers et « passer sous le pont », c'est-à-dire se placer sous deux épées croisées, tandis qu'un « frère » coupe la tête d'un coq en prononçant ces paroles : « Que tous ceux qui trahissent nos mystères périssent ainsi. »

Ce fut vers l'an 1630 environ que l'association du Tien Ti prit un caractère politique et contribua à la chute de la dynastie des « Ming ». Sous le règne de Kia King, le gouvernement fut obligé de lui déclarer ouvertement la guerre, et trois mille membres furent faits prisonniers dans la seule ville de Canton. A l'heure qu'il est, cette franc-maçonnerie chinoise est aussi active et plus puissante que jamais.

Une autre société formidable et bien connue est celle qui a adopté comme signe de ralliement le Lis blanc ou Lotus. Elle prit naissance sous le règne de Kien Lung, de la dynastie actuelle. Les règles de l'ordre sont très sévères. Tous les membres, par exemple, font vœu de s'abstenir de toute nourriture animale. Cette association, qui possède une fortune immense, reçoit dans son sein des femmes aussi bien que des hommes.

Sous le règne de Kia King, la confrérie du Lotus organisa un complot pour faire sauter le palais impérial de Pékin, mais les plans très bien combinés avortèrent grâce à un orage terrible qui éclata au moment de l'exécution.

Les initiés se livrent aussi à des cérémonies mystérieuses et étranges. Dans l'une d'elles, les chefs de la secte retiennent leur souffle jusqu'à ce que leur figure devienne complètement livide, torture pendant laquelle l'on suppose que l'âme quitte le corps à la recherche de quelque révélation divine. L'âme errante remplit si bien sa mission que souvent le malheureux qui s'est soumis à ce dangereux exercice ne la revoit plus et rend le dernier soupir.

L'association la plus dangereuse pour le gouvernement est le Ko Lao Hui, ou la Société du Frère aîné, qui a pour mot d'ordre « La Chine aux Chinois », et qui, née au centre de la Chine, est destinée à combattre tous les étrangers, Tatares, Chinois du sud ou de l'ouest, etc. Les membres en appartiennent à la vieille race des « Hans » et sont en général anciens soldats. Cette association doit

compter une centaine de mille hommes. On dit que les adeptes se reconnaissent en fermant le poing et en élevant le pouce.

Le Tsing Cha Men, ou Société du Thé Pur, est essentiellement religieuse. Le 1er et le 15 de chaque mois, les membres brûlent de l'encens, apportent comme offrande d'excellent thé et adorent le ciel, la terre, le soleil, la lune, le feu, l'eau et leurs parents décédés. Ils adressent aussi leurs prières à Bouddha et au fondateur de leur religion. Ce qui rend cette secte particulièrement hérétique c'est que ses adhérents croient que le futur Bouddha sera un descendant de Wang, qui a fondé le « thé pur ».

A Tientsine fleurit une confrérie appelée Tsai Li Hui, ou la Communauté de la Raison. Les membres s'abstiennent d'alcool, de tabac et d'opium ; ils sont toujours vêtus de blanc, se frappent la tête contre terre pendant la prière et ne révèlent les secrets de leur religion à personne, pas même aux membres de leur propre famille. Quoique inoffensive, cette association n'échappe pas aux persécutions du gouvernement chinois, qui agit d'après le principe : « omne ignotum pro horribili ».

Des missionnaires en Chine prétendent aussi qu'il existe à l'intérieur de ce vaste empire des sectes religieuses dont les croyances se rapprochent d'une manière frappante de la religion chrétienne.

Il y a vingt ans, un missionnaire, à Ning-Po, reçut la visite d'un Chinois prétendant que dans son village, à l'ouest de l'empire, on adorait depuis des générations un seul Dieu, et qu'on croyait à Jésus, à Marie et à Moïse.

En terminant, M. Balfour a étudié les sociétés coopératives et commerciales ou corporations. Chaque commerce, chaque industrie a sa corporation bien organisée, qui fixe les prix, protège ses membres et met fin à des contestations. Il y a une quantité de corporations, entre autres celles du thé, de la soie et des mendiants. En cas de dispute entre un marchand européen et un Chinois, on s'adresse à la corporation qui, en général, juge avec impartialité. Mais malheur à l'Européen qui a encouru la défaveur d'une corporation. C'est une véritable excommu-

nication, car aucun Chinois n'osera plus négocier avec une maison que sa corporation aura mise à l'index.

Egmond Gœgg.

Bulletin of the American Geographical Society, Juin 1891.

Sous le titre de *Proposed Exploration of Northern Greenland*, l'intrépide explorateur R.-E. Peary, de la marine des États-Unis, fait une description vivante de ce « pays vert », qu'un auteur a nommé plus correctement « le pays de la désolation ».

Le Grœnland a toujours été une contrée mystérieuse, la « terra incognita » par laquelle les ancêtres de la race blanche qui se trouvait en Amérique au moment de la découverte par Christophe Colomb passèrent probablement d'un hémisphère à l'autre.

La population s'élève à 10 000 âmes; mais il n'y a que 200 à 300 Européens. Le Danemark y entretient une flotte de six à huit navires et se fait un revenu de 10 000 dollars annuellement par la vente de la graisse de la baleine, de l'édredon, de l'ivoire et des fourrures que la contrée lui procure. La côte est montagneuse, entrecoupée de fiords nombreux et protégée par une grande avancée d'îles rocheuses. Il n'y a ni pont, ni voiture, ni route, ni cheval, ni vache dans le pays tout entier.

Les canots en été, les traîneaux en hiver sont les seuls moyens de locomotion.

C'est à l'intérieur que le Grœnland diffère de tout autre pays connu; aussi est-ce l'intérieur qui présente le plus grand intérêt.

Déjà en 1728 une expédition essaya de traverser le Grœnland de la côte occidentale à la côte orientale, mais elle rencontra une barrière de glace en apparence infranchissable, et pendant 150 ans on crut qu'il s'élevait dans toute l'étendue de la péninsule, à quelque distance de la côte, un mur de glace élevé.

Cependant, jusqu'en 1883, les voyageurs, entre autres le baron Nordenskiöld, étaient d'opinion que cet obstacle était relativement étroit et qu'au delà se trouvait une région verte et fertile.

Après son expédition de 1883, le baron Nordenskiöld changea d'avis; son expérience et celle d'observateurs subséquents ont prouvé que toute la partie centrale est également submergée de glace.

En 1886, M. Peary s'aventura avec un seul compagnon sur cet immense désert de glace. Ces deux courageux explorateurs franchirent cent milles géographiques et ils firent l'ascension de sommités s'élevant jusqu'à 7500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ils revinrent de leur expédition persuadés que deux ou trois hommes instruits, résolus, bien équipés, pourraient arriver à la limite septentrionale du Grœnland et déterminer le contour des côtes encore inexplorées.

Aussi M. Peary se mit-il dès son retour à l'œuvre pour préparer une nouvelle entreprise.

Le 6 juin 1891, il quittait New-York avec cinq compagnons de route, qui sont : M. John Verhœff, de Louisville, jeune homme robuste de 25 ans, minéralogiste, qui a mis une bonne partie de sa fortune au service de l'expédition : M. le Dr Frédérick Cook, qui est depuis plusieurs années médecin à New-York ; M. Langdon Gibson, âgé de 26 ans, haut de six pieds et pesant 178 livres ; M. Eivind Aström, de Christiania, un des meilleurs gymnastes de la Norvège ; Matthew Henson, âgé de 23 ans, domestique nègre d'une force physique et d'une fidélité à toute épreuve. Mme Peary, qui est jeune et jouit d'une excellente santé, devait accompagner son mari jusqu'à Whale Sound. Ajoutons que ces messieurs se sont munis d'armes, de traîneaux, de bateaux et de provisions pour plus de deux ans.

D'après nos calculs, l'expédition doit se trouver au moment où nous écrivons ces lignes à l'extrémité septentrionale du « pays de la désolation », après avoir affronté les plus grandes fatigues et s'être exposée aux dangers sans nombre provenant du climat et d'une région encore inconnue. Souhaitons que dans un des prochains numéros du *Globe* nous puissions annoncer la réussite complète de cette nouvelle exploration du Grœnland et l'heureux retour de ces six intrépides voyageurs.

Egmond GŒGG.

Les lignes de passage des ouragans (tornades) dans l'Océan Indien méridional (*Cyclone Tracks in the South Indian Ocean*, from information compiled by Dr Meldrum, C.M.G., F. R. S., published under the authority of the Meteorological Council. Official n° 90, 1891, London). — Cartes météorologiques illustrant le parcours de deux ouragans dans la mer d'Oman (*Daily Weather Charts for the Period of six Weeks ending June 25 1885, to illustrate the Tracks of two Cyclones in the Arabian Sea;* published under the authority of the Meteorological Council. Official n° 80, 1891, London)[1].

Le Meteorological Office de Londres nous a de nouveau envoyé de ses publications remarquables et je veux attirer l'attention de la Société sur deux d'entre elles.

Le Dr Meldrum présenta en 1885 à l'Association britannique (British Association) une série de cartes météorologiques annuelles montrant les lignes de passage des ouragans, autant qu'il avait pu les déterminer d'après les données que les navires avaient fournies, pour les années 1856 à 1884 (*Report of the British Association 1885*, p. 195).

Depuis lors, il a pu remonter jusqu'à 1848 et pousser jusqu'à 1885, ce qui fait que sa statistique des tornades, la première sérieuse que l'on ait pour cette région, embrasse 38 années, dont 35 seulement ont fourni des documents, car il n'a pu être trouvé aucune mention de tornades pour les années 1849, 1850 et 1853.

Le Meteorological Office a publié ces cartes annuelles du Dr Meldrum en les complétant par l'adjonction de cartes mensuelles, sur lesquelles les ouragans des 35 années sont groupés par mois. S'il n'y a que 9 cartes mensuelles au lieu de 12, c'est que les mois de juin et juillet sont si pauvres en tornades qu'ils ont pu être représentés sur une seule carte, et que les mois d'août et de septembre ont été entièrement indemnes.

Outre les *ouragans progressifs* (à mouvement de translation), qui sont les ouragans traditionnels que chacun con-

[1] Cette communication a été lue par M. Émile Chaix dans la séance du 26 février 1892.

naît de nom, le Dr Meldrum signale l'existence d'*ouragans stationnaires*. Il en signale même beaucoup : 108 sur 328, soit le 33 %.

Ce chiffre ne me paraît pas tout à fait sûr. Car, s'il y a de ces ouragans stationnaires qui ont été observés plusieurs jours de suite (jusqu'à 6 jours) à une même place, il y en a beaucoup, 43 sur 108, c'est-à-dire 40 %, qui n'ont été constatés qu'un seul jour. Cela provient-il de ce qu'ils n'ont duré qu'un seul jour ou bien de ce qu'aucun navire n'est venu à la même place le jour suivant, ou de ce qu'aucun bâtiment n'était placé de manière à les constater plus loin le lendemain ? Il est impossible de le dire : les données manquent.

Je crois qu'il faudra exclure des calculs ces ouragans stationnaires d'un seul jour en supposant les chances égales pour qu'ils fussent stationnaires ou progressifs.

En tout cas l'existence de ces deux sortes de tornades a une grande importance pour les marins, car les manœuvres à faire pour les éviter sont différentes.

Aussi le Bureau météorologique a-t-il relevé pour chaque mois le nombre des uns et des autres, afin que les marins sussent en gros ce qui les attend.

Pour les 35 années où il a été signalé des ouragans, les chiffres bruts indiquent qu'il y en a eu :

Mois :	En tout :	dont progressifs :	dont stationnaires :	Stationnaires durant un jour :	Stationnaires durant plus d'un jour :
I	**71**	73 %	27 %	6	13
II	61	**90** »	10 »	0	6
III	59	68 »	32 »	8	11
IV	50	52 »	48 »	11	13
V	19	42 »	58 »	1	10
VI	3	33 »	**77** »	2	1
VII	2	50 »	50 »	2	1
VIII	**0**	—	—	—	—
IX	**0**	—	—	—	—
X	5	40 »	60 »	2	1
XI	25	48 »	52 »	10	3
XII	33	70 »	30 »	1	9
	328	77 %	33 %	41	67

Le tableau dressé avec les chiffres bruts montre : 1° que

les mois qui chaque année ont moins d'un ouragan quelconque sont ceux de notre été (donc de l'hiver austral), savoir de mai à novembre, tandis que les mois qui en ont de un à deux sont de décembre à avril, l'été austral; 2° que le maximum est en janvier, avec deux tornades en moyenne chaque année pendant ce mois, que le minimum est en août et septembre, où il n'y en a jamais eu; 3° que c'est de décembre à avril que la proportion des ouragans progressifs est la plus grande (atteignant 90 % en février), tandis que la proportion des stationnaires est plus grande dans les mois de l'hiver austral (atteignant 77 % en juin).

Mais je n'ai pas voulu tirer plus de conséquences des chiffres bruts, et voici comment je les ai modifiés:

Avant tout, comme jusqu'en 1857 tous les chiffres sont si faibles qu'ils sont peu comparables aux suivants, j'ai fait commencer ma statistique à l'année 1858, puis j'ai mis à part les ouragans stationnaires constatés *un seul jour*, afin de pouvoir les répartir autrement. Cela m'a donné un tableau d'où j'ai cru pouvoir tirer diverses conséquences:

1° Il y a eu 289 ouragans en 28 ans, ce qui en donne 10,3 par an. En partageant entre les stationnaires et les progressifs les ouragans stationnaires observés un seul jour, il y aurait eu 207 progressifs, soit 7,4 par an, ou les $^2/_3$, et 82 stationnaires, soit 2,9 par an, ou le $^1/_3$. En somme les stationnaires sont plus nombreux qu'on ne s'en doutait.

2° Il y a une période annuelle des tornades en général fort bien marquée : le maximum étant pendant l'été local, le minimum pendant l'hiver local.

3° On peut se demander s'il y a une période plus longue, s'il y a des séries d'années avec recrudescence et d'autres avec diminution dans la fréquence des tornades. Évidemment la série des années d'observation est trop courte pour donner quelque chose de définitif. Toutefois, après une époque de minima peu sûrs de 1848 à 1857, il semblerait qu'il y ait eu une époque de maxima de 1858 à 1863, puis une époque de minima moins constants entre 1864 et 1868, puis des maxima de 1869 à 1874 et des minima de 1875 à 1885.

On peut plus ou moins tirer de là une période d'environ sept années, mais je me hâte de dire qu'à mes yeux ce

chiffre n'a aucune valeur, c'est l'avenir qui dira s'il y a période ou non. —

En étudiant les cartes, j'ai trouvé que parmi les ouragans progressifs un certain nombre présentaient des anomalies dans la direction de leur mouvement de translation (il va sans dire que le mouvement de rotation se fait dans le sens des aiguilles de la montre).

La plupart des ouragans progressifs décrivent bien une courbe ressemblant plus ou moins à une hyperbole qui commence dans la région des îles Chagos, se dirige de là vers l'O.-S.-O., a son sommet vers l'île Maurice et s'éloigne dans la direction du S.-S.-E. Mais quelques-uns vont, par exemple, du N.-N.-O. au S.-S.-E., du N.-O. au S.-E., de l'O.-N.-O. à l'E.-S.-E., et plus ou moins en ligne droite.

On n'explique encore que par une hypothèse la translation habituelle des cyclones; ces cas exceptionnels vont encore compliquer la question.

Quant au sommet de l'hyperbole, au point de contour de la courbe décrite par les ouragans réguliers, sa place varie.

Une carte où j'ai marqué la position du sommet des hyperboles, m'a montré que la place de principale densité de ces points est dans la région de Maurice et la Réunion. Mais en distinguant selon les mois, on remarque un déplacement bien marqué suivant la position du soleil. Pendant les mois de grande fréquence (I, II, III), le centre de densité des sommets des hyperboles est par 21° lat. S. et 57° E. de Greenwich, c'est-à-dire vers la Réunion; pendant les mois de moindre fréquence, c'est-à-dire notre été, le centre de densité est plus au N.-E., par 14° de lat. S. et 75° E. de Greenwich, soit au S.-E. des îles Chagos. Ainsi les navires qui peuvent rester dans l'ouest de l'Océan Indien à cette époque ont toute chance d'éviter les ouragans.

L'aire visitée par les tornades change de forme et de place d'un mois à l'autre. Elle est toujours fort étendue, dépassant parfois 7 000 000 de kilomètres carrés. —

Les cartes du Meteorological Office permettent de voir que les divers ouragans ont des vitesses de translation parfois très différentes, oscillant entre 100 et 1000 kilomètres par 24 heures ou 4 et 40 kilomètres par heure.

En étudiant ce point de plus près, j'ai reconnu plusieurs

règles intéressantes, qui ne sont d'ailleurs pas sans exceptions.

1° Plus la vitesse de translation est grande, moins la courbe est prononcée, ou, vice versa : plus la translation est lente, plus la courbe est prononcée; c'est un fait très général, et c'est dans les courbes très prononcées que les vitesses descendent à 100 kilomètres dans les 24 heures, ou 4 km. par heure, ce que fait un marcheur ordinaire.

2° Vers le sommet de l'hyperbole, la vitesse de translation est toujours plus faible, ce qui est naturel puisque c'est là que la courbe est le plus accentuée. Le résultat de cela est que les régions voisines du sommet de l'hyperbole seront plus maltraitées parce que l'ouragan y séjournera et les balaiera plus longtemps.

3° Suivant la saison, la relation entre la courbe et la vitesse varie. Ainsi, tandis qu'en décembre, janvier et février quelques ouragans à courbes peu prononcées ont des vitesses de translation qui atteignent 1000 kilomètres dans les 24 heures, que la moyenne est de 650 km. et que ceux qui suivent des courbes très prononcées ne parcourent que 200, même 100 km., depuis le mois de mars toutes ces vitesses diminuent, ou plutôt tous les extrêmes sont atténués : les maxima sont 800 km., la moyenne environ 450 km., et les minima environ 300 km. en 24 heures.

Malheureusement, les cartes ne permettent pas de juger s'il y a une relation quelconque entre la courbe, donc aussi la vitesse de translation, et la dépression barométrique, donc la vitesse de rotation.

Un instant j'ai espéré trouver dans la seconde publication du Meteorological Office la réponse à cette question, mais en vain. Toutefois cette publication mérite un examen.

Le golfe d'Aden et la mer d'Oman sont rarement visités par des tornades, mais l'année 1885 en a vu deux à une dizaine de jours d'intervalle, au commencement de juin. Le premier surtout a été cause d'une foule de sinistres.

Le Meteorological Office a attendu d'avoir réuni les données fournies par 239 livres de bord, outre les observations des stations météorologiques côtières [1].

[1] La première étude, faite par le vice-amiral Cloué, a paru

Le premier ouragan a cheminé des Laquedives au détroit de Bâb-el-Mandeb, en augmentant toujours de force, puis a pénétré en Afrique.

On voit, d'après les cartes, qu'il régnait un temps parfait dans toute cette région jusqu'au 20 mai. Du 20 au 24, le temps se gâte un peu vers Ceylan. Le 26, on signale de petites tempêtes avec orages vers les Laquedives. Depuis le 27 mai on voit très bien le circuit que décrivent les lignes isobares autour du centre de dépression. Les jours suivants la dépression s'accentue encore en avançant.

Enfin, le 30, l'ouragan est déchaîné sur 1000 kilom. de diamètre, et le baromètre tombe à 747 et 737 millim. dans son centre. Le 31, avec une pression de 738 millim. au centre, l'ouragan est terrible. Le 1er juin on signale 721 millim., et toutes les misères météorologiques sont déchaînées. Le 2 cela empire encore. Le 3, le baromètre tombe à 707 millim., c'est-à-dire de 53 millim. Le soir, le centre de l'ouragan passe sur Obok, où toutes les maisons, sauf une, sont renversées et tous les arbres déracinés.

Le second ouragan prenait naissance le lendemain, mais il fut moins désastreux et se dirigea vers l'entrée du golfe Persique.

Le calcul de la vitesse de translation du premier ouragan m'a donné : jusqu'au 28 mai, 333 km. par 24 heures, et, du 28 au 30 mai, 185. Il y avait donc à première vue ralentissement de la vitesse de translation avec augmentation de celle de rotation. Mais les jours suivants donnent 330, 330, 440 et 550 km. par 24 heures, ce qui semblerait au contraire plaider pour une accélération simultanée des deux mouvements.

Dans le second ouragan, le mouvement de translation est aussi d'abord de 270 km., ensuite de 200, puis de 380 km. en 24 heures.

Il est donc absolument impossible de dire s'il y a relation entre ces deux vitesses.

Quant à la courbe de ces deux tornades du golfe d'Oman, elle a été nulle.

dans la *Revue maritime et coloniale*, vol. LXXXIX, puis dans les *Annalen der Hydrographie und maritimen Meteorologie*, V, 1886.

Un fait curieux et qui montre quelle influence capitale le vent a sur la circulation superficielle de l'Océan, c'est que les courants constatés à une même place changent de direction d'un jour à l'autre avec ces vents tournoyants, qui soufflent pourtant bien peu d'heures dans un même sens.

Le Meteorological Office a apporté par ces deux publications une excellente pierre à l'édifice de la science. Mais il faut bien espérer que des publications subséquentes permettront de savoir si la vitesse et la courbe de translation dépendent de la dépression barométrique et de la vitesse de rotation. Puis, quand on saura cela, il faudra trouver le pourquoi et le comment.

Émile CHAIX.

Geografiska Föreningens Tidskrift, redigerad af Dr R. HULT. Helsingfors, 1891, 1892.

Quelques mots seulement pour attirer l'attention des lecteurs du *Globe* sur le Bulletin de la Société ou pour mieux dire de l'une des Sociétés de géographie d'Helsingfors. La capitale de la Finlande compte en effet — comme Paris, Berlin ou Madrid — deux Sociétés de géographie. Ce sont présentement les plus septentrionales du monde.

L'une d'elles, dite *Sällskapet för Finlands geografi*, qui s'intitule en français : « Société de géographie de la Finlande », publie sous le nom de *Fennia* une revue plus ou moins trilingue, dont les articles suédois, finnois, voire français, sont généralement consacrés à la géographie de la Finlande et des régions avoisinantes.

L'autre société, la *Geografiska Föreningen i Finland* a un champ d'études plus vaste et un caractère à la fois plus pédagogique et plus populaire. Son Bulletin, qui paraît six fois par an, sous la direction de M. le Dr R. Hult, président de la Société, est écrit exclusivement en suédois. Il reproduit les principales communications faites à la Société et embrasse tous les domaines qui, de près ou de loin, se rattachent à la géographie.

Les informations qu'il donne ont une très grande variété.

Nous citerons au hasard de la plume, parmi les articles qui ont paru dans cette revue en 1891 et 1892, les conférences de M. R. Hammarström sur la Sibérie; de M. A.-E. Alfthan sur la Colombie britannique et sa situation économique; du même auteur sur les principaux narcotiques (bétel, kola, arsenic, opium, hachich, etc.) avec une carte indiquant l'aire géographique de leur répartition; de M. A. Thesleff sur Madagascar (avec une carte de l'île) et de M. B.-B. Björklund, missionnaire, sur l'Ovamboland (Afrique australe).

M. le Dr R. Hult y a publié entre autres travaux une revue géographique de l'année 1890-91, une étude sur le Congrès international des sciences géographiques de Berne (avec une phototypie de la ville fédérale) et un article sur les explorations du Dr Hans Schinz dans les possessions allemandes du sud-ouest de l'Afrique, ainsi qu'un grand nombre de notices de moindre étendue et d'articles bibliographiques.

Le tome III (1891) du *Tidskrift*, qui compte 372 pages et n'a pas moins de 21 cartes, planches ou vignettes, fait certainement honneur à la Société d'Helsingfors, qui le publie.

Arthur DE CLAPARÈDE.

W. ROSIER. Géographie générale illustrée : *L'Europe*. F. Payot, éditeur, Lausanne.

C'est à la fin de l'année dernière que paraissait à Lausanne le bel ouvrage de notre collègue M. Rosier. Quoique ce volume ait déjà reçu le baptême des critiques élogieuses d'un grand nombre de publications géographiques de la Suisse et de l'étranger, et que, ce qui vaut mieux encore, il soit sur les rayons de la plupart de nos bibliothèques et entre les mains de centaines et de centaines de nos enfants, nous tenons à remercier ici M. Rosier d'avoir publié un travail qui contribuera puissamment à répandre parmi notre jeunesse le goût des connaissances géographiques.

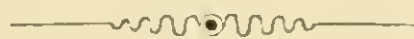
En effet, le livre de M. Rosier présente une science, en

apparence sèche et aride, sous une forme nouvelle et attrayante. Non seulement l'auteur, — après avoir jeté un coup d'œil d'ensemble sur la terre et sur notre continent, — étudie d'une manière claire et vivante les conditions physiques, sociales et économiques de la Suisse et des autres États européens, mais il accompagne son étude de descriptions, de considérations historiques et de comparaisons qui éveillent à chaque pas l'attention du lecteur. Ce qui, en outre, donne à cette publication un cachet tout particulier d'intérêt et de vie, ce sont 204 gravures et 124 cartes et tableaux graphiques destinés à faciliter la compréhension du texte. « Ce livre, disent à ce propos les *Geographische Nachrichten,* est supérieur par le nombre des illustrations, des cartes et des plans à tous les manuels populaires et scientifiques de géographie parus jusqu'à ce jour. »

M. Rosier a l'intention de publier encore deux volumes, qui feront suite à *L'Europe;* le second renfermera la description des autres parties du monde, et le troisième comprendra les phénomènes généraux dont la surface du globe est le théâtre.

Ajoutons, en terminant, que l'ouvrage de M. Rosier, publié sous les auspices des Sociétés suisses de géographie, a reçu des subventions de la Confédération et des cantons romands et qu'il a obtenu une distinction à l'Exposition internationale géographique de Berne en 1891. Une œuvre qui naît dans des conditions aussi favorables est assurée d'un grand succès, et nous ne pouvons que féliciter notre collègue d'avoir trouvé — ce qui n'arrive pas toujours — la récompense que méritent son savoir et son infatigable labeur.

Egmond Gœgg.



OUVRAGES REÇUS

De février à juin 1892.

DONS D'AUTEURS ET AUTRES

Dons du Bureau fédéral de statistique :

Journal de Statistique suisse. 27e année, 1891 : 4e trimestre. Berne, 1891 : in-4°. — 28e année, 1892 : 1er trim., Berne, 1892 ; in-4°.

Émigration de la Suisse pour les pays d'outre-mer en 1891. s. l. 1892, in-4°, 4 p.

Dons de la Smithsonian Institution :

Tenth annual Report of the *U.-S. Geological Survey*, 1888-89, by *J.-W. Powell.* Part I : Geology : part II : Irrigation. Washington, 1890 : in-8°.

Annual Report of the board of Regents of the *Smithson. Instit.* for the year ending june 30, 1889. Report of the National Museum. Washington, 1891 ; in-8°.

Cyrus Thomas : Catalogue of prehistoric works east of the Rocky Mountains. Washington, 1891 ; in-8°.

James Owen Dorsey : Contributions to North-American Ethnology. Vol. VI. The Cegiha Language. Washington, 1890 ; in-4°. — Omaha and Ponka Letters. Washington, 1891 : in-8°.

Dons du gouvernement du Mexique :

Exportaciones en año fiscal de 1890 a 1891. Noticias formadas bajo la direccion di *Javier Stavoli.* Mexico, 1891 ; fol°.

Amonedaciones é introducciones de Metales preciosos a las casas de Moneda. Año de 1890 a 1891. Mexico, 1892 ; in-8°.

Dons de M. Guido Cora, M. H. :

Gerardo Rohlfs : Tripolitania. Viaggio da Tripoli all' oasi

Kufra. Ediz. ital. per cura del prof. G. Cora. Milano, 1887; in-8°.

Aristide Perucca : In Birmania. Note di viaggio illustrate. Torino, 1886; in-8°.

Guido Cora : Cenni generali intorno ad un viaggio nella Bassa Albania (Epiro) ed a Tripoli di Barberia. Torino, 1875; in-4°. — Cenni sui lavori del Comitato polare internazionale e sulla progettata stazione scientifica italiana. Roma, 1880; in-8°. — Discours prononcé à la séance d'inauguration du VIIe Congrès international des Américanistes, à Berlin, 2 octobre 1888. (Berlin) ; in-8°.

Estratti del *Cosmos* di Guido Cora. 1877-1884 : Materiali per l'altimetria italiana, da *Giov. Marinelli.* Ser. I-V, VIII. — 1880-1891 : Prof. *P. J. Veth :* Su Selajar ed isole adiacenti. — *P.-F. Denza :* L'Associazione meteor. italiana. — *Gasp. Gorresio :* I climi e le condizioni naturali dell' India. — *G. Cora :* Note cartograf. sulla Regenza di Tunisi. — D^re *Dom. Lovisato :* Appunti etnograf. con accenni geolog. sulla Terra del Fuoco. L'Heggiaz settentrionale. — *C. F. Crema :* Missione italiana da Tangeri a Marocco e Mogador diretta dal comm. *S. Scovasso.* — *G. Schweinfurth :* Intorno ad alcune esplorazioni botaniche nell' Arabia meridionale eseguite dal Sig. *A. Deflers* nel 1889-90. — *G. Cora :* Appunti e cenni critici sull' opera del prof. *H.-F. Biedermann* : « La nazionalità nel Tirolo et le sorti incostanti della loro diffusione. »

Dons de M. Raoul Gautier, M. E., au nom de l'Observatoire de Genève :

Europäische Gradmessung. Das schweizerische Dreiecknetz, herausgegeb. von der schweiz. geodätisch. Commission. I. Band : Die Winkelmessungen und Stationsausgleichungen. Zürich, 1881 ; in-4°. — II. Band : Die Netzausgleichung u. die Anschlussnetze der Sternwarten u. astronomischen Punkte. Zürich, 1885 : in-4°. — IV. Band : Die Anchlussnetze der Grundlinien. Zürich, 1889 ; in-4°.

Association géodésique internationale. Le réseau de triangulation suisse. Publié par la Commission géodésique suisse. IIIme vol. : La mensuration des bases, par *A. Hirsch* et *J. Dumur.* Lausanne, 1888 : in-4°.

Rudolf Wolf : Geschichte der Vermessungen in der Schweiz als historische Einleitung zu den Arbeiten der geodätisch. Commission. Zürich, 1878; in-4°.

Schweizerisches geographisches Bilderwerk für Schule u. Haus. XII grosse chromolithogr. Bilder, von *Benteli*, mit Commentar von *G. Stucki*. Bern, W. Kaiser (vorm. Antenen), 1890-91 (don de l'éditeur).

Élisée Reclus : Nouvelle Géographie universelle; livraisons 930-959 (don de l'auteur, M. H.).

Vivien de Saint-Martin : Nouveau dictionnaire de géographie universelle; livr. 62 et 63 (don de l'auteur, M. H.).

Statistique générale de la France. Tome XX. Statistique annuelle : année 1890. Paris, 1891, in-8° (don du Ministère du Commerce et de l'Industrie).

Die landeskundliche Literatur der Provinzen Ost-u. Westpreussen. Heft I : Allgemeine Darstellungen u. Karten. Kœnigsberg, 1892 ; in-8° (don de la Soc. géogr. de Kœnigsberg).

Ten Years Sunshine in the British Isles. London, 1891 ; in-8° (don de l'Office météorol. de Londres).

First Report of the U.-S. Board on geographic names. 1890-91. Washington, 1892 ; in-8° (Don du Bureau des noms géographiques, à Washington).

Anuario estadistico de la ciudad de Buenos-Aires. Año I, 1891. Buenos-Aires, 1892; in-8° (don de la Direction de Statistique municipale de Buenos-Aires).

Federico Moreno : Petroleum in Peru, from ad industrial point of view. Translated from the original spanish. Lima, 1891 ; in-8° (don de la Soc. géogr. de Lima).

Capit. *Ricour :* La carte du Maroni (Guyane). Extr. Rev. de géogr., Paris, 1892; in-8° (don de l'auteur).

Herrmann Abich : Ueber krystallinischen Hagel im unteren Kaukasus in seiner Beziehung zu der Physik des Bodens. Wien, 1879, in-8° (Taf. u. Karte). — Geologische Forschungen in den kaukasischen Ländern. Theil I : Eine

Bergkalkfauna aus der Araxesenge bei Djoulfa in Armenien. Wien, 1878; in-4° (Taf. u. Holzschn.). — Theil II : Geologie des Armenischen Hochlandes; 1° Westhälfte. Wien, 1882; in-4° (Atlas, Taf. Kart., Holzschn.). (Don de M. le pasteur A. Hoffmann, M. E.).

Victor Dingelstedt : Le droit coutumier des Khevsoures. Paris, 1892; in-8°. — The small trades of the Caucasus. Repr. from the Scot. Geogr. Mag. march 1892 (dons de l'auteur, M. E.).

Expédition russe au Thibet sous la direction de M. *Pievtzoff.* Part. II : Géologie, par *C. Bogdanowitch.* St-Pétersbourg, 1892; in-4° (en russe. Don de M. Vénukoff, M. C.).

Vital Cuinet : La Turquie d'Asie. Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie Mineure. T. I, fasc. 1; t. II, fasc. 4. Paris, 1891; in-8° (Dons de l'auteur, M. C.).

Oskar Lenz : Nyassa-Shiré. Separ.-abdr. aus *Ausland;* 1872, n° 8 (don de l'auteur, M. C.).

Rudolf Mayr : Eine Afrikareise von 18 Tagen. Wien, 1892; in-8° (don de l'auteur).

H. Hoeylaerts : Le royaume de Siam. Bruxelles, 1892; in-8° (don de l'auteur, M. C.).

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Berne. — Journal de statistique suisse. 28me année. 1892, 1er trim.

Genève. — Société de géographie. Le Globe, t. XXXI (5e série, t. III). Bulletin n° 1, février 1892.

Id. Sections romandes du Club alpin suisse. L'Écho des Alpes. 27e année, 1892, n° 4; 1892, n° 1.

Lausanne. — Société vaudoise des Sciences naturelles. Bulletin : 3e série, XXVII, n° 105.

Paris. — Société de géographie. Compte rendu : 1892, nos 2-11 ; Bulletin trimestriel : 1891, n° 4.

Id. Société de géographie commerciale. Bulletin : t. XIV, 1892, nos 1-3.

Id. Société d'anthropologie. Bulletin : 4me sér., t. II, 1891, nos 1-4.

Paris .— Journal asiatique. T. XIX, 1892, nos 1-2.
Id. Revue géographique internationale. 1891, n° 194; 1892, nos 195-196.
Id. Revue diplomatique et Moniteur des Consulats. XIVme année, 1892, nos 5-25.
Id. Moniteur des Colonies. 1892, XIme année, nos 516-523.
Id. Comité de l'Afrique française. Bulletin : 1892, nos 2-6.
Id. Le Tour du Monde. 1892, liv. 1617-1640.
Id. Nouvelles géographiques. 1892, nos 1-5.
Id. Annales de géographie. 1891-92, nos 2-3.

Annecy. — Société florimontane. Revue savoisienne : 1892, nos 1-3.

Bordeaux. — Société de géographie commerciale. Bulletin : 1892, nos 2-11.

Bourg. — Société de géographie de l'Ain. Bulletin : 1892, nos 1-2.

Douai. — Union géographique du Nord de la France. Bulletin : 1891, nos I-VIII.

Laon. — Société de géographie de l'Aisne. Bulletin : 1892, n° IX.

Le Havre. — Société de géographie commerciale. Bulletin : 1892, nos I-IV.

Lille. — Société de géographie. Bulletin : 1891, n° 12; 1892, nos 1-4.

Lorient. — Société bretonne de géographie. Bulletin : 1891, 4me trim.; 1892, 1er et 2me trim.

Lyon. — Société de géographie. Bulletin : 1891-92, livraisons 5-6.
Id. Société d'anthropologie. Bulletin : t. IX, 1890, n° II.

Marseille. — Société de géographie. Bulletin : 1892, 2me trim.

Montpellier. — Société languedocienne de géographie. Bulletin : 1892, 2me trim.

Nancy. — Société de géographie de l'est. Bulletin : 1891, trim. 1-4.

Nantes. — Société de géographie commerciale. Bulletin : 1891, trim. 3-4.

Oran. — Société d'archéologie et de géographie de la prov. d'Oran. Bulletin : 1891-92, nos 51-52.

Orléans. — Société archéologique et historique de l'Orléanais. Bulletin : 1891, 1er trim.

Rochefort. — Société de géographie. Bulletin : 1890-91, nos 3-10.

Toulouse. — Société de géographie. Bulletin : 1891, nos 3-10.

St-Quentin. — Société de géographie. Bulletin : 1891-92, no 16.

Tours. — Union géographique du Centre. Société de géographie de Tours. Revue : 1892, nos 2-5.

Bruxelles. — Société royale belge de géographie. Bulletin : 1891, nos 3-4.

Anvers. — Société royale de géographie. Bulletin : 1892-93, no 2-3.

Le Caire. — Institut égyptien. Bulletin : 1890-92, no 2-3.

Id. Société khédiviale de géographie. Bulletin : 1891, no 7 ; 1892, no 8.

Londres. — Société royale de géographie. Proceedings : 1892, nos 2-6.

Id. Société royale de météorologie. Quarterly Journal : 1892, nos 81-82.

Id. Office météorologique. Annual Report : for the year ending 31 of march 1891.

Manchester. — Société de géographie. Journal : 1891, nos 1-3.

Newcastle-on-Tyne. — Société de géographie de Tyneside. Journal : vol. I, no 5.

Édimbourg. — Société royale écossaise de géographie. Magazine : 1892, nos 1-6.

Brisbane. — Société royale de géographie d'Australie : section de Queensland. Proceedings : 1871-92, vol. VII, part. 1.

Washington. — Société nationale de géographie. Magazine : vol. III, pp. 205-261 ; vol. IV, pp. 1-162.

New-York. — Société américaine de géographie. Bulletin : 1891, n° 4, part 2; 1892, n° 1.

Minneapolis. — Académie des Sciences naturelles du Minnesota. Bulletin : vol. III, 1887-89, n° 2.

Aarau. — Société de géographie commerciale de la Suisse moyenne. Annuaire : IV, 1890 : V, 1892.

Bâle. — Geographische Nachrichten. 1892, n°s 3-11.

Berlin. — Société de géographie. Verhandlungen : 1892, n°s 1-5. — Zeitschrift : 1891, n° 6.

Id. Himmel und Erde. 1891-92, n°s 5-9.

Id. Deutsche Kolonial Zeitung. 1892, n°s 2-6.

Brême. — Société de géographie. Deutsche geographische Blätter : 1892, n° 1.

Darmstadt. — Société de géographie. Notizblatt : 1890-1891, n°s 11-12.

Greifswald. — Société de géographie. Jahresbericht : II, 1883-86 ; III, 1886-89 ; IV, 1889-90.

Gotha. — Mittheilungen aus Just. Perthes' Geograph. Anstalt. 1892, n°s 2-6.

Kiel. — Société des Sciences naturelles de Schleswig-Holstein. Schriften : t. IX, 1892, 2e livr.

Lübeck. — Société de géographie. Mittheilungen : 1890, n° 3.

Metz. — Société de géographie. Jahresbericht : XII, 1890-91.

Weimar. — Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie. 1891, n°s 3-7.

Vienne. — Société imp. et roy. de géographie. Mittheilungen : 1892, n°s 2-4.

Id. Société d'Anthropologie. Mittheilungen : 1891, n°s 4-6 ; 1892, n°s 1-2.

Id. Oesterreich. Monatsschrift für den Orient. 1892, n°s 1-4.

Rome. — Société italienne de géographie. Bollettino : 1891, n°s 5-12 ; 1892, n°s 1-5.

Id. Bollettino del ministero degli Affari esteri : 1891, juillet-déc. : 1892, janv.-mai.

Milan. — Institut royal lombard des Sciences et lettres. Rendiconti : vol. XXII, 1889 ; vol. XXIII, 1890.

Id. L'Esplorazione commerciale e l'Esploratore : 1891, n°s 5-12.

Naples. — Société africaine d'Italie. Bollettino : 1891, n°s 3-12 ; 1892, n°s 1-4.

Turin. — Cosmos del prof. Guido Cora : 1889-90, n°s 7-12 ; 1891-92, n° 1.

Venise. — Institut royal vénitien des Sciences, Lettres et Arts. Atti : serie 7^{a}, tomo II, 1891, dispense 1-10.

Madrid. — Société de géographie. Boletin : 1891, t. XXX, n°s 5-6, t. XXXI, n°s 1-6 ; t. XXXII, 1892, n°s 1-4.

Manille.— Observatoire météorologique. Observaciones : 1890, n°s 8-12 ; 1891, n°s 1-5.

Mexico. — Observatoire central météoro-magnétique. Boletin mensual. 1890, n°s 1-3.

Id. Société scientifique *Antonio Alzate*. Memorias y Revista : 1891, t. V, n°s 3-12 ; t. VI, n°s 1-2.

Id. Boletin de agricultura, mineria e industrias. 1re année, juillet 1891, n°s 1-5.

Tacubaya. — Observatoire astronomique national. Boletin : t. I, 1890, n°s 4-9.

Lima. — Société de géographie. Boletin : 1891-92, t. I, n°s 4-12.

Buenos-Aires.—Institut géographique argentin. Boletin : 1889-90, t. XI, n°s 10-12 ; 1890-91, t. XII, n°s 1-12.

Lisbonne. — Société de géographie. Boletim : 1891, n°s 1-5.

Rio-de-Janeiro. — Observatoire national. Revista mensal : 1891, n°s 4-12 ; 1892, n° 1.

Id. Institut historique et géographique du Brésil. Revista trimensal : 1891, n°s 1-2.

S. Paulo. — Commission géographique et géologique de la prov. de S. Paulo..Boletim : 1890, nos 4-7.

Bucharest. — Société géographique roumaine. 1890, trim. 2-4; 1892, trim. 1-2.

Amsterdam. — Société royale néerlandaise de géographie. Tijdschrift : 1891, nos 3-8; 1892, t. IX, nos 1-2.

Copenhague. — Société royale danoise de géographie. Geografisk Tidskrift : 1891-92, t. XI, nos 1-6..

St-Pétersbourg. — Société impér. russe de géographie. Izvestiya (bulletin) : 1891, nos 3-6.— Rapport annuel : 1890.

Helsingfors. — Société de géographie de Finlande. Fennia : n° 4, 1891.

Id. Société de géographie (Geografiska Föreningen). Tidskrift, 3me ann., 1891, nos 1-6; 4me ann., nos 1-3.



LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTE DE GÉOGRAPHIE DE GENÈVE

M. H. BOUTHILLIER DE BEAUMONT, *Fondateur de la Société, Président honoraire.*

BUREAU EN 1892.

MM. Arthur DE CLAPARÈDE, *Président.*
Adolphe GAUTIER, *Vice-Président.*
Émile CHAIX, *Secrétaire général, Rédacteur du* Globe.
Adolphe DE MORSIER, *Trésorier.*
Arthur D'ARCIS, *Conservateur de la Bibliothèque.*
Henri DE SAUSSURE.
Raoul GAUTIER.
Gustave ROCHETTE.
Charles BOURRIT.
Édouard DUFRESNE (Dr).
Egmond GŒGG.
Ernest STRŒHLIN.

Commission du Globe :

Le PRÉSIDENT, le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL et MM. D'ARCIS et GŒGG.

I. MEMBRES EFFECTIFS

MM.
Ador, (Mme Édouard).
Amend, Hugo.
Annevelle, Albert.
Arcis (d'), Arthur.
Audéoud, Francis.

Bartholoni, Fernand.

MM.
Bedot, Maurice.
Bertrand, Alfred.
Besson, Émile.
Bétant, Charles.
Boissier, Agénor.
Bonna, Paul.
Borck, Johanna (Mlle).

MM.
Bourrit, Charles.
Bourrit (Mme Octave).
Bouthillier de Beaumont, Frank.
Bouthillier de Beaumont, Henri.
Bouthillier de Beaumont (Mme H.)
Brémond, Aloïs.
Brocher de la Fléchère (Mme).

Candolle (de), Alphonse, prof.
Cartier, Louis.
Cellérier, Lucien.
Cellérier (Mme Charles).
Cellérier, Mathilde (Mlle).
Chaix, Émile.
Chaix, Paul, professeur.
Chaix, Sarah (Mlle).
Choisy, Louis, pasteur.
Claparède, Alexandre.
Claparède (de), Arthur.
Claparède, René.
Clément, André.

Dardel, Laure (Mlle).
Delebecque, A.
De Lor, avocat.
Dingelstedt, Victor.
Dominicé, Adolphe.
Dominicé, Raoul.
Duchêne, Antoinette (Mlle).
Dufour, Marc, docteur.
Dufresne, Édouard, docteur.
Dunant, Pierre, docteur.

Eynard, Edmond.

Favre, Camille.
Favre, Édouard.
Ferrière, docteur.
Ferrière, L., pasteur.
Flournoy, Edmond.
Flournoy, Théodore, prof.
Frossard de Saugy, Édouard.
Frossard de Saugy, Maria (Mme).
Fulpius, Léon.

Galland, Charles.
Galopin-Binet (Mme).
Galopin, Charles, professeur.

MM.
Gautier, Adolphe.
Gautier, Edmond.
Gautier, Émilie (Mlle).
Gautier, Lucien, professeur.
Gautier, Raoul, professeur.
Gay-Roche, Henri.
Gœgg, Egmond.
Gosse, Hippolyte, Dr prof.

Hoffmann, A., pasteur.
Hoffmann, Louis-Frédéric.

Lenoir, David.
Lombard, Alexis.
Lombard, Frank.
Lombard, H.-Clt., Dr (senior).
Lombard, Henri-Charles, docteur (junior).
Lombard-Trembley (Mme Hri).

Maquelin, Louis.
Martin, Antoine.
Martin, Charles, pasteur.
Martin, Édouard, docteur.
Martin, Ernest, prof.
Martine, Eugène.
Mercier, Fanny (Mlle).
Micheli, Marc.
Mirabaud, Georges.
Morin-Cayla, Théodore.
Morsier (de), Adolphe.
Moynier, Gustave.

Naville, Aloys.
Naville, Émile.

Odier, Émile.
Odier, Ernest.
Odier, James.
Oltramare, Gabriel, docteur.
Oltramare, Paul.

Paccard, Edmond.
Perron, Charles.
Pictet, Alfred.
Prévost-Le Fort, Georges.

Ramu, Édouard.

MM.
Rapin, docteur.
Rive (de la), Gaston.
Rive (de la), Théodore.
Rivier, Charles, pasteur.
Rochette, Gustave.
Rochette (Mme G.).
Rochette-de Fernex, Jules.
Rosier, William.

Saint-Georges (de), cte William.
Saint-Georges (de), comtesse.
Sarasin, Georges.
Saussure (de), Henri.
Saussure (de), Léopold.
Saussure (de), Théodore.
Sautter, Louis.

MM.
Schazmann, Jacques.
Stadnitsky (Mme).
Stein, Lewis.
Stoutz (de), Louis.
Strézoff, Georges.
Strœhlin, Ernest, professeur.

Traz (de), Ernest.
Turrettini, François.

Vaucher, Henri.

Wertheimer, grand rabbin.
Welter, Henri.
Wyttenbach (de).

II. MEMBRES HONORAIRES

MM.
Daniel Colladon, professeur, à Genève.
Scherrer-Engler, président de la Société de géographie commerciale de la Suisse orientale, à Saint-Gall.
le Dr Théophile Studer, professeur, ancien président de la Société de géographie de Berne.
le baron de Richthofen, président de la Société de géographie de Berlin.
de Séménoff, président de la Société impériale de géographie de Russie.
le Dr Nordenskiöld, professeur, à Stockholm.
P.-J. Veth, professeur, président de la Société néerlandaise de géographie.
Julius de Payer, à Francfort s/M.
Charles Maunoir, secrétaire général de la Société de géographie de Paris.
Vivien de Saint-Martin, ancien président de la Société de géographie de Paris.
le baron Reille, à Paris.
Van der Maëlen, à Bruxelles.
le commandeur Cristoforo Negri, à Turin.
sir H. Rawlinson, à Londres.
Ch. Rieu, à Londres.
le Dr Schweinfurth, au Caire.
H.-M. Stanley, à Londres.

MM.
Savorgnan de Brazza, au Gabon.
Van de Velde, à Bruxelles.
Henri Moser, à Schaffhouse.
Édouard Naville, à Genève.
Alexandre Woeïkoff, professeur, à Saint-Pétersbourg.
Emin-Pacha (Dr Édouard Schnitzler), en Afrique.
Guido Cora, professeur, à Turin.
Dr Gobat, président de la Société de géographie de Berne.
Numa Droz, conseiller fédéral, à Berne.
Élisée Reclus, à Sèvres.

III. MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.
Aimé Humbert, professeur, à Neuchâtel.
Sylvius Chavannes, à Lausanne.
Müllhaupt de Steiger, à Berne.
Amrein, professeur, à Saint-Gall.
Dr Lenz, professeur, à Vienne.
H. Duveyrier, à Paris.
Mich. Vénukoff, à Paris.
William Huber, à Paris.
Léon de Rosny, à Paris.
André de Bellecombe, à Paris.
H. Hoeylaerts, consul général de Siam, à Bruxelles.
A. Meulemans, à Paris.
Coillard, missionnaire, au Zambèze.
A. de Smidt, general-surveyor, au Cap.
Luciano Cordeiro, secrétaire général de la Société de géographie de Lisbonne.
P. Berthoud, missionnaire, Baie de Delagoa.
Frank Vincent, à New-York.
Albert Roussy, à Kïef (Russie).
F. Ramseyer, missionnaire, à la Côte d'Or.
Moreno, professeur, à la Paz, Bolivie.
le Dr Hotz-Linder, à Bâle.
le prince Roland Bonaparte, à Paris.
le comte de Bizemont, à Paris.
Charles Gauthiot, secrétaire général de la Société de géographie commerciale, à Paris.
Paul Gaffarel, professeur, à Dijon.
A.-J. Mounteney Jephson, à Londres.
le chanoine C.-G. Toni, à Cannobio, Italie.
Jules Borelli, à Marseille.

Vital Cuinet, secrétaire de l'Administration de la Dette publique ottomane, à Constantinople.
Professeur Ed. Brückner, à Berne.
Jules Maret, à Neuchâtel.
Professeur C. Knapp, à Neuchâtel.
R. A. Eekhout, à Soekaboemi (Java).
Colonel Coello, président de la Société de géographie de Madrid.

MÉMOIRES

MÉMOIRES

LA PROVINCE DE PRUSSE

EN 1891

NOTES ET SOUVENIRS

PAR

M. le professeur Ernest STRŒHLIN

Mesdames et Messieurs,

J'ai eu, dans le courant de décembre 1891, le plaisir de vous servir de guide en Silésie[1], c'est-à-dire dans la partie orientale de la monarchie des Hohenzollern ; aujourd'hui, je vous propose de m'accompagner dans la province de Prusse proprement dite, qui en constitue la fraction nord-est et dont le nom a été étendu, à partir du commencement du XVIIIme siècle, précisons la date, du 18 janvier 1701, à l'ensemble du royaume.

[1] Nous aurions voulu donner ici le texte de cette première communication dont le *Bulletin*, n° 1, de cette année annonçait (p. 47) la publication ; malheureusement l'auteur ne l'a pas rédigée. — *Réd.*

Si cette région est séparée de la précédente par la province de Posen, elle possède toutefois en commun avec elle ce trait d'une terre primitivement slave, graduellement germanisée par le zèle et l'intelligence supérieurs des émigrants venus de l'ouest. Les limites en sont : la Baltique au nord, le gouvernement russe de Kowno et la Pologne à l'est, le même royaume de Pologne et le grand-duché de Posen au sud, le Brandebourg et la Poméranie à l'ouest.

La loi du 19 mars 1877 a séparé, au point de vue administratif, la province de Prusse en deux parties distinctes, pour mettre fin à une opposition séculaire, engendrée par la divergence des intérêts industriels et commerciaux, financiers et agricoles, ainsi que par la rivalité des deux plus grandes villes de la région : Kœnigsberg et Danzig. La Prusse orientale offre une superficie de 36 982, la Prusse occidentale de 25 409 kilomètres carrés; en d'autres termes, elles embrassent l'étendue, la première de six, la deuxième de quatre départements français de moyenne grandeur.

Quelques mots d'abord sur la Baltique.

La dénomination qu'elle a reçue, non seulement chez les peuples d'origine germanique, mais chez les Finnois et les Scandinaves, met en relief la place qu'elle occupe dans l'ensemble hydrographique européen : la mer de l'Est, Ostsee, tandis que l'épithète de Balt, choisie par les Français et les Russes, signifie ceinture et ferait allusion aux îles qu'elle entoure de ses flots. Déjà Pytheas, dans un passage de sa relation qui nous a été conservé par Pline, aurait entretenu ses compatriotes d'une *insula*

immensæ magnitudinis, appelée *Baltica* ou *Basilea,* ce qui ne pourrait vraisemblablement s'entendre que de l'extrémité méridionale de la Suède; mais il est facile de comprendre l'erreur dans laquelle tomba l'audacieux navigateur marseillais, habitué aux lumineux horizons de la Méditerranée et aux contours si nets de la Provence, lorsqu'il se vit engagé dans ces sinistres parages, où les falaises de granit n'émergent qu'à de rares intervalles de leur épaisse enveloppe de brume, où terre ferme et océan demeurent confondus durant l'interminable nuit hivernale.

Au premier aspect, et de quelque point de ses côtes qu'on l'envisage, on reconnaît dans la Baltique une mer intérieure, absolument différente de cet Atlantique si magnifiquement ouvert en tous sens, dont les vagues furieuses battent incessamment les roches du Cornouailles ou les promontoires de l'Armorique. A Danzig comme à Kœnigsberg, on devine déjà la solide fermeture qu'opposent à son expansion vers l'occident le Jutland et les îles danoises. Sa physionomie générale, même par les plus beaux jours d'été, reste toujours empreinte d'une certaine tristesse; sa coloration, loin d'arriver jamais au bleu d'azur ou au vert émeraude, atteint tout au plus au gris bleu de l'acier, de telle sorte que l'épithète qui lui conviendrait le mieux serait celle de pâle, faussement appliquée à l'Adriatique par Alfred de Musset :

A Venise, à l'affreux Lido
Où vient, sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique.

A mes yeux, le Lido ne manquait pas de charme,

il y a deux ans, par une radieuse après-midi de mai, lorsque je contemplais de sa grève une mer aux teintes chaudes, tout éblouissante et scintillante, chatoyante de mille reflets ; mais on ne saurait demander à un poète la précision d'un géographe.

Hâtons-nous de revenir vers le nord. Il suffit d'un jour d'humidité ou de brouillard, comme il s'en rencontre trop abondamment dans ces parages, pour que nos regards soient affligés par une mer d'un gris boueux ou d'un jaune sale. Même par un pur soleil de printemps, ces paysages du nord ne laissent pas d'être empreints d'une douce mélancolie. J'ai parcouru l'espace qui sépare la Marienburg de Kœnigsberg, le 1er mai 1891, avec un ciel sans nuages. A droite, la chaîne des dunes, puis la mer, sur la brillante surface de laquelle se détachent, de temps à autre, les voiles brunes d'une barque ou la lourde cheminée d'un steamer ; à gauche, des champs de seigle et de pommes de terre qui se déroulent à perte de vue, de maigres pâturages, ou plus souvent encore des forêts de sapins et de bouleaux, entrecoupées par une multitude de lacs, dans le clair miroir desquels se reflètent, avec la silhouette des grands arbres, des vols pressés de cygnes et de canards sauvages, de vanneaux, de sarcelles et autres rapides voyageurs.

Cette note de tristesse, qui m'avait frappé pendant mon trajet, je l'ai retrouvée, fortement accusée, chez les peintres qui, soit à l'Exposition générale de Berlin, soit à une autre exposition, locale celle-ci mais très intéressante, que je visitai à Kœnigsberg, ont essayé de reproduire la physionomie de cette région.

A ce caractère de mer intérieure et fermée se rattachent pour la Baltique différentes particularités, et tout d'abord son manque de profondeur, puisque le maximum atteint avec la sonde sur la côte scandinave, dans les parages de l'île de Gottland, ne dépasse pas 275 mètres, tandis que la moyenne n'en comporte que 65 et qu'il existe une diminution graduelle dans le sens de l'ouest à l'est. Ajoutez-y, avec l'absence presque complète de marées, la froideur et la transparence extraordinaires des eaux pendant les périodes de calme, ainsi que leur faible salure (un tiers par comparaison avec l'Atlantique), le manque à peu près total de communication avec d'autres mers, entraînant l'alimentation presque exclusive par les nombreuses rivières tributaires.

A défaut de flux et de reflux, dont les effets demeurent imperceptibles, la Baltique est exposée en toute saison, mais tout particulièrement en automne, lorsque d'inégales pressions naissent dans une atmosphère saturée d'humidité, à des crues partielles, irrégulières, accidentelles, qui peuvent élever son niveau de plus d'un mètre. Les courants, tout aussi redoutables, malgré la faible profondeur, que dans les autres méditerranées, se portent naturellement du N.-E. au S.-O., si bien qu'en vertu de la force dominante et quelles que puissent être les autres circonstances, secondaires et adventices, la masse des eaux se trouve portée de Torneo et de Pétersbourg vers les côtes du Danemark et de la Poméranie, leur vitesse variant d'après la position des rochers et des îlots, les effets des crues, le gisement des rives.

Malgré l'inconstance habituelle de la météorologie dans ces parages, on peut toutefois observer que les vents de l'est l'emportent au printemps, les vents de l'ouest en automne, tandis qu'au fort de l'été les calmes plats peuvent se prolonger pendant plusieurs jours consécutifs. Les changements subits de l'atmosphère, la fréquence et l'intensité des orages, l'épaisseur des brouillards, les récifs qui se dressent devant les baies de la Suède et de la Finlande, les bancs de sable qui barrent l'accès des côtes de la Prusse, tout s'unit pour rendre la navigation de la Baltique une des plus dangereuses. Si les brisants y sont moins terribles que dans la mer du Nord, il s'y entrechoque, par les gros temps, des vagues courtes et rompues qui atteignent quelquefois une hauteur prodigieuse.

C'est dans les golfes de Bottnie et de Finlande que les eaux, saisies par les premiers froids d'octobre, se changent peu à peu en vastes glaçons. Détachés par les tempêtes, ceux-ci avancent confusément dans la partie méridionale de la Baltique, se réunissent en décembre par une température rigoureuse et finissent par offrir l'immense et compacte étendue qui interdit toute navigation. Si, dans cette dernière région, le dégel commence en avril, les deux golfes sont rarement libres avant la fin de mai. Ce n'est qu'à partir de cette époque que la navigation reprend toute son activité, que les eaux de la Baltique, soulevées par l'orage, jettent sur les côtes de la Prusse orientale la forte masse d'ambre qui s'y recueille, que les habitants du littoral se livrent à la pêche d'une variété locale du hareng, le strœming.

Le commerce de la Baltique revêt une haute importance pour les pays maritimes situés à l'occident de l'Europe. La Suède exporte, principalement des ports de Gefle et de Stockholm, du fer, du cuivre, des planches de sapin, de la poix, du goudron; la Russie, surtout des ports de Pétersbourg, de Riga, de Reval et de Libau, du fer, des bois de charpente, des planches, des mâts, du suif, du chanvre, du lin, des cuirs, des pelleteries; la Prusse, particulièrement des ports de Memel, Pillau-Kœnigsberg, Elbing, Danzig, Stettin, du chanvre, du lin, du fil de l'Ermeland, des bois de charpente, des douves et des planches de chêne, du blé.

Les côtes de Prusse, plates et sablonneuses, se prolongent en une interminable série de dunes qu'interrompent seuls les rochers du Samland et les falaises de Rügen. Trois échancrures, formées par la Danziger Bucht, le Frisch-Haff, le Kurisch-Haff, en brisent la monotone rectitude.

La première constitue une rade aussi large que sûre, dont la superficie, entre les promontoires de Rixhoft et de Brüsterort, n'embrasse pas moins de 108 kilomètres carrés. Une anse plus petite, la Putziger Wiek, qui ne mesure que 17 kilomètres d'ouverture et que sépare de l'ensemble l'étroite bande de terre connue sous le nom de Hela ou de Putziger Nehrung, poursuit sa courbe indépendante dans la direction du nord-ouest.

Le Frisch-Haff, qui précisément ne saurait mieux se traduire que par havre d'eau douce, s'il compte encore aujourd'hui une superficie de 843 kilomètres

carrés, n'occupe cependant plus que la moitié de son bassin primitif dont toute la partie occidentale a été comblée par des alluvions fluviales. On pourrait même, si les côtes de la Prusse n'étaient pas exposées à subir des oscillations de niveau qui changent par contre-coup les dimensions du haff, calculer, à quelques siècles près, le moment où celui-ci sera recouvert par les dépôts accumulés de la Vistule et de la Pregel. Quoique l'un et l'autre delta, pendant la période historique, se soient livrés à des empiètements considérables, leurs progrès ne sauraient paraître que lents à l'archéologue, comparés à ceux de la période où la Pregel, avec ses propres eaux, amenait toutes celles du Niémen. Aujourd'hui la vallée de l'Inster, qui leur servait de voie de communication, est presque complètement obstruée par des tourbières, tandis que, de la Pregel, se détache, sous le nom de Deime ou Deima, un bras distinct qui oblique vers la droite et se déverse dans le Kurisch-Haff après avoir percé les collines rocheuses du Samland.

Le Kurisch-Haff ou Haff de Courlande, le plus grand de toute la côte prussienne et poméranienne tire son nom d'une antique peuplade lette qui habite encore aujourd'hui quelques-uns des villages environnants; quoique le delta du Niémen, par ses envahissements successifs, ait diminué sa superficie de 1430 kilomètres carrés, il s'étend encore actuellement sur un espace de 1660.

Les Nehrungen, une autre particularité géographique de la province de Prusse, sont des flèches qui

séparent les haffs de la mer sur presque toute leur longueur; tout en gardant présentes à l'esprit les différences de végétation et de climat, on ne saurait méconnaître leur analogie soit avec les lidi des lagunes vénitiennes, soit avec les plages extérieures des étangs de la Méditerranée sur les côtes de la Provence et du Languedoc. Le terme lui-même est une corruption locale de Niederung : terre basse, plage de vase ou de sable et, s'il est pris dans une acception plus restreinte, côte plate, battue et recouverte par les vagues.

La Frische Nehrung, qui mesure 60 kilomètres à partir d'Elbing et commence par limiter au nord les polders de la basse Vistule pour se terminer à la brèche de Pillau, se distingue sur tout son parcours par son admirable régularité. Son développement s'opère suivant une courbe aussi élégante que celle des vagues qui viennent s'y briser; sous la pression des ondes marines, elle se ploye comme une chaîne qu'aurait suspendue un artiste invisible. De l'autre côté du promontoire de Samland lui correspond une autre flèche, celle de Courlande, qui se dessine au-devant du haff dans lequel se jette le Niémen. Enfin, comme pour achever par un contraste l'ensemble rythmique de ces deux cordons littoraux, une troisième flèche, mais inachevée celle-ci, la languette sablonneuse de Héla, se détache de la côte cassoubienne au nord de Danzig et s'avance d'environ 50 kilomètres dans la Baltique, en présentant à la haute mer sa rive convexe, vraisemblablement parce qu'avec le ressac des vagues engouffrées dans la

baie, la péninsule a été obligée de ployer du côté du large.

Actuellement la Frische Nehrung n'est plus coupée que par la seule brèche de Pillau qui s'ouvre à peu près en face de Kœnigsberg et de l'embouchure de la Pregel, mais l'emplacement du grau a souvent changé à partir du moyen âge. Les variations qui s'étaient d'abord effectuées dans le sens de l'est à l'ouest, se sont, avec le XVIme siècle, poursuivies dans la direction contraire. A la passe de Vogelsang, la plus fréquentée au commencement du XVIme siècle et qui se dessinait vis-à-vis des bouches du Nogat, avait succédé, une génération plus tard, celle de Lochstædt située à la racine même de la Nehrung. Lorsqu'à son tour, en 1593, celle-ci eut été ensablée par une tempête, il s'en creusa une troisième vers le milieu de la flèche, celle de Rosenberg, mais la Hanse de Danzig, qui craignait de voir diminuer ses bénéfices avec la concurrence fructueuse dont elle était menacée par les marchands d'Elbing, n'hésita pas en 1455, à combler ce grau inopportun en y faisant couler cinq navires. Cette même année 1455, les eaux du haff se frayèrent un peu plus au nord, dans le voisinage de Balga, une nouvelle issue, également obstruée en 1510 par la même autorité et pour les mêmes motifs. La bouche actuelle du Pillau, formée le 10 septembre 1510 et qui ne trouva grâce devant la jalouse corporation qu'en raison de son éloignement plus considérable, a subi, elle aussi, de nombreuses modifications, jusqu'à l'époque assez récente où elle a été consolidée par de puissants travaux hydrauliques.

Quoique son chenal atteigne maintenant une profondeur de six mètres et soit protégé contre les assauts des vagues par un môle gigantesque, la navigation n'a pas cessé d'y être pénible, ainsi que dans toute l'étendue du haff, à cause de la prédominance des vents contraires.

Les dunes qui s'élèvent sur la Frische Nehrung, étaient demeurées couvertes de grands bois jusqu'au commencement du XVIIIme siècle où ils furent abattus par l'ordre de Frédéric Ier, toujours besoigneux à cause de son luxe et de ses folles dépenses. Le sable, aussitôt qu'il fut redevenu libre, se mit à cheminer dans la direction du haff, engloutissant les villages et comblant les ports dans sa marche envahissante. Aujourd'hui les dunes n'ont pu être fixées de nouveau qu'à grand'peine, à l'aide de plantations de pins et de joncs aux racines traçantes.

De tous les cordons littoraux qui se déployent sur les côtes de la Baltique, la Kurische Nehrung ou flèche de Courlande, qui sépare la lagune de la haute mer sur une longueur de 90 kilomètres, est celui dont les dunes atteignent la hauteur la plus considérable, puisqu'en moyenne leurs croupes oscillent entre 30 et 50 mètres. Celle de Nidden, qui se trouve vers le milieu de la flèche, s'élève même à 62 mètres, un chiffre qui, dans toute l'Europe, n'est dépassé que sur quelques points des landes françaises.

Comme la Frische, la Kurische Nehrung demeura, jusqu'au commencement du dernier siècle, revêtue de magnifiques forêts. Les dunes, au lieu de cheminer sous l'action changeante des vents, restaient fixées

au sol par les racines des grands pins ; sur les bords de la lagune d'eau douce s'étendaient de riches cultures, tandis que des villages prospères occupaient l'entrée de tout vallon convenablement abrité. La rive extérieure de la Nehrung était devenue la voie la plus rapide de communication entre Memel et Kœnigsberg; l'auberge de Sandkrug qui se dressait à sa pointe, offrait un sûr asile aux voyageurs qu'arrêtait dans leur trajet un orage ou la débâcle des glaces. Mais, avec la destruction des forêts qui s'accomplit au cours de la guerre de Sept ans, les sables des dunes recouvrèrent leur mobilité et se remirent en marche, les cultures et les villages ne tardèrent pas à être envahis, la route de la Nehrung qui d'ailleurs n'avait jamais été tracée que le long d'une plage nue, dut être abandonnée, la population disparut presque en totalité et la flèche se transforma toujours plus complètement en un désert que signalèrent au loin de blancs monticules.

De l'ancienne forêt il ne subsiste plus aujourd'hui qu'un faible reste dans le voisinage immédiat de Schwarzort, un village de bains et de pêche, situé lui-même tout près de l'extrémité septentrionale de la Kurische Nehrung. Encore ces bois, menacés de toute part par un ennemi implacable, sont-ils condamnés dans un délai plus ou moins bref à une disparition fatale, puisque, du côté de la mer, des vents, chargés de molécules arénacées, en tuent les arbres par la destruction de leur écorce au moyen d'un frottement continu, tandis que, du côté de la lagune, les sables, en s'écroulant, les engloutissent de la base au som-

met, pour ne les laisser reparaître derrière la dune que beaucoup plus tard, à l'état de bois mort. La superficie de la forêt de Schwarzort subit donc une diminution régulière annuelle de 11 mètres et si le gouvernement prussien ne réussit pas à opposer une barrière permanente à l'invasion progressive des sables, le village lui-même sera enseveli avec les premières années du XXme siècle.

De grands efforts sont faits actuellement pour fixer les monticules, à l'aide de plantations et de palissades analogues à celles qui s'élèvent sur la péninsule de Sandkrug, pour prévenir l'obstruction et consolider les travaux du chenal, mais cette œuvre réparatrice se heurte à des difficultés presque insurmontables, en raison des énormes masses de sable que les vents soulèvent sur la plage pour les entraîner chaque année de 5 à 6 mètres plus loin dans la direction de l'est. Grâce à la constance de ces apports, le côté interne de la péninsule offre un élargissement régulier, tandis que sa face extérieure n'est soumise qu'à d'imperceptibles ondulations. De distance en distance, sur les bords du Haff, se dressent des dunes d'écroulement, Sturzdünen, dont le profil abrupt émerge de la profondeur des eaux. Tout au contraire, au pied de leur talus maritime, à l'endroit même qu'elles ont abandonné la veille pour continuer leur marche envahissante, s'ouvrent des blouses ou trous extrêmement dangereux; à leur base, aussitôt que se déplace une mince couche de sable fin, reparaît, par un phénomène de pénétration. l'eau accumulée par les pluies sur le sommet des monticules; hommes et chevaux s'enlisent dans un sol dépourvu de consistance.

De même que sur la Frische Nehrung, les graus ont fréquemment changé de place sur la flèche de Courlande. Encore aujourd'hui, il est facile de distinguer trois points faibles qui ne sont autres que les brèches au travers desquelles la mer communiquait autrefois avec la lagune. A ces trois endroits s'interrompt la chaîne des dunes ; des marais et des tourbières remplacent les anciens passages, et pour empêcher les eaux de couper encore la péninsule, il a fallu créer un cordon de petites collines artificielles au moyen de fascines sur lesquelles s'accumulent les sables. A l'extrémité méridionale, la Baltique menace les hôtels et autres établissements de Kranz, un bourg très fréquenté par les baigneurs ; sur divers autres points, l'isthme de défense n'offre plus qu'une largeur de 300 mètres, en sorte que s'il n'était fortifié de chaque côté par des estacades et des pieux, il suffirait d'une nuit d'orage pour opérer, par la rupture de la flèche, la réunion des deux bassins. Le grau de Memel qui constitue de nos jours la seule entrée utilisable, s'est souvent déplacé et a beaucoup changé de forme, ne fût-ce que pendant la période historique. Au commencement de notre siècle, il possédait encore un kilomètre de largeur, tandis que, maintenant, ce passage, connu tantôt sous les noms de Gatt (porte), tantôt de Tief (profond), n'offre d'un bord à l'autre qu'une distance de 400 mètres et que le chenal proprement dit, en mesure au plus 70 ; aussi les navires avant de s'y engager, usent-ils de grandes précautions.

Contrairement à l'opinion traditionnelle, la pro-

vince de Prusse, quoiqu'elle fasse partie de la grande plaine de l'Allemagne du nord, n'offre pas une surface absolument plane qui s'étendrait à perte de vue comme les bruyères du Hanovre ou les sables du Brandebourg, mais présente une succession assez variée de bas-fonds et de plateaux, de vallées et de collines, ces dernières grandies par l'isolement et assombries par leur épais manteau de conifères. Parmi les sommets les plus considérables du Norddeutscher Landrücken, nous mentionnerons le Thurmberg (334^{m}) qui se détache à l'O. de Danzig du plateau du Karthaus, le Kreuzberg près de Heilsberg (136^{m}), le Kuklinsberg, dans le voisinage de Darkehmen (166^{m}). Une deuxième chaîne, la Preussische Seenschwelle, traverse le district des lacs et atteint dans le pays des Masoures des altitudes de 309 et de 272^{m}, avec les Seesker et les Goldapper Hœhen. Enfin une troisième ligne d'ondulations qui court davantage encore dans la direction du S-E. compte parmi ses massifs les plus connus les Kernsdorfer Hœhen qui dominent Osterode et le Tannenberg (232^{m}), sur les pentes duquel les Polonais infligèrent, le 15 juillet 1410, une sanglante défaite aux chevaliers de l'Ordre Teutonique.

La physionomie de la Prusse orientale est déterminée par la myriade de ses lacs. Sans doute il arrive au voyageur parti de Berlin d'en côtoyer déjà quelques-uns d'analogues, disséminés au travers des tourbières du Brandebourg et de la Poméranie, mais le nombre en augmente à mesure qu'on se rapproche de la frontière russe, pour atteindre leur maximum à l'est

de la Vistule. Dans le pays des Masoures, la terre et l'eau se confondent en un brumeux dédale, de l'immensité duquel ne se dégage aucun contour précis, aucune ligne fixe. En dépit du proverbe polonais, selon lequel l'unique richesse du plateau consisterait en pierres, ce qui expliquerait la pauvreté de ses habitants, les prairies et les forêts qui en recouvrent la majeure partie, enveloppent des lacs de toute grandeur, mis en communication les uns avec les autres par des détroits et des canaux naturels d'écoulement que les rigueurs de l'hiver transforment en dalles de glace. La plupart d'entre eux affectent une forme sinueuse et allongée, si bien qu'un géographe pourrait, sans se rendre coupable de paradoxe, les tenir pour des cours d'eau qui n'ont pas encore achevé leur stage de formation, tels qu'on en rencontre plusieurs en Finlande et dans la péninsule scandinave, pour des rivières qui ont été entravées dans leur parcours et contraintes par divers obstacles à remplir leur thalweg jusqu'à une certaine altitude. Leur régularisation offre des difficultés d'autant plus sérieuses que le sol qu'elles sont appelées à traverser est plus dur et leur pente moins rapide. Aussi, suivant la qualité des terrains, la diminution des lacs s'accomplit-elle tantôt en aval, par l'abaissement de leur lit, tantôt en amont, par des apports d'alluvions plus ou moins considérables.

Mais la nature n'a pas seule travaillé à l'assèchement de la contrée. Les cultivateurs riverains ont approfondi plusieurs des issues afin d'augmenter, par l'abaissement des niveaux du lac, la surface de leurs

prairies. D'autres bassins ont été utilisés pour la navigation. Grâce à l'uniformité de leurs altitudes (119m), les principaux d'entre eux ont été réunis du S. au N. d'Angerburg à Gruszienka, par un canal sans écluses de 1,25 m. de profondeur, où flottent les radeaux de bois et que sillonnent les chalands, voire même les remorqueurs. Cette ligne, si importante pour l'exploitation des richesses forestières, a été graduellement rattachée par une série de cours d'eau qui offraient les conditions requises, aux thalwegs, soit de la Pregel, soit de la Vistule.

De même, tous les lacs de l'Oberland se déversent aujourd'hui dans le Frisch-Haff au N.-E. d'Elbing, par un canal de flottage et de navigation qui conserve exactement le même niveau (99m), sur un parcours de plus de 124 kilomètres. Il est vrai qu'il a fallu pour obtenir un résultat aussi favorable, abaisser de 7, voire même de 8,50 mètres, la surface de plusieurs de ces lacs et franchir, sous forme d'aqueduc, une nappe d'eau sensiblement plus basse que la moyenne. Les ingénieurs ont aplani la différence de 90m qui séparait le niveau de l'Oberland de celui de la côte baltique, en substituant aux écluses des plans inclinés de manière à ce que les embarcations qui descendent fassent remonter, à l'aide d'un moteur hydraulique, celles qui vont en sens contraire.

Pendant l'hiver, ces lacs servent davantage encore aux communications, recouverts comme ils le sont par une épaisse couche de glace. Les traîneaux des paysans, emportés au grand galop par les généreux petits chevaux de race autochtone, glissent en tous

sens, sur la surface unie comme un miroir, avec la rapidité de l'éclair.

Si quelques-uns des petits bassins intérieurs de l'Allemagne du nord se sont peu à peu vidés dans les rivières qui les traversaient, d'autres se sont transformés en tourbières, surtout dans ces vastes plaines, presque horizontales, dont l'eau disparaît paresseusement et comme à regret, arrêtée dans son écoulement tantôt par une touffe d'herbes et tantôt par un amas de détritus. Dans des contrées aussi uniformes que la Prusse, la Poméranie, le Brandebourg, il suffit du plus léger obstacle pour contraindre une rivière à changer de direction, voire même à refluer dans un sens diamétralement contraire à celui de son cours actuel. Mais si le thalweg primitif paraît abandonné, il ne s'y perpétue pas moins une masse considérable d'eaux stagnantes qui, naguère encore, couvraient de larges espaces.

Les tourbières de Fehrbellin ont, jusqu'au XVIIme siècle, soustrait à la circulation une partie importante du Brandebourg. Les débris de plantes marines qui en ont été extraits témoignent pour ces marécages, dans une période antérieure, d'une élévation moindre encore que le niveau actuel. Il en est de même pour la chaîne des lacs que, dans les environs de Spandau et de Potsdam, en sa qualité d'héritière de l'Oder, traverse successivement la Havel. Un canal de navigation et des fossés d'écoulement ont dû être également creusés au XVIIIme siècle pour assainir l'inextricable marais formé par la dépression que parcourait autrefois la Vistule, pour se diriger, à travers les val-

lées de la Wartha et de la Netze, vers le lit actuellement rempli par l'Oder. Dans le vaste marais connu sous le nom de Lange Trœdel et qui comprend le plateau de division situé immédiatement à l'ouest de Bromberg, il est facile de constater que les terrains solides, sur lesquels reposent les tourbes, se trouvent encore aujourd'hui à 5 centimètres au-dessous du niveau moyen de la Netze. Il semblerait donc naturel que cette dernière rivière, au lieu de s'acheminer vers l'Oder, qu'elle n'atteint qu'après un circuit de 260 kilomètres, se retournât vers l'est, pour descendre la courte pente de 25 mètres qui la sépare de la Vistule. Les seuls obstacles qui s'opposent à ce changement consistent dans le fouillis de mousses et la végétation parasite dont l'exubérante expansion, sur le seuil même du partage, nécessite, à des intervalles très rapprochés, de nouveaux approfondissements du canal. Cette tendance actuelle et continue vers l'est des grands fleuves germaniques, sinon de tous leurs affluents, est encore confirmée par le thalweg aux pentes indécises, dont, dans une période précédente, s'était emparé le Niémen, lorsqu'il coulait dans le lit aujourd'hui occupé par la Pregel.

Vue de haut, la grande plaine de l'Allemagne du Nord, avec son labyrinthe de rivières et de marécages, de lacs et de tourbières, nous apparaît comme un des rares survivants d'un monde antédiluvien où tout n'était encore que confusion et chaos, où la terre ne possédait pas de contours, ni les eaux de limites. Il y a deux siècles à peine qu'un bras vagabond de la Vistule s'égarait encore dans l'Oder, que la

Wartha, tout en rejoignant l'Oder à Küstrin, lui envoyait en amont une partie de son tribut à travers les marais aujourd'hui desséchés de l'Obra, que le dédale s'achevait par la mise en communication de l'Elbe avec l'Oder au moyen de la Sprée et de la Havel. Maintenant encore la Vistule, lors de ses inondations annuelles, se décharge d'une fraction de son excédent dans la Ner, un affluent de la Wartha.

Si, dans les temps modernes, les différentes rivières, singulièrement appauvries quant à leur volume, de l'Allemagne du Nord n'ont plus subi dans leur cours de changements comparables à ceux dont les annales géologiques nous ont conservé le souvenir, il suffit de contempler en imagination les parties non encore régularisées des thalwegs de l'Elbe, de l'Oder, de la Vistule, pour assister sans peine à un déplacement perpétuel des courants autour des îles et des bancs de sable, à un enlacement bizarre des rivières, des fausses rivières et des eaux mortes. On dirait des fleuves qui, après s'être traversés les uns les autres en d'innombrables méandres, finiraient par se perdre çà et là dans les landes et les bruyères. Aujourd'hui, avec l'accroissement de la population, a pris fin ce vagabondage des eaux à travers les campagnes, les districts marécageux ont été reconquis par l'agriculture et disciplinés par l'endiguement, à des rivières non utilisables se sont graduellement substitués des canaux dont le débit est réglé par la science hydrographique.

Malheureusement, la nature n'a pas toujours secondé les combinaisons des ingénieurs qui, soit par le dragage des bancs de sable, soit par le resserrement

des chenaux de navigation, se sont efforcés de donner aux fleuves germaniques une plus grande valeur commerciale. Déjà, en 1858, Hermann Berghaus constatait que tous avaient singulièrement perdu de leur abondance pendant les cent cinquante dernières années, l'Elbe, l'Oder et la Vistule, comme le Danube, le Weser et le Rhin. Parmi les causes principales de diminution, il convient de signaler la destruction des forêts, une mise en culture du sol toujours plus étendue et plus intense, la multiplication des canaux pour le transport et l'irrigation, la salubrité des villes et l'alimentation des fabriques.

Du réseau hydrographique qui couvre de ses mailles serrées la province de Prusse, se dégagent, parmi les artères de deuxième ordre, la Passarge, choisie pour commun émissaire par toutes les rivières du pays des lacs; la Pregel, qui, après avoir drainé, grâce à ses multiples affluents, toute la région de l'est, se déverse dans le Frisch-Haff près de Kœnigsberg; le Niémen, dont le nom demeure éternellement lié aux plus éclatants épisodes de l'épopée napoléonienne, à la bataille de Friedland comme à l'entrevue de Tilsitt; mais quel que puisse être l'intérêt de ces différents fleuves, tous pâlissent, pour le volume comme pour l'importance historique et commerciale, devant la Vistule, la Weichsel des Allemands, la Wisla des Polonais, dont les ondes grisâtres coulent lentement vers la Baltique et qui apparaît au voyageur, majestueuse dans sa tristesse.

Son entrée sur le territoire allemand, qu'elle ne quittera plus sur un parcours de 260 kilomètres, s'ef-

fectue au village d'Ottobschin, à 15 kilomètres en amont de Thorn. Elle coule d'abord à travers des collines boisées, à un niveau moyen de 35 mètres au-dessus de la mer, puis elle oblique vers le N.-E., pour servir de frontière entre la province de Prusse et celle de Posen; enfin, elle se tourne résolument vers le nord et arrose, entre Kulm et Graudenz, une vallée des plus fertiles, dont des berges escarpées délimitent nettement la superficie. Les deux rives de la Vistule, précisément parce qu'elles séparent de districts germanisés des terres restées slaves, offrent entre elles un frappant contraste : à l'ouest, des steppes et des sables, qu'interrompent seuls de maigres bouquets de sapins; à l'est, des cultures poursuivies, malgré un sol défectueux, avec une méthodique obstination et qui alternent avec des forêts savamment aménagées.

La division du fleuve en plusieurs bras commence déjà à une quarantaine de kilomètres en amont de son embouchure, à l'endroit où il coupe le Norddeutscher Landrücken, près du promontoire de Montau. Celui d'entre eux qui conserve son nom patronymique se dirige à l'ouest, tandis que vers l'est coule la Nogat, plus fortement inclinée en raison de son moindre parcours, et qui autrefois, à la grande terreur des marchands de Danzig, menaçait d'emporter vers la Marienburg la majeure partie des eaux. Un barrage, construit en 1857, la sépare aujourd'hui de son ancien bec de communication et a réglé son débit à un tiers environ de l'apport total. Les ingénieurs chargés de la surveillance du delta, par l'obliquité qu'ils ont imprimée au chenal de dégagement, ont rendu la dé-

bâcle annuelle des glaces beaucoup moins dangereuse. Des quatorze embouchures par lesquelles la Nogat se jette dans le Frisch-Haff, la plus orientale, la Breite-Fahrt, offre seule, depuis qu'elle a été canalisée, une sécurité suffisante aux navires.

La Vistule proprement dite se scinde derechef en deux bras à 9 kilomètres de la mer, au bourg de Fürstenwerder, mais comme aucune de ces nouvelles branches ne peut, à cause des dunes côtières, se frayer une issue directe vers le nord, elles sont obligées d'incliner, l'une sur la droite et l'autre sur la gauche. Le bras d'Elbing aboutit, comme la Nogat, au Frisch-Haff par quatorze embouchures, obstruées, il est vrai, pour la plupart, par les vases et les sables. La ligne de démarcation entre la terre ferme et les eaux est si mobile dans ces parages, qu'avant 1874 toutes les communications à travers le Haff s'effectuaient au moyen d'artères artificielles, en dépit des quarante-quatre rivières issues, soit de la Vistule, soit de la Nogat, qui se déversaient dans son bassin.

D'autre part, la branche maîtresse, après s'être recourbée vers l'ouest, longe un cordon littoral tellement miné par les vagues, qu'en divers endroits il ne présente plus qu'une épaisseur de 620 mètres. L'opportunité de son percement avait déjà été agitée à plusieurs reprises, lorsqu'elle fut brusquement résolue par la débâcle du 2 février 1840. D'abord profonde de plus de 4 mètres et susceptible de livrer passage aux plus gros navires, la Todte Weichsel est aujourd'hui si fort oblitérée, que les ingénieurs y rejettent, au moyen d'écluses, une partie des alluvions roulées

par la masse des eaux. Le reste du courant fluvial semble d'abord se diriger sur Danzig, mais, à une faible distance de cette ville, il s'en détourne pour incliner davantage vers le nord et finit par se déverser dans la Baltique au moyen de deux bras : la Norderfahrt, qui part de la forteresse de Weichselmünde, mais que ses perpétuels ensablements ont, depuis le XVIIme siècle, rendue impraticable, sauf pour les bateaux d'un faible tonnage ; la Westerfahrt, qui s'ouvre dans le voisinage de Neufahrwasser et qui est devenue l'embouchure principale de la Vistule, depuis que le chenal en est maintenu à une profondeur minimum de 5,50 mètres et que la régularité de son niveau avec la mer est garantie par l'écluse de Gross-Plehnendorf.

La Vistule, quoiqu'elle semblât de prime-abord destinée au rôle d'artère internationale, ne rend pas au commerce, en raison de sa trop faible profondeur[1] et des nombreux bancs de sable qui en obstruent le cours, tous les services qu'on aurait été en droit d'espérer. La navigation, qui commence à partir de Varsovie, est interrompue, à cause de la perspective des gels précoces, dès octobre, pour ne reprendre qu'en avril[2]. Les terrains qui, dans la province de Prusse, ont été péniblement conquis par l'agriculture sur les marais, demeureront menacés aussi longtemps qu'en Pologne les digues ne seront pas plus soigneusement entretenues. Les villages, pour qu'ils soient protégés contre l'inondation, sont construits sur des éminences, à une assez forte distance du rivage. Les

[1] 1 m. à Thorn, 2 m. 06 à Marienwerder, 5 m. 05 à Danzig.
[2] Le fleuve est pris ordinairement du 14 décembre au 7 mars.

débâcles de glace et les violentes crues qu'elles entraînent après elles, surviennent dès le mois d'avril, pour se prolonger jusqu'en juin et même en juillet, la janovka et la jakobovka du calendrier polonais. Lors de la catastrophe de 1850, la plus terrible dont notre siècle ait gardé le souvenir, la Vistule rompit sur plus de trente points ses levées latérales et couvrit de ses flots, sur une redoutable superficie, les campagnes avoisinantes. Comme, dans cette région, les fleuves coulent du sud au nord, en d'autres termes, se dirigent vers des latitudes plus froides que celles de leur départ, les glaces, brisées en amont, rencontrent en aval des couches plus résistantes, se dressent, s'accumulent et retiennent les eaux, comme le ferait un barrage, pour se précipiter, lorsque la masse finit par céder sous la pression, et tout détruire sur leur passage. Les ingénieurs ont dû pourvoir de brise-glaces dessinés sur un modèle spécial les ponts qui traversent le delta de la Vistule, ceux, entre autres, de la Marienburg et de Dirschau, deux constructions monumentales qui mesurent, l'une 298, l'autre 837 mètres, et font grand honneur à l'art moderne avec leurs grilles de fer, leurs voûtes casematées, leurs piliers de granit, les tours qui gardent leur entrée et qu'ornent les statues équestres des ducs de Prusse et des maîtres de l'ordre teutonique.

Le principal trafic auquel les fleuves de la Prusse orientale servent de véhicules, consiste dans les céréales. Danzig, à partir d'une époque déjà reculée, en constitue le centre. Dans l'île de Speicher, qu'entoure de ses bras la paresseuse Mottlau, s'élèvent des ma-

gasins de six et sept étages, de hautes et sombres maisons en briques, entre les murs desquels est renfermée la majeure et la plus solide partie de la fortune de la cité. Ouvriers et surveillants, de peur d'incendie, quittent, avant la tombée de la nuit, ce quartier uniquement consacré au négoce, les ponts qui y conduisent sont barrés avec de lourdes chaînes, aucune lumière ne s'allume à ses fenêtres, de féroces chiens de garde errent librement le long de ses quais et à travers ses avenues. De tous les districts allemands et polonais, voire même de la Galicie, par les nombreuses rivières qui alimentent le bassin de la Vistule, descendent des chalands, chargés de blé, qui employent souvent de longs mois à suivre tous les méandres du fleuve, avant de parvenir à leur destination. Il arrive même, pendant les étés chauds et humides, que les grains de la couche superficielle, avariés par une germination intempestive, donnent aux bateaux l'aspect de prairies flottantes. Les équipages de ces pittoresques flottilles, germains, polaks ou ruthènes, lorsqu'ils ont atteint le port, se débarrassent de leur cargaison, dépècent, pour les vendre comme vieux bois, leurs radeaux, puis retournent dans leur lointaine patrie. Il aurait semblé qu'un mode aussi primitif de transport fût condamné dans un prochain avenir à disparaître devant la navigation à vapeur et les voies ferrées, mais il se maintiendra longtemps encore à cause de son bon marché et des avantages de tout genre offerts par lui au commerce.

La Vistule mesure une largeur de 1300 mètres,

lorsque commence son delta au bourg de Mewe près de Marienwerder. Il couvre aujourd'hui une superficie de 1600 kilomètres carrés et s'accroît visiblement de décade en décade. Il est facile d'en constater le progrès d'après l'agrandissement de la Westerplatte, une péninsule comprise entre les deux embouchures du fleuve, l'ancienne et l'actuelle, mieux encore d'après la marche envahissante des plages vaseuses qui obstruent le Frisch-Haff au N.-E. d'Elbing. Ces empiètements continus ont nécessité, à droite et à gauche du canal, la construction de levées longues d'au moins trois mètres. Les habitants désignent, sous le nom de pech ou goudron, en raison de son aspect et de sa consistance, la terre noire et glaiseuse du delta. Sa prodigieuse fécondité, comparable à celle des plus riches polders de la Flandre et de la Hollande, encourage les propriétaires à la conquête de nouveaux domaines sur l'Océan. Les plus récentes parcelles, situées au-dessous du niveau de la mer, sont protégées contre ses retours offensifs par la chaîne des dunes, tandis qu'un réseau fortement organisé de digues les garantit contre les inondations fluviales.

Depuis les origines, le delta tout entier était resté un vaste marécage, lorsqu'à la fin du XIIIme siècle, les chevaliers de l'ordre teutonique, établis sur les bords de la Nogat dans leur château forteresse de la Marienburg, entreprirent sa régularisation. Il ne fut besoin que de six années pour gagner à la culture le polder qui porte encore aujourd'hui le nom de leur résidence et ne mesure pas moins de 900 kilomètres

carrés. Tandis que deux cents moulins d'épuisement, établis sur le pourtour des îlots s'efforçaient de vider les eaux amassées dans les bas-fonds, des milliers de captifs, polonais et lithuaniens, élevaient des digues de défense, qui s'étendaient sur un espace d'environ 180 kilomètres. Deux autres werders, ceux de Danzig et d'Elbing, furent fécondés, d'après les mêmes méthodes, au commencement du XIVme siècle. Il demeure surprenant que des travaux aussi gigantesques aient pu être organisés et menés à bien, dans une période où l'art de l'ingénieur, à peine sorti de l'enfance, ne disposait que de très faibles ressources scientifiques.

Parmi les nombreux produits minéraux de la province, chaux, argile, tourbe dans la région des lacs, il s'en rencontre un qui lui est spécial : l'ambre jaune ou résine fossile du *Pinites succinifer*. Ses gisements répandus sur la côte balte, du Jutland à la Courlande et à la Livonie, atteignent leur maximum d'intensité dans le district du Samland, une péninsule escarpée, comprise entre le Frisch-Haff et le Kurisch-Haff, que des touristes de Memel et de Kœnigsberg, à cause de ses sites champêtres, ont quelque peu ambitieusement qualifiée de paradis de la Prusse. Aux temps préhistoriques, sur la falaise entourée d'une épaisse ceinture de forêts, s'élevait le sanctuaire païen de Romovo. Aujourd'hui les stations les plus fructueuses pour l'exploitation du précieux minerai sont celles de Fischhausen, Palmnicken, Schwarzort.

De sérieux progrès ont été réalisés pour l'extraction de l'ambre, depuis l'époque déjà lointaine où les pêcheurs de la Prusse et de la Poméranie se conten-

taient de ramasser les épaves souillées de sable et de varechs, que la mer rejetait sur la grève pendant les nuits orageuses de l'automne. Quoique les premiers documents relatifs à une exploitation méthodique des terrains remontent à la fin du siècle dernier, les travaux réguliers n'ont commencé qu'avec la deuxième moitié de notre siècle. Des équipes d'ouvriers se mirent à longer la côte sur des bateaux plats, déplaçant les roches voisines et en sondant les anfractuosités au moyen de longs crochets, semblables à des fourchettes pointues. Les précieuses parcelles amenées à la surface par l'agitation de l'eau furent recueillies dans des filets aux mailles serrées. En 1860 deux pêcheurs frappés de la richesse qu'offraient certains bas-fonds, entreprirent de fouiller les parties du Kurisch-Haff les plus rapprochées de Schwarzort. Leur bénéfice fut assez considérable pour qu'à l'avenir ils jugeassent opportun de draguer les boues avec une machine à vapeur. L'ambre gagnée par ce moyen n'arrive jamais au fond des tamis que mélangée de fragments ligneux connus dans le pays sous le nom de *Sprocks*.

A ce mode d'extraction s'en est, depuis 1870, graduellement substitué un autre moins coûteux et moins pénible, dit de creusement. Des galeries, toutes semblables à celles pratiquées dans les mines, ont été perforées dans les couches de sable strié, vulgairement désignées par l'appellation de terre bleue, qui se sont formées dans le sein de la mer pendant la période éocène et que les flots ont déposées, lors des différentes révolutions géologiques, soit à proximité

immédiate du rivage, soit à une assez grande distance dans l'intérieur des terres. Les blocs d'argile, après avoir été désagrégés par une série de lavages et avoir passé au travers de nombreux cribles, livrent des morceaux d'ambre dont le prix varie avec le poids, la forme, la couleur. La production annuelle comporte 5000 quintaux et réclame le concours de 1650 auxiliaires. Un puissant essor lui a été imprimé depuis 1860 par la maison Stantien et Becker de Kœnigsberg qui, après avoir affermé tous les terrains situés entre Palmnicken et Kraxtepellen, s'en est assuré le monopole par l'éviction de toutes les compagnies rivales. Le résultat des opérations a été tellement fructueux que la redevance payée par elle au fisc, s'est, dans une trentaine d'années, élevé de 30 000 à 800 000 marks.

La couleur de l'ambre oscille entre le blanc laiteux et le rouge sombre, en traversant la gamme du jaune, toutes nuances usuelles dans le commerce, tandis que le brun, le bleu, le vert émeraude sont rares. Les morceaux extraits de la terre bleue sont ordinairement recouverts d'une épaisse enveloppe, jaunâtre ou rougeâtre, qui se forme par l'efflorescence, pendant un séjour prolongé dans l'intérieur du sol, mais s'enlève au moyen de la décortication. Les épaves rejetées par la mer et sur lesquelles les vagues ont préalablement opéré leur travail de polissage peuvent au contraire être livrés à l'industrie, entièrement nets. Les diversités proviennent encore de l'adhérence plus ou moins étroite des tissus, de l'intercalation entre les fibres d'ampoules, tout particulièrement abondan-

tes dans la variété dite écumeuse, tandis que d'autres gardent, avec leur cohésion, leur complète transparence.

La valeur de chaque fragment est déterminée par le nombre et la qualité d'incrustations fossiles, dont le groupement et la comparaison ont permis de reconstituer toute une faune et toute une flore, analogues, pour les genres sinon pour les espèces, à celles qui existent actuellement, soit à la Floride, soit au Japon. Le Dr Richard Klebs, dans le Congrès des naturalistes allemands tenu en 1889 à Heidelberg, n'a pas énuméré, pour les seuls mouches et moustiques, moins de 230 espèces. Les scarabées, les arachnides, les oursins et les coquillages sont tout aussi richement représentés. Sur quelques pièces figurent des poils de mammifères, des plumes d'oiseaux appartenant à la famille des pics, des dents de requins et de sauriens.

L'échelle des prix varie énormément, d'après la rareté du fossile et son état plus ou moins parfait de conservation. Le spécimen illustré par une feuille de cannelle a trouvé un amateur pour 110 marks, tandis que d'autres, plus fréquents et plus grossiers, s'acquièrent aisément sur le marché pour la modique somme de 3 marks, voire même de 75 pfennigs. Le fragment le plus lourd, puisqu'il pèse 13 $^1/_2$ livres et qui atteint les dimensions les plus considérables, a été découvert près de Gumbinnen et occupe aujourd'hui une place d'honneur dans les vitrines du cabinet minéralogique de Berlin. Parmi les plus riches collections, il convient d'indiquer celles de MM. Stantien et Becker à Kœnigsberg, qui ne comprend pas moins de 50 000

numéros, du musée des mines à Berlin qui dispose de 14 000 exemplaires, de l'université d'Erlangen, déjà remarquable par le seul fait de son ancienneté, puisqu'elle fut réunie au XVIIIme siècle par les soins du margrave Frédéric de Brandebourg-Baireuth.

Les fouilles pratiquées, soit dans les collines de terre bleue, soit dans les bas-fonds des Haffs, ont permis de fixer, avec une entière certitude, l'emplacement des forêts, desquelles l'ambre tire son origine et qui auraient occupé, pendant la période crétacée, la région médiane de la Baltique. La flore en aurait été des plus riches, puisque, à côté des nombreuses variétés de conifères : pinus, abies, thuya, chamæcyparis, y auraient figuré divers représentants des familles des chênes, des lauriers, des palmiers. La résine forma dans les basses régions un dépôt toujours plus épais, tandis que les arbres primitifs pourrissaient et s'affaissaient pour être remplacés par d'autres. Lorsque les vagues eurent envahi le plateau, les derniers survivants furent balayés et les couches de terre bleue emportées vers la Germanie par les cataclysmes sous-marins et les migrations glaciaires.

L'un des botanistes qui ont soumis à la plus sagace analyse les débris alluviaux et diluviaux échoués sur les grèves du Samland, le professeur Göppert de Breslau, y a reconnu, à côté de 32 espèces de conifères, des fragments d'aulnes et de saules, de cyprès et de thuyas, de peupliers, de châtaigniers, de genévriers, toutes essences qui ne se retrouvent plus dans la contrée depuis l'époque éocène. Il suffit, pour donner une idée de l'accumulation des zones végétales, de rappe-

ler que la forêt actuelle de Schwarzort, presque entièrement composée de conifères, est séparée par une bande arénacée, de troncs de chênes et d'autres arbres au feuillage caduc, enfouis à un mètre de profondeur. Une deuxième couche de sable recouvre les vestiges d'un troisième bois qui, en son temps, s'était lui aussi, étendu sur toute la flèche de la Kurische Nehrung. A chaque station, auprès de morceaux d'ambre, ont été découverts des bijoux de fer et de bronze, des ustensiles de silex. Du sable, sur divers points, émergent des racines d'if maintenant aussi dures que le roc et dont la présence intéresse d'autant plus vivement le naturaliste, qu'elles ont aujourd'hui complètement disparu de l'Allemagne du nord.

Dans les terrains tertiaires de la province de Prusse se rencontrent d'autres produits fossiles de provenance résineuse, très voisins de l'ambre dont ils ne diffèrent que par la couleur et la cohésion plus ou moins forte des tissus, tels que la bichérite, la fédanite, la gessite, la stantanite. Des dépôts de substances similaires sont aussi exploités en Galicie et en Roumanie, dans la chaîne du Liban, en Chine, au Japon.

Les anciennes couches littorales ont également aidé les géologues à déterminer, par comparaison avec le niveau de la Baltique, la hauteur du rivage qui a beaucoup varié à travers les siècles. L'abaissement, sur divers points, des forêts et des tourbières, l'exaltation, sur d'autres, des alluvions marines au-dessus de leurs premières berges, témoignent des mouvements inverses qui se sont succédé dans un sol toujours vibrant, mais, malgré les recherches assidues

de quelques savants tels que MM. Schumann et Berendt, aucune règle fixe n'a pu être établie pour l'alternance des oscillations. Il est néanmoins prouvé que la côte de la Prusse s'est affaissée durant une longue période et continuait à le faire, il y a quelques années encore. Dans le Kurisch-Haff, les bateliers montrent, près du promontoire de Krantas, les vestiges d'une ancienne forêt, dont on distingue, par un temps clair, les souches émoussées par les flots, mais que la masse liquide recouvre à quatre mètres de profondeur. Ailleurs, des tourbières, où les racines des arbres, encore maintenues dans leur position première, se trouvent à un mètre et demi en contre-bas de la mer, ne sont préservées contre ses envahissements que par une falaise escarpée ou un épais cordon de dunes.

Après la paléontologie, l'archéologie. Si aucun fragment d'ambre n'a encore été découvert dans les nécropoles égyptiennes, une inscription ninivite, composée à la fin du IXme siècle avant notre ère par l'ordre du roi Assurnassirabal et récemment traduite par M. Oppert, célèbre la persévérance des caravanes « qui vont pêcher, dans la mer dominée par l'étoile polaire, le safran qui attire ». Les Phéniciens, ces précurseurs, pour l'esprit d'entreprise et les lointaines expéditions, de la race anglo-saxonne, qui, dans l'univers connu des anciens, mirent en circulation, avec les produits industriels et artistiques, les idées scientifiques et religieuses, décrivirent à grands traits l'Éridan, ce fleuve qui, dans la partie N.-E. du disque terrestre, descend des monts Ripéens, c'est-à-dire

des Alpes, pour se jeter dans l'océan : des arbres qui croissent à son embouchure, jaillit, sous les chauds rayons de l'astre du jour, l'ambre, la pierre du soleil. Les Grecs transformèrent dans l'émouvante légende de Phaëton ces sèches indications géographiques : Jupiter arrête le char de l'imprudent jeune homme dans sa course folle, au moment où il menace d'embraser le monde de ses feux, et le précipite dans les flots de l'Éridan ; les Naïades rendent à son cadavre les honneurs funèbres sur le théâtre même de la catastrophe ; les Héliades, ses sœurs, après avoir, à la suite de longues et fatigantes pérégrinations, retrouvé son tombeau, ne peuvent se résoudre à le quitter, mais sont changées, par la miséricorde des dieux, en peupliers, les larmes que, malgré leur métamorphose, elles ne cessent de répandre, en une sève qui durcit à la lumière.

Dans les sépulcres de Mycènes ont été retrouvées de nombreuses perles d'ambre, dont la plupart figurent aujourd'hui dans la collection Schliemann, au Musée archéologique de Berlin. Homère décrit, dans un passage de l'Iliade, un collier d'or serti d'*electron*, dont il compare le radieux éclat avec celui du soleil, et au premier livre de l'Odyssée, le palais de Ménélas, dans la construction duquel se combinent, en d'harmonieuses proportions, l'or et l'argent, l'ivoire et l'ambre. Le premier en date des physiciens de l'Ionie, Thalès, connaissait déjà le pouvoir attractif de la précieuse substance, dont, au premier siècle de l'ère chrétienne, un autre naturaliste, Pline, énumérait les différentes propriétés et à laquelle il donnait, pour

rappeler son origine végétale le nom de succin. Pythéas, l'audacieux explorateur, contemporain d'Alexandre le Grand, n'hésita pas à se lancer dans un voyage de circumnavigation pour recueillir dans leur lointaine patrie l'ambre, l'étain, les fourrures et entretint, à son retour, ses compatriotes marseillais d'une île, Abalus, située en face du pays des Goths, entre l'embouchure de l'Elbe et celle du Weser. Denys d'Halicarnasse, encore plus exactement informé, assigne à la sève durcie du pin, comme véritable gisement, la péninsule du Samland. Tacite enfin, dans un chapitre de sa Germanie, mentionne, parmi les riverains de la mer Suève, c'est-à-dire de la Baltique, les Ehstes qui s'enrichissent en ramassant, sur leurs grèves, les épaves de *Glesum* jetées par les flots pendant les violentes tempêtes de l'automne.

Dès la plus ancienne période de la pierre polie se travaillaient des colliers et des bracelets de perles, non seulement à la station centrale de Schwarzort, mais dans tous les dolmens et toutes les cavernes de la Gaule, tous les lacs et toutes les tourbières du Jutland. Dans la Grande Bretagne, au contraire, l'ambre n'apparaît qu'avec l'âge du bronze, dans la Scandinavie, avec celui du fer. Avec les relations toujours plus fréquentes qui s'établirent entre le nord et le midi de l'Europe, les dépôts primitifs se dépouillèrent graduellement de leurs richesses, leurs possesseurs estimant avantageux leurs échanges avec les produits de l'étranger : lames et couteaux de provenance orientale, perles de verre fondues sur les bords de l'Adriatique, vases de bronze ciselés dans le Bolonais, tous

brillamment représentés dans les sépultures de la Baltique, tandis que les bijoux fabriqués avec l'ambre abondent dans les nécropoles autrichienne de Hallstadt, italiennes de Golasecca et de Villanova. M. Desor a découvert, à la station lacustre de Corcelettes, près de Neuchâtel, plusieurs perles en compagnie d'un fragment de fibule en bronze, d'origine nettement scandinave.

Dès les plus anciens âges le commerce se fit par mer : au XIVme siècle avant notre ère, les armateurs sidoniens s'étaient déjà mis en rapport direct avec les populations des côtes danoises. Bientôt cependant prévalut le mode du transit et les marchands tyriens, malgré leur goût pour les expéditions lointaines, n'hésitèrent pas à recourir aux bons offices des Ligures et des Massaliotes.

Deux voies principales s'ouvraient aux caravanes. La première, frayée par les Étrusques, traversait la Pannonie et la Vénétie pour aboutir sur les bords du Pô, ce qui explique le rôle joué par ce fleuve dans les plus anciennes légendes. Néron s'en servit pour la coûteuse ambassade qui visita les tribus limitrophes de la Baltique et pendant laquelle un chevalier recueillit, de ses tractations avec les indigènes, des bénéfices considérables. Un vaste entrepôt avait été organisé à Carnutum, dans les environs de Presbourg, pour le passage du Danube. La deuxième route, qu'employaient de préférence les Grecs, partait de la Vistule et descendait le Borysthène jusqu'à son embouchure dans le Pont-Euxin. Les vestiges, soit de l'une, soit de l'autre, sont encore aujourd'hui faci-

lement reconnaissables, grâce aux bronzes étrusques et aux monnaies grecques, voire aux objets de provenance phénicienne, mis au jour par les archéologues. Leur direction générale, à travers les solitudes germaines et sarmates, s'imposait d'avance à cause des isthmes et des gués, très peu nombreux d'ailleurs, qui coupaient les marécages formés par l'Oder et la Vistule. Les caches d'ambre découvertes sur le parcours permettent de supposer que les échanges de produits s'opéraient par l'intermédiaire de pionniers, ancêtres des trappeurs qui au Canada se rendent de wigwam en wigwam pour l'achat des fourrures.

Interrompu par les invasions des barbares, le négoce de l'ambre fut repris à l'instigation des marchands arabes pour continuer pendant tout le cours du moyen âge. Au XIIIme siècle, l'exploitation du *Börnstein* ou *lapis ardens* parut aux ducs de Pomérellie assez fructueuse, pour qu'ils s'en réservassent, par l'ordonnance de 1260, la propriété exclusive. De ces anciens possesseurs du pays, la régale passa en 1310 aux grands maîtres de l'ordre teutonique, qui l'étendirent à leurs gisements de la Prusse orientale et affermèrent leurs vastes domaines tour à tour à l'abbé d'Oliva, à l'évêque de Samland, à la corporation des pêcheurs de Danzig. Une jalouse anxiété présida aux travaux, accomplis par des ouvriers d'élite, les valets du rivage, sous la surveillance de « *maîtres* », spécialement désignés pour cet office. Les autres habitants de la contrée durent s'engager, par un serment des plus sévères et qui ne fut aboli que dans les dernières années du XVIIIme

siècle, à s'abstenir de toute entreprise rivale, à livrer même aux agents de l'ordre les morceaux de la précieuse substance que le hasard ferait tomber entre leurs mains ; l'octroi du sel nécessaire pour leurs pêches les compensait seul de cette renonciation à leurs droits. Toute tentative de fraude fut réprimée par une juridiction particulière avec une rigueur voisine de la cruauté.

Le premier atelier de sculpture fut ouvert en 1310 à Stolpe, en Poméranie ; des associations de fabricants de paternoster s'organisèrent en peu d'années dans les cités les plus importantes du littoral : Lübeck, Colberg, Danzig, Elbing, Kœnigsberg, ainsi qu'à l'autre extrémité du territoire de la Hanse, à Bruges, dans les Flandres. Le commerce d'échange s'accrut avec une égale rapidité ; les principaux marchés en furent, au XIV[me] siècle, en dehors des côtes de la Baltique, Francfort et Nuremberg, Cologne et Venise. Les marchands de Danzig s'y adonnèrent avec un si persévérant succès qu'ils purent ouvrir des comptoirs jusqu'en Perse et dans les Indes. Le monopole de l'ambre appartient aujourd'hui à la maison de Hohenzollern qui l'a obtenu en vertu d'un article du traité d'Oliva, confirmé lors du premier partage de la Pologne et l'exerce sur toute la côte de Prusse ainsi que sur l'ancien diocèse de Pomérellie et la plupart des cercles poméraniens [1]. La ville de Danzig a gardé ses droits sur la région qui s'étend entre Polsk et Weichselmünde. Frédéric-Guillaume III renonça en

[1] Neustettin. Belgard, Dramburg. Buttow. etc.

1827 à l'exploitation directe des propriétés de la couronne pour les affermer aux plus offrants, c'est-à-dire dans la presque totalité des cas, aux grands propriétaires du voisinage. La puissante maison Becker et Stantien de Kœnigsberg est parvenue en 1860 à s'assurer la jouissance des quatre gisements les plus fructueux, ceux de Sassau et de Warnicke, de Brüsterort et de Schwarzort.

(La fin paraîtra ultérieurement.)

NOTES SUR LA CORÉE

PAR

M. Léopold de SAUSSURE

La Corée est encore, à l'heure qu'il est, un des pays les moins bien connus, quoique son accès soit facile par la mer. Cela tient à ce que les Coréens ont toujours professé qu'un isolement absolu était le meilleur moyen de conserver leur autonomie. Ils ont interdit aux étrangers l'entrée de leur territoire, et cette règle n'a pas été établie seulement depuis l'arrivée récente des Européens, elle remonte à l'époque de la formation du royaume et visait les Chinois et les Japonais. Malgré l'état de compression et de naïve ignorance dans lequel cette mesure radicale a maintenu le pays, il faut reconnaître que l'idée en était assez juste, car cet isolement a perpétué jusqu'à nos jours chez ce *peuple ermite* une indépendance qui eût été problématique si les relations avec ses puissants voisins avaient eu libre cours.

On ne sait rien des origines coréennes ; on ne sait pas comment cette race nettement différenciée des races chinoise, japonaise et tatare, a été confinée

dans la presqu'île. A-t-elle précédé les Chinois et occupait-elle un plus vaste territoire, où bien est-elle venue plus tard du nord par émigration et quelles sont ses affinités avec les races avoisinantes? Ces questions ne sont pas près d'être résolues et il est inutile de les aborder dans un aperçu succinct. Disons cependant qu'une civilisation artistique semble s'être développée en Corée avant celle des Chinois, par conséquent bien avant celle des Japonais. Les Chinois reconnaissent que les Coréens ont été leurs initiateurs dans l'art céramique, et actuellement encore, dans la province japonaise de Satsuma, située en face de la presqu'île coréenne, les figures peintes sur la porcelaine renommée que l'on y fabrique ne représentent pas d'anciens Japonais, mais des guerriers à barbe noire, qui ne sont autres que des Coréens.

Dans la période historique, nous voyons la presqu'île divisée en plusieurs petits royaumes, la partie nord conquise par les Chinois, la partie sud par les Japonais. Puis, avec l'aide de l'armée chinoise, la petite principauté de Cao-Ly rejette les Japonais hors du continent [1], et l'unité coréenne s'établit sous

[1] D'après la légende, Quan-Ti, le grand guerrier de l'époque San-Koush, qui est devenu un des dieux les plus populaires de la mythologie chinoise, vint prendre part à la lutte en faveur des Coréens. On lui a élevé, à l'endroit où il apparut sur le champ de bataille, un temple qui contient douze panneaux très remarquables, représentant la vie du héros. Je crois que tous les voyageurs qui iront visiter ce temple sur le *Nan-Shan* seront frappés, comme je l'ai été moi-même, de la valeur de ces tableaux, qu'il faut souhaiter de voir mettre à l'abri en Europe comme un spécimen peut-être unique de l'art coréen. Dans ces cavaliers de la féodalité lancés au grand galop de leurs chevaux et causant entre eux,

le nom de royaume de Caoli ou Corée. Mais les Chinois, surtout dans les relations officielles, se servent toujours du nom qui fut donné par l'empereur à ce pays alors qu'il faisait partie intégrante de l'Empire : *Tchao-Sien (fraîcheur du matin)*, nom poétique qui fait allusion à la position orientale de la Corée par rapport à la Chine et qui implique une idée de vassalité.

En dehors des choses propres au pays, des usages et des produits purement coréens (qui d'ailleurs sont souvent difficiles à distinguer de ce qui est venu de la Chine à des périodes éloignées), la Corée, et c'est là son grand intérêt, nous présente une physionomie originale de la civilisation chinoise interprétée par un peuple dont les tendances et les caractéristiques sont très différentes de celles de la grande nation chez laquelle cette civilisation s'est développée, et qui depuis bien des siècles a interrompu toute relation avec elle. Le phénomène n'est pas unique et peut être rapproché de ce qui s'est passé au Thibet, au Siam, au Tonkin et au Japon. Dans chacun de ces pays, de grandes divergences locales se sont produites, qui tiennent en partie aux différences de caractère des races et ensuite aux circonstances historiques, qui ont fait que, suivant les lieux, l'influence de telle ou telle dynastie s'est fait plus vivement sentir et s'est con-

dans ce Quan-Ti arrêté au bout du pont historique et tenant du bout des doigts sa lance horizontale, pendant que les ennemis fuient épouvantés, courbés sur leurs selles, il y a une allure, une vigueur et une perspective dont on ne retrouve l'équivalent ni en Chine ni au Japon.

servée jusqu'à nos jours, nous transmettant ainsi d'anciennes et curieuses formes disparues en Chine. Qu'il s'agisse des idées ou des coutumes, qu'il s'agisse d'art ou de linguistique, l'étude comparée de ces diverses formes est féconde en déductions.

Tous ces royaumes satellites de l'Empire du Milieu se sont défendus de leur mieux contre ses empiétements politiques, ils ont lutté pour leur indépendance, et chez eux l'esprit de race et de nationalité est tenace. Et cependant la conquête morale de la Chine sur ces peuples est complète : elle les a initiés à sa civilisation et leur a inspiré pour elle un respect profond ; elle reste avec eux en communion constante d'idées, malgré l'isolement politique et commercial derrière lequel, comme la Corée, ils ont pu se barricader. C'est que, pour propager son influence, la Chine possède un instrument incomparable : son écriture. Cette écriture, que nous tournons volontiers en ridicule, parce que sa calligraphie nous paraît bizarre, permet à plus de deux cents millions d'hommes de former un empire unifié et compact malgré leurs différences de dialectes, et de maintenir cent autres millions d'hommes sous la dépendance morale de la Chine, en dépit de profondes divergences de caractère.

Pour expliquer cette contradiction apparente entre le libre échange de certaines idées et les mesures prises pour intercepter toute communication, il n'est peut-être pas inutile de dire quelques mots de cette langue écrite commune, qui sert de trait d'union à tant de peuples, tout en ménageant leurs susceptibilités nationales.

On croit généralement que les caractères chinois sont purement idéographiques et qu'ils peuvent être lus en plusieurs langues par les mots correspondant à l'idée ou à l'objet qu'ils représentent. Un tel système serait impossible, car dans chaque langue l'ordre des mots varie dans la phrase et de plus les mots n'ont pas leurs équivalents exacts dans des idiomes différents. En réalité, le rôle du chinois en Extrême-Orient est comparable à celui que le latin a joué naguère en Europe : c'est une langue écrite dont les règles sont enseignées partout uniformément, mais que l'on prononce conventionnellement en chaque endroit, en se servant des sons qui existent dans la langue du pays. Mais en Europe, grâce à leur communauté d'origine, les langues ne varient pas assez dans leur phonétique pour qu'un Russe et un Anglais parlant latin n'arrivent à se comprendre, tandis qu'en Extrême-Orient le chinois diffère trop dans sa prononciation d'un pays à l'autre pour être employé autrement que comme langue écrite [1].

Prenons comme exemple le caractère *ouh,* qui signifie objet. Même dans l'intérieur de la Chine, suivant les dialectes, la prononciation variera ; dans certaines provinces ce sera *vouk*, ailleurs *vouh :* c'est qu'en effet, dans l'ancien chinois, c'était *vouk* ou *vâk,* et la consonne dure finale s'est transformée en expiration (*h*) presque partout.

[1] Cela tient aussi à ce que les mots du chinois n'ayant qu'une syllabe et beaucoup d'homophones, la moindre modification de l'intonation à laquelle on s'est habitué suffit à le rendre incompréhensible.

Au Tonkin, ce caractère est lu *vât*, forme archaïque très bien conservée.

Les Coréens n'ont pas de *v* dans le matériel phonétique de leur langue et ne peuvent prononcer le *k* à la fin d'un mot. Aussi ce caractère devient-il tout naturellement *moul*.

Au Japon, même phénomène : le *vouk* chinois devient *muts*, et comme le Japonais ne reste pas sur une consonne à la fin d'un mot, il ajoute un *u* (*mutsu*).

Il en est de même dans d'autres pays, tels que le Siam, le Thibet, les îles Liou-Tchéou, etc.

Toutes ces formes différentes : *vât*, *moul*, *mutsu* [1], ne sont donc pas les synonymes du mot chinois *ouh*, ce sont de simples modifications rationnelles de la prononciation de ce même mot *ouh*, telle qu'elle existait au moment où la civilisation chinoise fut adoptée. Et les synonymes du mot *ouh* (*objet*) dans chacune de ces langues sont sans rapport avec ce que nous venons de voir : en Annam, par exemple, objet se dit *déou*.

Ainsi, l'on enseigne dans les écoles de l'Extrême-Orient, en Corée comme ailleurs, à côté de la langue vulgaire, une autre langue qui ne se parle jamais et qui ne sert qu'à interpréter l'écriture, et comme elle ne contient aucun son étranger, que les enfants la prononcent aussi facilement que leur langue maternelle,

[1] Nous avons là un exemple de l'intérêt que l'on peut trouver dans le rapprochement des formes chinoises subsistant dans les pays tributaires : si les anciens auteurs n'avaient pas pris la peine de noter pour nous les transmettre les antiques prononciations des mots, la simple comparaison des formes que nous venons d'énumérer nous permettrait de reconstituer l'ancienne terminaison en consonne dure qui a disparu d'une foule de mots chinois.

on est arrivé un peu partout à la considérer comme une forme élégante de la langue nationale. Il s'ensuit que, perdant son caractère étranger, naturalisée en quelque sorte en chaque lieu, l'écriture chinoise nivelle tous ces peuples presque à leur insu : ils ne se connaissent pas, ils se détestent, ils ne communiquent pas entre eux, mais ils pensent tous de la même façon grâce à cet agent qui pénètre partout et les maintient au même niveau comme un liquide dans des vases en communication.

La Corée forme une vaste presqu'île très analogue à l'Italie, comme le fait remarquer M. Élisée Reclus, sous le rapport de la distribution des fleuves et des montagnes, et Séoul est situé comme Rome, à quelque distance de la côte occidentale. On y parvient après une demi-journée de cheval dans un pays peu peuplé, médiocrement cultivé, quoique très fertile, et l'on est fort étonné de découvrir du haut d'un col cette grande ville de cent cinquante mille habitants, s'étalant comme dans l'arène d'un vaste cirque naturel jusqu'au pied des montagnes qui lui font comme un rempart — celles du nord, arides, dénudées, au profil dentelé et grandiose ; celles du sud, plus riantes, arrondies et couvertes de beaux bois de pins. L'enceinte crénelée contourne la plaine, puis gravit les montagnes septentrionales, dont elle suit les arêtes abruptes. Au bas de la pente, adossé aux premiers contreforts et tourné vers le sud, suivant les rites chinois, se trouve le palais du roi, devant lequel s'étend la capitale. Il est lui-même entouré d'une enceinte qui contient, outre les bâtiments royaux, les logements des princes,

le harem, et englobe même une colline où chasse Sa Majesté.

Devant la porte du palais passe une large voie, sur laquelle s'ouvrent les six ministères et leurs dépendances, et qui traverse ensuite la ville d'un bout à l'autre. Toute cette partie officielle de la capitale est construite dans le goût chinois, et il ne faudrait pas entendre par palais les constructions grandioses que ce mot évoque en Europe; on ne trouverait rien de semblable en Extrême-Orient, et la cour coréenne n'est qu'une miniature de celle du Fils du Ciel; elle vous donne une idée très exacte de ce qu'étaient les capitales des petits royaumes dont se composait la Chine à l'époque de la féodalité. J'ai eu l'occasion d'en parcourir les allées pour me rendre à un concours de lettrés auquel le roi m'avait permis d'assister. La disposition en est la même qu'à Hué; tout est calqué sur le même modèle.

Pour prendre un exemple, *Tung-Cung*, c'est-à-dire Palais de l'Est, est un des noms sous lesquels on désigne en tous ces pays le prince héritier, par allusion à l'emplacement qu'occupent toujours ses appartements. Il en est de même de tout le reste : chaque porte est décorée d'un nom inscrit en gros caractères; peu importe sa valeur architecturale, l'étiquette y est, et cette porte joue, de par son nom, un certain rôle dans le cérémonial de la cour[1]. Un peu en dehors de

[1] Pour comprendre l'importance du formalisme, qui dans cette société est à la base de tout, il faut consulter l'ouvrage remarquable du Rév. Smith, *Chinese characteristics*, la meilleure étude que l'on ait faite de l'esprit chinois.

la ville, on remarque un haut portique ou, si l'on veut, un arc de triomphe, placé sur la route qui conduit à la montagne ; il est formé de grandes colonnes en bois, surmontées d'une toiture à la chinoise. Sur le fronteau sont inscrits les trois caractères : *Ying-ân-mên,* c'est-à-dire Porte (par laquelle on) se rend au-devant du Bienfait, parce que le roi de Corée doit passer sous cette porte lorsqu'il sort à la rencontre de l'ambassadeur chinois. Celui-ci arrive par la voie de terre, à petites étapes à travers la Mandchourie [1]. La veille de son entrée, il couche dans un joli pavillon réservé à son usage, de l'autre côté de la montagne, dans une ravissante vallée parsemée de bois de pins. Puis, le matin, il franchit en palanquin le petit défilé qui le sépare de la ville. Arrivé au sommet du col, il découvre ce beau panorama de Séoul, et au bas de la pente il voit s'avancer, se dirigeant vers la porte *Ying-ân-mên*, escorté d'une foule immense, ce souverain de quinze millions d'hommes, qui tout à l'heure va se prosterner devant lui pour recevoir de ses mains la lettre autographe, écrite au vermillon, que lui envoie le Fils du Ciel.

Le roi de Corée appartient à la famille Min, qui règne sur le pays depuis 500 ans. Une ancienne prédiction populaire assigne précisément cette durée à sa dynastie, aussi se montre-t-il assez impatient d'atteindre sans encombre le nouvel an chinois, qui tombe vers le mois de mars.

[1] En 1890, rompant avec une tradition séculaire, l'ambassade chinoise s'est rendue en Corée par la voie de mer, à bord de l'escadre cuirassée.

Au-dessous du roi, comme dans l'empire du Milieu, sont les conseils de l'empire, les six ministères, les gouverneurs généraux des provinces, etc., mais si les institutions paraissent être les mêmes, l'état des choses est néanmoins profondément différent de ce qu'il est en Chine. L'idée de caste et de transmission héréditaire des fonctions est, on le sait, étrangère à la race chinoise. Les fonctionnaires se recrutent au concours dans toutes les classes de la nation et, malgré les abus, il ne s'est formé, de même qu'en Turquie, aucune caste privilégiée par la naissance. Tout autres sont les tendances coréennes. La nation se divise en deux fractions, les nobles et ceux qui ne le sont pas ; la noblesse consiste à remplir une fonction publique, à s'occuper de littérature ou à ne rien faire. Tout fils de noble qui s'adonne à un travail manuel perd ses droits. Les institutions démocratiques de la Chine greffées sur un peuple en qui persistent les idées nobiliaires ont produit ce résultat que tous les descendants d'un fonctionnaire qui n'ont pas pu ou qui n'ont pas voulu se présenter aux examens publics sont obligés, pour conserver leur rang, à rester dans l'oisiveté. Et quel que soit leur dénûment ils vivent misérablement plutôt que de renoncer à porter dans leur coiffure les insignes de leur rang. Aussi le nombre des nobles est-il incroyable. Les besoins matériels du Coréen sont d'ailleurs très limités; il est doué d'un naturel heureux, d'une paresse sans bornes, et l'on ne s'étonne bientôt plus de rencontrer dans les rues de la capitale autant de nobles que de roturiers.

Quant au peuple, il a l'air de s'être fait très bien à

cet état de choses. Il sait que s'il travaille au delà de ses besoins, le produit de son labeur lui sera extorqué; aussi s'en tient-il au strict nécessaire. En me rendant à cheval à la capitale, j'ai pris plaisir à voir labourer un champ, tout à côté de la route. Le terrain paraissait excellent, mais on n'en cultivait qu'un petit morceau, à proximité de la maison. Toute la famille était là, en beaux habits blancs et vert pâle fraîchement repassés; les uns bêchaient en s'arrêtant fréquemment pour fumer leurs longues pipes, les autres, assis sur un banc au bord du champ, suivaient le travail avec intérêt, et une joyeuse conversation ne cessait d'égayer ces travaux champêtres. Cette scène typique ne rappelait en rien l'ardeur du Chinois et son âpreté au gain. Mais quelle que soit la bonhomie du Coréen, il a néanmoins de mauvais moments à passer lorsqu'il est aux prises avec les gens d'une classe intermédiaire (une caste, pourrait-on dire, car elle est devenue de fait héréditaire) et que les missionnaires appellent « les satellites ». Ce sont les employés subalternes, les gardes du prétoire, les scribes en général, engeance féroce et avide, qui détient presque tout le pouvoir en déchargeant le mandarin de tous les détails de son service. Dès qu'un homme passe pour avoir quelques économies il est en butte à leurs tracasseries et tous les moyens leur sont bons pour arriver à leurs fins. Si le pauvre diable ne s'exécute pas de bonne grâce, il sera accusé de n'avoir pas retiré sa pipe de sa bouche au passage du mandarin, ou de tout autre méfait imaginaire, qui le ruinera, sans que le fonctionnaire lettré au nom duquel se font toutes

ces exactions en ait connaissance, car c'est ordinairement un brave homme paisible et qui ne saurait lutter contre ces errements. Le Coréen ne connaît donc pas cette sécurité de l'individu dont jouit le Chinois et qui lui donne l'activité et la persévérance, avec la certitude qu'il peut s'élever au-dessus de sa condition. Mais le royaume est resté si bien isolé, que personne n'a l'idée que les choses puissent marcher autrement. On se fait à tout lorsque les points de comparaison manquent pour souhaiter mieux. Prenons comme exemple ce qui se passe dans les examens publics; on comprend que cette institution chinoise greffée sur le système des castes ait dégénéré rapidement en mauvaise plaisanterie. En Chine, dans chaque gouvernement de province, un local est construit pour recevoir les candidats à la licence. Il couvre une superficie de plusieurs hectares, et contient 10 000 loges alignées en longs couloirs que l'on surveille du haut d'une tour centrale. Les en-têtes des épreuves sont enlevées et repérées; les compositions sont classées sérieusement par des examinateurs compétents. En Corée, les candidats sont entassés en plein air dans une des cours du palais; on chante, on fume, on cause, on bouscule ceux qui travaillent; quelques jours après, le journal officiel publie gravement la liste des élus qui sont, bien entendu, à de rares exceptions près, des nobles qui ont pu d'avance s'assurer cette faveur. On se demande comment dans ces conditions ces examens peuvent attirer encore tant de monde. Les candidats affluent toujours cependant, et, la veille d'un grand concours, je regardais sur la route arriver par bandes

les étudiants de la province armés de longs bâtons et leur bagage sur le dos : ils paraissaient pleins d'espoir et d'entrain, et l'on eût probablement perdu son temps à leur expliquer que les choses gagneraient beaucoup si l'on imitait un peu ce qui se passe ailleurs.

Pour le Coréen, rien de bon ne peut venir de l'extérieur. Avant que l'Europe eût imposé l'ouverture de deux ports à son commerce, aucun étranger n'entrait dans le royaume à l'exception des ambassadeurs de Chine qui, dans les grandes circonstances, à l'occasion de l'investiture ou des funérailles d'un roi, venaient présider aux cérémonies ; de même qu'aucun Coréen, sous peine de mort, ne pouvait sortir du pays, sauf les ambassadeurs qui, tous les trois ans, allaient porter le tribut à l'empereur ; on n'envoyait d'ailleurs, autant que possible, que les mêmes personnages ; on les choisissait soigneusement dans la famille royale, et il paraît qu'ils étaient étroitement surveillés à leur retour. Ces lois sont toujours en vigueur en dehors des modifications imposées par les puissances (et dont profitent les Chinois et les Japonais), aussi ne voit-on jamais un Coréen à l'étranger, sauf peut-être à Hong-Kong, où l'on en rencontre quelques-uns, qui ne s'aventureraient probablement pas à rentrer chez eux[1].

[1] Ce sont en général des gouverneurs *in partibus* de Quelpaërt, une île assez grande qui appartient à la Corée et dont les habitants, devenus très indépendants, reçoivent fort mal les mandarins qu'on leur envoie; de sorte que lorsqu'un haut fonctionnaire, à l'instigation de quelque rival astucieux, reçoit de son souverain la mission délicate d'aller faire le bonheur de ces insulaires récalcitrants, il préfère en général s'embarquer furtivement pour Hong-Kong et se résigner à l'exil plutôt que de se risquer à affronter la réception que lui ménagent ses administrés.

On conçoit qu'avec un pareil système d'isolement les idées des Coréens sur le reste du monde soient singulièrement bornées. Auprès d'eux les Chinois paraissent cosmopolites. Les Coréens ont des manières de voir très curieuses. On parlait un jour de la tour Eiffel à un ministre coréen et on cherchait à lui faire comprendre ce qu'il y avait de prodigieux dans sa hauteur. « Alors, finit-il par demander, est-elle plus haute que la Porte du Sud ? on ne peut pourtant pas faire quelque chose de plus haut que la Porte du Sud[1] ». Aussi ce peuple est-il un des plus curieux et des plus amusants qu'il soit donné de voir, d'autant plus que tout s'est également conservé intact, non seulement dans l'ordre moral, mais aussi dans son extérieur ; son aspect est très original, identique à ce qu'il était il y a cinq siècles, et pour beaucoup de choses l'origine est bien plus reculée.

A première vue on est frappé de la ressemblance qui existe entre le costume coréen et celui des Arabes, tant celui des femmes que celui des hommes. Mais en regardant plus attentivement, on reconnaît que la silhouette seule est la même. Au lieu d'être drapés dans un large burnous, les Coréens portent une série de vêtements de soie ou de toile très fine recouverts d'une longue robe qui se croise sur la poitrine, avec un ruban servant de ceinture et de larges manches pendantes comme celles des Japonais ; le col assez haut derrière fait paraître les épaules tombantes.

[1] Consulter pour cette tournure d'esprit commune aux Chinois et aux Coréens les chapitres : *Talent for indirection* et *Intellectual turbidity* dans *Chinese characteristics*, op. cit.

La forme de cet habit extérieur qui figure sur la plupart des potiches chinois date de l'époque des Mings. A cette dynastie, qui supplanta celle des Mongols, se rattache une grande renaissance chinoise. Son prestige fut immense et lorsqu'elle tomba devant l'invasion mandchoue, elle s'était tellement attaché ses vassaux que les rois de Corée et du Tonkin faillirent perdre leur indépendance par la répugnance qu'ils montrèrent à reconnaître le fait accompli. Maîtres de la Chine, les Tatares imposèrent aux Chinois la coiffure et le costume auxquels ils se sont si bien accoutumés depuis deux siècles et demi. Mais les peuples tributaires restèrent fidèlement attachés aux souvenirs de l'époque des Mings, et c'est ainsi que les habits de cour des mandarins de l'Annam et de la Corée sont à peu près identiques; ils portent le chapeau tronqué à ailettes, les robes brodées et la ceinture rigide suspendue aux épaules.

Ce qu'il y a de très particulier dans le costume coréen, c'est le chapeau bizarre en crin et à jour, qui se porte sur le sommet d'un serre-tête également en crin, et dans lequel les cheveux sont soigneusement cachés. D'une façon générale on peut dire que le Coréen a toujours l'air emmitouflé et ficelé dans un paquet de mousseline. Il affectionne les couleurs pâles, vert d'eau ou bleuâtres. Le blanc est actuellement de rigueur dans toute la population mâle à cause du deuil de la reine douairière. Le costume des femmes, ainsi que nous l'avons dit, rappelle celui des mauresques; mais en guise de voile elles portent sur la tête un mantelet de satin vert à bordure blanche doublé de

blanc à bordure verte. Ce mantelet qui n'est d'ailleurs jamais revêtu et qui n'est destiné qu'à couvrir la tête, retombe sur leurs épaules et elles le maintiennent fermé avec la main pour cacher leur visage en regardant à travers le collet, qui découvre leurs yeux et leur nez. Lorsqu'elles sont en deuil, elles portent ce mantelet à l'envers, la doublure blanche en dehors. Les femmes du bas peuple ne se voilent pas, non plus que les esclaves, car il y a en Corée, comme naguère en Chine, une classe de domestiques attachés héréditairement à une famille et que l'on peut à la rigueur appeler de ce nom. Les vêtements des femmes sont également de nuances très tendres, à peine sensibles. Tout cela demande naturellement un lessivage fréquent et c'est là une des grandes occupations de la Coréenne. Partout dans les faubourgs et dans les vallons avoisinants se trouvent des lavoirs de ménagères et dès que la nuit se fait l'on entend de tous côtés ce bruit perpétuel des battoirs dont parlent les vielles odes chinoises et qui n'a que trop disparu de la Chine de nos jours.

Se prélasser toute la journée dans de beaux habits bien repassés, avec une longue pipe à la bouche, telle est la grande distraction du Coréen, et c'est curieux d'observer dans les rues de Séoul cette foule de promeneurs oisifs et badauds. Avec un peu d'habitude on reconnaît dans la forme du serre-tête la qualité de chaque passant. D'une façon générale cette coiffure indique un homme marié; ceux qui ne le sont pas, quel que soit leur âge, portent les cheveux en natte sur le dos et se donnent des allures d'enfants, alors que de

petits bonshommes de douze ans, à l'allure grave, portent le chapeau et le serre-tête, indiquant qu'ils ont déjà rompu avec le célibat. Les femmes ne sortent que le moins possible dans la journée; mais vers huit heures du soir, dans tous les quartiers, les cloches se mettent à sonner; les hommes se hâtent de regagner leurs demeures, et elles ont alors le libre accès des rues. Seuls les agents de police et les fonctionnaires munis d'une autorisation peuvent circuler à ce moment.

La femme, en Corée, ne jouit d'aucune considération et occupe dans la société une place bien moins élevée qu'en Chine, où son rôle n'est cependant pas très brillant. Passé un certain âge, si elle n'est pas mariée, elle peut être enlevée par le premier venu, sans qu'il y ait récrimination, et l'on dit qu'un jeune Coréen aurait honte d'être vu auprès de sa mère ou de ses sœurs; mais il faut, je crois, accueillir avec réserve les renseignements que l'on a sur une société si peu connue et d'un caractère aussi spécial. Nous ne savons pas grand'chose sur la vie privée des musulmans nos voisins, et j'ai vu des Chinois rapporter d'Europe des idées si étranges sur la nôtre, que je ne me hâterais pas de juger des mœurs par quelques-unes de leurs manifestations peut-être très superficielles. Les seuls hommes qui peuvent parler avec compétence de la Corée sont les missionnaires catholiques qui s'y sont introduits depuis un demi-siècle, et qui malgré les lois sévères qui étaient en pleine vigueur à cette époque sont arrivés à faire de nombreux prosélytes; encore ne connaissent-ils guère que

la classe inférieure de la population, au sein de laquelle ils vivaient, traqués comme des bêtes fauves et ne voyageant que la nuit. Aussi la Corée offre-t-elle un champ d'observations à peine abordé, et il est probable que l'on aura le loisir de l'étudier dans toute son originalité, car les compétitions de ses voisins, la Russie, la Chine et le Japon, semblent s'équilibrer entre elles et lui assurer pour un certain temps encore le maintien de son autonomie.

EXPOSITION

DE

CARTOGRAPHIE SUISSE

A GENÈVE

PAR

M. Adolphe GAUTIER

Vice-Président de la Société de géographie de Genève.

Les personnes qui ont pris part en août 1891 au Congrès universel de géographie de Berne, ont été tout particulièrement intéressées par l'exposition historique de cartographie suisse qu'on voyait au palais fédéral. Le désir de faire jouir le public de Genève d'une exposition analogue, a engagé la Société de Géographie de cette ville à en installer une dans la salle de ses séances à l'Athénée, et c'est à propos de cette exposition que nous dirons ici quelques mots sur l'histoire de la science topographique dans notre pays.

Notre exposition ne peut rivaliser avec celle de Berne. Exécutée fort à la hâte et sans recourir ni aux grandes collections dans d'autres cantons (comme celle du bureau fédéral topographique, celle du *Kartenverein* de Zurich ou celles des bibliothèques publi-

ques), elle n'a pu réunir un nombre de numéros très élevé et toutefois elle renferme plus de 200 échantillons et peut donner un aperçu très exact des progrès de la science.

L'ordre suivi pour le classement des objets est l'ordre chronologique et on n'a point séparé les cartes des plans, ni les cartes générales des cartes particulières. Cependant comme il y a un assez grand nombre de livres ornés de cartes ou de plans qu'on ne peut pas suspendre aux parois, il a fallu créer une chronologie spéciale pour eux, et on les a étalés sur des tables.

Dans un premier coup d'œil qu'on jette sur l'exposition on est frappé par deux circonstances : la première c'est à quel point on s'est mis tardivement à l'œuvre pour s'occuper de cartographie ; la seconde c'est combien pendant longtemps les progrès ont été lents, pour prendre ensuite un essor extrêmement rapide. Dans d'autres expositions on a classé les ouvrages en trois périodes, une période *ancienne* allant jusqu'en 1790, une période de *transition* allant de 1790 à 1832 et une période *moderne* de 1832 à nos jours. Comme c'est une chose fort délicate que de fixer les limites des périodes, vu que ces limites n'ont jamais rien de bien tranché, nous nous sommes abstenus de faire cette subdivision.

Sauf la fameuse carte connue sous le nom de *Tabula Peutingeriana* datant du IIIme siècle de notre ère et où il est bien difficile de trouver un rapport même fort éloigné entre le dessin et les pays que cette carte est sensée représenter, on ne trouve rien,

absolument rien jusqu'à la fin du XVme siècle. Puis, ce qui s'est fait alors et pendant plus de deux cents ans est tellement imparfait, qu'il est inconcevable que des hommes si habiles dans une foule d'arts et de sciences, aient pu rester de vrais enfants quand il s'est agi de représenter des choses qui pourtant étaient sous leurs yeux !

Quoique à un moindre degré que la *Tabula Peutingeriana,* ce qui frappe donc avant tout dans les travaux topographiques des XVme et XVIme siècles et même, sauf peu d'exceptions, dans ceux du XVIIme, c'est leur imperfection. On a un mépris absolu des formes et des distances ; les montagnes, quelle que soit leur hauteur, sont représentées par des séries de petites taupinières égales, s'embriquant comme des tuiles ; le contour des lacs n'a aucun rapport avec ce qui existe, et c'est une chose vraiment divertissante que d'étudier en détail la carte d'un pays que l'on connaît.

La plus ancienne carte de la Suisse est celle (n° 1) de Conrad Türst, reproduite fidèlement en fac-simile par les soins de la Société d'histoire générale de la Suisse. Türst était médecin à Zurich et a dessiné sa carte de 1495 à 1497. Bon nombre de disciples d'Esculape s'occupaient alors de mathématiques pures et appliquées et Türst avait dressé sa carte dans le but d'illustrer un ouvrage de lui, intitulé : *De situ confœderatorum descriptio.*

Jean Stumpf qui a dessiné (1548) plusieurs cartes insérées dans sa chronique : *Gemeiner löblicher Eidgnosschafft Stetten Landen und Völkeren Chronick*

wirdiger Thaaten Beschreybung, Egidius Tschudi qui a dressé, 1560, sa grande carte accompagnant sa *Nova Rhætiæ atque totius Helvetiæ Descriptio,* carte reproduite (nº 11) en photographie par la maison Hofer et Burger de Zurich, d'après l'exemplaire unique de la bibliothèque de Bâle, sont avec Türst à peu près sur le même rang comme exactitude et montrent l'art dans sa plus tendre enfance. On voit toutefois à l'Athénée deux pièces que nous recommandons aux visiteurs de l'exposition. La première (nº 8) est un fac-simile fait pour le Club alpin et tiré de l'atlas du père Ignace Danti (1570) au Palais Vieux de Florence ; la seconde est une gravure, italienne aussi, sans date (nº 10), intitulée *Vero disegno del lago di Ginevra con i luoghi che'l circondanno. P. Domenico Alphano perugino inventore.* Tout ce que la fantaisie peut imaginer de plus grotesque est accumulé dans ces deux cartes et nous recommandons en particulier sur la seconde, à côté de Genève, une colline qui doit être la butte de Champel, et où l'on voit une quantité de gibets supportant chacun quelques malheureux pendus.

Mais ce qui frappe d'une manière inverse, ce sont les plans des villes datant de la même époque. Ils sont infiniment mieux traités que les cartes ; sans doute ce sont presque des paysages plutôt que des plans, mais déjà dans ceux qui illustrent la cosmographie de Sébastien Münster, vers 1552 (nº 2 à 7), les proportions sont infiniment mieux observées et le dessin est bien plus fidèle que sur les cartes contemporaines. Cette remarque s'applique aussi à des époques postérieures, ainsi le grand plan de Lucerne

(nº 13) de 1597, et celui de Fribourg (nº 29) de 1601, tous deux de Martin Martini, sont très supérieurs à tout ce qui a été exécuté à cette date en fait de cartes.

Dans le XVIIme siècle, les progrès sont lents et, sauf une très honorable exception, on remarque toujours des fautes telles qu'il semble que la moindre ascension sur quelque montagne eût dû les faire corriger; mais c'est que, justement, alors on ne montait pas sur les montagnes qu'on redoutait et qu'on considérait comme des endroits maudits. Il n'y a qu'à voir les vues qu'on en faisait et où elles sont représentées comme verticales et même en surplomb ! C'est ainsi qu'on les voit dans l'ouvrage de Matthieu Merian *Topographia Helvetiæ Rhætiæ et Vallesiæ* (1642) où, à côté de plans de villes très exacts, on trouve des paysages avec des montagnes tout à fait fantaisistes et effrayantes. Mais alors nous devons noter ici l'exception signalée plus haut, laquelle, dans ces temps de barbarie topographique, doit exciter notre admiration : ce sont les superbes travaux du peintre et mathématicien zurichois Jean-Conrad Gyger, né en 1599, mort en 1674. Son principal ouvrage auquel il consacra trente-huit ans de sa vie, est sa grande carte du canton de Zurich et des régions voisines, à l'échelle de $^1/_{32000}$, dont une superbe reproduction en chromolithographie a été faite par MM. Hofer et Burger. Le pays est rendu avec une fidélité extraordinaire, même pour notre époque, et toutes les vérifications faites avec soin montrent que l'exactitude est complète. En outre, Gyger a su représenter le terrain

au moyen de hachures et de teintes, donnant une parfaite impression de relief. Les maisons, les bois, les vignes, les routes se distinguent fort bien, de jolis écussons aux armes des localités ou des seigneurs, sont répandus partout; Gyger a devancé son siècle d'au moins cent cinquante ans. Désintéressé autant qu'habile, il n'a voulu recevoir aucune indemnité pour ses immenses travaux et a fait don à sa ville natale des deux exemplaires qu'il a faits de sa carte, l'un sur une grande feuille, et l'autre en un atlas de 56 doubles pages.

Outre son chef-d'œuvre, Gyger a fait plusieurs autres cartes; à l'exposition on en voit une (n° 43) dressée par lui et gravée par son fils, c'est une excellente réduction de la grande carte du canton de Zurich.

Malheureusement (sauf très peu d'exceptions, parmi lesquelles on peut signaler des cartes de Lucerne qui ne sont pas exposées à Genève), les successeurs de Gyger n'ont point été à sa hauteur et la plupart des géographes sont retombés dans le système des montagnes vues de profil et dans les contours fantaisistes. Le recul se manifeste dans toute la première moitié du XVIIIme siècle, ainsi qu'on le voit en particulier dans les ouvrages de trois auteurs qui ont eu une grande réputation, mais une réputation usurpée. Ces trois auteurs sont d'abord Scheuchzer, dont la grande carte publiée en 1712 (n° 45) fourmille d'inexactitudes, puis Walser et Seutter (n°s 67 et 68 et atlas) 1750-1760. Ces géographes ont beaucoup travaillé, mais ont fait de mauvais ouvrage et

sont d'autant plus inexcusables qu'ils possédaient des ressources que n'avaient point les anciens auteurs comme Türst et Tschudi.

Vers la seconde moitié du XVIIIme siècle, nous avons à mentionner un cas qui présente une certaine analogie avec celui de Gyger. C'est celui du Genevois Henri Mallet, né en 1727, mort en 1811. Lui aussi a devancé son temps. Il a dressé des cartes très supérieures à celles de son époque et même à un grand nombre de celles publiées après lui. Voyez sa carte de Genève et de ses environs (n° 70) et surtout celle de la Suisse romande (n° 72). Ces cartes sont d'une très grande exactitude et le relief est dessiné au moyen de hachures, d'une manière très satisfaisante; aussi les cartes du canton de Vaud, assez longtemps encore après Mallet, ont-elles souvent été des copies ou des réductions de celle de ce géographe.

A la fin du XVIIIme siècle, le système de la représentation du relief par des hachures était généralement adopté; c'était un immense progrès, qu'on aurait pu réaliser plus d'un siècle auparavant, pour peu qu'on eût suivi l'exemple de Gyger. Cependant dans toutes ces applications du système des hachures, on n'a pas su éviter l'inconvénient de trop relier les montagnes entre elles pour en faire des chaînes; on n'a pas su laisser les cimes suffisamment isolées. C'est ainsi qu'ont été dessinés les immenses travaux topographiques de J.-H. Weiss, qui a levé aux frais et sous la direction de J.-Rodolphe Meyer d'Aarau, une très grande carte de toute la Suisse à l'échelle de $^1/_{118000}$ environ, gravée sur 16 feuilles et qui repré-

sente un perfectionnement immense. Le dessin est plus correct que chez la plupart de ses devanciers ; le relief général est bon, mais il n'a pu lever avec assez de détails les régions montagneuses, encore très peu connues et il ne les a pas représentées d'une manière complète. Il y a des feuilles très supérieures à d'autres ; mais au moins, avec Weiss, on a eu une carte de l'ensemble de la Suisse levée suivant des principes scientifiques.

Il faut ici mentionner un fait qui n'a pas été sans exercer une très grande influence sur les progrès de la cartographie à la fin du XVIIIme siècle, c'est la confection des *reliefs*. L'art de *modeler* les pays, comme celui de lever les cartes, a fait jusqu'à nos jours d'immenses progrès, et n'a eu son origine tardive qu'au siècle dernier. C'est le général Louis François Pfyffer de Lucerne qui en est le créateur. C'est la vue et l'étude de son grand relief de la Suisse centrale, qui occupa le général pendant dix ans de sa verte vieillesse et pour lequel il parcourut les montagnes comme on ne le faisait absolument pas de son temps, c'est cette vue, dis-je, qui engagea Jean-Rodolphe Meyer à faire faire la carte dite de Weiss. Meyer avait été frappé des avantages que procurerait une carte exacte comme le relief de Pfyffer, mais plus maniable et plus transportable.

Cette carte de Weiss a été reprise et, quoique sur une échelle moindre, complétée par Wœrl, de Fribourg en Brisgau. Cet auteur a fait à l'échelle d'environ $^1/_{200000}$, en 1835, une carte en vingt feuilles, pour le dessin de laquelle il s'est servi soit des travaux de Weiss, soit

de cartes cantonales. C'est une excellente carte et très détaillée; mais le relief laisse à désirer et je ne crois pas que l'auteur ait lui-même fait des levés.

Nous avons un peu anticipé sur les temps pour parler de Wœrl, revenons au commencement du XIXme siècle. Les événements politiques avaient beaucoup ralenti le zèle pour les travaux topographiques. Le gouvernement de Berne avait fait faire une triangulation de son vaste territoire et avait chargé de ce travail le professeur Tralles, de Hambourg, fixé à Berne. Ces travaux avaient été interrompus par l'invasion française, et, sous la domination napoléonienne, bien que ce soit alors que Meyer ait publié la carte de Weiss, la cartographie suisse ne fit guère de progrès, les pensées étaient dirigées ailleurs! Mais à partir de la chute de l'empire français, et du retour de la Suisse à son indépendance, la science topographique, comme toutes les autres sciences, prit un essor prodigieux. C'est d'abord par une quantité de cartes à petite échelle, routières, scolaires, particulières, que l'activité se manifesta, et, s'il fallait nommer tous ceux qui se sont occupés de topographie à cette époque, nous en aurions pour longtemps. Citons Henri Keller, de Zurich, qui dans une position des plus modestes, a produit une œuvre colossale et a rendu des services inappréciables aux voyageurs, aux enfants, aux maîtres d'école. On a souvent dit que ses indications de relief étaient médiocres, mais c'est que ses cartes étaient surtout *routières* et qu'il voulait avant tout que rien ne gênât la clarté de ses tracés de routes et la position et les noms des très nombreu-

ses localités qu'il indiquait. Citons plus loin, Jean-Frédéric Osterwald (de Neuchâtel), qui fut le maître de Dufour, en fait de topographie, et dressa entre autres une superbe carte du canton de Neuchâtel (nº 103) levée par des procédés scientifiques. Nous avons déjà nommé Jean-Georges Tralles, qui est le véritable initiateur de la triangulation en Suisse, et nous pourrions citer encore bien d'autres noms. Ces nombreux travaux firent toucher du doigt la lacune qu'il fallait absolument combler, c'est qu'il n'y avait pas de base scientifique exacte rattachant les levés les uns aux autres, et qu'il fallait absolument revenir au projet ébauché par le gouvernement de l'ancienne Berne, en commençant par une triangulation générale pour toute la Suisse et par une mensuration exacte des hauteurs. Le public exerça pour cela une sorte de pression sur les autorités, la Société helvétique des sciences naturelles se mit à la tête de l'impulsion, en sorte que, en 1830, la Diète décréta l'établissement d'une carte à l'échelle de $^1/_{100000}$ et créa le bureau topographique fédéral, dont elle confia la direction au colonel Guillaume-Henri Dufour, alors quartier-maître général de la Confédération.

Dufour s'était essayé en faisant sous les yeux d'Osterwald la carte du Canton de Genève au $^1/_{25000}$, laquelle avait parfaitement réussi ; mais le nouveau travail était d'un tout autre ordre et exigeait des peines et des soins considérables. On refit entièrement la triangulation commencée par Tralles et cet immense ouvrage de la confection de la carte fut achevé en 32 années.

Entre-temps, le système de la représentation du relief au moyen de courbes de niveau avait été mis en usage et c'est celui qui fut employé pour les levés et le dessin des minutes ; mais pour la gravure on n'osa pas renonçer aux hachures et elles furent introduites entre les courbes. Il y a même certains levés cantonaux faits avant les travaux de Dufour, que celui-ci admit comme suffisamment exacts et qui n'ont que des hachures sans courbes de niveau.

Nous ne nous étendrons pas sur ces travaux du bureau et de son habile et dévoué directeur ; chacun connaît les admirables résultats obtenus. Triangulation, levé, gravure, tout fut fait de main de maître, et le géographe Petermann, qui s'y connaît, a pu dire que la carte de Suisse était la plus belle qui existât.

Les travaux de Dufour et de ses dévoués collaborateurs ne ralentirent point l'activité des autres topographes ; au contraire, jamais on n'avait autant travaillé que pendant cette époque ; mais il y a une différence essentielle entre ces travaux et ceux des temps passés, c'est que maintenant les résultats sont très bons et qu'on ne sait plus en Suisse ce que c'est qu'une mauvaise carte ! J.-M. Ziegler, Randegger. Leuzinger, Goll, Müllhaupt, Gerster, Wild et bien d'autres se sont fait connaître par leurs travaux et ont rendu le public si exigeant, qu'il n'est pas un pays au monde où la cartographie soit aussi avancée qu'en Suisse. Notre exposition en fournit un témoignage probant.

Le bureau topographique fédéral a continué de subsister avec d'autres directeurs ; il complète la

carte pour les tirages subséquents, il en a fait une réduction au $^1/_{250000}$, il dresse la carte des contrées que Dufour avait jugées assez exactement levées avant lui, mais qui, à l'examen, ont été reconnues imparfaitement représentées, puis, surtout, le bureau publie sous le nom d'*Atlas Siegfried* les minutes de la grande carte, telles qu'elles ont été levées sur le terrain par les topographes de Dufour. Ces minutes sont à l'échelle de $^1/_{25000}$ pour les pays de plaines et de collines et à celle de $^1/_{50000}$ pour les pays de montagnes; le relief n'y est indiqué que par les courbes de niveau.

Mais il y a maintenant une nouvelle question qui agite les topographes. Le système des hachures pour représenter le relief rencontre beaucoup d'adversaires. Même en employant, comme l'a fait Dufour, la lumière oblique, les portions dans l'ombre sont trop noires, on n'y distingue pas assez les détails et les écritures. Puis, la longueur des hâchures qui doit servir à déterminer les niveaux est difficile à reconnaître; aussi ne s'en sert-on guère pour cela. Mieux vaut ne pas dissimuler les courbes de niveau. D'un autre côté, si ces courbes sont un moyen parfait de figurer le relief pour un ingénieur qui veut par exemple tracer une route, elles ne représentent pas à l'œil le modelé du terrain d'une manière pittoresque. On a donc cherché à conserver les courbes mais en leur ajoutant quelque chose qui produisît sur l'œil une impression de relief et nous croyons que le premier qui ait eu l'idée de combiner les courbes de niveau avec des teintes est M. Leuzinger. Ces essais ont fort

bien réussi et, en se servant en outre de la chromolithographie, on fait ce qu'on appelle des *cartes-reliefs,* dont plusieurs spécimens se voient à l'exposition. Ce système a en outre l'avantage qu'on peut faire pour les ingénieurs des tirages sans les teintes et pour les profanes des tirages sans les courbes, ces derniers ne faisant que donner une idée pittoresque, mais non scientifique, du relief. C'est le point où on en est arrivé maintenant ; des essais nombreux et de mieux en mieux réussis montrent que la carte-relief est celle de l'avenir.

Quant au résultat que produit l'étude d'une exposition historique de cartographie telle que celle que nous avons eue, il se résume dans la confirmation des impressions dont nous parlions en tête de cet article, savoir l'époque tardive à laquelle on a commencé à s'occuper de topographie, la lenteur des progrès pendant beaucoup d'années, et le prodigieux essor qu'a pris cette science dans un temps relativement bien court. On peut se demander maintenant quels sont les progrès qui resteront à faire dans les âges futurs.

LA MACÉDOINE ORIENTALE

PAR

M. Georges Strézoff.

Après avoir été un des points où l'histoire du monde s'est concentrée pendant des siècles, la Macédoine est restée stationnaire.

Il y a vingt ans, on y était en plein moyen âge, et elle était presque inconnue du monde.

Depuis le mouvement d'émancipation littéraire et religieuse des Bulgares, surtout depuis la guerre russo-turque, on s'en occupe un peu plus. Des touristes, des correspondants de journaux, des diplomates et des savants ont pris la plume pour satisfaire la curiosité du public sur cet Orient inconnu et turbulent qui, resté en arrière, s'agite fiévreusement pour rattraper le temps perdu pendant des siècles et conquérir sa place au soleil. Mais c'est une littérature contre laquelle je ne saurais trop vous mettre en garde : la plupart de ces ouvrages sont écrits avec un esprit de parti qui perce de toute part et fourmillent de fautes grossières. De vrais savants, passionnés pour la vérité, sont tombés dans les mêmes erreurs. Je puis pourtant citer comme des ouvrages d'une

valeur indiscutable sur le passé de la Macédoine : l'ouvrage de M. Dimza, un Macédonien, actuellement professeur à Athènes ; celui de Mickenzi et Ierbi ; celui du célèbre archéologue Verkovitch ; le travail plutôt militaire du capitaine Bendéreff et l'histoire bulgare d'Irétchek ; enfin la carte géographique de l'État-major autrichien, qui est la meilleure, et beaucoup d'articles et de monographies publiés ou en cours de publication dans les périodiques bulgares.

Enfant de ce pays, y ayant passé ma jeunesse, l'ayant parcouru et étudié dans l'espoir de lui être utile, je tâcherai de vous en donner une idée claire et juste.

Sur l'oro-hydrographie de la Macédoine, comme sur tout ce qui la concerne, il règne une grande obscurité, non seulement parce que le pays est difficile d'accès et qu'il a été peu visité, mais encore parce qu'on a souvent voulu voir à telle ou telle place des choses qui n'y sont pas. Il faut oublier tout cela et aller voir les choses de ses propres yeux, comme je l'ai fait.

La partie orientale de la Macédoine est une contrée montagneuse, inclinée vers le sud. Le nœud d'où partent toutes ces montagnes est le Rila (3300 m.). C'est le point culminant entre le versant de la Méditerranée et celui de la mer Noire, et c'est le point de jonction des limites naturelles entre les trois parties de la Bulgarie : Mœsie, Thrace et Macédoine. De ce sommet appelé le Moùssala, descendent trois des principales rivières : l'Isker, affluent du Danube, qui arrose le plateau de Sofia ; la Maritza, le fleuve de la Thrace, si souvent teint de sang, et deux des rivières

de la Macédoine, la Stroùma et la Mèsta. La chaîne du Rila est superbe, et du Moùssala la vue est magnifique et embrasse une grande partie de la Bulgarie du nord, de la Thrace et de la Macédoine.

Du Moùssala partent deux chaînes de montagnes, le Rhodope occidental et le Rhodope oriental, qui couvrent tout le pays de leurs ramifications et se terminent enfin au promontoire de l'Archipel. Le Rhodope oriental est appelé dans le pays le Dòspat ; l'occidental, Pirin-plànina ; entre eux coule la Mèsta.

En se détachant du Rila, le Dòspat se dirige d'abord vers le sud, jusqu'au village de Bòrovo. Là se trouvent les pays de Roùptchous et de Bàbek, sur lesquels nous aurons à revenir. De Bòrovo, la chaîne change de direction et se divise en milliers de monticules, qui remplissent le pays et vont aboutir à la mer. Le Dòspat est la montagne la plus haute après le Rila. Celui de ses sommets que l'on considère comme le plus élevé est le Gœz-tépé, au sud de Philippopoli. On prétend que l'on voit de là la mer Noire et l'Archipel. Si la brume ne permet guère de le constater, cela n'empêche pas que le coup d'œil dont on jouit de ce sommet soit féerique, avec l'immense panorama que l'on a devant soi et un horizon infini qu'on n'est jamais las d'admirer. De ce sommet, plusieurs contreforts descendent vers la Thrace et la Macédoine. Entre le Gœz-tépé et le Tchader-tépé est une gorge connue sous le nom de *porte de fer*.

Pour leur hauteur et leur étendue, on peut comparer les chaînes du Dòspat aux Alpes orientales. Leurs vallées et leurs pentes forment une des plus

ravissantes contrées de l'Europe, quelque chose de très semblable aux paysages suisses et tyroliens. D'un bout à l'autre, elles sont parsemées de riches forêts, de vallons riants et de gras pâturages, qu'on ne rencontre pas ailleurs en Macédoine. Les forêts donnent du travail aux habitants; dans les prairies et les pâturages paissent des troupeaux de moutons, de chèvres et de chevaux, qui composent la richesse d'une grande partie de la population. Tout cela fait du Dòspat un des coins les plus attrayants de mon pays.

Le Rhodope occidental n'a ni l'unité de direction de l'autre chaîne, ni l'unité de nom. En quittant le Rila, la chaîne s'appelle Aï-Ghedik, ensuite Arisvànitza, Prèdel, Krèsna et enfin Pirin. Cette dernière partie est un groupe assez considérable. Son point le plus élevé se nomme El-Tépé (2680 m.), d'où il se détache deux branches dont l'une se termine au-dessus de la ville de Mèlnik et l'autre près de Nèvrokop. Selon la croyance des paysans, fondée sur des traditions séculaires, l'arche de Noé ne s'est point arrêtée sur l'Ararat, mais bien sur l'El-Tépé. A les en croire, plusieurs personnes ont vu sur le sommet le pieu de fer qui a servi à Noé pour attacher son arche. C'est faire œuvre pie que d'aller visiter ce sommet et d'y réciter ses prières.

A partir de Mèlnik et de Nèvrokop, le Pirin change complètement : tantôt ce sont des figures géométriques, de vraies pyramides massives, des blocs cylindriques, des cônes chauves, tantôt des montagnes verdoyantes et pleines de jeunesse, le tout extrême-

ment pittoresque. Près de la plaine de Serrès s'élève à pic le Bòz-dag, dont le sommet n'est qu'une immense prairie légèrement accidentée. Le Bélàssitza, qui fait partie d'un autre système, s'approche du Pirin comme pour lui tendre la main; au sud, il est nu et austère, au nord souriant et inondé de végétation. Tout au sud, apparaît tout seul le Pernar (Kroùchitza) peu élevé (1500 m.), mais imposant et qui suit tous les contours capricieux de la mer. Ses flancs contiennent des mines d'argent, exploitées déjà par les anciens ; ses vallées sont des jardins de roses qui parfument les alentours.

Quant aux rivières, la Stroùma est la plus importante de toutes après le Vàrdar. Elle n'appartient à la Macédoine actuelle qu'à partir du village de Bobòtchévo, à la frontière. Elle vient du mont Vitoch, près de Sofia, parcourt les plaines de Ràdomir et de Kœstendil avant de faire son entrée dans celle de Djoùmaïa. Sa vallée change souvent d'aspect et de nature; mais là où elle devient vraiment belle et pittoresque, c'est en passant les défilés de Krèsna, gorges longues de plus de 45 kilomètres, s'étendant du village de Kroùpnik à la Kriva-livàda, entre les derniers contreforts du mont Màlech à gauche et ceux de la partie du Pirin qui est appelée Krèsna. Il n'y a pas d'autre chemin qu'une chaussée de construction récente, mal entretenue, qui s'élève parfois à des hauteurs vertigineuses, traverse la rivière sur des ponts audacieux ou redescend jusqu'au bord de l'eau. C'est un endroit sauvage et impressionnant. Au-dessus de votre tête, des cimes hardies; à vos pieds les vagues

écumantes de la fière Stroùma ; le bruit des cascades, une température toujours fraiche et, pour compléter ce paysage, les cris des bêtes fauves, qui ne manquent pas là, les aigles dans les airs et les nombreuses histoires de bandits, les célèbres *Hàïdouks*.

Plus bas, les gorges s'élargissent progressivement, les murailles des montagnes laissent voir un peu d'horizon devant vous ; elles deviennent arides et rocailleuses et ne portent plus que de la vigne. L'accès de ces vignobles est très difficile et les habitants ont leurs ustensiles et leurs tonneaux sur les lieux mêmes, dans des espèces de chaumières. Le vin qui se fait là est très recherché. Ces vignes, laissant traîner leurs longues branches ou les suspendant à d'énormes pieux, donnent un cachet tout particulier à ce défilé.

Après Kriva-Livàda, la Stroùma s'étale un peu, puis pénètre dans le défilé de Roùpel, moins remarquable que celui de Krèsna.

Une fois dans la plaine de Serrès, la Stroùma prend brusquement grand air et roule ses eaux avec majesté ; elle a devant elle une plaine large de 30 kilomètres et longue d'environ 70 de l'ouest à l'est. La plaine de Serrès est l'une des plus fertiles de toute la Macédoine, et, comme grandeur, elle vient tout de suite après celle de Salonique. Elle est parsemée d'une quantité de jolis villages, plus de 200, qui se pressent surtout près du fleuve. Elle est entourée de montagnes descendant vers la mer comme les gradins d'un amphithéâtre. C'est à la citadelle de la ville de Serrès qu'il faut monter pour avoir une vue d'ensem-

ble de cette plaine, qui s'étale en forme de croissant, couverte de villages et de champs de blé dans son cadre de montagnes; au milieu, quelque chose miroite comme de l'argent, c'est la Stroùma; au S.-E., le lac Tàhinos scintille sous le soleil; à l'O., la montagne isolée de Pernar paraît être un chameau fantastique à deux bosses, couché par terre. Enfin, tout au fond, les reflets de la mer et la grandiose pyramide du mont Athos à peine visible.

Le lac Tàhinos ne ressemble pas aux autres lacs de la Macédoine, qui en possède beaucoup. C'est plutôt un élargissement du lit de la Stroùma, modifiant ses contours selon la quantité d'eau. Il n'a rien des lacs alpestres des régions montagneuses du Pirin. Sa plus grande longueur est de 40 kil. à peu près.

Des affluents de la Stroùma, je ne mentionnerai que la Stroùmitza à droite et l'Andjista à gauche. Celle-ci arrose les plaines de Dràma et de Zekhna.

En sortant du lac Tàhinos, la Stroùma a encore les gorges de Iéni-Kœi à traverser pour atteindre la mer. Ce défilé entre le Pernar et la montagne de Béchik est très étroit et très rocheux. Évidemment ces deux montagnes ont dû être reliées jadis. Une fois sortie de ce défilé, la Stroùma n'a plus que dix kilomètres à faire pour tomber dans le golfe d'Orfano.

La rivière n'est pas navigable, mais elle pourrait parfaitement bien le devenir, au moins jusqu'à son entrée dans le Tàhinos. Quelques coups de mine dans les gorges de Iéni-Kœi et un tout petit canal de dix kil. entre le lac et Serrès transformeraient en port de mer cette ville, qui n'est pas sans importance pour le

commerce. Pour le moment, il n'y a que les petits bateaux de fabrication indigène et d'une structure antédiluvienne qui circulent sur le lac et s'aventurent dans le défilé pour aller jusqu'à la mer. Il n'y a que deux ponts sur tout le cours de la rivière et ils sont de bois. Comme elle n'est nulle part guéable, on la traverse sur des bacs. Enfin la Stroùma est flottable, et dans son haut cours on lui confie d'immenses radeaux de bois de construction.

L'autre rivière, beaucoup moins importante, est la Mèsta, ou autrement Kara-Soù. Elle prend sa source au point le plus haut de Rila. Elle se fraye un chemin entre le Dòspat et le Pirin, traverse le défilé du Kyz-dervènt, arrive à la plaine de Sary-chaban, et se jette dans l'Archipel vis-à-vis de l'île de Thàsos. Son cours est bien plus impétueux que celui de la Stroùma ; elle entraîne pierres et arbres, et une fois en plaine elle dévaste les champs par ses inondations. Trop resserrée par les montagnes au-dessus de son embouchure, elle s'en venge en prenant là une largeur triple. Elle forme un vrai delta enchevêtré et semé de vastes marécages. On a de la peine à reconnaître où finit la rivière et où commence la mer. La Mèsta se divise en trois branches bien distinctes, qui se subdivisent en une quantité infinie d'autres plus petites. Les marécages y engendrent la malaria, qui s'est installée là et rend cette partie du pays inhabitable et inhabitée.

Les bords de la mer entre Orfano et l'embouchure de la Mèsta qui forme la frontière naturelle entre la Thrace et la Macédoine, ne possèdent pas de ports

vastes et sûrs comme celui de Salonique ou de Kassàndra. Ils n'ont point de ces sinuosités qu'on rencontre plus loin. Les meilleurs sont Orfano et Kavàla.

Ce qu'on appelle Macédoine n'est pas une division administrative, c'est simplement un nom géographique, que chacun entend à sa guise. Sa délimitation, dans ces conditions, est très difficile; les uns rétrécissent ses limites, d'autres les élargissent comme bon leur semble.

Quant aux limites naturelles, les voici : à l'E. le Dòspat jusqu'au village de Bòrovo et de là le lit de la Mèsta jusqu'à son embouchure; au S., la mer, de l'embouchure de la Mèsta jusqu'à celle de la Voïoùssa, près de l'Olympe, puis la vallée de ce même fleuve; à l'O., passant au-dessus de Kastòria et de Kòrtcha, le Dévol, la rive droite du lac d'Okhride et les montagnes qui séparent la Chkoùmba et le Drin noir; au N.-O., la crête de la chaîne grandiose de Chàr-planina; au N., les frontières politiques de la Serbie puis de la Bulgarie.

Le Vàrdar, le fleuve le plus considérable de la Macédoine, la divise en deux parties égales. Transaxienne à l'O. et Cisaxienne à l'E. Administrativement, toute la Macédoine est découpée en trois vilayets : celui de Salonique, celui de Bitolia (Monastir) et celui de Skòpié (Uskùb), qui comprend aussi. une partie de la haute Albanie. Un vilayet se divise en sandjaks, ceux-ci en kazas, et ces derniers en communes ou màhalés. C'est une copie de la division administrative française.

Dans la Macédoine orientale rentrent les sandjaks

de Serrès et de Dràma, faisant partie du vilayet de Salonique.

Serrès, chef-lieu du sandjak, a des ruelles tortueuses et sales, mal ou nullement pavées ; sa situation n'a rien d'extraordinaire, sauf la citadelle, une vraie acropole pleine de ruines de murs et d'églises qui rappellent la période la plus glorieuse de la Serbie, celle du règne de Doùchan : du haut de ces restes de l'antiquité, le coup d'œil, je vous en ai déjà parlé, est vraiment superbe. Outre le panorama général, la vue embrasse toute la ville et plonge presque dans chaque maison. Une ville occidentale semble nue, sèche ; ici, vous êtes devant un amas de villas entourées de jardins, d'arbres et de prairies. Cette verdure qui encadre les constructions, les clochers des églises et surtout les minarets des mosquées, qui sont fort nombreuses, donnent au tableau un cachet tout à fait oriental et très attrayant pour un étranger. Les maisons sont presque toutes en bois ; elles sont toutes mal bâties et mal assises. Une maison à trois étages est un grand luxe. C'est que, dans ce pays, bien heureux sous ce rapport, on ne connaît pas les *propriétaires :* les locataires sont rares ; chacun aime à avoir une maisonnette à lui, ne fût-ce qu'une chaumière. Les rues se sont formées au hasard. Naturellement, on ignore tout service de salubrité et de voirie ; le soin de la propreté des rues est laissé à ceux qui veulent bien s'en charger. Tout cela fait une ville telle qu'on nous en décrit au seizième et au dix-septième siècle.

Serrès est antique et a son histoire. Elle a gardé

sa citadelle, sa cathédrale, beaucoup d'églises, des mosquées d'un style mauresque riche et gracieux, et un caravansérail solide, élevé probablement par les négociants vénitiens. Le sol est plein d'antiquités de tout âge ; on en trouve souvent par hasard, en construisant une maison, en labourant un champ ; des fouilles systématiques pourraient amener de précieuses découvertes.

La ville est à une cinquantaine de kilomètres de la mer. Mais comme aucun obstacle n'arrête les brises de la mer, le climat est tout à fait doux, méridional ; de la glace, presque point ; de la neige, une fois tous les deux ans, disparaissant d'ailleurs après quelques heures ; un long printemps composé de l'automne, de l'hiver et du printemps ; un été fort chaud, allant jusqu'à 42° C. Quand viennent ces températures, les riches quittent la ville pour habiter leurs villas à la montagne pendant les mois de juillet et d'août.

La végétation, dans la ville, est vraiment brésilienne, et la fertilité de toute la plaine est surprenante. Le figuier, le grenadier, l'oranger, le citronnier poussent à merveille ; les fleurs ont des couleurs vives et un parfum très fort. C'est une nature tout à fait méridionale.

Si la ville est mal bâtie, ses alentours sont en revanche fort jolis, avec leurs belles promenades, leurs allées et surtout leurs jardins ombreux, où de charmants restaurants sont enterrés dans le feuillage. Aux jours de fête, ces promenades s'animent d'une vie exubérante, regorgent d'un monde bigarré au milieu duquel retentissent les notes tantôt douces et péné-

trantes, tantôt criardes et dissonantes d'un orchestre de Tsiganes.

Serrès a été une ville commerçante; sa foire, qui durait un mois, attirait des négociants même de Venise et de Raguse. Actuellement, tout son commerce consiste dans l'exportation des céréales, du tabac et du coton par les ports de Kavàla, Orfano et Salonique. L'importation consiste surtout en étoffes anglaises et françaises et objets de camelote autrichienne. L'industrie est nulle. Quelques métiers luttent encore mais ne pourront pas résister à la concurrence étrangère. Quoique la liberté du travail soit reconnue et proclamée, les corps de métiers ont conservé quelque chose de l'organisation des maîtrises et des jurandes anciennes.

Nulle part l'hellénisation n'a poussé de si profondes racines que dans cette ville. La classe supérieure se compose de quelques riches familles de grands propriétaires, simples parvenus enrichis on ne sait comment, de quelques Valaques, de plusieurs Bulgares renégats de leur nationalité et de deux ou trois Grecs. Tous sont fiers de leur richesse et hautains, et chacun se proclame descendant de Périclès. Pourtant il y a parmi eux des personnes qui savent à peine écrire leur nom et d'autres dont les parents vivent encore et ne savent pas un traître mot de grec. Cette société n'a d'autre lien que l'aveugle fanatisme de l'hellénisme et la haine de tout ce qui est bulgare. Elle est présidée par l'archevêque grec et imbue des vieilles idées de la *nation immortelle*, vivant dans un cercle étroit de souvenirs.

La classe moyenne se compose des négociants, des gens moins riches, en général. Elle est aussi hellénisante, parce qu'elle imite la classe supérieure, et quoique formée presque uniquement de Bulgares, elle se distingue par une haine encore plus ardente pour cette nation.

Le bas peuple, ce sont les pauvres cultivateurs et ouvriers, qui ont à penser à bien autre chose. D'ailleurs si l'un d'eux s'avise de s'occuper de questions de nationalité, il est tout de suite chassé par son patron et puni.

Si l'on ajoute à tout cela la population turque, avec son caractère original et bien connu, les Juifs avides de richesse, les Tsiganes sales, plusieurs émigrés turcs de la Bulgarie, quelques Arméniens et quelques étrangers de l'Occident, l'on aura une idée approximative de ce mélange de langues, de races, de religions, d'opinions et d'aspirations opposées et l'on peut se demander comment tout cela parvient à vivre côte à côte sans émeutes quotidiennes.

C'est la même mosaïque dans toute la Macédoine, avec prépondérance d'un élément ou d'un autre selon les circonstances.

On ne voit pas là-bas l'accumulation de richesses et l'opulence de l'Occident : en revanche, la misère est aussi moindre. On vit dans la médiocrité, sans être ni très riche ni complètement dans la misère.

Centre de la propagande grecque en Macédoine, Serrès possède plusieurs établissements d'instruction publique : un gymnase grec, une école normale, une école supérieure des jeunes filles, plusieurs écoles pré-

paratoires; le nombre des élèves y est de 1700; et celui des professeurs et institutrices est énorme pour une si petite ville. Toutes ces écoles ont des fonds, qui consistent dans les biens des églises, les dons des particuliers et les subventions régulières des sociétés de propagande d'Athènes intitulées *syllogues philhelléniques*. Toute cette organisation reçoit le mot d'ordre du consulat grec par l'entremise de l'évêque. Nulle part le fanatisme grec n'est porté à un si haut degré ni prêché si ouvertement du haut de la chaire contre tout ce qui est bulgare. Dans 22 des nombreuses églises de Serrès, les popes stigmatisent chaque dimanche à qui mieux mieux les Bulgares, comme schismatiques et hérétiques. Or ce qui, vu d'ici, ne semble qu'un anachronisme curieux, n'a pas encore complètement perdu son effet là-bas. Un seul fait permettra de juger de ces croisades menées par le clergé grec contre les Bulgares : ceux-ci n'ayant pas encore un cimetière à eux et ayant perdu leur prêtre voulurent l'enterrer dans le cimetière de la paroisse; mais le pope grec se mit à la tête de toutes ses ouailles et défendit qu'on souillât le cimetière du corps d'un prêtre bulgare; le gouvernement intervint pour faire respecter le droit et le prêtre fut enterré; mais son corps fut exhumé pendant la nuit. C'est alors que les Bulgares se trouvèrent obligés d'acheter un terrain pour leurs morts. Cela se passait en 1887.

Les Bulgares n'ont qu'une humble chapelle, peu de monde qui reconnaisse l'exarque, chef de l'Église bulgare, une école secondaire, pas même un gymnase, une école préparatoire pour les garçons et

une pour les jeunes filles, le tout avec moins de 200 élèves, la plupart venus de la province. Mais cela ne les décourage point; ils savent bien que Plòvdiv (Philippopoli) était bien plus hellénisée avant son émancipation que ne l'est aujourd'hui Serrès et qu'il n'en reste plus rien.

Mais ce n'est qu'à Serrès et à Salonique que la propagande grecque a réussi à prendre le dessus. Dans toutes les autres villes de la Macédoine, Bitolia, Okhride, Prilep, Skòpié, Nèvrokop, Vèless, Mèlnik, Vòden, partout l'élément bulgare se sent chez lui, et bat en brèche la propagande étrangère.

Il y a à Serrès plusieurs écoles turques, mais elles ne comptent pas, car on n'y enseigne que l'alphabet arabe et quelques prières machinales. Il y a en revanche un gymnase entretenu par le ministère de l'instruction publique de Constantinople. Les professeurs ont fait leurs études aux écoles supérieures de la capitale, très bien organisées; le programme est exactement celui d'un lycée français; on y enseigne toutes les sciences et le français; il y a des laboratoires de chimie et de physique; mais le nombre des élèves ne surpasse pas le chiffre de 35.

Dans la ville, la langue officielle est le turc, la langue du bon ton est le grec et celle du marché et des affaires le bulgare, parce que c'est la langue des paysans. Les personnes parlant des langues étrangères sont rares, et c'est en français ou en italien que l'on parvient le mieux à se faire entendre. Les personnes parlant allemand sont très peu nombreuses.

Donner exactement le chiffre de la population de la

ville et la proportion qui en revient à chaque nationalité, est chose impossible. D'après la statistique officielle il y aurait 3491 familles, soit à peu près 25 000 habitants en chiffres ronds, dont 16 000 chrétiens et 9000 musulmans. Des 16 000 orthodoxes, 11 200 sont des Valaques, des Grecs et des Bulgares hellénomanes qui reconnaissent le patriarcat grec de Constantinople et se proclament Grecs; les 4200 autres sont des Bulgares qui conservent encore leur langue dans les familles. Très peu d'entre eux osent se dire Bulgares et reconnaître l'exarchat bulgare.

Dràma, chef-lieu du sandjak du même nom, est une toute petite ville turque de 3000 habitants, faisant commerce de tabac et de coton; Kavàla, port habité par des Grecs, et Sary-chabàn, station de fonctionnaires d'une quarantaine de maisons, sont des chefs-lieux d'arrondissement, qui font partie du sandjak de Dràma.

Le sandjak de Serrès comprend, outre celui de Serrès, les sept arrondissements suivants, appelés des noms de leurs chefs-lieux respectifs : Démir-hissar, Pètritch, Mèlnik, Djoùma, Ràzlog, Nèvrokop et Zekhna. Toutes ces villes sont habitées par une population ou purement bulgare, ou mélangée d'une minorité turque.

Quant au chiffre et à la nationalité des habitants de la Macédoine, il est presque impossible d'en rien dire de précis, chacun tirant de son côté. Selon les géographes grecs, la Macédoine n'est habitée que par des Grecs pur sang, mais *βουλγαρόφωνοι*, c'est-à-dire parlant le bulgare. Les écrivains serbes n'y voient que

des compatriotes. Les cartes du Roumain Margariti n'y montrent que des Roumains. Des journalistes et écrivains bulgares ont dit qu'en Macédoine il n'y avait que des Bulgares; et, comme si cela ne suffisait pas, des missionnaires catholiques et protestants ont présenté la Macédoine comme un pays où les hérétiques grecs disparaissent, quoiqu'il n'y ait qu'une trentaine de familles qui aient embrassé le protestantisme et pas une qui ait consenti à changer sa religion contre le catholicisme. C'est un chaos devant lequel les lecteurs restent indécis, ne sachant à qui croire.

Prenant pour guide la statistique officielle, j'ai fait des recherches sur place et voici les résultats auxquels je suis arrivé :

La densité de la population pour la partie orientale de la Macédoine est d'environ 31 habitants par kilomètre carré. Au bord des fleuves elle atteint 40, tandis que dans les pays montagneux elle descend à 6.

La population totale des deux sandjaks de Serrès et de Dràma est de 470 000 habitants, dont 348 000 pour le premier et 121 000 pour celui de Dràma.

Au point de vue de la nationalité, elle peut se décomposer comme suit :

a) Les Bulgares, formant le fond de la population, sont environ 215 000, soit le 46 °/₀ du total. Ils habitent en masse compacte les arrondissements de Ràzlog, Djoùma, Nèvrokop, Mèlnik, Pètritch et Demir-Hissar.

b) Les Turcs sont 190 000, soit 41 °/₀ du total. Leur nombre est bien plus grand là que partout ailleurs en Macédoine, parce qu'il y rentre plus de

100 000 *Pomàks*, c'est-à-dire des Bulgares qui se sont faits musulmans, tout en conservant leurs coutumes et leur langue. Ils sont très nombreux dans les régions montagneuses du Dòspat et de Pirin. Le sandjak de Dràma en est presque exclusivement peuplé. On y compte aussi un millier de Tcherkesses ou Circassiens.

c) Les Grecs sont 48 000, soit 10 °/₀. du total. Ils sont en majorité au bord de la mer, et sont nombreux dans les arrondissements de Kavàla, Pràvichta, Zekhna et Nigrita. Dans l'intérieur, ils n'ont que 350 familles, dans la ville de Mèlnik, et un seul village, Liàlovo, dans l'arrondissement de Nèvrokop, avec 90 familles de Grecs musulmans.

d) Les Roumains ou Valaques sont environ 3000, groupés surtout autour du village de Ràvna, de l'arrondissement de Démir-hissar, qui en est presque exclusivement habité. Dans les villes, ils s'occupent de commerce; dans les montagnes, ils sont pâtres nomades. Ce sont eux qui se montrent les champions les plus zélés de l'hellénisation.

e) Les Tsiganes sont environ 12 000. Quelques-uns ont une habitation fixe, d'autres mènent une vie nomade. Les uns sont soi-disant chrétiens, les autres musulmans. Ils se groupent vers le lac Tàhinos.

f) Les Juifs, disséminés en petits groupes dans les principales villes, ne sont guère que 1300 et ne s'occupent que de commerce.

g) A Serrès et à Kavàla, il y a encore quelques familles d'Arméniens et de Levantins.

Cette population compte 240 000 chrétiens orthodoxes, 190 000 mahométans, 540 protestants et

1300 israélites. La plus grande partie des chrétiens sont encore sous l'autorité du patriarcat grec de Constantinople.

Le paysan bulgare est foncièrement travailleur. Sa terre, ses instruments, tout ce qui se rapporte à la culture est cher à son cœur. On le voit, bien avant l'aube, conduire ses bœufs au champ; il marche en tête, comme un dictateur romain en retraite; ses fils et ses filles le suivent d'un pas cadencé et lancent dans la fraîcheur du matin les notes plaintives des chants populaires, bien mélancoliques, où se sont réfugiés les souvenirs lointains de ce peuple si éprouvé. Le soleil à son lever trouve déjà bien des sillons tracés.

Le paysan se contente de peu; il est sobre, économe; il travaille, travaille toujours; la terre n'est pas ingrate, car à peu d'exceptions près, le sol est si fertile qu'il suffit de l'écorcher légèrement pour qu'il livre tous les trésors qu'il cache; pourtant le paysan est dans la misère la plus profonde.

Intellectuellement il n'est pas doué de qualités extraordinaires; mais il est bien au-dessus de tout ce que ses ennemis ont dit, et peut marcher de pair avec tous les paysans d'Europe; il est même supérieur à beaucoup d'entre eux. Il comprend sa situation et aspire à l'améliorer. Il est très rusé et très défiant. Il aime son pays et pour tout au monde ne le quitterait pas; à ce point de vue, il est l'opposé du Grec, qui irait à l'autre bout du monde pourvu qu'il espère y faire fortune.

La vie de famille est patriarcale. La femme est considérée comme inférieure au mari son maître;

elle lui doit respect et obéissance aveugle. Elle doit faire le ménage, c'est-à-dire entretenir la maison, pétrir le pain, faire la cuisine, tisser les habits de toute la famille, les coudre, les blanchir, élever les enfants, préparer la dot de ses filles et, quand les temps sont durs, prendre part aux travaux des champs et conduire les troupeaux. Les fils mariés, les petits-fils ne quittent pas la maison commune; le chef de la famille est l'aïeul ou à son défaut le plus âgé des oncles. Tous les biens appartiennent à tous les membres de la famille, qui se les partagent en cas de séparation. On retrouve là l'institution intacte de la communauté familiale, la *zàdrouga*. C'est le père qui est juge, lui qui ordonne et distribue l'ouvrage chaque jour. La même hiérarchie règne parmi les femmes de la maison.

Quoique la *zàdrouga* soit une institution déjà vieillie et tombant en désuétude, il m'est arrivé de voir de ces communautés domestiques qui comptaient plus de 90 membres.

Il n'y a de joies qu'autour du foyer : longues veillées d'hiver, fêtes d'été où jeunes filles et jeunes garçons se lancent des bouquets de fleurs, fêtes de famille où les convives comptent par centaines, le tout invariablement accompagné de chants empreints d'une mélancolie suave, dont l'auteur est chacun et le compositeur tout le monde. C'est surtout l'été, qu'il faut voir ces fêtes. Notre paysan aime la gaîté et il la montre partout où il lui est possible de le faire. Pas une fête religieuse — et elles sont nombreuses — pas un dimanche, pas une réunion de fa-

mille sans chansons, sans le traditionnel *hòro*, cette danse purement bulgare. Entrez dans un village un dimanche et vous assisterez à un bal champêtre, qui a ses attraits. Au milieu, un fort gaillard, endimanché, improvise sur la musette, notre instrument national, une danse de sa fantaisie ; autour de lui, un cercle ondulant de jeunesse, filles et garçons se tenant solidement par la ceinture et sautant follement sur le gazon, les jeunes gens dans un costume pittoresque et les jeunes filles disparaissant sous de lourdes parures ; toute la société accompagne de ses chants le musicien et déborde de gaîté et de joie. Cela remplace les bals des salons de l'Occident ; c'est là qu'on se rencontre, c'est là qu'on se plaît et qu'on s'engage. Les parents ont le dernier mot en fait de mariage ; mais l'amour l'emporte souvent, pourvu que la jeune fille aime assez son élu pour ne pas manquer d'énergie. Alors une bande de camarades de l'heureux amant, armés jusqu'aux dents et conduits par lui, font irruption dans la maison du père. La jeune fille est du complot, les attend et les suit, et la comédie est jouée... à moins qu'elle ne dégénère en tragédie. Ces mariages d'amour sont célébrés dans nos chants populaires.

Le paysan bulgare est très hospitalier. Il aime aussi à s'instruire, il professe un vrai culte pour les rares Européens qui passent chez lui et une admiration sans bornes pour toutes les inventions qui lui arrivent de l'Occident. Il aime voir son fils s'instruire, et c'est avec plaisir qu'il reçoit l'instituteur du village chez lui, ce qui veut dire qu'il paie sa part de son entretien. Toute sa vie intellectuelle se manifeste dans les

fables, les contes fantastiques, les chants mythologiques, héroïques, religieux et historiques qui forment un trésor inépuisable.

Il est fanatique de sa religion et pour rien au monde il n'abandonnerait celle que ses pères lui ont transmise. Il en pratique tous les rites, assiste aux messes aussi souvent qu'il le peut, baise les images et la main du *pope,* se signe continuellement, à l'église, à son lever, à son coucher, en mangeant, en se mettant au travail; mais là s'arrête sa religion.

Dans cette religion il y a d'ailleurs peu de christianisme. C'est un mélange d'anciennes croyances païennes et de légendes chrétiennes, les divinités slaves remplacées par les saints de l'église. Le clergé est ignorant et, il y a vingt ans, il faisait les prières dans une langue étrangère au peuple.

La vraie population turque d'origine asiatique forme un monde à part, avec sa langue et ses habitudes toutes différentes de ce qui est bulgare. Nous ne pouvons nous lancer dans cette étude. Nous dirons seulement que le paysan turc est paisible, bon cultivateur, plutôt pâtre; qu'il vit en bonne intelligence avec son voisin le Bulgare.

Ce sont surtout les Pomàks, les Bulgares musulmans, qui sont intéressants à étudier. Ayant à choisir entre la vie ou l'abandon de la religion chrétienne, qui n'était pas même encore solidement implantée chez eux, ces montagnards capitulèrent pendant la conquête à des conditions fort avantageuses pour eux : ils changèrent de religion pour la forme, conservèrent leur indépendance et devinrent les gardiens des

défilés. C'est le célèbre archéologue Vèrkovitch qui le premier les a découverts et étudiés. C'est de leurs rhapsodies qu'il a compilé ses précieux *Vèda-Slòvena*, qui ont bouleversé tant de doctrines. Ce sont des chants populaires de 6 à 8000 vers, une espèce de Védas, d'Iliade slave. On y retrouve des souvenirs de migrations, de passages de fleuves et de montagnes, de choses qui remontent à plus de mille ans avant Jésus-Christ. On y retrouve des noms de la mythologie indienne, Brahma, Vichnou, des héros mythologiques communs à tous les peuples aryens. La plupart des savants y ont vu une mystification; mais Vèrkovitch maintient énergiquement son dire et cite les personnes qui l'ont renseigné. D'après ce que j'ai vu et entendu dans le pays et à en juger par les personnes qui lui ont fourni ces chants, je crois qu'il a raison et que loin d'être un imposteur il a rendu un immense service à la science slave. D'ailleurs il est simple de vérifier la chose; on n'a qu'à aller sur place entendre les rhapsodes. Dozon, un savant français, très versé dans ces questions, fut chargé par l'Académie française de se rendre sur les lieux pour cette étude. Dans son rapport, il dit catégoriquement que Vèrkovitch est dans le vrai.

Les Pomàks habitent la contrée montagneuse du Rhodope, ils mènent une vie presque nomade. Ils parlent un idiome bulgare pur et d'un accent particulier. Ils vivent indépendants, ne reconnaissant pas de maître. Sur les frontières de la Bulgarie et de la Turquie ils donnent souvent du fil à retordre à ces deux pays. Ils sont musulmans fanatiques; mais leur religion consiste

dans un mélange de christianisme, de mahométisme et de paganisme antique. Ils sont pâtres le plus souvent et professent le mépris du mien et du tien au point que chacun doit défendre son bien les armes à la main. Leur pays est inaccessible; et un voyageur qui s'y aventurerait peut se dire d'avance qu'il n'en sortira pas.

Les Grecs de la ville s'occupent de commerce, tiennent les cafés. Ils forment une société à part, composée des prêtres, professeurs et marguillers des églises. Ils aiment tout travail facile et lucratif et trouvent toujours un moyen quelconque de s'enrichir. Grâce à leur aisance ils prennent de l'influence dans les affaires de la commune et auprès du gouvernement et en profitent.

Quant au paysan grec, il ne diffère pas beaucoup du Bulgare. Il parle une langue dans laquelle on a peine à reconnaître un mot de celle que parlait Démosthènes; dans son esprit, dans ses formes, même dans ses mots, elle a beaucoup de commun avec le bulgare, l'albanais et le roumain. Les usages et la religion du paysan grec sont presque les mêmes. Ce qui le distingue du paysan bulgare, c'est qu'il est plus fin que celui-ci, qu'il n'aime pas autant le travail et la terre, qu'il rêve toujours à une vie plus facile, à des richesses et finit souvent par abandonner son village et embrasser la vie de mer et d'aventures.

C'est l'agriculture et l'élevage du bétail, mais surtout la première, qui constitue l'industrie vitale du pays. Le sol dans la plaine de Serrès est d'une fécondité remarquable. La nature est exhubérante de vie,

et ne demande qu'une occasion pour verser ses richesses presque sans culture. Deux moissons dans la même année, sont chose ordinaire. Toutes les meilleures céréales, toutes les plantes fourragères, les arbres fruitiers poussent à merveille. La Macédoine a son célèbre tabac, le coton, la soie, l'opium, le vin. Tout cela devrait répandre partout l'opulence.

Les instruments aratoires sont primitifs. On ne sait pas fabriquer le bon vin. Toutes les ressources du pays consistent donc dans l'exportation des céréales, du coton, du tabac, de l'opium et des cocons.

Le meilleur coton se récolte dans les plaines de Zekhna et de Serrès. On a calculé que la première de ces villes exporte chaque année quelque chose comme 5 millions de kilogrammes de coton. Le meilleur tabac est celui de Dràma et de Sary-chabàn ; c'est celui qui est connu dans le monde entier sous le nom de tabac turc ; mais, depuis un certain temps, sa culture ne se développe pas et il est moins exporté. En moyenne on récolte annuellement environ 3 000 000 de kilogr. ce qui représente 12 000 000 de francs.

On envoie aussi à l'étranger quantité de bétail et d'excellente laine. Toutes ces productions s'embarquent à Salonique et à Kavàla, les céréales pour les grands marchés d'Europe, le coton pour l'Angleterre, la soie pour la France, l'opium pour la Chine et le tabac pour tout le monde.

Les richesses vraiment fabuleuses du pays pourraient facilement être décuplées. Mais on n'a aucune idée de l'art de l'agriculture, et les voies de communication manquent. Les chemins sont des sentiers pres-

que impraticables et qui se ferment complètement en hiver. Il n'y a que deux chaussées : celle de Serrès à Djoùma jusqu'à la frontière bulgare et une autre encore en construction, de Dràma à Ràzlog.

Point de chemin de fer encore dans cette partie du pays, les lignes de Dédé-Agàtch à Andrinople et de Belgrade à Salonique passent à distance. On projette cependant une ligne de Dédé-Agàtch à Serrès, qui sera bientôt commencée.

Des mines intactes se trouvent partout, et l'on n'a pas besoin de fouiller longtemps ni profondément pour découvrir le fer, l'argent, le cuivre, l'antimoine, les grenats, l'anthracite et le marbre, le tout inutilisé. Les eaux minérales abondent ; j'en ai compté jusqu'à onze sources connues, froides ou chaudes, ferrugineuses ou sulfureuses et toutes efficaces.

En somme, la nature a prodigué à ce pays tout ce qu'il faut pour être prospère.

La Macédoine a une histoire glorieuse et bien connue. Les origines du peuple qui alla porter jusqu'à l'Inde la civilisation hellénique se perdent dans la nuit des temps. Selon les savants les plus autorisés, les anciens Macédoniens étaient probablement une des premières branches de la souche aryenne qui franchirent le Caucase. Ils ne seraient ni des Hellènes, ni des Slaves, mais des parents des Thraces, des Illyriens et des Pélasges. Quoi qu'il en soit, sous Alexandre le grand, l'histoire de cette race devient celle du monde. Ensuite vient la décadence, le démembrement de l'empire d'Alexandre, la conquête par les Romains et l'adjonction à l'Empire d'Orient.

La Macédoine attira beaucoup les barbares. Elle fut pillée et dévastée par presque tous.

C'est dans les villes de Salonique et de Vèria que la religion chrétienne fut pour la première fois annoncée en Europe par le coryphée des apôtres, saint Paul.

Ce furent les Slaves qui s'installèrent définitivement en Macédoine. Leur immigration, commencée au IIIe siècle après Jésus-Christ, était finie au Ve; le Péloponèse et l'île de Crète furent même complètement occupés par eux. Au VIIe siècle apparaissent les Bulgares, sous Esperich; c'est une horde d'origine finnoise et qui n'a rien de commun, sauf le nom, avec les Bulgares d'aujourd'hui. Ces Bulgares soumirent facilement les Slaves et fondèrent un royaume qui fut continuellement aux prises avec Byzance. Deux siècles plus tard, il ne restait plus rien des anciens conquérants; leur langue, leurs coutumes, tout avait été englouti par les Slaves, plus nombreux; il ne restait que leur nom, appliqué aux sujets slaves d'un royaume fondé par eux. C'est le même phénomène qui se produisit entre les Gaulois et les Francs.

Vers la fin du IXe siècle, deux moines de Salonique, slaves selon toute probabilité, les saints Cyrille et Methode, inventent l'alphabet slave, traduisent les Saintes Écritures et se font les apôtres du christianisme dans le monde slave. En même temps, ils inaugurent la littérature slave. Ainsi, en plein moyen âge, lorsqu'aucune des littératures occidentales n'avait encore vu le jour, lorsqu'un épais nuage d'ignorance et de fanatisme religieux planait sur toute l'Europe, la Macédoine faisait don au monde d'une littérature.

Les croisades, pendant les XIe et XIIe siècles, ne passèrent pas là sans s'y arrêter ; plusieurs des seigneurs croisés ne cachaient pas leur envie de s'y installer définitivement. Il y eut des guerres sanglantes entre les croisés et les Serbes et Bulgares. Plus tard, jusqu'au XVe siècle, la Macédoine passa tour à tour des mains des Serbes à celles des Byzantins, de ceux-ci aux mains des Bulgares, de ceux-là aux Épirotes, jusqu'à la conquête turque.

La bataille de Kòssovo (1489) mit fin à l'existence de la Serbie, de la Bulgarie, de la Grèce, de l'Albanie, du reste de l'empire byzantin, de Byzance même et de la Macédoine.

Lorsque tous les peuples de l'Europe entrèrent dans la voie du progrès, les peuples des Balkans restèrent stationnaires ou rétrogradèrent. Pendant cette période les Grecs de Constantinople seuls surent se faire une position à part et se réserver des privilèges. Les églises nationales serbe et bulgare furent anéanties et incorporées au patriarcat œcuménique de Constantinople. Ce fut l'esclavage de la pensée.

Les patriotes bulgares engagèrent la lutte religieuse, qui se termina en 1870 par la séparation de l'église nationale bulgare de l'exarchat de Constantinople. Le développement des écoles bulgares et de la littérature nationale marchèrent de pair ; l'on s'émancipa du clergé phanariote et de la littérature étrangère et l'individualité du peuple bulgare fut sauvée. Le rêve des patriotes grecs, qui voyaient déjà ressusciter le grand empire de Constantin, leur *grande idée*, s'évanouit. Mais la lutte fut acharnée. La Macédoine prit

une part prépondérante à tout ce mouvement et obtint deux évêques bulgares pour les diocèses d'Uskùb et d'Okhride.

De 1860 à 1878, les villes de Djoùma, Ràzlog, Pétritch, Mèlnik, Nèvrokop et les villages rejetèrent le patriarcat grec et reconnurent l'Église nationale. Les écoles bulgares surgirent, à mesure qu'on s'émancipait, dans toutes les villes et presque dans tous les villages importants. Le patriarcat grec voyant lui échapper ce troupeau, jadis si docile, proclama les Bulgares schismatiques et les excommunia. Mais il oubliait que l'heureux temps des anathèmes est partiellement passé. Les chefs du mouvement national puisèrent dans cette mesure une nouvelle force et se jetèrent dans la lutte avec acharnement. Le gouvernement, désirant ménager ses sujets, laissa faire pendant cette période, quoiqu'il y ait eu plusieurs martyrs.

Mais les Grecs s'efforcèrent de montrer que les Bulgares dissimulaient une propagande politique sous leur émancipation religieuse, et cela amena une grande débâcle.

Pendant cette période de réaction grecque, de 1878 à 1882, 41 écoles bulgares sont fermées ; environ 2000 enfants bulgares avides d'instruction en sont privés ; 70 personnes, dont les noms sont connus, des instituteurs, des prêtres, gens qui n'avaient commis d'autre crime que d'avouer leur nationalité, sont mis en prison, bannis, exilés, et cela grâce au clergé grec.

Il y eut une vraie panique dans la population, car avouer qu'on était Bulgare ou refuser de reconnaître

l'évêque grec suffisait pour qu'on vous accusât du crime de haute trahison et qu'on vous condamnât. Aussi les ennemis de la nation bulgare la crurent-ils bientôt morte en Macédoine. Le mouvement bulgare a sans doute rétrogradé ; mais il n'a point été anéanti. Il a peu à peu repris depuis 1882, et l'ancienne lutte a recommencé, lutte dont les armes sont les maîtres d'école et dont les victoires se mesurent au nombre des écoliers.

Serbes, Grecs, Roumains, Bulgares se disputent la Macédoine. A les entendre, chacun de ces peuples a un droit exclusif sur le pays, parce qu'il s'y trouve de ses compatriotes qui désirent être incorporés à leur mère patrie. Aussi y a-t-il des propagandes serbe, grecque, roumaine, bulgare même, à ce qu'on dit, et d'autres encore. Et toutes ces propagandes, pour réussir, n'oublient jamais de recourir à un moyen puissant, le métal jaune, qui fait des miracles en inondant ce malheureux pays. Les résultats sont lamentables, la population se corrompt et le sentiment national, un des plus nobles qu'il y ait chez l'homme, se fausse, se pervertit. On voit apparaître des Grecs, des Serbes, des Roumains, là où on ne sait pas même ce que c'est. Qui sait si l'on ne ferait pas surgir aussi bien des Chinois ?

Dans la partie orientale de la Macédoine, il y a fort peu de Valaques et les Serbes sont inconnus, en sorte que leur propagande est nulle.

Il en est tout autrement des Grecs. Prétendant avoir des droits historiques sur la Macédoine, cette nation ne recule devant aucun sacrifice quand il s'agit

de l'hellénisation du pays. Ils se servent du clergé et des écoles, et les sommes que donnent le gouvernement, les syllogues et les particuliers établis en tous pays sont fabuleuses ; et leur patriotisme serait admirable s'il s'exerçait sur un pays vraiment grec. Leur propagande a eu du succès dans les villes, comme nous l'avons vu pour Serrès; mais quoiqu'une armée d'instituteurs et d'institutrices soit dispersée sur toute la péninsule, ils restent des étrangers pour le gros de la population. Ils auraient pu faire bien davantage s'ils avaient commencé 50 ans auparavant. Aujourd'hui c'est impossible; on débaptise difficilement un peuple; il faudrait des siècles et non pas des années. Ils bâtissent sur le sable.

Pourtant ils ont certains avantages. Leurs écoles sont bien supérieures en nombre et aussi en qualité aux écoles bulgares; ces écoles et le clergé grec représentent un ensemble systématique qui est entré dans l'organisme de l'état et y a poussé ses racines depuis cinq siècles et ils jouissent de certains privilèges et prérogatives que les Bulgares n'ont pas.

On compte dans le sandjak de Serrès 104 écoles grecques avec 138 maîtres, qui ont 5465 élèves, garçons et filles, tous de nationalité bulgare et dont il s'agit de faire des Grecs, ce qui réussit parfois très bien en leur répétant sans cesse qu'eux, enfants de parents bulgares ne sachant pas un mot de grec, sont descendants directs des anciens Hellènes. Ces jeunes gens sortent de là ennemis acharnés de leur nation.

Les Bulgares n'avaient à opposer à cela, dans la Macédoine orientale, il y a trois ans, que 78 écoles,

avec 86 maîtres et institutrices et 3700 élèves. N'ayant pas les moyens dont les Grecs disposent, ils ne peuvent pas faire autant qu'eux, mais ils font des progrès et ont confiance dans l'avenir, quoiqu'une grande partie des Bulgares soient encore sous l'autorité du patriarcat.

Au delà de Vàrdar, les rôles sont tout à fait changés, les Bulgares se sentent chez eux. Depuis que le gouvernement turc a donné son *exæquatur* aux deux évêques bulgares de la Macédoine, de grands progrès ont été faits aussi dans la partie occidentale.

En somme, qu'est-ce que la population chrétienne bulgare de la Macédoine demande? Elle veut, qu'on la laisse tranquillement se développer, sans qu'elle cherche l'aide d'autrui, qu'on la laisse se dresser sur ses pieds, de ses propres forces, qu'on ne la persécute pas.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXXI

Bulletin.

Pag.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Rapports administratifs 5, 18, 19

Rapports des délégués au Congrès géographique international de Berne 19, 22, 27, 42

Travaux du Congrès de Berne 22

Résolutions votées par le Congrès 27

Élection du Bureau 33, 47, 97

Élection et décès de membres effectifs, correspondants et honoraires 41, 42, 47, 49, 65, 97, 101, 114, 151

Nouvelles géographiques, M. Arthur de Claparède, Président 41, 47, 49, 65, 101, 114, 117, 151

En Lozère, M. le prof. Ernest Martin 34

Promenade dans le Sud-Oranais, résumé, M. Henri de Saussure 45, 47

Souvenirs d'une excursion en Moravie et Silésie, M. le prof. Ernest Strœhlin 47

De Pékin à Calais par terre, d'après l'ouvrage de M. H. de Windt, M. le prof. Paul Chaix 49

Souvenirs d'un voyage dans l'Archipel malais, M. le Dr Maurice Bedot 65

Notes sur la Corée, M. Léopold de Saussure 97

Les transformations du Far-West américain, M. Henri Gaullieur 98

Pag.

Exposition de cartographie suisse à Genève, M. Adolphe Gautier 101

Considérations sur les lignes de passage des ouragans dans l'Océan indien, M. Émile Chaix 101

La province de Prusse en 1891, notes et souvenirs, M. le prof. Ernest Strœhlin 102

Les Indes orientales néerlandaises, M. R.-A. Eekhout .. 102

La Macédoine orientale, M. Georges Strézoff 114

Les Tsiganes, étude ethnographique, historique et morale, M. le prof. Guido Cora 114

Mœurs, usages et coutumes des populations du vilayet de Van, M. L.-F. Hoffmann 118

Les voyages du Dr W. Junker en Afrique, M. Charles Bourrit 129

Causerie sur le Maroc, souvenirs de voyage, M. le Dr Marc Dufour 151

CORRESPONDANCE.

Lettre du président du Comité d'organisation du Congrès géographique italien de Gênes................. 153

INFORMATIONS.

Subvention au Jardin botanique alpin de la Linnæa 66

Règles à suivre pour les observations météorologiques faites en voyage 67

Règles à suivre pour la publication du *Globe* 154

Échanges de publications 157

Subside à la Bibliographie géographique suisse........ 157

BIBLIOGRAPHIE.

Proceedings of the Royal geographical Society (London). — Scottisch geographical Magazine. — B. Baëff, Les eaux de l'Arve. — A. de Salis, La correction des torrents en Suisse. -- H. R. Mill, The Clyde Sea Area. M. le prof. Paul Chaix 68, 72, 73, 74, 157, 161

Bollettino della Società geografica italiana. M. A. d'Arcis 79

Pag.

Boletin de agricultura, mineria e industrias de la Republica mexicana. — Geografiska Föreningens Tidskrift (Helsingfors). M. de Claparède 78, 175

Annales de géographie, M. A. de Morsier 163

Journal of the Manchester geographical Society. — Bulletin of the american American geographical Society. — W. Rosier : L'Europe. M. E. Gœgg..... 164, 167, 176

Meteorological Council, Cyclone tracks (London). M. E. Chaix 169

LISTE DES OUVRAGES REÇUS 89, 178

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ 187

Mémoires.

La province de Prusse en 1891, notes et souvenirs, par M. le prof. Ernest Strœhlin 1

Notes sur la Corée, par M. Léopold de Saussure 41

Exposition de cartographie suisse à Genève, par M. Adolphe Gautier 59

La Macédoine orientale, par M. Georges Strézoff 73

Table des matières du tome XXXI 105



LE GLOBE

GENÈVE — IMPRIMERIE AUBERT-SCHUCHARDT

LE GLOBE

JOURNAL GÉOGRAPHIQUE

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE GENÈVE

TOME TRENTE-DEUXIÈME

CINQUIÈME SÉRIE — TOME IV

GENÈVE
LIBRAIRIE R. BURKHARDT
SUCCESSEUR DE TH. MUELLER
2, place du Molard, 2
1893

N° 1.

BULLETIN

EXTRAIT

DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Session 1892-1893.

SÉANCE DU 25 NOVEMBRE 1892

Présidence de M. Arthur de Claparède, Président.

Rapport du Président sur la marche et les travaux de la Société pendant l'exercice 1891-1892

Mesdames, Messieurs, chers collègues.

Harassés de fatigue, les vêtements couverts de poussière, deux voyageurs suivaient lentement, sous les pins parasols, le pittoresque chemin qui de Palos conduit à la Rabida, en longeant à une assez grande distance de l'eau la rive gauche du rio Tinto. Le plus âgé qui pouvait avoir quarante-cinq ans était un homme de haute taille, aux cheveux déjà grisonnants, au nez aquilin, aux yeux bleu clair dont le regard mystique et froid frappait comme un trait. Il donnait la main à un jeune garçon de sept ou huit ans qui marchait ou plutôt qui se traînait avec peine à ses côtés.

Lorsque les voyageurs, sortant de la pinède, débouchèrent sur le plateau aride où se dresse au sommet du promontoire le monastère de Santa Maria de la Rabida, qu'ils aperçurent la nappe verte nuancée d'écume de l'océan Atlantique, les sommets jaunâtres de la Sierra d'Arroche et, à une lieue au nord environ, les maisons blanches de Huelva, but de leur voyage, dont ils se trouvaient séparés encore par le large estuaire de l'Odiel et du rio Tinto, le jeune garçon demanda grâce et le père et le fils, épuisés de fatigue, s'assirent ou se laissèrent tomber sur les marches de la croix qui précède l'entrée du couvent. Mais bientôt l'homme se leva et alla frapper à la porte du monastère priant le portier de lui donner un morceau de pain et un verre d'eau pour son enfant.

Un moine passait en cet instant.

Surpris de l'accent étranger du voyageur, — l'Andalousie n'était alors guère fréquentée des touristes, — le religieux lui demanda qui il était, d'où il venait et où il allait.

Christophe Colomb se nomma et répondit avec amertume qu'il venait de la cour où il était allé proposer pour la seconde fois un grand voyage de découvertes maritimes, qu'on l'y avait raillé et repoussé et que maintenant, à bout de ressources, il se rendait à Huelva chez un frère de sa femme. Le moine, touché de sa misère, le fit entrer dans le patio entouré d'arcades sous lesquelles Colomb et son fils Diego purent enfin se reposer et se réconforter.

Vous savez tous ce qu'il advint de cette rencontre.

Pas n'est besoin de vous rappeler que Colomb demeura plusieurs mois dans le couvent hospitalier qui l'avait recueilli ; que le moine Juan Perez, ancien confesseur de la reine Isabelle, écrivit à cette souveraine pour lui recommander chaleureusement les projets de l'étranger ; que la reine, après avoir fait venir Juan Perez au camp devant Grenade et s'être entretenue avec lui, fit mander Colomb en décembre 1491 : que dans ce même mois de janvier 1492 où Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon achevaient la conquête du royaume des Maures de Grenade, ils décidèrent une expédition qui allait donner à l'Espagne un empire colonial dont on a pu dire sans hyperbole que le soleil ne s'y couchait pas.

L'expédition se composa de trois caravelles armées dans le port de Palos, sur le rio Tinto, en Andalousie. La plus grande, la seule qui fût entièrement pontée, la seule aussi à laquelle Colomb donne le nom de navire *(naõ)* la *Santa Maria* ou *Marigalante* — ce qui n'est pourtant pas synonyme — ou simplement la *Capitane* (Colomb ne la désigne pas autrement dans son journal de bord), était montée par Colomb et commandée par Juan de la Cosa à qui elle appartenait.

La meilleure voilière, la *Pinta*, avait pour capitaine Martin-Alonso Pinzon ; la plus petite, la *Niña*, était placée sous le commandement de Vincente-Yañez Pinzon, frère cadet du précédent. On n'est pas entièrement d'accord sur le nombre des hommes qui formaient l'équipage de l'expédition. On n'en a pas les rôles complets ; mais il est certain qu'il n'y avait pas moins de quatre-vingt-dix hommes en tout, marins et civils, et pas plus de cent vingt. Il y avait un peu de tout à bord des caravelles : un homme de génie, marin consommé, Christophe Colomb qui, il nous l'apprend lui-même, avait à cette époque déjà navigué pendant plus de vingt années consécutives, d'autres marins de valeur, tels que Juan de la Cosa, les frères Pinzon, Pero-Alonso Nino, le pilote de la *Santa Maria* ; mais il s'y trouvait aussi des aventuriers de la pire espèce, des repris de justice, voire des criminels libérés sous l'expresse condition de faire partie de l'expédition dont il n'avait pas été aisé de former les équipages.

Ce fut le vendredi 3 août 1492, à huit heures du matin, que Christophe Colomb put enfin mettre à la voile, à la barre de Saltes, à l'embouchure de l'Odiel et du rio Tinto, en face de Huelva et du couvent de la Rabida, pour aller chercher à travers l'océan Atlantique cette route des Indes qui devait aboutir au nouveau monde. Avant d'appareiller, Colomb et tout l'équipage s'étaient confessés et avaient communié.

Je ne saurais raconter ici les émouvantes péripéties de cette navigation qui est bien l'une des plus étonnantes campagnes maritimes dont l'histoire ait conservé le souvenir. Le 11 octobre, soixante-neuf jours après le départ de Palos, on apercevait enfin la terre promise par Colomb

et le lendemain 12 octobre, trente-deux jours après avoir quitté les Canaries, l'expédition atteignait une île basse et d'aspect verdoyant appelée par ses habitants : Guanahani (c'est l'une des Lucayes, probablement l'île Watling) à laquelle Colomb donna le nom, qui ne lui est pas resté, de San Salvador. Il en baisa le sol au moment où il y débarqua et, pour marquer sa prise de possession, il y planta la fameuse *Cruz verde*, drapeau blanc portant une croix verte à branches égales et les lettres I et F, initiales des noms de ses souverains, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon.

Colomb toucha encore à plusieurs îles, entre autres à Cuba qu'il prenait pour la côte orientale de l'Asie, et à Haïti, baptisée par lui du nom d'Hispaniola. Puis la *Santa Maria* s'étant échouée sur la côte d'Haïti où il fonda un établissement, il s'embarqua sur la *Niña* et, le 13 mars 1493, il rentrait à Palos après avoir failli périr en mer dans une effroyable tempête qui l'assaillit au large des Açores et sévit du 12 au 14 février. L'expédition avait duré en tout sept mois et douze jours.

Le retentissement de la découverte fut grand. Colomb fut comblé d'honneurs. Le titre d'amiral qu'il avait obtenu avant son départ lui fut confirmé pour lui et pour ses descendants ; la cour lui donna un blason, le nomma vice-roi de ses nouvelles possessions et lui garantit le dixième de leurs revenus.

Comme vous le savez, Colomb fit quatre voyages de découvertes. Ce fut dans son troisième voyage qu'il aborda pour la première fois, en date du 5 août 1498, — dans la baie de Pato, — sur le continent américain déjà vu l'année précédente par Jean Cabot. Colomb n'avait jusqu'alors trouvé que des îles : aussi a-t-on pu soutenir avec quelque apparence de raison que ce n'est pas lui qui a découvert l'Amérique ; mais, à mon avis, c'est jouer sur les mots. Autant dire, par exemple, que l'Irlande et la Sicile ne sont pas en Europe.

Et d'ailleurs, cela importe peu.

Si Colomb n'a pas découvert le continent auquel le nom d'Améric Vespuce est demeuré attaché, il n'en a pas moins pour cela découvert le nouveau monde. Et l'inscription est

vraie que je lisais le mois dernier, dans la cathédrale de Séville, sur la dalle funéraire de Fernand Colomb, fils de Christophe :

A Castilla y á Leon
Nuevo Mundo dio Colon! [1]

Et elle demeurerait encore vraie alors même qu'il serait démontré, comme cela semble d'ailleurs probable, qu'avant Colomb et avant Cabot, des Normands et des Bretons inconnus auraient déjà abordé en Amérique.

Pour son malheur, Christophe Colomb, vice-roi des Indes, — vous savez qu'il ne douta pas un instant d'avoir atteint les Indes, qui étaient le but de son voyage, — se montra aussi mauvais administrateur qu'il était bon marin. Tour à tour faible et violent, parfois cruel, il ameuta contre lui les Espagnols de sa colonie d'Hispaniola. Les plaintes affluant contre lui de toutes parts, la cour fit faire une enquête, et Francisco de Bobadilla, qui en fut chargé, fit destituer et arrêter Colomb. Il mit le séquestre sur ses biens et renvoya enchaîné à Cadix l'homme qui avait donné le nouveau monde à l'Espagne. Isabelle et Ferdinand le firent mettre en liberté et lui restituèrent même sa fortune séquestrée et ses titres; mais ils ne lui rendirent jamais ni sa vice-royauté ni leur confiance.

Vieilli avant l'âge, blessé dans son légitime orgueil, frustré des revenus sur lesquels il avait cru pouvoir compter, mal vu à la cour, où ses ennemis parvinrent à le rendre suspect, abandonné de tous, Christophe Colomb termina dans la tristesse et dans l'isolement sa carrière agitée et mourut à Valladolid le 21 mai 1506. Il n'avait pas soixante ans.

Même alors Colomb ne connut point encore le repos. Sa dépouille mortelle, inhumée d'abord à Valladolid, puis transportée à Séville, fut ensuite envoyée à Hispaniola pour satisfaire, a-t-on dit, à un désir qu'il aurait exprimé lui-même : mais l'allégation est dénuée de preuves. Enfin,

[1] « A la Castille et à Léon Colomb a donné un nouveau monde! » C'est la devise présumée des armoiries conférées à Christophe Colomb par les souverains espagnols.

en 1795, lors de la cession de Saint-Domingue (l'ancienne Hispaniola) à la France, les restes de l'amiral durent être solennellement transférés à La Havane, mais les habitants de Saint-Domingue n'en affirment pas moins que le corps de Colomb repose toujours dans leur cathédrale.

La mort de Colomb avait passé tellement inaperçue que pas une chronique contemporaine n'en fait mention.

Quatre siècles s'écoulèrent.

Dans sa tombe incertaine, peut-être à Saint-Domingue, plus probablement à La Havane, Christophe Colomb dormait.

Je ne sais si les morts restent en communion avec les vivants, mais si du séjour des âmes on voit et l'on entend ce qui se fait et se dit sur notre pauvre globe terraqué j'imagine que Christophe Colomb a dû être étrangement surpris de ce qui s'est passé depuis quelques mois.

Réveillé par tout le bruit qui s'est fait autour de son nom, il regarde et, la distance n'existant pas pour les esprits, il voit les fêtes de Gênes, les magnificences de la Superbe, les escadres rangées dans le nouveau port; mais Gênes n'a fait que lui donner le jour, il cherche des yeux sa patrie d'adoption, l'ingrate Espagne, à laquelle il a donné un monde. Soudain il tressaille. N'est-ce pas le couvent de la Rabida qui se dresse là-bas à la lisière de la pinède? Mais la Rabida rajeunie et envahie par une foule cosmopolite. Au lieu du froc brun des religieux, ce sont des uniformes qui lui sont inconnus. Des femmes dans des toilettes telles qu'il n'en vit jamais se pressent dans l'enceinte du cloître, avec des hommes en habit noir et pour la plupart chamarrés de rubans multicolores. Et pourtant, il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien la Rabida : il reconnaît la porte au cintre surbaissé, les patios aux arcades gothiques, et voici d'ailleurs la croix au pied de laquelle il s'assit le jour où il désespérait de l'accomplissement de son grand œuvre et où, au contraire, il allait toucher à sa réalisation. Et n'entend-il pas comme autrefois parler de la reine et du roi? Les voilà : *Los reyes catolicos.* Mais

ce n'est pas Isabelle et ce n'est pas Ferdinand. La reine est une étrangère que la foule salue avec un froid respect: le roi, un enfant de six ans, chétif, au teint jaune, aux yeux pâles, montrant

> ... son front royal qui tremble
> Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
> Etre si grand et si petit!

Il reconnaît Palos, où depuis lui rien n'a changé. Seul le port s'est ensablé et l'on ne s'y embarque plus pour le nouveau monde. Voici Huelva, qui a bien grandi depuis qu'il allait y chercher son beau-frère. La rade, qui lui est familière, est encombrée de navires de toute sorte, de toutes dimensions, de toutes nationalités, battant toute espèce de pavillons, qu'il ne vit jamais, lui le bon marin qui les connaissait tous. Et les caronades de tonner. Et les salves d'artillerie de répondre aux salves d'artillerie. La nuit, ce sont de fantastiques illuminations éclairant la ville, le port, les navires et la mer. Mais qu'ils lui semblent lourds ces gros navires, monstres informes, léviathans hideux qui vomissent une fumée épaisse et noire, bateaux sans voilure et que son coup d'œil expérimenté de marin juge incapables de tenir la mer par un gros temps.

Ah! ses caravelles à lui, c'était bien autre chose. Combien n'étaient-elles pas gracieuses et solides, et légères! Comme sa *Capitane* voguait fièrement sur l'Océan. Comme la *Pinta* filait rapide, toutes voiles dehors, au souffle puissant de l'alizé, et la *Niña*, son bateau de prédilection, à bord duquel il revint d'Hispaniola à Palos, comme cette coquille de noix bondissait sur les vagues, obéissant, malgré la tempête qui faisait rage, à l'impulsion du gouvernail, dont il tenait la barre de sa main de fer.

Un coup de vent dissipe le voile de fumée produit par les navires et leurs canons. Au souffle de la brise, trois bateaux glissent sans bruit sur les eaux de Huelva. Et le cœur du marin frémit et exulte. Il a reconnu ses caravelles. L'œil de l'amiral ne se trompe pas. Elles sont gréées comme au jour du départ. Il n'y manque ni une voile, ni un cordage. L'image de la Vierge est à la poupe de la

Capitane, dont il reconnaît la gabie ouvragée. Dans son château d'arrière, les tentures rouges qu'il y plaça lui-même sont demeurées intactes. Et ses pavillons aimés, le lion de gueules de Léon, le château d'or et les tours de Castille, les quatre pals d'Aragon, la croix rouge de Gênes flottent sur ses bâtiments, et au mât de misaine de la *Capitane* le vent agite les plis de l'étendard blanc à la Croix verte.

Alors tandis qu'aux fêtes colombiennes succèdent les fêtes colombiennes, qu'on inaugure partout des monuments commémoratifs de la découverte du grand homme, que l'Italie et l'Espagne se disputent à l'envi à qui célèbrera le mieux sa gloire, à qui lui fera la plus belle apothéose, que Gênes et Huelva convient tour à tour dans leurs eaux les flottes des deux mondes, d'une extrémité de la péninsule ibérique à l'autre s'élève une rumeur qui va grandissant toujours, et bientôt de La Corogne à Barcelone, de St-Sébastien à Malaga, comme aussi de Ténérife à La Havane, partout où flotte le drapeau rouge et jaune des Espagnes, on n'entend plus qu'un hymne d'allégresse chanté par tout un peuple : *Gloria! Gloria! Gloria a Cristobal Colon!...*

... Et Christophe Colomb se rendormit en paix. L'heure de la réparation avait enfin sonné. L'Espagne et le monde lui rendaient justice : mais le pauvre grand homme eût sans doute préféré qu'on lui fît une moins brillante apothéose à quatre siècles de distance, et qu'on eût été moins injuste à son égard pendant sa vie.

Mesdames, Messieurs,

La découverte de l'Amérique est le plus grand événement géographique, non seulement des temps modernes, mais de tous les âges. Depuis bientôt dix-neuf siècles, aucun fait historique n'a exercé, si ce n'est peut-être l'invention de l'imprimerie, une influence plus profonde sur les destinées de l'humanité. Il me serait aisé de le démontrer.

Appelé à vous présenter ce soir un rapport sur la mar-

che d'une Société de géographie pendant l'année 1892, il ne m'était pas possible de ne pas rappeler avant toute autre chose ce glorieux centenaire, qui laissera un impérissable souvenir à ceux qui ont eu le privilège d'y prendre part.

J'en viens maintenant à notre petit ménage habituel.

L'année 1891-92 a vu s'accroître d'une façon tout à fait réjouissante le nombre de nos sociétaires. Nous avons admis dix-huit nouveaux membres effectifs, savoir : MM. Maurice *Bedot*, directeur du Musée d'histoire naturelle ; Louis *Cartier*, major du génie ; René *Claparède* ; Edmond *Flournoy* ; George *Mirabaud* ; le Dr Gabriel *Oltramare* ; Charles *Ririer*, pasteur, et Louis *Sautter*, architecte ; Mmes Gustave *Rochette* et *Frossard de Saugy*, et Mlles Johanna *Borck*, Laure *Dardel* et Fanny *Mercier*, tous domiciliés à Genève ; MM. Victor *Dingelstedt*, à Lausanne ; Marc *Dufour*, Dr et professeur à l'Université de Lausanne ; Lucien *Gautier*, professeur de théologie, à Lausanne également ; et M. Léopold *de Saussure*, enseigne, aujourd'hui lieutenant de vaisseau dans la marine française, actuellement dans les eaux du Dahomey.

Le nombre de nos membres effectifs est maintenant de cent vingt-deux.

Ce chiffre n'a jamais été atteint jusqu'ici. En 1888, M. Adolphe Gautier constatait dans son rapport présidentiel que le nombre des membres effectifs venait, pour la première fois depuis la fondation de la Société, en 1858, d'atteindre la centaine. En 1887, il n'était encore que de 91 ; en 1888, le chiffre s'élève à 102, mais il retombe à 99 en 1889, pour s'élever en 1890 à 114. En 1891, il redescend à 109 et remonte, comme je viens de le dire, en 1892 à 122.

Puisse ce dernier chiffre être désormais un minimum que nous ne revoyons plus ; mais pour cela l'active propagande de tous nos sociétaires nous est indispensable.

J'ose attirer spécialement sur ce point l'attention des dames que nous avons l'honneur de compter dans nos rangs. De toutes les sociétés savantes — ou se croyant

telles — qui foisonnent à Genève, aucune ne me paraît aussi bien faite à l'usage des dames que la Société de géographie. La géographie touche à tous les domaines et, par la variété des sujets qui s'y traitent, nos séances sont faites pour attirer un auditoire féminin. La Société royale de géographie de Londres l'a bien compris, et, suivant en cela notre exemple, elle vient d'ouvrir cette année même ses rangs aux dames. L'appui du sexe que, par antiphrase sans doute, nous persistons à appeler faible, est une très grande force pour les sociétés comme les nôtres. Avec les femmes pour soi, on est toujours sûr de réussir. Je fais donc des vœux pour que la Société de géographie voie augmenter rapidement le nombre des dames qui en font partie.

Nous avons eu le chagrin de perdre un de nos membres effectifs : M. Jules-Honoré *Maudrillon de Savignac*, citoyen français, décédé à Genève le 19 décembre dernier, dans sa quatre-vingt-unième année. Cet aimable vieillard laissera le meilleur souvenir à tous ceux qui l'ont connu.

Notre Société a fait plusieurs nominations de membres honoraires et de membres correspondants.

Nous avons décerné le titre de membre honoraire à M. le conseiller fédéral Numa *Droz*, chef du Département des Affaires étrangères, à Berne, l'un des présidents d'honneur du Vme Congrès international des sciences géographiques ; à M. le Dr Samuel *Gobat*, conseiller d'État, président de la Société de géographie de Berne, et président du Congrès susindiqué ; à M. Guido *Cora*, professeur de géographie à l'Université de Turin ; et à M. Élisée *Reclus*, déjà membre correspondant de notre Société, après en avoir été membre effectif pendant plus de quinze ans.

Nous avons élu cinq membres correspondants : MM. Ed. *Brückner*, professeur de géographie à l'Université de Berne ; Francisco *Coello*, président de la Société de géographie de Madrid ; R.-A. *Eekhout*, à Soekaboemi (Java) ; Ch. *Knapp*, professeur de géographie à l'Académie de Neuchâtel ; et Jules *Maret*, président de la Société de géographie de Neuchâtel.

Le nombre de nos membres honoraires, limité à trente par notre règlement, est aujourd'hui de vingt-sept ; celui de nos membres correspondants s'élève à trente-trois.

Nous aurons l'honneur de vous proposer ce soir la nomination de trois nouveaux membres honoraires et de six nouveaux membres correspondants.

La mort nous a enlevé deux membres honoraires, MM. de Quatrefages et Schwatka, et un membre correspondant, M. Duveyrier.

Jean-Louis-Armand *de Quatrefages de Bréau* naquit à Vallerangues (Gard) le 10 février 1810. Il étudia la médecine et les sciences naturelles à Strasbourg où il prit les deux grades de docteur en médecine et de docteur ès sciences. Professeur de zoologie à la faculté des sciences de Toulouse en 1838, Quatrefages ne tarda pas à résigner cette chaire pour se fixer à Paris où il fut nommé professeur d'histoire naturelle au lycée Napoléon en 1850. Membre de l'Académie des sciences en 1852, il fut appelé en 1855 à la chaire d'anthropologie et d'ethnographie du Museum qu'il occupa avec une grande distinction jusqu'à sa mort.

Nous citerons dans la longue liste des publications de Quatrefages : les *Considérations sur les caractères zoologiques des rongeurs* (1840), les *Recherches sur le système nerveux, l'embryogénie, les organes des sens et la circulation des annélides* (1844-1850), les *Souvenirs d'un naturaliste* (1850), recueil d'articles parus dans la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Histoire naturelle des annelés marins et d'eau douce* (1866), etc., etc., et dans le domaine de l'ethnographie et de l'anthropologie : *Les Polynésiens et leurs migrations* (1866), *Charles Darwin et ses précurseurs français* (1870), *Crania ethnica*, grand ouvrage écrit avec la collaboration de M. le D[r] Hamy, et l'*Introduction à l'étude des races humaines* (1887). Je ne pourrais sans sortir du cadre de ce rapport examiner ici — et je n'ai d'ailleurs aucunement la compétence nécessaire pour cela — quelle a été l'influence du rôle de Quatrefages dans le mouvement scientifique contemporain. Il s'est fait un nom comme naturaliste et surtout comme ethnographe.

C'est à ce titre qu'il présidait en 1890, à Paris, le huitième Congrès des Américanistes. L'année suivante, il avait été appelé, à l'âge de quatre-vingt-un ans, à la présidence de la Société de géographie de Paris.

Aussi lorsque la nouvelle de sa mort m'est parvenue, n'ai-je pas douté un instant d'être le fidèle interprète de vos sentiments, en télégraphiant à la Société de géographie de Paris pour lui exprimer, à l'occasion du deuil qui la frappait, toute la sympathie de la Société de géographie de Genève.

Frédéric *Schwatka*, dont un de nos collègues trop pressé croyait devoir vous annoncer le décès en février 1891, vient de mourir au mois d'octobre dernier.

Né à Galena, dans l'Illinois, en 1849, Frédéric Schwatka a, on peut le dire, consacré sa vie à l'exploration de l'Amérique du Nord, spécialement de ses régions boréales. Après avoir, dans une expédition célèbre, retrouvé la plus grande partie des objets ayant appartenu à celle de Franklin, il a reconnu le cours du fleuve Yukon (dans l'Alaska) et en a trouvé les sources. Il est peut-être l'homme qui a le mieux étudié les Esquimaux. Schwatka a fait plusieurs voyages d'exploration dans l'Alaska et il me sera permis de rappeler ici qu'il a inscrit sur la carte du monde le nom de deux savants genevois distingués que notre Société de géographie s'honore de compter au nombre de ses membres effectifs. C'est, en effet, Schwatka qui a donné le nom de « Glacier Henri de Saussure » au grand glacier qu'il a découvert dans la chaîne bordière de l'Alaska, près des sources du Yukon ; et c'est lui encore qui a dénommé « Chaix Hills, » soit « Collines Chaix, » la longue suite de basses montagnes qui s'étend sur toute une partie du territoire, ainsi que vous pouvez le constater en jetant les yeux sur une carte d'Amérique à grande échelle. Frédéric Schwatka était membre honoraire de notre Société depuis le 12 février 1886.

Henri *Duveyrier*, membre correspondant de notre Société, était né à Paris en février 1840. Après avoir fait de bonnes études dans un lycée, il partit à dix-neuf ans pour son premier voyage d'Afrique. C'est Duveyrier qui le premier pénétra à El-Goléa. Il publia les résultats de son voyage dans un important ouvrage : *Les Touaregs du Nord.* Duveyrier a rédigé pendant trois ans, avec M. Charles Maunoir, l'*Année géographique à Paris.* Outre sa grande expédition, il fit encore trois autres explorations dans le

nord de l'Afrique. Il laisse un nom connu comme voyageur et comme publiciste.

En dehors de nos rangs, les sciences géographiques ont fait encore plusieurs pertes sensibles, entre autres en la personne de deux explorateurs africains de premier ordre, le colonel Grant et le Dr Junker, et en celle de M. Bates, l'excellent secrétaire adjoint de la Société royale de géographie de Londres; mais il semble que la mort ait sévi particulièrement cette année sur mes collègues les présidents de Sociétés de géographie étrangères. Quatre d'entre eux ont été enlevés dans le courant de l'année. Ce sont le duc de Devonshire, président de la Société de géographie de Manchester; M. de Quatrefages, déjà nommé, président de la Société de géographie de Paris; S. A. I. le grand-duc Constantin Nicolaïévitch, président de la Société impériale russe de géographie, à Saint-Pétersbourg, et l'amiral Juin, président de la Société de géographie de Rochefort-sur-Mer. Nous avons écrit à chacune de ces Sociétés pour leur exprimer les condoléances de la Société de géographie de Genève.

L'activité de notre Société a été considérable pendant l'année 1891-92 : elle a tenu quatorze séances du soir, soit deux de plus qu'à l'ordinaire, et ces quatorze séances ont été fréquentées par un nombre de sociétaires notablement supérieur à la moyenne des deux dernières années.

Passons rapidement en revue les travaux de la session.

Nous relevons tout d'abord huit communications ayant trait à des souvenirs de voyages.

Dans la séance du 20 novembre, la Société de géographie a entendu M. le professeur Ernest Martin raconter avec esprit et bonne humeur une excursion qu'il a faite dans la Lozère, en particulier sa visite aux gorges du Tarn, qu'il a parcourues de Sainte-Énimie au Rozier.

Avec M. Henri de Saussure, nous franchissons la Méditerranée pour faire deux promenades, les 4 et 18 décembre, à Aïn-Sefra, dans l'extrême sud de la province d'Oran. Le savant naturaliste nous décrit la route de Perregaux à Aïn-Sefra, la Guetna, le col de Tizi, la mer de l'Alfa, le Chott-

el-Chergui, Aïn-Sefra et ses environs. Il nous conduit, entre autres, à la petite oasis de Tiout, et la peinture qu'il nous donne de ce vallon agreste, ombragé de bouquets de dattiers, du calme indicible qui règne dans cette retraite enchanteresse, montre bien que la science n'exclut pas la poésie.

M. le professeur Ernest Strœhlin, lui, n'est point poète : il est théologien, historien et fort épris des beaux-arts ; aussi a-t-il été pour nous le meilleur des guides, d'abord en Moravie et en Silésie, le 4 décembre, puis, le 26 février, dans la province de Prusse, à Dantzig, à Kœnigsberg et à la Marienbourg.

Dans la séance du 22 janvier, M. le Dr Maurice Bedot, directeur du Musée d'histoire naturelle, nous a raconté quelques-uns des souvenirs de ses voyages dans l'archipel Malais, en particulier à Java, à Bali, à Célèbes, à Florès, à Timor, à Banda, à Amboine et à Bornéo. Il nous a montré plusieurs centaines de photographies et un grand nombre d'objets remarquables, instruments de musique, armes, ustensiles, bijoux, modèles d'habitations indigènes, etc. Il n'a d'ailleurs point épuisé son sujet : nous aimons à espérer qu'il le reprendra dans la session actuelle et nous parlera en particulier de Sumatra.

M. Léopold de Saussure a fait le 5 février à la Société de géographie une communication fort intéressante sur la Corée, qui est encore à l'heure qu'il est l'un des pays les moins connus du monde. Le jeune officier de marine a eu l'occasion de se rendre à Séoul avec le commandant de l'escadre française de l'extrême Orient. Il a beaucoup vu et bien vu, et sa conférence n'était pas moins remarquable par l'étude philologique de la langue coréenne que par les renseignements ethnographiques, sociaux, moraux, relatifs aux habitants de la Corée.

M. Henri Gaullieur nous a conduit au nouveau monde. Dans une séance extraordinaire, tenue le 9 février dans le grand amphithéâtre de l'Athénée et pour laquelle l'affluence du public a été si considérable que le Bureau a dû, faute de places disponibles, refuser quatre-vingt-onze demandes de cartes d'entrée, M. Gaullieur a entretenu la Société des transformations récentes du Far-West américain d'après

ses souvenirs personnels. Ce développement prodigieux est un fait sans précédent dans l'histoire et qu'il est impossible de comprendre si l'on ne connaît pas les mœurs et le génie propre du peuple des Etats-Unis. C'est à l'esprit d'initiative des Américains, à leur passion de l'indépendance et de la liberté individuelle qu'il faut attribuer en majeure partie les progrès invraisemblables accomplis par ces pays neufs.

Dans une autre séance extraordinaire, pour laquelle la Société des Arts a bien voulu nous concéder encore le grand amphithéâtre de l'Athénée, la Société de géographie a entendu le 11 mars une conférence de M. R.-A. Eekhout, M. C. de Java, sur les Indes orientales néerlandaises. Après un exposé historique de la colonisation hollandaise aux Indes, M. Eekhout a fait faire à son auditoire un pittoresque voyage dans l'archipel Malais en lui montrant plus de cent projections photographiques, dont un grand nombre inédites.

Enfin, pour clore le chapitre des souvenirs de voyages, nous avons entendu le 6 mai M. le D[r] Marc Dufour, professeur à l'Université de Lausanne, dans une intéressante causerie sur le Maroc. Avec la verve et le brio qui lui sont propres, M. Dufour a donné de curieux détails sur les traits caractéristiques des diverses populations de Tanger, sur la ville elle-même et les campagnes avoisinantes, et sur la cherifa d'Ouezzan, née Emily Keene, aujourd'hui séparée de son mari, le saint Moulaï Tayeb, et dont M. Dufour a eu l'occasion de faire la connaissance à Tanger.

Viennent maintenant cinq conférences ou rapports scientifiques proprement dits :

Dans la séance du 4 décembre, M. le professeur William Rosier nous a présenté un rapport détaillé et fort bien fait sur l'exposition géographique tenue à Berne, au mois d'août 1891, à l'occasion du V[me] Congrès international des sciences géographiques. Il en a passé en revue les trois sections, celle de cartographie, celle de la géographie scolaire et l'exposition alpine. M. Rosier ayant fait partie du Comité spécial de la Section internationale de géographie scolaire de la dite exposition, m'avait paru particulièrement bien qualifié pour vous en parler, et j'ai pu me

féliciter de lui avoir proposé pendant le Congrès de le faire à ma place.

M. Guido Cora, M. H., professeur de géographie à l'Université de Turin, nous a fait le 8 avril une remarquable conférence sur les Tsiganes, envisagés au triple point de vue ethnographique, historique et moral. Après avoir établi l'origine hindoue des Tsiganes, que l'anthropologie et la linguistique semblent également démontrer, M. Cora a tracé à grands traits leurs migrations, leur établissement dans les divers pays d'Europe et leurs vicissitudes jusqu'à nos jours, pour terminer par un très intéressant exposé du caractère et des mœurs des Tsiganes, dont on parle beaucoup et qu'on connaît fort peu.

Dans la séance du 8 mars, la Société a entendu une conférence de M. Georges Strézoff, étudiant bulgare à notre Université, sur la Macédoine orientale. M. Strézoff en a décrit avec talent tout le système orographique et hydrographique, pour s'occuper plus spécialement du sandjak de Serrès, notamment de la ville de ce nom, nous initiant à la vie sociale, à la vie de famille et aux aspirations de cette vaillante nation bulgare, si pleine de vitalité.

Le 22 avril, M. L.-F. Hoffmann nous a donné lecture d'un chapitre inédit du grand ouvrage de M. Vital Cuinet, M. C., sur la géographie commerciale et administrative de la Turquie d'Asie, dont nous avons eu déjà de nombreuses primeurs dans le cours de ces dernières années. Il s'agissait cette fois des mœurs des populations du vilayet de Van, plus spécialement des Kurdes. Cette communication n'a pas été moins appréciée que les précédents travaux de M. Vital Cuinet, le modèle des membres correspondants.

Enfin, et pour mémoire, il me faut indiquer ici le rapport que j'ai eu l'honneur de vous présenter dans la séance de rentrée, le 6 novembre, sur le Congrès géographique de Berne.

Un compte rendu bien fait d'un ouvrage de valeur est toujours intéressant: aussi la bibliographie doit-elle avoir sa place dans nos séances. Nous avons eu quatre travaux de ce genre pendant l'année.

Dans la séance du 8 janvier, M. le professeur Paul Chaix a analysé successivement le mémoire de M. Bone

Baëff sur les eaux de l'Arve, qui a valu à son auteur le prix Davy de la Faculté des Sciences de notre Université. et l'ouvrage de M. H. de Windt : *From Pekin to Calais by land.* Dans ce long et fatigant voyage à travers toute l'Asie par la Chine septentrionale et la Sibérie. M. de Windt signale Ourga et Irkoutsk comme étant les seuls points vraiment intéressants de son itinéraire; mais si le voyageur a été déçu, le lecteur, lui, ne l'est pas à lire ce livre, et l'auditoire a été sous le charme de l'analyse détaillée que lui en donnait le plus compétent des maîtres.

Dans la séance du 26 février. M. Émile Chaix a attiré l'attention de la Société sur deux publications importantes du Bureau météorologique de Londres : *Les lignes de passage des ouragans dans l'océan Indien méridional*, par le Dr Meldrum, et les *Cartes météorologiques illustrant le parcours de deux cyclones dans la mer d'Oman.* L'analyse de M. Chaix offrait un très grand intérêt. Comme il l'a fait remarquer, le Bureau météorologique de Londres a apporté par ces deux publications une pierre solide à l'édifice de la science; mais la question n'est pas encore résolue de savoir si la vitesse et la courbe de translation des cyclones dépendent ou non de la dépression barométrique et de la vitesse de rotation de la tornade.

Le 22 avril, M. Charles Bourrit a entretenu la Société des voyages du Dr Junker en Afrique. Pour nous faire bien connaître l'homme, après nous avoir parlé du voyageur, M. Bourrit a laissé la parole au Dr Junker lui-même et nous a donné une excellente traduction de plusieurs fragments de ses récits se rapportant au séjour de Junker chez Ndorouma. Les sciences géographiques ont fait en la personne de Junker une perte irréparable, et nous sommes fort reconnaissants à M. Bourrit de nous l'avoir si bien fait connaître.

Enfin, au début de sept séances, votre Président vous a donné un rapide aperçu des nouvelles géographiques qui lui ont paru les plus intéressantes.

Tels ont été les travaux de notre Compagnie pendant la dernière session; mais pour détaillée qu'elle soit, cette énumération n'est encore pas complète.

Je n'ai parlé que des séances du soir. Or, la Société de

géographie a en outre à son actif une exposition historique de cartographie suisse qui mérite bien une mention spéciale.

L'initiative en est due à MM. Adolphe Gautier et Émile Chaix, qui se sont chargés de l'organisation et ont été aidés de la façon la plus aimable et la plus active dans l'installation des objets exposés par M[me] Adolphe Gautier et par M[lles] Sarah Chaix et Émilie Gautier, auxquelles le Bureau de notre Société a voté des remerciements officiels que je suis heureux de pouvoir renouveler ici.

Inaugurée le 3 mars, à deux heures de l'après-midi, par une conférence de M. Adolphe Gautier, l'exposition, dont la durée avait été tout d'abord fixée à huit jours, a été prolongée à deux reprises et est demeurée ouverte jusqu'au 17 mars.

Deux cents cartes et plans ont été exposés dans cette salle. En guise de catalogue ou de programme, M. Adolphe Gautier avait bien voulu faire faire un tirage spécial de l'intéressante étude qu'il a consacrée à cette exposition dans le *Journal de Genève* du 28 février.

Le nombre des entrées payantes s'est élevé à quatre cent trente; mais il ne faut pas oublier que les membres de la Société, et toutes les personnes (quel qu'en fût d'ailleurs le nombre) qui étaient accompagnées d'un sociétaire avaient l'entrée libre à l'exposition. Nous ne croyons pas exagérer en évaluant à sept ou huit cents le chiffre des visiteurs. Ajoutons que notre exposition a fait ses frais et que sa comptabilité se solde par un bénéfice net de fr. 4.

Cette exposition très modeste a eu plein succès et encouragera la Société de géographie a recommencer tôt ou tard une entreprise de ce genre sur un plus grand pied.

Quatorze séances le soir et une l'après-midi, dix-huit conférences ou communications scientifiques dont deux ont été divisées en deux parties, et une exposition cartographique : tel est le bilan matériel de nos travaux pendant l'hiver dernier.

Quant au bilan intellectuel, il me semble que l'exposé que je viens de vous présenter nous permet d'en être satisfaits et de bien augurer de l'avenir de notre Société.

Votre Bureau n'a pas tenu moins de dix-neuf séances pendant l'année.

Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des affaires administratives dont nous avons eu à nous occuper. Je ne relèverai que deux ou trois points qui peuvent offrir un intérêt général pour la Société.

M. le professeur Rosier ayant donné sa démission de membre du Bureau, vous l'avez remplacé en date du 5 février et pour le reste de l'exercice par M. le professeur Ernest Strœhlin.

Pour donner suite à deux des décisions du Congrès géographique international de Berne, votre Bureau a alloué une subvention au jardin botanique de la Linnæa, à Bourg-St-Pierre, à raison de l'importance de cette entreprise au point de vue de la géographie botanique et a décidé de publier dans le *Globe* les règles établies par le professeur J. Hann et adoptées par le Congrès de Berne en ce qui concerne l'uniformité des observations météorologiques faites en voyage.

Votre Bureau a fait en outre une seconde allocation de fr. 50 à la Commission centrale de la Bibliographie nationale suisse. Cette utile entreprise qui a été décidée dans une réunion de délégués de trente-cinq Sociétés savantes tenue à Berne le 4 mars 1890 rendra d'éminents services, car elle doit éditer un répertoire méthodique de tout ce qui a été publié sur la Suisse et sur ses habitants. Un premier fascicule donnant la bibliographie géodésique et cartographique a paru au commencement de l'année.

L'administration de notre Société est représentée depuis le mois de mars dans la Commission centrale, par notre distingué secrétaire général M. Émile Chaix.

Votre Bureau a eu à s'occuper de la question des fuseaux horaires au sujet des propositions faites par le Conseil fédéral aux Chambres fédérales relativement à l'adoption en Suisse de l'heure du second fuseau, dite heure de l'Europe centrale, déjà adoptée en Allemagne et en Autriche-Hongrie. Après mûre délibération, sur le rapport de M. le professeur Raoul Gautier, le Bureau, dans sa séance du 17 mai, a décidé à l'unanimité qu'il n'y avait pas lieu à intervention de sa part auprès du Conseil fédéral.

Enfin, votre Bureau a décidé de ne pas donner suite à une proposition de revision du règlement de la Société concernant l'époque de la nomination du Bureau, proposition peut-être excellente en soi, mais dont la nécessité ne lui a pas paru démontrée.

Le soir même où notre Société de géographie tenait sa séance de clôture, le 6 mai, une cérémonie touchante avait lieu à Paris, à la Société de géographie. M. Charles Maunoir, que nous tenons à honneur de revendiquer comme concitoyen, et qui d'ailleurs nous appartient comme membre honoraire, M. Charles Maunoir, secrétaire général de la Société de géographie de Paris depuis vingt-cinq années recevait à cette occasion la grande médaille d'or de cette Société. N'ayant pas pu vous en informer à la séance de clôture, le Bureau a exprimé à M. Maunoir en votre nom, les plus cordiales félicitations de la Société de géographie de Genève.

La bibliothèque de la Société s'est passablement accrue pendant l'année. Nous avons reçu un certain nombre de dons parmi lesquels je mentionnerai les plus importants : M. Ernest de Traz, suivant sa vieille et louable habitude, nous a remis une dizaine de volumes de voyage entre autres ceux du D[r] Junker; la Société de géographie d'Édimbourg, sur la demande de M. le professeur Paul Chaix a bien voulu nous envoyer plusieurs années de son excellent *Scottisch geographical Magazine* et a consenti à en faire à l'avenir l'échange contre le *Globe*; M. le professeur Raoul Gautier nous a fait don, au nom de l'Observatoire de Genève, de plusieurs très importantes publications relatives à la triangulation de la Suisse. Enfin, Messieurs, la semaine dernière, M. Charles Crémieux, ancien membre de la Société, a bien voulu nous offrir une quarantaine de volumes de voyages ayant fait partie de la bibliothèque de feu David-Charles Odier. Ce témoignage d'intérêt d'un de nos anciens membres a vivement touché votre Bureau et ç'a été pour moi un vrai plaisir que d'aller voir M. Crémieux et de lui exprimer en votre nom la gratitude de la Société pour le cadeau dont il a enrichi notre bibliothèque.

Votre Bureau a décidé d'accepter l'échange proposé par huit publications étrangères contre notre *Globe*.

Il a en outre proposé à son tour à quatorze Sociétés de géographie qui l'ont accepté d'échanger le *Globe* contre leurs publications.

Notre bibliothèque reçoit ainsi régulièrement vingt-trois bulletins, journaux et revues de plus que l'an dernier, ce qui porte le chiffre actuel de nos périodiques à cent huit.

Notre bibliothécaire, M. Welter, vous donnera tout à l'heure encore d'autres détails relatifs à la bibliothèque.

Mais je tiens, avant de quitter ce sujet, à attirer votre attention sur un travail considérable accompli par notre collègue M. Arthur d'Arcis, qui a mis en ordre toute notre bibliothèque, prenant la peine de vérifier livre après livre, d'abord si tous les volumes inscrits au catalogue existent réellement dans la bibliothèque, puis si tous les livres existants sont bien portés sur le catalogue. M. d'Arcis a exécuté, à lui seul, sans fracas, avec la modestie qui le distingue, ce travail fastidieux et de longue haleine. Grâce à lui, notre bibliothèque est aujourd'hui dans un ordre parfait : chaque volume porte un chiffre et une lettre correspondant à la place qui lui revient sur nos rayons. En faisant cette besogne, M. d'Arcis a bien mérité de la Société de géographie, et vous vous joindrez à moi, Mesdames et Messieurs, pour lui exprimer d'unanimes remerciements.

Le volume du *Globe* publié en 1892, par les soins de M. Émile Chaix, est le trente et unième de la collection. Il comprend les deux livraisons habituelles du *Bulletin*, comptant ensemble 191 pages, et un fascicule de *Mémoires* de 107 pages. En tout 298 pages.

Je n'ai pas à en faire l'analyse ici. Vous avez tous reçu ces livraisons. J'aime à croire que tous aussi vous les avez lues. Si vous ne l'avez pas fait, vous avez eu grand tort, mais il est encore temps de le réparer. Car, à l'inverse des romans sensationnels à la mode du jour, notre *Globe* conserve toujours son intérêt. Je vous recommande particulièrement le fascicule de Mémoires, qui contient les travaux de MM. Ernest Strœhlin, Léopold de Saussure, Adolphe Gautier et George Strézoff. Depuis bien longtemps, la Société de géographie n'avait pas publié, en une année, quatre mémoires aussi étendus.

Le Globe a donné lieu à deux petites innovations.

Afin de satisfaire au désir de quelques-uns de nos collègues, le Bureau a fait l'essai, à titre provisoire et pour une année, de nommer une Commission pour *Le Globe*, et l'a composée du Président, du Secrétaire général et de MM. d'Arcis et Gœgg, membres du Bureau.

L'essai a pleinement réussi. La Commission, comme une brave et honnête jeune fille, n'a jamais fait parler d'elle, — je crois me souvenir qu'elle a tenu une séance pendant l'année, — mais son activité n'en a pas moins été fructueuse. En effet, chacun de ses membres, individuellement, s'est efforcé de travailler de concert avec le rédacteur de la publication, et nous devons à cette institution d'avoir gagné d'une façon définitive, je l'espère, à la rédaction du *Globe* la collaboration de MM. d'Arcis et Gœgg, qui lui ont fourni de très importantes bibliographies. Les autres articles bibliographiques du *Bulletin* sont dus à la plume de MM. Paul Chaix, Émile Chaix, Adolphe de Morsier et Arthur de Claparède.

Aux rubriques traditionnelles du *Bulletin* telles que : Extraits des procès-verbaux des séances, Correspondance, Nécrologie, Bibliographie, Ouvrages reçus, Membres de la Société, nous en avons ajouté une autre, qui, sous le titre de *Informations*, est destinée à porter à la connaissance des sociétaires des renseignements de nature à les intéresser et qui ne rentrent dans aucune des précédentes divisions. Cette partie du *Bulletin* me paraît susceptible d'un assez grand développement.

M. Émile Chaix a droit aux meilleurs remerciements de la Société de géographie pour tout le soin qu'il a mis à la rédaction du *Globe*.

Notre Société a continué à entretenir d'excellents rapports avec les Sociétés de géographie de la Suisse et de l'étranger.

Afin de ne pas trop rapprocher les Congrès, dont la multiplication tend à prendre des proportions inquiétantes, la IXme assemblée générale de nos Sociétés suisses de géographie, qui aurait dû avoir lieu cette année-ci à Berne, a été, d'un commun accord, ajournée à 1893, à cause du

Congrès international qui a eu lieu dans la ville fédérale en 1891. Deux Congrès, deux années de suite, à Berne, c'eût été beaucoup : tout d'abord pour la Société de géographie de Berne et aussi pour les autres Sociétés suisses.

En attendant la prochaine réunion, la Société de géographie de Berne reste provisoirement chargée des fonctions présidentielles (*Vorort*) de l'Association de nos Sociétés suisses de géographie.

Le Congrès national des Sociétés de géographie de France a été tenu cette année à Lille du 1er au 7 août. Au télégramme que je lui avais adressé en votre nom pour lui souhaiter une heureuse réussite, il a été répondu par le vote solennel, en assemblée plénière, d'un télégramme de cordiale sympathie à notre Société.

Le premier Congrès géographique italien organisé par la Société italienne de géographie, et sous les auspices de la Municipalité de Gênes, a eu lieu dans cette ville du 18 au 25 septembre. En vertu des pleins pouvoirs que vous lui aviez conférés dans la séance de clôture de la session, le 6 mai dernier, le Bureau a accepté l'invitation qui était adressée à notre Société, et décidé de s'y faire représenter par trois de ses membres : le Président, le Secrétaire général et M. Ernest Strœhlin.

Le Congrès, divisé en trois sections : 1° géographie physique ; 2° géographie économique et commerciale ; 3° enseignement de la géographie, a offert un grand intérêt scientifique, mais je ne puis entrer en ce moment dans le détail de ses travaux.

Au Congrès était jointe une exposition géographique italienne, qui n'en a pas été la partie la moins intéressante. Mon collègue M. Strœhlin voudra bien, dans une séance ultérieure, vous présenter un rapport spécial sur cette exposition, qu'il a particulièrement étudiée.

Les pleins pouvoirs que vous aviez conférés au Bureau ne concernaient pas seulement la représentation de notre Société au Congrès géographique italien, ils lui donnaient la faculté d' « envoyer des délégués à Gênes et en Espagne pour les solennités du IVme centenaire de la découverte de l'Amérique. »

En regrettant très vivement que notre collègue M. Émile

Chaix n'ait pas pu se joindre à nous, nous avons été heureux, M. Strœhlin et moi, d'accepter l'invitation du gouvernement espagnol et de profiter du navire qu'il a envoyé à Gênes pour transporter jusqu'à Cadix et à Huelva les représentants officiels des Sociétés de géographie.

L'hospitalité royale dont vos délégués ont joui de Gênes à Huelva et pendant toute la durée du Congrès des Américanistes, le Congrès lui-même, solennellement ouvert dans le couvent de la Rabida le 7 octobre et dont les séances tenues à Huelva ont duré jusqu'au 11, les fêtes qui ont eu lieu pendant ces journées, l'inauguration du monument de Christophe Colomb le 12 octobre à la Rabida, l'excursion à Palos, les caravelles reconstruites sur le modèle des navires de Colomb, etc., tout cela a laissé dans l'esprit de vos représentants une impression qui sera ineffaçable.

Votre Bureau a écrit officiellement, en date du 26 octobre, à M. Canovas del Castillo, président du Conseil des ministres d'Espagne, pour lui exprimer sa gratitude au sujet de l'accueil fait à vos délégués.

Le président du Conseil m'a fort aimablement répondu le 2 novembre. Rien ne pouvait lui faire plus de plaisir, écrit-il, que d'apprendre que « l'hospitalité espagnole nous avait été agréable, — je cite textuellement, — et qu'elle nous avait semblé suffisante. »

Nous aurions été bien difficiles en n'étant pas satisfaits ! Je suis encore confus en songeant aux honneurs immérités dont nous avons été l'objet.

Mesdames, Messieurs,

Vous allez être appelés à procéder ce soir à la nomination du Bureau de la Société pour l'exercice 1892-93.

J'ai le regret de vous informer à ce propos que, beaucoup trop fidèle à une résolution qu'il a prise il y a une année déjà, notre cher vice-président M. Adolphe Gautier se refuse absolument à accepter la présidence de la Société, à laquelle, conformément à l'usage, le Bureau vous aurait proposé de l'appeler ce soir. De leur côté, MM. Gustave Rochette et Raoul Gautier déclinent toute réélection dans le Bureau.

Après avoir siégé pendant vingt-cinq années consécutives dans l'administration de la Société, dont il a été président en 1889-90, M. Gustave Rochette, à notre grand regret, a cru devoir se retirer du Bureau. Il fait partie de la Société depuis sa fondation. Mais je ne vous ferai point sa biographie: j'en ai esquissé déjà trois ce soir. Cela ressemblerait à une nécrologie. Or, je n'ai, veuillez me croire, aucunement l'intention d'enterrer un collègue aussi dévoué à la Société de géographie que l'a été, que l'est et le sera longtemps encore, je l'espère, M. Gustave Rochette.

Quant à la retraite de M. le professeur Raoul Gautier, retraite motivée par un surcroît d'occupations plus pressantes, elle ne sera, j'aime à le penser, que très momentanée. Vous n'ignorez pas, en effet, qu'en 1895 doit avoir lieu à Londres, sous les auspices de la Société royale de géographie de cette ville, le VIme Congrès international des sciences géographiques. Or, nul ne me paraît mieux qualifié que le savant directeur de l'Observatoire de Genève pour représenter notre Société à ce Congrès, qui promet d'être le plus important des Congrès géographiques internationaux.

Il est donc nécessaire, non seulement que M. Raoul Gautier rentre dans le Bureau avant cette époque, mais qu'il occupe la présidence de la Société en 1895. Je vous prie d'en prendre note dès aujourd'hui et surtout de vous en souvenir au mois de novembre 1894.

Les autres membres du Bureau, y compris M. Adolphe Gautier, qui refuse la présidence, acceptent tous leur réélection pour le prochain exercice.

J'aurai l'honneur de vous faire, avant le scrutin, les propositions que le Bureau a décidé à l'unanimité de vous présenter, tant pour les deux sièges qui deviennent vacants dans le Bureau que pour les trois fonctions dont la Société nomme directement les titulaires.

Mais je tiens dès maintenant à vous faire part d'une très bonne nouvelle.

M. le professeur Paul Chaix, ancien Président de la Société de géographie, que le fâcheux état de sa santé avait contraint à quitter notre Bureau en 1889, est, grâce à Dieu, beaucoup mieux portant aujourd'hui. Il a bien voulu

consentir à rentrer dans l'administration de la Société. Il nous a fait le plaisir d'accepter la candidature à la présidence que décline M. Adolphe Gautier. Ce sera pour la Société de géographie un honneur et un grand bien d'avoir de nouveau à sa tête, au lieu d'un amateur comme moi, un géographe de valeur et un savant aussi distingué que M. Paul Chaix.

Un mot encore et j'ai fini.

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi d'exprimer à tous les membres de la Société mes plus sincères remerciements pour l'indulgence dont ils ont fait preuve à mon égard pendant l'année qui vient de s'écouler. Je remercie très particulièrement mes collègues du Bureau pour le bienveillant concours qu'ils m'ont donné. Grâce à eux, grâce à vous, je me rappellerai toujours cette année avec un sentiment d'affectueuse reconnaissance et je serais heureux, chers collègues, si, de votre côté, vous pouviez en garder quelques bons souvenirs.

M. Adolphe DE MORSIER, trésorier, présente le rapport financier approuvé par les vérificateurs des comptes. Grâce à des dons de MM. Arthur de Claparède, Ernest Strœhlin, Paul Chaix et Émile Chaix, le déficit a légèrement diminué.

M. Henri WELTER lit son rapport de bibliothécaire. La bibliothèque s'est beaucoup enrichie et la circulation des volumes a considérablement augmenté.

La délibération étant ouverte sur l'ensemble des rapports administratifs, ils sont approuvés à l'unanimité et décharge est donnée au trésorier.

Communication de M. Adolphe GAUTIER :

PAYERNE.

(Résumé.)

Il n'y a pas besoin de franchir de grandes distances pour trouver des contrées dont la description peut offrir de l'intérêt à une Société de géographie, et si je ne sors pas de

notre pays romand, c'est que l'ancienne capitale du royaume de la Petite Bourgogne est bien digne d'être étudiée par nous.

Payerne est une petite ville qui, sans les hameaux qui constituent ses faubourgs, renferme 3680 habitants. Des antiquités et une inscription ont montré qu'il existait déjà là un établissement romain, et le fondateur en aurait été, d'après la légende, Marcus Dunnius Paternus, duumvir d'Avenches. Mais comme la localité n'est signalée dans aucun livre et dans aucun document ancien, il est probable que ce n'était qu'une *villa*. La première fois que le nom paraît dans l'histoire, c'est en l'an 595, à l'occasion de la consécration d'une église par l'évêque Marius.

En 916, Berthe, fille de Burkard, duc d'Allemannie, épousa Rodolphe II, roi de Bourgogne transjurane, et s'établit à Payerne, qui devint ainsi capitale du royaume. Berthe y fonda une abbaye, la dota très richement et fit construire quatre forteresses et de nombreux châteaux. En outre, elle encouragea le travail et l'agriculture et s'acquit l'affection de ses sujets. On conserve au musée la fameuse selle qui est censée lui avoir appartenu, mais c'est encore une légende, et même celle-ci n'est pas bien ancienne, car au siècle dernier on disait que c'était la selle de Jules César !

Berthe mourut en 970 et fut ensevelie sous la tour de son abbaye. Il est plus que probable que les ossements retrouvés en ce point en 1817 sont bien les siens : aussi les a-t-on transportés solennellement dans l'église paroissiale.

Les descendants de Berthe restèrent à Payerne jusqu'à l'extinction de cette dynastie, dont l'héritier fut Conrad le Salique, couronné roi de Bourgogne à Payerne en 1033.

Après plusieurs conflits, dont quelques-uns sanglants, entre les Zæhringen et la maison de Savoie, Payerne resta sous la domination de cette dernière, mais avec des franchises considérables qui la rendaient presque indépendante et lui permettaient de conclure des alliances. C'est ainsi qu'elle fut combourgeoise de Berne, de Fribourg, de Neuchâtel et de Morat, et que, lors des guerres de Bourgogne, un corps de Payernois fit partie de l'armée suisse, tandis qu'un certain nombre de citoyens prenaient le parti de

l'allié de leur souverain de Savoie en se rendant à l'armée bourguignonne.

Les Payernois furent d'abord peu attirés par les doctrines de la Réforme, et ce ne fut que sur la menace de Berne de ne pas renouveler la combourgeoisie si on ne laissait pas la liberté de conscience, que les réformateurs, et Viret en particulier, purent prêcher.

Lorsqu'en 1536, le pays de Vaud fut envahi par les Bernois et les Fribourgeois, Payerne fut une des villes qui passèrent sous la domination de Berne, laquelle remplaça purement et simplement la Savoie, en respectant toutes les franchises et tous les privilèges de la cité broyarde. Celle-ci continua à s'administrer elle-même par son avoyer et ses conseils. Le magistrat bernois qui y résidait et portait le titre de gouverneur, n'avait rien à voir en ville, son pouvoir ne s'exerçait que sur les campagnes environnantes et sur les biens de l'abbaye, dont même une bonne partie avait été accordée par Berne à la bourgeoisie de Payerne qui possède encore ces biens. Aussi, lors de l'insurrection vaudoise de 1798, les Payernois ne se montrèrent-ils nullement hostiles à Berne.

L'édifice le plus remarquable de Payerne est l'église abbatiale, bâtie en un style roman très élégant et bien conservée à l'extérieur. Mais l'intérieur a énormément souffert. Depuis la Réforme, la nef a été transformée en magasins, en même temps que le couvent est devenu laiterie, prison, collège, locaux d'administration, etc. La tour, d'une belle architecture, est surmontée d'une flèche très hardie qui ne date que de 1645. A ce moment, l'ancienne flèche avait été détruite par un coup de vent.

Les personnes âgées se souviennent fort bien des murailles et des portes qui donnaient à la ville un aspect si pittoresque. Tout cela est détruit maintenant, et même le vieux pont sur la Broye a été remplacé par un pont en fer.

L'industrie et l'agriculture sont fort développées à Payerne. On y remarque une succursale de la fabrique Nestlé, de Vevey. On n'y fait que le lait condensé, dont on emploie 45,000 litres par jour, et on y occupe 120 ouvriers. Les résidus sont utilisés dans une grande porcherie qui tend à accroître considérablement l'industrie des salaisons,

déjà ancienne et florissante dans toute la vallée de la Broye et pour laquelle on élève une race spéciale et très appréciée de porcs.

La vallée de la Broye est la seule contrée de la Suisse où ait réussi la culture du tabac ; aussi les industries qui en dépendent sont-elles anciennes, mais elles se sont tellement développées, que la quantité de tabac récoltée dans le pays ne fournit qu'une minime partie de celui qu'on y traite et que presque toute la matière première vient d'Amérique. Une seule des fabriques de Payerne, celle de J. Frossard et Cie, occupe 400 ouvriers des deux sexes. Il y a aussi à Payerne une grande fabrique de chapellerie militaire, qui livre 10 à 12,000 képis par année ; une grande fabrique d'instruments de musique, des tanneries, etc., etc.

On compte dans la bourgeoisie de Payerne des familles fort anciennes, ainsi les *de Trey*, admis en 1309, les *Chapuis* et les *Rapin*, datant de la même année, les *de Mestral*, admis en 1321, les *Jomini*, en 1340, les *Doudin*, en 1346. Les Jomini comptent 55 ménages. C'est à cette famille qu'a appartenu le plus célèbre citoyen de Payerne, Antoine-Henri Jomini, né en 1779. Entré au service de France, il y parvint au grade de général de brigade et fut toujours employé dans l'état-major. Il eut la gloire d'exciter la jalousie du maréchal Berthier, qui fit tout ce qu'il put pour lui nuire, tellement qu'abreuvé de dégoût, il quitta le service avec la permission de Napoléon, fut tout de suite engagé par l'empereur Alexandre, auquel il rendit de grands services et parvint au grade de général d'armée. Il fut aussi employé comme diplomate et put se rendre très utile à son pays d'origine en agissant auprès de l'empereur Alexandre pour maintenir l'indépendance du canton de Vaud. Il commanda en chef en 1826 contre les Turcs et mourut en 1869.

Élection du Bureau. — Sont élus :

Président : M. Paul Chaix.

Vice-Président : M. Arthur de Claparède.

Secrétaire général : M. Émile Chaix.

et MM. Henri de Saussure, Arthur d'Arcis, Alfred Bertrand.

Charles Bourrit, Édouard Dufresne, Adolphe Gautier, Egmond Gœgg, Ernest Strœhlin et Adolphe de Morsier.

La Société nomme à l'unanimité :

Membres honoraires : MM. le Dr *Hamy*, membre de l'Institut de France, conservateur du Musée d'Ethnographie, à Paris; le marquis Giacomo *Doria*, sénateur, président de la Société italienne de Géographie, à Rome, et don Antonio-Maria *Fabié*, ancien ministre d'outre-mer (colonies) d'Espagne, à Madrid.

Membres correspondants : MM. le chevalier Elio *Modigliani*, à Florence; Henri *Cordier*, professeur à l'École des langues orientales vivantes, à Paris; le commandeur Giacomo *Dalla Vedova*, secrétaire général de la Société italienne de Géographie, à Rome; le chevalier Stephen *Sommier*, à Florence; Mmes Zelia *Nuttall*, à Dresde, et la comtesse *Ouvaroff*, président de la Société d'Archéologie de Moscou.

Membres effectifs : Mlle Henriette *Spiess* et M. le Dr *Sulzer*.

SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 1892

Présidence de M. le prof. Paul Chaix, Président.

MM. Paul *Bonna* et Antoine *Martin* sont réélus vérificateurs des comptes pour l'exercice 1892-1893.

Mme Arthur *de Claparède* est reçue à l'unanimité au nombre des membres effectifs.

Le Vice-Président présente à la Société divers volumes, dons de MM. *de Traz*, *Modigliani* et *Sommier*, ainsi que le sixième fascicule de l'ouvrage de M. Vital *Cuinet* sur la Turquie, don de l'auteur.

Communication de M. le Dr Édouard Dufresne :

Le Rhône et le Jura méridional.

Il y a tantôt trois ans, sous le titre : *Le Rhône, du Fort-de-l'Écluse au Fort-de-Pierre-Châtel*, je vous lisais une étude

sur cette partie du cours de notre beau fleuve que les géographes nomment les rapides. C'est le moment où, quittant le bassin où s'est formé le lac de Genève, cherchant des voies d'issue, le Rhône dut se frayer un chemin à travers les masses rocheuses qui terminent vers le sud-ouest la grande vallée du Léman. C'était un barrage de 122 mètres à surmonter, la différence de niveau entre Genève et Seyssel. Bientôt un deuxième barrage se présentait à Culoz et un troisième à Pierre-Châtel, au sortir de l'ancienne ville de Yenne.

Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur les incidents de ce drame géologique, ni sur les vestiges qui en témoignent. Ils sont compliqués et émouvants, car dans leurs phases successives ils ont présidé à la formation du sol aussi bien qu'aux destinées climatériques si variées de ces contrées; ils ont par là même pesé d'un grand poids sur celles de l'histoire du pays.

I

Là s'arrêtait notre première étude, après tout, un coup d'œil sur la Savoie du sud. Sollicité de la compléter aujourd'hui, c'est sur la rive droite du Rhône que se porte notre attention. Pour demeurer fidèle à notre premier dessein, revenons au point de départ, au Fort-de-l'Écluse et ne perdons pas de vue le défilé de Pierre-Châtel. Pour mieux embrasser du regard l'espace que nous assignons à notre enquête, au lieu d'aborder Bellegarde par le tunnel du chemin de fer, à partir du Fort-de-l'Écluse, suivons l'ancienne route du pays qui sillonne les pentes du Crédo. Il est magnifique, ce paysage, mais à qui les veut considérer, combien de motifs d'enseignement. Il est bien rare en effet de pouvoir contempler d'aussi près, de prendre pour ainsi dire sur le fait et en aussi grand nombre, les témoignages d'une lutte gigantesque issue du conflit des éléments géologiques.

A gauche l'immense brèche de l'Écluse, le Vuache détaché du Jura par l'effort du fleuve s'enfuyant vers Frangy. A nos pieds le Rhône encaissé dans un chenal si étroit qu'à chaque instant on le perd de vue. Par de là, la Semine,

cette riche terre d'alluvions, onduleuse et ravinée. A Bellegarde, le confluent si étrange, si pittoresque du Rhône et de la Valserine. C'est dans un réduit mystérieux que s'accomplit la jonction des deux rivières; presque dans l'ombre d'une caverne où les rameaux des arbres suspendus sur les berges se mêlent aux fissures des rochers pour intercepter le jour. Nous ne parlons plus de la perte du Rhône, on sait que la mine a détruit le canal souterrain dans lequel s'engouffrait le fleuve.

Une observation seulement : la perte du Rhône, telle qu'on la connaissait, est loin d'être un fait isolé. Ces canaux souterrains se présentent souvent dans les eaux fluviales du Jura. On voit une seconde perte du Rhône plus bas que Bellegarde, non loin de la première, dans le chenal des rapides avant Seyssel, une autre perte dans la Valserine. Le cours du Doubs, celui de l'Ain en offrent des exemples. Le lac de Joux, celui de Châlin, celui d'Antres, d'autres encore dans les vallées élevées, communiquent avec les rivières par des émissaires cachés.

A droite du spectateur, toujours de la hauteur de l'observatoire choisi s'ouvre une large combe : c'est le confluent de deux vallées, celle de la Michaille qui descend de Nantua et du lac Slyans: ces eaux s'unissent à celles de la Valserine au moment où cette rivière sort de la vallée de Mijoux.

Ici commence le Jura méridional que j'entreprends de faire connaître; mais auparavant que d'aborder la description de cette région compliquée, vous trouverez opportun que j'essaie avec vous de prendre une idée d'ensemble de ce grand système de montagnes et de vallées qui, pour la Suisse, commence à l'embouchure de l'Aar, dans le Rhin; pour la France à Bâle; que l'on nomme le Jura.

La direction de la chaîne est bien du nord au sud, ajoutez avec inclinaison de l'est à l'ouest. Pour nous le Jura, dans sa forme apparente et sur son rebord oriental, est avec le Colombier bien terminé au Fort de Pierre-Châtel; mais pour le géologue, pour le géographe surtout, l'embouchure de l'Ain dans le Rhône exprime la limite d'une manière plus précise. Pour obéir à l'usage nous le conduirons jusque-là. Pour autant nous ne consentons pas avec

quelques géologues à franchir le Rhône poursuivant le Jura en Dauphiné, jusqu'à y englober le massif de la Chartreuse; pas plus qu'à Bâle nous n'avons accepté de le reconnaître au delà du Rhin dans la Forêt-Noire.

Chez nous, en Suisse, les Alpes ont fait tort au Jura. Géologues, naturalistes, simples curieux de la nature, ont à l'envi couru vers les hauts sommets. Ce n'est point une campagne de contradiction, encore moins de revanche, que j'entreprends ici. Nulle part l'attrait scientifique ne perd ses droits. Étudier les soulèvements alpestres, la formation et la progression des glaciers ; constater sur les rochers et les terrains divers les traces du passage de ces glaciers en marche, puis les effets d'érosion opérés par le contact des eaux pendant les périodes diluviennes qui succèdent, certes, voilà de beaux sujets. Mais pour autant le spectacle des phénomènes naturels n'est pas épuisé. Dans le Jura, pour être moins grandioses, ils n'offrent pas moins d'intérêt: quand ce ne serait que par le fait qu'ils sont différents.

Puis, nous inspirant d'autres points de vue et agrandissant les perspectives ; considérant cette région du Jura en regard du commerce, de l'industrie de ses habitants, des faits historiques et des choses de la guerre, vous verrez les mobiles de la curiosité se multiplier et, j'ose le dire, acquérir une valeur que vous ne récuserez pas.

II

Ce serait se former une notion inexacte du Jura que de le désigner sous le terme d'une chaîne de montagnes ; nous le concevons plutôt comme un immense plateau, une sorte de Pamir européen taillé presque carrément, mesurant environ 250 kilomètres de la trouée de Belfort et des bords du Rhin où il commence, par escarpements modérés, jusqu'à l'embouchure de la rivière de l'Ain dans le Rhône que nous lui avons assigné comme limite méridionale. Ce plateau élevé dont l'aspect est si caractéristique au centre de l'Europe, se présente avec une largeur moyenne de 60 kilomètres.

En face des Alpes dont les soulèvements successifs ont

fait surgir tant d'aiguilles de pics aigus et de dômes majestueux, le Jura affecte des formes en ligne droite. Quand il se soulève au-dessus de son niveau normal, c'est par renflements ou plutôt par des plissements prolongés, et non comme dans les Alpes, comme dans les dômes d'Auvergne, pas de brusques soubresauts. L'œil du géologue ne s'y trompe pas, le Jura a été réellement nivelé par les eaux. Ici c'est la mer qui a modelé la montagne, quand ses flots inondaient les bases des grands pics alpestres, tandis que les masses aqueuses en s'éloignant laissaient dans les bas-fonds des vallées les grands et les petits lacs. Alors après le retrait des grandes eaux les plaines sont apparues.

La forme du plateau du Jura, ses massifs, ses élevures, les érosions des vallées, les failles de rochers qui s'ouvrent devant les rivières, autant de phénomènes qui portent la marque d'une époque ou de phénomènes diluviens.

Mais, dira-t-on, les périodes glaciaires qui ont exercé une action si imposante dans la constitution géologique des Alpes, n'ont-elles pas laissé leurs traces sur les pentes du Jura et la déclivité de ses vallées? On peut le croire, ce n'est pas dans la patrie de Venetz, de Charpentier, de Desor, d'Agassiz et d'Alphonse Favre auprès desquels il ne faut pas omettre un actif auxiliaire savoyard, Mgr Rendu, évêque d'Annecy, que cette question devait être mise à l'écart. Mais je préfère, cependant, touchant l'action des glaciers dans le Jura, emprunter ce que pour un moment on peut appeler le dernier mot de la science, à un mémoire sur les anciens glaciers dans le monde entier que M. de Lapparent, le savant géologue de Paris, vient de faire paraître. Tandis que le grand glacier du Rhin, nous dit-il, dépassant le lac de Constance, portait au nord jusqu'au Danube ses murailles terminales, à l'ouest, jusqu'à Bâle ; les masses de glaces descendues du Valais et du Mont-Blanc, noyant la contrée des lacs de Genève et de Neuchâtel venaient butter contre la muraille rectiligne du Jura à 150 kilomètres de leur lieu d'origine. Arrêtées par cet obstacle, les glaces voyageuses constituaient une gigantesque agglomération s'élevant jusqu'à 1350 mètres d'altitude, ce qui leur permettait d'envoyer quelques filons entre le Mont-Noir et le Chasseron, jusque sur le territoire français actuel, par le

col de Jougne. Là s'opérait pendant le voyage une rencontre avec de petits glaciers du Jura. Ceux-ci faisant, d'après la pittoresque expression d'un géologue français, M. Benoit, l'office de relayeurs, recevaient les roches erratiques alpines et allaient en distribuer quelques-unes jusque sur les territoires d'Ornans et de Salins.

Quand à la masse principale, après avoir déposé quelques témoins erratiques sur les flancs de la montagne au-dessus de Neuchâtel, trop puissante pour se contenter de ces amorces locales elle s'écoulait dans les deux sens en longeant la grande muraille. Au nord par la vallée de l'Aar elle venait confondre ses moraines avec celles des glaciers du Rhin. Au sud elle descendait au delà de Seyssel. Là, trouvant une brèche à travers le Jura, elle labourait le Bugey s'épanouissant dans le pays des Dombes, pendant que la pointe méridionale poussait une moraine jusque sur la colline de Fourvières, au-dessus de Lyon.

On comprend qu'une pareille masse de glaces, absorbant par son immense surface la chaleur du soleil, sans que l'atmosphère ambiante put en profiter aussi longtemps qu'il restait de la glace à fondre, devait nécessairement abaisser la température de la région. Alors forcément la végétation habituelle de la zone tempérée reculait peu à peu, cédant la place à une flore alpestre. Ces alternatives climatériques déterminaient des migrations de végétaux et d'animaux ; on assistait à leur retour une fois la chaleur normale revenue.

On sait les remarquables recherches du botaniste zurichois Oswald Heer sur ces exodes et ces migrations des végétaux sous l'influence des révolutions géologiques. L'alternance constatée des périodes glaciaires et des périodes de chaleur dans ces contrées aux époques préhistoriques en présente la plus intéressante justification.

Il faut donc prévoir sur les sommets et les pentes des montagnes du Jura une rencontre des diverses théories proposées pour expliquer la constitution du globe terrestre et les vicissitudes sans nombre qu'a dû subir sa surface. Si les théories diluviennes qui ont joui d'une si grande faveur et ont rendu d'éminents services, paraissent aujourd'hui céder le pas devant celles des migrations des glaciers et des

dépôts des blocs erratiques, il n'est pas pour autant à dire qu'elles doivent être écartées ; elles seront toujours à invoquer pour interpréter les périodes de projections aqueuses et les envahissements maritimes. La marche des erratiques n'expliquera jamais tout.

La géologie a accompli pendant le XIXe siècle d'immenses progrès. — Pour déchiffrer les mystères de la formation de la surface terrestre combien de théories ont été proposées, chacune ayant sa valeur. — Avec leur aide on étudiera successivement les éruptions volcaniques et leur conséquences, les soulèvements des Alpes, les périodes diluviennes, enfin la progression des erratiques avec les glaciers en marche. Mais la grande difficulté, c'est d'établir un accord, un synchronisme entre les différentes périodes. Car, si à vrai dire, pour plusieurs d'entre elles jusqu'à un certain point, il est possible d'établir une chronologie quelque peu régulière, pour d'autres il faut constater des alternances et des périodes parallèles. Ainsi, il est certain qu'il n'y a pas eu pour notre planète une période glaciaire unique et uniforme — il est arrivé des temps d'arrêt, par conséquent des retours des mêmes phénomènes de progression.

Il n'est pas moins probable que des périodes d'inondation ont alterné avec des périodes glaciaires et pour les mêmes motifs.

Il est apparu clairement que nos Alpes comme le nord de l'Europe portent les traces de deux invasions glaciaires — dans l'une comme dans l'autre la masse glacée est venue heurter le Jura. — Pendant les intervalles les eaux ruisselaient, faisant leur travail ; les vallées se creusaient, nos lacs prenaient leurs formes à peu près définitives. — Ces périodes transitoires, nous les voyons signalées par la présence souvent transitoire aussi, d'animaux et de végétaux particuliers, la plupart aujourd'hui disparus : les couches de fossiles en portent témoignage. Pendant ces intervalles nos contrées, d'autres plus septentrionales encore, jouissaient d'un climat doux qui permettait le développement d'une riche végétation, tandis que le mammouth et le rhinocéros y trouvaient une abondante nourriture. L'homme enfin faisait son apparition, se manifestant immédiatement par les rudes produits de sa primitive industrie.

Il en est de l'homme comme des animaux en ces temps préhistoriques, il va, il vient, il recule au gré des progressions glaciaires et des périodes aqueuses qui alternent. Soyez donc surpris que la science hésite, tâtonne, alors qu'il s'agit de décider de la venue définitive de l'*homo sapiens*, dont la présence va constituer un règne unique dans la nature.

Avec l'apparition de l'homme, d'autres périodes se présentent, caractérisées par les traits inhérents au développement de son espèce dans la voie de la sociabilité et du progrès intellectuel. Ces phases nouvelles, mêlées encore aux incidents géologiques, constituent la science préhistorique.

Il est inutile d'insister pour faire entrevoir à quel point l'archéologie, s'appliquant à tant de sujets divers, complique la science. A coup sûr elle l'enrichit. Mais avec les perspectives nouvelles grandissent aussi les points de doute et se multiplient les points obscurs. C'est dire que les solutions qui se veulent prétendre définitives, doivent inspirer beaucoup de réserve. Ici, plus encore que dans les périodes strictement géologiques, il faut se défier des chronologies prématurées. Établissons les synchronismes, s'il se peut, disait un jour devant moi l'illustre archéologue des catacombes, M. de Rossi, avant que de trancher touchant la durée des périodes.

Nous trouvons à chaque pas la trace de l'une ou l'autre de ces questions en traitant le sujet du Jura. Un mot encore sur ces préliminaires géologiques. Dans ma première étude, décrivant la plaine de Culoz et y rencontrant les dépôts de bitume, je me demandais si ce n'était pas là une preuve d'anciens volcans. La géologie la plus autorisée ne consent pas à cette solution ; elle fait moins de résistance pour les dépôts de sel qui, dans plusieurs localités du Jura et des Alpes, imprègnent de vastes espaces de terrain. Elle reconnaît bien ici dans les temps préhistoriques une preuve que la mer a passé à Bex, à Moutiers en Tarentaise, à l'entrée des grandes Alpes, et pour le Jura à Lons-le-Saulnier et à Salins près d'Arbois.

III

Tel que nous l'avons conçu tout atteste que le plateau jurassique a été soulevé par une pression intérieure s'exerçant sur une aire très vaste, mais comme le fait observer M. Berlioux, professeur de géologie à la faculté des sciences de Lyon, dans une savante étude, la poussée exercée de l'intérieur n'a pas été assez uniforme pour que la surface du plateau restât intacte. Le plateau a été brisé par grandes plaques. De là, cette forme de la montagne qui oppose aux plaines des bords assez nets et qui, sur le plateau, se déchire en plissements et en cassures. Le Jura n'élève pas sur le ciel une arête coupante, ni des pics aigus, vous ne le voyez pas non plus se ramifier latéralement sur le sol en branches isolées se détachant d'un tronc central.

Pour acquérir une connaissance plus précise de ce système, parcourons les flancs de la montagne, c'est-à-dire les rebords qu'elle projette en saillie sur les plaines environnantes.

Il n'y a pas grand'chose à dire de l'extrémité du Jura, vers la trouée de Belfort: si ce n'est que le plateau que nous avons délimité n'y forme pas une saillie accusée. Au contraire, le système entier s'abaisse, une seule vallée, modeste dans ses proportions, se dirige vers le Rhin ; celle de la Birse qui part des environs de Porrentruy, son cours d'eau va sans obstacle se jeter dans le Rhin, un peu au-dessus de Bâle. La catastrophe de Mœnchenstein vient d'attacher une douloureuse célébrité à cette rivière. La Birse est le seul tribut de quelque importance que le Jura envoie isolé vers la mer du Nord par le Rhin.

La largeur de la trouée de Belfort qui sépare les premiers contreforts des Vosges du Jura finissant, est d'environ 30 kilomètres.

La région du Jura suisse s'étend jusqu'à l'embouchure de l'Aar dans le Rhin. De ce confluent, le Rhin jusqu'à Bâle appartient à notre sujet comme pour la délimitation inférieure du Jura, le cours du Rhône, de Pierre-Châtel à l'embouchure de l'Ain. Il suffit d'avoir parcouru une fois en voiture la route, intéressante d'ailleurs de Soleure à Bâle,

par Liestal, pour conserver le souvenir d'une contrée de défilés et de curieux passages, dont aujourd'hui le tunnel du chemin de fer dérobe la vue au voyageur. Ce pays, c'est l'ancien évêché de Bâle, c'est la suite du haut pays de Porrentruy, une série de collines qui vont, s'abaissant toujours, jusqu'à l'estuaire de l'Aar. Ce pays n'est pas sans quelques ressemblances avec le bas Bugey qui termine le Jura méridional.

IV

Mais pour le voyageur, le Jura ne va pas jusqu'à cet horizon lointain. Pour nous, le vrai Jura c'est tout ce que l'œil pourra embrasser du haut d'un observatoire placé au delà du lac de Neuchâtel, en face de la grande chaîne. Or, c'est ce qui nous est arrivé un jour, ayant gravi cette belle colline, placée entre les lacs de Morat et de Neuchâtel, que l'on nomme le Vully. Les Fribourgeois y tiennent beaucoup. C'est à peu près le seul vignoble qu'ils possèdent, et pour eux, ici, combien de souvenirs historiques glorieux, à commencer par cette bataille de Morat dont, la chronique à la main, je voyais à mes pieds se dérouler les émouvantes péripéties.

Ce Vully est comme un îlot qui a dû émerger des flots du lac qui, dans les anciens jours avant l'histoire, comblait toute la plaine suisse entre les Alpes et le massif jurassien. Lentement les eaux ont fait retraite ; l'Aar est devenu le canal collecteur de cette masse d'eau, ramenant sous un même régime les trois lacs, de Morat, de Bienne et de Neuchâtel, reliés par les marais du Seeland.

Elle est belle, accidentée, très variée dans ses aspects, cette plaine helvétique. Notons tout d'abord qu'elle a 200 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer de plus que la plaine correspondante de la vallée de la Saône sur le versant occidental du Jura.

Cette différence de niveau est pour expliquer bien des choses. Combinée avec la proximité des Alpes couvertes de glaciers, avec l'inclinaison du Jura vers le nord, elle rend compte des différences climatériques et des aptitudes de la terre pour telle ou telle culture. Voyez la vigne. On sait

qu'à la latitude du Jura, sous le 46e et le 47e degré, à 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, sa culture s'arrête. Sous ce rapport, quelle différence au profit de la vallée de la Saône. Le Vully que nous foulons au pied, produit un petit vin blanc sans grandes vertus généreuses. Les coteaux de Neuchâtel et de Cortaillod sont assurément plus favorisés, mais sur quelle bande étroite s'étendent ces terrains privilégiés. Sur le lac de Genève la surface du vignoble atteint plus d'ampleur, mais quelle différence avec l'eldorado vinicole de la vallée de la Saône depuis la Côte-d'Or jusqu'aux abords de Lyon !

De notre observatoire au-dessus de Morat, l'œil n'atteint pas la chaîne entière ; mais le spectateur embrasse de là d'un seul trait le panorama, du Weissenstein au-dessus de Soleure jusqu'aux premiers contreforts de la Dôle. Cette crête du Vully est assurément le point le plus propice pour considérer le Jura se profilant sous la formule d'une longue muraille, celle qu'il réalise le plus souvent.

Mais avant de la contempler dans son uniformité quelque peu monotone, le regard s'arrête sur deux failles, comme il n'en présentera plus jusqu'au fort de l'Écluse.

La première est au nord du lac de Bienne, à l'entrée de la vallée de la Suze : c'est la porte principale du Jura industriel. La rivière de la Suze se déploie autour du grand massif du Chasseral (1,609 mètres), en venant du nord le premier sommet important du Jura.

De Bienne, en suivant le bord de la montagne, on arrive au lac de Neuchâtel. La ville dépassée, l'œil tombe sur la déchirure de l'Areuse, qui, par le Val de Travers, conduit à la faille du Fort de Joux, la prison de Mirabeau et de Toussaint-Louverture. Dans ce défilé le Doubs, encore bien près de son origine, circule autour du massif montagneux du Chasseron, un sommet à peine plus élevé que le Chasseral, deux mètres seulement de différence. Là s'opère le partage le plus important des routes du Jura central. A l'extrémité du Val de Travers se rencontrent les chemins du Locle et de Ste-Croix, s'unissant, au sortir de Pontarlier, à celui de Jougne, au moment où celui-ci dévale vers Orbe et le lac Léman.

En débouchant sur Pontarlier, pour le voyageur, quelle

surprise. Il se croit sur un col de montagne, au delà il attend une vallée, il aborde sur un plateau, une plaine immense, un paysage âpre et froid; par un temps de neige un véritable aspect de Sibérie.

C'est ici la grande voie de communication entre la France et la Suisse. Combien d'armées ont franchi ce défilé de Pontarlier. Par là débouchèrent les bandes mercenaires de Charles le Téméraire pendant l'hiver, au mois de février 1476, pour se faire battre une première fois à Grandson et trois mois plus tard devant Morat.

Au soir de la défaite de Morat, un sombre désespoir s'empara du duc vaincu. Prenant avec lui seulement quelques cavaliers, il tourna son cheval du côté du lac de Genève, sans désemparer, et d'une course folle il marcha devant lui pour ne s'arrêter qu'à Gex. La duchesse de Savoie, sœur du roi Louis XI de France était dans le voisinage. Elle ne crut pas pouvoir se dispenser de porter ses condoléances à son terrible cousin, à celui qui devait être le dernier des ducs de Bourgogne. L'entrevue fut, dit-on, aussi courte que solennelle. Tout à son ressentiment, le Téméraire, persistant dans un lugubre mutisme, ne proféra pas un mot.

C'est sur ces défilés de Jougne et des Verrières que refluèrent les débris de l'armée française de l'est au moment des désastres de 1871. N'insistons pas sur cette infortune encore si récente.

Un souvenir d'un autre genre. C'est par ce passage que J.-J. Rousseau, redoutant les rigueurs de la police française après la publication de l'*Émile*, rentrait en Suisse en fugitif. Il avait franchi en hâte la distance de Paris à la frontière dans une chaise de poste du duc de Luxembourg. Quand, arrivé au-dessus du Val de Travers, il eut la première vision du panorama des Alpes, l'auteur de l'*Émile* sortit de sa voiture, se jeta à genoux en s'écriant : « Salut, ô terre sacrée, asile de la liberté. » Le postillon crut que son voyageur devenait fou, c'est Rousseau lui-même qui l'atteste. L'écrivain poursuivi ne se doutait pas alors que Leurs Excellences de Berne chez lesquelles il prenait refuge allaient sans miséricorde le contraindre de repartir. Établi dans l'île de St-Pierre, c'est là qu'il écrivit ses *Rêveries*; les plus estimables productions de sa plume. La

langue française jusqu'alors n'avait jamais entendu de tels accents, pour exprimer le sentiment de la nature et les harmonies secrètes qui s'insinuent entre elle et l'âme humaine en présence d'un paysage.

V

La vallée de l'Orbe a conduit le voyageur en plein pays de Vaud. Le Jura a revêtu sa forme définitive. Il la conservera avec un caractère d'uniformité qui n'est pas sans quelque grandeur, jusqu'au Fort-de-l'Écluse. A ce moment la chaîne atteint sa plus grande élévation, les sommets gardant à peu près la même hauteur. En les énumérant du nord au sud : le Mont-Tendre (1680^{m}), la Dôle (1678^{m}), le Reculet (1720^{m}). Longtemps considéré comme le plus haut sommet de la chaîne, le Reculet a dû céder le pas à une cime située tout près de lui, le Crêt de la Neige, qui a trois mètres de plus.

Cependant des routes ont été frayées sans trop de difficultés sur ces pentes boisées. A St-Cergues, au-dessus de Nyon, à la Faucille sur Gex, où les ingénieurs ont mis à profit un véritable col. C'est le seul endroit de la chaîne où sur le front du lac de Genève, le Jura s'étale quelque peu en promontoire à sa base. Autour du massif de la Dôle, l'une au midi, l'autre au nord, s'enlacent les deux routes que nous venons de signaler.

Ces passages faciles expliquent les rapports aisés établis entre les diverses populations du Jura. Dans son ensemble le Jura est un pays de langue française. Vers les extrémités de la vallée de l'Aar, dans le delta entre Soleure, Olten et Bâle l'allemand suisse a pris possession du pays, mais ce n'est plus guère là le Jura. D'autre part la vallée de Delémont, Porrentruy, les pentes du Mont-Terrible parlent français comme le canton de Neuchâtel.

Le versant occidental se développe devant le large bassin que l'on nomme la vallée de la Saône, nous le disions tout à l'heure, dans les plaines de la Bresse, au bas de la déclivité de ce versant, le niveau est à 200 mètres plus bas que sur les bords des lacs de Neuchâtel et de Genève. Ne perdons pas de vue non plus la largeur totale du plateau

de Neuchâtel à Besançon, elle est d'environ 60 kilomètres.

Sur ce versant occidental l'architecture de la chaîne n'a plus cet aspect de muraille continue si caractéristique devant le lac de Genève. C'est par plateaux successifs étagés sous la forme de gradins que des sommets de la montagne on descend au fond de la vallée.

Pour nous rendre compte de cette architecture, revenons au plateau de Pontarlier. Après quelques lieues en plaine, tout à coup s'annonce le bord du plateau, souvent à arêtes vives et s'étalant en corniche. La montagne alors tombe à pic et dans ses flancs se creusent des combes, des cavernes même, d'où sortent des sources qui donnent naissance à d'imposantes rivières. Ce phénomène naturel est saisissant pour le voyageur, quand sur le chemin de fer de Pontarlier à Dôle, après avoir quitté en plein plateau la station d'Andelot, la voie affronte le vallon d'Arbois et la combe qui le termine. La descente est rapide jusqu'à Mouchard. Dôle qui vient après est le signal du troisième gradin. Cette ville est située sur le Doubs, au moment où, sortant des vallées proprement dites du Jura, il va terminer sa course en basse plaine avant de se jeter dans la Saône, à Verdun.

La ville de Dôle qui eut un siège célèbre à soutenir en présence des armées de Louis XIV commande les deux derniers gradins, d'une part le deuxième plateau entre Arbois et Dôle sur lequel s'étend la forêt de Chaux, une des plus belles de France; d'autre part Dôle n'est point en plaine; une série d'ondulations vallonnent le terrain entre cette ville et les bas-fonds de la Bresse. Vous reconnaîtrez le même aspect géologique si, de Pontarlier, le voyageur descend sur la citadelle de Besançon. Les sources de la Loue, la vallée de Salins si pittoresque, la combe de Baume près de Poligny, autant d'exemplaires des plus remarquables de ce système de combes d'où sortent les magnifiques fontaines, origines des rivières du Jura.

La plupart sont situées sous la corniche qui sépare le premier plateau du second. Cette corniche du second plateau est par excellence dans le Jura la région des vignobles. Elle s'étend de Besançon à Bourg. La renommée du vin

d'Arbois n'est plus à faire, non plus que celle des coteaux de Château-Châlon plantés avec de la vigne de son pays par une abbesse venue de Hongrie. Cette zone viticole, elle est riche, assurément, inférieure cependant en qualité et en abondance à ces coteaux du Beaujolais qui, de Lyon à Châlon, font du bassin de la Saône un des plus opulents pays du monde. Et quand on pense qu'ils ne sont qu'à l'avant-garde des grands clos de la Côte d'Or dont la vallée de la Saône revendique assurément la possession.

VI

Il y aurait maintenant à décrire le haut-plateau du Jura, c'est-à-dire le cours du Doubs, car le système géologique de cette région lui est étroitement uni. L'intérêt serait grand à suivre cette curieuse rivière, dans ses méandres et ses continuels retours sur elle-même, ses cluses, ses lacs, ses chutes, ses temps d'arrêts entre les berges profondes ; car il y a de tout cela dans la marche du Doubs. Par lui-même, par ses affluents, le Doubs apporte à la Saône un tribut des plus importants : en définitive, la plus forte partie des eaux du Jura. Mais passons.

Arrivons enfin au point central de cette étude, au Jura méridional, en groupant les éléments de notre sujet autour de la rivière de l'Ain et de ses affluents.

Nous plaçons la limite du Jura méridional au point où la chaîne est la plus élevée. Une ligne tracée du lac des Rousses à Lons-le-Saulnier représente assez bien notre point de départ. Ce n'est pas seulement la région la plus élevée de la montagne, c'est aussi la plus mouvementée, la plus fertile en accidents, la plus complexe par l'*intrication* de ses lignes rocheuses. Il s'est opéré dans cette contrée de fortes secousses géologiques. Les nombreux cours d'eau n'ayant pu se frayer des passages qu'après de violentes résistances. Ces déchirements du sol, ces efforts, sont analogues et connexes de ceux que nous avons constaté dans le lit du Rhône, alors que s'établissait le torrent, grandiose, qui va de l'Écluse à Seyssel.

Si, pour entrer dans le Jura méridional, nous avons choisi Bellegarde et le confluent de la Valserine avec le

Rhône, c'est à la condition qu'il nous soit permis de remonter jusqu'à la source de cette curieuse rivière derrière le massif de la Dôle, dans la vallée des Dappes. Là se trouvent de magnifiques bois de sapins et dans les clairières de plantureux pâturages. Le géologue étudiera avec intérêt les failles de la Valserine. Avant de se confondre avec le Rhône elle a reçu les eaux du lac Sylans, qui lui arrivent par le valon de la Michaille. Parallèlement à la vallée dont Nantua est le centre, court un autre vallon de montagne, le val Romey dont il n'y aurait rien à dire, si dans la course capricieuse des ducs de Savoie, à travers l'histoire, ce réduit de pâtres n'avait été un continuel objet de conflit. Depuis Henri IV il n'est plus question de ce petit val Romey, dont le torrent indicateur le Séran se jette dans le Rhône près de Culoz.

Nous voici maintenant tout à la rivière de l'Ain, un peu moins considérable que le Doubs, moins curieuse par les incidents de sa marche. Plus que celle de son rival des hauts plateaux, sa course est précipitée ; moins de cluses, moins de lacs interposés, davantage de rapides. L'Ain prend obscurément sa source à quelques lieues de Champagnole sur le grand plateau jurassique, non loin des petits ruisseaux qui inaugurent le Doubs, mais ses allures ne tardent pas à différer. Après avoir recueilli les eaux des petits lacs de Clairvaux, la rivière s'avance vers Orgelet passant à Moirans sous l'arche unique d'un pont romain. Orgelet vieille petite ville de montagne dont les constructions se souviennent du XVII[e] siècle qui les vit bâtir. De ce moment l'Ain devient torrent, il se constitue sur des rochers éboulés un lit de cascades. Il reçoit deux affluents de même allure, la Valouze et le Suran. Entre Nantua et Bourg se trouve le massif le plus caractéristique de ces vallées d'érosion que traverse l'Ain. Les sites les plus sauvages s'y multiplient.

Cette région de rapides franchie, l'Ain tombe en plaine bressanne à Pont d'Ain : il devient subitement la plus contenue et la plus prosaïque des rivières. Auprès d'Ambérieu cependant, il s'accroît de l'Albarine, ce charmant cours d'eau qui reçoit les affluents du haut Bugey, reproduisant pour sa part en belles cascades le système de rapides tumul-

tueux que nous venons le décrire pour l'Ain à sa sortie du Jura. Bientôt l'Ain achève paisiblement sa course en se jetant dans le Rhône à quelques lieues de Lyon.

Qui pour l'étude du Jura méridional se contenterait d'avoir suivi l'Ain dans sa marche précipitée, n'en aurait qu'une notion bien insuffisante. Pour acquérir une connaissance vraiment complète et intime du sujet, il faut, remontant le cours de la vallée vers le nord jusqu'à la limite du département du Jura, s'arrêter au confluent de l'Ain avec le plus important de ses tributaires de la montagne, la rivière de la Bienne.

Le cours de la Bienne, c'est St-Claude, c'est Morez, c'est le lac des Rousses. Mais avant que d'entrer dans la vallée de la Bienne, faisons une courte halte auprès de l'oasis archéologique d'Izernore.

Non loin de Nantua, en remontant vers le nord dans la direction d'Orgelet et de St-Claude, dans la région des rapides de l'Ain et sur les bords de l'Ognin, un de ses affluents, celui qui reçoit l'émissaire du lac de Nantua, à sa grande surprise, dans un site charmant, le voyageur rencontre Izernore, aujourd'hui un village, jadis une petite ville, où de belles ruines témoignent encore du passage des Romains dans cette contrée écartée.

On rencontre à Izernore les restes des trois édifices que ceux que l'histoire persiste à nommer les vainqueurs du monde, avaient coutume d'élever partout où ils fondaient un établissement de quelque durée; un théâtre, des bains, un temple, de tout cela se voient encore d'importants vestiges. Trois des colonnes du temple sont encore debout.

VII.

La Bienne descend des hauteurs des Rousses et des contreforts du massif de la Dôle, une région fort tourmentée. Après avoir donné la vie aux fabriques de Morez, elle se précipite vers la vallée de St-Claude, la plus ouverte, la plus spacieuse du haut Jura. Sur les crêtes qui avoisinent lès sources de la Bienne, comme sur les hauts plateaux autour de Pontarlier, chaque hiver les neiges abondent. Chaque été elles disparaissent permettant l'éle-

vage des troupeaux et l'exploitation des forêts. C'est cependant ici que commence le phénomène si caractéristique du haut Jura, l'industrie prenant sa place auprès de l'agriculture.

Là, sur la lisière des bois, dans de modestes maisonnettes, le cabinet de l'horloger, l'atelier du tailleur de diamants, celui du fabricant de verres de montres, s'établissent auprès des chutes d'eau qui font mouvoir la scie pour les planches de sapin et la machine du tourneur.

Dans le Jura méridional l'horlogerie en grand disparaît. A Morez elle se transforme en manufactures d'horloges rustiques. La même ville occupe de nombreux ouvriers à la fabrication des clous et des instruments aratoires.

Près de Champagnole des mines de fer alimentent les forges de Syam et les hauts fourneaux de Baudin, l'activité continue, grâce à l'alternance de l'agriculture et de l'industrie, du travail pour tout le monde. Aussi, peu d'émigrations dans ces hautes vallées.

A St-Claude commencent des industries complètement différentes. Les tailleurs de diamants de Septmoncel travaillent pour les joailliers de Paris autant que pour les horlogers de Genève et des montagnes neuchâteloises. Des verres de montres et des lunettes se fabriquent aussi à Septmoncel. Mais, c'est dans la ville même de St-Claude que l'on peut admirer les transformations successives et les perfectionnements d'une industrie locale. Dans l'origine, les habitants du pays utilisant les racines et les troncs des forêts de buis du voisinage, s'en servaient pour sculpter dans ce bois dur et agréablement veiné des objets usuels. Peu à peu, l'art du tourneur aidant, ces sifflets, ces tabatières, ces vulgaires instruments de ménage, ces jouets d'enfants, revêtirent une allure artistique, si bien qu'aujourd'hui des milliers d'ouvriers envoient de Sainte-Claude au loin les produits du travail le plus ingénieux et le plus varié.

A Oyonnax, à Nantua et dans les villages d'alentour, ce sont les dépouilles des animaux, c'est l'écaille que l'on applique à la fabrication des peignes, des cornes pour les souliers et bien d'autres ustensiles.

Spectacle bien propre à éveiller l'intérêt que celui de

cette population laborieuse des vallées et des plateaux du Jura. Nous venons, en traits rapides, d'énumérer ses aptitudes industrielles. La variété du travail agricole n'est pas moins frappante.

Depuis les forêts qu'il aménage sur les hauts sommets, jusqu'à la vigne, le jurassien pratique toutes les cultures.

Ce mélange de l'agriculture et de l'industrie sur une aussi grande étendue de pays, avec des variétés d'applications aussi multipliées, est propre au Jura. Aussi a-t-il frappé les économistes. Il y a quelques 25 ans l'école des sciences sociales de M. Leplay en a fait l'objet d'études fort remarquées.

Partout dans notre Europe, à l'origine de sa culture intellectuelle et agricole, on rencontre des institutions monastiques. Notre Jura ne devait pas faillir à cette loi historique. Dès le Vme siècle, nous voyons un jeune patricien — plus tard il sera connu sous le nom de St-Romain — partir d'Izernore. Il s'enfonce dans les forêts sur le cours de la Bienne, arrivé à Condat, un site pittoresque, il fonde le monastère qui, à partir du XIIIme siècle s'appellera l'abbaye de St-Claude, du nom d'un de ses abbés venu de Besançon et qui devint bien illustre.

St-Romain se détacha de Condat pour venir sur le versant du Pays de Vaud fonder Romainmôtier. Bien d'autres monastères relevèrent de St-Claude. Après de longues années de gloire l'abbaye tomba en décadence, sécularisée au XVIIIme siècle elle fut transformée en évêché. L'ancienne abbatiale, aujourd'hui la cathédrale, est un beau vaisseau ogival qui n'est point un édifice de premier ordre. Le visiteur curieux des anciens souvenirs n'oublie pas de se faire montrer un vieil autel hors de service, relégué dans une place obscure. Après avoir abandonné le siège de Genève, l'évêque Pierre de la Baume reçut en compensation l'abbaye de St-Claude. Il fit présent à son église de cet autel qui doit attirer l'attention par le fait que sur une des faces latérales se trouve le portrait le plus authentique que l'on possède du donateur. Pierre de la Baume était un cadet de grande maison. La figure régulière, froidement distinguée, que révèle l'artiste est bien conforme à l'opinion que l'histoire nous a laissée de ce

prélat sans caractère, parfaitement incapable de s'élever à la hauteur des circonstances difficiles où il s'est trouvé engagé.

Le XIXme siècle a vu renaître à St-Claude une institution monastique, celle des chanoines réguliers de St-Augustin. L'un de ces religieux, originaire du Bois d'Amont, sur le bord du lac des Rousses vient de publier les annales de l'ancienne abbaye. Deux volumes in-4°, un véritable monument d'érudition qui ne laisse plus rien à désirer à qui voudra écrire l'histoire de ce Jura méridional que nous venons de parcourir.

VIII.

Notre course à travers le Jura méridional est terminée. Accordons cependant quelques instants au delta triangulaire dont le grand côté sera le cours de l'Ain, de pont d'Ain jusqu'au Rhône ; le plus court d'Ambérieu à Pierre-Châtel, traversant avec la voie ferrée la vallée de l'Albarine, le col des Hôpitaux et ses lacs solitaires pour atteindre Virieu-le-Grand et Belley. Belley est en face du fort de Pierre-Châtel. Pendant ce trajet le voyageur contemple a sa gauche une série de petites montagnes qui s'étagent en terrasses. C'est le bord terminal du haut Bugey. La cascade de l'Albarine à Tenay en est un remarquable incident. Tenay, encore une preuve en faveur des aptitudes industrielles des Jurassiens ; de nombreux ateliers y filent la soie pour les fabriques de Lyon.

Le troisième côté du Delta sera le cours du Rhône lui-même, nous le reprenons à la station de Pierre-Châtel où il y a deux ans nous avions pris congé de lui. C'est la dernière faille du Jura. Il y a quelques instants nous avons mis en évidence ce trait particulier de la destinée du Jura, de n'avoir point vu de glaciers s'installer sur ses sommets, au contraire d'avoir été un obstacle contraignant le fleuve glacé d'accumuler ses nevés solidifiés et ses erratiques dans le bassin du Léman et d'arriver, toujours se heurtant contre sa muraille jusqu'à Pierre-Châtel. A Culoz confluent des glaciers du Rhône et de l'Arve avec ceux de l'Isère, c'est le Colombier, le dernier rameau du Jura qui faisait obstacle.

De Pierre-Châtel à l'embouchure de l'Ain suivons humblement le Rhône d'aujourd'hui. La vallée du fleuve est définitivement élargie, toutefois de temps à autre les collines rocheuses du Bugey se rapprochent des bords plus ombragés de la rive dauphinoise. Il y a là des paysages assurément moins grandioses que les Gorges du Fier ou la cluse de Pierre-Châtel, mais d'un pittoresque nouveau.

Dans le parc du château de Meyrieu, situé sur les bords du fleuve, près de Morestel, je ne me lassais pas d'admirer les grands arbres, une véritable forêt de hêtres et de conifères, à chaque instant coupée par d'énormes rochers couverts de mousses ; des buis sauvages s'étalant en liberté, se glissant partout. Il leur faut si peu pour vivre.

Sur la rive opposée pas de forêt ; des éboulis de rochers rougis par le soleil et les mêmes bouquets de buis atténuant la nudité. Paysage sauvage qui fait penser au Rhône de Genève avant la jonction avec l'Arve. Le Rhône coule ici à pleins bords, sans bruit, sur un lit d'une énorme profondeur, les rives rapprochées, le courant rapide mais silencieux. On dirait d'un canal où la vitesse s'est accélérée. Il donne la sensation majestueuse de l'approche d'un rapide. En effet, à quelques centaines de mètres de Meyrieu le fleuve rencontre une inclinaison du sol coïncidant avec un écartement des collines riveraines. A l'instant le courant s'élargit : alors commence une région d'îles à fleur d'eau, de canaux mobiles et de rivages surbaissés, dont le Rhône conservera l'aspect monotone jusqu'à Lyon.

Géographiquement le Jura devrait être terminé à la vallée de l'Albarine et à la cassure abrupte de Pierre-Châtel. Ce que nous venons de dire du bas Bugey implique une toute autre région, encore bien que le minéralogiste et le géologue y reconnaissent les mêmes roches, les mêmes déclivités des terrains. Les différences s'accentueraient encore davantage si l'on voulait faire intervenir des considérations tirées des produits du sol, de l'agriculture et de l'industrie.

IX.

Quelques mots du Jura dans l'histoire. On ne peut pas dire que le massif jurassien ait jamais été une

barrière internationale. Il ne le fut pas jadis, il ne l'est pas aujourd'hui. Mais si l'unité française n'y a pas prévalu dans son intégrité, par contre la langue française s'y est partout maintenue. Il n'a jamais appartenu au Jura de tenir la place des Pyrénées ou des Alpes. En toutes saisons accessible, il n'oppose jamais d'obstacle, aussi les nations voisines y pénètrent, chacune y faisant des emprunts et s'y taillant des domaines. C'est ainsi que l'ancien évêché de Bâle a pris pied dans ses vallées ainsi que la principauté de Neuchâtel ; de même la Bresse, cette province disputée entre la Savoie et la France qui s'étend par Nantua et le val Romey sur une vaste partie de notre Jura méridional. Sur les hauts plateaux à St-Claude et dans les vallées supérieures, c'était la Franche-Comté de Bourgogne, cette terre d'empire léguée à l'Espagne par la descendance de Charles le Téméraire. Louis XIV s'en empara. Ce qui paraîtra extraordinaire à plusieurs, la domination espagnole fut regrettée ; ils avaient scrupuleusement respecté les franchises du pays ; si bien que pendant bien des années les paysans comtois se faisaient enterrer la face contre terre, pour témoigner de l'aversion que leur inspirait la conquête du grand roi. Et cependant à la fin du XVIIIe siècle tous les cœurs y étaient tellement imprégnés du sentiment national que nulle province n'était plus française. Quant à la Bresse et à ses appendices jurassiens, dès le XVIme siècle ils appartenaient à la France ; depuis le règne désastreux du duc de Savoie Charles III, François Ier en avait fait la conquête.

Dans la Franche-Comté les œuvres d'art n'abondent pas, la nature austère et pittoresque comme en Savoie et comme dans les grandes Alpes y tient lieu de monuments. Ayant à faire l'éloge d'un Franc-Comtois en entrant à l'Académie française, Montalembert a dit : ici le caractère de l'homme semble emprunter à cette nature quelque chose de sa force et de sa grandeur.

Nous passons sur les vestiges romains de Besançon et d'Izernore : ils attestent la présence de la nation conquérante, pas autre chose. Des édifices religieux, il y en a partout, mais ni à St-Claude, ni à Romainmôtier, ni à l'abbaye de Baume pas plus qu'à Chézery et à Château-

Châlon, qu'ils soient romains ou de l'époque ogivale, ils ne sont dignes de remarque. Ce sont des jalons pour l'histoire de l'art, rien de plus.

Nous n'en serons que plus attentifs à distinguer, dans quelques églises, dans les musées et les maisons particulières, des traces de l'art des Pays-Bas et des Flandres. Ce sont des signes de la domination des ducs de Bourgogne et plus tard de celle des souverains espagnols. On sait quel était le faste de la cour de Bourgogne. Les tombeaux des ducs au musée de Dijon, l'hôpital de Beaune, à Dijon, l'église de Notre Dame sont d'admirables spécimens de ce qu'ont produit sous leur impulsion les peintres, les architectes et les sculpteurs. A Besançon rien d'aussi imposant, sauf quelques peintures flamandes au musée. C'est plutôt de l'Espagne proprement dite que relèvent les façades quelque peu claustrales du palais Grandvelle et les hôtels aristocratiques de Besançon.

Mais il existe sur les confins de notre Jura méridional un monument qui, dans son unité, résume ces diverses influences avec un caractère d'élégance et de perfection artistique bien rare. C'est l'église de Brou en Bresse, aux portes de la ville de Bourg; justement au confluent du chemin de fer de ceinture qui, de Besançon et Lons-le-Saulnier d'une part, de Bellegarde et de Culoz de l'autre, cotoye les gradins inférieurs du massif du Jura. C'est à Bourg aussi que descend, venant de St-Claude et de Nantua, la voie qui dessert le centre du Jura méridional.

On sait la touchante histoire de cet édifice. C'est plutôt un mausolée qu'une église. Il a été érigé en témoignage du deuil que porta pendant 28 années une des femmes les plus distinguées de son temps, une princesse de haut lignage, car elle était alliée à toutes les familles régnantes en Europe au commencement du XVIme siècle.

Marguerite d'Autriche, c'était son nom, était fille de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche. Charles le Téméraire était son grand-père, elle fut tante de Charles-Quint. Quelques-uns ont écrit qu'elle fut trois fois veuve. C'est inexact. Deux fois fiancée, il est vrai; à l'âge de deux ans, d'abord au dauphin de France qui devait être le roi Charles VIII, puis à 11 ans au fils de Ferdinand et

d'Isabelle d'Espagne. Ces fiançailles d'enfant n'eurent point d'effet.

Enfin à l'âge de 21 ans elle épousa le duc de Savoie Philibert le Beau. La cérémonie du mariage fut célébrée dans l'abbaye de Romainmôtier. A leur passage à Genève il y eut de grandes fêtes en l'honneur des jeunes époux. Cette union heureuse ne devait durer que quatre ans. En 1605, le jeune duc succombait soudainement aux atteintes d'un mal violent. Philibert mourut en Bresse, au château de Chasey, dans la chambre même où il était né 24 ans auparavant. Marguerite retourna dans la Flandre son héritage. Nommée gouvernante des Pays-Bas, son administration sage et intelligente, d'une politique habile, révéla chez cette princesse d'éminentes facultés. Pendant les années qu'elle vécut encore, elle ne cessa de veiller à la construction du monument qui devait immortaliser le culte qu'elle avait voué à la mémoire de son mari.

Brou est un édifice encore tout ogival par ses lignes architecturales, mais par le style de ses ornements on sent le souffle de la Renaissance qui s'impose. Il éclate en son plein dans le chœur de l'église que précède un jubé où s'étalent avec une profusion quelque peu exubérante des merveilles de sculpture. Ce n'est partout que guirlandes de feuillage avec entrelacs de fruits et de fleurs ; des statues et aussi d'ingénieuses devises.

Aussitôt a-t-il pénétré dans le chœur, le visiteur est captivé à la vue de trois tombeaux. Au centre celui de Philibert. Le duc est représenté couché deux fois, vivant et mort ; ces deux types symboles de l'espérance chrétienne et de la résurrection. A sa droite, la tombe de Marguerite vers laquelle il incline son visage. A sa gauche, celle de sa mère, une princesse de Bourbon.

Les statues de ces mausolées sont admirables, une foule d'anges, de génies, de figures emblématiques les entourent. Il faut les voir et longtemps pour se pénétrer du sentiment élevé qui anime ces sculptures. La piété la plus émue s'y associe dans une mesure exquise à l'idée du beau. La célèbre devise de l'illustre veuve *Fortune infortune fort-une*, partout répétée, ne laisse jamais oublier la persévérance de ses regrets.

Vous excuserez ce temps d'arrêt auprès de ces tombes. Après avoir parcouru les régions si diverses de notre Jura, après avoir essayé d'interpréter les révolutions de la nature dont elles ont été le théâtre, nous avons montré l'homme entrant en lutte contre cette nature, souvent rebelle et s'y faisant sa place ; d'abord par le travail des moines défrichant les flancs de la montagne, créant des clairières dans les forêts, instituant des maisons d'étude auprès des clochers des abbayes ; puis, vu la diversité des climats l'agriculture s'y produisant sous tous les aspects ; enfin l'industrie s'y révélant avec une surprenante variété d'applications, si bien qu'il n'y a pas en Europe de montagne plus productive : pas de pays où à de telles élévations se soient établies des villes comme St-Claude, Pontarlier, Le Locle, la Chaux-de-Fonds, vous montrant à 800 et 1000 mètres des agglomérations de dix à vingt et vingt-cinq mille âmes.

C'est bien encore le génie de l'homme que nous admirons à Brou : mais ce génie se produisant au dehors par l'expression de l'idéal artistique, c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus élevé, de plus subtilisé, de plus raffiné dans sa nature. Aussi bien n'est-ce pas là un moment de pure jouissance, de repos pour l'esprit et plein d'attraits que d'accorder quelques instants d'attention à l'œuvre de prédilection d'une femme distinguée placée à un si haut rang dans la société de son temps. Ajoutons que pour réaliser le monument qui devait transmettre à la postérité le souvenir de la pieuse fidélité de son cœur et de la dignité de son veuvage, Marguerite a eu le bonheur enviable de rencontrer des artistes à la hauteur de sa pensée et de son inépuisable générosité. Nous ne saurions leur donner de plus grande louange.

SÉANCE DU 23 DÉCEMBRE 1892

Présidence de M. le prof. Paul Chaix, Président.

Rapport de M. le prof. Strœhlin sur l'Exposition géographique de Gênes.

Le premier congrès géographique italien, tenu à Gênes en 1892, n'aurait pas estimé sa tâche suffisamment remplie si, à un programme scientifique des plus substantiels, il n'avait joint l'attrait d'une exposition ouverte du 7 au 30 septembre. L'audition n'est-elle pas en effet avantageusement complétée par la vue, les conférences, même les plus doctes et les plus brillantes, ne sont-elles pas dépouillées d'un précieux élément de persuasion lorsqu'elles ne peuvent s'appuyer sur des preuves objectives? Le local choisi se trouve Corso Galileo, dans un des faubourgs orientaux de Gênes, au delà du torrent du Bisagno, dans la direction du Campo Santo, assez près des bâtiments de l'Exposition italo-américaine, mais très loin, par conséquent, de l'Université. Les différentes salles, situées au rez-de-chaussée d'une école municipale, débouchent toutes sur un atrium central, ce qui permet au visiteur de se rendre sans peine de l'une à l'autre et facilite singulièrement l'orientation.

Dans la première, occupée par l'Institut militaire siégeant à Florence, nous remarquons une carte topographique du royaume d'Italie, répartie sur 277 feuilles, tracée à l'échelle du onze cent millième et accompagnée d'abondantes copies et réductions chalcographiques, photolitho et photozincographiques; une carte chorographique en 36 feuilles et à l'échelle du quinze cent dix millième; deux cartes murales, l'une et l'autre formées par la réunion de six feuilles, exécutées à l'échelle l'une du onze cent, l'autre du dix-huit cent millième; plusieurs cartes de la colonie Érythrée et autres possessions africaines, dont la plus belle m'a paru celle entreprise en 5 feuilles et à l'échelle du onze cent millième par le capitaine Henri de Chaurand; des plans de Turin, Milan, Bologne, Florence, Palerme; de magnifiques albums de vues panora-

miques prises dans les Alpes Grées, des hauteurs du Grand Paradis, entre autres les pointes de Percia, Rocchetta, Trebecchi, la moraine du glacier de Lavetian, le royal pavillon de chasse et les lacs du Nivolet;de nombreux graphiques et mémoires édités par la commission géodésique et dus à la plume de MM. Bettochi, Ferrero, Lorenzoni, Celoria, Rajna, de Stefanis, Porro, Respighi.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur la salle II, toute tapissée, par les soins du ministère de la marine, de boussoles, sondes, cadrans, maréographes, télémètres, currentomètres et autres instruments nautiques, nous nous arrêterons plus longuement devant trois splendides albums édités sous le patronage de l'Institut hydrographique italien siégeant à Gênes, et comprenant 36 cartes relatives à la mer Adriatique et Ionienne, 53 à la mer Tyrrhénienne et Ligure, 48 à la Sicile et à la Sardaigne, dont la réunion donne le complet tableau des côtes italiennes, ainsi qu'une grande carte du golfe de Gênes exécutée à l'échelle du vingt-cinq millième, avec les montagnes avoisinantes ombrées à l'aquarelle; trois albums renfermant de nombreuses vues de la côte sarde, et un quatrième reproduisant la partie du littoral qui se déroule entre le promontoire d'Ancône et le cap d'Otrante, tous gravés au burin, sur cuivre, par le chevalier Albert Porro.

Le ministère des travaux publics s'était réservé les salles III et IV pour ses collections : cartes murales des routes nationales et provinciales, avec échelles du cinquante et du douze cent cinquante millième; des voies ferrées, avec échelles du cinquante et du onze cent cinquante millième; hydrographique, à l'échelle du cinquante millième; 31 cartes sectionnaires relatives à la viabilité des différentes provinces; planimètres des réseaux adriatique et italien, au nombre de 83 et à l'échelle du trente millième; albums fluviaux, tableaux de phares et de ports.

Le grand vestibule de droite avait été réparti entre quatre exposants. Je me sentis immédiatement attiré et je demeurai longtemps retenu par les belles cartes géologiques murales éditées par le ministère de l'agriculture et consacrées soit à l'ensemble du royaume (24 feuilles,

échelle du cinq cent millième), soit à quelques-unes de ses plus curieuses régions : la Campagne de Rome (6 feuilles, échelle du cent millième), la Sicile (28 feuilles, échelle du cent millième), l'île d'Elbe (échelle du vingt-cinq millième).

Le savant distingué qui préside aux recherches du bureau statistique italien, le commandeur Bodio, ne pouvait négliger une occasion aussi favorable de fournir à ses compatriotes et à ses collègues de l'étranger d'abondants matériaux au nom de deux ministères : celui des postes et des télégraphes et celui de l'agriculture, de l'industrie et du commerce : conventions pour la concession de services postaux, commerciaux et maritimes, itinéraires suivis par les steamers de la Société générale de navigation et tableaux des ports desservis par eux, relevés des passagers et des marchandises pendant les années 1887-1891, répertoire géographique et dictionnaire des communes, rapports administratifs publiés à partir de 1862, atlas industriel des 42 provinces, graphique des délits commis de 1887 à 1889, amendé par un autre graphique plus étendu et plus réjouissant, celui des progrès réalisés par l'instruction élémentaire depuis 1861.

A ceux qui douteraient encore que, parmi les puissances maritimes, l'Italie aspire à une des premières places, l'Institut hydrographique et l'École navale supérieure, cette dernière par les intéressants travaux de ses élèves, se chargeraient de donner un prompt démenti avec leurs filets et leurs dragues de toutes dimensions, leurs innombrables projets de bateaux à vapeur dessinés par MM. Buffi, Garelli, Molfino, Zancani, leurs plans des détroits de Messine, Gibraltar et Bab-el-Mandeb, de la Manche et de la mer de Marmara, des voyages de Christophe Colomb et de celui beaucoup plus récent accompli par la corvette *Argentine* entre Trieste et Buenos-Ayres.

Ressentez-vous quelque fatigue après la contemplation de si abondantes et si précieuses richesses ? Vous auriez tort, car vous êtes appelé, dans le grand vestibule de gauche, par l'Institut cartographique, dirigé par MM. Basevi et Fritzsche, lequel soumet à votre examen maintes productions d'un vif intérêt et d'une haute valeur scientifique, parmi lesquelles nous croyons devoir citer, en demandant

pardon d'avance pour de trop nombreuses omissions : le grand atlas de géographie moderne, publié par l'aimable et dévoué secrétaire général du Congrès, l'habile et infatigable organisateur de cette exposition réussie entre toutes, le professeur Dalla Vedova ; la nouvelle carte d'Italie établie à l'échelle du cinq cent millième et qui a servi de base à la mensuration aréométrique entreprise par les soins du bureau central de statistique : une autre carte, également générale, du royaume, mais beaucoup plus sobre d'indications, et destinée aux écoles primaires ; les cartes murales des différentes provinces (Turin, Alexandrie, Gênes, Florence, Rome, Terre de Labour), aux contours précis et au vigoureux relief, aux fortes ombres et aux éclatantes couleurs, exécutées par MM. Fritzsche, Nicolaï et Guido Cora, le brillant conférencier que vous avez eu le plaisir, le printemps dernier, d'entendre sur les Tsiganes et d'applaudir ici-même ; une carte murale géométrique de la Toscane, dessinée par Girolamo Segato ; une carte routière de la Sardaigne et une carte physique, politique, historique et commerciale de la Sicile, cette dernière due au patriotisme éclairé de notre excellent collègue, le professeur Joseph Gambino ; une carte du Gran Sasso d'Italia, dressée d'après les exquisses fournies par le Club alpin, et qui aura immédiatement attiré les regards, vivement fait battre le cœur de tout sincère ami de la montagne : une carte géologique de la Ligurie, accompagnant le bel ouvrage : *La Ligurie géologique et préhistorique*, du professeur Arthur Issel[1] ; une carte du N.-E. de l'Afrique, par Girolamo Segato : une carte des possessions et protectorats italiens en Afrique, élaborée d'après les recherches d'un explorateur dont le nom demeure cher à Genève, le capitaine Manfredo Camperio ; un relevé des parcours suivis par les voyageurs Gustave Bianchi dans le pays des Danakils, Bottego dans le Massouah et l'Assab, Cecchi et Chiarini, de Zeila à la frontière du Caffa, comte Porro dans le Harrar, Dr Losio dans le Ouadaï, Gaetano Casati sur les bords du fleuve Maqua et de ses affluents, capitaine Ferrandi dans la vallée du Guiba, Antonio Stecker dans la région des Gallas, Renzo Manzoni dans le Yemen, etc.

[1] 1892. 2 vol. avec atlas.

En ma qualité d'amateur de vieilles gravures, je me suis longuement arrêté devant la magnifique collection de vues et plans de Gênes, commençant dès le XVme siècle, pour ne finir qu'avec le XVIIIme, et rassemblée avec une intelligente sollicitude par le libraire A. Donath. N'est-ce pas une exquise jouissance de s'abstraire de la foule des visiteurs pour se transporter à l'aurore de la Renaissance, se promener, ne fût-ce qu'avec les yeux, le long des vénérables murailles, entrer dans les églises consacrées par une dévotion séculaire, s'attarder auprès des palais historiques, descendre jusqu'à l'ancien port, si différent de la rade actuelle, et suivre l'expansion continue, malgré quelques brèves vicissitudes, de la Superbe? Après cette savoureuse résurrection des *tempi passati*, il me fut quelque peu difficile de revenir dans le présent, et je n'ai regardé que d'un œil distrait, je l'avoue, les instruments astronomiques et géodésiques fabriqués par l'ingénieur Angelo Samoiraghi, les tracés de lignes télégraphiques sous-marines, les échantillons de gutta-percha, les modèles de câbles, avec description de leurs principaux accidents, exposés par la maison Pirelli, de la Spezzia.

Tous ceux qui ont étudié avec quelque attention l'histoire intérieure de l'Italie ont été frappés du développement pris par l'instruction à tous les degrés depuis la période du *Risorgimento*. Ils se sentiront confirmés dans cette favorable impression à la vue des travaux livrés par les élèves de l'Institut technique Carlo Cattaneo de Milan, des écoles techniques de Pescia, Gagini de Palerme, Sammartino de Catane. Maîtres et disciples sont aidés dans leur tâche quotidienne par d'attrayants et solides manuels, partant de l'école primaire, pour s'élever, à travers tous les classes des gymnases masculins et même féminins, jusqu'aux sommets de l'École militaire (voir note A).

Ajoutez des atlas faciles à consulter dans leur précision et leur richesse, tels que ceux de Hugues et Fritzsche, Gambino, Locchi, Marinelli, Ruggero, Zamponi.

Pour satisfaire aux besoins d'une élite scientifique, dirigez-vous dans les salles VIII et IX, vers les parois occupées par les maisons Clausen, de Turin, Hœpli et Paravia, de Milan, et adressez-vous, pour la géologie, l'hydrogra-

phie et l'orographie, aux cartes de Vallardi, Claudio Cherubini, Cesare Pombo. Les magnifiques reliefs des Apennins et des Alpes, celui entre autres du Mont-Rose et du Val-Sesia, exécuté par M. Joseph Piatti, avant même que vous ayez pu entreprendre leur examen détaillé, vous procureront une vive jouissance esthétique. Négligez tout aussi peu la carte de la province de Plaisance, un modèle de carte régionale, dessinée par le professeur Giacomo Trabucco, et l'intéressante carte géologique de la Lombardie, élaborée d'après les doctes recherches du professeur Taramelli. Recourez, pour la cosmographie et l'astronomie, aux cartes de Cobau et Colombetti; pour la géographie ancienne, à celles de Kampen, Perthes, Sprunner; pour la géographie politique et moderne, à celles de Guido Cora, Locchi, Marchisio; pour l'ethnographie, à l'atlas de Sordelli; pour l'histoire, à ceux de Garollo et de Kiepert-Sprunner-Menk-Reumond; pour la marine militaire, à celui de Corrazini. Complétez votre matériel par l'acquisition de l'un des splendides globes terrestres ou célestes dus à l'infatigable activité du même professeur Cora, qui trouve encore le temps de présider à la rédaction du *Cosmos*, et la décoration de votre bibliothèque idéale affrontera victorieusement les critiques des plus exigeants visiteurs.

Le proverbe familier : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es » pourrait, ce me semble, être amendé par cette variante : « Dis-moi ce que tu lis, et tu m'indiqueras par cela même ton degré de culture intellectuelle et de sérieux moral. » J'avais eu fréquemment l'occasion, dans mes précédents voyages en Italie, d'entrer dans les grandes librairies de Milan et de Florence, de Bologne et de Naples, et j'avais été avantageusement frappé, autant par le nombre et l'excellence des ouvrages mis en vente que par les qualités supposées chez leurs lecteurs. Mes visites réitérées à l'Exposition de Gênes n'ont pu que me fortifier dans la conviction que j'avais auparavant acquise, de la hauteur et de l'intensité du développement scientifique atteint par l'Italie actuelle (voir note B).

Mais que valent les livres modernes, même les plus attrayants, les plus substantiels ou les plus suggestifs, en comparaison des anciens? Si vous possédez, ne fût-ce

qu'en une faible mesure, les aptitudes et les instincts du bibliophile, votre cœur battra à la vue du papier du XVI[e] siècle, ferme et rigide, ou mieux encore du sympathique parchemin, des larges marges, des lettres initiales ornées de délicates et gracieuses arabesques, des fraîches et naïves images empruntées aux mœurs du temps ou à l'Écriture Sainte, et placées en tête de chaque traité. Manuscrits et incunables jouissent en outre d'un indéniable mérite : leur rareté. Parfois même il leur arrive d'être uniques, tandis que les volumes actuels s'entassent dans les greniers de l'éditeur, pour n'obtenir qu'avec peine un laborieux écoulement.

La Société patriotique ligure, les bibliothèques universitaire, civique et municipale s'étaient réunies avec quelques heureux collectionneurs, le professeur Tammar Luxor, sir Montaigne Brown, le marquis Philippe Durazzo, pour organiser une exposition digne des Christophe Plantain, des Alde Manuce et autres vieux maîtres typographes d'Alcala et de Séville, de Milan, de Venise et d'Anvers (voir note C).

Notre promenade à travers l'Exposition s'est achevée par une visite dans les salles consacrées aux produits exotiques. A une époque où la question coloniale s'impose à tous les hommes d'État perspicaces, où toutes les nations de la vieille Europe se sentent invinciblement attirées par les mystères du continent noir, où l'Italie a risqué dans l'Érythrée des intérêts de premier ordre, il était tout naturel qu'une large place fût accordée aux provenances africaines et aux documents ethnographiques éclairant d'une lumière inattendue des régions de notre globe, naguère encore vierges de toute exploration. Parmi les expéditions scientifiques organisées par des voyageurs italiens, nous rappellerons, comme les plus récentes et les plus fécondes en résultats originaux, celles du comte Antonelli dans différentes provinces de l'Abyssinie, de MM. Léopold Traversi dans le Choa, Candeli chez les Somalis, Vincenzo Filonardi dans l'Afrique orientale, des missionnaires évangéliques Jalla et Weizæcker chez les Bassoutos, de M. Elio Modigliani dans les îles d'Engano et de Sumatra (district de Toba). L'œil, fatigué par les livres et les cartes, se repo-

sait avec délices sur les barques et les filets, les bracelets et les colliers, les arcs et les lances, les poignards et les boucliers fabriqués par des peuplades lointaines et encore à peu près incultes. Nous avons contemplé avec un vif intérêt la belle collection anthropologique du prince Roland Bonaparte, les exemplaires d'animaux marins préparés par le professeur Dohrn et l'abondante moisson de mollusques et d'échinodermes recueillie pendant la croisière de la corvette *Scilla* par le capitaine Casanello.

L'Érythrée, si douteuse encore que puisse être sa valeur économique, a donné un incontestable stimulant aux recherches botaniques et zoologiques. J'en citerai comme témoignage le riche butin rapporté par le capitaine Filonardi : soies et cotonnades, café et indigo, gommes et cire vierge, sésame et arachides, élégants vases en terre cuite et nattes flexibles en écorce de palmier, dents d'éléphants et d'hippopotames, cornes de rhinocéros et d'antilopes, peaux de lions et de léopards, plumes d'autruches et carapaces de crocodiles.

Les impressions que nous avons pu recueillir pendant cette rapide course en imagination sous les tropiques, ont été heureusement complétées par de très nombreuses photographies reproduisant, soit les types des indigènes, soit la physionomie des localités. Nous avons également examiné avec une sympathique curiosité les portraits et autographes des plus illustres pionniers de la civilisation à l'intérieur de l'Afrique : les Rohlfs, les Nachtigall et les Schweinfurt, les Savorgnan de Brazza et les Serpa Pinto, les Burton, les Emin Pacha et les Stanley, les Antinori, les Casati et les Salimbeni.

Nous en avons fini avec le bâtiment du Corso Galileo, mais nous n'estimerions pas avoir entièrement rempli notre tâche si nous n'ajoutions quelques mots sur l'exposition organisée par les missions catholiques dans l'enceinte italo-américaine. Depuis 1875, les prêtres salésiens ou religieux de saint François de Sales, à l'instigation de leur supérieur, Dom Bosco, exercent une propagande couronnée de succès parmi les sauvages de la Terre de Feu. D'autres de leurs confrères, relevant également de l'ordre de Saint-François, se sont consacrés à la régénération spirituelle

des Indiens disséminés de la Bolivie au Mexique sur les vastes territoires autrefois régis par les vice-rois espagnols. Il était donc tout naturel qu'eux aussi voulussent payer à la mémoire de Colomb leur tribut d'admiration et de gratitude. Leur exposition, disposée avec beaucoup de clarté et de goût, d'après l'ordre géographique, partait du Sud pour aboutir au Nord et s'étendait des Malouines au Rio del Norte. La richesse en égalait la diversité : harpons et frondes, peaux d'ours et de jaguars, oiseaux et papillons rivalisant entre eux de charme et d'éclat, plantes nutritives et hygiéniques, vêtements grossièrement tissés et manteaux confectionnés avec des plumes, ustensiles de ménage et instruments de musique également rudimentaires, idoles aux traits généralement repoussants et urnes funéraires, naïves sculptures sur pierre ou sur bois et spécimens plus intéressants encore d'écriture idéographique, photographies des sites les plus pittoresques et mannequins parés de costumes nationaux. Vis-à-vis d'un ensemble de matériaux aussi abondant et aussi varié, les visiteurs les plus instruits ou les plus blasés ne se déclareront-ils pas satisfaits? Toute ma commisération fut acquise, en revanche, aux trois Patagons et aux trois habitants de la Terre de Feu qui mangeaient ou dormaient dans leurs huttes, bien qu'ils parussent indifférents à notre agitation, et peu pressés de se soustraire à nos regards indiscrets.

Ce compte rendu, trop long malgré d'inévitables lacunes, aura néanmoins atteint son but s'il vous a convaincus des progrès accomplis en tous sens *au delà des monts* par la géographie, de l'activité déployée dans toutes ses branches, de l'intérêt suscité par elle dans toutes les classes de la population, de l'importance primordiale qui lui est reconnue dans l'ensemble de l'organisme scientifique. Après avoir traversé de la fin du XVIme siècle jusqu'en 1859 une longue et douloureuse période d'asservissement matériel et intellectuel, l'Italie, depuis la réalisation de son unité politique, déploie une brillante et féconde activité en tout domaine, dans l'industrie et l'agriculture comme dans les lettres et les arts.

(Note A.) Nous citerons entre beaucoup d'autres : Alberti : *Elements de cosmographie* (d'après le programme gouvernemental du 21 juin 1883, destiné aux élèves des instituts techniques, 100 pages de texte avec gravures); Borgognone : *Compendium de géographie* (à l'usage des élèves de la cinquième classe élémentaire avec planches et cartes géographiques, 59 p.); *Eléments de géographie* (à l'usage des classes supérieures, 73 p.); Broglia : *Leçons de géographie et d'histoire nationales* (pour les élèves de la troisième classe élémentaire d'après les derniers programmes ministériels. Milan, 1890, 80 p.); Castro : *Manuel de géographie à l'usage des écoles féminines* (3 vol. I. géographie astronomique et physique, 129 p II. l'Europe et tout spécialement l'Italie, 260 p. III. l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie, les terres polaires, 220 p.); Comba : *Nouveau manuel de géographie théorico-pratique avec notices historiques* (à l'usage des gymnases, des écoles normales et techniques, 319 p.); Corti : *Les provinces de l'Italie étudiées sous leur aspect géographique et historique* (54 vol. de 36 à 62 p. avec cartes et gravures); Fogliani et Ruggero : *Géographie physique et politique* (621 p. avec 130 illustrations); Fornari : *L'Italie expliquée et décrite d'après les souvenirs historiques* (à l'usage des élèves des écoles secondaires et normales, 190 p.); *La Patrie de l'Italien* (3 vol. I. *Premiers éléments de géographie avec réminiscences historiques* destinés à la troisième classe élémentaire et aux écoles rurales, 62 p. II. *Exposition et description de l'Italie avec réminiscences historiques* pour les classes élémentaires supérieures et les premières classes de l'école technique 135 p. III. *L'Italie, l'Europe et les autres parties du monde* pour les classes élémentaires supérieures et les premières classes des écoles techniques, 142 p.); Geikie et Stoppani : *Géographie physique* (1892, 132 p.); Ghisleri : (le dévoué directeur de la *Revue populaire de géographie*) : *Géographie historique* (avec atlas, Ire partie : Age antique. IIe : Moyen âge. IIIe : Age moderne); Giannitrapani : *Manuel de géographie* (à l'usage des écoles secondaires : I. Géographie générale, 168 p. Europe, 244 p. Asie, Afrique, Amérique, Polynésie, Australie et terres polaires, 188 p.); Kiepert et Malfatti : *Exercices géographiques* (d'après l'atlas, Milan, 1892, 75 p.); Lanzoni : *Géographie commerciale de l'Italie* (2e édition, 370 p.); Minutelli : *Eléments de géographie* (à l'usage des écoles secondaires avec 56 cartes et gravures et 323 pages de texte); Olivati : *Eléments de la géographie* (4 fascicules à l'usage des familles, 50, 94, 99, 117 p., Florence 1891-1892); *Manuel de géographie cosmographique, physique et politique* (à l'usage des écoles secondaires, techniques et militaires, Livourne 1891, 3e édition, 532 p.); Pallavicini : *Eléments de géographie* (d'après le programme des examens d'admission à l'école militaire

royale de Modène, 366 p.); Porrena : *Manuel de géographie moderne* (à l'usage des instituts techniques, 2 vol. de 435 et 488 p.); Pozzi : *L'Italie dans ses conditions actuelles, physiques, politiques, économiques et artistiques* (à l'usage des écoles et des familles, 1875, 527 p.); Pozzi et Garollo : *Manuel de géographie* (pour les lycées, les iustituts techniques, les collèges militaires et les écoles navales, Milan. 1886, 4e édition, 666 p.); Tozeret Gentile : *Géographie classique* (Milan, 1891, 5e éd., 168 p.).

(Note B.) Nous mentionnerons parmi les principaux éditeurs : Agnelli, Clausen, Hœpli, Paravia, Vallardi; parmi leurs publications les plus importantes : Marmelli : *La Terre*, essai d'une géographie universelle (le Reclus italien. 6 vol. déjà parus avec de nombreuses cartes et gravures, I. Géographie mathématique et physique, 922 p. II. Géographie biologique, 1135 p. III. Europe septentrionale, 192 p. IV. Vacat. V. Asie, 464 p. VI. Afrique, 208 p. VII. Amérique, Océanie et régions polaires, 608 p.); Garollo : *Dictionnaire géographique universel* (3e édition, 1889, 629 p.); *Petite encyclopédie* (1892, 1630 p.); *L'Europe*, essai de géographie populaire richement illustré (726 p.); Victor Ricci : *La terre et ses habitants* (Milan 1885, 1087 p. avec 113 gravures intercalées dans le texte); Buffa : *Compendium de géographie anthropologico-politique* (Gênes 1891, 255 p.); Gabaglio : *Théorie générale de la statistique* Milan 1888, 2e édition complètement remaniée, vol. I. partie historique, 457 p. II. partie philosophique et technique, 440 p.); Pucci : *Les bases de la géodésie* (vol. I. 1883, vol. II. 1887, p. 401 avec 32 figures intercalées dans le texte); Tacchini : *Traité théorico-pratique et topographie moderne* (1891, 764 p. avec 1892 figures et plusieurs tables arithmétiques); Magnaghi : *Tables et formules nautiques* (réimpression de 1883, XXXVII p. d'introduction); Gatta : *L'Italie, sa formation, ses volcans et ses tremblements de terre* (Milan, 1882, 559 p. avec 32 gravures et 8 cartes lithographiques); *Vulcanisme* (1885, 267 p. avec 26 gravures); *Sismologie* (1884, 176 p. avec une carte et 26 gravures); De Marchi : *Météorologie générale* (1888, 155 p. avec 8 tables); *Climatologie* (1890, 204 p. avec 6 cartes); De Bartolomeis : *Orographie de l'Italie* (479 p.); Ruggero et Galli : *Dictionnaire altimétrique des Alpes italiennes* (Ire partie : les Alpes occidentales, 1re section, les Alpes maritimes, Florence, 1890); Negri, Stoppani et Mercalli: *Géologie de l'Italie* (I. géologie stratigraphique, 206 p. II. l'ère néozoïque, 364 p. avec planches. III. Volcans et phénomènes volcaniques, 374 p.); Cermenati et Tellini : *Revue géologique italienne* (Rome, 1891, I vol. 504 p.); Pavesi : *La pêche du thon dans la Méditerranée* (1889, 354 p. avec cartes); Giacomo Doria (le docte et

aimable président du Congrès) et R. Gestro : *Annales du Musée d'histoire naturelle de Gênes* (30 vol. 1870-1892); Daniel Morchio: *Le port de Gênes et son importance commerciale* (avec tableau des lignes maritimes qui en partent et des voies ferrées qui y aboutissent): Bassi : *La Valteline, ses conditions morales, économiques, industrielles et agricoles* (Milan, 1890, 243 p.): Galanti : *Voyage agronomique en Allemagne, Suisse, Belgique, Hollande, Angleterre* (Milan, 1882, 454 p. 34 gravures); Amezaggi: *Voyage de circonnavigation de la corvette* Caracciolo *1881-1884* (T. I. 1885, 332 p. II. 1885, 275 p. III. 1886, 514 p. IV. 1887, 588 p.); De Albertis, Giusti, Issel, Vinciguerra : *Les croisières de la* Violante (1876-1883) *et leurs résultats botanico-zoologiques* (6 mémoires); De Albertis : *Les croisières du* Corsaire *(1884-1888) aux Baléares, à Madère, aux Canaries, aux Açores* (2 vol. I. 1884, 308 p. avec cartes. II. 1888, 265 p.); Giglioni et Maranesi : *L'Afrique* (2 vol. I. le Nil, le Soudan et le Sahara, 742 p. avec 9 cartes et 251 gravures. II. le Magreb, l'Afrique méridionale et les îles, 273 p. avec 112 gravures); Holub : *Voyage en Afrique* (1889, 2 vol. 1147 p. avec cartes); Taramelli et Bellio : *Géographie et géologie de l'Afrique* (1890, 344 p. avec 7 cartes): Gestri : *La faune africaine* (5 mémoires); Manfredo Camperio : *L'Explorateur* (journal de voyages et de géographie commerciale, organe officiel de la Société africaine d'exploration commerciale siégeant à Milan, 1881-1890); Corio : *Le commerce de l'Afrique* (468 p.); Beccari : *Etudes statistiques sur la navigation entre l'Orient et l'Occident à travers le canal de Suez en 1891* (Florence, 1892, 36 p.); Gerardo et Cora : *La Tripolitaine* (242 p.): Gerardo : *L'Abyssinie* 258 p. avec illustrations et cartes géographiques); Vigoni : *L'Abyssinie* (journal de voyages, 1881, 244 p. avec 3 panoramas, 38 illustrations, un facsimile d'une lettre du roi Jean et une carte itinéraire exécutée par les soins de la Société géographique italienne); l'abbé Jean Beltrami : *Voyage en Nubie, au Sennaar et dans le pays des Denkas* (Vérone, 1878-1881, 4 vol. de 369, 313, 305 et 323 p.); Fumagalli : *Bibliographie éthiopienne* (1890); Barberis : *Cinq ans en Birmanie* (202 p.); Gestri : *Flore malaisienne, birmanienne et papouane* (25 mémoires); Léon Fée : *Types, animaux et paysages birmaniens*; Stephen Sommier : *Un été en Sibérie* (Florence, 1885 628 p. avec 3 cartes et 144 gravures); Prinzivalli: *Vie de Christophe Colomb* (d'après des documents inédits, Rome 1892, 351 p.). Il doit être fait une mention toute spéciale des 4 volumes consacrés aux voyages provoqués et pécuniairement soutenus par la Société de géographie de Rome pendant les années 1867-1892, relations accompagnées d'indicateurs, bulletins et mémoires, d'études biographiques et bibliographiques.

(Note C.) Il faudrait, pour satisfaire aux exigences de l'équité, mentionner intégralement les 133 numéros du catalogue. Obligé, par la nature même de ce rapport, de me restreindre dans de sages limites, je me bornerai à l'indication des pièces qui, après un sérieux examen, m'ont semblé les plus remarquables sous le rapport esthétique ou les plus intéressantes par leur contenu :

Introduction à la cosmographie et description de l'univers (avec relations des quatre voyages entrepris par Amerigo Vespucci, incunable de Saint-Dié, le premier où l'Amérique soit désignée comme le nouveau monde) : *Itinerario* d'Antonio Ugo di Mare, patricien romain, 1455 : *Pomponii Mellæ cosmographia de situ orbis*, Venise, Erhard, 1478 ; *In laudem operis calendarii*, par Jean de Monte Regio, Venise, 1483 ; *Quadripartiti Ptolemæi liber*, Venise, Erhard, 1484 ; *Sphera Mundi*, Venise, 1490 ; *Geographiæ universæ, tum veteris, tum novæ absolutissimum opus duobus voluminibus distinctum*, Venise, Simon Galignani, 1496 ; *Figure de la sphère*, par Georges de Monteferrato, Venise, 1500 ; *Itinerarium Portugallensum de Lusitania in Indiam et inde in occidentem et demum ad aquilonem*, Milan, 1508 : *De orbe novo decades*, Alcala, 1516 ; *Itinéraire du vénérable patricien romain Luis dans la Syrie, l'Egypte, l'Ethiopie, l'Arabie, les Indes*, transcrit du latin par Christoval de Arcos, Séville, 1520 ; *Claudii Ptolemæi Alexandrini Almagestum*, 1528 ; *Description de toute l'Italie*, par Leandre Alberti, dominicain et professeur à Bologne, 1550 ; *Description des Pays-Bas et de la Germanie inférieure*, par Ludovico Guichardini, gentilhomme florentin, Anvers, imprimerie de Christophe Plantain, 1588 ; *Les plus fameuses îles du monde*, décrites par Tommaso Porcachi de Castiglione d'Arezzo, Venise, imprimerie de Simon Galiani, 1590 : *Cosmographia Franscisci Maurolici Messanensis*, Venise, 1593 : *Géographie ou description universelle de la terre*, par Ant. Magini, professeur de mathématiques à l'Université de Padoue, Venise, 1598 : *Théâtre du monde*, par Abraham Ortelio, Venise, 1608 ; *Histoire géographique de la République de Gênes*, par Ludovio della Spina de Marti, prêtre, docteur et pronotaire apostolique, 1691.

Cartes nautiques sur parchemin, de Giacomo Maggiolo (1501), Gieronimo Costo (également du XVIme siècle), J.-B. Cavallini (1639).

Album contenant de nombreux plans et vues de la Ligurie (du XVIme au XVIIIme siècle).

Plan des murailles de la vieille cité de Gênes, manuscrit in-folio de 1752.

Plusieurs portulans du XVIIme siècle décrivant diverses régions de la Méditerranée, entre autres ceux d'André Rios, bénédictin,

de Silvestro Galuzi, de la famille de Negri, du chirurgien Francesco Monno, de Monaco.

Atlas renfermant les cartes géographiques et topographiques des principaux fleuves et lacs, villes et forteresses de l'Amérique, avec indication des localités qui servent de théâtre à la guerre entre les colons anglais et la mère parie, 1777.

Fac-simile publiés par la maison Ferdinand Ongania, de Venise, et reproduisant :

a) Les mappemondes de Fra Mauro et de Turin;

b) Les planisphères elliptiques du prêtre Jean de Carignan, en langue latine, datées de 1447, illustrées par Theobald Fischer, original conservé à la Bibliothèque nationale de Florence;

c) Atlas de Pierre Visconti, junior de Gênes, 1418 (Bibliothèque impériale de Vienne); Andrea Bianco (Marciana de Venise); Giovanni Martiniès, 1571; Giacomo Scotto de Levante, 1592; Samson d'Abbeville, 1652;

d) Portulan de Lorenzo Gaddiano, 1531 (Laurentienne de Florence);

e) Cartes nautiques de Pietro Visconti, senior, 1311 (Archives de Florence); Francesco Pizzigani, 1373 (Ambroisienne de Milan); Battista Agnesi, 1554 (Marciana).

Extrait du Rapport de M. Arthur de Claparède sur les Congrès de Gênes et de Huelva.

(Résumé.)

Parti de Genève le 15 septembre par la ligne des Eaux-Vives, nous trouvâmes M. Ernest Strœhlin à Saint-Maurice en Valais. Vos délégués passèrent la nuit à Brigue, franchirent le lendemain le Simplon par une de ces radieuses journées d'automne qui font souvent de cette saison la plus belle partie de l'année à la montagne, et s'arrêtèrent à Novare, vieille ville intéressante à bien des égards, aux portes de laquelle se livra le 23 mars 1849 cette désastreuse bataille qui put faire croire un moment à l'asservissement définitif de l'Italie.

A Gênes, où elle arriva le 17 septembre, la délégation genevoise fut complétée par l'adjonction de M. Émile Chaix, venu directement de Genève par la ligne du Mont-Cenis.[1] Le même soir une réunion familière *(riunione*

[1] M. Chaix ne tarda pas à quitter Gênes pour se rendre en Sicile afin d'étudier sur place l'éruption de l'Etna.

amichevole) rassemblait dans la salle des redoutes du théâtre Carlo Felice plus de cent cinquante congressistes accourus de tous les points de l'Italie, et un grand nombre de délégués des Sociétés de Géographie étrangères, invitées au Congrès.

Le premier Congrès *national*[1] italien de géographie avait été convoqué par la Société de géographie de Rome et par la municipalité de Gênes, en commémoration du IVme centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Il fut solennellement inauguré le dimanche 18 septembre, à 10 heures du matin, par le marquis Giacomo Doria, sénateur, président de ladite Société, dans le grand « hall » central du palais de l'Université, en présence de S. A. R. le prince Thomas de Savoie, duc de Gênes, président d'honneur du Congrès. L'après-midi du dimanche fut employée à constituer les trois sections du Congrès : 1° *Géographie scientifique ;* 2° *Géographie économique et commerciale,* et 3° *Enseignement de la géographie,* excellente division qui, en réduisant à trois le nombre des groupes, atténue autant que possible l'inévitable inconvénient de la simultanéité des séances. Disons d'ailleurs d'emblée que l'organisation tout entière du Congrès a été parfaite — elle mérite d'être louée sans réserve — et fait le plus grand honneur au marquis Doria, son président, et aux secrétaires, en particulier à MM. le commandeur Dalla Vedova et le professeur Vinciguerra dont la compétence, le zèle, l'activité et la courtoisie ont été au-dessus de tout éloge.

Comme dans tous les Congrès scientifiques, c'est dans les sections que s'est fait le travail le plus profitable. Nous ne pouvons malheureusement pas vous en donner un compte même succinct, car le Congrès n'avait pas moins de quarante-sept rapports ou communications à l'ordre du jour de ses sections, sans parler des sujets qui ont été intercalés au dernier moment. Il a tenu, en comptant les séances d'ouverture et de clôture et celle qui a été consacrée à la commémoration de Christophe Colomb, huit séances plénières

[1] Le Congrès de Venise en 1881 était un Congrès international.

dans l'aula (la première a eu lieu dans le « hall » central) de l'Université, et dix-neuf séances de sections dans des salles de facultés. Mais nous ferons une mention spéciale de quatre conférences remarquables faites en séances générales.

Ce sont celles de M. Candeo, sur son voyage d'exploration dans la péninsule des Somalis, accompli de concert avec le capitaine Baudi de Vesmes lequel assistait à la séance ; de M. Elio Modigliani, jeune et hardi voyageur qui a fait un captivant récit de ses récentes explorations de l'île Engano, voisine de Sumatra, d'où il a rapporté les belles collections ethnographiques que nous avons admirées à l'Exposition géographique ; enfin de MM. les professeurs Taramelli et Pigorini qui ont fait deux conférences, l'une sur la vallée du Pô à l'époque quaternaire, l'autre sur les premiers habitants de la même vallée...

...La séance du dimanche matin 25 septembre, dernier jour du Congrès, a été consacrée à la commémoration de Christophe Colomb. Les délégués étrangers avaient été invités à désigner un représentant par nationalité pour faire l'éloge de Colomb, chacun devant parler dans sa langue maternelle et pendant cinq minutes au maximum, en suivant l'ordre alphabétique assigné à chaque pays par son nom italien. Le duc de Gênes assistait à la cérémonie. Après un remarquable discours de M. Dalla Vedova, secrétaire général de la Société italienne de géographie, douze orateurs se sont fait entendre en diverses langues. Ce fut M. Hæfliger, délégué de la Société de géographie de Berne qui, en sa qualité de doyen d'âge des Suisses présents au Congrès fut chargé par ses collègues de prendre la parole en leur nom. Cette cérémonie dont le bizarre programme pouvait susciter quelques doutes, réussit à merveille. Elle dura plus d'une heure et eut un plein succès. Elle se termina par une ovation au major Casati, l'intrépide compagnon d'Emin pacha, à qui le duc de Gênes remit la grande médaille d'or de la Société italienne de géographie.

L'après-midi du même jour on entendit les rapports des jurys des trois sections de l'Exposition géographique, puis le Congrès fut clôturé par le marquis Doria après quelques paroles de remerciements adressées au nom des congres-

sistes par Mme la comtesse Ouvaroff, président de la Société d'archéologie de Moscou.

En résumé, ce premier Congrès national des géographes italiens a été un vrai succès et il mérite de servir de modèle aux congrès futurs tant pour l'excellence de l'organisation que pour l'ampleur et le sérieux des discussions. C'est, nous l'avons déjà dit, à MM. le marquis Doria, le commandeur Dalla Vedova et le professeur Vinciguerra qu'en revient principalement l'honneur. A eux s'adressent donc tous les remerciements de la délégation genevoise, ainsi qu'à M. le baron Podestà, sénateur, syndic de la ville de Gênes. La cité superbe a fait grandement les choses, car en huit jours, sans parler d'une soirée au *Palazzo reale*, chez S. A. R. le duc de Gênes, et d'une charmante promenade en mer le long des deux *Riviera*, à bord de l'*Ortigia*, de la Société générale de navigation italienne, frété pour la circonstance, les congressistes ont été invités à deux soirées au *Municipio*, à une représentation de gala au théâtre Carlo Felice et à un dîner de deux cent cinquante couverts, présidé par le baron Podestà, dans la salle des redoutes du dit théâtre.

On se rappelle que sur la proposition du général Annenkoff, le Vme Congrès international des sciences géographiques, réuni à Berne au mois d'août 1891, avait émis le vœu que toutes les sociétés de géographie envoyassent des délégués d'abord à Gênes, puis à Huelva, pour célébrer le IVme centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Le 28 septembre l'*Alfonso XIII* (capitaine Jaureguizar) de la Compagnie transatlantique espagnole de Barcelone, superbe paquebot de 7000 tonnes, de construction anglaise, arrivait à Gênes, envoyé par le gouvernement espagnol, pour prendre à son bord les délégués devant aller à Huelva. L'*Alfonso XIII* appareilla le 30 septembre, à 10 heures du matin, avec vingt-trois passagers.

Le 1er octobre vers midi, nous mouillions dans le port de Barcelone où l'Alcade de la ville et un membre de la municipalité nous attendaient pour nous faire les honneurs de la cité. Le soir l'*Alfonso XIII* levait l'ancre et arrivait le 3, à deux heures de l'après-midi, en rade de Cadix,

après avoir côtoyé le littoral de Valence et de Murcie et passé en vue de Gibraltar, de Ceuta, d'Algésiras, de Tanger et de Tarifa que nous dévorions tour à tour du regard.

Cadix, perle éblouissante sertie dans un double azur, celui du ciel et celui de la mer, est la ville la plus blanche qui soit au monde. Nous y passâmes trois jours. Là, nous quittâmes l'*Alfonso XIII*, pour monter à bord d'un navire d'un tirant d'eau un peu moins considérable. Encore l'*Antonio Lopez* (capitaine Moret), ainsi nommé du fonda-dateur de la Compagnie transatlantique espagnole, après avoir franchi la barre de Huelva le 6 octobre, dut-il attendre jusqu'au 17, une marée particulièrement forte, pour pouvoir la passer en sens inverse. Jamais si gros navire n'était arrivé en rade de Huelva : aussi sa venue fut-elle un événement pour les Huelviens. Six cents personnes au moins, montèrent à bord le visiter l'après-midi du dimanche qui suivit son arrivée.

Pendant toute la durée du Congrès des Américanistes nous demeurâmes à bord de l'*Antonio Lopez* et c'est avec un vif sentiment de gratitude envers le gouvernement espagnol que nous nous rappelons la royale hospitalité dont nous avons joui sur ce beau navire, en compagnie des autres délégués venus de Gênes. L'arrivée de M. Modigliani, qui avait fait en chemin de fer le long voyage de Gênes à Huelva et qui fut logé à bord, porta à vingt-quatre le nombre des membres de la « Famille Lopez »[1], pour nous

[1] Voici la liste de ses membres : M. le baron A. E. Nordenskiöld, président de la Société d'anthropologie et de géographie de Stockholm; Mme la comtesse Ouvaroff, président de la Société d'archéologie de Moscou et ses filles Mlles Catherine et Pauline Ouvaroff; MM. Elio Modigliani, Salvadori et Stephen Sommier, délégués de la Société italienne de géographie ; M. le Dr E. Hamy, de l'Institut de France, et M. Henri Cordier, professeur à l'École spéciale des langues orientales, à Paris, délégués de la Société de géographie de Paris, et Mme Henri Cordier; M. l'abbé Cazauran, délégué de la Société d'archéologie du Tarn-et-Garonne; Mme Zélia Nuttall, déléguée du Peabody Museum de Cambridge (Massachussets) et son frère, M. le Dr George Falkiner Nuttall de Baltimore; M. Ludovic Drapeyron, délégué de la Société de topographie de France, et Mme Drapeyron, sa mère ; M. le Dr A. Bosco,

servir de l'expression employée un jour par M[me] la comtesse Ouvaroff et qui ne tarda pas à être adoptée par tous les passagers

Le IX[me] Congrès des Américanistes (président M. Fabié. ancien ministre des colonies d'Espagne; secrétaire général M. Zaragoza), a été ouvert solennellement le 7 octobre, à 11 heures du matin, dans le cloître du couvent de Santa Maria de la Rabida — où Colomb avait trouvé un asile il y a quatre siècles — par un remarquable discours de M. Canovas del Castillo, président du Conseil des ministres et président d'honneur du Congrès. Les allocutions de MM. le D[r] Hamy et Lucien Adam, délégués de l'Institut de France, et de Mgr Saenz, évêque de Badajos, méritent aussi une mention.

Les séances suivantes ont eu lieu à Huelva, dans la grande salle de l'hôtel Colon. Il serait malaisé d'en rendre compte. Les discussions étaient en général très courtes et les auditoires peu nombreux, quoique dix-neuf cents personnes eussent retiré leur carte de congressistes et que plusieurs centaines d'entre elles fussent venues à Huelva.

Nous devons toutefois citer les noms de MM. Delgado, directeur des archives de Séville et Penck, de Vienne, et de M[me] Z. Nuttall, dont les communications ont offert un très grand intérêt. Ajoutons qu'à réitérées fois nous avons entendu exprimer le regret — et nous l'éprouvions nous-mêmes plus que personne — que notre ancien président, M. Henri de Sausure, n'ait pas pu se rendre au Congrès pour y présenter ses derniers travaux d'Américaniste.

A Huelva, comme à Gênes, la délégation genevoise s'est bornée à exprimer en séance plénière (à Huelva il n'y en avait pas d'autres), par l'organe de son chef, les salutations de la Société de géographie de Genève, ses vœux pour la

délégué du Bureau de statistique, à Rome; Don Domingo Marti y Gofau, et Don Mascaro Gauran, délégués de la municipalité de Barcelone; M. Hæfliger, délégué de la Société de géographie de Berne; M. Th. Zobrist, délégué de la Société de géographie de Neuchâtel; M. Arthur de Claparède et M. le professeur Ernest Strœhlin, délégués de la Société de géographie de Genève; enfin deux correspondants de journaux de Gênes, M. Laura, de *L'Epoca*, et M. Panizzardi, du *Caffaro*.

réussite du Congrès, ses vifs remerciements pour l'accueil fait à vos représentants et à offrir quelques publications.

On assure qu'il paraîtra six volumes d'actes du IXme Congrès des Américanistes. Les travaux qui auraient dû être présentés et qui n'ont été qu'annoncés, seront publiés *in extenso.* La science n'y perdra rien et, à vrai dire, il vaut mieux qu'il en soit ainsi. — A Huelva, l'attention était ailleurs et aucun travail de longue haleine, sauf celui de Mme Nuttall, n'a pu être présenté.

Les fêtes absorbaient tout et, à partir de l'arrivée de la Cour, le Congrès passa au second plan. Il a été clôturé le 11 octobre en séance royale par M. Canovas del Castillo, en présence de S. M. la reine-régente, à laquelle le baron Nordenskiöld exprima les vœux et les remerciements des congressistes, en particulier de ceux qui, depuis Gênes, étaient les hôtes du gouvernement espagnol.

Voici d'ailleurs une brève énumération des fêtes qui se sont succédées à Huelva du 7 au 12 octobre : le 7, après la séance d'inauguration du Congrès, grand banquet dans le monastère même de la Rabida, excursion à Palos, et le soir, bal à l'hôtel Colon à Huelva : le 8, représentation de gala au théâtre Colon ; le dimanche 9, le matin, grand'-messe en plein air, sur la place de la Merced ; le soir, banquet, offert par le gouvernement, et bal dans les salons du *Circulo mercantil y agricola* ; le 10, excursion en mer à la rencontre de l'escadre royale, et le soir, illumination de la ville, de la rade et des navires ; le 11, *Te Deum* royal, réception à la cour (au palais de la *Diputacion provincial*), cortège civique en présence de LL. MM. : thé et bal de cour et illumination : le 12 enfin *Te Deum* à la Rabida, inauguration du monument de Colomb en présence de LL. MM., et le soir nouvelle illumination.

On conçoit qu'avec un pareil programme, il restât peu de temps pour le travail...

Ces solennités ont admirablement réussi et comme nous vous le disions déjà, il y a quinze jours, ce glorieux centenaire laissera un impérissable souvenir à ceux qui ont eu le privilège d'y prendre part. [1]

[1] Voir pour plus de détails, en attendant la publication des actes

SÉANCE DU 6 JANVIER 1893

Présidence de M. le prof. Paul Chaix, Président.

M. le pasteur Jacques *Ehni* est reçu à l'unanimité au nombre des membres effectifs.

Communication de M. Alfred Bertrand :

Tientsin, Péking, la grande Muraille de Chine, Résidence impériale de Djehol (Mongolie intérieure). les Tombeaux des Mings, la Passe de Nan-Koou. — Souvenirs de voyage.

Mesdames et Messieurs,

Je vous proposerai aujourd'hui de bien vouloir m'accompagner dans le nord de la Chine : si vous n'avez pas d'objections, nous nous embarquerons à Changhaï d'où nous remonterons la mer Jaune pour arriver par le fleuve Peïho à Tientsin ; de là nous irons à Péking et après nous y être reposés quelques jours, nous continuerons notre route en prenant la direction nord-est. Nous traverserons la véritable Grande Muraille de Chine à Koupeï-koou pour atteindre Djehol, l'une des villes importantes du territoire de ce nom (ancienne Mongolie Intérieure).

Pour effectuer notre retour à Péking, nous décrirons un crochet au sud-ouest et nous visiterons en passant les tombeaux des Mings, où sont ensevelis les empereurs chinois de la célèbre dynastie de ce nom. N'oublions pas de mentionner dans notre itinéraire l'abrupte passe de Nankoou, dont l'accès est aussi défendu par une muraille que beaucoup de voyageurs prennent à tort pour la Grande Muraille de Chine. Ce récit aura une certaine actualité vu

des deux Congrès, les lettres que M. de Claparède a adressées de Gênes et de Huelva au *Journal de Genève* et qui ont paru dans les nos des 23, 27 et 30 septembre, 29 octobre et 2 novembre 1892, ainsi que son Rapport sur la marche et l'activité de la Société de géographie en 1891-92, dans le présent *Bulletin*, p. 5 et suiv.

les troubles suivis d'un terrible massacre de chrétiens, catholiques cette fois, qui se sont perpétrés en 1891 et qui ont eu un douloureux retentissement dans le district de Djehol; comme vous le savez sans doute, une rupture diplomatique a été sur le point d'éclater entre la Chine et plusieurs grandes puissances de l'Occident.

Les missionnaires protestants et catholiques, actuellement au nombre de plusieurs centaines, se sont graduellement répandus dans presque toutes les parties de l'Empire, fondant des hôpitaux, les seuls qui existent en Chine, des écoles, etc.; leurs convertis se comptent par centaines de mille.

Grâce à leurs sentiments de dévouement et d'abnégation, les missionnaires sèment à pleines mains le bon grain de la charité chrétienne, parmi les trois ou quatre cent millions d'êtres humains qui peuplent cet immense Empire du Milieu que nous ne faisons qu'effleurer aujourd'hui, et où nous coudoyons pourtant presque à chaque pas des misères physiques (pour ne parler que de celles-là) dont les Chinois ne s'inquiètent pas. Si elles étaient mises plus en évidence, elles exciteraient sûrement d'une manière plus générale la pitié de l'Europe chrétienne, même chez ceux de ses habitants qui bénéficient sans les apprécier à leur juste valeur, des bienfaits de tous genres répandus parmi les civilisations qui ont le christianisme à leur base.

Avant d'aborder la narration de mon voyage, permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de vous transcrire un article se rapportant à ces massacres qui ont eu lieu à la fin de 1891 au nord de la Grande Muraille de Chine, et dont le récit a été envoyé par un témoin oculaire au journal anglais le *Times*, journal qui sans doute peut faire autorité en cette matière :

Il y a en Mongolie deux sectes, les Taoïstes et les Rationalistes, dont les membres sont, pour leur méchanceté et leur injustice reconnus dans tout le pays comme infâmes. L'un de leurs chefs nommé Hu-Yong était en particulier devenu la terreur de la population à cause de ses habitudes de brigandage; se trouvant un jour surveillé de trop près par les mandarins, il s'enfuit à Sankiatz où il avait beaucoup de partisans et où il put, grâce à leur aide, continuer sa vie de rapine.

La moisson ayant été presque nulle cette année-là, les habitants de ce district furent bientôt réduits à la misère; poussés par la faim ils demandèrent à de riches marchands de leur céder du riz, promettant de le payer dans la suite; les marchands accédèrent à cette requête et fixèrent un jour où le riz serait livré; pendant ce temps ils s'assuraient du secours de Hu-Yong. Quand deux jours plus tard une longue file d'hommes et de femmes, sacs en mains, se dirigea vers l'entrepôt du riz, ils trouvèrent le bandit devant la porte. Il y eut un moment d'hésitation, mais la faim se montre plus forte que la peur; ils se jettent sur cet homme et le foulent aux pieds jusqu'à ce qu'il meure. Craignant les conséquences de leur acte et redoutant les vengeances de ses partisans, les coupables rejettent le crime sur les chrétiens; sans approfondir les choses, les Rationalistes accueillent cette rumeur et bientôt des menaces de mort sont ouvertement prononcées contre les chrétiens; une émeute est imminente.

Ces derniers envoient message sur message aux autorités locales pour implorer leur protection; c'est en vain. Quelques jours plus tard une foule violente se rue à Sankiatz sur la résidence des missionnaires; elle s'empare du prêtre Ling et vole tout ce qui lui tombe sous la main; le feu est mis à l'église ainsi qu'à la maison des missions et à l'orphelinat; tous ceux qui vivaient là sont mis à mort.

Le père Ling est traîné vers un temple où il est fortement attaché à un pilier; on veut l'obliger à apostasier mais il reste ferme; il est alors tué d'un coup de feu et mis en pièces; les meurtriers arrachent de son corps pantelant le cœur, le foie, les poumons et les fixent comme un horrible trophée au sommet du pilier.

Après cet exploit qui coûte la vie à environ une centaine de familles chrétiennes, ces brigands portent leurs pas plus loin vers Pingchunchow; les chrétiens demandent de nouveau du secours, mais inutilement; alors les émeutiers envoient un message au magistrat afin qu'on les laisse brûler et détruire les maisons des chrétiens. Cette étrange autorisation leur est accordée, ils entrent alors dans la ville et brûlent l'église, l'orphelinat ainsi que les maisons

appartenant aux fidèles; loin de s'y opposer et dans l'espoir de partager le butin, les magistrats et les soldats du Yamen engagent les brigands à rechercher tous les chrétiens et proclament que toute personne qui leur donnerait asile serait traitée avec la dernière rigueur; de plus, le complaisant mandarin répand le bruit qu'une quantité d'ossements d'enfants dévorés par des étrangers cannibales étaient cachés dans la maison des missionnaires. Le mouvement s'étend alors très rapidement et bientôt tout contrôle officiel est impossible; les rebelles en profitent pour saccager d'autres localités et en massacrer les malheureux habitants. Les troupes impériales dépêchées enfin pour mettre un terme à ces abominations, sont accusées d'avoir fait autant de mal aux populations éprouvées que les émeutiers.

Maintenant, Mesdames et Messieurs, j'entame le récit de mon itinéraire en Chine (épisode d'un voyage de longue durée que je fis il y a quelques années). J'emprunterai dans le cours de ce travail plusieurs citations géographiques et historiques à l'ouvrage de M. E. Reclus; les plus importantes seront mises entre guillemets.

22 avril. — Nous nous sommes réveillés, mon ami B. et moi, navigant sur la mer Jaune à bord du *Leeymen*, vaisseau de la China Merchant Steam Navigation Company, sur lequel nous nous étions embarqués hier au soir, à Changhaï à destination de Tientsin. Ah! la mer Jaune! comme elle mérite bien son nom; ce n'est que plus tard, lorsque nous nous éloignons des grands bancs de sable, que la mer revêt sa belle robe bleue que nous aimons tant. La mauvaise réputation de la mer Jaune ne s'est pas démentie pendant notre traversée, et, eu égard à un fort vent debout, qui s'est surtout fait sentir en doublant le promontoire de Chantoung, nous n'arrivons que le 25 dans le golfe du Petchili où nous retrouvons le calme ainsi que le soleil.

Le 26 nous mouillons devant l'embouchure du Peïho que nous devons remonter pour arriver à Tientsin: la barre du fleuve est peu profonde grâce au limon que ce

fleuve charrie souvent avec lui; le capitaine me dit avoir été obligé d'attendre une fois sept jours avant de pouvoir la franchir. Afin de ne pas se retrouver dans le même cas, il fait décharger aujourd'hui deux mille sacs de riz; ainsi allégés nous levons l'ancre dans l'après-midi et nous passons heureusement la barre.

A l'entrée du fleuve nous voyons les forts de Takoou qui furent si brillamment enlevés par les troupes anglo-françaises en 1858 et 1860; ils ont été reconstruits et ils sont armés de canons.

L'horizon obscurci par d'épais nuages de poussière jaunâtre nous laisse entrevoir sur les deux rives une plaine aride, nue, ainsi que des villages dont les huttes sont construites en boue. La couleur des étoffes vertes, rouges, etc. dont sont revêtus les Chinois que nous apercevons sur terre ferme, tranche d'une manière curieuse sur ce fond uniformément gris. La monotonie de la plaine n'est rompue que par les nombreux tombeaux qui émergent ici et là du sol.

Des jonques suivent le fil de l'eau; malgré les grands yeux noirs qui ornent leurs proues relevées, elles se jetteraient infailliblement sur nous sans les avertissements continuels de la sirène. En effet ce ne sont que coudes et sinuosités infinis; à un moment donné le tournant est si brusque que notre colosse est forcé de s'arrêter. Une escouade de matelots descend à terre; par le moyen de forts câbles qu'ils fixent au rivage, ils font exécuter un tour de rotation au brave *Leeymen* qui ne tarde pas à reprendre sa course, et nous voici à « Tientsin, l'une des villes chinoises ouvertes aux étrangers, le port où les Européens obtinrent pour la première fois dans ce siècle, par le traité de 1860, le droit de libre exploration de la contrée.

Tientsin ou le Gué du ciel est le port de tout le Petchili et en même temps celui de toute la Mongolie et de la Baïkalie russe: Tientsin est devenue l'une des grandes cités de la Chine; sa population est évaluée à près d'un million d'habitants; c'est dans cette ville que le gouvernement chinois a établi le dépôt général du sel dont il a le monopole et les magasins de céréales qui servent à l'approvisionnement de Péking. »

Mais malgré tous ces avantages, dès que nous nous écartons dans nos courses de Tzekhoulin (Bosquet des Bambous, c'est ainsi qu'est nommé le quartier où résident les étrangers), et que nous entrons dans la ville chinoise proprement dite, nous pouvons constater de visu la misère régnante parmi cette population qui se presse dans ces rues sales; des mendiants atteints de maladies horribles sont couchés sur le bord du chemin sans que personne ne se soucie d'eux. Combien d'observations caractéristiques nous pourrions aussi faire sur ces hommes à longues tresses et revêtus de costumes aux couleurs voyantes qui nous entourent de toutes parts. En voici un habillé d'étoffes sombres, qui placidement fait mouvoir des castagnettes; c'est un pédicure qui réclame des pratiques. Là, un porteur d'eau allant au petit trot, avec ses deux seaux, qu'il tient en équilibre au bout d'un long bambou; plus loin un mandarin se prélasse dans son palanquin.

Nos sens olfactifs demandent grâce depuis longtemps; ils se révoltent décidément lorsque nous passons devant les étalages des marchands de victuailles avec leurs corbeilles remplies d'œufs pourris dont les Chinois se montrent très friands. Des poissons empilés, des canards entiers et rôtis, pendent aussi à la devanture des échoppes.

Les hommes aux pommettes saillantes, aux yeux bridés, ont la tête rasée, excepté le bas et le sommet du crâne, d'où part leur longue tresse dont ils ont grand soin; ils sont à l'ordinaire coiffés d'une petite calotte noire et ronde, ou bien, lorsqu'ils sont en toilette, d'un feutre mou très long et qui prend la forme de la tête. Ils sont revêtus d'une ample tunique de drap de différentes couleurs suivant leur condition, c'est pourtant la bleue qui domine, les manches en sont très larges. Quant à la culotte elle est assez étroite et des bas blancs en recouvrent les extrémités; ils sont chaussés de pantoufles de couleur à semelles très épaisses.

Les femmes chinoises portent à l'ordinaire une tunique montante qui descend jusqu'au-dessous des genoux; de larges pantalons complètent leur toilette qui est encore rendue plus caractéristique par la minuscule chaussure qui renferme leurs pieds déformés. « Lockaw indique l'année

925 comme l'époque à laquelle cette pratique commença. La mutilation du pied féminin est devenue pour la Chinoise le signe distinctif de la bonne société; même les parents qui blâment cette coutume barbare, y condamnent leurs filles afin de ne pas les exposer presque inévitablement au célibat. C'est à un âge très jeune que l'on entoure de bandelettes les pieds de ces malheureuses petites filles pour en replier les orteils, relever en arc le cou-de-pied et arrêter le développement des muscles; il faut que le soulier, disposé en sorte que le moignon y paraisse encore plus petit qu'il n'est, atteigne seulement 7 1/2 centimètres de longueur; la jambe même participe à l'atrophie provoquée dès l'enfance et forme avec le pied un fuseau droit sans mollet. La femme chinoise est ainsi estropiée pour le reste de ses jours; cela lui donne une démarche spéciale, très peu gracieuse, que les poètes chinois comparent aux ondulations du saule agité par le zéphir. » Les dames mandchoues seules doivent à la dignité de leur race de ne pas se conformer aux mœurs de la nation vaincue.

Les coiffures varient à l'infini. En voici une particulièrement originale : les cheveux sont ramenés sur les deux côtés de la tête comme des cornes de mouton et des fleurs sont piquées dans les intervalles. Les femmes de condition se laissent en outre croître un ou plusieurs ongles d'une manière démesurée : pour ne pas les casser elles les renferment dans des étuis en verre, voulant par là bien attester qu'elles ne travaillent jamais de leurs mains. Elles aiment aussi à se couvrir le visage d'un fard couleur fleur-de-pêcher.

Puis, voilà l'église en ruine des Lazaristes missionnaires et l'enclos où était naguère le consulat de France, où dorment actuellement de leur dernier sommeil les missionnaires, les sœurs de charité, victimes de leur dévouement, ainsi que de nombreux étrangers tués dans de précédents massacres en 1870 par des Chinois fanatiques.

Avant de quitter Tientsin, je veux encore vous communiquer un article du *Times* qui, en 1891, donnait un aperçu très juste de la situation de ce pays; dès lors elle ne doit pas avoir beaucoup changé. Tientsin est le véritable rempart de Péking; c'est dans cette vieille cité chinoise que

réside le plus grand homme d'État du Céleste empire, Li-Hung-Chang, de réputation européenne, qui tient les destinées de la Chine dans ses mains.

Li-Hung-Chang est un homme âgé de 70 ans, de taille superbe, droit comme un chêne, dur comme le roc, capable de supporter beaucoup de fatigue et toujours à la brèche. Son pouvoir n'est pas limité seulement au gouvernement de la grande province du Petchili qui reste spécialement dans ses attributions, il s'étend dans l'empire entier.

Par l'une des plus étranges anomalies dans ce pays encore barbare, où la volonté des mandarins semble être la loi, où l'empereur qui est le chef politique suprême, cumule tous les emplois, la théorie constitutionnelle que le souverain règne mais ne gouverne pas, est appliquée dans toute sa force.

Le jeune souverain, à peine sorti de l'enfance, représente à Péking la monarchie. Il est une espèce de surnuméraire assis sur un trône, renfermé dans l'enceinte des hautes murailles de son palais, un personnage invisible et muet, un mythe, une fiction, un rêve. Quelques personnes voudraient faire croire que l'impératrice douairière a été capable d'accaparer tout le pouvoir qui logiquement devait être l'apanage de son fils. Elles nous montrent auprès d'elle le fameux Tsung-li-yamen, une assemblée de censeurs qui rappelle les conseils secrets des républiques italiennes à l'époque de la Renaissance, à côté des ministres et des princes de la famille impériale.

Tout cela existe, il est vrai, à Péking, et tous ces personnages délibèrent ; mais, c'est à Tientsin que, en réalité, sont tenues les rênes du pouvoir.

Son Excellence Li-Hung-Chang est le seul maître. Il a dans ses mains et contrôle tous les services de la monarchie chinoise : commerce, armée, marine, diplomatie, police générale. — Sa fortune privée est considérable ; les hauts emplois militaires, administratifs, relevant de la justice, sont remplis par des personnes qui lui sont dévouées.

Pendant des années ce vigoureux vice-roi a gouverné adroitement ; aujourd'hui il est, plus que jamais néces-

saire pour lui, qu'il soit à la hauteur de la situation. Les émeutes en Chine ne sont plus un fait accidentel, un événement local qui puisse être négligé : elles montrent aujourd'hui des signes certains d'organisation et de discipline; les Kolao-Hui qui ont des ramifications dans tout l'empire, forment un pouvoir insurrectionnel qui s'élève hardiment en face de l'autorité régulière; que fera le vice-roi pour les réduire à néant ?

De graves rumeurs mises en circulation, ont atteint la province du Petchili qu'il administre. — Les missionnaires, ainsi que les autres Européens dispersés dans les nombreux districts avertissent leurs consuls qu'ils courent des dangers ; les consuls ont été visiter le vice-roi et lui ont fait promettre de prendre toutes les mesures nécessaires afin de prévenir les émeutes. Li-Hung-Chang s'est engagé à réprimer sévèrement toute tentative de désordre ; il a donné des instructions en conséquence à tous les fonctionnaires et mandarins placés sous sa direction mais, est-ce que ces mandarins sont assez forts pour faire respecter les ordres qu'ils ont reçus ; s'ils ne sont pas eux-mêmes les complices des rebelles et des chefs de la révolte, est-ce qu'ils ne laisseront pas ces hommes accomplir leur œuvre de destruction, sans essayer de les réprimer ? (C'est du reste, justement ce qui est arrivé au nord de la Grande Muraille. A. B.)

Ce n'est pas la province seule qui craint un soulèvement, mais la capitale même, ainsi que Tientsin ; dans cette dernière ville, les résidents des concessions anglaises et françaises ont pris les mesures nécessaires pour leur protection ; ils ont formé un corps de volontaires comprenant non moins de sept nationalités qui oublient leurs rivalités en face du danger commun : Anglais et Russes, Allemands et Français fraternisent cordialement, cordialité qui s'étend aussi à leurs représentants officiels.

Cette unité ne peut pas manquer d'avoir une influence salutaire sur les autorités chinoises ; les étrangers habitant Tientsin ne courent pas actuellement de grands dangers tant que Li-Hung-Chang reste à son poste ; non pas que le vice-roi manifeste une très tendre sympathie pour les Européens, loin de là, mais il les défendra parce que cela

entre dans son intérêt, et les chefs de la révolte ne sont pas ignorants de ce fait.

Malheureusement, Li-Hung-Chang est âgé : personne ne sait ce qui arrivera après lui.

J'ai eu l'occasion, dit l'auteur de cet article, de constater les vues du ministre de France à Péking, qui est de retour à son poste après un congé de près d'une année. Comme cela est bien connu, M. Lemaire a débuté il y a environ trente ans, et a passé la plus grande partie de sa vie en Chine : érudit accompli pour tout ce qui regarde ce pays, il déchiffre les vieux textes et lit les plus anciens poèmes. Il parle le chinois actuel, soit le langage du plus haut des mandarins ou du plus bas des coolies ; outre cela, il a l'expérience des hommes de cette contrée de l'Extrême-Orient qui diffèrent si complètement de nous dans leurs coutumes, leurs manières de vivre, de penser et d'agir.

Il sait lui-même que la tromperie est élevée en Chine au rang d'une institution ; c'est contre la tromperie que lui, ainsi que ses collègues du corps diplomatique, vont avoir à combattre. Il y aurait inégalité dans cette lutte, si les combattants devaient se contenter d'échanger entre eux des conversations ou des notes diplomatiques ; il se peut que les discours doivent céder la place au canon, argument d'un grand poids auprès des autorités chinoises. Il paraîtrait que le gouvernement de Péking commence à s'alarmer en constatant la tournure que prennent les événements, surtout par le fait qu'un accord unanime a été établi d'une manière très solide entre les différentes puissances. La situation générale n'a jamais été plus critique ou plus menacée ; c'est la première fois dans l'histoire des interventions étrangères à l'égard de la Chine que, sans exception, il se soit formé contre ce pays une coalition des grandes puissances européennes.

Laissons maintenant la parole à M. Lemaire : afin d'abréger nous ne traduirons que la dernière partie de sa conversation :

Il ne paraît pas, dit-il, que la cour de Péking soit suffisamment consciente du danger qui la menace ; il semble même que par sa mauvaise volonté, son indifférence, sa duplicité, sa conduite pusillanime ainsi que par son atti-

tude générale, elle fasse le jeu de l'insurrection chinoise, car elle n'est pas du tout pressée de donner la sanction du fait accompli à l'Édit impérial qui reste à l'état de lettre morte. Deux ou trois coolies, peut-être innocents, ont été saisis n'importe où, et décapités ; ce n'est pas ce genre de satisfaction que nous réclamons et nous ne nous laisserons pas duper de cette manière.

La diplomatie chinoise s'imaginait qu'elle pouvait rire impunément de nos ultimatums lorsqu'ils revêtaient un caractère individuel et qu'ils émanaient d'une seule ou de deux puissances.

Renseignée par ses agents en Europe, représentée dans les Légations, elle était persuadée qu'une guerre avec la Chine serait impopulaire et impossible ; aujourd'hui l'accord unanime des grandes puissances européennes, autrefois divisées à ce sujet est un fait accompli. Le coup de grâce aux dernières illusions a été donné par l'Allemagne qui a été jusqu'à maintenant le conseiller secret et le protecteur moral du gouvernement chinois.

L'Allemagne, une nouvelle arrivée, cherche depuis vingt ans à étendre son influence au delà de ses frontières, au delà de l'Europe. Elle s'est installée en Chine, comme elle l'a fait partout ailleurs, sur la surface du globe.

Ses sujets, ses colons, grâce à leur persévérance obstinée, à leur habileté insinuante, grâce aussi aux qualités propres à leur race, ont été capables de s'assurer en moins de vingt ans une importante situation coloniale : à Tientsin en particulier, ils ont une grande influence. Ils sont nombreux dans les settlements anglais et français ; la Banque allemande est très prospère ; la maison Krupp a en mains une bonne partie du monopole de la grande industrie. Le commissaire des douanes impériales, l'un des hauts fonctionnaires de la Chine, est un sujet allemand ; son amitié avec le vice-roi Li-Hung-Chang est connue de tout le monde.

Les troupes chinoises ont des instructeurs allemands : le grand chef de l'École militaire impériale, sous la direction générale mais nominale de Son Excellence Lien-Tang, n'est autre que le major d'artillerie von Rutten. A l'arse-

nal de Takoou le chef artificier est Berlinois; ces exemples pourraient être multipliés.

D'après les remarques qui précèdent, il est facile de comprendre combien le gouvernement chinois a été désappointé lorsqu'il s'est rendu compte que l'Allemagne, qui avait été favorisée, changeait sa politique à l'égard de la Chine pour entrer dans les vues des autres puissances. Les diplomates européens cette fois-ci l'ont emporté sur les diplomates chinois; il ne reste plus d'autre alternative à ces derniers que de se soumettre; en un mot, capitulation ou ruine.

Je reprends de nouveau, mesdames et messieurs, le fil de mon voyage. Nous avons franchi en deux jours à cheval la distance qui nous sépare de Péking en passant par Yang-tsoun, Ho-si-vou, Sansien-waï, contrée à cette époque de l'année aride, nue, et qui contraste étrangement avec la ravissante traversée que nous avons faite récemment au Japon par les terres de Yokohama à Nagoya, le lac de Biva et la Mer-Intérieure de Kobé à Shimonoseki.

Nous suivons la route, si l'on peut appeler de ce nom une trace sillonnée d'ornières, qui longe en partie le Peïho; mais que de poussière!

Nos chevaux, selon toute probabilité, étaient de race mongole; le mafou (groom) qui nous accompagnait les nourrissait avec de la paille hâchée, du grain et du son humecté d'eau. « Péking, dans le dialecte mandarin, signifie : Résidence du Nord; elle fut ainsi désignée au commencement du XVme siècle par un empereur de la dynastie des Mings.

Le grand rectangle de Péking s'élève au milieu d'une plaine à 37 mètres d'altitude et à une faible distance du S.-E. de hautes collines, derniers contreforts des montagnes qui limitent au Sud le plateau de la Mongolie.

La superficie de Péking calculée par Wäber est de 6341 hectares, soit environ les $^4/_5$ de Paris dans l'enceinte de ses fortifications; il s'en faut de beaucoup que tout cet espace soit habité.

La Résidence du Nord se compose de deux cités juxtaposées qu'une haute muraille intérieure sépare l'une de l'autre. La cité septentrionale est la ville tartare ou mand.

choue; la cité méridionale est la ville chinoise. Le centre de la ville tartare est formé par une troisième ville également limitée par une enceinte dont les quatre portes s'ouvrent vers les quatre points cardinaux; c'est le quartier jaune, le lieu saint de la cité; il renferme le seul édifice de la Chine qui soit revêtu de porcelaine jaune, le palais impérial, constituant lui-même une quatrième ville inaccessible aux sujets du souverain.»

Nous logeons à l'unique petite hôtellerie tenue par un européen dans la rue des Légations et tout près de l'Ambassade de France.

Se réveiller à Péking fait une étrange impression; impression qui est loin de s'atténuer lorsque dans la matinée nous grimpons sur la muraille qui entoure la ville tartare et la sépare de la ville chinoise; mais n'y monte pas qui veut, car, lorsque nous posons le pied sur l'escalier qui mène à la poterne, le gardien nous fait comprendre qu'il y va de sa tête s'il laisse enfreindre les ordres sévères donnés à ce sujet par le prince Kungg. Toutefois nous parvenons à tourner la difficulté et nous pouvons jouir de la vue d'ensemble, depuis ce point d'où nous dominons la ville entière de Péking : au Nord, la ville tartare au centre de laquelle se trouve la ville impériale avec ses palais recouverts de porcelaine jaune. Au Sud la ville chinoise qui renferme dans son enceinte le Temple de l'agriculture et le Temple du ciel.

Vu depuis ici, Péking nous produit l'effet d'un vaste campement à cause de la quantité de terrains vagues perdus au milieu de la ville, sur lesquels paissent les mules et les chameaux.

Nous allons visiter l'ancien observatoire des missionnaires jésuites avec ses curieux instruments de bronze, de construction chinoise; je remarque tout particulièrement un globe céleste sur lequel est gravé le ciel de Péking. Ces instruments forment ,dit-on, la plus belle collection connue de bronzes chinois, c'est là que l'empereur Kanghi venait étudier l'astronomie.

Une pluie d'orage nous enlève à notre contemplation et nous force à regagner la rue des Légations, couverte comme la plus grande partie des rues de Péking, d'une forte couche

de poussière noirâtre qui se transforme alors en boue gluante. Le lendemain nous allons au Temple du ciel; nous traversons pour y arriver la ville chinoise dans presque toute sa longueur: voici une grande et large artère, ne l'appelons pas rue, sillonnée d'ornières; la terre en est noire; faisons remarquer que, comme l'eau manque à Péking, les arrosages, oh! horreur pour un Européen, se font avec les eaux d'égout qui courent à ciel ouvert.

Sur les deux côtés de la chaussée, les maisons chinoises aux toits recourbés, sont posées ici et là, sans ordre, et comme des tentes: une foule bariolée se presse devant les enseignes des échoppes.

D'innombrables mendiants dont quelques-uns sont entièrement nus et rongés par d'horribles ulcères, se traînent sur le sol, implorant une aumône des passants ou disputant leur nourriture aux chiens errants; ces malheureux élisent domicile sur certaines places, en particulier sur le pont qui relie la ville tartare à la ville chinoise; ils forment, paraît-il, une force dans la ville et se sont, à diverses reprises, mutinés.

Comme contraste, nous voyons passer de riches mandarins, fièrement campés dans leurs palanquins, portés par six ou huit coolies et entourés d'une escorte montée sur de fringants chevaux. Puis, voici une file de chameaux, au pas nonchalant. Plus loin, nous voyons un groupe de soldats appartenant sûrement à la cavalerie impériale irrégulière, car ils sont encore armés d'arcs et de flèches: l'artère est assez large pour qu'ils ne soient pas dérangés par les massives charrettes chinoises, recouvertes de toile blanche et attelées de mules, qui circulent incessamment. Comment, en un mot, décrire cette multitude affairée et bigarrée, ces cris bizarres, ces parfums mêmes, qui font d'une promenade dans les rues de Péking un spectacle unique en son genre.

Nous arrivons dans les terrains vagues, où nous voyons s'élever le Temple du ciel, ainsi que le Temple de l'agriculture; c'est le premier que nous voulons visiter.

Ces deux temples sont entourés de rangées d'arbres séculaires; les enceintes extérieures des deux parcs ont chacune plusieurs kilomètres de tour. Nous avons traversé

quatre enceintes différentes, parsemées de pagodes diverses; je me souviens, en particulier, du Palais de la méditation, où l'empereur se repose et se recueille pendant la nuit qui précède le sacrifice du bœuf. Nous voici enfin en face du vaste et magnifique autel des sacrifices avec ses trois gradins de neuf escaliers, le tout en marbre blanc.

Aujourd'hui, nous avons aussi parcouru la ville tartare qui est plus régulièrement percée que la ville chinoise; «naguère les descendants des conquérants mandchoux considérés comme appartenant à une race supérieure, étaient tenus de donner le bon exemple aux autres habitants de Péking; en conséquence, on ne voyait pas de tavernes dans la ville tartare et ses rues ne devaient être profanées par aucune procession funéraire venant du quartier chinois. »

Nous allons jusqu'à la lamaserie de Yung-ho-kung, habitée par plus de mille prêtres-lamas, revêtus de longues robes jaunes et rouges. Nous finissons notre journée en visitant un temple, consacré à Confucius, où l'on nous montre, gravées sur de grandes plaques de marbre, les maximes que doivent suivre ses disciples ; grâce à la religion fondée par Confucius, la Chine est restée stationnaire depuis deux mille ans. Quel rôle cet immense pays, avec sa population sobre, laborieuse, persévérante, pourrait jouer dans le monde, s'il était secoué de sa léthargie séculaire et vivifié par le souffle puissant du christianisme ; notons encore une fois en passant que, sans parler des autres confessions, plus de mille missionnaires protestants, leur nombre va toujours en progressant et s'est augmenté de 133 en une seule année, travaillent actuellement en Chine ; d'après le livre de Miss Guinness qui vient de paraître, les Missions de Bâle y compteraient 43 ouvriers.

4 mai. — Nous sommes de retour d'une excursion de deux jours, pendant laquelle nous avons visité le Yuang-ming-yuan (Jardin Splendide), plus connu par les Européens sous le nom de Parc du Palais d'été, résidence pillée en 1860 par les soldats anglo-français qui avaient battu l'armée chinoises devant Palikao, véritable musée d'architecture dont les ruines couvrent actuellement des kilomètres carrés. Il faudrait des pages et des pages pour en

faire la description, ce que je ne veux pas entreprendre.

Il est heureux pour l'art que les monuments les plus précieux de l'architecture chinoise, élevés par Kienloung dans le parc de Wan-chou-chan, aient été respectés; mentionnerai-je en passant le pont en marbre blanc dont l'unique arche a trente pieds de hauteur, ou celui de dix-sept arches, construit avec la même pierre; ou la pagode de Pali-Chuang à treize étages, ou bien encore le temple entièrement en bronze, dont j'ai la ravissante photographie sous les yeux en écrivant ces lignes; ce temple a huit mètres de hauteur et dix-neuf mètres de tour.

Est-ce que je parlerai de l'un des palais de Wan-chou-chan, dont l'accès est formé par deux rampes en losange, appliquées à une muraille d'une hauteur prodigieuse, dont l'entrée est gardée par deux énormes dragons, emblèmes de la puissance impériale.

Comment décrire l'impression de grandeur et en même temps du néant des choses humaines qui se dégage de cet amoncellement de ruines magnifiques, jetées à profusion dans ce parc immense.

Sur notre route, nous avons aussi visité le Temple de la cloche. Cette cloche est considérée comme l'une des plus grandes du monde; elle pèse plus de 50,000 kilogrammes; depuis sa base nous avons gravi vingt-sept marches pour arriver à la poutraison sur laquelle l'anneau qui la retient est fixé; tout un livre de la liturgie boudhique est gravé sur ses flancs.

Nous avons déjeuné à midi à la Légation de France, où nous avons entendu beaucoup de choses intéressantes sur la Chine et sur ses habitants. Nous dînons ce soir à Péking chez M. S., un Européen, établi à poste fixe dans l'Empire du millieu; il a épousé une Chinoise chrétienne. Pour faciliter ses courses dans l'intérieur, il a adopté le costume chinois, sans oublier une longue tresse artificielle qui part de son crâne rasé.

Quel rôle cette fameuse tresse joue dans la vie d'un enfant du Céleste Empire!

Un chinois qui sait vivre, quand il parlera à son supérieur ne la laissera pas enroulée sur le sommet de sa tête ou autour de son cou, comme il aime à le faire lorsqu'il

est chez lui, mais il la déroulera. Couper la dite tresse est l'une des pénalités qu'il redoute le plus. Dernièrement, le cocher qui nous conduisait avait entremêlé la sienne de fils blancs parce qu'il était en deuil.

Même chez les gens du peuple qui en général ne prennent pas grand soin de leur personne, la tresse est propre, luisante, et les coiffeurs en plein vent qui transportent leur échoppe d'une place à l'autre ont fort à faire.

Nous avons la bonne fortune d'assister pendant notre repas à la visite du prince Loo, roi de la tribu mongole des Alghans ; il a épousé la fille du prince Kungg, l'un des membres de la famille impériale. Homme dans la force de l'âge et à figure sympathique ; suivant le grand cérémonial chinois, il porte en entrant et en sortant ses poings fermés à la hauteur de son front ; salutation appelée *tchin-tchin.*

7 mai. — Ce matin de bonne heure nous nous mettons en route pour la Grande Muraille que nous traverserons suivant notre itinéraire pour arriver à Djehol.

Notre caravane se compose de trois lourdes charrettes (*Tchaos*) recouvertes de toile, aux roues massives ; chacune est traînée par deux mules attelées l'une devant l'au-l'autre ; chacune aussi a son muletier spécial.

Comme factotum, Barthélemy, Chinois élevé dans une maison missionnaire et qui nous a été d'un grand secours ; c'est lui qui nous servira d'interprète, nous tirera de tous les mauvais pas, fera nos marchés et au besoin notre cuisine ; mais il tient, ce que nous ne pouvons pas lui refuser, à se faire accompagner d'un aide plus jeune.

Nous sommes obligés d'emporter un fort chargement de sapèques, monnaies de cuivre percées d'un trou à travers lequel passe une lanière qui les relie, seul moyen dans cette partie de la Chine d'effectuer les achats relatifs à notre subsistance.

La direction suivie est le Nord-Est.

Nous arrivons rompus à notre étape de Loa-chou, première expérience de notre mode de locomotion : nous avons été terriblement cahotés dans nos lourds véhicules dont la caisse repose directement, sans le moindre vestige de ressorts, sur les roues qui tantôt descendent dans des

creux profonds, tantôt heurtent des pierres énormes, apanage de toute route chinoise qui se respecte.

Le pays que nous avons traversé est assez plat; partout aussi, comme des fourmis laborieuses, nous avons vu les hommes nus jusqu'à la ceinture travailler dans les champs: « l'agriculture est vénérée en Chine et les cultivateurs sont très ingénieux pour restituer au sol d'une manière ou de l'autre ce qu'il leur prend; l'agriculteur chinois n'a point analysé chimiquement ses terrains et ses engrais comme l'agronome européen, il connait pourtant les qualités du sol, les besoins des plantes et il sait les cultures diverses qui doivent se succéder dans un certain ordre sur le même terrain. L'irrigation se pratique de mille manières. Les explorateurs énumèrent soixante-dix cultures végétales diverses. Notons que la Chine a donné au reste du monde l'oranger, le pêcher et le mûrier. »

Le moment est peut-être venu de décrire une fois pour toutes les gîtes dont nous sommes obligés de nous contenter. Une hôtellerie chinoise se compose en général d'une cour carrée, fermée et entourée de trois côtés par de petits bâtiments bas qui forment un seul rez-de-chaussée; au centre sont les chambres d'honneur; les serviteurs se logent sur les côtés: chaque voyageur a ses chariots rangés devant sa porte: les mules sont attachées dans la cour en plein air et mangent pendant la nuit.

L'ameublement principal de la pièce d'honneur dont le sol est en terre battue c'est le lit, simple soubassement haut de deux pieds: des nattes en paille le recouvrent; il peut être chauffé par-dessous, on court alors le risque d'être asphyxié.

Les parois sont en papier et n'offrent aucune garantie contre l'indiscrétion des voisins; tout est malpropre, aussi prenons-nous le parti de dormir habillés en nous roulant simplement dans les couvertures emportées avec nous.

Le lendemain au soir, brisés comme la veille, nous arrivons à Koupeï-koou (ancienne porte du nord pratiquée dans la Grande Muraille et qui mène à Djehol).

« La Grande Muraille est citée comme l'une des œuvres les plus considérables dues au travail de l'homme. Sa longueur est évaluée, de la mer Jaune au Thibet, à plus de

trois mille kilomètres ; elle représente un massif de maçonnerie d'environ 160,000,000 mètres cubes.

Il serait injuste de comparer cette merveille du monde aux Pyramides d'Égypte, pour n'y voir qu'une construction fastueuse sans utilité pratique; en effet, lorsque l'empereur Chi-Hoangti envoya il y a vingt-un siècles des millions d'ouvriers pour leur faire entreprendre cet ouvrage, des myriades périrent à la tâche, mais leur œuvre eut certainement une grande importance au point de vue militaire; pendant des siècles les Hioungnou, ancêtres des Mongols, durent arrêter leurs expéditions de guerre au pied de la muraille qui limite leur territoire. A l'abri derrière leur rempart, les Chinois purent donner une plus grande cohésion à leur unité nationale et concentrer leurs forces pour entrer désormais en relations suivies avec le monde extérieur par delà le Thian-Chan et le Pamir. Lorsque la Grande Muraille fut définitivement forcée par Djenghiz khan et qu'elle eût perdu toute valeur stratégique elle avait protégé l'Empire Chinois pendant quatorze siècles.

Telle qu'elle existe actuellement elle appartient à diverses époques ; il est même douteux qu'une partie quelconque de la Grande Muraille date de l'époque de l'empereur Chi-Hoangti, quoique d'après les chroniques il eût prononcé la peine de mort contre tout ouvrier qui aurait pu laisser dans la maçonnerie une fissure assez large pour recevoir la pointe d'un clou. Presque toute la partie orientale de la muraille, de la presqu'île des Ordos à la mer Jaune fut construite au Vme siècle de l'ère vulgaire ; aucune des parties de l'enceinte qui ont une valeur architecturale par la régularité de leurs assises de briques et la beauté de leur revêtement de granit ne date d'une époque antérieure au XIVme siècle.

Suivant les changements de règnes, les caprices des gouverneurs et les vicissitudes des guerres de frontière, le tracé du rempart était modifié, telle partie de l'enceinte était abandonnée et telle autre consolidée. C'est ainsi que s'explique la grande différence des constructions sur le parcours de la muraille; tandis qu'au nord de Péking elle est encore en parfait état de conservation, elle n'est en mainte région de l'ouest sur les limites du Gobi qu'un

simple rempart d'argile et même on n'en voit plus de vestiges sur des espaces considérables. »

La journée consacrée à la Grande Muraille restera longtemps dans nos souvenirs : étrange est l'effet produit par ce rempart qui se dessine aussi loin que les yeux peuvent voir, comme un immense serpent grisâtre, dont les longs replis montant et descendant couronnent les sommets pour retomber dans les vallées; aucun obstacle ne l'arrête.

Sa hauteur et sa largeur varient à l'infini : à l'endroit où nous sommes, elle est presque aussi haute que large soit entre quatre et six mètres; sa base est en granit; elle est construite en briques grises très lourdes reliées entre elles par un mortier très fort; elle est crénelée; de distance en distance elle est gardée par des tourelles carrées.

Avant de prendre notre repas sur l'un des pans de la Grande-Muraille, nous parcourons son revêtement jusqu'au sommet appelé Chi-va-chou-chan; nous observons un pays accidenté : au nord, nous voyons les montagnes dentelées mais arides et nues de la Mongolie. Nous remarquons en particulier la curieuse forme de l'un des sommets appelé Ma-hou-chan soit selle de cheval.

En traversant la Grande Muraille qui était jadis la limite entre la Chine et la Mongolie nous foulons le sol du « Domaine Impérial de Djehol (Mongolie Intérieure) colonisé par les cultivateurs chinois qui malgré de violents conflits ont repoussé les anciens possesseurs du pays vers le nord. Cette vigoureuse race chinoise a de tous temps cherché de nouveaux champs de travail pour sa population qui s'est toujours trouvée trop à l'étroit dans ce territoire immense; car outre ses possessions extérieures il constitue la 11me partie du continent d'Asie, soit 4,024,690 km. carrés.

L'empire chinois dans son ensemble avec et y compris la Mongolie, la Dzoungarie, le Turkestan oriental, le Thibet, la Corée, et la Mandchourie a une superficie totale de 11,596,356 kilomètres carrés.

La population de la Chine proprement dite est évaluée actuellement à près de 400,000,000 d'habitants; il a été calculé que la période de doublement serait au plus d'une vingtaine d'années si les guerres civiles, les massacres en

masse, les famines ne réduisaient l'excédent de chaque génération. »

Sur notre route pour nous rendre à Djehol nous rencontrons plusieurs caravanes de chameaux ; ils sont divisés six par six et reliés les uns aux autres par une cordelette passée à travers les naseaux ; ces pauvres bêtes ont en général l'air lamentable qu'augmente l'aspect de leur toison entremêlée, qui pend de leurs longs cous ondoyants.

Nous parcourons un pays accidenté, dernières ramifications de la chaîne du Grand Khingan : dans le courant de la journée nous traversons les passages dont voici la traduction littérale : Écurie du cheval ; Montagne de jade ; Troisième colline ; chemins affreux pour nos malheureuses mules qui s'abattent, se relèvent, pour s'abattre encore. L'une d'elles finit par s'enfoncer jusqu'au poitrail dans un bourbier. Enfin, après une traite longue et malaisée, nous avons en vue l'hôtellerie du village de Van-ca-nutz où nous devons passer la nuit. Notre brave Barthélemy nous recommande d'être sur nos gardes car cet endroit est rempli de Chinois et de Mongols, qui quoique se rendant à un pèlerinage des environs, ont la réputation d'être assez voleurs.

Avant le lever du soleil nous sommes sur pied après une nuit sans encombre mais un peu bruyante, car les ânes des bonzes attachés dans la cour se sont livrés entre eux à de fréquentes conversations ; de plus un peu froide car nos cloisons de papier sont percées de part en part ; il en est de même du plafond.

A 4 h. $^1/_2$ ce matin nous nous mettons en marche ; nous continuons nos expériences d'hier surtout en traversant la Coan-yen-lin, large colline de l'Humanité, bien mal nommée à notre avis ; outre ses escarpements, son sol est jonché de plaques de pierre dure sur lesquelles nos animaux glissent comme sur du verre.

Comme toujours aussi notre vue est plus ou moins réconfortée par de petits villages formés de huttes misérables ; plusieurs mandarins, parmi lesquels quelques-uns à bouton jaune, passent près de nous ; un faux sentiment de dignité ne leur permet pas de s'apercevoir de notre présence.

Tôt dans l'après-midi nous faisons notre entrée dans la

ville de Djehol ; après nous être débarrassés de la poussière dont nous sommes couverts, nous allons visiter cette ville intéressante surtout au point de vue du mélange de sa population. Barthélemy s'est, pour la circonstance, coiffé de son chapeau blanc à panache rouge et il ne nous quitte pas une minute. Nous ne tardons pas à nous apercevoir que les Européens sont chose rare dans cette capitale, où nous dit-on, à part les missionnaires, l'on en voit un à peine tous les deux ans. Des rassemblements se forment au coin des rues que nous traversons et nous sommes bientôt suivis par une trentaine d'individus qui semblent avoir un grand intérêt à dévisager les barbares étrangers comme ils nous appellent.

Dans la foule qui nous entoure nous sommes frappés par un type caractéristique assez répandu à Djehol et que nous avons rencontré moins souvent à Péking : hommes plus virils aux yeux à peine bridés, au nez recourbé, au teint basané ; longues moustaches ; en somme une tenue militaire qui plaît dès l'abord ; ils doivent avoir sûrement du sang mongol dans les veines. « Ces fiers Mongols qui méprisent les exercices qui se font à pied mais qui sont passés maîtres dans l'art de dompter les chevaux (l'on raconte que lors d'une fête religieuse en 1792, 3.732 chevaux se disputèrent le prix d'une course). Je dis du sang mongol, car ce nom de Mongol s'est appliqué pendant les deux siècles de leur domination politique, aux races les plus diverses c'est-à-dire à toutes celles qui prirent part aux victoires et aux conquêtes de Djenghiz khan et de ses successeurs qui pénétrèrent d'un côté dans la Chine, de l'autre jusqu'au cœur de l'Europe.

Même après que la famille de Djenghiz se fut éteinte, le grand empire de Tamerlan dont le siège fut à Samarcande et qui représente un reflux du monde occidental de l'Asie vers les régions d'où s'étaient élancés les conquérants orientaux, fut également attribué aux Mongols. Plus tard on donna le nom de Grand-Mongol à Baber et à ses successeurs au trône de Delhi, quoiqu'ils n'eussent plus de Mongols dans leurs armées ; l'orgueil d'une descendance lointaine était leur seul titre à l'appellation qu'ils avaient prise. »

J'ai visité, lors d'un voyage au Cachemire, les jardins de plaisance demeurés célèbres, établis par les empereurs mongols sur les bords du Dal-Lake où se trouvaient leurs palais d'été; Shalimar Bagh en particulier qui fut leur Trianon. L'empereur Jehangir y fit plusieurs séjours avec sa femme, la belle Mumtaz Mahal. Elle fut ensevelie dans la splendide mosquée du Taj à Agra qu'il fit construire pour lui servir de tombeau.

« Actuellement, les Mongols ne sont tenus envers la Chine au payement d'aucun tribut direct, mais ils sont censés lui devoir le service militaire; de seize à soixante ans, tous les hommes font partie de la cavalerie impériale; chaque troupe de cent cinquante soldats forme un escadron, six escadrons font un régiment, un nombre indéterminé de régiments, variant suivant les provinces, constitue un *khochoun* ou *drapeau*. Notons en passant que, malgré son fort effectif, seulement environ 387,000 hommes de l'armée chinoise peuvent être considérés comme aptes à faire la guerre.

Au moyen âge les Mongols étaient confondus avec les Tatars ou Tata, cette tribu qui habitait au XIIme siècle les vallées de In-Chan; c'est la faible peuplade qui, dans le chaos des nations en conflit, finit par donner son nom aux Mongols, Mandchoux, Turcs, en un mot à toutes ces tribus nomades et guerrières de l'Asie ou de l'Europe orientale.

Jamais Djenghiz khan ni les siens ne se glorifièrent de ce nom de Tata ou Tatars qui n'appartenait qu'à une simple tribu de l'une des sept nations mongoles; le titre d'honneur qu'ils avaient pris était celui de Mongols bleus, parce que l'azur est la sainte couleur du ciel et qu'ils étaient eux-mêmes maîtres de la terre.

Ce qui fit l'immense renom des Tatars c'est qu'ils formaient en général l'avant-garde des envahisseurs mongols et que leur nom prêtait à un jeu de mots mythologique. Consolons-nous, disait Saint-Louis, s'ils viennent jusqu'ici, nous les renverrons au Tartare d'où ils sont sortis ou bien ils nous feront tous monter au ciel !

Actuellement ce nom de Tartares n'est plus donné aux Mongols, si ce n'est d'une manière toute générale, de

même qu'à leurs voisins les Mandchoux : comme appellation spéciale ce mot n'est plus appliqué qu'à des populations de souche turque, en Sibérie, dans le Thian-Chan, le Pamir, au Turkestan, au Caucase et dans la Russie d'Europe. »

Revenons à Djehol, ville importante de la province de Tchen-te-fou, 40,000 habitants.

Elle tire son nom Djehol (eaux chaudes) d'une source thermale qui prend naissance dans le parc du palais de l'empereur; elle est bâtie dans la fertile vallée du Loan-Ho; l'empereur s'y est réfugié en 1860, lors de la prise du château d'été à Péking par les troupes anglo-françaises.

Nous sommes frappés de la quantité de désœuvrés que nous rencontrons et dont l'occupation est d'apprivoiser des oiseaux : ils se promènent dans les rues ayant un faucon au poing ou une alouette au bout d'un court bâton.

Par l'entre-bâillement des portes nous voyons d'immenses bouilloires où l'eau cuit afin de préparer le *tchatang* mets national dans lequel la farine de millet entre pour une large part.

Les costumes sont à peu près identiques à ceux que l'on voit à Péking, mais ils sont moins amples et beaucoup d'hommes sont chaussés de la botte à tige d'étoffe.

Djehol renferme, paraît-il, un grand nombre de mahométans chinois.

Nous longeons l'enceinte du palais impérial et nous passons près des lamaseries qui sont situées tout près.

Nous sommes bientôt entourés de lamas vêtus de jaune qui nous accompagnent et ne nous abandonnent que lorsqu'ils nous voient décidés à gravir le petit sommet qui domine Djehol, d'où nous avons vue sur de hautes montagnes sauvages et déboisées qui appartiennent à la chaîne du grand Khingan déjà nommé.

Nous rencontrons là des Mongols montés sur des ânes de petite taille. Ils ont fait plus de cent cinquante lieues pour venir en pèlerinage et ils nous saluent par des *moudou, moudou*, traduction littérale, mon frère, qui équivalent à notre bonjour.

Ils sont chaussés de la botte à tige de drap; quelques-uns sont coiffés d'un chapeau mou à bords très relevés ;

leurs vêtements sont de même coupe, mais moins larges que ceux des Chinois; de longues pipes accompagnées de briquets sont passées dans leurs ceintures de couleur.

Pendant notre séjour à Djehol, nous avons été visités par une foule de curieux qui épiaient le moindre de nos mouvements, nous regardaient manger et même assistaient à notre toilette; en un mot ils éprouvaient notre patience au plus haut point.

Après nous être reposés dans cette ville intéressante, nous songeons au retour en nous dirigeant du côté des tombeaux des Mings en passant par La-hou-ko.

Nous traversons encore une fois le passage dangereux de l'Humanité (un équipage chinois vient de s'y dévaler quelques minutes avant notre arrivée); nous l'effectuons sans encombre mais en poussant aux roues; notre fidèle Barthélemy lui-même sort de son flegme habituel, il croit nous aider en criant à tue-tête pour exciter les mules. Nous franchissons à gué une rivière qui doit être, si je ne me trompe, l'un des bras du fleuve Lao-mouho et nos charrettes dévient tant soit peu par l'effet du courant : dans quelques semaines, cette rivière sera complètement impraticable.

Le quatrième jour depuis notre départ de Djehol, nous arrivons aux tombeaux des Mings, après avoir de nouveau traversé la Grande muraille.

Tous les jours nous apportent quelque spectacle inattendu : mais je veux abréger car sans cela je me laisserais entraîner trop loin.

Je ne puis pourtant pas m'empêcher de mentionner la bonne fortune que nous avons eue de rencontrer le cortège du prince Tin-van (l'un des huit princes de sang impérial).

Que de couleur locale dans ce cortège ! Un héraut d'armes ouvre la marche ; puis vient la princesse portée dans un palanquin ; à peu de distance, le prince lui-même est conduit dans un chariot ; les harnais de son attelage sont jaunes, la couleur impériale ; puis douze voitures attelées de magnifiques mules et renfermant la suite du prince ; des serviteurs à cheval coiffés de blanc et empanachés de rouge accompagnent le cortège qui se termine

par trois eunuques confortablement installés sur des chameaux.

Combien cette magnificence contraste avec les pauvres habitants des misérables huttes que nous voyons ici et là disséminées sur notre route ! Que dire aussi de la manière violente dont nous avons été secoués dans nos véhicules ; de la quantité de poussière que nous avons avalée et de la malpropreté des hôtelleries dans lesquelles nous étions obligés de passer la nuit. Pendant ce voyage nous avons été souvent interpellés ; la politesse chinoise veut que l'on se demande réciproquement d'où l'on vient, où l'on va, ou bien encore si l'on a bien mangé ; l'on répond alors suivant les cas, oui, j'ai bien mangé ou non, je n'ai pas bien mangé ; sans aucun scrupule nous aurions pu répondre seulement de cette dernière manière.

Et maintenant comment décrire notre surprise lorsque nous découvrons la grande plaine terminée au nord par un bel amphithéâtre de montagnes. Elle est traversée par cette bizarre et grandiose allée des Empereurs composée de statues colossales en marbre blanc qui conduit aux tombeaux, espacés et cachés dans la verdure, des treize empereurs de la dynastie des Mings qui ont régné sur l'empire chinois, de 1366 à 1644.

Nous comptons huit lions, quatre chameaux, quatre éléphants, quatre *tsi-lines* : ce dernier est un animal fantastique au corps couvert d'écailles et aux pieds fourchus ; d'après les doctrines de Confucius ce serait le premier des quadrupèdes et c'est de l'un d'eux que le philosophe aurait reçu ses livres. Puis viennent quatre chevaux et seize statues représentant des généraux, des ministres, etc.

Nous visitons le tombeau de l'empereur Tsenwen, superbe par ses dimensions ; plusieurs édifices disséminés dans les arbres l'entourent. Nous remarquons en particulier le toit du temple des sacrifices, supporté par cinquante colonnes, troncs d'arbres naturels, cadeau, dit-on, d'un roi de Siam ; celle que nous mesurons a près de quatre mètres de circonférence. Mais la mauvaise herbe, le délabrement envahissent tout, ce que nous comprenons quand on nous dit qu'en Chine, lorsqu'une dynastie est tombée, la suivante n'entretient ni ne restaure aucune de

ses œuvres : c'est pourquoi les tombeaux de ces empereurs célèbres sont ainsi abandonnés.

Nous revenons à l'ouest par Nan-koou (porte méridionale) ; nous laissons au village de ce nom, qui se trouve au bas de la rampe d'accès, nos attelages harassés de fatigue auxquels nous donnons un jour de répit. Pendant ce temps, mon ami B. et moi, accompagnés de Barthélemy (monté sur un âne, car il déteste la marche) faisons à pied ce passage qui dans l'histoire de la Chine a été d'une grande importance stratégique. « En effet, à l'est de Koupeï-koou la plaine du Peïho n'est accessible du côté de la Mongolie que par le Kouan-koou (porte de la barrière) et c'est le dit passage de Kouan que l'on appelle ordinairement Nan-koou. C'est par là que presque tous les envahisseurs sont descendus dans la plaine : de ce passage Djenghiz khan vit à ses pieds la capitale de la dynastie vaincue. La route stratégique de Kouan-koou doit actuellement sa principale importance au commerce, car c'est le chemin suivi par le courrier postal et par les caravanes russes de Kiakhta. »

C'est par là aussi que doit passer, en partie, le fameux thé des caravanes, si prisé en Europe. « Notons en outre que le thé et la soie sont les deux produits les plus importants que la Chine envoie aux nations de l'occident ; la valeur annuelle de ces exportations dépasse déjà plusieurs centaines de millions. »

Nous ne songeons pas à aborder à la fin de ce travail le chapitre des prodigieuses richesses, surtout en « métaux, sel, charbon, etc., que renferme cet immense empire : disons pourtant qu'il a été calculé qu'au taux actuel de la consommation le Chansi du sud pourrait à lui seul fournir facilement d'anthracite le monde entier, pendant des siècles. D'ici à peu de temps, la Chine sera sûrement l'un des premiers pays producteurs du monde et c'est encore l'énergique race anglo-saxonne qui actuellement, parmi les nations européennes, fait les trois quarts du commerce avec cette contrée. »

Le chemin pavé qui remontait le Kouan-koou jusqu'au col n'existe plus que par fragments et nous marchons pendant longtemps dans le lit d'un torrent desséché, pour

prendre ensuite des sentiers tracés irrégulièrement sur les pentes. Les dalles existantes de l'ancien chemin ont été rendues, grâce aux nombreuses générations qui les ont foulées, aussi glissantes que du verre: elles sont encombrées d'énormes pierres qui rendent difficile la marche des caravanes de chameaux, ânes et mulets que nous rencontrons.

A gauche et à droite nous sommes resserrés par les montagnes. En arrivant à la première douane qui est ornée d'une porte de marbre assez belle, nous assistons à une sortie d'école; les petits Chinois se mettent gravement sur deux rangs et ils se saluent en portant leurs deux poings à la hauteur du front.

Plusieurs palanquins, attelés de mules, où se trouvent des mandarins, font le même trajet.

En suivant ce dédale de pierres, un véritable chaos, nous arrivons à un endroit où la vallée se rétrécit beaucoup et sur les flancs des rochers sont perchées de petites pagodes consacrées à des divinités chinoises. Nous ne tardons pas à arriver à la muraille que beaucoup de voyageurs prennent à tort pour la grande muraille de Chine, mais « ce n'est là qu'un ouvrage avancé d'un rempart qui se développe sur la crête de la chaîne de montagnes et que le chemin du Kouan-koou traverse à angle droit au col de Pata ling. »

Comme nous plaignons alors les voyageurs qui n'ont pas vu de leurs yeux la véritable Grande Muraille serpentant à perte de vue à l'horizon, se dessinant sur les pics et suivant les plis et replis du terrain. En parcourant ce rempart abandonné, nous voyons çà et là, gisant à terre sans affûts, de petits canons de fabrication grossière. De retour à Nan-koou, nous passons dans notre hôtellerie chinoise une agréable soirée en compagnie de deux officiers de la marine anglaise qui viennent d'arriver.

Nous rentrons à Péking par la monumentale porte du Nord; nous sommes enchantés de ce voyage dans l'intérieur et nous voilà subissant de nouveau le charme étrange qui se dégage de l'originalité de cette capitale unique en son genre. Capitale aux grandes artères sillonnées par les caravanes de chameaux, par le va-et-vient de ses

mandarins, en un mot, par cette population curieuse qui mange en plein air et fait sa toilette aux yeux de tous; sans parler de ces hordes de mendiants, de ces égouts qui coulent à ciel ouvert et de cette poussière épaisse et noirâtre qui pénètre partout! Nous étions intrigués par des mélodies plus ou moins suaves que nous entendions dans les airs: voici le mot de l'énigme : les Pékinois élèvent beaucoup de pigeons et pour les garer des oiseaux de proie ils leur mettent entre les ailes de légers sifflets de bambou.

Peu après notre arrivée nous avons été invités par un riche Chinois appelé Tudchan. Barthélemy, remis des fatigues du voyage, vient nous chercher, revêtu pour cette fête d'une superbe robe bleu de ciel. Suivant l'usage du pays, le déjeuner doit se donner dans l'un des restaurants à la mode; notre hôte ne tarde pas à nous faire asseoir autour d'une petite table carrée; chaque convive a devant lui une soucoupe, une tasse, une cuiller en porcelaine ainsi qu'une paire de bâtonnets. Le dessert, car tout repas chinois commence par là, est attaqué en premier lieu : dans douze assiettes minuscules sont disposés des graines de courge grillées, des quartiers de poires, des noyaux d'abricots, des confitures, des concombres coupés en tranches, des bourgeons, etc.

Tout cela est servi avec du thé excellent dans lequel, bien entendu, on ne met ni sucre, ni crème.

Une fois cette première partie terminée, l'étiquette chinoise veut que l'hôte demande à la personne qu'il honore le plus quel est le mets qu'elle désire; puis il pose ensuite la même question à chacun des convives; chacun doit alors offrir de son mets spécial à tout le monde. C'est ainsi que se déroule une longue série de services; je me souviens en particulier du *che-tchin-to-fou* composé de dix aliments différents, puis d'un ragoût fait avec des châtaignes d'eau, etc. Comme boisson l'on nous offre maintenant du vin qui croît dans les environs de Changhaï et qui nous est apporté tiède; le déjeuner se termine par le riz bouilli traditionnel.

La politesse chinoise exige en outre un véritable combat pour être servi le dernier; notre hôte ne se permettrait pas de boire sans porter notre santé; dès qu'il voit nos soucoupes vides il les remplit avec ses propres bâtonnets.

Le domestique de service crie à haute voix, pour être entendu de tous, les aliments que nous dégustons ; je pourrais retirer ce dernier mot qui n'est peut-être pas très juste ; en effet il vaut mieux pour nos goûts européens ne pas approfondir le menu du repas dont je viens de parler.

Enfin nous faisons nos adieux à Péking. De cette capitale à Toungtcheou, qui lui sert aussi de port, le trafic est considérable. C'est là que nous montons sur de petits bateaux chinois pour retourner à Tientsin ; en passant nous voyons le pont de Palikao, rendu célèbre par la victoire des alliés anglo-français sur les troupes chinoises en 1860.

Sur ce parcours le Peïho est sinueux, peu profond ; nos hommes sont souvent obligés de hâler nos embarcations. Un grand nombre de jonques font le commerce entre Tientsin et Toungtcheou.

A Tientsin nous nous embarquons sur le *Takoou* de la Compagnie anglaise Jardine à destination de Changhaï, d'où nous avons l'intention de continuer notre voyage par Hong-Kong, Canton, Macao, Java, etc. C'est alors pendant les longues traversées que, balancé sur les grandes eaux, le corps se repose de ses fatigues, tandis que le cerveau travaille au classement de ses impressions, et ce sont ces impressions diverses, jointes aux citations déjà mentionnées, que j'ai eu le plaisir, Mesdames et Messieurs, de vous communiquer ce soir.

M. le Dr Gosse donne à la Société des renseignements sur une riche collection de photographies de la Perse qu'il a exposées aujourd'hui dans notre salon ; quelques-unes d'entre elles, représentant l'intérieur du harem du Schah, sont très curieuses et entièrement inédites. M. le Dr Gosse ajoute quelques explications et d'intéressantes remarques ethnographiques sur la population de la Perse.

Le Président présente à la Société deux beaux volumes sur les antiquités du Caucase, publiés (en langue russe) sous la direction de Mme la comtesse *Ouvaroff*, don de l'auteur.

SÉANCES EXTRAORDINAIRES DES 13 ET 14 JANVIER 1893

Présidence de M. le prof. Paul CHAIX, Président.

Communication de M. le Dr Fr. MACHON :

A TRAVERS LA PATAGONIE : LE LAC MYSTÉRIEUX, LE PAYS MAUDIT.

(Résumé)

M. le Dr Fr. Mâchon, de Morges, a rapporté de son voyage un nombre considérable d'objets qu'il a exposés dans la salle : peaux d'animaux, pétrifications, crânes patagons, armes indigènes, haches et pointes de flèches en silex, etc., etc. Il a bien voulu faire hommage à la Société de deux crânes.

L'exploration du voyageur, précédée par un séjour prolongé à Rosario, s'est étendue au sud du Rio Colorado, depuis le Rio Negro jusqu'au Rio Chubut, en pleine Patagonie. Pour assurer ce territoire contre les incursions que les tribus indiennes poussaient autrefois jusqu'à la banlieue de la ville de Buenos-Aires, le fameux dictateur Rosas eut d'abord en 1833 recours à un refoulement sanguinaire puis à une ligne de postes militaires et de modestes constructions de boue, décorées du nom de fortins. Les principaux de ces postes sont Bahia blanca, Nuestra Sennora-del-Carmen, Patagones et Roca.

M. Mâchon accompagné d'un autre Suisse, M. J. Roth, partit de Bahia Blanca le 5 mars 1892 pour Patagones, où les derniers préparatifs devaient se faire. Ils remontèrent de là le Rio Negro jusqu'au fort Roca, à travers un pays ravagé par trois années de sécheresse et une invasion de sauterelles, puis le Limay jusqu'au fortin de Nogueira, dans la région volcanique du Neuquen. Le 22 avril ils arrivaient à la rivière Collon-Curá, dont la vallée, visitée par M. Moreno en 1876, puis par MM. Obligado et Albarrazin en 1883 et 1884, est abandonnée des milliers d'indigènes qui l'occupaient alors. Par les belles gorges du haut Limay M. Mâchon arriva au lac mystérieux ou Nahuel

Huapi, qui le reçut avec de la neige et —14°C. L'extrémité occidentale de ce lac ressemble à l'extrémité orientale du Léman, mais il contient 34 îles boisées et pittoresques. Ce lac, découvert par un Chilien du nom de W. Cox en 1861 et relevé par MM. Obligado et Albarrazin, a 130 kilomètres de longueur sur 15 de largeur. Lors du passage de M. Mâchon il venait d'être visité par un jeune Genevois, M. R. Dominicé, qui était revenu à la côte en descendant le Rio Negro sur un radeau.

Se dirigeant vers le sud, les voyageurs traversèrent un plateau volcanique aride, coupé de gorges étroites (cañadones), habité d'autruches, de guanacos et de pumas et visité en 1870 par l'anglais Musters, puis ils franchirent, à 1410^{m}, la chaîne du Chipchihué, essuyèrent une terrible tempête de neige, passèrent sur la glace, par —15°C., la laguna Gan-Gan et rentrèrent dans la plaine déserte de la Terre maudite qu'ils traversèrent, mourant de soif, sans pouvoir faire halte pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Enfin, le 30 mai, ils atteignirent le Rio Chubut après avoir reçu une abondante pluie de cendres provenant d'un nouveau volcan dans le sud du Chili.

Sur le Chubut se trouve la petite colonie galloise de Trelew qui est aujourd'hui prospère après des commencements extrêmement difficiles. M. Mâchon dut attendre un navire près de là, sur la Bahia Nueva, et rentra le 21 juillet à Buenos-Aires.

La région du Rio Negro d'une stérilité absolue, ravagée en permanence par une sécheresse impitoyable et occasionnellement par les sauterelles, n'offre ni pâturages, ni bois, ni terres cultivables. Le saule pleureur est le seul arbre qu'on y rencontre. L'action incessante du vent et du sable mouvant y crée des dunes monotones et quelques puissants phénomènes d'érosion dans les roches arénacées dont M. Mâchon a présenté, dans des projections lumineuses, deux exemples imposants nommés Portes de l'Enfer et Roches de Tombil.

SÉANCE DU 27 JANVIER 1893

Présidence de M. le prof. Paul Chaix, Président

MM. Horace *Coulin*, Maurice *Dunant* et Henri *Strœhlin* sont reçus à l'unanimité au nombre des membres effectifs.

Le Président a le regret d'informer la Société de la perte qu'elle vient d'éprouver en la personne de M. Georges *Prevost*, le doyen de ses membres effectifs, décédé aujourd'hui dans sa 94me année.

Communication de M. le prof. Ernest Strœhlin

Souvenirs d'Espagne : Séville, Grenade, Cordoue, Tolède, Madrid, L'Escurial, Burgos.

Notre vice-président, dans la séance du 17 décembre, vous a indiqué la manière dont on se rend en Espagne par la voie de mer. Je voudrais aujourd'hui, dans une causerie toute familière, vous dire comment on en revient par la route de terre, en partant de Cadix et des côtes de l'Atlantique, pour gagner, à travers les plaines de l'Andalousie et les plateaux de la Castille, les défilés des Pyrénées.

Le 12 octobre 1892, après avoir assisté à la clôture des fêtes de Huelva, je prenais le train pour Séville. Si détestable que puisse être à l'étranger la réputation des chemins de fer espagnols, je la tiens cependant pour supérieure à la réalité. Peu leur importe, même pour les express, de partir avec une ou plusieurs heures de retard ou de s'arrêter indéfiniment et sans aucun motif plausible en rase campagne. Les employés semblent réduits à l'état de personnages fictifs, en tout cas, s'ils figurent sur le papier, ils se dispensent, vu l'irrégularité de leur salaire, de paraître, sur la voie et dans les gares, au moment opportun. A toutes les plaintes que vous ne manquerez pas de formuler, comme à toutes les questions qu'il vous arrivera de faire, vous sera opposée une seule et invariable réponse : *Manana*, demain. *Manana*, le mot magique, le sésame qui,

au rebours de celui des *Mille et une Nuits*, ferme toutes les portes et maintient toutes choses dans la saine et vénérable routine.

Le deuxième inconvénient auquel il faut se résigner avant d'entreprendre le voyage d'Espagne, consiste dans le manque de nouvelles. Le fonctionnement de la poste est demeuré détestable, vraisemblablement sous l'influence de l'époque, encore peu éloignée, où les illettrés constituaient la presque totalité de la population. Croiriez-vous que le secrétaire général du Congrès des Américanistes jugea bon de mettre poche restante, quelques jours avant la clôture, toutes les lettres envoyées à Huelva, quelle que pût être leur provenance, et de les emporter à Madrid, sans se soucier de leurs destinataires. Un heureux hasard, lors de mon passage dans la capitale, me poussa à lui rendre visite et me fit rentrer en possession de ma correspondance.

La cuisine espagnole, en revanche, mérite pleine et entière réparation. Les touristes, nourris des récits traditionnels, s'attendent a ne rencontrer sur les tables des auberges que des viandes saturées de piment, des ragoûts accommodés avec de l'huile rance, des ollas podridas dont l'étymologie ne révèle que trop fidèlement le contenu, du Val de Penas, au fumet duquel s'est graduellement substituée la détestable odeur de l'outre de bouc. Entrez dans une hôtellerie moderne, en choisissant de préférence celles placées sous le vocable de la Suisse ou de Paris et, à moins que vous n'apparteniez à la catégorie des gourmets blasés, vous n'en sortirez pas trop mécontent.

Autre avantage que vous apprécierez d'autant plus vivement que vous aurez fait de plus longs séjours dans l'Italie méridionale : les mendiants ne vous importunent pas, en vertu du proverbe d'après lequel tous les Castillans, riches ou pauvres, se sentent, par le fait même de leur origine, nobles, hidalgos. Regardez tous ces hommes fièrement drapés dans leurs manteaux qui arpentent à Séville la rue de los Sierpes ou stationnent à Madrid autour de la Puerta del Sol et vous applaudirez à la justesse de la fameuse tirade de Théophile Gautier sur la magnificence de la guenille et la splendeur du haillon. Ils vous demanderont

l'aumône, mais, si vous demeurez sourd à leur requête, ils se contenteront de vous lancer un regard farouche : peut-être, la nuit, s'ils vous retrouvaient au coin d'une rue déserte, se vengeraient-ils de votre refus par un coup de poignard.

La première et plus générale impression que vous ressentiez en pénétrant dans l'intérieur de l'Espagne, me paraît celle de l'étrangeté. Pittoresquement de même qu'historiquement, le mot trop souvent cité de Louis XIV pèche par l'inexactitude : il y a toujours des Pyrénées.

Avec son ciel d'un bleu sombre et ses rochers aux lignes superbes, éternellement dorés par le soleil, ses jardins d'orangers et ses bois d'oliviers, ses monuments artistiques comme les débris de son industrie et ses coutumes agricoles, l'Andalousie reste un pays essentiellement arabe. Peut-être même, par une claire nuit d'été, les ombres des anciens émirs viennent-elles se reposer auprès des fontaines jaillissantes, dans les élégants patios de ces Alhambras, au pied des fiers créneaux de ces Alcazars qu'elles aimèrent d'une tendresse si passionnée et défendirent avec une si chevaleresque bravoure.

Franchissez la Sierra Morena et en parcourant les plaines de la Manche, aussi fertiles et aussi laides que celles de la Beauce, vous apercevrez la maigre silhouette du chevalier à la triste figure, monté sur Rossinante et suivi par son facétieux écuyer Sancho-Pança. Sortez des Castilles et, si vous rentrez en France par les gracieuses vallées de la Biscaye, les croix de bois noir qui se dressent en abondance sur la route, les noms de Hernani, Ozzuarte, Zumarraga, criés dans les gares, vous avertissent que vous vous trouvez sur un sol labouré par les guerres civiles. Avec la même ardeur sous Alphonse XIII qu'en 1834 sous Isabelle II et sous la régence d'une autre Marie-Christine, les Basques se lèveraient à la moindre atteinte portée à leurs chers et vénérables fueros.

Dans un pays qui ne change pas, les vieux livres gardent toute leur valeur. Rouvrez donc sans crainte Don Quichotte et délectez-vous des savoureuses plaisanteries de Sancho-Pança ; revivez sur les lieux mêmes quelques-unes des aventures si lestement narrées par *Gil-Blas*; pour

entrer plus avant dans l'intelligence de l'histoire et des mœurs, adressez-vous avec une égale confiance à l'aimable Mme d'Aulnoy ou au perspicace Saint-Simon.

Sur la foi des historiens et des poètes, j'espérais trouver en Séville une cité ancienne et riche, gaie et pittoresque : sous aucun rapport je ne fus déçu dans mon attente.

Les origines d'Hispalis sont des plus vénérables, puisqu'elles remonteraient au temps des Phéniciens et que les colonnes de la cathédrale se dresseraient sur l'emplacement d'un sanctuaire d'Aschera. Les Romains, à leur tour, y installèrent une de leurs plus florissantes colonies. En 1361, sur la porte de Jérez (Xérès), fut gravée cette orgueilleuse inscription : « Hercule me bâtit; Jules César m'entoura de murailles et de tours altières; le saint roi (Ferdinand) me reconquit (sur les Maures) avec l'aide de Garci Perez de Vargas. »

Les archéologues consacreront volontiers un après-midi à l'exploration des ruines d'Italica, la capitale de la Bétique, assez heureuse pour avoir donné le jour à trois des plus illustres empereurs : Trajan, Hadrien, Théodose. Le seul monument qui lui soit resté de sa grandeur passée, l'amphithéâtre, rappelle par sa physionomie générale, comme par la disposition de ses couloirs et de ses gradins, celui de Syracuse Ajoutez pour l'un et l'autre les splendeurs de la végétation méridionale, les figuiers et les cactus qui tapissent les pentes des collines, les troupeaux de bœufs aux longues cornes torses et au regard stupidement farouche, la solitude de la nature qui correspond à la mélancolie des événements et prête aux ruines antiques un cadre d'une majesté et d'une noblesse incomparables. Seulement, au lieu des flots étincelants de la mer Ionienne, les ondes jaunes et bourbeuses du Guadalquivir et dans le lointain, éclairée par les derniers rayons du soleil couchant, la tour aérienne de la Giralda.

Déjà prospère sous la domination arabe, Séville atteignit, avec la découverte de l'Amérique, l'apogée de son développement matériel. De son port partirent, pour l'exploration de terres inconnues, et Fernand Cortez et Francesco Pizarre, et maint autre hardi conquisitador; sur ses quais était impatiemment attendue et saluée par les acclamations d'une

foule immense la flotte d'argent qui apportait à la mère patrie les richesses du Nouveau Monde.

Plus encore que les déprédations des corsaires, le fisc avait à craindre les fraudes de la grandesse et des privilégiés de tout ordre. Vous avez tous lu dans Saint-Simon la plaisante histoire de ces billes de chocolat destinées à la Compagnie de Jésus, dont la lourdeur inusitée excita les soupçons des douaniers, et dont le contenu, après avoir été dépouillé de sa mince enveloppe, se trouva en or massif. Les révérends Pères aimèrent mieux perdre la cargaison entière que de s'en avouer les destinataires.

Pour l'animation et la gaieté, Séville est restée la ville de Don Juan de Tenorio, du comte Almaviva et de Carmen. Jour et nuit une population compacte se presse dans ses étroites artères, de préférence dans celle de *los Sierpes*, dont le nom indique les formes serpentines, si fréquentée que la circulation des voitures y est interdite et où se rencontrent les plus riches boutiques de soierie et d'orfèvrerie, les confiseries les plus appétissantes, les cafés les plus brillamment éclairés. Un soir, à table d'hôte, nous fumes agréablement surpris par l'arrivée d'une bande d'etudiants revêtus de la cape et du sombrero traditionnels, qui nous jouèrent, sur leurs guitares et leurs mandolines enguirlandées de rubans aux vives couleurs, les plus joyeux airs de leur répertoire. Nous applaudîmes la véritable Estudiantina, après en avoir subi trop souvent des contrefaçons plus ou moins réussies.

Les Gitanos, si nombreux en Andalousie, sont groupés sur l'autre rive du Guadalquivir, dans le quartier de la Triana. Si vous êtes désireux de vérifier la pureté de la race, rendez-vous, à l'exemple de Mérimée, auprès de la fabrique de tabacs, vers les six heures, au moment de la sortie des ouvrières. Vous pourrez en examiner des centaines et des milliers, sveltes et bien prises dans leur petite taille, le teint basané et la bouche sensuelle, les lèvres rouges comme le corail, les dents aussi blanches et aussi pointues que celles d'une tigresse, l'œil vif et la chevelure aussi sombre que le jais, vêtues d'une modeste robe d'indienne et enveloppées dans un petit châle aux couleurs voyantes, la mante de dentelle noire sur la tête, relevée

par le peigne d'argent et la fleur de grenadier. Elles vous paraîtront plus ou moins jolies, mais à propos de toutes, vous reviendra à la mémoire la romance si caractéristique de Bizet : « L'amour est un enfant de Bohême. »

Les Andalous se montrent très fiers de la reine du Guadalquivir. « Le meilleur pays de l'Espagne, » se plaisent-ils à répéter, « est celui que baigne le Bétis, et de tous les districts que baigne le Bétis, le meilleur est celui que domine la Giralda. » « Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu la merveille : » « quand Dieu aime bien quelqu'un, il lui permet « de vivre à Séville, » ajoutent d'autres proverbes.

Cité catholique et archiépiscopale, Séville n'en a pas moins gardé son caractère arabe. Des puissantes tours qui rehaussaient autrefois son enceinte, il ne survit plus que celle de l'*Or*, dans les profondeurs de laquelle Pierre le Cruel, à l'exemple des khalifes, accumulait ses trésors, ainsi nommée parce qu'à sa partie supérieure elle était recouverte d'une épaisse couche du fauve métal. Le revêtement légendaire a depuis longtemps disparu, mais avec chaque coucher de soleil, sous ce merveilleux climat, se renouvelle l'illusion.

Le long de ses rues étroites, dont les deux côtés sont souvent réunis d'un toit à l'autre, par une pièce d'étoffe ou *tendo*, se dressent de petites maisons carrées, soigneusement blanchies à la chaux, percées de mesquines fenêtres qui interrompent à de rares intervalles l'éclatante uniformité des murailles. La porte principale, fréquemment surmontée par l'arc en fer à cheval, si caractéristique de l'architecture arabe, donne accès par une grille délicatement ouvragée dans la cour intérieure ou *patio*. Des rosiers, des jasmins et autres plantes grimpantes dissimulent la nudité des parois ; autour de la vasque en marbre blanc qui reçoit un flot d'eau jaillissante, se groupent les palmiers, les bananiers, les orangers. L'été, des nattes et des tentures protègent les visiteurs contre les rayons brûlants du soleil ; le soir, les maîtres de la maison s'y rendent pour prendre le frais, recevoir leurs visites, se livrer aux plaisirs de la musique et de la danse. Toutes les maisons de Séville sont construites sur le même modèle et ne diffèrent que par la grandeur plus ou moins considérable des proportions, l'élégance plus ou moins raffinée des ornements.

La plus intéressante peut-être est celle connue sous le nom de Casa de Pilatos. Mais vous me demanderez sans doute, à l'imitation du bon La Fontaine :

Ce que venait faire
Pilate en cette affaire.

Le voici. Au XIVme siècle, peu après que Ferdinand le Saint eut repris Séville aux infidèles, un grand seigneur castillan, Don Fadrique Enriquez de Ribera, marquis de Tarifa, eut la fantaisie, à la suite d'un pèlerinage en Terre sainte, de faire reproduire sur les bords du Guadalquivir la demeure du célèbre proconsul. Je ne sais si semblable habitation existait encore de son temps à Jérusalem ; en tout cas elle aurait affecté le type romain, tandis que la Casa de Pilatos est un palais franchement arabe. Les ouvriers maures qui l'élevèrent, s'inspirèrent des plus délicates traditions de leur race et nous ont laissé un chef-d'œuvre exquis avec ses délicates colonnettes de marbre, ses voûtes de cèdre amoureusement travaillées, ses parois revêtues de briques ou *azulejos* d'une coloration tout ensemble si chaude et si harmonieuse, ses pendentifs sillonnés de capricieuses arabesques.

De même que Madrid, Tolède, Ségovie, Séville possède son *Alcazar* ou palais forteresse, le monument le plus précieux et le plus complet avec l'Alhambra qu'ait légué à l'Espagne l'architecture arabe. On se croit subitement transporté par la baguette magique dans le palais des fées. En parcourant cette longue série de salles : *de las Donzellas* et de *los Embajadores*, de Maria de Padilla et de Charles-Quint, l'œil ne se lasse pas de contempler cette merveilleuse décoration intérieure où les tons les plus vifs : bleu, vert, rouge, se marient avec l'or dans un doux et séduisant ensemble, ces murailles recouvertes d'une fine dentelle de stuc, ces colonnes accouplées deux à deux qui soutiennent des arcades en trèfle, découpées avec une grâce et une légèreté adorables, ces voûtes qui demeurent si élégantes et si variées dans leurs formes malgré la profusion des ornements.

L'inscription sculptée sur la porte d'entrée indique quel fut, sinon le fondateur, tout au moins le restaurateur de cette

somptueuse habitation : « Très haut, très noble et très puissant conquérant, Don Pedre, roi de Castille et de Léon, fit construire ce palais et cette façade l'an 1362. Il s'agit de Don Pedre surnommé le Cruel, le Louis XI espagnol, qui précéda le monarque français dans la lutte contre la féodalité, que M. Prosper Mérimée dans son amour du paradoxe a baptisé le Justicier et qu'il s'est efforcé de réhabiliter dans un livre qui unit le charme du roman à la précision de l'histoire. Je revoyais en imagination, dans ma longue promenade à travers les cours et les jardins, les scènes terribles si dramatiquement racontées par un maître écrivain : emprisonnement de la reine Blanche de Bourbon, double fratricide commis sur Don Fadrique et Don Tello, meurtres du trésorier israélite Samuel Lévi et du roi de Grenade Ben Saïd, et je pensais : « Pourtant la tradition populaire dit vrai : l'âme la plus sanguinaire qui ait jamais vécu dans la poitrine d'un chrétien. »

Des centaines d'églises que renferme Séville, il n'en est aucune où le touriste, après avoir contemplé avec quelque attention la voûte, le plafond ou les colonnes, ne parvienne à découvrir quelques vestiges d'architecture mauresque. On peut leur appliquer, avec plus de justesse, le proverbe qui a eu longtemps cours sur les Russes : Grattez l'édifice espagnol actuel, le badigeon catholique, et vous retrouverez la vieille construction arabe.

De toutes ces églises, la plus vaste comme la plus belle est sans contredit la cathédrale. Bâtie en lieu et place d'une mosquée qui avait été elle-même construite en 1195 par Al-Mansour sur l'emplacement de nombreux sanctuaires païens, elle a conservé dans plusieurs de ses parties les traces de son origine musulmane, tandis que d'autres, avec leur forêt de tours et de clochetons, appartiennent au meilleur gothique, et que d'autres encore descendent jusqu'à la Renaissance plateresque. Je me suis senti surtout attiré par le souvenir de l'Islam : les hautes murailles qui tiennent de la forteresse, le grand portail avec l'arc en fer de cheval, désigné par le peuple sous le nom de *Lagarto* parce qu'un crocodile se trouve en effet suspendu au sommet de la voûte, le *Patio de los Naranjos* où de magnifiques orangers entourent la fontaine auprès de laquelle les croyants faisaient autrefois leurs ablutions.

De l'autre côté de cette même cour, je signale à l'attention des lettrés le bâtiment où est déposée la *Bibliothèque colombine*, recueillie par les soins de Diego Colomb, le fils de l'illustre explorateur, et qui demeure encore aujourd'hui une des sources les plus abondantes pour l'histoire de l'Amérique, malgré les déprédations dont elle a été la victime et qu'a justement dénoncées, à la vindicte du monde savant, M. Harrisse.

Dans le voisinage immédiat de la cathédrale et toute semblable à un minaret ou au campanile d'un duomo italien, se dresse dans sa svelte élégance la fameuse *Giralda*. La tradition en attribue la paternité au célèbre Aben-Youssouf-Yacoub, plus connu sous le nom de Gheber, le prétendu inventeur de l'algèbre, qui s'était proposé d'y établir une station astronomique. Les siècles qui ont ajouté à son revêtement de briques une patine rose tendre aux délicats reflets d'or, ont respecté ses minces colonnettes, ses *ajimeres* ou petites fenêtres à doubles arceaux en fer à cheval, ses lacis et ses arabesques d'une invention si opulente dans son originalité. L'architecte arabe avait couronné son œuvre avec quatre énormes globes de métal, si brillants, dit la *Cronica general de San Fernando*, qu'ils s'apercevaient de huit lieues à la ronde, lorsqu'ils étaient éclairés par le soleil. Un tremblement de terre les renversa en 1395: en 1568 Hernan Ruiz de Burgos eut la malencontreuse idée d'exhausser la tour d'un étage, et de bâtir, pour y loger les cloches, une sorte de beffroi de forme ronde et de style roman qui jure avec le reste de l'édifice. Autour de la deuxième balustrade est reproduit en immenses lettres augustales le passage du livre des Proverbes : « Nomen domini fortissima turris, » tandis qu'à partir de 1570 la plus haute terrasse se trouve dominée par une gigantesque statue de la Foi, due au ciseau de Barthélemy Morel et donnée par l'inquisiteur Valdès. Quel malin esprit se joua du terrible archevêque, si impitoyable dans sa répression de toute hérésie et de tout vent fugitif de doctrine, pour qu'il ait baptisé du nom de *Giralda* (girouette), le symbole de la foi catholique, éternelle et immuable de son essence?

Une rampe de plans inclinés, toute semblable à celle de

notre Hôtel de Ville et que pouvait aisément gravir un seigneur à cheval, conduit à la dernière plate-forme du haut de laquelle se déroule un splendide panorama : tout d'abord le monde de tourelles et de statues, de flèches et de clochetons qui s'élancent du toit de la cathédrale, l'immense cité avec son labyrinthe de rues étroites et tortueuses dont, comme dans le *Diable boiteux*, on domine chaque patio, on scrute chaque maison ; le vaste parc magnifiquement planté, de *las Delicias*, la riche campagne andalouse avec ses vignes et ses olivettes, enfin, aux dernières limites de l'horizon, au nord les puissants contreforts de la Sierra Morena, au sud les cimes altières de la Sierra Nevada revêtues, conformément à l'étymologie, de leur parure de neige éternelle.

Avant la catastrophe, la *ruina* comme disent les sacristains, la cathédrale de Séville, avec ses cinq immenses nefs, ses piliers si élevés qu'au premier abord ils semblaient de frêles colonnes malgré la réelle énormité de leur diamètre, son *coro*, aussi considérable à lui seul qu'une église ordinaire, ses accessoires, tous de proportions colossales, produisait une grandiose et solennelle impression. S'il faut en croire les annales de Zuniga, lorsqu'en 1401 les plans furent définitivement arrêtés, il fut convenu de ne reculer devant aucune dépense, afin de rejeter dans l'ombre toutes les constructions rivales. « Faisons, » s'écria dans son enthousiasme un bon chanoine, « une église assez grande pour que ceux qui la verront achevée, nous tiennent pour des fous. » En août 1888, la coupole centrale s'écroula, écrasant dans sa chute, outre maint tableau et mainte statue, le grand orgue de Jorg Bosch et la *réja* ou grille du chœur. Toute la partie antérieure de l'édifice est actuellement encombrée par les échafaudages et il faut pénétrer jusqu'à l'abside pour retrouver dans une certaine mesure le spectacle primitif.

Nous ne voulons point remplir le fastidieux office d'un cicerone : nous nous contenterons, parmi les trente-sept chapelles, d'indiquer comme la plus intéressante par les souvenirs historiques, la *Capilla Real* restaurée en 1575 sur l'ordre de Charles-Quint par Martin Gainza et Fernand Ruiz, avec la statue de Ferdinand III devant lequel

un Maure et un Juif s'agenouillent pour lui offrir les clefs de la ville, les statues des Prophètes, des Apôtres, des Évangélistes, toutes de grandeur naturelle, exécutées par Pedro Campana, les tombes du saint monarque et de son épouse Béatrice, d'Alphonse le Sage et de Maria de Padilla, la belle et perfide maîtresse de Don Pedre.

Dans la sacristie, un véritable musée, se trouvent réunis des calices travaillés avec un art exquis et resplendissants de pierres précieuses, des chasubles du plus fin tissu que rehaussent de merveilleuses broderies, le *Tenebrario* ou chandelier d'argent haut de vingt-cinq pieds que soutiennent vingt-cinq élégantes figurines, la *Custodia* due au génie et aux laborieuses veilles de Juan del Arfe, la plus grande et la plus magnifique pièce d'orfèvrerie qui ait jamais vu le jour, et, dans un domaine autrement noble de l'art, le Christ crucifié, si vrai dans sa désolation, si pathétique dans l'exactitude de son anatomie, taillé dans le bois par le vigoureux ciseau d'Alonzo Montanez et plusieurs tableaux des anciens maîtres : Moralès et Roellas, Mateo Perez d'Alesia et Luis de Vargas.

Je ne signalerai à votre attention que deux Murillos qui comptent parmi les créations les plus parfaites de ce peintre exquis entre tous.

Jamais la magie de la peinture n'a été poussée aussi loin que dans le *Saint Antoine de Padoue*. La lumière ruisselle de toutes parts, la couleur est demeurée d'une suavité pénétrante, la composition tout entière, par son velouté harmonieux, caresse et entraine le regard. En même temps les moindres détails de la pauvre cellule sont rendus avec cette précision caractéristique de l'école espagnole ; on prétend même que les oiseaux viennent becqueter le bouquet de lis qui seul en égaie la nudité. A travers la porte entr'ouverte s'aperçoit un de ces longs cloîtres soutenus par des rangées régulières d'arcades, soigneusement badigeonnées à la chaux, si propices aux mystiques rêveries. Le vénérable saint est en effet plongé dans une divine extase, son visage rayonne d'amour et de joie, sa tête baignée d'effluves respire une piété poussée jusqu'à un spasme de voluptueuse ivresse. Toute la partie supérieure du tableau, noyée dans une lumière blonde, vaporeuse, trans-

parente, est remplie par des groupes d'anges empreints d'une beauté et d'une grâce enchanteresses. Attiré par la force de la prière, l'enfant Jésus descend de nuée en nuée pour venir se placer dans les bras de saint Antoine, qui se soulève de son côté dans un élan passionné et comme mu par une force surnaturelle.

Si profond que soit dans cette toile le sentiment religieux et à quelque réalité qu'atteigne la vision extatique, je lui préfère, comme plus largement et plus sincèrement humain, l'*Angelo della Guardia* qui, le regard dirigé vers les régions célestes et les ailes déployées, dissipe les doutes de l'enfant confié à ses soins et l'entraine, d'une marche ferme et sûre, vers sa destination finale. Jamais l'idéal de la vie, le *sursum corda* n'a rencontré une plus sublime expression.

Les œuvres de Murillo sont très nombreuses dans sa ville natale et, en dehors de la cathédrale, on peut en admirer plusieurs, soit au Musée installé dans l'ancien cloître de San Esteban, soit à l'Hôpital de la Caridad. C'est en Espagne seulement qu'on peut le comprendre, sous un ciel de feu, dans cette nature africaine, au milieu des scènes populaires qu'il se plut à reproduire, vis-à-vis des moines et des bergers, des paysannes et des gitanas qui lui servirent de modèles. Aujourd'hui encore, parmi les femmes qui se promènent sur l'Alameda, vous rencontrerez certainement la cuisinière du monastère de San Francesco qui lui demanda son portrait et pour laquelle, sur une méchante pièce de toile, il peignit la Vierge dite de *la Servilietta*.

Séville ne possède pas moins de deux Don Juan: Don Juan de Tenorio qui eut la gloire insigne d'être célébré tour à tour par Molière et Mozart, Musset et Byron et Don Juan de Marana dont les scandaleuses aventures ne firent pas moins de bruit et qui a trouvé en Prosper Mérimée un fidèle et charmant biographe. Rappelez-vous les « *Ames du Purgatoire.* »

« Eh! mon Dieu oui — voici comment la chose arriva.
« Une nuit Don Juan, sortant d'une orgie, rencontra un
« convoi qui se rendait à l'église de Saint-Isidore: péni-
« tents noirs masqués, cierges de cire jaune, quelque

« chose de plus sinistre et de plus lugubre qu'un enterre-
« ment ordinaire. « Quel est ce mort? Est-ce un mari tué
« en duel par l'amant de sa femme, un honnête père qui
« tardait trop à lâcher son héritage ? » fit Don Juan
« échauffé par le vin. « Ce mort, » lui répondit un des
« porteurs du cercueil, « n'est autre que le seigneur
« Don Juan de Marana dont nous allons célébrer le ser-
« vice: venez et priez avec nous pour lui. » Don Juan
« s'étant approché, reconnut à la lueur des torches, car en
« Espagne on porte les morts la face découverte, que le
« cadavre avait sa ressemblance et n'était autre que lui-
« même. Il suivit sa propre bière dans l'église et récita les
« prières avec les moines mystérieux. Le lendemain on le
« trouva évanoui sur les dalles du chœur. Cet événement
« lui fit une telle impression qu'il renonça à sa vie en-
« diablée, prit l'habit religieux, se priva de chocolat, la
« plus forte pénitence que peut s'imposer un Espagnol, et
« fonda l'hôpital de la Caridad où il mourut presque en
« odeur de sainteté. »

Murillo, qui, du vivant même de Marana, s'était affilié à cette charitable congrégation, peignit pour elle deux de ses compositions les plus vastes et le plus magnifiquement ordonnées : la *Multiplication des pains* et *Moïse frappant le rocher*. Cette dernière surtout est caractéristique de l'Andalousie: on pourrait l'intituler la soif et elle montre de quel prix inappréciable sont, pour ces contrées brûlées par le soleil, l'eau et la verdure. Si Moïse, drapé dans les vastes plis de son burnous, domine la scène avec la majestueuse tranquillité d'un émir, tous les autres personnages respirent la naïveté et la grâce, le mouvement et la vie: la mère compatissante qui soulage tout d'abord son enfant bien-aimé, la mère égoïste qui ne songe au contraire qu'à satisfaire ses propres appétits, la jeune fille qui remplit ses grandes jarres de cuivre, le conducteur qui charge son butin, les chameaux qui tendent leur long cou, les chevaux qui piaffent et caracolent.

Si nous avions écouté nos secrètes inclinations, nous aurions prolongé notre séjour à Séville pour ne pas interrompre un rêve digne des Mille et une Nuits. Le temps pressait. Après un trajet accidenté, nous arrivâmes de

nuit à Grenade et nous gravîmes la colline de l'Alhambra, répétant pour nous préparer au magique spectacle qui nous attendait le lendemain, les vers si connus de Victor Hugo :

Soit lointaine — soit voisine
Espagnole ou sarrasine
Il n'est pas une cité
Qui dispute, sans folie
A Grenade la jolie
La palme de la beauté
Et qui, gracieuse, étale
Plus de pompe orientale
Sous un ciel plus enchanté.

L'Alhambra. l'Alhambra, palais que les génies
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies
Forteresse aux créneaux festonnés et croulants
Où l'on entend la nuit de magiques syllabes
Quand la lune. à travers les mille arceaux arabes,
Sème les murs de trèfles blancs.

Les origines de Grenade se perdent dans la nuit des siècles, puisqu'elle aurait été bâtie dans le voisinage d'une ancienne colonie phénicienne, puis romaine : Illiberis, mais l'ère de sa splendeur ne commence qu'avec le déclin de la domination musulmane dans la péninsule. Emerveillé de la beauté et de la richesse de la Vega, l'émir du Maroc, Youssouf-ben-Taschfin, qui avait franchi le détroit de Gibraltar pour protéger l'Andalousie contre l'invasion castillane, le vainqueur de Zalacca, se serait écrié : « L'Espagne est comme un bouclier dont Grenade est le support : tenons les courroies serrées et Grenade n'échappera pas de nos mains. »

Pendant les troubles qui suivirent la chute des Almoravides, un heureux chef de bandes, Ibn-ben-Hamar, ou l'Homme Rouge, ne se contenta pas, en 1232, de mettre la main sur Grenade, mais administra sagement sa magnifique conquête, y attira ceux de ses coreligionnaires que les victoires des chrétiens avaient chassés de Valence, de Séville, de Cadix, construisit des marchés et des bazars, des hospices et des collèges, des bains et des aqueducs,

bref rendit sa capitale si prospère qu'elle vit affluer dans ses murs une population de 420 000 âmes, tandis qu'elle n'en compte aujourd'hui que 75 000.

Les Arabes se sont montrés prodigues de louanges pour la cité des bords du Xénil et n'ont pas craint de la comparer à leur première métropole, la magnifique résidence des Omniades. « Shamu l'Andalus, » le Damas de l'Occident, se plaisaient-ils à la nommer et, en lui donnant cette appellation, ils lui décernaient dans leur pensée la plus glorieuse des épithètes. Ibn Batuttah, l'illustre voyageur Berbère, proclamait, en 1345, Grenade la reine des cités et célébrait le charme de ses environs, vrais jardins qui s'étendaient sur plusieurs lieues à la ronde. Un poète andalou s'écriait dans son patriotique enthousiasme que Grenade, dans le monde entier, ne connaissait pas de rivale. « C'est en vain « que le Caire, Bagdad ou Damas voudrait lutter avec elle : « on ne peut donner une idée de sa merveilleuse beauté « qu'en évoquant l'image d'une jeune mariée resplendis- « sante de grâce, dont les pays voisins formeraient le « douaire. » « Sa Vega, » remarque un autre écrivain, « l'emporte en fertilité sur la Gautah, la prairie de Da- « mas ; ses maisons de campagne brillent comme des « perles d'Orient, enchâssées dans une coupe d'éme- « raude. » « Salubre comme l'air de Grenade, » demeure un proverbe encore usité de nos jours en Afrique. Les Espagnols n'ont pas voulu dans leur admiration rester en arrière de leurs prédécesseurs, témoin le vieux dicton : « A celui que Dieu aime, il a permis de vivre à Grenade, » et les deux vers si connus, qui peuvent être mis en parallèle avec ceux consacrés à Séville : « Qui n'a pas vu Gre- « nade, n'a rien vu. »

En 767 l'émir Ibn-Abd-Er-Rhaman, frappé d'une aussi avantageuse situation stratégique, construisit, sur la colline qui s'élève à gauche du Darro, une forteresse appelée Kalat-El-Amra, le Château Rouge, dont les derniers bastions couronnent, aujourd'hui encore, dans leur pittoresque fierté le roc vif et portent le nom si souvent invoqué, dans l'histoire des Maures, de Torres Bermejas, Tours Vermeilles. En 1238 Ibn Ben-Hamar, pour affirmer solennellement vis-à-vis de tous, croyants et infidèles, la légitimité de son pou-

voir, éleva, dans cette première enceinte, le palais-citadelle si connu sous la désignation d'*Al-Hambra :* le Château Rouge, en raison de la couleur, soit du sol sur lequel il était bâti, soit des briques qui avaient été employées pour sa construction. Ses successeurs rivalisèrent de zèle dans l'embellissement de leur résidence favorite, se complaisant dans l'ornementation la plus exquise et la plus délicate, relevant, avec l'or et les pierres précieuses, le marbre des colonnes et le stuc des pendentifs, prodiguant les récompenses aux artistes qui avaient conquis leur faveur par la grâce de leur talent et l'originalité de leur imagination, ajoutant sans cesse de nouvelles salles à l'édifice primitif, couvrant de splendides jardins une colline, vierge naguère de toute végétation. Les dépenses auxquelles se livra Abul-Hadjadji, le plus magnifique d'entre eux, auraient été si considérables, que ses adversaires l'accusèrent de n'y subvenir qu'avec les secrets de la magie et la transmutation surnaturelle des métaux.

L'anarchie, les intrigues de harem, les discordes intestines minèrent un empire si florissant à ses débuts et le précipitèrent vers sa ruine. Henri IV, roi de Castille, ravagea à mainte reprise la Vega et imposa en 1463 à ses possesseurs un tribut annuel de 120 000 ducats. La réunion, en 1465, des deux couronnes d'Aragon et de Castille sur un seul couple par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, enleva aux Maures leur dernière chance de salut et rendit irrévocable, à bref délai, la condamnation de l'Islam. Toutes les villes qui arboraient encore l'étendard du prophète : Gibraltar, Ronda, Archidona, Velez-Malaga, se virent successivement contraintes d'ouvrir leurs portes aux vainqueurs. En avril 1491 les Rois catholiques vinrent en personne mettre le siège devant Grenade et, après l'incendie de leur camp, construisirent en trois mois la ville fortifiée de Santa-Fé, afin de proclamer, vis-à-vis de tous, leur ferme dessein de ne se retirer qu'après l'entier achèvement de leur entreprise.

Cette lutte, la dernière engagée entre chrétiens et musulmans sur le sol de la péninsule, a été comparée par les historiens espagnols, pour l'acharnement et l'héroïsme qui y furent déployés par les deux peuples adverses, à la

guerre de Troie. Tout au moins, au récit de ses plus brillants épisodes, croit-on assister aux mémorables exploits célébrés dans la *Jérusalem délivrée* par le Tasse. Chaque jour, les cavaliers arabes venaient provoquer, jusque sur le seuil de leur tente, les cavaliers castillans et lançaient leurs javelots jusque dans l'enceinte du pavillon royal. Pour laver le souvenir de ces humiliations réitérées, Hernan Perez de Pulgar exécuta, point par point, le vœu que, pendant la messe, il avait juré devant les saints autels, de pénétrer de nuit, jusqu'au cœur de la place, par une poterne mal gardée et de fixer à une des colonnes de la grande mosquée un Ave Maria qu'éclairerait un flambeau. Ces hautes prouesses, jointes à beaucoup d'autres, sont consignées dans un volume écrit sur les lieux même, quelques jours après la reddition, par un capitaine français au service d'Isabelle, imprimé à Paris cette même année 1492 et dont un des rares exemplaires survivants se trouve à la Bibliothèque nationale : « La très célèbre, digne de mémoire et victo-
« rieuse prise de la ville de Grenade. Escript à Grenade le
« dixiesme jour de janvier de MCCCCXCII. »

L'astucieux Ferdinand comprit que la famine seule aurait raison d'une aussi redoutable forteresse et d'aussi valeureux guerriers. Le marquis de Villena fut envoyé dans les Alpujarras, la seule province qui, n'ayant pas encore été conquise par les chrétiens, continuait à envoyer des vivres aux assiégés, avec l'ordre d'y procéder à une dévastation systématique : 80 villes et bourgades furent pillées et détruites en quelques semaines, les orangers, les mûriers, les oliviers et les vignes arrachés ou coupés au ras du sol, toute communication interceptée avec les côtes d'Afrique. La disette ne tarda pas à faire des ravages dans cette populeuse métropole qui, en surplus de ses habitants habituels, avait vu affluer dans ses murs des émigrés accourus de toutes les parties de l'ancien royaume et où sévissaient des dissensions intestines.

Lorsque Boabdil se fut convaincu du néant de ses espérances, il se résigna à entrer en pourparlers avec les Espagnols, mais, comme ses sujets s'obstinaient à attendre les renforts du Maroc, les conférences se tinrent secrètement et de nuit, à une lieue de Grenade, dans le village

de Chiurriana. Voici la teneur des principaux articles de la capitulation ratifiée et signée par les deux parties le 25 novembre 1491. Les Rois catholiques accordaient le libre exercice du culte mahométan et la pratique de leurs cérémonies religieuses aux habitants de Grenade, qui ne devaient être molestés en rien pour leurs usages nationaux, leur langage et leur costume. Leurs propriétés devaient être respectées et les Espagnols s'engageaient à fournir des vaisseaux à ceux qui voudraient passer en Afrique : toutes les armes devaient être remises aux vainqueurs : quant à Abou-Abdallah (Boabdil), on lui assigna une ville et quelques places voisines dans les Alpujarras avec trois mille vassaux et un revenu de six millions de maravedis. Mais à quoi bon insister sur un traité violé, suivant l'énergique expression d'un historien, par les vainqueurs, avant même qu'eut séché l'encre qui l'avait fixé sur le parchemin ?

« Dans la matinée du 2 janvier 1492, raconte W.-H. « Prescott, tout le camp des chrétiens présenta l'aspect « d'une joyeuse activité. Le grand cardinal Mendoza fut « envoyé en avant, à la tête d'un fort détachement, com- « prenant les troupes de sa maison et les vétérans de l'in- « fanterie, blanchis dans les guerres contre les Maures, « pour prendre possession de l'Alhambra. Ferdinand se « plaça à quelque distance en arrière, près d'une mos- « quée arabe consacrée depuis à saint Sébastien. Il était « entouré de ses courtisans, avec leurs suites imposantes « qui resplendissaient sous les armures et déployaient fiè- « rement les bannières de leurs antiques maisons. La « reine s'arrêta encore plus en arrière, au village d'Ar- « milla.

« Pendant que le grand cardinal, à la tête de sa colonne, « gagnait le haut de la montagne des Martyrs, il rencontra « le prince maure Abou-Abdallah qui la descendait, escorté « de cinquante cavaliers et se dirigeant vers la position « occupée par Ferdinand sur les bords du Xénil. Aussitôt « que le Maure approcha du roi d'Espagne, il voulut se « jeter à bas de son cheval et baiser la main du monarque « en signe d'hommage, mais Ferdinand se hâtant de le « prévenir, l'embrassa avec toutes les marques de la sym-

« pathie et du respect. Abou-Abdallah livra alors à son « vainqueur les clefs de l'Alhambra en lui disant : « Elles « t'appartiennent, ô roi, parce qu'Allah l'ordonne ainsi. « Use de ta victoire avec clémence et modération. »

La reddition de Grenade produisit dans toute la chrétienté une aussi forte impression, mais en sens contraire, que, quarante années auparavant, la prise de Constantinople. A Rome, la chute de la capitale mauresque fut célébrée par des processions solennelles, des messes, des fêtes publiques : à Naples, fut représentée sur la scène une allégorie, dans laquelle les rôles les plus importants étaient tenus par l'Islamisme, la Foi catholique, l'Allégresse. Les Arabes d'Afrique furent consternés, lorsqu'ils apprirent la fatale nouvelle et, pendant de longues années, dans leurs mosquées, ils ne cessèrent de prier, chaque vendredi, pour la restauration du royaume de Boabdil. « Il pense à Grenade, » disent-ils encore aujourd'hui à voix basse, lorsqu'ils voyent un des leurs plongé dans une morne et incompréhensible tristesse.

« Amoureuse Alhambra ! » s'écrie un poète contemporain, « tes tours, ô Muley Boabdil, pleurent de se voir per- « dues. Donnez-moi mon cheval et ma blanche *adarga* « (sorte de bouclier) pour aller combattre et reconquérir « l'Alhambra. Donnez-moi mon cheval et mon écu d'azur « pour aller combattre et délivrer mes enfants. Mes fils « sont à Cadix, ma femme est à Gibraltar. O belle Malfata, « vous êtes perdue pour moi ! »

« Belle Grenade, » est-il dit dans une autre élégie, « comme ta gloire est évanouie ! La fleur de ta chevalerie « gît sur le sol étranger, de longtemps la place de Bivaram- « bla ne retentira plus du pas des chevaux et du son des « trompettes, de longtemps elle ne sera pas remplie par « tes jeunes nobles, glorieusement parés sous la tente pour « le tournoi. Belle Grenade, les doux accords du luth n'ani- « meront plus tes rues éclairées par les rayons de la lune : « aucune sérénade n'est entendue sur les balcons ; les « gaies castagnettes restent silencieuses sur la colline ; la « danse gracieuse de la Zambra ne s'aperçoit plus sous les « bosquets. Belle Grenade, pourquoi ton Alhambra est-il « si morne et si désolé ? L'oranger et le myrte exhalent

« toujours leurs parfums dans ses chambres tendues de
« soie, le rossignol chante toujours dans ses jardins, ses
« patios de marbre sont toujours rafraîchis par le babil
« des fontaines et le murmure des ruisseaux limpides.
« Hélas ! le visage du roi ne brille plus dans les salles.
« La lumière de l'Alhambra est éteinte pour toujours. »

Trente années s'étaient écoulées depuis l'entrée des Rois catholiques, et déjà l'ancienne capitale d'Ibn-Al-Hamar était frappée d'une déchéance irrémédiable. Le Vénitien Navigero, qui la visita en 1524, en constata avec mélancolie les traces vengeresses.

« Les Maures les plus opulents, dit-il, aimaient à con-
« struire leurs maisons de campagne, leurs *karmens*
« (vignes) sur les pentes escarpées du *Cerro del Sol*
« qui dominent le cours du Darro. La plupart sont peti-
« tes, mais toutes sont gracieusement ornées de colon-
« nettes et d'arabesques, pourvues d'eaux abondantes,
« entourées d'une haie de rosiers et de myrtes, ce qui fait
« voir qu'à l'époque, où cette contrée se trouvait encore
« entre les mains des Maures, elle était beaucoup plus
« belle qu'aujourd'hui. Plusieurs de ces maisons tombent
« en ruines, plusieurs de ces jardins sont abandonnés,
« puisque le nombre des Maures va plutôt en diminuant
« qu'en augmentant, et que ce sont eux qui ont si bien
« cultivé ce pays. Les Espagnols, non seulement dans cette
« ville de Grenade, mais dans tout le royaume, ne sont
« guère industrieux, ne plantent pas et ne travaillent pas
« volontiers la terre, mais préfèrent s'adonner à la guerre
« ou aller chercher fortune aux Indes. Bien que Grenade
« ne soit pas aussi peuplée que sous les Maures, il n'y a
« peut-être aucune partie de l'Espagne qui soit si habitée. »

Dans la chapelle royale, qui communique avec la cathédrale, mais conserve son clergé et son administration propres, se voyent, au-dessus du maître-autel, quatre bas-reliefs en bois sculpté du plus haut intérêt, contemporains de la reddition de Grenade et attribués avec quelque vraisemblance au grand artiste bourguignon Philippe Vigarny. D'un côté, Ferdinand et Isabelle arrivent à cheval, accompagnés d'une nombreuse escorte d'hommes d'armes portant la lance et le fauchard : de l'autre arrive à pied

Boabdil qui s'apprête à faire sa soumission. Il est coiffé d'un turban que surmonte une couronne et vêtu de l'ample manteau connu sous le nom d'*albornos*; son cheval est tenu par deux pages, dont l'un porte l'*adarga*, ou bouclier, aux armes de Grenade; dans le fond se profilent les tours crénelées de l'Alhambra : sous la porte d'entrée défilent des prisonniers maures, les mains croisées sur la poitrine. Les deux autres bas-reliefs se rapportent à la conversion des vaincus. Dans le premier, plusieurs d'entre eux s'approchent de la vasque élégante d'un bénitier pour recevoir le baptême, de la main des moines préposés à cet office : le deuxième traite le même sujet, mais avec des détails plus curieux encore : de nombreuses Mauresques apparaissent, la tête couverte d'un long voile que percent seuls leurs yeux noirs. André Navigero nous renseigne sur la valeur de ces conversions : « Les Maures parlent leur ancienne « langue; ils sont chrétiens moitié par force et les prêtres « se soucient peu de les instruire des choses de notre foi, « trouvant leur avantage à les laisser ainsi, mais en secret « ils sont Maures comme avant. »

Ximenès procéda contre eux avec une rigueur implacable, violant sans scrupule les articles de la capitulation qui garantissaient leurs droits, les gênant dans l'exercice de leurs devoirs religieux, l'usage de leurs bains, le choix de leurs vêtements. « Si on ne peut conduire doucement les Maures dans le chemin du salut, » se plaisait-il à répéter à sa pénitente, la reine Isabelle, « il ne faut pas craindre de les y pousser. »

Par son ordre, fut dressé, sur la place de Bivarambla, un immense bûcher, où durent être portés tous les livres et manuscrits mauresques qui purent être découverts dans l'enceinte de la ville; un ex-musulman, converti au christianisme, eut le triste honneur d'y mettre le feu. Quelques historiens évaluent à un million le nombre des volumes qui auraient été anéantis dans cette seule et néfaste journée, un chiffre grossi peut-être à dessein par les panégyristes du cardinal, qui se seraient imaginés accroître sa gloire en exaltant l'importance de l'autodafé. Trois cents seulement auraient été sauvés du feu pour être transportés à la bibliothèque d'Alcala de Henarès. Parmi

ceux qui furent détruits, s'en trouvaient plusieurs admirés à juste titre comme des merveilles de peinture et de calligraphie ; d'autres ne possédaient pas une valeur artistique moins considérable, avec leurs reliures en cuir, dans la préparation desquelles excellèrent les ouvriers arabes, leur ornementation en nacre et en ivoire, avec pierres fines et broderies sur soie et velours. A cette époque prit naissance le proverbe espagnol : « chercher Mahomet à Grenade » pour désigner un objet introuvable.

L'impitoyable dureté de l'archevêque-primat ne rencontra que de trop nombreux imitateurs. En 1568, provoquée par les incessantes persécutions de Philippe II, éclata l'insurrection des Alpujarras ; en 1605 fut promulgué par Philippe III l'ordre de bannissement définitif des Morisques. Les conséquences de cette politique aussi inepte que cruelle ne tardèrent pas à se faire généralement sentir. Les trois millions de sujets dont s'était volontairement privée l'Espagne, pendant une période qui n'embrasse pas beaucoup plus d'un siècle, constituaient l'aristocratie intellectuelle de la nation : aussi, du faîte de la grandeur, tomba-t-elle presque immédiatement au dernier degré de la décadence. Les sciences et les arts, l'agriculture et l'industrie s'atrophièrent avec une effrayante rapidité. Les fabriques se fermèrent, la terre cessa d'être cultivée, les campagnes devinrent désertes. La population des villes, faute d'une alimentation suffisante, s'abaissa dans de si redoutables proportions, qu'aujourd'hui encore elle n'a pu recouvrer son chiffre primitif : ainsi à Cordoue elle est tombée de 600 000 à 45 000 âmes, à Grenade de 450 000 à 75 000, à Tolède de 200 000 à 17 000. Séville, qui possédait 1600 métiers faisant vivre 130 000 individus, n'en garda que 300 et, d'après le rapport même des Cortès à Philippe IV, perdit les trois quarts de ses habitants : sur 300 manufactures de laine Tolède n'en conserva que 13, tandis que ses fabriques de soie, qui faisaient vivre 40 000 personnes, disparurent presque entièrement. Les rares manufactures restées debout après l'expulsion des Arabes, ne purent lutter contre l'apathie et l'appauvrissement universels. Les procédés de fabrication tombèrent dans un si complet oubli, qu'au commencement du XVIIIe siècle Philippe V,

voulant rouvrir à Ségovie des ateliers pour les lainages, dut faire venir des ouvriers de Hollande.

« L'Espagne, dit Buckle, continue à dormir paisible, « insouciante, impassible, ne recevant aucune impression « du reste du monde et ne faisant aucune impression sur « lui. Elle est là, à la pointe extrême du continent, masse « énorme et inerte, dernier représentant des sentiments « et des idées du moyen âge. Et, ce qui est le plus triste « symptôme, c'est qu'elle est satisfaite de sa condition. Elle « est la nation la plus arriérée de l'Europe et pourtant elle « se croit la plus avancée. Elle est fière de tout ce qui de- « vrait la faire rougir, fière de l'antiquité de ses opinions, « fière de son orthodoxie, fière de la force de sa foi, fière de « sa crédulité puérile et incommensurable, fière de sa ré- « pugnance à améliorer ses croyances et ses coutumes, fière « de sa haine pour les hérétiques, fière de la vigilance cons- « tante avec laquelle elle a déjoué tous leurs efforts pour « s'établir légalement sur son sol. Toutes ces choses réu- « nies produisent le triste résultat auquel on donne le « nom d'Espagne. »

Après cette trop longue digression reprenons le chemin de l'Alhambra. Lorsque nous avons traversé la *Piazza Nueva*, nous nous trouvons vis-à-vis de la *Porte des Grenades*, le Bab Leuxar des Arabes, une espèce d'arc-de-triomphe construit sous le règne de Charles-Quint et qui fait corps avec les anciennes murailles moresques. Une inscription gravée dans la pierre nous avertit qu'ici commence la *Juridiction de la Real Forterezza de la Alhambra*.

Aucune parole ne saurait rendre l'impression qu'on éprouve aussitôt après avoir franchi le seuil : on se croit transporté dans une région enchantée, lorsqu'on pénètre sous les immenses arceaux de verdure que forment les ormeaux séculaires, et on applaudit à la justesse des poèmes arabes, où ils sont comparés à autant de voûtes d'émeraude. Impossible de rêver un plus majestueux décor, une végétation plus abondante de myrtes et de lauriers-roses, un dôme de feuillage plus épais et plus impénétrable aux rayons du soleil. Dans ce parc de haute futaie sont tracées des allées qui se croisent en tous sens pour aboutir à divers points également mémorables : le palais

lui-même, les jardins du Généralife, les Tours Vermeilles. De tous côtés bruissent des ruisseaux, d'une abondance et d'une limpidité extraordinaires, qui descendent tumultueusement de la Sierra Nevada, contournent les grands arbres dont ils baignent les racines, se répandent, au travers des grandes herbes et sur les pentes moussues, en joyeuses cascatelles.

A ce moment, par un singulier caprice de mon imagination, se dressèrent soudain devant moi la façade du château de Heidelberg et ses tours revêtues de lierre. Si bizarre que cela paraisse et si risquées que soient les comparaisons entre le Nord et le Midi, il ne manque pas, entre ces deux localités si éloignées, de points de ressemblance : même situation à l'entrée de deux fertiles vallées, débouchant l'une dans la plaine du Rhin, l'autre dans celle du Guadalquivir : mêmes collines, couvertes de magnifiques forêts, et qui dominent deux villes également célèbres dans l'histoire et le monde de la pensée ; enfin, pour couronner le tout, deux édifices d'une architecture admirable, deux parfaits représentants, l'un de la Renaissance germanique dans toute sa généreuse splendeur, l'autre de l'art arabe dans sa fantaisie la plus éthérée. Il n'est pas jusqu'à la couleur également rouge des matériaux qui ne provoque les analogies.

L'entrée principale de l'Alhambra a reçu des Espagnols le nom de *Puerta Judicaria* ou Porte du Tribunal, parce que, suivant la coutume orientale, les sultans de Grenade s'y transportaient pour rendre la justice à leurs sujets, sans distinction du rang ou de fortune, à des époques plus régulières et plus fréquentes que les sessions légendaires de saint Louis sous le chêne de Vincennes. Elle s'ouvre au milieu d'une tour carrée et massive, colorée des teintes les plus chaudes, oscillant entre l'orange et la brique : l'arc affecte cette forme du cheval que les Musulmans d'Espagne ont employée dans tous leurs édifices avec une constante prédilection. L'inscription qui surmonte la Porte du Tribunal nous renseigne sur la date de sa construction et le nom de son fondateur :

« Cette porte appelée Babu-Shariah — (porte de la Loi) —
« puisse Dieu faire prospérer par elle la loi de l'Islam —

« fut bâtie par les ordres de notre seigneur, le commandeur « des croyants, le juste et belliqueux sultan Abul-Hadjadj « Youssouf, fils de notre seigneur, le pieux et belliqueux « sultan Abul-Walid-Ibn-Najr. Puisse Dieu récompenser ses « bonnes actions dans l'observation de la religion et agréer « ses hauts faits pour la défense de la foi. Elle fut terminée « dans le glorieux mois de juin 749 (l'an 1348 de l'ère « chrétienne). Puisse le Tout-Puissant faire de cette porte « un rempart protecteur et enregistrer sa construction « parmi les impérissables actions des justes. »

Sur les chapiteaux se lit cette inscription si souvent répétée sur les murs de l'Alhambra : « Louange à Dieu — il n'y a de pouvoir ou de force qu'en Dieu et en Mahomet son prophète. »

Nous nous permettrons de rappeler ici que les inscriptions de l'Alhambra peuvent se ranger sous trois chefs différents : Ayat ou versets empruntés au Coran ; Asja, sentences religieuses ou mystiques ; Ashar ou vers composés à la louange des sultans qui avaient travaillé tour à tour à l'embellissement de leur résidence favorite. Les deux premières catégories sont tracées en caractères coufiques, les mêmes dont se serait servi Mahomet pour la rédaction du Coran, réguliers et pleins de noblesse, quoique les lignes droites se tordent parfois en entrelacs variés. Pour les nombreux poèmes qui se succèdent le long des murailles, les artistes ont employé l'écriture Neskhy, moins sévère d'aspect quoiqu'elle soit marquée avec une précision et une sollicitude extrêmes, se déroulant en fleurons et en arabesques avec la fantaisie la plus riche, la plus libre, la plus variée.

Au sommet de l'arc extérieur de la porte du Jugement se dresse une plaque en marbre, sur laquelle sont découpées une main et un peu plus haut, sur la frise, une clef également sculptée en bas-relief, deux emblèmes franchement orientaux. D'après une tradition populaire, les Maures de Grenade, lorsqu'ils jouissaient encore de leur indépendance, aimaient à répéter : « Quand cette main viendra prendre la clef et ouvrir la porte, les chrétiens pourront entrer dans ce palais. » A vrai dire, ils pensaient que le prophète, envoyé d'Allah, s'en servirait pour ouvrir les

portes de l'empire du monde, la clef étant celle au moyen de laquelle Dieu descelle les cœurs et les prépare à la réception de la vraie foi. La main avait également reçu d'eux plusieurs significations mystiques : c'était tout ensemble le symbole de la Providence qui répand ses bienfaits sur tous les hommes et celui de la Loi, les cinq doigts faisant allusion aux cinq préceptes fondamentaux : croire en Dieu et en son prophète, prier, faire l'aumône, jeûner pendant le Ramadan, aller en pèlerinage à la Mecque et à Médine ; elle était enfin employée comme amulette pour détourner les enchantements et les sortilèges. L'usage en était en effet si répandu parmi les Maures de Grenade que trente années après la conquête, Charles-Quint interdit le port de semblables mains en or, en argent et en cuivre aux femmes et aux fillettes qui les suspendaient à leur cou. Les superstitions ont la vie tenace, et, malgré l'édit impérial, les Andalous n'ont cessé, pour détourner le mauvais sort, de pourvoir de vieilles et précieuses amulettes leurs enfants, leurs chevaux et leurs mules.

La porte elle-même, épaisse et massive, est en bois de chêne, revêtue de lames de fer. Sous la voûte qui lui succède, se lit, à droite, une inscription en beaux caractères gothiques, relative à la prise de Grenade : « Les très hauts, « très catholiques et très puissants seigneurs, Don Fernando et Doña Isabel, notre roi et notre reine, ont conquis par la force des armes ce royaume et cette ville de « Grenade, laquelle, après avoir été assiégée longtemps « par Leurs Altesses, leur fut livrée par le roi more Muley « Hasen, ainsi que l'Alhambra et d'autres forteresses, le « deuxième jour de janvier de l'année mil quatre cent « quatre-vingt-douze. Ce même jour Leurs Altesses nommèrent comme alcayde (gouverneur) et capitaine de la « place Don Inigo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, « leur vassal, qui fut, au moment de leur départ, laissé « dans l'Alhambra avec cinq cents cavaliers et mille fantassins et Leurs Altesses ordonnèrent aux Maures de « rester dans la ville et leurs *alcarias* (métairies). »

Après avoir franchi une deuxième porte, nous débouchons sur la place des *Algibes* (citernes), ainsi nommée à

cause d'un immense puits creusé à l'époque des sultans, entièrement tapissé de plaques de faïence et dont l'eau jouit, auprès des Grenadins, d'une réputation de fraîcheur et de salubrité incomparables. Vis-à-vis se profile, dans son exquise élégance, la *Puerta del Vino*, bâtie par Youssouf en 1345, lorsque le royaume était parvenu à l'apogée de sa splendeur : au milieu se dessine une arcade de marbre, en fer à cheval, insérée dans un rectangle orné de gracieuses inscriptions, avec revêtement d'*azulejos* ou carreaux de faïence, les plus beaux et les plus vastes parmi ceux qui peuvent se rencontrer dans toute l'enceinte de l'Alhambra.

A cet endroit de notre promenade nous éprouvons une amère désillusion : nos regards qui cherchent avec une avide curiosité une construction arabe, se heurtent contre un édifice gréco-romain, un immense parallélogramme qui mesure dans sa majestueuse froideur plus de deux cents pieds de côté, le palais bâti, sur l'ordre de Charles-Quint, par Pedro Machuca et Alonzo Berruguette. Déjà Ferdinand et Isabelle avaient fait démolir la grande mosquée de l'Alhambra pour la remplacer par une église dépourvue de tout caractère artistique. Charles-Quint, lors de sa première visite à Grenade, conçut la fantaisie sacrilège de jeter à bas le palais d'hiver, le harem, les appartements des gardes, pour élever, au milieu de la citadelle, un monument qui écraserait de sa grandeur et de sa magnificence les chétives créations des sultans arabes. Il semble que, dans sa haine de tout souvenir historique étranger à sa maison, le César flamand ait voulu effacer tout vestige du passé pour ne laisser briller que sa propre gloire et substituer partout le *Plus Ultra*, sa superbe devise, aux anciens emblèmes des vaincus. Pour ajouter à la cruauté de la profanation, les malheureux Grenadins durent payer de leurs deniers la lourde bâtisse que, dans leur désespoir, ils voyaient s'élever sur l'emplacement de la gracieuse et légère demeure de leurs anciens maîtres.

Après tout, si le palais de Charles-Quint ne se dressait pas insolemment au milieu de l'enceinte de l'Alhambra, nous pourrions le contempler sans trop de déplaisir. La matière en est admirable, une belle pierre rose que le

soleil a recouverte d'une ravissante parure dorée; la façade, avec sa série de colonnes alternativement doriques et ioniques, ses médailles, ses trophées, en impose par sa régularité. Commencé en 1526 et poursuivi malgré plusieurs interruptions jusqu'en 1535, ce gigantesque édifice n'a jamais pu arriver à son complet achèvement. Il semble que la fortune, par une disposition vengeresse, ait voulu frapper de stérilité l'audacieux vandalisme du tout-puissant empereur. La résidence qu'il avait projetée dans une heure d'orgueilleuse folie, bientôt envahie par les ronces et les broussailles, n'a jamais eu pour habitants que des bêtes fauves, des oiseaux de proie, des lézards et autres reptiles.

Les vicissitudes de l'Alhambra n'étaient pas encore parvenues à leur terme. A la fin du XVIIe siècle, il servit tour à tour d'asile à une population picaresque, débiteurs insolvables, soldats en rupture de ban, vagabonds, voleurs, gens sans aveu, de prison pour les forçats, de magasin de vivres et de munitions. Les gouverneurs dont la mission aurait consisté à le garder et à le préserver contre tout outrage, semblaient vouloir rivaliser de zèle pour hâter sa ruine. Savera se servit d'un mirador mauresque pour y établir sa cuisine : Buccarelli s'installa avec ses filles et ses cinq gendres dans les appartements royaux et vendit, pour subvenir aux frais d'un combat de taureaux, les azulejos dont étaient revêtues les salles autrefois habitées par les sultans. D'autres plaques en faïence, tout aussi précieuses, furent vendues pour fabriquer du ciment, la charge d'un âne ne coûtant que quelques réaux. Un Vandale aliéna comme vieux cuivre la magnifique porte de bronze de la Mezquita : les splendides portes en bois sculpté de la salle des Abencérages furent déplacées et sciées en 1837 pour boucher une brèche dans une autre partie du palais, tandis que le surplus servait de bois à brûler.

Mais, depuis plusieurs années, grâce à l'initiative du duc de Montpensier, a été poursuivie une œuvre intelligente de restauration. Le badigeon qui avait voilé les plus délicats ornements, pour que les versets du livre hérétique n'offensassent pas les orthodoxes regards de Ferdinand et d'Isabelle, a été gratté, pour remettre à la lumière les

exquises ciselures de la voûte; les plafonds abaissés, avec leur lourde décoration italienne de la décadence, ont été enlevés pour rétablir dans leurs droits les élégantes coupoles primitives; la charmante décoration rouge, bleu et or, après un trop long obscurcissement, brille de nouveau sur les murailles.

L'Alhambra n'a pas perdu son caractère premier de forteresse, mais de toute part surgissent des tours crénelées: de l'*Armeria* et de l'*Homenage*, de *los Picos* et de *los Siete Suelos*. Nous faisons l'ascension de la plus haute de toutes, celle de *la Vela* ou de la Vigie, aussi nommée de la *Campana*, parce que de son faîte retentit la cloche de l'arrosage, destinée à indiquer aux laboureurs les heures de l'irrigation. De sa plate-forme se déroule le plus vaste et le plus magnifique panorama qu'on puisse rêver: à nos pieds s'étend Grenade dont les petites maisons cubiques sont dominées par la lourde masse de la cathédrale; sur les collines saillissent, de frais bosquets de verdure, les villas roses qu'empourpre le soleil couchant: la fertile vega déploye comme un immense tapis bigarré ses vingt lieues de jardins, où scintillent comme autant de points blancs les métairies et à travers lesquelles s'infléchit le Xénil, semblable à un long serpent argenté. Chacune des montagnes qui l'enveloppe porte un nom historique: la Sierra d'Elvira, premier berceau de la colonie phénicienne, le majestueux Mulhacen avec son vaste manteau de neiges éternelles, la Sierra de Tejada aux bizarres découpures, le Parapanda qui joue dans la météorologie de la contrée un rôle semblable à notre Pilate et sert de colossal baromètre aux laboureurs. « Lorsque le mont Parapanda se coiffe de son bonnet, il doit pleuvoir quand même Dieu ne le voudrait pas. »

Chaque 2 janvier, lorsque se célèbre l'anniversaire de la prise de Grenade, les jeunes filles ne manquent pas de monter à la tour de la Vela, parce que, en vertu d'une croyance des plus anciennes, celles qui réussissent à frapper la cloche se marient dans l'année; celles qui assènent le coup le plus vigoureux, sont même assurées d'obtenir le meilleur mari: je vous laisse imaginer le vacarme qui se fait ce jour-là au sommet de la tour.

Sur une plaque de bronze, encadrée dans un des piliers qui soutiennent la cloche, se lit en espagnol cette inscription : « Le deuxième jour de janvier 1492 de l'ère chré-
« tienne, après sept cent soixante-dix-sept ans de domina-
« tion arabe, la victoire étant déclarée et cette ville étant
« livrée aux S. S. Rois catholiques, on plaça sur cette tour
« comme une des plus hautes de la forteresse, les trois
« étendards, insignes de l'armée castillane, et les saintes
« bannières étant arborées par le cardinal Gonzalès de
« Mendoza et par Don Guttiere de Cardenas, le comte de
« Tendilla agita l'étendard royal, tandis que les rois d'armes
« disaient à haute voix : *Grenada ganada* (Grenade gagnée)
« par les illustres rois de Castille : Don Fernando et Doña
« Isabel. »

Tout est véritablement admirable dans l'Alhambra : nous demeurons plongés dans l'extase à la vue de ces murailles tapissées de superbes arabesques, aussi fines que des dentelles, de ces ogives festonnées, de ces voûtes, d'où pendent de merveilleuses stalactites, autrefois revêtues d'azur, de rouge et d'or. Inutile de chercher à établir avec nos bâtiments européens une analogie quelconque. La façade n'existe pas, toute l'ornementation demeure réservée pour l'intérieur. Nous ne rencontrons nulle part ici les vastes salles de réception, froides, ennuyeuses et solennelles, de nos palais modernes : nous avons affaire avec une maison arabe, royalement décorée, il est vrai, mais construite et disposée d'après le plan habituel, aménagée et distribuée dans le but exclusif d'agréer et de plaire à ses possesseurs. Nous traversons, par conséquent, une série de patios de moyenne dimension, entourés par des colonnades qui supportent des balcons peu élevés, avec des fontaines aux sources jaillissantes ou mieux encore, comme dans la cour des Myrtes, un vaste bassin de marbre, bordé de fleurs et d'arbustes toujours verts, puis des appartements intérieurs qui s'ouvrent sur des galeries couvertes, de manière à être protégés contre les rayons du soleil, tout en jouissant de la verdure des arbres et de la fraîcheur des eaux.

Pour toute l'ornementation, la matière consiste dans le plâtre vulgaire, le stuc ou gesso duro, le marbre demeurant réservé pour les chapiteaux de colonnes, les fontaines

ou les salles de bains, les grandes dalles des pavages. L'incrédulité s'empare de vous, lorsqu'on examine les arêtes si vives des moulures ou les délicates broderies qui se jouent sur la surface polie des parois. L'archéologue Lebon ne voulut admettre qu'il s'agissait réellement de sulfate de chaux, qu'après en avoir fait analyser un fragment par M. Friedel, l'illustre chimiste, membre de l'Institut. Loin d'être choqué, comme un de mes amis florentins, par la grossièreté de la matière, je n'en ai apprécié que davantage la perfection du travail, la richesse et la variété des ornements, les dessins entrelacés et qui semblent naître à l'infini les uns des autres, les guipures aux mille fantaisies, et naguère aux mille couleurs, qui couvrent de tous côtés les murailles, les frises, les arceaux, les portes, les fenêtres, bref toutes les parties de l'édifice, même les plus étroites et les plus hautes. Tous offrent un air de parenté, et cependant il n'en est pas deux qui soient exactement semblables. L'ensemble nous ravit, mais, si nous voulons entrer dans la recherche des détails, l'œil s'y refuse, ébloui qu'il est par l'exubérant caprice des formes et l'infinie variété de leurs combinaisons.

Traversons, sans nous y arrêter, le patio de la *Alberca* (du Réservoir) au de *los Arrayanes* (des Myrtes), dont les fines colonnes de marbre blanc se reflètent dans le pur miroir des eaux, les jardins enchantés de *Lindaraja*, la salle de *las Hermanas* ou des Deux sœurs, ainsi nommée à cause de la parfaite ressemblance de deux vastes dalles de marbre, le *Tocador* ou boudoir de la Reine, l'appartement peut-être le plus exquis du palais. Ne nous arrêtons que dans les salles qui évoquent des souvenirs historiques.

La salle de *los Embajadores* (des Ambassadeurs) est, de toutes celles que renferme l'Alhambra, la plus considérable puisqu'elle forme, dans l'enceinte de la tour de *Comarès*, un carré d'au moins quarante pieds de côté. De chaque côté de la porte d'entrée, dans le jambage même de l'arcade sont creusées, en forme de petites chapelles, des niches en marbre blanc, sculptées avec une extrême délicatesse, où les anciens Maures déposaient leurs babouches en signe de déférence, avant de franchir le seuil. La hauteur de la salle mesure soixante-dix pieds, du sol jusqu'à

la *media naranja* (demi-orange), faite avec une essence résineuse de la famille du cèdre ou du mélèze. Les innombrables morceaux de bois incrustés de nacre, dont se compose la coupole, s'enchevêtrent les uns les autres avec une surprenante fantaisie qui défie toute description. Le tout est peint en bleu, rouge, vert, rehaussé par des dorures auxquelles les siècles ont donné un ton des plus chauds et des plus généreux. Sur les murailles se déploie le même luxe d'arabesques en stuc, exécutées au moyen du moulage avec la délicatesse de la dentelle mais avec très peu de relief, de dessins géométriques qui s'entremêlent, tantôt symétriques, tantôt différenciés à l'infini, des fleurs et des ramages qui se croisent et s'entrelacent, des versets du Coran qui courent en longs bandeaux, comme encadrements aux portes et aux arcades. A une hauteur de cinq ou six pieds au-dessus du sol, les arabesques font place aux azulejos bleus ou verts, oranges ou violets, séparés par des lignes brunes en relief et portant les armoiries des sultans de Grenade. «Il n'y a d'autre vainqueur que Dieu.»

La salle des Ambassadeurs, destinée aux réceptions solennelles, fut témoin de plusieurs tragiques événements. Yousouf y revêtit la tunique empoisonnée que lui envoyait Ahmed, sultan de Fez, et qui lui apporta la mort après d'horribles tortures. Abul Hacen y fit cette fière réponse au héraut du roi de Castille qui réclamait un tribut en pièces d'or : « Allez dire à votre maître que, dans mon Hôtel des monnaies, on ne frappe que des fers de lance. »

Des trois fenêtres, avec leurs dentelures en feuilles de trèfle, le regard plonge sur l'étroit et profond ravin où mugit le Darro, qui apporte à Grenade les eaux de la Sierra Nevada. Les pentes abruptes sont recouvertes d'une puissante végétation, au-dessus de laquelle des gigantesques peupliers d'Italie balancent leurs cîmes élancées. La vue s'étend librement de tous côtés. A l'est elle s'arrête sur le pavillon et les jardins du Généralife. Au nord l'œil contemple, au delà de la gorge du Darro, la colline de l'Albaycin avec ses flancs tapissés de cactus et tout perforés par les grottes habitées par les gitanos.

La *cour des Lions* ne forme qu'un parallélogramme

d'une centaine de pieds sur cinquante, entouré d'une galerie couverte, avec de légers pavillons à chaque extrémité, mais, dans ses modestes dimenions, c'est le plus exquis des chefs-d'œuvre. La galerie est soutenue par cent vingt-huit colonnes de marbre blanc que surmontent des arceaux d'une délicatesse et d'une perfection de travail extraordinaires.

Les soubassements, en mosaïque de faïence aux couleurs variées, ont été restaurés de manière à recouvrer leur physionomie primitive. Les chapiteaux, autrefois peints et dorés, paraissent uniformes au premier abord, mais, si on les examine avec quelque attention, on s'apercevra aisément de l'incroyable variété de leurs dessins et de leurs arabesques. La disposition des colonnes, comme à Monréale, offre de légères irrégularités, mais d'un effet charmant et calculées pour rompre la monotonie; elles sont tantôt accouplées deux par deux et tantôt isolées. Les inscriptions, partout prodiguées, célèbrent la louange de Dieu et, sur la bande qui entoure le tympan de l'arc principal, on en remarque une, tracée en caractères cursifs d'une extrême élégance, et qui, suivant un très ancien usage oriental, contient des souhaits de bonheur pour le sultan. « Puissent un pouvoir éternel et une gloire impérissable être le partage du maître de ce palais. »

La fontaine elle-même est une grande vasque dodécagonale de marbre blanc, surmontée, d'une autre plus petite de forme ronde, toutes deux ornées d'inscriptions et d'arabesques en relief. La vasque inférieure est supportée par douze lions, également en marbre blanc, et qui causent tout d'abord quelque déception à cause de l'imperfection par trop naïve de leurs formes : des animaux fantastiques et grossièrement équarris, dont un trou rond figure la gueule ouverte, dont la crinière est figurée par quelques rayures parallèles, dont quelques supports carrés représentent les pattes, très inférieurs, par conséquent, à leurs majestueux prédécesseurs de Persepolis et de Khorsabad. Mais les artistes arabes, en vertu même des préceptes du Coran, ne se sont jamais astreints à observer la nature avec fidélité. Malgré leur extrême barbarie, ces monstres ont un très grand caractère décoratif qui vous saisit et vous charme.

Si habitué qu'il fut aux chefs-d'œuvre de Venise, Navigero leur accorda son tribut d'admiration. « Ces lions sont « faits de telle sorte que, lorsqu'il n'y a pas d'eau, si on « prononce même à voix très basse une parole dans le « voisinage de la bouche de l'un d'entre eux, ceux qui « placent leur oreille à la bouche des autres lions, enten- « dent la voix très distinctement. »

Les Musulmans ne partageaient pas nos scrupules anatomiques : « O toi qui regardes les lions à leur place, dit « une inscription en vingt-quatre vers de vingt-deux syl- « labes gravée dans le marbre, remarque qu'il ne leur « manque que la vie pour être parfaits. Et toi à qui échu- « rent en partage cet Alcazar et ce royaume, prends-les « des nobles mains qui l'ont gouverné, sans déplaisir et « sans résistance. Que Dieu te sauve pour l'œuvre que tu « viens d'achever et te préserve à jamais des vengeances « de ton ennemi. Honneur et gloire à toi, ô Mahomed « notre roi, orné de hautes vertus, à l'aide desquelles tu « as tout conquis. Puisse Dieu ne jamais permettre que ce « beau jardin, image de tes vertus, ait un rival qui le sur- « passe. La matière, qui nuance le bassin de la fontaine, « est comme de la nacre de perle sous l'eau qui scintille : « la nappe ressemble à de l'argent en fusion, car la limpidité « de l'eau et la blancheur de la pierre sont pareilles ; on « dirait une goutte d'essence transparente sur un visage « d'albâtre. Il serait difficile de suivre son cours. Regarde « l'eau et regarde la vasque, et tu ne pourras distinguer « si c'est l'eau qui est immobile ou le marbre qui ruisselle. « Comme le prisonnier d'amour, dont le visage se baigne « d'ennui et de crainte sous le regard de l'envieux, ainsi « l'eau jalouse s'indigne contre la pierre et la pierre « porte envie à l'eau. A ce flot inépuisable peut se com- « parer la main de notre roi qui est aussi libéral et géné- « reux que le lion est fort et vaillant. »

Le roman si agréable et, somme toute, si fidèle de Chateaubriand a initié ceux mêmes d'entre nous qui n'ont pas encore visité l'Andalousie, avec les Abencérages, cette noble famille dont les longues discordes avec les Zégris amenèrent la catastrophe finale. Les premiers, établis à Grenade dès l'année 1235, descendaient d'un ancien vizir

du khalifat de Cordoue, tandis que leurs rivaux étaient originaires de l'Aragon. A leurs luttes acharnées pour s'emparer du pouvoir se joignirent les intrigues du harem, les compétitions passionnées entre Ayesha, la sultane en titre, mère de Boabdil et Isabelle de Solis, l'ambitieuse captive castillane, devenue la favorite du vieil Aboul-Hassan et surnommée par ses nouveaux sujets, à cause de sa beauté, Zorayah, l'étoile du matin.

A peine Boabdil fut-il, en 1482, monté sur le trône, grâce à une révolution du palais et à la déposition d'Aboul-Hassan, qu'il songea, sur l'instigation de sa mère et des Zégris, à tirer des Abencérages une terrible vengeance. Les principaux chefs des deux tribus furent convoqués dans son palais, sous prétexte d'une réconciliation. Les Zégris s'y rendirent avec la certitude d'assister à l'égorgement de leurs adversaires qui, prudemment introduits un à un, tellement leur courroux paraissait redoutable, furent successivement décapités dans une des cours de l'Alhambra.

Des taches de rouille s'aperçoivent encore aujourd'hui sur le rebord du bassin central et nous songeons immédiatement à la belle toile de Henri Regnault, à cette symphonie qui va du blanc au rouge, en passant par toutes les nuances du rose, avec son sultan qui savoure voluptueusement toutes les délices de la vengeance et son bourreau plongé dans un hébêtement stupide. Une complainte populaire, qui se chanta longtemps dans les rues de Grenade, grava, dans la mémoire de tous, le souvenir du forfait :

Dans les tours de l'Alhambra
S'élevait une violente rumeur
Et, dans la ville de Grenade,
Grande était la désolation,
Parce que, sans raison, le roi
Ordonna d'égorger un jour
Trente-six Abencérages,
Nobles et de grande valeur,
Que les Zégris et les Gomelès
Accusaient de trahison.

Cet odieux exploit ne priva pas seulement Grenade de

ses plus valeureux défenseurs, mais fit tomber Boabdil en profond mépris auprès des musulmans. A partir de ce jour, la chute du royaume parut inévitable et le découragement entra dans tous les cœurs, une pensée que nous trouvons naïvement exprimée dans une vieille romance arabe sur la prise d'Alhama par les chrétiens :

« Les Maures arrivent un à un, deux à deux, bientôt une « troupe nombreuse est réunie. Alors parla un vieillard, à la « barbe longue et blanche, qui était alguazil de Grenade : « Pourquoi nous convoque le roi ? pourquoi cet appel ? Il « faut que vous sachiez, mes amis, la perte, la grande perte « d'Alhama. Tu le mérites bien, ô roi. O roi, tu l'as bien « mérité. Par toi ont péri les Abencérages, qui étaient la « fleur de Grenade. A leur place tu as accueilli des étran- « gers. Pour cela il est juste, ô roi, que tu sois puni. Il « est juste que tu succombes et que Grenade se perde « avec toi. »

Le dernier appartement dans lequel nous nous arrêterons, celui de la Justicia ou du Tribunal, est moins une salle qu'une galerie divisée en trois compartiments, dont chacun est recouvert d'une coupole de forme ovale et que décorent les seules fresques qui aient jamais été exécutées sur terre de l'Islam. Dans le Divan ou salle du milieu se voyent dix personnages, dix chefs arabes au teint brun et à la barbe noire, coiffés du turban et vêtus d'un ample burnous, armés de l'épée moresque, longue et large, assis en rond sur des coussins. A en juger par le mouvement des mains et l'animation des regards, nous assistons sans contredit à une délibération du Conseil. Sur les deux autres plafonds sont figurées des chasses au lion et au sanglier, auxquelles prennent part soit des émirs maures, soit des chevaliers chrétiens.

Quels peuvent être les auteurs de ces curieuses peintures et quelle époque convient-il d'assigner pour leur naissance ? A mesure que progressait la civilisation et s'adoucissaient les mœurs, les haines primitives entre les deux peuples avaient beaucoup perdu de leur amertume et les rois de Castille recevaient volontiers à leur cour des poètes et des savants, des architectes et des médecins arabes, tandis qu'ils envoyaient en retour aux

sultans de Grenade des sculpteurs et des peintres pour la décoration de leurs demeures.

Pourquoi un palais moresque a-t-il passé par héritage à un marquis Pallavicini? me disait mon ami de Florence en gravissant la route ombragée de grenadiers, de figuiers et de lauriers roses qui conduit au Généralife. Après tout. comme il n'est jamais venu en Espagne, il n'aura pas eu la fantaisie de le gâter.

Le *Généralife*, ou jardin de l'architecte, n'est qu'un élégant pavillon de repos, une simple maison de plaisance, le Trianon de ce Versailles moresque. De sa splendeur première il ne reste que des salles ornementées de stuc, tout aussi gracieuses mais plus petites que celles de l'Alhambra, des terrasses à arcades, des galeries autrefois découpées à jour, mais trop longtemps empâtées de badigeon. Le lait de chaux a deshonoré ces voûtes de bois odoriférant, ces parois recouvertes de légères guipures aux harmonieuses nuances. qui font songer aux étoffes de soie tissées d'argent et d'or, fabriquées dans les ateliers de Cordoue et de Damas.

Le véritable charme du Généralife consiste dans ses jardins et ses eaux. Un canal, revêtu de marbre, traverse le parc dans toute sa longueur et roule ses flots abondants et rapides sous une série de berceaux de feuillage, formés par des ifs aux bizarres contours. Le portier ne manque pas de vous faire remarquer les majestueux cyprès séculaires, sous lesquels la sultane Zorayah s'entretenait avec un seigneur de la famille des Abencérages, lorsqu'elle fut surprise par un chef de la tribu des Zégris.

Au-dessus des jardins s'élève un belvédère d'où se déploie une vue étendue et magnifique, le *Corro del Sol*; sur les collines brûlées par le soleil, se détache la ruine connue sous le nom de Chaise du Maure, *Silla del Moro*. Lorsque Boabdil s'éloigna de sa capitale pour n'y jamais rentrer, il s'arrêta en cet endroit, avant que l'Alhambra et les Tours vermeilles disparussent pour toujours à ses regards, ne put retenir ses larmes et poussa l'*Ultimo Suspiro del Moro*. « Pleure maintenant Grenade, comme une femme, s'écria avec mépris sa mère, la sultane Ayesha, puisque tu n'as pas su la défendre comme un homme. »

Grenade elle-même, malgré les enthousiastes descrip-

tions de Théophile Gautier, n'est qu'une ville de province laide, triste, sale, dépourvue de tout caractère artistique. Sa cathédrale si vantée, et qui se présente de loin comme une masse imposante, n'est qu'un édifice de la deuxième moitié du XVIe siècle, marqué au coin du mauvais goût chirugueresque ; seule, la Capilla Réal offre un puissant intérêt historique.

Le long des murailles court une inscription en caractères gothiques, à la louange des rois catholiques Don Fernando et Doña Isabel, « qui conquirent le royaume de Grenade, le réduisirent à notre foi, détruisirent l'hérésie, chassèrent les Mores et les Juifs de leur royaume et réformèrent la religion. » Le reja, immense grille en fer ciselé avec des parties dorées, d'un précieux travail et d'un excellent style, avec la date de 1522 et la signature de Mæstre Bartolomé, reproduit partout les emblèmes, les *flèchas* et le *jugo* avec la devise *Tanto-Monta*, qu'avaient adoptés, pour se garantir de leurs usurpations réciproques, le soupçonneux roi d'Aragon et la jalouse reine de Castille.

A l'intérieur de la grille s'élèvent quatre tombeaux, unis deux par deux : ceux de Ferdinand et d'Isabelle, de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, comparables pour l'élévation de la pensée et la beauté de l'exécution aux plus remarquables monuments de cet ordre que nous ont laissés le XVe et le XVIe siècles, à ceux de Brou et de Dijon, de Tolède et de Burgos.

Aux quatre angles sont assis les docteurs de l'Église ; sur les côtés se détachent les douze apôtres ; au sommet sont couchées l'une à côté de l'autre dans une attidude pleine de calme et de noblesse, les statues des époux unis après leur mort, comme le furent les enfants pendant leur trop courte vie, les parents pendant leur glorieux règne. La tête d'Isabelle est empreinte d'une suprême majesté, tandis que celle de Jeanne respire une tendresse passionnée.

« Ma main tombe, de douleur, impuissante à mon côté, » écrivait le jour même de la mort de la souveraine, 26 nov. 1504, Pierre Martyr a l'archevêque de Grenade, Hernando de Talavera, « le monde a perdu son plus noble ornement, sa perte ne sera pas seulement déplorée dans cette Espa-

gne qu'elle a conduit si fort avant dans la carrière de la gloire, mais chez toute nation de la chrétienté, car elle était le miroir de toutes les vertus, le bouclier des innocents, l'épée vengeresse qui châtiait les pervers. Je ne connais personne de son sexe, ni dans les âges anciens, ni dans les temps modernes, qui, dans mon opinion, puisse être mise en parallèle avec cette femme incomparable.»

Si le touriste, à l'exemple du héros d'Andersen, possédait un coffre volant qui le transportât à travers le monde, sans tenir compte des obstacles et des distances, au gré de sa fantaisie et de ses caprices, il commencerait ses promenades en Andalousie, non par Grenade, capitale de la décadence, mais par Cordoue, résidence des Omniades d'Espagne, à l'époque où leur puissance dans la péninsule ibérique était parvenue à son apogée.

Ce n'est aujourd'hui qu'une modeste cité de province, mais dont les petites maisons blanches ont gardé le caractère mauresque, avec leurs murailles extérieures, percées d'étroites et rares ouvertures, et leurs élégants patios, tout semblables à ceux de Séville pour la richesse de leur végétation et la grâce de leurs ornements. De loin, l'ancienne métropole des khalifes produit encore une majestueuse impression avec ses remparts surmontés de tours crénelées, ses palmiers à la tige svelte et flexible qui se reflètent dans les eaux du Guadalquivir, la masse imposante de sa mosquée arabe surmontée d'un lourd dôme chrétien, son pont arabe de seize arches, fermé d'un côté par la *Carrahola*, une superbe construction militaire du XVIe siècle, de l'autre par l'arc de triomphe, la *Puerta del Principe*, élevé par Herrera sur l'ordre de Charles-Quint.

« Cordoue, a dit excellemment Th. Gautier, a l'aspect plus africain que toute autre ville d'Andalousie : ses rues ou plutôt ses ruelles, dont le pavé tumultueux ressemble au lit de torrents à sec, toutes jonchées de la paille courte qui s'échappe de la charge des ânes, n'ont rien qui rappelle les mœurs et les habitudes de l'Europe. L'on y marche entre d'interminables murailles couleur de craie, aux rares fenêtres treillissées de grilles et de barreaux, et l'on n'y rencontre que quelque mendiant à figure rébarbative, quelque dévote encapuchonnée de noir, ou quelque

majo qui passe avec la rapidité de l'éclair sur son cheval brun harnaché de blanc, arrachant des milliers d'étincelles aux cailloux du pavé. Les Arabes, s'ils pouvaient y revenir, n'auraient pas grand'chose à faire pour s'y réinstaller. La vie semble s'être retirée aujourd'hui de ce grand corps, animé jadis par l'active circulation du sang moresque. Il n'en reste plus maintenant que le squelette blanchi et calciné. »

La capitale des Omniades, dans sa période de splendeur, s'étendait sur un espace d'environ six milles, le long des deux rives du Guadalquivir, et comptait 100 000 maisons ordinaires, 50 000 hôtels pour l'aristocratie et les hauts fonctionnaires, 500 bains publics, 600 mosquées, 50 hôpitaux, 500 écoles.

« Cordoue, dit le géographe Makhary, est une ville fortifiée, entourée d'une enceinte de hauts et massifs remparts en pierres de taille ; ses rues sont très belles. Elle servit aux jours passés de résidence à plusieurs monarques infidèles (chrétiens), dont les palais peuvent toujours se voir dans l'espace compris entre ses murailles actuelles. Ses habitants sont renommés pour l'élégance et la courtoisie de leurs manières, la supériorité de leur intelligence, la finesse de leur goût, la magnificence qu'ils déploient dans leurs repas, leurs vêtements, leurs écuries. Tu y rencontreras des docteurs brillant dans tous les domaines de la science, des seigneurs distingués par leur générosité et leurs vertus, des guerriers renommés pour leurs expéditions sur terre infidèle, des officiers rompus à toutes les ruses de la stratégie. A Cordoue se rendent, de toutes les parties du monde, des étudiants désireux de cultiver la poésie, de se plonger dans les sciences exactes, d'être initiés à la théologie ou à la jurisprudence, si bien qu'elle est devenue le rendez-vous des hommes éminents en tout domaine, le séjour des érudits, le lieu de réunion favori des hommes d'étude. Les cours de ses palais et de ses mosquées sont toujours remplies par les nobles de toute contrée, quelque soit la sphère où ils excellent, littérateurs et guerriers rivalisent continuellement entre eux pour acquérir une pure renommée. Son enceinte jamais n'a cessé de servir d'arène aux personnages de distinction, de champ

de course aux lecteurs, de halte aux nobles, de lieu de repos à ceux qui recherchaient la vérité et aimaient la vertu. Cordoue est pour l'Andalousie ce qu'est la tête au corps, la poitrine au lion. »

Les noms harmonieux des palais habités par les sultans invitent déjà aux délices qu'y goûtaient leurs fortunés possesseurs : ce sont ceux des *Fleurs* et des *Amants*, du *Contentement* et du *Diadème*, d'*Az-Zahrah* (la Très-Belle) et de *Damas*, avec leurs colonnes de marbre et leurs pavés incrustés de mosaïques, leurs jardins qui descendaient jusqu'au Guadalquivir et leurs allées tendues de riches tapis, que traversait, chaque vendredi, le khalife pour se rendre à la mosquée.

« Tous les autres palais qui existent au monde, s'écrie un poète, ne sont rien comparés à celui de Damas (ainsi nommé en souvenir de la mère patrie). Il possède de superbes bâtiments aux magnifiques perspectives, des jardins remplis des fruits les plus délicieux et des fleurs au plus doux parfum, des eaux courantes et limpides sur lesquelles s'élèvent d'aromatiques vapeurs, mais ses nuits sont toujours odorantes, mais le matin répand sur lui son ambre grise, comme la nuit son musc noir. »

Les Arabes excellaient en effet dans l'art de l'irrigation : ils captèrent à grands frais, dans la montagne voisine, des sources qu'ils amenèrent au moyen de tuyaux en cuir dans des lacs et des viviers, des bassins en or, en argent, en cuivre ciselé, des vasques de marbre. Des voyageurs envoyés par le khalife, rapportèrent des contrées les plus éloignées, des semences et des boutures acclimatées avec une intelligente sollicitude sur un sol étranger et introduisirent successivement en Andalousie la culture du riz et de la canne à sucre, du mûrier et du cotonnier, du dattier et du bananier. Ab-Er-Rhaman Ier, le fondateur de la nouvelle et glorieuse dynastie des Omniades, fit placer dans la cour de la grande mosquée un palmier apporté de Syrie et témoin des belles années de sa jeunesse.

« Toi aussi, noble palmier, dit un romancero, tu es étranger. Les doux zéphyrs des Algarves te balancent amoureusement. Tes racines plongent dans un sol fécond, ta cime s'élève jusqu'au ciel, et pourtant tu pleurerais

comme moi, si comme moi tu pouvais te souvenir. J'ai arrosé de mes larmes les palmiers que baigne l'Euphrate, mais, et les palmiers et le fleuve, ont déjà oublié mes peines. De notre patrie bien-aimée il ne reste aucun souvenir. Pour moi, hélas! infortuné, je me la rappelle sans cesse et je pleure. »

De toute son ancienne splendeur, Cordoue n'a conservé qu'un sanctuaire de l'Islam, puisque ses habitants, si bons catholiques qu'ils soient, semblent ignorer l'existence de leur cathédrale, mais vous proposent, immédiatement après votre arrivée, de vous conduire à la mosquée. Nous les suivons volontiers, et, parvenus dans le bas quartier que longe le Guadalquivir, nous nous trouvons tout à coup vis-à-vis d'une vaste enceinte dont les murailles, hautes de 40 pieds et surmontées d'une dentelure crénelée, ont été revêtues par le temps d'une magique patine brun et or.

Nous pénétrons, par une porte surmontée d'un arc de cercle, dans une large cour carrée. La mosquée en forme un des côtés, tandis que les trois autres où s'élevaient, à l'époque des khalifes, des hôtelleries pour les voyageurs indigents, sont entourés d'arcades. Le patio de *los Naranjos* mérite son nom, puisqu'il est planté d'orangers et de citronniers séculaires dans leur magnificence; sous la voûte épaisse de leur feuillage, les fontaines, auprès desquelles les musulmans accomplissaient autrefois leurs ablutions, entretiennent une perpétuelle fraîcheur. Tout, dans ce vestibule en plein air, invite au repos et dispose au recueillement.

L'accès de la mosquée est ménagé au moyen de sept portes, d'une hauteur médiocre, dont les sculptures, d'un faible relief, charment par leur élégante sobriété. Il n'existe pas de façade monumentale : on serait porté à croire que les architectes ont tendu à exagérer la simplicité du dehors, afin d'accroître encore, par le contraste, l'effet, déjà saisissant en lui-même, des magnificences de l'intérieur.

Comment rendre l'impression que vous éprouvez, lorsque vous entrez pour la première fois dans la mosquée de Cordoue? Les nombreuses colonnes qui supportent le toit, forment, en s'entre-croisant comme les arbres d'une

forêt, de longues perspectives, qui changent, à mesure que vous pénétrez plus avant dans l'intérieur. La demi-obscurité qui règne dans la mosquée de Cordoue, comme dans toutes les églises espagnoles, puisque la lumière, inégalement répartie, n'arrive que faiblement, par d'étroites fenêtres placées à l'extrémité des nefs, ou tombe des rares ouvertures pratiquées dans les voûtes, ajoute un charme de plus à la poésie de ces allées de marbre. Les troncs aux mille couleurs semblent se mouvoir et glisser dans le demi-jour. Les jeux des rayons à travers les arceaux des avenues ajoutent à la profondeur de l'édifice et à son charme mystérieux.

Les colonnes elles-mêmes, dont le chiffre s'élève aujourd'hui à huit cent soixante, étaient autrefois beaucoup plus nombreuses encore, douze cents, à ce qu'assurent les historiens arabes. Suivant la tradition locale, elles provinrent, pour la majeure partie, d'un temple de Janus, qui avait occupé l'emplacement de la mosquée; soixante furent apportées de Tarragone et de Séville, cent quinze furent enlevées par Hakem Ier, dans une expédition victorieuse à travers la Septimanie, aux monuments de Nîmes et de Narbonne: cent quarante furent envoyées de Byzance, comme présent, par l'empereur Léon Ier; beaucoup d'autres proviennent encore des sanctuaires de Carthage et d'autres villes du littoral africain. La plupart de ces colonnes sont surmontées de chapiteaux corinthiens, tandis que d'autres relèvent de l'ordre dorique. Colonnes et murailles avaient été recouvertes, par le khalife Hisham, d'une épaisse couche de dorure, dont il subsiste encore aujourd'hui quelques vestiges.

Sur ces colonnes, qui sont de hauteur médiocre, mais sveltes et légères, s'élèvent deux étages d'arceaux superposés, peints en blanc et en rouge, les uns découpés en lobes de nombre impair et affectant la courbe ogivale, les autres arrondis en fer à cheval. Grâce à cette double rangée et malgré la faible élévation des voûtes, l'ensemble acquiert une légèreté merveilleuse. Les nefs, formées par l'entrecroisement des colonnes, sont au nombre de dix-neuf dans le sens de la largeur et de vingt-neuf dans celui de la longueur. Les Espagnols les désignent par le nom de

Calles ou de rues, d'après les chapelles qui s'y trouvent.

A l'extrémité de l'une d'elles apparaît le *Mihrab*, ou *sanctum sanctorum*, un réduit fort étroit, pratiqué dans l'épaisseur du mur, où était conservé le Koran et où les khalifes prononçaient la prière publique. Par une singulière bonne fortune, il a échappé aux profanations, qui ont successivement altéré les autres parties de l'édifice. L'entrée est formée par un arc en fer à cheval, supporté par d'élégantes colonnettes de marbre et au-dessus duquel se déploye une mosaïque parfaite de dessin, harmonieuse de couleur, avec inscriptions en caractères coufiques. Leurs ornements du goût le plus fin, qui se détachent sur un fond or et azur, peuvent hardiment soutenir la comparaison avec les plus beaux exemplaires de Rome, de Venise et de Ravenne. Nous apprenons, par un passage d'Edrisi, qu'elle fut fabriquée à Constantinople et envoyée comme cadeau par l'empereur Romain II à Abd-er-Rhaman III.

L'intérieur du Mihrab, qui présente la forme d'un octogone régulier, ne mesure guère plus de quatorze pieds de diamètre sur vingt-sept de hauteur. Les murs sont revêtus de dalles de marbre blanc veiné de rouge, au-dessus desquelles règne une élégante corniche. Le travail de la voûte n'est pas moins remarquable, construite comme elle est avec un seul bloc de marbre blanc de quinze pieds de diamètre, évidé en forme de coquille et orné de sculptures de la plus grande délicatesse. L'affluence du peuple dans le sanctuaire était si grande que les dalles nous apparaissent aujourd'hui usées et comme creusées circulairement, parce que, conformément à la tradition, les pèlerins et les fidèles en faisaient sept fois le tour.

Malgré ces précieux restes, le Mihrab actuel est loin d'avoir gardé tous les trésors qu'il renfermait autrefois, au dire des historiens arabes. Deux colonnes de lapis-lazuli en marquaient l'entrée; les parois étaient revêtues d'ornements d'ivoire et d'ébène qui alternaient avec les marbres les plus somptueux, la chaire, composée de 36,000 panneaux de bois incrustés, choisis parmi les essences les plus rares, solidement réunis entre eux par des clous d'or pur, constellés de pierres précieuses. Une copie du Livre sacré, de la main d'Othman, le troisième succes-

seur de Mahomet, était conservée dans une boîte d'or garnie de soie, émaillée de perles et de rubis, placée sur un support de bois d'aloès.

L'ensemble de la mosquée offrait du reste un aspect tout autre et singulièrement plus riche qu'aujourd'hui. A la place des voûtes actuelles, lourdes et écrasées, s'étendaient des plafonds en bois de cèdre et de mélèze, ornés de caissons dorés et sculptés avec une élégance exquise; au-dessus du toit s'élevaient de nombreuses coupoles, ornées de boules d'or; à l'intérieur brûlaient, jour et nuit, sept mille lampes. Dans le nombre se trouvaient d'anciennes cloches, provenant de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle et qui, sur l'ordre du grand-vizir Al-Mansour, avaient été apportées de la Galice sur les épaules d'esclaves chrétiens, renversées et suspendues à la voûte au moyen de chaînes d'argent. Outre les deux cent quatre-vingts chandeliers de cuivre qui servaient à l'éclairage des portes, les voyageurs en citent trois autres, de très vastes proportions, en argent massif, dont l'un ne comptait pas moins de quatorze cent cinquante-quatre becs. Une grande lampe d'or, délicieusement ouvragée, se balançait à l'entrée du Mihrab. Un grand cierge de cire, du poids de cinquante livres, était allumé jour et nuit, pendant le mois du jeûne, à côté du lecteur du Koran. Trois cents serviteurs étaient uniquement occupés à entretenir d'huile les lampes, d'ambre et d'aloès les encensoirs. Enfin les dix-neuf nefs qui se partagent la largeur de l'édifice s'ouvraient, par de larges portes en arc arabe, sur la cour des orangers, en sorte que les rangées de ces beaux arbres semblaient continuer au dehors les files de colonnes.

Lorsqu'en 1236 Cordoue fut prise par saint Ferdinand, les portes furent murées, les coupoles renversées, la mosquée appropriée au culte chrétien, sans subir toutefois de trop graves modifications et en gardant son caractère original. Mais, en 1523, le chapitre de la cathédrale eut la funeste idée de bâtir, au milieu de l'édifice arabe, un vaste *coro* et d'abattre par conséquent une soixantaine de colonnes, pour faire place à une énorme construction, dont les lourds piliers, les hautes voûtes, les ornements gothiques ou gréco-romains contrastent de la façon la plus déplai-

sante avec le style primitif, arrêtent la vue, interrompent la perspective. L'ayuntamiento eut beau protester contre ce projet barbare et menacer de la peine de mort quiconque oserait toucher à la mosquée ; Charles-Quint donna raison aux chanoines. Il est vrai que trois ans après, lorsqu'il vint pour la première fois à Cordoue, il entra dans une violente colère à la vue des irréparables dommages infligés au chef-d'œuvre de l'architecture mauresque. « Je ne savais pas de quoi il s'agissait, s'écria-t-il, autrement je n'aurais pas permis que vous y touchiez; vous avez détruit une chose qui était unique au monde, pour mettre à sa place ce qui se voit partout. »

Plus encore que Séville et Grenade, Cordoue brille d'une vive lumière dans l'épanouissement que prirent en Espagne les sciences et les arts sous la domination arabe.

« Cordoue, s'écrie à ce propos un vieux poète, est la fiancée de l'Andalousie ; à elle appartiennent toute la beauté et tous les ornements qui charment l'œil et éblouissent le regard. La longue généalogie de ses sultans forme sa couronne de gloire, son collier est serti avec les perles que les écrivains ont rassemblées dans l'océan du langage, sa robe est composée des bannières de l'érudition, solidement unies par les savants. Les maîtres en tout art et en toute industrie tiennent à honneur de coudre les ourlets de son vêtement. »

Traduisez en prose historique ces métaphores, et vous trouverez pour ne citer que les noms les plus célèbres : Averroès, l'ingénieux et perspicace commentateur d'Aristote : Ibn-Jonnès qui rectifia les tables de Ptolémée et appliqua le pendule à la mesure du temps ; Al-Gheber qui découvrit plusieurs des propriétés des gaz et soumit les corps chimiques aux procédés de la sublimation, de la cristallisation et de la dissolution : Ibn-Beytal qui s'imposa, pour l'enrichissement de son herbier, de longs voyages en Asie et en Afrique : Aboulcasis qui inventa plusieurs instruments de chirurgie et découvrit l'opération de la lithothritie ; Aven-Zoar qui, avant les maîtres de Salerne, formula toute son expérience médicale dans le précepte : « La nature suffit en réglant l'organisme à guérir les maladies : » Avicenne enfin, auquel Albert de Haller a décerné

ce magnifique éloge : « Ses œuvres furent la source commune où puisèrent tous les praticiens postérieurs au XIVe siècle. »

L'express, avec lequel nous franchîmes, de nuit malheureusement, les défilés de la Sierra Morena, nous transporta en une dizaine d'heures des plaines du Guadalquivir dans la vallée du Tage.

Il est peu de villes qui puissent se vanter d'origines aussi anciennes que Tolède, tour à tour capitale des rois visigoths, des émirs arabes, des monarques castillans qui tous, mais les derniers surtout, l'ont successivement marquée d'une empreinte indélébile.

Lorsque vous faites le tour des vieilles murailles, conservées dans leur majestueuse intégrité, et que vous vous arrêtez auprès du pont Saint-Martin, qui, d'un bond hardi et d'une seule arche, franchit le fleuve aux ondes vertes, resserré entre des rochers à pic, vous apercevez une tour quadrangulaire, aujourd'hui démantelée et ouverte à tous les vents, d'une fenêtre de laquelle Roderic, le dernier roi visigoth, se plaisait à contempler les suivantes de son épouse, lorsqu'elles prenaient leur bain. Florinde, la fille du gouverneur d'Andalousie, le comte Julien, le frappa par son irréprochable beauté, mais il dut recourir à la violence pour la satisfaction de ses désirs. Le comte Julien n'hésita pas, pour se venger, à entrer en relations avec Mousa, l'émir du Maroc, et à faciliter aux Arabes l'invasion de l'Espagne. La tradition raconte qu'après la défaite de Guadalète, bourrelé de remords, il se fit ensevelir vivant dans un cercueil rempli de vipères.

Ajoutez parmi les légendes qui eurent cours sur la chute de la monarchie des Goths celle d'Hercule.

« Deux vieillards se présentent dans la salle d'audience « royale, vêtus de longues robes et de ceintures ornées des « signes du Zodiaque : Sache, ô prince, s'écrièrent-ils, que « dans les jours d'autrefois, lorsque Hercule dressa les co- « lonnes de l'Océan, il bâtit, en passant par Tolède, une « tour fortifiée, scellée avec un cadenas magique, close par « une épaisse porte de fer munie elle-même de serrures « d'acier. Chaque nouveau roi fut tenu d'apposer une nou- « velle serrure, mais, malheur à celui d'entre eux qui

« essayait de découvrir le mystère, car il était immédia-
« tement frappé de mort, de folie ou d'hébêtement. Main-
« tenant, ô roi, nous te demandons à l'exemple de tes
« prédécesseurs d'apposer ton sceau sur la porte en-
« chantée.

« Roderic, au lieu de faire droit à cette humble requête,
« se sentit enflammé d'une malsaine curiosité. Il che-
« vaucha, avec quelques jeunes courtisans, vers la forte-
« resse, sans plus tenir compte des avertissements des
« évêques de son entourage et de ses plus sages conseil-
« lers. Les murailles en étaient de jaspe et de marbre,
« recouvertes de subtiles énigmes qui brillaient au soleil.
« Un étroit passage, taillé dans le roc, conduisait à la porte
« mystérieuse, auprès de laquelle se tenaient les deux
« vieux messagers.

« Après avoir péniblement tourné les clefs rouillées et
« triomphé de tous les secrets que leur opposaient les ser-
« rures, Roderic et ses joyeux compagnons pénétrèrent
« dans une deuxième tour, où un géant de bronze, pour
« écarter les indiscrets, brandissait sa massue. Ils réussi-
« rent cependant à se dérober à ses coups, entrèrent dans
« une chambre toute incrustée de pierreries et trouvèrent
« sur une table un coffret, sur lequel se lisait cette inscrip-
« tion : « Ici est déposé le mystère de la tour, la main seule
« d'un roi peut m'ouvrir, mais qu'il réfléchisse avant de
« tenter l'aventure ; en effet, apparaîtront, devant ses
« regards, des choses étonnantes, qui ne manqueront pas
« d'arriver avant sa mort. »

« Roderic, sans se troubler, ouvrit le coffret et en tira
« un parchemin, sur lequel étaient représentés des cava-
« liers de frêle apparence, armés d'arcs et de cimeterres.
« Prends garde à ces hommes », disait la légende, « car,
« d'un mouvement rapide, ils te précipiteront de ton trône
« et subjugueront tes sujets. » Après quoi se déroulait
« l'image d'un vaste champ de bataille, sur lequel luttaient
« chrétiens et musulmans. Les premiers ne tardaient pas
« fléchir et à être mis en complète déroute : l'étendard de
« la croix était abattu, la bannière de Castille foulée aux
« pieds par les envahisseurs. Roderic se découvrit lui-
« même parmi les fuyards, ceint de son épée et vêtu de

« son armure royale, monté sur son cheval favori. Plus « tard il avait disparu et Orélia, son noble coursier, « errait seul à travers la campagne.

« La petite bande, très effrayée par cette sombre pro- « phétie, reprit le chemin du palais, mais, lorsqu'elle tra- « versa de nouveau la cour, le colosse de bronze avait été « renversé, les deux vieux portiers gisaient morts sur le « sol. Peu après son départ, la tour fut consumée par la « foudre, ses pierres émiettées et dispersées aux quatre « vents des cieux, tandis qu'une pluie de sang se répandait « sur Tolède. »

Cette même année 711, 12000 soldats arabes, s'il faut en croire l'historien Ibn-Khadoun, abordèrent sur la côte d'Espagne près de Xérès et triomphèrent, dans la bataille de Guadalète, des Visigoths très supérieurs en nombre, mais amollis par le luxe, minés par le découragement, rongés par la trahison. Leur enthousiasme, à mesure qu'ils pénétraient plus avant à travers ces fertiles campagnes, ne connut plus de limites. « C'est la Syrie, » écrit Tarik au khalife de Damas, « pour la beauté du ciel et de la terre, l'Yémen pour la douceur du climat, les Indes pour les plantes et les parfums, l'Egypte pour la fertilité, la Chine pour les métaux précieux. »

Tous les amateurs de poésie nationale connaissent le romancero, dans lequel Roderic exhale ses plaintes, le soir même de la défaite.

« Les armées du roi Roderic fuyaient découragées ; dans « un huitième combat, les ennemis étaient vainqueurs. « Roderic sort du camp et s'éloigne. Il va seul, l'infor- « tuné ; nul compagnon ne lui reste. Epuisé de fatigue, il « ne peut plus conduire son cheval, qui chemine au « hasard, comme il lui plaît, car son maître ne dirige plus « sa route. Le roi marche si accablé qu'il a perdu le sen- « timent. Il est mort de soif et de faim, c'est pitié de le « voir. Il est si couvert de sang, qu'il semble rouge comme « la flamme. Ses armes qui étaient ornées de pierreries, « sont toute faussées ; son épée est dentelée comme une « scie, par les coups qu'elle a reçus ; son casque bossué « est enfoncé sur sa tête, son visage est gonflé par la « fatigue et la douleur. Il monte sur une colline, la plus

« élevée qu'il aperçoive. De là, il regarde son armée ; « comme elle est mise en fuite ! il regarde ses bannières et « ses étendards : comme ils sont tous foulés aux pieds et « couverts de poussière ! Il cherche des yeux ses capi- « taines et aucun ne se montre plus à sa vue. Il regarde « la plaine, teinte du sang qui coule en ruisseaux, et, « attristé par ce spectacle, il sent en lui un grand cha- « grin, et pleurant, il parle ainsi : hier j'étais roi d'Espa- « gne, aujourd'hui je ne le suis plus d'un seul village. « Hier j'avais des villes et des châteaux ; aujourd'hui il « ne m'en reste plus un seul, aujourd'hui je n'ai pas une « tour crénelée que je puisse dire à moi. Malheureuse fut « l'heure, malheureux fut le jour où je naquis et où j'hé- « ritai de cette grande seigneurie, puisque je devais la « perdre en ce jour. O mort ! que ne viens-tu, que n'enlè- « ves-tu mon âme de ce corps misérable ! je t'en rendrais « grâce. »

La domination musulmane se montra douce et miséricordieuse pour les vaincus. Plusieurs monuments témoignent encore aujourd'hui du goût et de l'activité artistiques des émirs : la *Puerta del Sol* et la *Puerta Visagra* avec leurs élégantes arcades ogivales et leurs tours altières ; le pont d'Alcantara, fièrement jeté sur l'abîme au fond duquel serpente le Tage ; le *Taller del Moro* avec son plafond en bois richement sculpté si fin et qui conquiert notre admiration, même après les chefs-d'œuvre du même ordre, amoureusement contemplés à Séville et à Grenade ; le sanctuaire : *Christo de la Luz,* devenu église chrétienne pour le chœur, restée mosquée pour la nef et auquel se rattache une curieuse particularité de la vie du Cid. Lorsque le héros fit son entrée victorieuse dans Tolède, son cheval Babiéça s'arrêta obstinément et finit par se mettre à genoux devant un pan de muraille : Rodrigue de Bivar, confiant dans l'instinct de son fidèle compagnon, fit desceller quelques pierres et mit au jour, dans une étroite niche, l'image du Sauveur, devant laquelle, depuis l'expulsion des Goths n'avaient jamais cessé de brûler les saintes lampes.

Les juifs, très nombreux et très prospères à Tolède sous le régime musulman, y avaient élevé plusieurs synagogues, entre autres *Santa Maria Blanca* et *El Transito,* toutes

deux bâties par Samuel Lévi, l'opulent trésorier de Don Pèdre qui excita par son faste la convoitise de son maître : l'une avec ses gracieuses colonnes octogonales, sa frise aux capricieuses arabesques et ses voûtes en stalactites qui trahissent l'influence musulmane : l'autre avec ses boiseries du style le plus pur, et ses inscriptions hébraïques empruntées aux Psaumes, qu'enveloppent des branches de fleurs et des rameaux de feuillage, toute une exubérante et fantastique végétation.

La cathédrale de Tolède, l'une des plus belles et des plus vastes de l'Espagne, remonte, dans ses parties les plus anciennes au XIIIe siècle : commencée, en 1227, par saint Ferdinand, elle ne fut achevée qu'en 1493, malgré la persévérante ardeur avec laquelle furent conduits les travaux. De l'extérieur, il est difficile d'avoir une impression d'ensemble, construite, comme elle est, sur un plan incliné et enserrée de toutes parts entre de mesquines places ou de sales ruelles. On ne manquera pas cependant d'observer la riche ornementation des façades, celle entre autres des portes *des Lions* et *du Pardon*, et, pour ne pas s'égarer dans l'infinie multitude des détails, on lèvera de temps à autre les yeux sur l'orgueilleuse tour gothique, haute de 325 pieds, si légère et si svelte dans sa solidité et sa puissance, érigée en 1440 par l'archevêque Tenorio.

L'intérieur produit un effet saisissant avec ses cinq nefs dont la médiane, très élevée en réalité, paraît d'une hauteur plus prodigieuse encore par le contraste avec ses voisines, qui semblent s'incliner respectueusement devant elle, ses quatre-vingt-huit piliers, épais comme des tours et composés chacun de seize colonnes pareilles, reliées entre elles et qui soutiennent la masse énorme de l'édifice, ses vitraux admirablement conservés, où l'émeraude, le rubis, le saphir brillent, enchâssés comme des bagues dans de délicates nervures de pierre.

Le chœur, suivant l'usage généralement adopté en Espagne, est placé au milieu de la nef principale et occupe le centre de l'église. Les stalles du rang inférieur offrent un vif intérêt historique avec leurs représentations de joutes et de batailles, du siège de Grenade entre autres, d'armes et de costumes caractéristiques des Maures et des chré-

tiens; celles du rang supérieur, dues à deux des plus grands maîtres qu'ait possédés l'Espagne, le Bourguignon Philippe Vigarny et le Castillan Alonso Berruguette, avec leurs statues de prophètes, de saints et d'évangélistes, leur marqueterie de bois précieux et leurs incrustations en marbres de différentes couleurs, peuvent soutenir la comparaison avec celles du Dôme de Bergame et de San Dominico de Bologne, et prendre place parmi les plus beaux spécimens artistiques de la Renaissance.

En revanche, nous n'avons pu, malgré la richesse de son ornementation, admirer le retable, conçu dans les dimensions les plus colossales et qui atteint presque le sommet de la voûte, avec ses bas-reliefs d'un patient travail et d'un goût détestable, son peuple confusément pressé de statues, qui représentent tout l'Évangile, de la Nativité à la Crucifixion, l'interminable série de ses fleurons et de ses guirlandes, de ses ogives et de ses colonnettes.

Parmi les chapelles qui nous ont paru les plus intéressantes par les souvenirs historiques qu'elles évoquent et les plus remarquables sous le rapport artistique, nous citerons celle de Mozarabes, avec la grande fresque peinte par Juan de Borgogna et célébrant les exploits, sur terre africaine, du cardinal Ximénès de Cisneros; celle des Nouveaux Rois, avec les tombes richement ornées des princes de la maison de Transtamare; de San Ildefonso avec le monument du cardinal Albornoz, conçu dans le style de la plus pure et la plus gracieuse Renaissance; celle de Santiago avec les sépultures d'Alvaro de Luna et de son épouse, Doña Juana de Benavente, tous deux couchés et drapés dans les plis austères de leurs longues robes, les mains croisées sur leurs poitrines, la physionomie triste, avec un mélange de dédain et de résignation, comme s'ils voulaient encore protester après leur mort contre la grande iniquité dont ils furent les victimes; enfin la *Sala Capitular* avec sa décoration de style mauresque, ses boiseries taillées dans le noyer avec un art merveilleux, les portraits de ses archevêques, parmi lesquels se détachent les deux grands ministres d'Isabelle : le fastueux Mendoza et le rigide Ximénès.

Odieusement saccagés par Murat pendant la guerre de

l'Indépendance, l'église et le cloître de *San Juan de los Reys* ont été de nos jours l'objet d'une intelligente restauration. Ferdinand et Isabelle les élevèrent en 1476, afin de témoigner à Dieu leur gratitude pour les nombreuses victoires qu'ils avaient remportées sur l'Islam. D'énormes chaînes de fer aux mailles allongées, triomphalement rapportées en 1492 après la prise de Grenade et qui auraient retenu les chrétiens captifs dans les cachots de l'Alhambra, sont fièrement suspendues aux murailles. La façade avec ses niches et ses dais en ogive, ses écussons et ses rois d'armes, présente un aspect noble et imposant. Une extraordinaire richesse a été déployée dans l'ornementation intérieure, avec ses couronnes et ses aigles héraldiques qui se détachent du milieu des rinceaux de feuillage, les inscriptions latines et espagnoles qui célèbrent les louanges des rois catholiques, les élégantes tribunes en encorbellement, dont tous les détails sont fouillés dans la pierre avec une dextérité merveilleuse, la balustrade ajourée qui court tout autour de la nef. Et comme il est doux de rêver sous les élégants arceaux du cloître, d'un goût si fin et si délicat dans leur richesse, combien vivement on apprécie, dans le tumulte de notre existence prosaïque et affairée, les délices de la vie contemplative et monastique!

Ce qui, après notre promenade, nous paraît dominer dans Tolède, c'est le caractère sombre et dur du moyen âge espagnol, un étroit mélange de la vaillance guerrière et du fanatisme religieux. Cité épiscopale et royale, longtemps revêtue du double diadème de la royauté temporelle et de la primauté ecclésiastique, Tolède ressemble au dehors à une forteresse et offre à l'intérieur un inextricable amas de palais, de chapelles, de couvents, dominé par la masse encore majestueuse dans sa dégradation de son Alcazar. Ses rues obscures et montueuses sont bordées de hautes et massives maisons à l'aspect morne et rébarbatif, solides comme des citadelles, percées de rares fenêtres que garnissent des grilles formidables. Les larges portails sont flanqués de colonnes de granit et surmontés d'écussons sculptés dans la pierre, les battants des lourdes portes de chêne sont historiés d'énormes clous en fer forgé à la tête de diamant, les toits en auvent font saillie sur la rue avec

leurs poutrelles découpées et peintes et ajoutent encore à la lugubre physionomie de l'ensemble. Nous avons bien affaire à une capitale du XIVe siècle, à la représentante d'un passé à jamais disparu, à une ville morte, triste de la tristesse des tombeaux. Pourquoi Charles-Quint ne put-il jamais lui pardonner d'avoir donné le jour à Juan de Padilla et provoqué l'insurrection des Communeros ? Pourquoi Philippe II, avec son despotisme centralisateur, choisit-il pour sa résidence Madrid, afin de n'être troublé, dans son orgueil, par aucun souvenir importun de la gloire de ses ancêtres ? Si Tolède avait conservé sa suprématie, l'Espagne aurait gardé une capitale marquée de l'empreinte nationale et associée aux plus nobles événements de son histoire.

Laissons de côté Madrid, ville cosmopolite, puisque nous ne pouvons séjourner dans son admirable galerie de tableaux et descendons à l'Escurial. La pensée s'en imposa à Philippe II, aussitôt après avoir reçu la nouvelle de la victoire de Saint-Quentin : les plans en furent dressés par Juan Batista de Toledo, l'architecte qui dota Naples de sa principale artère ; la construction commencée en 1563, cinq ans après qu'eût été livrée la bataille, poursuivie avec un zèle infatigable par Herrera et Pacciotti et achevée seulement en 1583, l'année même de la mort de son inspirateur.

L'édifice a reçu la forme d'un gril, en souvenir du supplice de saint Laurent, son bienheureux patron. Lorsqu'on examine à vol d'oiseau la disposition de ces différentes parties, on reconnait en effet que les tours, construites aux quatre angles, occupent la place des pieds, tandis que les cours intérieurs figurent les interstices entre les barreaux. Toutes les proportions sont colossales. L'ensemble affecte la forme d'un parallélogramme de granit, mesurant cent quatre-vingt-dix mètres sur cent cinquante : on ne compte pas moins de soixante-trois fontaines, quatre-vingts escaliers, douze cloîtres, seize cours et, dit-on, onze mille fenêtres en souvenir des onze mille vierges de Cologne.

La façade de l'église, malgré les gigantesques et détestables statues des rois d'Israël, ne produit qu'une médiocre impression, mais l'intérieur impose par sa simplicité. La

plupart des touristes le trouvent nu, mais, après le mauvais goût et la débauche d'ornementation qui gâtent quelques-unes des plus célèbres cathédrales espagnoles, l'œil se repose avec délices sur ces lignes droites, ces colonnes de granit conçues dans le plus sévère style dorique, cette coupole qui rappelle Saint-Pierre de Rome, ces statues de saints si nobles dans leur gravité. De chaque côté de l'autel, à mi hauteur de la voûte, sont agenouillés devant le Roi des Rois, deux groupes de personnages : à droite Charles-Quint avec son épouse Isabelle de Portugal, sa fille Marie, ses sœurs Eléonore de France et Marie de Hongrie : à gauche Philippe avec son fils Don Carlos et trois de ses femmes, Marie de Portugal, Elisabeth de France, Anne d'Autriche, le tout en bronze doré et dû au magistral ciseau de Pompeo Léoni.

Nous ne procédons point à un inventaire, mais comment passer sous silence : la Sacristie avec ses ostensoirs et ses chasubles, chefs-d'œuvre de ciselure et de broderie, admirables les unes de fini et de richesse, les autres de patience et de coloris ; la Salle Capitulaire, dont la plupart des toiles ont été transportées au Prado, mais qui conserve encore la *Tunique de Joseph* par Vélasquez et l'*Evanouissement d'Esther* par Tintoretto, l'*Annonciation* de Véronèse et la *Cène* du Titien : le Chœur, avec son orgue gigantesque ; la stalle où Philippe II, par jalousie contre Don Juan d'Autriche, s'obstina à rester en prières, pour ne pas apprendre les détails de la victoire de Lépante : le Christ de Benvenuto Cellini, si parfait comme anatomie, si inférieur à celui de Montanez pour la tragique vérité de l'expression ; la Bibliothèque, avec sa magnifique décoration picturale, ses tables de marbre et de porphyre, ses armoires d'ébène et d'acajou, remplies de livres et de manuscrits précieux ; la Grande Galerie, recouverte de haut en bas de fresques brossées par Granello et Fabricio avec une fougue grandiose et célébrant tous les hauts faits accomplis par les rois d'Espagne, de Jean II, père d'Isabelle, à Don Philippe, les victoires de Pavie, de Gravelines, de Saint-Quentin, de Lépante.

Les somptueux appartements de Charles IV, tout tendus de ces merveilleuses tapisseries où Goya, avec une vigueur

de dessin qui ne fut surpassée que par la richesse de son coloris, a chanté les plaisirs et les aventures de la société espagnole à la fin du XVIIIe siècle, forment un significatif contraste avec les quelques misérables chambres dans lesquelles aimait à se renfermer le fondateur de l'Escurial, de véritables cellules, longues et basses, larges de six pieds carrés, au chétif ameublement et aux murailles d'une glaciale nudité : son cabinet avec sa table et sa chaise de bois dur, le tabouret sur lequel il étendait sa jambe tourmentée par la goutte, l'encrier et la plume qui lui servaient, suivant une de ses expressions favorites, à tracer les griffonnages avec lesquels il gouvernait l'Europe : son oratoire qui donnait par une petite fenêtre sur le chœur de l'église et d'où, pendant sa dernière maladie, il assistait de son lit à l'office divin.

Des fenêtres de l'Escurial se déroule un caractéristique panorama : les jardins plantés d'ifs et de buis, qui me paraissent mieux convenir encore à la rigide étiquette espagnole qu'à la tranquille majesté de la cour de Louis XIV, les grandes avenues d'ormeaux et les frais bosquets du parc, puis au delà une campagne désolée, de grandes plaines dépourvues d'arbres, hérissées de rochers qu'interrompent seuls quelques maigres touffes de cistes et de genêts, les âpres pentes et les cimes neigeuses du Guadarrama qui ferment l'horizon.

Sous le maître-autel s'étendent les caveaux du Panthéon, dans lesquels on descend, à la lueur des torches, par un large escalier de marbre. Les parois de cette chapelle octogonale sont également en marbre gris avec incrustations de porphyre, de jaspe et d'albâtre. Les restes mortels des souverains qui ont régné sur l'Espagne, de Charles-Quint à Ferdinand VII, sont déposés dans des sarcophages de marbre, relevés de ciselures d'or et rangés dans des niches symétriquement placées tout autour de la salle. Dans un corridor voisin reposent les infants, et en particulier les deux plus illustres d'entre eux, Don Carlos et Don Juan d'Autriche. L'ensemble, dans sa froide et orgueilleuse magnificence, évoque moins l'idée d'un sanctuaire chrétien que d'une nécropole des Pharaons.

Les princes de la maison de Habsbourg se complaisaient

dans la pensée de la mort. L'anecdote de Charles-Quint, assistant dans le cloître de San Yuste à ses propres funérailles, est connue de tous les aspirants au baccalauréat. Philippe II palpa longuement, de ses mains expirantes, le suaire de satin blanc qui devait envelopper son cadavre et régla minutieusement tous les détails de la cérémonie de ses obsèques. Philippe IV, de même que Don Carlos dans *Hernani* voulut contempler les restes de son grand aïeul, oublieux du courroux que ressentirait le souverain, sur l'empire duquel ne se couchait jamais le soleil, à la vue de cet indigne descendant qui avait perdu quelques-unes des plus belles provinces de la monarchie : les Flandres, le Roussillon, le Portugal. Charles II enfin, à la vue de la dépouille, déjà atteinte par la corruption, de Marie-Louise d'Orléans, cette charmante princesse qu'il avait si éperdûment aimée, ne put que s'écrier : ô ma reine ! et s'évanouit dans une crise de larmes. Le dernier des Habsbourg espagnols avait assisté en réalité au râle de la royauté, conduite au tombeau par la mollesse et le bigotisme de ses détenteurs, l'avidité et l'impéritie de leurs favoris.

Par une singulière bonne fortune, je me trouvai à l'Escurial, le 28 octobre, lors de l'anniversaire du miracle accompli par cette hostie, dont l'apparence sanguinolente arrêta, en 1575, dans leur profanation, les Zwingliens de Gorkum. Le soir, à six heures, fut célébrée une messe d'actions de grâce, dans la vaste église plongée dans une obscurité presque totale, sauf les abords immédiats de l'autel. La noblesse de la langue castillane, la solennité des chants, les sons graves et pénétrants de l'orgue qui y répondaient, l'austérité du sanctuaire produisirent sur moi une profonde impression. L'office divin terminé, fut organisée, à la lueur des torches, une procession à laquelle prirent part les moines et les élèves du gymnase, les femmes du bourg, la tête recouverte d'un voile de dentelle noire, et les paysans des environs enveloppés, comme dans une toge, dans les larges plis de leurs manteaux.

Dans la sacristie se trouve un tableau de Claudio Coello, le dernier des grands peintres espagnols, représentant, lui aussi, l'arrivée, à l'Escurial, de la merveilleuse hostie.

Seuls. Charles II et ses deux chambellans le duc de l'Infantado et le marquis de Pastrana, semblent étrangers au temps présent; une frappante ressemblance d'attitude et de physionomie unit les moines du XVIIIe siècle à ceux d'aujourd'hui. La toile avait été descendue, le matin, dans les caveaux, pour reparaître, grâce à un ingénieux mécanisme, au moment opportun. Lorsque,en effet, fut entonné l'hymne de délivrance et que de toutes parts, sous les voûtes, retentit un ardent *reni*, la sainte image s'offrit aux regards enthousiastes de la multitude prosternée. Je ne sais s'il faut l'attribuer à la majesté des lieux et à la grandeur des souvenirs historiques, mais aucune cérémonie ne m'a semblé en plus complète harmonie avec son cadre et plus habilement disposée pour émouvoir les masses.

L'automne, qui marchait rapidement vers son déclin, et la mauvaise organisation des chemins de fer espagnols, m'empêchèrent, comme j'en avais d'abord formé le projet, de visiter Avila et Ségovie, Valladolid et Salamanque. De toutes les cités de la Vieille-Castille, je ne m'arrêtai qu'à Burgos, son ancienne capitale, agréablement située sur les bords de l'Arlanzon et dominée par les ruines altières de de son château fort, avec sa pittoresque *Piazza Mayor* où se tient le marché hebdomadaire, sa *Puerta Santa-Maria* ornée des statues, si vigoureuses dans leur rudesse, du Cid de Fernand Gonzales, de Lainez Calvo et autres illustres citoyens, les hôtels de sa vieille noblesse, entre autres la maison *du Cordon*, résidence des Velasco, ainsi nommée à cause des lacs qui encadrent les portes, s'enroulent autour des fenêtres et se jouent à travers les architectures.

La cathédrale de Burgos figure à juste titre parmi les plus belles de l'Europe et s'annonce de loin aux voyageurs avec ses deux flèches taillées en scies, découpées à jour comme à l'emporte-pièce, festonnées, brodées et ciselées comme un chef-d'œuvre d'orfèvrerie, mais s'élançant vers Dieu, malgré la profusion de leurs ornements, avec toute l'ardeur d'une foi sincère et tout l'emportement d'une conviction inébranlable. Toutes les façades, celles du *Sarmentel*, de la *Pellegeria*, de la *Coroneria*, charment tout à la fois par la noblesse de leurs proportions et éblouissent par la magnificence de leurs sculptures. La porte en bois

sculpté, qui donne sur le cloître et représente l'entrée de Jésus à Jérusalem, avec ses figures si spirituelles et si fines, témoigne chez son auteur de la plus abondante fantaisie et peut, sans désavantage, être comparée avec la porte de Ghiberti au Baptistère de Florence, celle que Michel-Ange appelait la Porte du Paradis. De chaque toit et de chaque angle, de chaque flèche, de chaque clocheton et de chaque tourelle, saillit une population de saints et d'archanges, de prophètes et d'apôtres, de rois et de moines, plus nombreuse, plus pressée, plus vivante que celle qui flâne aujourd'hui à ses pieds dans les rues de Burgos.

Comment décrire, à moins de posséder la plume magique d'un Théophile Gautier ou d'un Paul de Saint-Victor, les magnificences de l'intérieur, le chœur avec ses grilles en fer repoussé d'une délicatesse et d'un travail exquis, ses stalles consacrées à l'Ancien Testament et séparées les unes des autres par des chimères et des animaux fantastiques, modelés avec une inspiration toujours fraîche et une verve inépuisable : la sacristie, avec sa longue rangée de miroirs de Venise, les colonnes fleuries et festonnées de ses boiseries de noyer formant armoires : la Passion de Jésus-Christ taillée dans la pierre par le ciseau de Philippe de Bourgogne, un des plus grands reliefs qui existent au monde, divisé selon l'usage gothique en plusieurs compartiments : le jardin des Oliviers, la marche au Golgotha, la Crucifixion, une pathétique épopée dont les personnages, par la vérité des physionomies et l'exactitude des détails, rappellent les plus heureuses créations de Durer et d'Holbein : la Vierge, si imposante dans sa noblesse, attribuée à Sébastien del Piombo et la Madeleine, si gracieuse dans son repentir, due au pinceau de Luini.

Voulez-vous vous convaincre de toute l'étrangeté du goût espagnol ? Entrez dans la chapelle de Ste-Anne, fondée par les ducs d'Abrantès, et contemplez l'arbre généalogique du Christ, dont les racines plongent dans la féconde poitrine d'Abraham, dont le faîte est occupé par la sainte Vierge assise sur son trône de nuages, dont chaque branche porte un aïeul du Sauveur, pour se subdiviser en autant de rameaux que celui-ci compte de descendants, tandis que le soleil, la lune et les étoiles, tout dorés et tout argentés, se

jouent à travers le feuillage. Si, à cette débauche d'imagination, vous préférez comme moi l'art toujours pur et toujours harmonieux, même dans ses plus hardies envolées, de la Renaissance, dirigez-vous avec moi vers la chapelle *du Connétable*, qui forme à elle seule, dans une des ailes de la cathédrale, une église complète. Le milieu en est occupé par les tombes, en marbre blanc, du connétable de Castille, Don Pedro Fernandez Velasco et de son épouse, Doña Mencia de Mendoza, comtesse d'Haro : lui, revêtu de son armure de guerre enrichie d'arabesques du meilleur style : elle, gantée et enveloppée dans sa robe de brocart, dont tous les ramages sont rendus avec une patience et une finesse inouïes. Les têtes des deux époux reposent sur des coussins ornés de leurs couronnes et de leurs armoiries : des blasons gigantesques décorent les murailles ; le long de l'entablement sont rangées des figures portant des hampes de pierre, destinées à soutenir des bannières et des étendards.

A une demi-lieue de Burgos s'élève la Chartreuse de Miraflores, la seule Cartujà espagnole qui, pour les trésors de l'art, si ce n'est pour la beauté du paysage, puisse soutenir la comparaison avec les Certosas italiennes.

Au milieu de la nef ont été érigés par la pieuse sollicitude de leur fille, Isabelle la Catholique, les tombeaux de Jean II, roi de Castille, et de son épouse Isabelle de Portugal. Les statues couronnées des deux monarques sont couchées sur le couvercle, tenant en mains l'une son sceptre, l'autre son chapelet, enveloppées dans de longues robes, damasquinées et guillochées avec une délicatesse inouïe ; à la base se dressent seize lions, deux à chaque angle, soutenant huit écussons aux armes royales. Ajoutez le nombre voulu de prophètes et d'apôtres, de vertus et autres figures allégoriques, faites serpenter à travers cette multitude, dans un fouillis de rameaux et de feuillages, des oiseaux et des animaux de toute espèce, jetez, au caprice de votre fantaisie, un lac d'arabesques et vous n'aurez encore qu'une faible idée de ce prodigieux travail, qui réclamait, pour être mené à bien, toute la patience et toute la foi des sculpteurs du moyen âge.

Le tombeau d'Alonzo, le jeune frère d'Isabelle, se trouve

du côté de l'Evangile. L'infant est représenté à genoux devant un prie-Dieu. Une vigne découpée à jour, où de petits enfants se suspendent en cueillant des raisins, festonne, avec une verve intarissable, l'arc gothique qui encadre la composition à demi engagée dans la muraille. L'auteur de ces merveilleux motifs fut le maître espagnol, Gil de Siloé, auquel nous sommes également redevables de la très belle et très riche ornementation du maître-autel. A travers les portes qui s'ouvrent à droite et à gauche, se dessinent deux figures qui font illusion au premier coup d'œil, deux chartreux immobiles dans le suaire blanc de leurs frocs et taillés dans le bois par Diego de Leyva. Des stalles de Berrugnette contemplent cet ensemble qu'on s'étonne de rencontrer dans une campagne déserte.

Reprenons encore une fois le chemin de la cathédrale. Vous aurez sans doute remarqué dans la chapelle de Cuchiller, suspendu à la paroi, un vieux coffre de chêne tout bardé de fer, tout vermoulu, à moitié tombé en poussière. A en croire la légende, c'est celui que le Cid donna en gage, plein de sable et de pierres, à deux juifs auxquels il avait emprunté une grosse somme.

Le héros part pour l'exil, condamné par l'ingrat Alphonse, et quitte son domaine de Bivar, accompagné par soixante bannières, mais il lui fallait nourrir ses compagnons. « Alors, dit la chronique, le Cid prit à part Martin
« Antolmez, son neveu, et l'envoya trouver à Burgos deux
« juifs, Rachel et Bidos, avec lesquels il avait coutume
« de trafiquer de son butin. Il leur mandait qu'ils vinssent
« le trouver au camp. Cependant il fit prendre deux grands
« coffres garnis de fer, munis chacun de trois serrures et
« si lourds qu'à peine quatre hommes pouvaient en sou-
« lever un, même vide. Il les fit remplir de sable, en ayant
« soin de couvrir la surface d'or et de pierres précieuses.
« Quand les Juifs furent venus, il leur dit qu'il y avait là
« quantité d'or, de perles, de pierreries, et que, ne pouvant
« emporter ce grand avoir aussi loin, il les priait de lui
« prêter sur ces deux coffres ce dont il avait besoin, ajou-
« tant avec des paroles amicales que, s'il ne les payait
« pas au bout de l'année, ils les vendraient et recouvre-

« raient les intérêts : sur ce, les Juifs lui prêtèrent trois « cents marcs d'or et trois cents d'argent. »

Le sentiment populaire voulut cependant absoudre son héros du reproche de déloyauté.

« Le Cid, quand il eut pris Valence, » ajoute un autre romancero, « ordonna qu'on rapportât aux deux pauvres juifs « l'argent qu'ils avaient prêté. Priez-les de vouloir bien me « pardonner, car je n'ai fait cela que pressé par la néces- « sité, mais, bien qu'ils pensent que ce qui est dans les cof- « fres est du sable, l'or de ma parole y reste renfermé. »

Tout dans Burgos parle de Don Rodrigue de Bivar : son cercueil repose dans une salle de l'hôtel de ville : dans les sombres maisons qui bordent la principale rue, vous reconnaissez sans peine celle où il passa une vieillesse honorée, ainsi que celle de son père Don Diègue et de sa fiancée, devenue sa fidèle épouse, Doña Chimène. La fibre populaire continue de l'invoquer comme un saint, célèbre ses miracles et raconte qu'il veille toujours, revêtu de son armure, au fond de son tombeau. Assis sur son fauteuil, il reste le vainqueur invincible des Maures et des chrétiens : sa grande barbe blanche descend toujours sur sa poitrine : sa vaillante épée Tizona brille à son côté. Ne le croyez point mort, il est toujours vivant. Honneur donc au héros dont la figure, idéalisée par la postérité, incarne pour tout un peuple le patriotisme, la vaillance, le dévouement.

Nous ne pouvons toutefois nous empêcher d'admirer davantage les Arabes de l'Andalousie, brillants émules des Espagnols pour la générosité et les vertus chevaleresques, féconds créateurs en tout domaine de la science et de l'art, infatigables pionniers de la civilisation, à une époque où l'Europe chrétienne tout entière était plongée dans la superstition et la barbarie.

CORRESPONDANCE

Lettre du Bureau de la Société de géographie de Genève à S. Exc. M. Canovas del Castillo, Président du Conseil des ministres d'Espagne, Président d'honneur du IXme Congrès des Américanistes, etc., à Madrid.

Monsieur le Président du Conseil,

M. Arthur *de Claparède*, Président de la Société de géographie de Genève, vient de nous présenter un rapport préliminaire sur le IXme Congrès international des Américanistes, tenu à Huelva, à l'occasion du IVme centenaire de la découverte de l'Amérique par Colomb, auquel il représentait notre Société avec M. le professeur Ernest *Strœhlin*.

Nous prions Votre Excellence de bien vouloir agréer l'expression de la très vive gratitude de la Société de géographie de Genève pour le bon accueil qui a été fait à ses deux délégués.

L'hospitalité royale dont MM. de Claparède et Strœhlin ont joui de Gênes à Huelva, à bord des vapeurs « Alphonso XIII » et « Antonio Lopez, » et les solennités grandioses auxquelles ils ont été appelés à prendre part leur laisseront un inoubliable souvenir.

C'est en formant les vœux les plus sincères pour le bonheur, la prospérité et la gloire de l'Espagne, en particulier pour la personne de Sa Majesté le Roi et pour celle de son auguste Mère Sa Majesté la Reine Régente, que nous prions Votre Excellence de vouloir bien agréer, avec l'hommage réitéré de notre reconnaissance, l'expression, etc.

Au nom de la Société de Géographie de Genève :

Le Vice-Président : Adolphe Gautier.

Le Secrétaire général : Émile Chaix.

Genève, le 26 octobre 1892 [1].

[1] M. Canovas del Castillo a écrit au Président personnellement, en date du 2 novembre, pour lui accuser réception de cette lettre. Voir ci-dessus (p. 28) le Rapport de M. de Claparède sur la marche et l'activité de la Société en 1891-92.

BIBLIOGRAPHIE

Annuaire universel des Sociétés de géographie (1892-1893), par Arthur de Claparède, docteur en droit, président de la Société de géographie de Genève, etc. — Un vol. in-16. Genève, Bâle et Lyon, H. Georg, éditeur.

Ce petit volume, aussi consciencieusement fait qu'élégamment imprimé, vient combler une lacune dans la littérature si riche aujourd'hui de la science géographique. Il en est l'indispensable Bottin, mais un Bottin savant et fait pour mettre les travailleurs sur la trace des renseignements qu'ils désirent et des sources qu'ils cherchent.

La géographie date du commencement des sociétés humaines, mais ses progrès sont de date récente et plus récent encore le groupement des forces vives qui s'en occupent en sociétés distinctes, mais poursuivant toutes, chacune dans sa sphère d'action, un but commun; il vaut mieux dire un double but, la connaissance du globe que nous habitons, envisagée sous tous ses aspects théoriques, pratiques, commerciaux, historiques, ethnographiques, politiques, etc., et la vulgarisation de cette connaissance, qui est restée trop longtemps au second rang, alors qu'elle mérite d'être au premier. On peut même entrevoir un système pédagogique dans lequel la géographie, base de presque toutes les autres études, de celle des sciences naturelles comme de l'histoire, deviendrait le centre de l'enseignement.

Ces sociétés, dont la doyenne est celle de Paris, fondée en 1821, sont maintenant au nombre de cent quatorze, avec quarante-cinq sections locales, siégeant dans cent quarante-huit villes, avec 50,675 membres actifs. Voilà un développement bien extraordinaire et qu'on n'aurait guère pu attendre il y a trente ans de cela.

Le savant président de notre Société de géographie, qui a entrepris ce curieux travail et à qui nous empruntons ces renseignements, en a fait en quelque sorte la synthèse

dans une introduction qui n'est pas la partie la moins intéressante du livre. Il y recherche les causes qui ont amené cette exubérante floraison géographique, et il signale parmi les plus imprévues et les plus actives la guerre franco-allemande : c'est elle qui, brutalement si l'on veut, mais utilement, a dissipé le vieux préjugé, en montrant que la science géographique en général, et la lecture des cartes en particulier, est bonne à quelque chose, puisqu'elle contribue à donner la victoire à celui qui la possède contre celui qui ne la possède pas. C'est à partir de ce moment que la cartographie française en particulier, mettant, comme on dit, les morceaux doubles, a fini par rattraper la cartographie allemande, qui l'avait précédée et qui, elle non plus, n'est pas restée stationnaire.

Parmi les sociétés qui se répartissent entre les cinq continents, la plus ancienne est celle de Paris, la plus nombreuse, celle de Londres, avec 3549 membres effectifs (Berlin en a 3000 et Paris 2600) ; quinze sociétés comptent plus de mille membres actifs et quinze n'en ont pas plus de cent. Entre deux figure Genève avec 184 sociétaires[1], mais il ne faut pas mesurer l'importance de notre Société genevoise à ce chiffre modeste, car elle se distingue au contraire par son zèle et son activité. Témoin en soit cet annuaire indispensable qui est sorti d'elle et qui lui est dédié par son honorable président. Elle est un peu comme la cité où elle vit, qui a toujours tenu plus de place dans le monde de l'esprit qu'elle n'en tenait sur la carte. Cela ne nous empêchera pas de lui souhaiter quelques adhésions de plus, ne fut-ce que pour étendre autour d'elle l'utile influence qu'elle exerce au dehors. Et la publication de ce petit volume, en contribuant à attirer l'attention sur elle et son activité, lui aura rendu service et par contre-coup au pays.

M. D.

(Journal de Genève).

[1] 123 membres effectifs, 27 membres honoraires et 34 membres correspondants.

Depuis que ces lignes ont été écrites le nombre de nos sociétaires a augmenté. Il est en ce moment de 196, savoir : 127 membres effectifs, 30 membres honoraires et 39 membres correspondants.

Bulletin of the American Geographical Society. — Septembre 1890. — *Canada, the Land of Waterways* by W. Griffin. (Le Canada, pays des voies de navigation.)

La carte de l'Amérique septentrionale nous montre cette région, au Mexique près, partagée en deux vastes empires presque égaux en étendue, mais d'une valeur inégale. M. Griffin, l'auteur du mémoire indiqué ci-dessus, semble avoir eu courtoisement pour but de consoler l'Angleterre de n'avoir pas la part du lion dans ce partage, par le soin qu'il met à faire ressortir les mérites de la moitié boréale qui lui est échue. La prodigieuse fécondité de certaines régions n'y est pas affectée par les latitudes septentrionales sous lesquelles le colon y enfonce la charrue. C'est le cas du Manitoba, du Canada occidental, des vallées où coule le Saskatchewan, etc. Les richesses minérales sont prodiguées par la Providence sans égard aux latitudes ; les forêts recèlent des trésors d'une égale valeur : mais la navigation intérieure y est favorisée par un réseau de fleuves, de rivières, de lacs, d'une ampleur sans égale, où les obstacles ne sont ni nombreux ni insurmontables et où les glaces polaires n'opposent que des obstacles temporaires. M. Griffin paraît les avoir étudiés d'une manière encourageante pour la colonisation.

Le fleuve dont le système ou bassin occupe la moitié septentrionale de cette région ne porte le nom de Mackenzie que sur une longueur de 1665 kil., avec une largeur moyenne de 2 kil. et demi, sans aucune obstruction. Ce chiffre peut s'élever à un total de 10,500 kil., si l'on veut y ajouter les rivages des lacs et l'ensemble des tributaires et de leurs affluents d'ordre secondaire, où la navigation est, sur 4425 kil., ouverte à des navires maritimes d'un faible tonnage et à des vapeurs à hélice. Elle n'est entravée qu'en deux endroits par des obstacles, qui ne sont pas pour arrêter les ingénieurs. La rivière de la Paix (Peace River) peut être considérée aussi bien que l'Athabasca comme l'origine du cours du Mackenzie et cache ses sources dans les Montagnes Rocheuses à 1400 kil. de son union avec l'Athabasca.

Sur cette vaste étendue, exposée en apparence aux in-

clémences du Pôle, quelques ouvertures pratiquées par la nature dans les Montagnes Rocheuses laissent arriver de l'océan Pacifique les brises tempérées que l'on nomme *Chinook*, de sorte que le climat du Manitoba, plus doux que celui du Dakota septentrional, n'est pas sujet à ces tempêtes désastreuses appelées *blizzards*. Le climat de la baie de Hudson est, en hiver, plus doux de quelques degrés que celui du lac Supérieur.

Dans la région orientale, dont la colonisation est de date plus ancienne, la nature n'est pas aussi marâtre qu'elle en a eu la réputation aussi longtemps qu'elle a été administrée de Versailles. La Nouvelle-Ecosse à elle seule compte dix beaux ports ouverts toute l'année à la navigation et un grand nombre d'autres qui le sont pendant neuf mois, et l'auteur du mémoire adresse à cette province favorisée le singulier reproche de n'avoir pas tout son commerce et les navires qu'elle y consacre concentrés dans Halifax, sa capitale. Les effets de cette décentralisation, fruit de l'initiative anglo-saxonne, se font si bien sentir, que le port de Saint-John, capitale du Nouveau-Brunswick, respecté toute l'année par les glaces, se trouve celui de tout l'empire britannique qui possède le plus grand nombre de navires après Londres, Liverpool et Glasgow. Certains comtés de la Nouvelle-Ecosse, Annapolis et Colchester, doivent à la douceur de leur climat, entretenue par la baie de Fundy, de produire en quantité illimitée des pommes qui commandent par leur excellence des prix exceptionnels sur le marché de Londres.

Parmi les richesses minérales, mentionnons le pétrole, qui abonde dans les comtés de Kent et de Lambton, au voisinage de Saint-Clair. Au nord-ouest du lac Nipissing, près de Sudbury, le nickel se trouve en masses pures. Une compagnie, originellement fondée pour l'exploitation du cuivre, extrait du nickel en quantité qui peut être illimitée et qui surpasse déjà le produit additionné de toutes les autres mines du globe. La prospérité de cette exploitation est assurée par l'utilité actuellement reconnue de ce métal qui, mélangé à l'acier dans la proportion de 5 pour 100, le rend inattaquable aux agents atmosphériques et augmente de 80 pour 100 sa force de résistance.

Les colons actuels du Canada montrent une magnifique énergie à mettre en valeur les avantages naturels que leurs prédécesseurs avaient laissés dormir avant la conquête de 1760. Ils sillonnent de chemins de fer, allant d'un océan à l'autre, la vaste étendue du *Dominion*. L'énorme artère du fleuve Saint-Laurent, qui, dans la seule province de Québec, reçoit 64 rivières, est partout utilisée pour la navigation maritime. L'immense pont de Victoria le franchit à Montreal et fut inauguré en présence du prince de Galles, lors de sa visite de 1860. Toutefois le fleuve dont la profondeur maximale entre Québec et Montreal diminue de 30 à 15 mètres, n'en avait plus que quatre sur un point intermédiaire entre ces deux villes, où l'élargissement de son lit lui valait le nom de lac Saint-Pierre. La colonie n'hésita pas s'imposer les sacrifices nécessaires pour faire disparaître cet obstacle. Un puissant dragage de 15 millions de mètres cubes a ouvert en 1848 aux navires d'un fort tonnage un chenal de 8 m. 40 de profondeur, de 90 à 120 mètres de largeur et de 27 kil. de longueur.

Ce fut dans l'année 1809 que le St-Laurent vit flotter le premier navire à vapeur. En 1847 la colonie commençait, sous le nom de *Grand Trunk*, un chemin de fer destiné à relier nombre de lignes secondaires. Il forme un parcours total de 4180 kil. et a coûté 289,554,229 dollars. Enfin, en 1881, rivale des Etats-Unis, elle commença la construction d'une ligne colossale qui, à l'ouest du lac Supérieur et du lac Winnipeg, remonte vers les Montagnes Rocheuses, les franchit au col du Cheval qui rue (Kicking Horse Pass) ou Bow River, à 1615 mètres au-dessus du niveau de la mer et, redescendant vers l'océan Pacifique, au travers d'un pays aussi beau que difficile, l'atteignit en décembre 1885, après un parcours de 6950 kil. et une dépense de 206,163,183 dollars. Le premier train qui le franchit en entier quitta Montreal le 28 juin 1886.

Le progrès de la population est un autre thermomètre de l'énergie dont sont doués les colons canadiens sous l'organisation politique due à l'Angleterre. Ottawa, choisie pour capitale en 1858 et peuplée de 29,000 âmes en 1884, en compte aujourd'hui 40,000. Hamilton, située à l'extrémité occidentale du lac Ontario, a vu sa popu-

lation s'élever, entre 1884 et 1890, de 39,000 à 50,000 âmes. Québec en comptait 63,000 en 1884 et Montreal 152,000. Enfin Toronto, fondée en 1794, choisie momentanément de 1850 à 1858 pour être le siège du parlement colonial, avait 97,000 habitants en 1884 et atteint aujourd'hui 190,000. Kingston, sur le lac Ontario, devient le centre d'importantes manufactures de fer. Enfin, il se forme sur la rivière Kaministiquia, au point où elle débouche dans la baie du Tonnerre (Thunder Bay) sur le lac Supérieur, une immense cité, dont une portion porte le nom de Port Arthur et l'autre celui de Fort William, séparées par un beau port et où le chemin de fer du Pacifique s'éloigne du lac Supérieur. A 25 kilom. en amont du Port Arthur la rivière Kakabeka forme des chutes admirables, où un syndicat américain établit des minoteries capables de rivaliser avec celles de Minneapolis. En opposition avec cette prospérité, le beau port de Louisbourg, qui sous l'ancien gouvernement de Versailles faisait l'orgueil de l'île de Cap Breton, se trouve aujourd'hui réduit à un hameau resté stationnaire.

La vaste région colonisée d'abord autour du lac Winnipeg sous le nom de Manitoba, remonte, sous les noms de provinces de Saskatchewan et d'Assiniboia, les grands tributaires de ce lac et se termine aux pentes et à la crête des Montagnes Rocheuses sous le nom de province Alberta, où sont les sources de la Saskatchewan et de l'Athabasca. Au delà s'élève à l'ouest une région hérissée d'admirables montagnes, sillonnée de profondes vallées, vingtuple de la Suisse en étendue. Elle a pour limite, au bord de l'océan Pacifique, une frange admirable de golfes, de promontoires, de péninsules et d'îles, qui a trouvé un peintre enthousiaste dans son ancien gouverneur, lord Dufferin. Il n'estime pas possible de trouver dans le monde entier rien qui soit comparable à cet ensemble de mers intérieures, où la moindre embarcation comme le plus grand vaisseau de ligne trouve un abri contre les tempêtes, au pied de montagnes que tapissent les forêts et les glaciers et que couronnent des neiges éternelles.

Nous présenterons comme une suite naturelle au sujet

sur lequel nous venons de nous étendre, le *Pocket Atlas and Gazetteer of the Dominion of Canada* de M. Bartholomew. C'est sous un format élégant et qui se cache dans la paume de la main, un atlas des pays englobés dans la grande confédération des colonies canadiennes, accompagné d'un dictionnaire des localités qui s'y rencontrent. Dire que ce dictionnaire contient les noms de 7800 localités réparties sur l'étendue de colonies si jeunes, c'est dire que ce document de 260 pages est amené à la date la plus récente et montre aussi l'activité de la colonisation. L'atlas se compose de 36 cartes aussi élégantes que détaillées, des plans de Québec, de Montreal, de Toronto, d'Ottawa, de Winnipeg, de Halifax et de St-John, d'une exécution exquise et d'autant de cartes détaillées des environs de ces capitales. Des chapitres particuliers complètent cet excellent manuel par des documents détaillés sur l'histoire coloniale, la statistique de la population, de l'émigration, du commerce extérieur et de la production, et des observations climatériques.

Paul CHAIX.

Proceedings of the Royal Geographical Society. — Londres, octobre 1891. (Le pays de Yoruba, par Alvan Millson.)

Plus de soixante ans se sont écoulés depuis que le capitaine Clapperton et après lui les frères Lander, débarquant à Badagry, nous firent connaître le pays de Yariba (maintenant Yoruba) qu'ils traversèrent obliquement pour se rendre à Boussa sur le Niger. Ces voyageurs nous le dépeignirent comme une région prospère, cultivée par une population nombreuse et laborieuse. Rien n'a été depuis lors changé à cet état satisfaisant, qui n'a pu que se consolider au contact des missionnaires et du commerce anglais, par l'exclusion de la traite des esclaves. A l'exportation de l'huile de palme, chaque année plus considérable, s'ajoutent de nouveaux produits, tels qu'un coton de qualité supérieure, la noix de kola dont l'usage entre dans la pharmacie européenne, l'indigo, le café, le cacao, l'arachide. Un jardin d'acclimatation (botanical centre) fondé

par l'Angleterre à Lagos, au mois de mai 1888, a depuis lors vendu 80,000 plants de caféiers, de cocotiers, de cacaoyers, de kola, qui ont été achetés avec empressement par les indigènes.

Leur agriculture est des plus primitives, mais leurs habitudes laborieuses jointes à l'extrême fertilité du sol leur permettent de livrer toutes les denrées à des prix incroyablement modiques et qui laissent une marge immense au commerce européen. Il doit encore lutter contre la difficulté des transports et les exactions des petits tyranneaux qui se partagent la souveraineté du Yoruba.

C'est par la prospérité agricole du Yoruba que l'on peut expliquer sa nombreuse population. Le voyageur y traverse une série de villes espacées seulement d'une journée de marche les unes des autres, dont la population varie entre 20,000 et 60,000 âmes, telles que Oyo, Iseyin, Ogbomoshaw, Ejibo, Ede, Oshogbo, Iwo et Ishago (70,000), outre la capitale encore plus grande d'Ibadan, où une population de 120,000 âmes s'étend à l'intérieur d'une enceinte de murs et de fossés de 29 kilomètres de circonférence, sur une surface de 41 kilomètres carrés. A 60 kil. au nord de cette ville, centre militaire et commercial du pays, M. Millson arrive à Oyo (Awyaw), la capitale titulaire, en deux journées de marche au travers d'un pays où fourmillent les villages et par une route incessamment couverte de milliers d'habitants portant de l'une à l'autre des denrées les plus variées, ainsi que toutes les espèces d'animaux domestiques. Le voyageur ne traverse guère un village sans passer devant un étalage de vivres cuits où les passants se servent et déposent dans une calebasse la petite monnaie (caouris) due aux propriétaires absents. Il est hors d'exemple que leur confiance soit trompée. Le voyageur anglais, qui prend à cœur les intérêts des fabriques du Lancashire, note que cette nombreuse population est complètement vêtue et qu'il est hautement inconvenant de paraître dans la rue sans être couvert de deux ou trois vêtements teints de couleurs brillantes, dans lesquels on se drape en plis amples et gracieux et qu'il faut trente millions de yards d'étoffes pour fournir à une élégance aussi générale.

La prodigieuse fertilité du sol n'a pas de cause apparente pour le voyageur qui le voit au commencement de la saison pluvieuse. Elle se manifeste pendant la sécheresse par la présence de rugosités de la hauteur d'un centimètre jusqu'à 10 centimètres, produit des déjections d'innombrables vers de terre qui, ainsi que Darwin l'a observé ailleurs, renouvellent incessamment et fertilisent la surface du sol. — Les rivières, très abondantes pendant les pluies et chargées de mottes flottantes de papyrus, aussi bien que de limon, apportent à la mer cette barrière que les vagues consolident à la hauteur de 2 mètres, emprisonnant les longues lagunes qui constituent la côte de Guinée. La nature n'y a guère créé que le seul port de Lagos. La protection anglaise en a fait le siège d'un commerce de 30 millions de francs et d'une population qui atteint 60.000 âmes.

Paul Chaix.

Bulletin of the American Geographical Society, décembre 1891. *The Cliff Dwellings of the Cañons of the Mesa Verde* (Les troglodytes des gorges de la Mesa Verde) par W.-R. Burdsall.

Les découvertes archéologiques qui révèlent une civilisation passée grandiose, artistique, historique, apportent à celui qui les fait la récompense de son génie, mais en peut-on dire autant de celui qui s'obstine, au travers d'obstacles encore plus grands, à pénétrer les mystères de populations absolument disparues, qui n'ont laissé derrière elles que les preuves de leur barbarie, sans aucuns documents artistiques et historiques? C'est pourtant l'étude bien aride à laquelle se vouent courageusement quelques explorateurs américains, qui n'ont plus que des glanures à recueillir en dehors des régions privilégiées où ont vécu les Toltèques, les Chichimèques, les Aculuas et les Aztèques.

Les auteurs espagnols nous apprennent que, après la conquête du Mexique, et encore du vivant de Cortez, un capitaine nommé Coronado franchit, en 1541, les limites du Mexique proprement dit en quête de richesses qu'il ne

trouva point. Il découvrit toutefois le Nouveau Mexique, limite septentrionale des conquêtes de l'Espagne, qui n'en a jamais tiré parti. Toutefois, dans les solitudes parcourues pour y arriver, Coronado rencontra un certain nombre de groupes considérables d'habitations, auxquels les Espagnols donnèrent le nom de *Pueblos*, bourgades; les uns étaient déserts, les autres servaient encore d'asile à des populations peu puissantes et peu riches. Des constructions également abandonnées attirèrent l'attention du lieutenant Emory, en 1846, époque de la conquête de ces vastes solitudes par les États-Unis. Ces découvertes se sont multipliées sous les pas d'explorateurs américains, depuis Jackson, en 1864, jusqu'à présent.

Les Anglo-Américains sont restés remarquablement respectueux à l'égard de la nomenclature géographique laissée par les Hispano-Mexicains dans ces régions, et c'est sous le nom de *Mesa verde* (plateau ou table verte) qu'ils désignent une vaste région, élevée de près de 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer et sillonnée en tous sens d'une multitude de gorges ou *cañons*, qui se ramifient entre des parois verticales et inaccessibles. Son nom de *table verte* lui vient de ce que, malgré sa nature toute rocheuse, elle se couvre cependant d'une forêt très clairsemée de pins et de cèdres. Ses limites sont tracées à l'est par une vallée appelée Rio de la Plata, au sud par celle de San Juan, au nord par celle de Montezuma, qui la placent au contact de l'État du Colorado et du Nouveau Mexique. Le Cañon du Rio Mancos, dirigé du nord au sud puis au sud-ouest, partage complètement la Mesa Verde en deux plateaux distincts. Le grès, dont est généralement formé ce vaste plateau, n'ayant pas la même dureté, se délite sous l'action des éléments d'une manière inégale, laissant quelquefois les couches plus résistantes en surplomb, portant à faux sur les couches inférieures dans lesquelles les mêmes agents naturels ont creusé d'innombrables cavernes plus remarquables par leur étendue en façade que par leur profondeur. C'est dans ces cavités d'aspect presque inaccessible qu'une race inconnue, maintenant disparue, s'est à grand' peine ménagé des demeures attestées par les restes de ses armes, de ses aliments, de ses vêtements et de ses sépultures.

L'explorateur de ces demeures de troglodytes peut parcourir les cañons sans apercevoir les cavernes, parce qu'elles sont trop haut perchées pour être facilement aperçues et que c'est par le plateau qui les domine et non par le fond des vallées qu'elles étaient accessibles. Cet accès, des plus difficiles, était en bien des endroits facilité par des degrés taillés dans la roche et encore existants. Quoique grossière, la construction de ces habitations en blocs de roche équarris avec des instruments de pierre devait être difficile et dangereuse par l'escarpement et l'étroitesse des terrasses contre lesquelles elles étaient appliquées. Le toit de l'une servait souvent de palier à l'autre. Les ouvertures étaient étroites et le jour n'arrivait pas toujours aux étages inférieurs employés peut-être comme poulaillers. Les couches épaisses de fiente d'oiseaux, de même que les plumes et les carcasses, montrent que le coq d'Inde était domestiqué et largement employé comme aliment. Les os de daim y abondent, mais M. Birdsall ne mentionne pas ceux des bisons.

On trouve aussi, mondées ou avec leurs épis et leur chaume, quelquefois employées à faire du torchis comme à Babylone, deux variétés de maïs de couleurs différentes. Diverses cucurbitacées se rencontrent ainsi que la noix mentionnée par Garcilazo de la Vega dans l'histoire des marches d'Hernando de Soto (1541).

Des restes de tissus attestent que le coton et surtout la fibre du yucca étaient employés pour vêtements et pour cordages. Les fragments de poterie brisée se trouvent par tonnes. Les armes étaient des arcs et des flèches et les outils étaient empruntés à la pierre. La nature presque inaccessible des villages indiquerait une population timide et réduite à la défensive. Elle était cependant importante comme l'atteste le grand nombre de villages ou groupes de huttes. L'agriculture, en apparence si difficile dans un sol rocailleux presque dépourvu d'humus et encore plus de gazon, était cependant la ressource nécessaire à une population aussi nombreuse. Le sol est coupé de digues ou barrages destinés à conduire aux citernes les eaux pluviales plus abondantes qu'on ne le suppose. M. Birdsall dit que, pendant son séjour sur la Mesa verde, au mois d'août, au-

cune journée ne se passa sans de fortes averses. Le chanoine Tristram, dans son exploration de la terre de Moab, constata l'existence du même genre de travaux d'art simultanément avec les ruines d'une foule de villes autrefois importantes.

Les sépultures humaines se retrouvent partout, rarement sous les habitations plus communément réunies en cimetières. Les corps s'y trouvent repliés, généralement couchés sur le côté, presque momifiés. Leur chevelure est d'une finesse et d'une couleur brun jaunâtre absolument étrangères aux races indiennes actuelles, et la barbe, chez quelques individus, est d'un jaune rougeâtre.

Il n'y a pas un grand nombre d'années que la ville de Denver, créée au milieu des mines d'or, renfermait dans son sein une population si désordonnée que le chiffre des décès par violence y atteignait presque un millier dans une année. Aujourd'hui Denver, capitale de l'État de Colorado, possède une société d'histoire dont le musée collectionne les restes variés de la population troglodyte de la Mesa verde, mais en pénétrera-t-elle jamais les mystères?

Paul Chaix.

OUVRAGES REÇUS

De juillet 1892 à janvier 1893.

DONS D'AUTEURS ET AUTRES

Dons du Bureau fédéral de statistique :

Statistique de la Suisse : 84e livraison. Résultats du recensement fédéral du 1er déc. 1888. 1er vol. Berne, 1892; in-4°.

85e livraison. Résultats de la visite sanitaire des recrues en automne 1890. Berne, 1892; in-4°.

86e livraison. Annuaire statistique de la Suisse. 2e année, 1892. Berne, 1892, in-8°.

Dons de l'Observatoire météorologique central de Mexico.

Anales del ministerio de Fomento de la Republica mexicana. Tomo IX. Mexico, 1891 ; in-8°.

Boletin semestral de la Estadistica de la Republ. mexicana. Año de 1889, n° 3. Mexico, 1890 : in-8°.

Cuadros graficos de la criminalidad correspondientes a los años de 1888 à 1891. Mexico, s. d., 4 placards.

Cuadro de la mortalidad mensual y anual habida en la Municipalidad de Mexico durante el periodo trascurrido de julio 1867 a diciembre 1891. Mexico, s. d., 1 placard.

Noticias del movimiento maritimo exterior e interior habido en los puertos de la Republ. mexicana en el año fiscal de 1890-91. Mexico, 1892 ; in-4°.

Importaciones. Primer y secundo semestre de 1888-89. Mexico, 1891 : in-fol.

Exportaciones. Año fiscal de 1891-92, Mexico, 1892 ; in-fol.

Anuario del Obsérvatorio astronomico nacional de Tacubaya para el año de 1893, Mexico. 1892 : in-8°.

Dons de la Smithsonian Institution :

Annual Report of the board of Regents of the Smithson. Institut., to juli 1890. Washington, 1891 ; in-8°.

Bibliography of the Algonquian languages, by *Jam. Constant. Pilling*. Washington, 1891 ; in-8°.

Dons du Canadian Institute de Toronto :

Annual archæological Report and Canad. Institute. Toronto, 1891 : in-8°.

Sandford Fleming : An appeal to the Canad. Instit. on the rectification of Parliament. Toronto, 1892 : in-8°.

Don de madame la comtesse Ouvaroff, M. C. :

Matériaux sur l'archéologie du Caucase réunis par les expéditions de la Société impér. d'Archéologie de Moscou, organisées aux frais de l'Empereur. Ouvrage rédigé par la *comtesse Ouvaroff*, président de la Société. Livraisons I et II. Moscou, 1888-89 : in-4°. Fig. et 50 planches (en russe).

Dons de l'auteur, M. Stephen Sommier, M. C. :

Prima ascensione invernale al Capo Nord e ritorno attraverso la Laponia e la Finlandia. Roma, 1886 : in-8°.

Due communicazioni fatte alla Soc. d'antropologia sui Lapponi e sui Finlandesi settentrionali. Estr. dall'*Archivio per l'antropologia e l'etnologia*. Vol. XVI, fasc. 1, 1886.

Sirieni Ostiacchi e Samoiedi dell'Ob. Prima parte. Estr. *Archivio*. Vol. XVII, fasc. 1-2, 1887.

Note di Viaggo. I : Esposizione Uralo-Siberiana di Ekaterinburg. Ceremissi degli Urali e del Volga. II : Mordva. Popolazione di Astrakan. Kalmucchi. Firenze, 1889, in-8°.

Dons de M. R.-A. Eekhout, M. C. :

R.-A. Eekhout : Aanleg van Staatsspoorwegen in Nederlandsch Borneo en Zuid-Sumatra. Leiden, 1891 ; in-8°.

Indië Zoo als het is, en wat het wordenn kan. Leiden, 1892 : in-8°.

Indische Ijzeren wegen. Leiden, 1892 ; in-8°.

The coalfields of Malaysia. A paper read before the federated Institution of mining engineers, by *J.-A. Hooze*, *R.-A. Eekhout* and *R.-A. van Sandick*. London and New Castleupon-Tyne, 1892 ; in-8°.

J.-A. Hooze : Overzicht der voornaamste Kolenterreinen van dem Nederlandsch Indischen Archipel. Leiden, 1892 ; in-8°.

Dons du baron Ferdinand de Muller, à Melbourne :

The Australian Handbook (including New-Zealand, Fiji and New-Guinea). Shippers' and Importers' Directory and Business guide for 1892. 23d year of issue. London, Melbourne, Sydney and Brisbane, 1892 ; in-8°.

F. von Muller : Second systematic Census of Australian plants. Part I. Vasculares. Melbourne, 1889 ; form. oblong.

Id. Columbus the discoverer of America. An oration. Extr. from the *Record* of Melbourne, octob. 1892 ; 3 placards.

Francis Hart : Western Australia in 1891. Perth, W. A., 1892 ; in-8°.

Dons de M. Ernest de Traz, M. E.

Guillaume Capus : A travers le royaume de Tamerlan (Asie centrale). Paris, 1892; in-8°.

Jules Leclercq : Voyage au mont Ararat. Paris. 1892; in-18.

E. de Mandat-Granrey : Souvenirs de la côte d'Afrique. Paris, 1892; in-18.

G. Verschuur : Aux Antipodes. Paris, 1891; in-18°.

Abbé *Pierre Bouche* : La côte des Esclaves et le Dahomey. Paris, 1885; in-18.

Olivier Ordinaire : Du Pacifique à l'Atlantique par les Andes péruviennes et l'Amazone. Paris, 1892; in-18.

Dons de M. Charles Galopin, M. E. :

Paul du Chaillu : Un hiver en Laponie, Paris, 1884; gr. in-8°.

Sir *Samuel White Baker* : Ismaïlia. Récit d'une expédit. dans l'Afrique centrale pour l'abolition de la traite des noirs; trad. *Hippol. Vattemare*. Paris, 1875; in-8°.

Jules Gourdault : Voyage au pôle Nord des navires la Hansa et la Germania. Paris, 1875; in-8°.

Dons de M. Charles Crémieux :

Voyage dans l'intérieur de l'Afrique fait en 1795-1797 par *Mungo Parke*, avec éclaircissements par le major *Rennell*; trad. de l'angl. par *J. Castéra*. Paris, an VIII; 2 vol. in-8°.

Histoire des 1er, 2e et 3e voyages autour du monde par *Cook*, mise à la portée de tout le monde par *Bérenger*. Paris, 1796; 3 vol. in-8°.

Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans l'empire des Birmans, par le major *Michel Symes*, chargé de cette ambassade. Trad. par *J. Castéra*. Paris, 1800; 3 vol. in-8°.

Voyage au Sénégal, par *J.-B. Durand*. Paris, an X; 2 vol. in-8°.

Voyages en Sibérie. Berne, 1791; 2 vol. in-8°.

Nouveau recueil de Voyages au nord de l'Europe et de l'Asie. Genève, 1785; 2 vol. in-8°.

Dons de la Société des Sciences naturelles de Hongrie :

Mathematische u. naturwissenschaftliche Berichte aus Ungarn. Bd. VIII u. IX. Berlin und Budapesth, 1891 u. 1892; in-8°.

Herm. Otto : J. S. von Petényi der Begründer der wissenschaftlichen Ornithologie in Ungarn, 1799-1855. Budapest, 1891 ; in-4°.

Pungur Gyula : Gryllodea regni Hungariæ. Budap., 1891 ; in-4°.

Daday Jenö : Literatura zoologica Hungarica. 1881-1890. Budapest, 1891 ; in-8°.

Konrad Kretschmer : Die Entdeckung Amerika's in ihrer Bedeutung zur Geschichte des Weltbildes. Berlin, 1892; petit in-fol., XXIII-171 p. et atlas gr. in-fol. de 40 pl. chromo (don de la Société de Géographie de Berlin).

Vivien de Saint-Martin : Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle; livrais. 64-66 (don de l'auteur M. H.).

Élisée Reclus : Nouvelle Géographie universelle ; livrais. 960-994 (don de l'auteur, M. H.)

Vital Cuinet : La Turquie d'Asie, t. II, fasc. 6, Paris, 1892; gr. in-8° (don de l'auteur, M. C.)

Elio Modigliani : Fra i Batacchi indipendenti (Sumatra). Roma, 1892; in-8 (don de l'auteur, M. C.)

Joh. F. Snellemann : Midden Sumatra. Bijdragen tot de Kennis der Fauna. Tweede Deel. Leiden, 1892 ; in-8° (don du prof. P.-J. Veth, M. H.)

A. Woeikof : Klima des Puy de Dome in Centralfrankreich. Meteorologische Zeitschrift, octob. 1892. (don de l'auteur. M. H.).

Catalogue de la bibliothèque de la Société d'anthropologie de Paris. Paris, 1891 ; 2 vol. in-8° (don de la Société).

A. Basevi e G.-E. Fritzsche : La rappresentazione orografica a luce doppia nella cartografia moderna (don de l'Instituto cartografico italiano).

Bericht über das XVII. Vereinsjahr erstattet vom Ve-

reine des Geographen an der Universitæt Wien. Wien, 1892; in-8° (don de la Soc. des géograph. de l'Université de Vienne).

Relatorio dos actos da direcção da Associação commercial do Porto no anno de 1891. Porto, 1892; in-8° (don de la Soc. de commerce de Porto).

Publications de l'État indép. du Congo, n° 7. Le climat de Banana en 1890, par le Dr *E. Étienne*. Bruxelles, 1892; in-8°.

Documents relatifs à l'unification de l'heure et à la législation du nouveau mode de mesurer le temps. Publié par ordre du Parlement. Ottawa, 1891 : in-8° (don de la Chambre des Communes du Canada).

Cartas de los P. P. de la Compañia de Jesùs de la Misiòn de Filipinas. Cuadern IX. Manila, 1891, in-8° (don de l'Observat. météor. de Manille).

Jam. Jackson : Sokotora. Notes bibliographiques. Paris, 1892; in-8° (don de l'auteur).

Doctor *J. Barberana :* Descripcion geografica y estadistica de la Republica del Salvador. San-Salvador, 1892 ; in-8° (don de l'auteur).

Ed. Lullin : Institution d'un méridien central unique et d'une heure universelle avec maintien de l'heure locale. Genève, 1892 ; in-8° (don de l'auteur).

E. Aubert-Schuchardt : Annales du dévouement. 2e édit. Ire part. Actes de sauvetage accomplis à Genève, 1814-1890; IIme part. Actes de la Soc. de sauvetage du Léman. Genève, 1892; in-8° (don de l'auteur).

Arthur de Claparède : Annuaire universel des Sociétés de Géographie, 1892-93. Genève, 1892; in-8° (don de l'auteur, M. E.).

Hugh Rob. Mill : The Clyde sea area. Edinburgh, 1892; in-4° (don du prof. P. Chaix, M. E.).

K. Wetli : Die Bewegung des Wasserstandes des Zürichsees während 70 Jahren u. Mittel zur Senkung seiner Hochwasser. Zurich, 1885; in-4° (don des éditeurs Hofer u. Burger).

Dr *Otto Printzköld :* Rapport sur l'hygiène, le sauvetage et la condit. des classes ouvrières en Suède. Stockholm, 1876; in-8° (don du Dr P. Dunant, M. E.).

J.-C. Heer : Lucerne, le lac des Quatre-Cantons et leurs environs. Lucerne, 1892; in-12 (dons du Bureau officiel de renseignements de Lucerne).

G.-L. Catlin : Le chemin de fer du St-Gothard. Zurich, 1892; in-4°.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Berne. — Journal de statistique suisse. 28e année, 1892. trim. II-IV.

Genève. — Société de géographie. Le Globe. t. XXXI (5e série, t. III). Bulletin n° 2, juin 1892. Mémoires.

Id. Sections romandes du Club alpin suisse. L'Écho des Alpes, 28e an., 1892, nos 2-4.

Lausanne. — Société vaudoise des Sciences naturelles. Bulletin : 3e série, vol. XXVIII, 1892, nos 106-109.

Paris. — Société de Géographie. Compte rendu : 1892, nos 12-18 : Bulletin trimestriel : 1892, nos 1-3.

Id. Société de géographie commerciale. Bulletin : 1892, n° 4.

Id. Société d'Anthropologie. Bulletin : 1892, nos 1-2. Mémoires : 3e fasc., 1892.

Id. Journal asiatique. T. XIX, n° 3; t. XX, nos 1-3, 1892.

Id. Revue géographique internationale. 1892, nos 197-205.

Id. Revue diplomatique. 1892, nos 26-53; 1893, nos 1-6.

Id. Comité de l'Afrique française. Bulletin : 1892, nos 7-12; 1893, nos 1-2.

Id. Le Tour du Monde. 1892-93, nos 1641-1675.

Id. Nouvelles géographiques. 1892, nos 7-12; 1893, nos 1-2.

Angoulême. — Société archéologique et historique de la Charente. Bulletin et Mémoires : 1890-91, avec atlas de 26 planches.

Annecy. — Société florimontane. Revue Savoisienne : 1892, nos 4-12.

Bordeaux. — Société de Géographie commerciale. Bulletin : 1892, nos 12-24; 1893, no 1.

Bourg. — Société de Géographie de l'Ain. Bulletin : 1892, nos 3-6.

Brest. — Société académique. Section de Géographie. Bulletin de la Soc. acad., no 10. Extr. du tome XVI, 1892.

Douai. — Union géographique du Nord de la France. Bulletin : 1891, nos 9-12; 1892, nos 1-2.

Le Havre. — Société de Géographie commerciale. Bulletin : 1892, nos 5-12.

Lille. — Société de Géographie. Bulletin : 1892, nos 5-12.

Lyon. — Société de Géographie. Bulletin : 1892, t. XI, nos 1-4.

Id. Société d'Anthropologie. Bulletin : 1891, t. X, nos 1-2.

Marseille. — Société de Géographie. Bulletin : 1892, nos 3-4; 1893, no 1.

Montpellier. Société languedocienne de Géographie. Bulletin : 1892, nos 1-3.

Nancy. — Société de Géographie de l'Est. Bulletin : 1892, no 1 et supplément.

Orléans. — Société archéologique et historique de l'Orléanais. Bulletin : 1891-92, nos 145-147. Mémoires : t. XXIV, 1892.

Rochefort. — Société de Géographie. Bulletin : 1890-91, no 4.

Rouen. — Société normande de Géographie, Bulletin : 1892, nos 1-8.

St-Quentin. — Société de Géographie. Bulletin : 1892, nos 17-19.

Toulouse. — Société de Géographie. Bulletin : 1891, nos 11-12; 1892, no 1-6.

Tours. — Union géographique du Centre. Société de Tours. Revue : 1892, nos 1-11.

Bruxelles. — Société royale belge de Géographie. Bulletin : 1891, nos 5-6; 1892, nos 1-4.

Anvers. — Société royale de Géographie. Bulletin : 1892-93, no 4.

Le Caire. — Institut égyptien. Bulletin : 1892, n°s 2-4.
— Société khédiviale de Géographie. Bulletin : 1892, n°s 9-10.

Londres. — Société royale de Géographie. Proceedings : 1892, n°s 7-12. The geographical Journal : 1893, n°s 1-2.
Id. Société royale de Météorologie. Quarterly Journal : 1892. n°s 83-84.

Manchester. — Société de Géographie. Journal : 1891. n°s 7-9.

Newcastle-on-Tyne. — Société de Géographie de Tyneside. Journal : vol. II. 1892. n° 2.

Édimbourg. — Société royale écossaise de Géographie. Magazine : 1892. n°s 7-12; 1893, n°s 1-2.

Toronto. — Institut canadien. Transactions : vol III. 1892, n° 5.

Halifax. — Institut des Sciences naturelles de la Nouvelle-Écosse. Proceedings et Transactions : 2e sér., 1890-91. vol. I, 1re partie.

Brisbane. — Société royale de Géographie d'Australie, section de Queensland. Proceedings : vol. VII, 1891-92, 2e partie.

Melbourne. — Société royale de Géographie d'Australie. section de Victoria. Transactions : vol. VI-IX, 1888-92.

New-York. Société américaine de Géographie, Bulletin : 1872, n°s 2-3.

San-Francisco. — Société géographique de Californie. 1892 : Bulletin spécial.

Bâle. — Geographische Nachrichten. 1892, n°s 12-24; 1893, n°s 1-3.

Berlin. — Société de Géographie. Verhandlungen : 1892, n°s 6-8; 1893, n° 1. — Zeitschrift : 1892, n°s 1-5.
Id. Himmel und Erde. 1891-92, n°s 10-12; 1892-93, n°s 1-5.
Id. Deutsche Kolonial-Zeitung. 1892, n°s 7-13; 1893, n°s 1-2.

Brême. — Société de Géographie. Deutsche geograph. Blätter : 1892, nos 2-4.

Gotha. — Mitteilungen aus Just. Perthes' geographischen Anstalt. 1892, nos 7-12; 1893, no 1.

Halle s/S. — Société de Géographie. Mitteilungen. 1892.

Iéna. — Société géograph. de la Thuringe. vol. XI, livrais. 1-2.

Kœnigsberg. — Société physico-économique. Schriften : 1891.

Leipzig. — Société de Géographie. Mitteilungen : 1891.

Metz.— Société de Géographie. Jahresbericht : 1891-92.

Munich.—Société de Géographie. Jahresbericht : 1890-91.

Vienne. — Société impér. et royale de Géographie. Mittheilungen : 1892, nos 5-10.

Id. Société d'Anthropologie. Mittheilungen : 1892, nos 3-6.

Id. Oesterreich. Monatsschrift für den Orient. 1892, nos 5-12 ; 1893, no 1.

Rome. — Société italienne de Géographie. Bollettino : 1892, nos 6-12.

Id. Bollettino del minist. degli Affari esteri. 1892, VII-XII.

Id. Rassegna delle Scienze geologiche in Italia. 1891, nos 1-4 ; 1892, nos 1-2.

Milan. — Institut royal lombard des Sciences et Lettres. Rendiconti : vol. XXIV, 1891. Memorie : vol. XVI, fasc. 3; vol. XVII, fasc. 1.

Naples. — Société africaine d'Italie. Bollettino : 1892, nos 5-10.

Turin. — Cosmos del prof. Guido Cora. 1891-92, nos 2-6.

Venise. — Institut royal vénitien des Sciences, Lettres et Arts. Atti : série 7a, t. II, disp. 10; t. III, disp. 1-3.

Madrid. Société de Géographie. Boletin : 1892, t. XXXIII, nos 1-3.

Manille. — Observatoire météorologique. Observaciones : 1891, VI-X.

Mexico. — Observatoire météorol. magnétique central. Boletin mensual : 1890, nº 4.

Id. Société scientifique *Antonio Alzate*. Memorias y Revista : 1891-92. nºs 7-12; 1892-93, nºs 1-4.

Id. Société de Géographie et de Statistique. Boletin : t. II, nº 3-4.

Id. Boletin de Agricultura, mineria e industrias. 1891, nºs 6-12; 1892, nºs 1-3.

Tacubaya. — Observatoire astronomique national. Anales, t. III, 1890.

San José de Costa Rica. — Institut physico-géographique national. Anales : t. III, 1890.

Lima. — Société de Géographie. Boletin : 1891-92, t. II, nº 1.

Buenos-Aires. — Institut géographique argentin. Boletín : 1892, t. XIII, nºs 5-6.

Lisbonne. — Société de Géographie. Boletim : 1891, nºs 6-12; 1892, nºs 1-2.

Rio de Janeiro. — Société de Géographie. Boletim : 1892, nº 2.

Amsterdam. — Société royale néerlandaise de Géographie. Tijdschrift : 1892, nºs 3-8.

Copenhague. — Société royale danoise de Géographie. Geografisk Tidskrift : 1891-92, nº 8; 1893-4, nºs 1-2.

Helsingfors. — Société de Géographie finlandaise. Fennia : nº 5, 1992.

Id. Société géographique de Finlande. Tidskrift : 1891, nºs 1-6; 1892, nºs 1-5.

St-Pétersbourg. — Société impériale russe de Géographie. Izvestiya (bulletin) : 1891, nºs 1-4.

Irkoutsk. — Société impér. russe de Géographie. Section de la Sibérie orientale. Bulletin : t. XXIII, 1891, nº 1.

Tokio. — Société géographique de Tokio. Journal for the 24th year Meiji : 1891 (tout en japonais).



N. B. Le développement donné à cette livraison en a retardé l'impression et ne nous a pas permis de la faire paraître en février.

Réd.

N° 2.

BULLETIN

EXTRAIT

DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Fin de la session 1892-1893.

SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1893

Présidence de M. le prof. Paul CHAIX, Président.

Mlle Suzanne *Filliol* est reçue à l'unanimité au nombre des membres effectifs.

Communication de M. le prof. Ernest STRŒHLIN :

SOUVENIRS DE SICILE.
(Résumé.)

M. Strœhlin aborde la Sicile à Palerme. L'antique Panormos décrit une immense courbe et développe une longue ligne de quais. Le fond du paysage est occupé à l'ouest par le Monte-Pellegrino, abrupt, aux contours escarpés, à l'est par le Caltafano qui s'avance dans la mer et au centre par le Monte Grifone. Au pied des monts s'étend une plaine couverte d'une végétation exubérante et parsemée de vil-

lages et de métairies avec les plus beaux vergers d'orangers et de citronniers qui soient au monde. M. Strœhlin décrit la ville, en retrace à grands traits l'histoire, s'attarde au musée qui renferme de précieux restes de l'antiquité et nous fait visiter entre autres monuments, la cathédrale et la chapelle palatine, merveilleuse alliance de l'art latin, byzantin et arabe.

A Castelvetrano, ville à laquelle ses églises et ses couvents donnent un cachet particulier, on voit un musée où il y a des choses intéressantes. M. Strœhlin remarque d'ailleurs qu'en Sicile il n'y a qu'à fouiller quelque peu le sol pour y trouver des objets dignes d'attention.

Ségeste et Sélinonte étaient deux cités rivales de l'époque hellénique. Elles diffèrent beaucoup d'aspect. Sélinonte est dans une plaine marécageuse et empestée que les canaux d'Empédocle n'ont pu complètement assainir. Des tremblements de terre l'ont ravagée à diverses époques. C'est le poème de la désolation. Les ruines y sont divisées en deux groupes, celui des temples et celui de la citadelle, l'un et l'autre également dévastés.

Ségeste est située dans une position admirable, non loin d'Alcamo et de Calatafimi, au milieu des palmiers nains et des aloès. Le temple qui a subsisté jusqu'à nous, édifice dorique aux lignes simples et harmonieuses, se dresse sur une colline. Ses trente-six colonnes sont encore intactes.

Girgenti, l'ancienne Agrigente, semble perdue au bout du monde. On y voit les ruines de quatre temples.

Après Agrigente, M. Strœhlin visite Syracuse, jadis la plus grande cité du monde grec, — réduite aujourd'hui au seul îlot d'Ortygie — dont le théâtre, l'amphithéâtre et les latomies excitent à bon droit l'admiration, et enfin Taormina qui par sa position et les ruines de son théâtre gréco-romain mérite l'épithète d' « enchantement de la Sicile » que le conférencier, après maint autre, lui donne en terminant.

SÉANCE DU 24 FÉVRIER 1893

Présidence de M. le prof. Paul Chaix, Président.

Communication de M. Eugène Choisy :

Les villes du Canada et des États-Unis du nord-est.

Nous nous embarquons (9 septembre 1892) à Liverpool pour Québec sur un petit bateau de la Compagnie *Dominion*. Comme nous ne faisons jamais plus de 250 milles par jour, notre trajet est plus lent que par la ligne de New-York : dix à onze jours au lieu de sept. La route suivie est passablement au nord, il fait frais et même froid, bien que nous soyons encore au commencement de septembre. En approchant du détroit de Belle-Isle, quelques-uns de nos compagnons aperçoivent ou devinent au loin des baleines. Pendant toute la traversée, depuis le moment où nous perdons de vue les côtes d'Irlande, jusqu'à celui où nous voyons les rivages du Labrador, nous n'apercevons ni vapeur, ni voilier, c'est la solitude dans toute sa grandeur. Après que nous avons franchi le détroit de Belle-Isle, le golfe est si large que de nouveau la terre disparaît à nos yeux pendant une journée. Puis nous longeons les rives pittoresques du Saint-Laurent, avec leurs gracieuses collines, leurs grandes forêts, leurs villages aux maisons de bois. L'arrivée à Québec, le « Gibraltar » de l'Amérique, est imposante : le fleuve, très large, est coupé en plusieurs branches par de jolies îles. La ville de Québec, chef-lieu de la province française du Canada, a un aspect triste, peu animé ; les bateaux ne font qu'y toucher, maintenant qu'ils peuvent remonter jusqu'à Montréal. Nous abordons en face de Québec dans la petite ville de Point-Levis. Un de nos compagnons de voyage se trouve être le maire de la localité ; en son honneur on dresse le pavillon tricolore des Canadiens français. Ses amis l'attendent sur le quai et engagent avec lui un dialogue très animé, mais presque insaisissable, tant l'accent du terroir est étrange. On croirait entendre des Orientaux, Russes ou Bulgares. La lan-

gue des Canadiens est pleine d'expressions tirées du vieux français : « je m'en va, » — ou de l'anglais : « traverse chemin de fer, » pour traduire *railway crossing*. Nous montons dans le train composé de longs vagons à couloir central. En route nous remarquons les nombreuses églises catholiques aux clochers élancés et revêtus de fer-blanc. le paysage gracieux d'une contrée plate, peu boisée, où la population est clairsemée. Les voyages en chemins de fer américains ne sont pas sans offrir des particularités amusantes pour les Européens : point de gardes-voies, ni de barrières aux passages à niveau, excepté lorsqu'on traverse dans une ville une rue très fréquentée; on ne s'arrête aux stations que juste le temps nécessaire pour que les voyageurs puissent descendre, après quoi le train repart sans qu'on entende un ordre, ni un coup de sifflet. La locomotive est munie d'un grand chasse-pierres et d'une cloche que le mécanicien sonne à toute volée quand on traverse ou longe des boulevards : c'est pour avertir les passants, mais cela n'empêche pas les accidents d'être fréquents; partout et toujours il faut ouvrir ses yeux et ses oreilles. On dit qu'à Chicago il y a chaque année 600 personnes tuées ainsi par accident.

En arrivant à Montréal nous avons un instant le coup d'œil des lumières de la ville, mais le train s'engouffre dans le pont tubulaire qui traverse le fleuve et semble interminable. Montréal est la métropole du Canada par le chiffre de sa population et son activité industrielle et commerciale. Elle est tête de ligne du grand chemin de fer du Canadian Pacific, ou C. P. R. (prononcez *sipiar*), comme on dit en abrégé. A cause de la rivalité entre Toronto et Montréal, la capitale politique du *Dominion* a été placée dans la petite ville d'Ottawa. Tandis que dans le reste de la province de Québec la population française augmente très rapidement, s'emparant de la terre et refoulant petit à petit la population anglaise, — à Montréal les deux éléments français et anglais sont mélangés. La ville a un aspect américain : ici on démolit, là on construit, ailleurs on se trouve en face d'églises grandioses et de bâtisses immenses aux multiples étages. Le « Windsor Hotel » est un de ces établissements où l'on trouve au rez-de-chaussée tout

ce dont un voyageur peut avoir besoin : bureaux de poste, de télégraphe, de distribution de billets de chemins de fer, bateaux ou théâtres, magasins de coiffeur, chemisier, etc. Au premier étage nous sommes au milieu d'un bal privé. En face de l'hôtel le bâtiment de l'Union chrétienne des jeunes gens, en style ancien, pourvu de vastes et confortables salles de conversation, de cours, de gymnastique, de lecture, de musique, en un mot de tout ce qu'il faut pour attirer, instruire et distraire les jeunes gens, tout en exerçant sur eux une action morale et religieuse.

De Montréal on va en une nuit à Toronto. Nous faisons la connaissance des vagons-lits Pullmann; on n'y dort pas tout à fait comme dans son lit, mais on y est fort bien et le service est excellent. Au matin les lits sont défaits, on retrouve les banquettes, et l'on déjeune confortablement sur une petite table que l'on place au-dessus de vos genoux et que l'on fixe à la paroi. Notre train, parti avec deux heures de retard, en perd encore deux autres en route par suite de l'échauffement d'un essieu. Enfin nous débarquons dans la gare sombre de la charmante ville de Toronto, la « cité des églises ou la cité-reine de l'ouest, » *queen city of the west,* comme elle s'intitule elle-même plus ou moins modestement. Les rues non commerçantes sont bordées de jolies villas en briques rouges, sur le devant desquelles pousse un joli gazon vert. Des trains électriques nous transportent dans toutes les directions pour le prix unique et uniforme de 5 cents (25 centimes), quelle que soit la distance à laquelle nous allions; chaque voyageur met sa pièce dans une sorte de tire-lire que lui tend le conducteur, on ne donne pas même de billet : il faut simplifier le service, on compte que vous serez assez honnête pour ne pas voyager gratuitement. Toronto a une société très aimable, qui a fait l'accueil le plus charmant aux délégués venus des États-Unis et d'Europe pour le récent concile des Églises réformées (concile pan-presbytérien). Parmi les édifices publics, le nouveau palais du parlement de l'Ontario est un édifice lourd, massif; par contre, l'Université est en style roman très pur et très élégant. Les environs de la ville sont très pittoresques avec leurs vallons, leurs promenades variées et leurs bois.

Le lac frappe par son immensité ; sa couleur verdâtre n'offre pas, comme le Léman, des nuances aussi variées que belles. Les habitants étant presque tous originaires des régions protestantes de l'Ulster et de l'Écosse, on est frappé de la pureté de la race. Les mœurs ont un cachet d'austérité puritaine : le dimanche plus de trains électriques dans les rues, presque point de trains sur les lignes de chemin de fer, toutes les églises se remplissent d'une foule nombreuse de fidèles. Le théâtre et le bal ne jouent que peu ou point de rôle dans la vie de la population.

Si nous traversons le lac en ligne droite, nous arrivons aux fameuses chutes du Niagara contempler cette merveille unique d'une rivière au débit de 100 millions de tonnes par heure, tombant d'une hauteur de 52 à 54 mètres. De la rive canadienne on voit en face la chute américaine, plus petite, et à côté de soi la grande chute en fer à cheval. D'en bas, le spectacle de ces masses mouvantes d'eau, de vapeur, qui grondent, laisse une impression ineffaçable. Au-dessous de la chute on franchit la rivière sur un pont suspendu. C'est en traversant ce pont qu'une dame de notre compagnie a si malheureusement glissé qu'elle a passé à travers la barrière. Si elle n'était restée accrochée à une barre de fer au-dessous du tablier du pont, c'en était fait d'elle, elle tombait dans l'abîme. Son compagnon, un pasteur-athlète, s'est aussitôt laissé glisser le long d'un câble jusqu'à elle et l'a soutenue jusqu'à ce qu'on ait pu la hisser avec des cordes.

Les chutes du Niagara reculent d'un pied par an, vu l'usure du rocher par l'eau ; dans 10 000 ans la cascade n'aura plus que 28 mètres de haut. De Toronto nous allons en 15 à 16 heures à Chicago. Le C. P. R. a l'obligeance (ainsi que d'autres Compagnies) d'accorder aux délégués ecclésiastiques du Concile presbytérien des réductions considérables de tarif. Le trajet n'offre rien de très saillant, le pays est riche, fertile, on aperçoit de beaux vergers. A Détroit nous faisons connaissance avec le mode américain de transporter le train d'une rive à l'autre du fleuve sur un bateau ; nous en profitons pour aller respirer l'air et admirer la largeur du fleuve qui unit le lac Huron au lac Érié.

Notre première impression de la grande métropole de l'Ouest américain n'est pas bien gaie : notre hôtel est au bord du lac, mais le quai est obstrué, abîmé par... des voies de chemin de fer, avec vagons de marchandises, locomotives, etc. C'est commode pour les voyageurs d'être amenés au centre de la ville, mais certes ce n'est pas beau ; c'est même dangereux : si vous voulez aller en bateau à l'exposition, il vous faudra traverser à niveau ces huit à dix voies en ayant soin de tourner constamment la tête à droite et à gauche pour être sûrs qu'une locomotive ou qu'un train ne va pas vous écraser. Un écriteau dit bien qu'il n'y a point de chemin, mais cela n'empêche pas que c'est le seul passage par où arriver au bateau !

La fumée de Londres est célèbre, mais elle n'est rien en comparaison des nuages noirs que crachent les immenses manufactures de Chicago. Impossible d'être jamais propre. Les ouvriers portent des chemises en flanelle... noire, le gris se salirait trop vite. On croirait qu'ils reviennent d'un enterrement. A Pittsburgh, la ville du feu et de la fumée, la grande cité manufacturière, c'est encore pire : là vous êtes plongés dans un épais nuage alors que le soleil brille radieux dans la campagne. — Les rues de Chicago sont très larges (28 m.) et très longues (4 à 7 klm.), se coupant toutes à angle droit. Dans les grandes artères de circulation courent des trains mus par des câbles souterrains. Voici quelques chiffres qui donnent une idée de l'énorme développement qu'a pris Chicago. Organisée en 1833, la ville n'avait en 1850 que 50 000 habitants, tandis qu'en 1890 la population s'élevait au chiffre de douze cent mille âmes. Cela est d'autant plus remarquable qu'il y eut en 1871 un terrible incendie qui dura du dimanche soir au mardi matin, consuma 17 450 maisons, coûta la vie à 200 personnes et en laissa 98 000 sans abri. Les pertes s'élevèrent à 800 millions de francs. Dès lors on s'est abstenu de construire toutes les maisons en bois.

Chicago est célèbre pour ses maisons colossales. On en trouve plusieurs de douze à quinze étages. Le temple des francs-maçons en a même vingt. Au vingtième étage on jouit d'un beau panorama. Chaque jour cinquante mille personnes pourraient y être montées successivement : le

trajet se fait en quelques secondes et sans fatigue, grâce au fonctionnement de seize ascenseurs dont l'allure est si rapide qu'à la montée ils semblent bondir et qu'à la descente on croirait plonger dans le vide. Ces nombreux étages sont loués pour des bureaux. Au centre de la ville le terrain est extraordinairement cher, aussi se dédommage-t-on en s'étendant en hauteur. Les autorités ont interdit récemment des maisons de plus de douze étages, non qu'on craigne d'enlever l'air et la lumière aux voisins, ou de voir ces maisons s'écrouler un jour comme des châteaux de cartes, mais parce qu'à de certaines heures de la journée il se presse tant de monde dans les rues aux abords de ces fourmilières, que si l'on continuait à se masser sur un si petit espace, on ne pourrait bientôt plus circuler.

Sur le bord du lac, un peu en dehors de la ville, on a établi de beaux parcs. C'est dans l'un d'eux qu'ont été édifiés les bâtiments immenses et fort élégants de la grande exposition, la « foire universelle, » *world's fair*, comme on dit. Sur les arbres des promenades publiques on suspend des paniers, afin que les familles qui se promènent le dimanche puissent y mettre les papiers dans lesquels elles enveloppent leur goûter. Un écriteau en trois langues (allemand, scandinave et anglais) rappelle la destination de cette utile institution. C'est dire que Chicago est une ville cosmopolite. On y compte, dit-on, cent mille Polonais, beaucoup de Juifs polonais et russes, dans un seul quartier dix mille Italiens, un si grand nombre de Bohémiens que Chicago a le troisième rang parmi les villes de cette nation, beaucoup de Canadiens français et d'Irlandais.

En plein centre de ces grandes colonies étrangères deux dames ont établi une maison où elles habitent et où elles dirigent une quantité d'œuvres dont le but est le relèvement social de la population dans son ensemble. Le quartier est fort dépourvu d'écoles et d'églises, mais riche en débits de boissons. La maison est ornée avec goût. Le samedi soir, dans les salons — aux murs couverts de gravures représentant les plus belles œuvres de la peinture et de l'architecture européennes — il y a réception des

Italiens : ils viennent par familles entières entendre de la musique. Le vendredi c'est le tour des Allemands ; ils chantent leurs chants populaires ; on leur offre aussi des cours d'histoire et de littérature allemandes et on cherche à réveiller leur enthousiasme pour Schiller.

Le lundi soir, à 8 heures, clubs de jeunes gens et de jeunes filles qui, à 9 heures, se réunissent pour des jeux ou pour danser. Le mardi soir autre club de jeunes garçons qui s'intéressent aux affaires municipales et font rapport sur l'état des allées et des rues. La partie éducative de l'activité de « Hull house » est fort développée : on y donne 35 cours, chacun d'une durée de douze semaines (étude de Shakespeare, des mathématiques, de la physique). On compte 300 enfants dans les classes de l'après-midi ou du soir. Mentionnons en outre les conférences du jeudi sur des sujets sociaux, municipaux, médicaux, etc., les expositions de tableaux, les classes d'art, les cours de cuisine, le bureau d'informations et d'interprétation pour les étrangers nouvellement arrivés qui ont besoin de conseils et de directions, la salle de lecture avec bibliothèque, la crèche, les cinq chambres de bains, la fondation d'une pension coopérative pour jeunes ouvrières, et la constitution de syndicats de relieuses, cordonnières, chemisières et matelassières — et nous aurons une idée de l'activité intelligente et bienfaisante déployée par ces dames et leurs nombreux collaborateurs et collaboratrices. L'initiative privée comble dans une certaine mesure les terribles déficits d'une municipalité dirigée par des politiciens de mauvais renom.

Nous revenons maintenant en *cable car* jusqu'à la station du train qui nous mènera aux abattoirs *stock yards*, et passons sous la rivière dans un tunnel, ce qui nous assure de ne pas avoir la désagréable surprise de trouver un pont ouvert pour le passage d'un bateau. Ensuite, en vingt minutes, nous arrivons aux grandes usines de viande. Elles constituent une ville de 6000 habitants, laquelle couvre un espace de 24 klm. de long sur 6 ou 7 de large ; les allées des parcs à bestiaux mesurent en tout 11 klm. : ces parcs peuvent contenir 25 000 bœufs, 100 000 porcs et 22 000 moutons. Inutile de décrire à nou-

veau la curieuse histoire des transformations que subissent les malheureux porcs depuis le moment où, accrochés par la jambe à une poulie roulante, ils se sentent incisés à la gorge, puis se trouvent vidés, lavés à l'eau chaude, coupés, dépecés, fumés, emballés et expédiés dans les cinq parties du monde. Le spectacle n'est pas très charmant, non plus du reste que l'aspect de ces grands bâtiments gris aux hautes et noires cheminées.

Avant de rentrer à l'Auditorium, fameux hôtel de dix étages, avec un millier de chambres, un théâtre de huit mille places et une chambre à manger au dixième étage, nous jetons un coup d'œil à la nouvelle Université de Chicago, récemment inaugurée (au commencement d'octobre 1892). Elle est encore en pleins champs, bien que les rues futures soient déjà tracées et parcourues par les trains à câbles ; les abords sont en désordre, les chemins sont à peine faits ; les chars enfonçent dans le sable, la boîte aux lettres de l'établissement est clouée sur un arbre. A l'intérieur les ouvriers rabotent, plantent des clous, placent les portes, les bancs, les barrières des escaliers. Au milieu du bruit et de la poussière, les étudiants, les étudiantes surtout, les professeurs sont là avec leurs livres et leurs cahiers. Les cours ont commencé, le personnel enseignant est nommé. Les deux bâtiments actuels verront bientôt surgir près d'eux d'autres salles de cours, d'autres dortoirs, ainsi que les laboratoires, bibliothèques et musées nécessaires. Les plans sont tout prêts, et pas seulement sur le papier, car l'argent est là en abondance. Un monsieur Rockfeller a donné pour l'Université la somme de 18 millions de francs, ce qui, avec d'autres dons, fait pour cette institution une fortune de 35 millions. On a acheté à Berlin une bibliothèque de 280 000 volumes. Les directeurs prétendent faire de leur Université une rivale d'Oxford et de Berlin.

Le commerce de Chicago en 1889 a été de 7 milliards de francs. La ville a 32 gares de chemin de fer, 1000 convois y amènent chaque jour 175 000 voyageurs, tandis que les tramways en transportent 2 millions. La poste distribue chaque jour 10 000 tonnes de lettres et de journaux. En une année on y tue 5 millions de porcs et 2 millions de bœufs.

De Chicago nous allons en une nuit de chemin de fer à Cincinnati. Nous arrivons avec une heure de retard, sans que nous nous en étonnions, car notre train a été souvent arrêté par des signaux contraires, les lignes se coupant très souvent à angle droit, ce qui est plus simple et moins coûteux que de passer au-dessus sur un pont, ou au-dessous dans une tranchée. Cincinnati a de grandes brasseries, une petite université que nous appellerions plutôt un gymnase supérieur (le laboratoire de biologie a *deux* microscopes !), un grand hôpital où on nous montre comme une grande curiosité de vieux livres datant de... 1847 et 1854 ! Une institution très utile de Cincinnati est le « *Women's exchange*, » un grand magasin (pourvu d'un restaurant) où toute dame peut faire vendre à son profit les produits de son travail, et cela moyennant le paiement annuel de deux dollars seulement. Les environs sont charmants, le paysage est très gracieux avec ses collines boisées et les belles teintes d'automne. Cincinnati possède une colonie d'institutrices genevoises et suisses qui font à leurs compatriotes l'accueil le plus hospitalier et le plus cordial. Une dame française qui habite la ville depuis de longues années raconte que, lorsqu'elle arriva de Paris, la maîtresse du pensionnat où elle enseignait la faisait promener fréquemment dans les rues pour qu'on remarquât ses toilettes françaises, et que le public fût informé par ce moyen des grands avantages que son institution offrait pour l'éducation des jeunes filles. — La réclame est partout poussée à un point inouï ; le long de la voie ferrée, au milieu des champs, on voit des cabanes dont les planches servent à recommander telles pilules, telle huile ou telle moutarde ; ailleurs c'est un magasin tout décoré de fleurs, un nègre qui se promène à cheval dans les rues, avec un grand écriteau dans le dos, des hommes qui se tiennent au bord des trottoirs avec des manteaux de caoutchouc blanc tout couverts d'inscriptions ; enfin on imagine même de faire le soir sur le toit d'une maison de grandes projections lumineuses d'annonces et de réclames illustrées.

De Cincinnati à Washington par les Alleghanys, on met vingt à vingt-quatre heures. On traverse, de Pittsburgh à

Harrisburgh, un pays montueux, qui rappelle le Jura ; le train serpente le long d'un ruisseau au fond d'une riante vallée pour s'élever jusqu'au point culminant, où la ligne a la forme d'un U et où les trains de marchandises à la montée doivent être tirés en avant et poussés en arrière par des locomotives. Mais cela ne vaut pas le Gothard ! A Washington nous admirons une ville aux larges et spacieux boulevards plantés d'arbres, aux beaux édifices publics en style classique, aux vastes jardins, et nous jouissons d'échapper à l'atmosphère enfumée des villes manufacturières. Le *Capitole,* palais des deux chambres, s'élève majestueux comme une masse blanche imposante sur une colline de 30 mètres de hauteur. Sur la porte de bronze nous remarquons des hauts-reliefs représentant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ; à l'intérieur du dôme central de belles peintures murales des principales scènes de l'histoire des États-Unis. Devant le Capitole on construit une Bibliothèque où seront logés les 570 000 volumes entassés tant bien que mal dans les locaux actuels, absolument insuffisants. Le site du Capitole a été choisi en 1791 et la première pierre posée par Washington. La *Maison blanche,* palais des présidents, fait une grande impression, malgré son extrême simplicité, à cause des souvenirs qui s'y rattachent. On y voit les portraits de tous les anciens présidents. Les salons (bleu, rouge et vert) ont été récemment restaurés avec beaucoup de goût par les soins de Mme Harrisson. Le grand salon (jaune) a 27 mètres de long sur 13 de large. Il y a réception publique, ouverte à tous (les hommes de couleur comme les autres) trois fois par semaine. Le président serre la main à tous ses hôtes. Au moment de mon passage les réceptions étaient suspendues, Mme Harrisson étant mourante de la poitrine.

Au moment de prendre le train pour Philadelphie, nous remarquons dans la salle d'attente une plaque de marbre avec une inscription : c'est l'endroit où le président Garfield a été lâchement assassiné par Guiteau.

Philadelphie est fameuse par son passé historique, sa grande prospérité et son esprit religieux. Nous faisons le pèlerinage obligatoire de l'*Independance hall,* où l'indé-

pendance fut signée le 4 juillet 1776. On y voit des reliques du temps, entre autres la vieille cloche de la liberté *Liberty bell* qui fut sonnée à cette occasion. Nous voyons aussi les cinq à six cents églises de la ville, dont plusieurs sont fort belles, une école du dimanche de 3000 personnes dirigée par le grand commerçant Wanamaker, ministre des postes du cabinet Harrisson, le fameux hôtel de ville *City Hall*, pour lequel on a dépensé deux à trois millions par an depuis 1871 et dont la tour s'élèvera à 120 mètres.

A quelques lieues de Philadelphie on a établi une remarquable Académie pour les demoiselles *Bryn Mawr College*. On leur enseigne presque tout, jusqu'au grec, à l'hébreu et la chimie: elles y prennent à la fin de leurs études les grades du baccalauréat et de la maîtrise ès arts et même sous certaines conditions celui du doctorat en philosophie.

A mi-chemin entre Philadelphie et New-York, un peu en arrière de la ligne du chemin de fer, se trouve le grand collège de Princeton avec ses beaux édifices en pierre rouge; on y voit avec intérêt les collections et les souvenirs de notre compatriote Arnold Guyot. Les chambres des étudiants contrastent singulièrement avec celles des étudiantes de Bryn Mawr. A Princeton beaucoup de livres, de journaux, une grande table de travail, passablement de désordre; à Bryn Mawr des rideaux roses ou bleus, des photographies, des tasses à thé en porcelaine, peu de livres, et une toute petite table à écrire! C'est dans l'un des plus anciens bâtiments de Princeton, à Nassau Hall, que s'est réuni le premier congrès des États-Unis. — Chaque journée commence par un culte dans la chapelle de l'Université, et c'est un beau spectacle de voir une assemblée de près de mille jeunes gens. Les études dans les universités américaines correspondent au programme de nos deux années de gymnase et des deux années de l'ancienne section de philosophie (sciences et lettres). Il n'y a guère qu'une centaine d'étudiants proprement universitaires.

Quand on arrive à New-York, ce n'est pas difficile de trouver son chemin, les rues étant numérotées et se coupant à angle droit. Pour 25 centimes les tramways ou le

métropolitain vous transportent jusqu'au bout de la ville. Tout est calculé pour qu'on ne perde point de temps, on n'attend jamais plus d'une minute ou deux. Le métropolitain, fort désagréable pour les habitants des maisons devant lesquelles il passe à la hauteur du troisième étage, et fort peu artistique à la vue, rend des services inappréciables. Il nous transporte en quelques minutes au magnifique parc central, au grand pont suspendu qui unit New-York et Brooklyn, aux portes de l'hôtel du journal le *World,* où un ascenseur nous monte en quelques secondes au sommet d'un dôme d'où nous jouissons d'un panorama grandiose sur l'admirable port de New-York et d'où nous voyons aller et venir de tous les côtés les grands bacs à vapeur, les transatlantiques, les bateaux de rivière. Partout la vie, l'animation, une activité fiévreuse et incessante. Nous parcourons la cinquième avenue en omnibus : c'est le quartier aristocratique, on n'y a pas encore laissé pénétrer les tramways ni les chemins de fer aériens. Le conducteur nous montre les belles églises des prédicateurs les plus courus, les hôtels des Van der Bilt, de Jay Gould, et notamment un trottoir en dalles de pierre rouge autour de la maison d'un millionnaire : devant la porte d'entrée une seule dalle immense dont l'achat et le transport ont coûté, nous dit notre guide, 50 000 francs ! New-York avec ses deux voisines, Brooklyn et Jersey City, a une population de plus de 3 millions d'âmes, alors qu'en 1800 New-York n'en avait que 60 000 et Brooklyn 3000 !

Il n'est pas permis de quitter les États-Unis sans visiter Boston, une ville dont les commencements remontent à l'année 1623, et qui est surnommée le *hub*, le moyeu de la vie américaine, à cause de son influence générale sur les mœurs, à cause de son activité politique et sociale, de son activité littéraire et artistique. Le proverbe dit qu'à New-York on vous demande : « Combien possédez-vous ? » à Philadelphie : « De qui descendez-vous ? » et à Boston : « Que savez-vous ? » Boston a un commerce très actif, des tramways électriques très bien installés, une bibliothèque publique grandiose, une galerie de tableaux intéressante, une banlieue fort belle, des églises remarquables où prêchent des pasteurs renommés. Impossible de ne pas être

frappé par la grande église romane de la Trinité, où le grand prédicateur Philips Brooks a longtemps attiré des foules par sa parole puissante et convaincue. Les écoles de Boston sont très bien dirigées ; comme partout aux États-Unis et au Canada on y lit la Bible. Mais l'institution la plus remarquable, c'est l'Université d'Harvard, dans le faubourg de Cambridge. Cette Université, qui date de 1638, a plusieurs milliers d'étudiants ; il y règne un esprit très ouvert aux idées modernes, très libéral même, et pas du tout routinier. Sa fortune s'élève à 36 millions et les revenus à 12 millions. Après avoir admiré le grand Musée Agassiz, fondé par notre illustre compatriote, nous faisons un pèlerinage jusqu'à la maison du poète Longfellow et à l'ormeau sous lequel Washington prit le commandement des troupes confédérées contre l'Angleterre. Les amis des étudiants et anciens étudiants d'Harvard morts pendant la guerre civile ont eu la pieuse idée d'élever en leur mémoire un grand édifice, *Memorial Hall*, à l'entrée duquel sont suspendues les bannières des régiments du Nord. Dans la grande salle on met les portraits des bienfaiteurs de l'Université, des anciens professeurs, et on sert aux étudiants, pour un prix modique, un repas frugal mais substantiel. Une dame a laissé un fonds pour que sur toutes les tables on mette, au lieu de bière ou de vin, un lait de première qualité.

Harvard a comme grande rivale l'Université de Yale, dans la ville de New-Haven. Yale est dirigée par les personnalités influentes des églises congrégationalistes. Une des causes de sa prospérité, c'est que ses étudiants remportent presque chaque année la victoire dans les luttes athlétiques du foot ball ou des régates nautiques entre universités. Deux de nos compatriotes y enseignent les langues romanes.

Avant de nous embarquer (29 octobre) sur la « Servia » à New-York, et d'affronter les péripéties d'une traversée passablement orageuse, nous assistons encore un soir à un grand incendie tel qu'on n'en voit guère que dans les pays où les maisons sont si légèrement construites.

Si nous voulons résumer nos impressions recueillies pendant ce court voyage, nous dirons que les États-Unis

sont un pays d'un très grand avenir, à cause des richesses du sol, de l'absence des dépenses militaires qui ruinent l'Europe, par le fait que les habitants ont le respect de la femme, le respect de la liberté et des convictions religieuses, et enfin parce que l'on y sait travailler, se bouger, déployer toute l'énergie et la force de volonté dont on est capable.

Les États-Unis regardent vers l'avenir et ils croient à l'avenir : aussi, bien que nous n'aimions pas leur ambition, leur passion du gain et du luxe, souvent effrénée, nous ne pouvons nous défendre du sentiment qu'ils ont beaucoup à nous apprendre et que ce ne sera jamais sans profit que nous traverserons l'Atlantique pour visiter cette grande nation.

SÉANCE DU 10 MARS 1893

Présidence de M. le prof. Paul Chaix, Président.

Communication de M. John Revilliod :

Traversée de la presqu'ile de Malacca.

(Résumé.)

L'ile du prince de Galles ou Poulo Pinang (ile du Bétel), dans le détroit de Malacca, est le plus ancien établissement acquis par l'Angleterre sur la côte occidentale de la presqu'ile. La possession de la ville et du territoire de Malacca lui est échue par un échange, stipulé par Sir Stamford Raffles, des possessions anglaises situées sur la côte occidentale de Sumatra, contre Malacca dont les Hollandais étaient les maîtres par conquête sur le Portugal. Un petit territoire colonisé en face de Poulo Pinang, a reçu le nom de province de Wellesley et les violences du sultan de Pérak ont provoqué l'annexion de ses états situés plus au nord, dont l'Angleterre fait une florissante colonie par l'introduction de la culture du café. M. Revilliod a consacré plusieurs semaines à explorer, sous le patronage d'un fonctionnaire anglais, M. Birch, un grand nombre des vil-

lages de la province de Malacca; puis il a entrepris seul la traversée de la presqu'île. expédition plus difficile dans laquelle nous ne lui connaissons d'autre devancier que M. Daly, ingénieur de la colonie anglaise. Il a, non sans difficultés et continuellement entravé par des pluies abondantes, réussi à franchir la ligne du partage des eaux ou arête montagneuse de la péninsule, et à gagner la région où se forme la rivière de Pahang, par la réunion de plusieurs tributaires d'une navigation dangereuse. Il se croisa avec une embarcation élégante qui portait le sultan de Pahang. La côte orientale de la presqu'île de Malacca se partage entre les petits souverains de Pahang, de Patani, de Tigano, qui reconnaissent la souveraineté du roi de Siam, ainsi que le territoire de Queda situé sur la côte opposée.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 17 MARS 1893

Présidence de M. le prof. Paul Chaix, Président.

Communication de M. Michel de Bernoff :

Dix mille kilomètres a pied a travers l'Europe.
(Résumé.)

M. de Bernoff, journaliste russe de passage à Genève, fait le récit anecdotique d'une partie du long voyage à pied qu'il a entrepris l'an passé de Saint-Pétersbourg à Paris, par Vilna, Grodno, Varsovie, Cracovie, Vienne, Munich et la Suisse. Parti de St-Pétersbourg le 9 janvier 1892, M. de Bernoff est arrivé au mois d'octobre à Paris. Au début, il faisait trente kilomètres par jour ; une fois entraîné, il alla jusqu'à quarante et cinquante: le maximum qu'il ait atteint a été soixante-dix. Il suivit d'abord la grande route puis, après en avoir obtenu l'autorisation, la voie ferrée qui, en Russie plus encore qu'ailleurs, est une ligne droite. La nuit il couchait chez les paysans dont les demeures sordides n'ont rien d'attrayant. Le chocolat et les œufs sous toutes les formes, notamment les œufs crus dont il lui est

arrivé de manger jusqu'à trente dans une journée, constituaient le fond de son alimentation.

M. de Bernoff s'attache spécialement à décrire les mœurs et coutumes des populations qu'il a visitées de St-Pétersbourg à la frontière russe. Il nous raconte leurs superstitions, qui sont nombreuses, nous initie à leur vie de famille, nous fait assister aux mariages dans les villages, etc. « La femme a les cheveux longs et l'esprit court, » dit un proverbe russe, et le paysan d'en conclure qu'il est bon de la battre de temps à autre. La femme russe rendrait d'ailleurs des points à Martine. Une paysanne pleurait. « Ton mari t'a-t-il battue ? lui demanda-t-on. — Non, répondit-elle : je pleure, parce qu'il ne me bat plus. Sans doute, il en aime une autre et la bat à ma place ! »

Chemin faisant, le conférencier parle des catholiques polonais et de quelques sectes dissidentes qu'il juge peut-être bien sévèrement, de même que les juifs lithuaniens, à propos desquels il nous donne l'assurance que « le gouvernement russe ne persécute aucunement les Israélites. » (!)

A la frontière se trouve un triple cordon de douane et de police. Ce sont d'abord des soldats placés de distance en distance, de façon à ce que chacun voie toujours celui qui est à sa droite et celui qui est à sa gauche ; puis de la cavalerie disséminée, afin de pouvoir se porter où besoin est : enfin les sentinelles et les patrouilles aux stations et dans les localités les plus voisines de la frontière. Ces précautions minutieuses n'empêchent pas la contrebande de se pratiquer sur une très grande échelle. M. de Bernoff entre dans de curieux détails à ce propos.

En Autriche, par une belle nuit d'été, M. de Bernoff fut arrêté dans un village où on le prit pour un fils de famille évadé de la maison paternelle. L'erreur fut vite reconnue et on le relâcha avec force excuses. En Bavière, il fut incarcéré comme espion et on ne le laissa continuer son voyage qu'après lui avoir fait prendre l'engagement de ne pas chercher à se procurer des renseignements sur les fortifications et l'armée.

Le conférencier n'a pas poussé son récit au delà de Munich. Pour finir, il s'est mis au piano et a joué et chanté

quelques airs russes dont la mélodie ondoyante, complexe comme la nature slave, a eu un vif succès.

SÉANCE DU 24 MARS 1893

Présidence de M. le prof. Paul Chaix, Président.

Le Président fait part du décès de M. *De Lor*, avocat, M. E., collègue dévoué qui s'est souvenu de notre Société en rédigeant son testament: il nous fait un legs d'environ trois mille francs.

Le Vice-Président donne lecture des nouveaux statuts proposés par le bureau aux fins de procéder à l'inscription de la Société au Registre du Commerce pour lui faire acquérir la personnalité civile (art. 716 C. O.)[1].

Ils sont approuvés à l'unanimité.

M. Paul *Strœhlin* est reçu à l'unanimité au nombre des membres effectifs.

Communication de M. John Revilliod :

De Saigon a Bangkok par les ruines d'Angkor.
(Résumé.)

De Saïgon, siège central de l'administration française de la Cochinchine, M. Revilliod descendit jusqu'à la mer pour atteindre et remonter l'une des embouchures du grand fleuve Mé-Kong. Il visita la ville de Pnompenh, la résidence de Norodom le roi de Cambodge devenu, depuis quelques années, le captif des autorités françaises. Le résident de France n'accueillit pas la demande du voyageur d'être présenté au roi dont le palais du reste est, à l'exception d'une ou deux salles d'apparat, dans un état de délabrement. Ayant mis son bagage avec un interprète sur deux frêles bateaux, M. Revilliod quitta le grand fleuve

[1] Ces nouveaux statuts ont été envoyés sous pli aux membres effectifs; ils sont imprimés plus loin, voir aux Informations p. 233.

Mé-Kong pour remonter la rivière qui lui apporte les eaux du lac Tulé-Sap, qui se prolonge vers le nord-ouest en une nappe étroite, peu pittoresque : les eaux vaseuses et prodigieusement poissonneuses ne dépassant pas la profondeur de trois pieds, recouvrent une couche épaisse de boue perfide. La partie nord-ouest du lac fait aujourd'hui partie du territoire siamois. Dans l'antiquité, l'empire de la nation des Khmers y avait son siège le plus important et y éleva ces constructions colossales dont les plus remarquables portent aujourd'hui le nom de Angkor Vat. M. Revilliod consacra plusieurs jours à l'examen de ces restes merveilleux et prit vers l'ouest la direction de la capitale siamoise au travers d'une région plate, dépeuplée, mais où les populations et les autorités indigènes firent preuve de bienveillance à son égard. Arrivé à Bangkok après six semaines de fatigues excessives, il y trouva les facilités de la civilisation européenne greffées sur les vestiges d'une splendeur tout orientale.

SÉANCE DU 14 AVRIL 1893

Présidence de M. le prof. Paul CHAIX, Président.

Le PRÉSIDENT rappelle à la Société la perte qu'elle vient d'éprouver en la personne de M. le prof. Alphonse *de Candolle*, M. E., savant illustre, citoyen dévoué, collègue aimable.

Communication de M. Émile CHAIX :

L'ÉRUPTION DE 1892 ET LES ANCIENNES BALAFRES DE L'ETNA.

Cette communication paraîtra très prochainement dans le *Globe* en « Mémoire. »

SÉANCE DU 28 AVRIL 1893

Présidence de M. le prof. Paul CHAIX, Président.

Le VICE-PRÉSIDENT donne lecture d'un arrêté du Conseil d'Etat exemptant la Société du paiement des droits de succession sur les legs et donations qui pourraient lui être faits, voir aux Informations, p. 235.

Communication de M. Arthur D'ARCIS :

LES MONTS PISANS.

Au chant XXXIII de l'Enfer de la *Divine Comédie,* le comte Ugolin de la Gherardesca, après avoir, à la requête du Dante, accordé quelques instants de répit au traître Ruggieri, dont il rongeait la tête à belles dents, commence en ces termes le récit de sa fin tragique :

Questi pareva a me maestro e donno,
Cacciando'l lupo e i lupicini al monte,
Per che i Pisan veder Lucca non ponno.

Ce qui, traduit librement, tout en n'oubliant pas que le malheureux Ugolin parle de l'archevêque Ruggieri, revient à dire :

Celui-ci me paraissait maître et seigneur,
Chassant le loup et les louveteaux vers le mont
Qui empêche les Pisans de voir Lucques.

Ce mont, c'est le mont S. Giuliano, qui fait partie de la chaîne des Monts pisans.

Me voilà donc, au début même de cette étude, consciencieuse, mais insuffisante, délivré de la crainte d'outrager la beauté de ces montagnes, car la simple mention qu'en fait le Dante suffit à les immortaliser. Cela me console et m'encourage.

De nos jours, un chemin de fer à voie étroite, dont la tête de ligne se trouve à quelques pas de la gare centrale de Pise, vous débarque, au bout d'une heure à peu près,

à Calci, grande et riche commune sise au pied des Monts pisans. Je ne crois pas mal faire en lui consacrant quelques mots, dans l'espoir qu'ils contribueront beaucoup à la connaissance du pays.

La commune de Calci, ou Calcesana, est située au centre d'une concavité semi-circulaire des Monts pisans, à la base de leurs cimes les plus hautes et les plus imposantes. Je m'empresse d'ajouter que ces qualités ne sont que relatives, le Monte Serra, qui est le point culminant de cette chaîne, ne dépassant pas 918 mètres d'altitude, mais, en dépit de cela, l'ensemble de ces monts n'est pas dépourvu de majesté par le fait qu'ils se dressent presque d'un seul jet à partir du niveau de la mer. Toutefois, la cime qui attire le plus les regards du voyageur, soit de loin, soit de près, est celle de la Verruca, non pas à cause de son altitude fort modeste de 530 mètres, mais grâce à sa forme hardie et à la fière forteresse qui la couronne. Tout ce qui s'étend de part et d'autre de la Verruca présente un profil doucement ondulé jusqu'à la profonde échancrure de S. Giuliano, à laquelle fait suite le mont S. Giuliano lui-même, qui est tout particulièrement visé dans les vers du Dante que j'ai cités. Cette montagne rappelle le Petit-Salève ; le creux de Monnetier est assez exactement figuré par le col qui la sépare de la chaîne principale, et cette dernière a un faux air de Grand-Salève. Ceci dit, revenons à la commune de Calci, et, pour fixer les idées, parcourons la du sud au nord, en partant de Corte di Calci, qui en est la fraction la plus centrale.

Corte di Calci, comme l'indique son nom, a pour noyau une cour ou place rectangulaire bordée de pauvres maisons à un étage habitées par des familles d'ouvriers. L'un des petits côtés de cette place est presque entièrement occupé par une maisonnette, très modeste, mais huppée en comparaison des autres, où demeurait l'un de mes vieux amis, le chevalier Murzi, et où l'hospitalité la plus cordiale m'avait été offerte. Au milieu de la place il y a un puits qui joue ordinairement un rôle considérable dans l'existence des habitants de la localité, mais, pendant les chaleurs exceptionnelles du mois de septembre 1891,

époque à laquelle je me trouvais dans le pays, son importance s'était encore accrue, et les commères de l'endroit encombraient ses abords. Aussi, que de scènes curieuses et empreintes de la couleur la plus locale n'ai-je pas vu se dérouler sur cette place ensoleillée ! Dans le nombre, je choisis quelques traits généraux qui me semblent donner une image assez frappante de ce qu'était la province de Pise, de ce qu'elle est, et de ce qu'elle peut devenir.

J'ai dit que les maisons qui entourent la place sont habitées par des familles d'ouvriers. Précisons. Les hommes sont des journaliers qui partent avant l'aurore pour ne rentrer qu'après le crépuscule. Ils ne laissent pour représenter leur sexe que deux ou trois vieillards qui fument la pipe tout en se momifiant au soleil. Quant au sexe faible, par exemple, il est en force. Voici d'abord les grand'mères, la génération du passé, sales, échevelées, couvertes de loques. Leurs filles, presque toutes mariées, dans cet heureux pays de Calci, sont à peu près invisibles, parce qu'elles tissent à la maison du matin au soir; cependant, on entend leurs chants monotones qui accompagnent le bruit cadencé de leurs métiers. Mais les jours de fête, on peut les voir assises devant leurs portes, en train de se faire coiffer par leurs mères, ou par leurs sœurs, qui apportent à cette importante opération le plus grand sérieux, et un luxe de raffinements capables de faire frémir un Bohémien, tant ils jettent un singulier jour sur ce que peuvent abriter ces chevelures généralement opulentes, trop opulentes, même, au gré d'un hygiéniste. Ces jeunes femmes avec leur activité régulière mais apathique, leur toilette exclusivement hebdomadaire, représentent fidèlement la génération actuelle, qui sert de transition entre l'incurie du passé et les promesses de l'avenir.

Mais c'est aux jours sur semaine, et le matin de bonne heure, qu'on peut voir aux prises la gent du passé et celle de l'avenir, l'une lavant et brossant l'autre à grand renfort de jurons et de bourrades, parce que les grand'mères sont tout spécialement chargées de rendre présentables les bambins qui vont à l'école. C'est une tâche bien pénible, sans doute, mais qui réjouit le spectateur désintéressé, car elle lui permet de constater avec quelle rigueur les maîtres pi-

sans insistent sur la propreté de leurs élèves. Quoi qu'il en soit, plus d'une brave vieille, s'appuyant sur je ne sais quel dicton suranné, affirme que l'eau n'est bonne qu'à boire; que le monde a bien changé; que la jeunesse d'aujourd'hui est bien corrompue (parce qu'elle se lave, probablement); et finit ses lamentations en envoyant au diable toutes les choses divines et humaines, mais surtout le gouvernement et le maître d'école. En attendant, les enfants sont bien obligés d'y aller à cette école, épouvantail de leurs aïeules. Plus tard, devenus hommes, les garçons iront au régiment, et, de retour au pays, ils mériteront d'être cités comme modèles de propreté, d'ordre, d'activité et de moralité. Demeurez dans n'importe quelle ville, quel village ou quel hameau que ce soit, en Italie, et vous reconnaîtrez d'anciens soldats dans les meilleurs sujets de l'endroit. Ce rôle puissamment civilisateur de l'armée italienne a déjà fait succéder des générations policées à des générations presque barbares. Quant aux bonnes écoles, elles sont de création trop récente pour qu'on puisse se rendre compte de l'effet produit sur la population, mais il me semble qu'en pareille matière le doute ne soit pas permis. En terminant cette digression, je demande pardon de m'être attardé, plus que de raison peut-être, à Corte di Calci, dont l'aspect peu engageant est compensé par la bonté des habitants.

En nous transportant à l'extrémité méridionale de la demi-lune qui enserre la commune de Calci, nous la voyons marquée par une tour moderne qui se dresse au sommet d'une colline de 85 mètres d'altitude. C'est la tour des Upezzinghi, ancienne famille pisane qui possède une partie considérable du Calcésan. Le versant de cette colline, du côté des Monts pisans, est en pente douce, et presque entièrement revêtu de petits oliviers. Le versant opposé, qui domine l'Arno, est assez abrupt, et si dépourvu de végétation, exposé comme il l'est aux vents de la mer, que le calcaire dont la colline est formée est presque à nu. Du haut de la tour on embrasse un panorama charmant : une partie de la vallée de l'Arno, les tours de Pise, le phare de Livourne, et la mer. En contre-bas de ce belvédère, on remarque un édifice carré, aux angles

renforcés par des briques, et abandonné depuis longtemps sans que cet abandon ait nui à sa solidité ; puis une grande citerne ronde, et deux petites citernes carrées. Je regrette de ne pas avoir pu retracer l'origine de ces constructions curieuses. Les uns les attribuent aux Romains ; les autres supposent avec plus de raison que ce sont là les restes d'un fort inachevé destiné à défendre la route de Pise à Lucques, qui, en effet, longe la base de la colline parallèlement à l'Arno. Après avoir passé devant la somptueuse villa des Upezzinghi, on suit un sentier à l'ombre des oliviers, qui, tous d'une très belle venue, couvrent les premières pentes des Monts pisans, et produisent une huile en renom dans la contrée. Ce sentier mène à Nicosia, couvent de Franciscains sis au pied de la Verruca, et qui va devenir célèbre grâce aux fréquents séjours qu'y fait fra Guido da Montefeltro, l'éloquent prédicateur, le pieux philanthrope, auquel on doit de magnifiques institutions pour la jeunesse des deux sexes, soit à Pise, soit en d'autres villes d'Italie. Frá Guido a reçu en partage le don admirable de faire vibrer les cordes les plus secrètes du cœur humain. N'allez pas croire, cependant, que le bon moine doive ses succès oratoires à des incandescences de langage, à des gestes d'énergumène, ou à des trépignements de fou, tous moyens couramment employés par la majorité des orateurs de la péninsule italienne. Non. Ces ficelles du métier (qu'on me pardonne cette expression) seraient fort mal accueillies par les Toscans, gens mesurés, et artistes au fond de l'âme. Aussi l'éloquence de frá Guido est-elle pondérée, solidement basée sur une logique serrée, se suffisant à elle-même à tel point qu'ils ne sont pas rares les sermons dans lesquels il ne mentionne même pas ce qui concerne le dogme catholique, de sorte qu'ils pourraient être débités en chaire tout aussi bien par un pasteur protestant que par n'importe quel ecclésiastique. C'est là, au reste, le caractère général de l'éloquence sacrée en Toscane.

Puisque je me suis permis ces réflexions sur la façon dont on comprend l'art oratoire dans la vieille Étrurie, je me crois obligé de les compléter en disant quelques mots du théâtre. Pour les Toscans pur sang, après l'opéra et le

ballet, il n'y a que Stenterello, personnification plaisante du Florentin. Eh bien, Stenterello est si parfait dans son art, que, sans avoir jamais entendu parler de Shakespeare, peut-être, il est naturellement imbu des préceptes que Hamlet dispense aux acteurs avant de les laisser paraître devant son oncle, l'usurpateur du trône de Danemark. A cause de l'exigence du public, Stenterello est tenu d'être un véritable Protée, et on le voit tour à tour prêtre, soldat, magistrat, homme du monde, domestique ou ouvrier. Mais dans toutes ses transformations, il joue le beau rôle, et, tout en soulignant les faiblesses des Florentins, c'est-à-dire la gourmandise, l'amour du plaisir, et une légère teinte de libertinage, il finit toujours par châtier le crime et protéger efficacement l'innocence et la vertu. Quant à la langue dont il se sert, elle est d'une telle pureté, d'une telle souplesse, et d'un si grand charme, que sitôt qu'il paraît sur une scène hors de Toscane, les places sont prises d'assaut, non seulement dans le but de s'amuser, mais aussi, et surtout, pour entendre parler le bon italien.

Et cependant, la mode est défavorable à Stenterello, et, triste à dire, dans sa patrie même. En Toscane, les gens comme il faut auraient honte d'avouer qu'ils ont pu s'égarer parfois dans un de ces théâtres populaires où joue, qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, le roi des comiques. Ils préfèrent écouter des pièces françaises, fort mal traduites et interprétées. Ceci explique l'engouement pour Mme Duse, actrice douée d'un beau talent, mais qui a le tort de vouloir imiter Sarah Bernhardt. Rendre le parler rapide, nerveux, fiévreux même, de l'actrice française, par la langue italienne, si lente, si douce, si mesurée, est chose impossible, et l'effet produit, on a beau dire, est profondément ridicule.

A côté de Stenterello, il y a dans la province de Pise des représentations dramatiques du genre des mystères, dans lesquelles jouent des acteurs volontaires ordinairement fournis par les villages, tandis que les théâtres consistent en tréteaux dressés dans un jeu de boules ou dans un pré. Pour je ne sais quelle raison, le mois de mai est spécialement consacré à ces divertissements populaires, d'où le nom de « Maggi » que leur donnent les gens du

pays. Il paraît, toutefois, que ce genre de distraction tend à disparaître.

Un peu plus loin que Nicosia, un de ces anciens chemins à mulets, pavé de galets, aussi direct que possible, mène à Monte Magno, gros village, très propre et très bien bâti, à 190 mètres d'altitude, dans une des plus belles situations qu'on puisse imaginer. Un peu plus haut que le village, se trouve la chapelle de S. Martino, à laquelle on accède par un chemin charmant, promenade habituelle des habitants de l'endroit pendant les soirées de la belle saison. Devant la chapelle s'étend une petite terrasse, pointe extrême d'un éperon des Monts pisans. Je m'y trouvais un soir en admiration devant le coucher du soleil. Dans l'immense plaine verdoyante, deux taches blanches : Pise et Livourne; puis la mer; au fond du tableau, la Capraia et la Gorgona. A mesure que le soleil plongeait dans la Méditerranée, ces îles se détachaient plus nettement sur l'horizon embrasé. A un certain moment elles devinrent géantes; on aurait dit qu'elles s'avançaient vers le continent, pour le bloquer, et, malgré moi, je me souvins de l'énergique imprécation du Dante qui termine le chant de l'Enfer dont j'ai cité un tercet au début de cette étude :

Muovansi la Capraia e la Gorgona
E faccian siepe d'Arno in sulla foce
Sicchè s'anneghi in te ogni persona.

Que la Capraia et la Gorgona se meuvent, et qu'elles se placent en haie à l'embouchure de l'Arno, de sorte que tout être vivant dans tes murs (sous-entendu, Pise opprobre de l'humanité) se noie.

Monte Magno est directement relié à Pieve di Calci par une fort belle route carrossable qui longe la façade de la Certosa, ou Chartreuse, bâtie en 1367, et ornée d'une église d'un style exquis, et de cloîtres entourés d'élégantes colonnades. Cet édifice est, à tout prendre, un bijou rare serti dans la verdure luxuriante du vallon de Calci, et malgré l'art qu'on y a déployé, il a quelque chose de simple et de rustique qui lui vaudrait bien l'appellation de « bella villanella » (belle paysanne) donnée par Michel-Ange à la délicieuse église de Saint-François, à S. Miniato près de

Florence. Depuis 1866 le couvent est sécularisé, et quelques vieux moines y achèvent paisiblement et mélancoliquement leurs jours. Leurs règles impitoyables sont depuis longtemps tombées en désuétude, et une partie de leurs immeubles est occupée en été par le pensionnat de demoiselles de Sainte-Anne, de Pise, dirigé par des sœurs. Il y a quelques années, comme je visitais la Chartreuse avec ma famille, je jouis d'un singulier spectacle en voyant ma femme pilotée à travers l'édifice par le supérieur du couvent, grand vieillard, d'aspect ascétique, mais, malgré cela, courtois comme un gentilhomme de l'ancien régime; tandis que l'aîné de mes enfants caracolait comme un poulain par cloîtres, jardins et cellules; que le cadet, tout petit en ce temps-là, dormait paisiblement sur les bras d'une domestique vaudoise ahurie de se voir transportée dans un monde si nouveau pour elle; et que de jolies paysannes riaient et chantaient dans le pré devant l'église où naguère aucune femme, pour puissante qu'elle fût, n'aurait osé pénétrer.

Près de la Certosa passe la Zambra, torrent qui prend sa source dans les Monts pisans, et qui fournit le mouvement à une grande quantité d'industries. Plus bas, la Zambra se divise en deux branches qui se déversent dans l'Arno.

Après la Chartreuse, mais toujours à mi-côte. il y a Castel Maggiore, où l'on voit une belle filature de soie qui appartient à M. Ruschi, et la fabrique d'objets de cuir des frères Martini. Puis on passe au-dessous de la magnifique villa des séminaristes de Pise, et l'on traverse Pieve di Calci, chef-lieu de la commune, possédant poste et télégraphe, école, une brigade de carabiniers, une excellente pharmacie, et, par-dessus le marché, une petite auberge à l'ancienne mode, où l'on est traité en ami tout en croyant l'être en souverain. Après Pieve di Calci, il suffit de longer l'Ardio, autre torrent qui provient des Monts pisans, et le tour de la commune est achevé. La Zambra et l'Ardio donnent la vie à 70 industries diverses, parmi lesquelles il faut compter surtout des moulins à blé.

Maintenant que nous connaissons la commune la plus importante du versant méditerranéen des Monts pisans,

faisons, en quelque sorte, le tour de ces derniers, en nous attachant principalement à ce qui concerne la province de Pise. En allant vers le nord, nous trouvons en premier lieu le « Bagnetto di Agnano, » petit établissement de bains d'eau minérale. A partir de cet endroit la contrée se pare de la fraîcheur et de la majesté des Alpes. La route court au pied des Monts pisans, dont les premières pentes sont parfois couvertes d'oliviers, tandis que la partie moyenne offre un heureux mélange de pins maritimes, de chênes, de yeuses et de hêtres, et que les cimes arides, blanches et tourmentées rappellent les montagnes de la Maurienne. Du côté opposé s'étend l'immense plaine de Pise, marécageuse et verte dans sa partie la plus rapprochée; ailleurs, uniformément divisée en champs de blé et de maïs, bordés de mûriers ou de petits ormes que réunissent les festons de la vigne. Un soir, je parcourais cette route là où elle traverse un joli vallon sis entre le Bagnetto d'Agnano et Asciano. Quelques châtaigniers et de nombreux saules ombrageaient une prairie rafraîchie par des ruisseaux et des rigoles: çà et là, des chaumines dont le faîte fumait lentement: et les grosses cloches attachées au cou des moutons se répondaient de place en place. En vérité, j'aurais pu me croire en Suisse ou en Savoie. Asciano, que je viens de nommer, est un beau village bâti sur la pente de la montagne. C'est ici que Pierre-Léopold Ier, grand-duc de Toscane, puis empereur d'Autriche, l'un des meilleurs souverains qui aient jamais vécu, fit construire en 1774 un magnifique réservoir d'eau pour alimenter Pise. Après Asciano, la route se bifurque. La branche de droite franchit un col des Monts pisans et traverse le magnifique village de S. Maria del Giudice, dans la province de Lucques. Celle de gauche mène aux bains de S. Giuliano, à 6 kilomètres de Pise, les anciennes « aquæ calidæ Pisanorum » avec des sources de 22 à 32° R. Ici elle se partage en deux belles routes, qui aboutissent à Lucques; la première par le col de S. Giuliano, et la seconde par Rigoli et Ripafratta dans la vallée du Serchio.

En partant de Corte di Calci, et en se dirigeant vers le sud, on traverse le village de Caprona et l'on suit une

route droite entre l'Arno et les Monts pisans, qui, dans cette partie de la chaîne, sont bas, arides et peu intéressants. Par compensation, on traverse Uliveto, joli village agrémenté d'un établissement de bains d'eau gazeuse, acidulée et alcaline, fondé par le docteur Mariani, puis Cucigliana, dont la rue principale est en même temps une riante avenue de villas grandes et petites, enfouies dans la verdure, et ornées de terrasses où s'épanouissent les fleurs les plus variées. Un palmier gigantesque qui s'élance du milieu d'un de ces jardins permet de reconnaître l'emplacement de Cucigliana à bien des lieues à la ronde. Dans le haut, est pittoresquement juchée la chapelle de S. Giovanni, et le paysage est dominé par la Verruca profilant sur le ciel ses créneaux et ses tours. Après Cucigliana, la route s'éloigne de l'Arno et redevient agréable. Tout à coup, à un tournant, on se trouve en face d'une des bourgades les plus majestueuses du monde, c'est-à-dire de Vico pisano, véritable avalanche de palais massifs comme des forteresses, confusément étagés les uns au-dessus des autres, et surmontés, ou plutôt écrasés, par un énorme donjon. La route passe au pied de Vico pisano et, par de vertes campagnes et les marais de Bientina, aboutit à Lucques.

Nous voici enfin arrivés aux Monts pisans, dont nous allons parcourir la partie la plus élevée.

Les Monts pisans forment une sorte de pâté très crevassé et limité, au nord, par la vallée du Serchio, à l'ouest et au sud par celles du Serchio et de l'Arno, et à l'est par les marais de Bientina. Ils séparent les deux provinces de Lucques et de Pise. Vus de cette dernière ville, ils ont l'air d'une chaîne continue, légèrement ondulée, mais, du côté de Lucques, ils se ramifient dans tous les sens. Cette subdivision, portée à l'extrême, rend très difficile leur connaissance intime lorsqu'on ne dispose pas de beaucoup de temps, mais, en dépit de cela, le choix de la portion de la chaîne qu'il convient d'explorer ne saurait être douteux, et c'est l'arête élevée qui surplombe Calci.

Commençons par la Verruca, cône pointu, à 530 mètres d'altitude, couronné en guise de verrue par une belle forteresse du XVme siècle, parfaitement rectangulaire, aux

angles marqués par quatre tours rondes, et à la ligne de faîte uniformément crénelée. Cette puissante bâtisse, toute en pierres de taille énormes, si bien cimentées, qu'elle a pu défier jusqu'à nos jours les injures du temps, est un ancien témoin des querelles intestines entre les Lucquois, les Pisans et les Florentins. A l'instar du mont Pilate en Suisse, du Pilat en France, et d'autres montagnes du même genre, elle joue dans la contrée le rôle de baromètre naturel; aussi, le paysan vous répète-t-il le vieux dicton :

Se la Verruca mette il cappello
Lascia la cappa e prendi l'ombrello.

Si la Verrue met son chapeau
Prends le parapluie et laisse le manteau.

Cette montagne est facilement accessible par des sentiers escarpés mais sûrs, et de Corte di Calci on peut y monter en une heure. De la cime, on voit la mer, Livourne, Viareggio, Pise, et une partie de la vallée de l'Arno. L'intérieur de la Verruca consiste en une plate-forme gazonnée, à deux mètres en contre-bas de l'enceinte crénelée. L'uniformité de cette sorte de préau est interrompue par une large ouverture qui permet de se couler dans ce qu'on appelle la citerne, qui, par ses proportions et par sa forme carrée, a plutôt l'aspect d'une salle que celui d'un réservoir d'eau. Tout Pisan vous dira qu'il existe un souterrain faisant communiquer la Verruca avec Pise, à 15 kilomètres de là. Cette assertion me paraît d'autant plus improbable qu'elle n'est basée sur aucun fait précis.

A quelques pas de la Verruca on voit les ruines d'une chapelle; puis on pénètre dans un bois de pins, seule plantation que l'on puisse faire avec succès dans les endroits exposés aux vents de la mer. A mesure qu'on monte, les arbres deviennent plus clairsemés, mais il y a des taillis, et l'on foule la bruyère et le gazon parfumé. De temps en temps on trébuche sur de longues traînées d'éboulis qui font supposer qu'il y a eu anciennement une crête schisteuse qui s'est effondrée. La mer et les nombreux replis

des Monts pisans étant toujours en vue, on arrive au mont Pruno (870^{m}), puis au mont Serra (918^{m}), connu dans le pays sous le nom de Croce di Pietra nera, point culminant de toute la chaîne. Le panorama qu'on admire du haut de cette montagne est si beau et si merveilleux qu'il mérite d'être décrit en détail.

A l'ouest, voici la Méditerranée et sa côte dont on peut suivre les dentelures et les sinuosités jusqu'au golfe de Gênes, tandis que ces taches blanches qui piquent ses bords se nomment Livourne, Viareggio, La Spezia, et, tout au fond, Savone. Au-dessus de cette dernière se dresse la chaîne dentelée de l'Apennin ligure, ou des Alpes ligures, comme on dit en Italie; celle des Alpes maritimes; et, à l'arrière-plan, la pyramide du mont Viso. Au nord, les Alpes apuanes, avec leurs hauts sommets, leurs immenses forêts de sapins, et leurs coulées de marbre pareilles à des glaciers. Malheureusement, elles empêchent de voir les montagnes du Tyrol. A l'est, s'étend l'Apennin de Pistoie, *Appennino pistoiese*, et au sud un océan de monts aux teintes bleuâtres. Mais lorsque les yeux, éblouis par tant de splendeurs, se fixent sur la région couchée au pied du mont Serra, que de souvenirs sont évoqués! Cette tour qui se profile à l'horizon de la mer, marque l'écueil de la Meloria où sombra en 1284 la fortune des Pisans lorsqu'ils jouèrent leur dernière carte avec leurs rivaux, les Génois. Au nord des Alpes apuanes s'étend la Garfagnana, pays sauvage, jadis gouverné par l'Arioste. Le cardinal Hippolyte d'Este, auquel le poète venait de dédier son *Roland furieux*, lui dit un jour : « Eh, messire Ludovic, où avez-vous pu trouver tant de bêtises? » Mais les bandits de la Garfagnana firent preuve de plus de sens littéraire que le prince de l'Église, car, ayant capturé l'Arioste, lors d'une inspection qu'il faisait dans les montagnes sous sa juridiction, ils le relâchèrent dès qu'ils l'eurent reconnu, en n'exigeant pour toute rançon que la récitation de quelques chants de son magnifique poème.

Lorsqu'on se tourne vers l'Apennin de Pistoie, on reconnaît sans difficulté l'emplacement de S. Marcello et de Gavinana où, en 1530, furent livrées ces mémorables batailles qui devaient sauver la république de Florence

réduite à toute extrémité par l'ambition des Médicis et du pape Clément VII appuyée par les armes de Charles V. François Ferruccio, commissaire général de la république, chargé de faire une diversion afin d'attirer à lui une partie des forces de Philibert de Châlons, prince d'Orange, généralissime des troupes impériales qui assiégeaient Florence, entreprit une campagne des plus audacieuses sur l'Apennin toscan. Une série de combats heureux lui permit de se rapprocher de la capitale après avoir décrit un long circuit. A S. Marcello, la chance se décide en faveur des milices florentines, mais à Gavinana, malgré la mort du prince d'Orange, les forces de Ferruccio sont débordées, et le commissaire, déjà couvert de blessures, est poignardé par Maramaldo, soldat napolitain au service des ennemis, et meurt sur le perron d'une maison de Gavinana, en regardant en face son assassin, et en l'écrasant du suprême mépris de ces paroles : « *Ah ! vil poltrone, tu uccidi un uomo morto !* » Lâche ! Poltron ! Tu tues un homme mort !

Pistoie, dont on aperçoit les maisons bâties sur les pentes de l'Apennin, mérite aussi quelques mots. En 1786, Scipion dei Ricci, évêque de Pistoie et de Prato, entreprit hardiment de réformer l'Église, et publia une série d'articles de foi que ne désavouerait pas aujourd'hui le père Hyacinthe Loyson si, par hasard, on lui en attribuait la paternité. Le synode de Pistoie les ayant approuvés tous, Scipion dei Ricci traduisit en italien la liturgie romaine, fit adopter cette traduction dans son diocèse, et supprima les objets du culte qui lui paraissaient inutiles ou sacrilèges. Cette dernière mesure le perdit, parce qu'elle fit trembler les habitants de Prato pour la ceinture de la Vierge qu'ils adoraient dans leur cathédrale. Abandonné de tous, le malheureux évêque finit, après bien des péripéties, par s'humilier aux pieds de Pie VII lors de la visite de ce pontife à Florence en 1805.

Pise, dont on pourrait dresser le plan topographique lorsqu'on la regarde du haut du Monte Serra, Pise, si riche en souvenirs glorieux, me rappelle un homme de bien, aussi modeste qu'érudit, et qui jusqu'à son dernier soupir ne cessa de parler avec reconnaissance et enthou-

siasme de Genève, où il avait enseigné le latin pendant quelque temps. Il s'agit, vous l'avez deviné, du professeur Ferrucci.

Si je termine l'énumération des localités qu'on voit du plus haut sommet des Monts pisans par la petite ville de Lucques, coquettement emprisonnée dans une enceinte bastionnée, ce n'est pas qu'elle ait moins de mérite que ses sœurs. Au contraire. En 1546, François Burlamacchi, qui en était gonfalonnier, conçut le projet grandiose de faire flotter sur les remparts de sa ville natale l'étendard de la Réforme et celui de la liberté. S'il eût réussi, le XVIme siècle aurait vu une république d'Étrurie libre et protestante. Mais ce ne fut là qu'un rêve, et Réforme et liberté périrent dans des flots de sang.

En passant d'un versant à l'autre des Monts pisans, on se rend compte de la grande diversité des deux provinces qu'ils séparent, au point de vue de l'agriculture, du bien-être, et du développement général. Du côté de Pise, une culture routinière; des villages pauvres, sales, à l'exception de ceux du Calcésan et d'un petit nombre d'autres; une population qui se civilise lentement; du côté de Lucques, une grande richesse et une merveilleuse variété de cultures; des villages opulents et d'une irréprochable propreté; une population avenante, intelligente et instruite.

L'histoire pourrait nous donner la raison de cet état de choses, mais, sans y recourir, la nature nous en fournit l'explication la plus immédiate. La province de Lucques, très montagneuse, est exposée aux âpres vents des Alpes, et, par ce fait, peu fertile naturellement. Sa rudesse native a dû stimuler de bonne heure l'énergie de ses habitants, et leurs émigrations temporaires nécessitées par un surcroît de population ont sans doute aiguisé leur intelligence. Les Pisans, au contraire, jouissant de l'un des plus beaux climats du monde, ont vécu sans nul souci du lendemain, ce qui explique peut-être pourquoi ils se sont attardés sur la route du progrès.

Avant de quitter les Monts pisans, je demande la permission de vous présenter mon guide, Germano dei Santi. C'est un homme de quarante-cinq ans, de taille moyenne, râblé, fort, agile, et prêt à endurer quoi que ce soit; bref,

un beau type pisan. Comme j'avais fini par gagner sa confiance, il me racontait sa vie à la Spezia, pendant les dix ans qu'il y avait passés à travailler à bord des cuirassés. La journée finie, Germano et ses camarades soupaient frugalement, puis se réunissaient tantôt chez celui-ci, tantôt chez celui-là, l'un d'eux étant chargé de faire la lecture aux autres. C'est ainsi que ces braves gens passaient en revue bien des ouvrages, tout en préférant, à ce que disait Germano, les *Fiancés* de Manzoni, et les romans patriotiques de Guerrazzi et de Maxime d'Azeglio. Pour tout dire, ces rudes travailleurs n'étaient pas toujours aussi idylliques, et le dimanche les voyait parfois un peu allumés ; mais qu'importe ? Leur vie n'était-elle pas, dans son ensemble, empreinte d'un cachet de noblesse ? Or, c'est bien là l'existence de l'ouvrier italien, partout où il se trouve ; et voilà pourquoi les confidences de Germano dei Santi ne me paraissent pas trop déplacées.

Obligé, au cours de mes excursions, de coucher un peu partout, je n'y ai trouvé qu'un seul inconvénient, que j'aborde, au reste, sans hésitation, parce qu'il me donne l'opportunité d'empiéter sur le domaine de l'histoire naturelle. Ce n'étaient pas les parasites nombreux et variés du corps humain qui m'ennuyaient, et s'il ne se fût agi que d'eux mes nuits auraient été tranquilles. Mais voilà ; au moment de souffler ma chandelle, j'apercevais parfois une tache sombre sur le plafond de ma chambre. C'était la « tarantola, » comme on dit en Toscane, la « tarente, » comme on la nomme dans le Midi de la France, le « Scorpione » pour les Génois, le « gecko, » enfin, pour les naturalistes, c'est-à dire un lézard trapu, avec une grosse tête, et des pattes jouant le rôle de ventouses qui lui permettent de courir le long des voûtes et des plafonds avec la désinvolture qui caractérise le lézard ordinaire lorsqu'il quitte une haie, traverse une route, et va se blottir du côté opposé. Avec cela, le gecko ne craint ni l'humidité, ni la nuit, et ne dédaigne pas les étages les plus élevés des habitations humaines, tout en préférant les plafonds. Et pourquoi ? Parce qu'il se nourrit de moustiques, et que ces insectes se rassemblent au centre et dans les encoignures des voûtes. Malgré ses qualités incontestables, ce petit

animal a toujours troublé mon sommeil. Les Toscans, par exemple, ne se doutent guère de l'utilité et de l'innocuité du gecko. Il est laid : il a l'air menaçant ; on assure qu'il se laisse choir sur le cœur des gens endormis et que son corps froid en arrête à jamais les battements : enfin, qu'au mois de mai sa morsure même est mortelle. En faut-il davantage pour que la pauvre bestiole soit traquée sans merci ?

En terminant, je tiens à affirmer que cette province de Pise est, somme toute, habitée par des gens paisibles et polis, et que l'étranger n'y court aucun risque. Ces racontars d'assassinats, de brigandages, etc., que l'on attribue indistinctement à toutes les provinces italiennes sont le comble du ridicule. Oserait-on dire que l'Angleterre, le Pays de Galles et l'Écosse sont peu sûrs parce qu'il y a des crimes agraires en Irlande ? Et même, soit dit en passant, s'il est juste de plaindre les Irlandais qui souffrent d'un état social dont ils ne sont pas entièrement responsables, ne serait-il pas injuste de crier sus aux Napolitains et aux Siciliens à propos d'actes notoirement encouragés, ou tout au moins tolérés, par les gouvernements qui ont précédé celui de nos jours. Au reste, les étrangers se trompent souvent en tous pays, mais surtout en Italie, où l'on se livre moins qu'on ne le croit. Ainsi, tous les voyageurs s'extasient à propos de la politesse des Toscans, qui, cependant, cachent sous une apparence correcte une grossièreté de langage, qui se révèle dans l'intimité, et atteint son maximum à Pise et à Livourne, où les jurons et les mots les plus orduriers sont la fioriture habituelle de la conversation populaire. Néanmoins, en dépit de cette obscénité extérieure et des affirmations des étrangers, les mœurs des Toscans sont simples et pures, et je n'hésite pas un instant à ajouter qu'il en est de même de la majorité des provinces italiennes.

Dois-je, pour prouver cela, rappeler la tenue décente des villes d'Italie, le respect qu'on y a pour la famille, ou faut-il que j'invoque la grande réforme récemment introduite pour combattre le vice, c'est-à-dire l'abolition de ce qu'on est convenu d'appeler « la traite des blanches, » ou, si vous le préférez, l'accroissement constant de la popula-

tion, garantie incontestable de la vitalité et, par cela même, de l'intime moralité d'un peuple ?

Tout ceci est bon, sans doute, mais il y a mieux. Tandis que le flot débordant de la littérature immonde menace d'effondrer l'orgueilleux édifice de nos sociétés civilisées, les Italiens gardent leur culte pour ces bons vieux auteurs dont les noms font sourire de pitié les sceptiques de notre époque, c'est-à-dire pour les Manzoni, les Maxime d'Azeglio, les Guerrazzi, etc., et, ce qu'il y a de plus concluant, ils obligent les jeunes de suivre leurs devanciers. Aussi, pouvons-nous, de ce fait, assister à un étrange spectacle. Le livre qui de nos jours fait époque, en Italie, qui occupe la plus belle place aux étalages des libraires, sur la table de la famille, chez le riche comme chez le pauvre, ce n'est pas le récit d'un scandale mondain ou d'un drame passionnel ; mille fois non ! C'est un modeste ouvrage dédié aux petits enfants ; c'est *Cuore* de Edmondo de Amicis.

INFORMATIONS

STATUTS

Adoptés par la Société dans sa séance du 24 mars 1893

Art. 1er. — La Société de Géographie de Genève, fondée le 24 mars 1858, a pour but l'étude, le progrès et la diffusion de la science géographique dans toutes ses branches. Elle entretient des relations avec les diverses sociétés de géographie et d'autres sociétés savantes. Elle fait partie de l'*Association des Sociétés suisses de Géographie.*

Art. 2. — Le siège social est à Genève. La Société est inscrite au Registre du Commerce et jouit de la personnalité civile conformément à l'article 716 du Code fédéral des Obligations.

Art. 3. — Les membres sont élus par la Société, sur la présentation du bureau, au scrutin secret et à la majorité absolue des membres présents : soit comme *membres effectifs;* soit comme *membres correspondants*, proposés par le bureau en considération de leurs travaux, de leurs voyages ou de leurs publications envoyées

à la Société; soit comme *membres honoraires*. Ces derniers, dont le nombre est limité à trente, sont choisis parmi les personnes qui se sont distinguées par d'importants travaux, ou qui ont rendu de grands services à la Société. Les dames peuvent faire partie de la Société.

Art. 4. — La Société se réunit deux fois par mois pendant la saison d'hiver. Les membres sont convoqués par cartes personnelles. Ils ont le droit d'introduire aux séances des personnes étrangères à la Société en en prévenant le président. Dans la première séance de la saison, la Société entend le compte rendu administratif et financier du bureau, ainsi que le rapport des vérificateurs des comptes pour l'exercice écoulé. Elle nomme, au scrutin secret et à la majorité absolue des membres présents, pour le nouvel exercice, son président, son vice-président, son secrétaire général, les autres membres de son bureau au nombre de quatre au moins, et deux vérificateurs des comptes. Les membres effectifs sont seuls éligibles à ces diverses fonctions; ils sont rééligibles. Toutes les décisions sont valablement prises à la majorité absolue des membres présents à la séance.

Art. 5. — Le bureau est chargé de tout ce qui concerne l'administration de la Société; il en répartit entre ses membres les différentes branches. Il gère les fonds sociaux et représente la Société vis-à-vis des tiers. Il peut notamment ester en jugement, transiger, compromettre, accepter tous dons et legs, donner toutes quittances et décharges, passer et signer tous actes au nom de la Société, etc. Pour les actes à passer et les signatures à donner le bureau est valablement représenté par le président ou par un autre de ses membres spécialement délégué à cet effet.

Art. 6. — Le bureau pourvoit aux dépenses de la Société au moyen : 1° D'une contribution annuelle de vingt francs ou d'une contribution unique de deux cents francs payée par les membres effectifs. La contribution annuelle est réduite à quinze francs pour les dames et à dix francs pour : *a*) les Suisses non résidant dans le canton de Genève; *b*) les personnes vouées à l'enseignement primaire et secondaire; *c*) les jeunes gens au-dessous de vingt-cinq ans. 2° Du produit de la vente de ses publications, du droit d'entrée aux cours ou aux séances publiques qu'elle organise, et d'autres recettes éventuelles. 3° Des libéralités, dons ou legs de ses membres et de ses amis.

Art. 7. — Les sociétaires peuvent se retirer en tout temps en donnant leur démission, par écrit, au président. Les membres qui n'auraient pas acquitté leur contribution dans le courant de

l'année pourront, après avertissement, être considérés comme démissionnaires.

Art. 8. — Les sociétaires ne sont tenus à aucune responsabilité personnelle quant aux engagements de la Société, lesquels sont uniquement garantis par ses biens.

Art. 9. — En dérogation à la dernière disposition de l'article 4 des présents statuts, la dissolution de la Société ne peut être prononcée qu'à la majorité absolue de ses membres effectifs. En cas de dissolution, l'actif ne sera pas partagé entre les sociétaires; il sera remis au Conseil d'État de la République et Canton de Genève, pour servir à un but analogue à celui de la Société dissoute.

EXTRAIT

des Registres du Conseil d'État

du 18 avril 1893.

Le Conseil d'État,

Vu la requête de MM. P. Chaix et Arthur de Claparède, président et vice-président de la Société de Géographie de Genève, sollicitant l'exemption des droits de succession sur les legs et donations qui pourraient être faits à la dite Société;

Vu la loi du 7 mai 1890;

Considérant que la Société ci-dessus désignée poursuit un but d'utilité publique et qu'elle est régulièrement inscrite au registre du Commerce;

Sur la proposition du Département des finances et des contributions,

Arrête :

D'exempter la Société de Géographie de Genève des droits de succession sur les legs et donations qui lui seront faits.

Cette autorisation sera toujours révocable.

Certifié conforme :

Le Conseiller d'État délégué,

Gustave Ador.

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaire des localités de la Suisse, publié par le Bureau fédéral de Statistique. Zurich, Orell Füssli. 1893.

Il se composera de 10 livraisons à 70 cent. chacune; la première partie contiendra, canton par canton et district par district, le tableau alphabétique de toutes les communes avec indication du nombre des habitants, des habitations, des ménages, de la religion et de la hauteur mesurée au-dessus de la mer; la seconde partie servira d'index alphabétique général, avec chiffres de renvoi à la première partie.

La première livraison parue donne le dictionnaire des communes zurichoises, réparties entre 12 districts (Bezirke) commençant par celui d'Affoltern et finissant par celui de Zurich. Les principaux centres de population sont Horgen avec 3816 habitants, Uster avec 4788, Winterthur avec 15 807. Zurich, la capitale, compte, depuis l'unification des communes suburbaines d'Enge, Wollishofen, Aussersihl, Wiedikon, Oberstrass, Unterstrass, Wipkingen, Fluntern, Hirslanden, Hottingen et Riessbach, une population totale de 94 129 âmes, qui se décompose en 70 970 protestants, 20 571 catholiques et 1221 israélites, ou 90 500 de langue allemande, 1320 de langue française, 1135 de langue italienne et 148 romanches.

Paul Chaix.

Proceedings of the Royal Geographical Society, August 1892. — Exploration récente du cours de la rivière Tana, remontée jusqu'au mont Kénia par le capitaine F.-G. Dundas de la marine royale.

La découverte d'une montagne couverte de neiges éternelles presque en vue de la côte orientale de l'Afrique, due au missionnaire allemand Rebmann, en 1849, causa dans le monde géographique un étonnement qui alla jusqu'à une incrédulité puérile chez Sir Roderic Murchison,

qui tenait alors dans la Société de géographie de Londres le sceptre de la science et nia longtemps l'existence du Kilima-Ndjaro. Cette découverte n'en fut pas moins suivie, le 3 décembre 1849, de celle d'une seconde sommité neigeuse, le Kénia, que le missionnaire Krapf aperçut d'une colline du pays de Kitui et qu'il revit en 1851, des bords de la rivière Tana. Dès lors, la célébrité du Kénia, sans égaler celle du Kilima-Ndjaro, attira dans cette direction nombre d'explorateurs. M. Joseph Thomson fut le second Européen qui le vit, en octobre 1853, à la distance de 100 kilomètres. La première tentative pour en atteindre le sommet eut lieu en 1887 ; le comte Teleki, accompagné du lieutenant von Höhnel, partit de Ndoro, à 1940 mètres au-dessus de la mer, attaquant la montagne par sa pente occidentale, où elle présentait l'apparence d'une pyramide tronquée couronnée par deux pinacles rocheux indiquant les ruines d'un cratère effondré. Jusqu'à la hauteur de 2600 mètres, la pente était couverte d'épaisses forêts, auxquelles succéda une zone de 600 mètres de bambous, puis des mousses au milieu desquelles croît un arbre singulier, le *Senecio Johnstoni,* et enfin, à 4680 mètres, les neiges éternelles, où s'arrêta l'ascension des deux voyageurs, 900 mètres au-dessous de la cime apparente du sommet. Le Kénia a été dès lors vu par MM. Pigott, Peters, Jackson, Gedge, le capitaine Lugard, etc. Le lieutenant de Höhnel est actuellement sur le point de partir pour la même région, en compagnie de M. Astor Chanler.

L'expédition du capitaine Dundas se formait d'une caravane de 83 porteurs et soldats et du vapeur à hélice *Kenia,* monté par un équipage de 18 Arabes. Après un examen de l'embouchure du fleuve Tana, la remonte commença le 6 avril 1891. La navigation est rendue difficile par la fréquence et la brièveté des courbes, conséquence habituelle de la faible pente du fleuve. Plus tard, la grande abondance des pluies, en élevant le niveau de l'eau de dix pieds en deux jours, accrut ces difficultés. Les eaux fourmillent d'hippopotames et de crocodiles, et l'air de moustiques. Dès le 20 mai, le Tana, sortant de son lit, mettait les villages riverains sous une nappe d'un mètre d'eau. Néanmoins, en amont de la région côtière, pesti-

lentielle et abandonnée aux palétuviers, le pays est parfaitement cultivé et semé de villages nombreux habités par les Pokomos, peuplade à peau brune, aussi habile à la construction et à la manœuvre des embarcations que laborieuse à la culture des terres. Leurs abondantes récoltes se composent de riz, de mamioc, de maïs, de cannes à sucre, de cucurbitacées, de fèves, de bananes, de pommes de terre, même de tabac, qu'ils mâchent et prisent plutôt qu'ils ne le fument, d'ananas et de tomates. On trouve dans les bois la liane à caoutchouc et le caféier, dont ils ignorent l'usage, et le palmier produisant la noix d'arek. Les ruches y sont en abondance, mais leur miel n'est employé qu'à la fabrication d'un breuvage ennivrant en telle quantité que l'on trouvait quelquefois des villages entiers plongés dans une orgie à laquelle la moindre circonstance sert de prétexte. Ce peuple vit néanmoins dans un état d'oppression dû à la tyrannie des Swahilés et des Somalis à l'est du fleuve, et à celle des Gallas au nord, qui ne diffère qu'en ce que les derniers exigent la lance à la main et les premiers avec des fusils le fruit du travail des timides Pokomos, leurs récoltes, leur bétail, l'ivoire, produit de leur chasse, et quelquefois leurs enfants, destinés à l'esclavage; puis, brochant sur le tout, on voit quelquefois apparaître les bandes dévastatrices des Masaïs qui, en quelques heures, enlèvent récoltes, bétail, enfants, femmes et laissent après eux les cendres des villages et les cadavres de leurs défenseurs.

Le capitaine Dundas assure avoir rencontré partout un accueil de méfiance dû aux mesures violentes qui avaient signalé avant son passage la marche du Dr Peters dans son expédition à la rescousse d'Émin Pacha. La marche au travers de la forêt était saluée de décharges de flèches empoisonnées. Le poison, d'un effet mortel tant qu'il est frais, est extrait des racines d'un arbre nommé *murju*.

Néanmoins les procédés équitables du capitaine Dundas lui gagnèrent la confiance des indigènes, et voyant le volume du fleuve assez réduit pour interdire toute navigation ultérieure et sa rapidité augmentée avec la pente croissante du pays, il résolut d'arrêter son voyage au village de Hameyé, dont les habitants se montrérent particulière-

ment accueillants et honnêtes; on s'y arrêta le temps nécessaire pour y bâtir une station, un dépôt de provisions et y creuser un bassin à flot ou dock qui reçut en sûreté le vapeur *Kenia* jusqu'à la prochaine crue des eaux, tandis que le capitaine Dundas et M. Hobley, géologue, se préparaient à compléter leur exploration en s'avançant, le 17 août, au nord-ouest dans la direction du mont Kénia. Le terrain, devenu montagneux et souvent rocheux, était formé alternativement de roches d'un gneiss rouge et de fertiles pâturages où les indigènes joignaient à la culture des céréales celle du ricin, dont l'huile est exclusivement destinée à oindre leur peau, qui est d'un brun foncé. Le pays offre l'aspect d'un vaste jardin maraîcher semé de nombreux villages. Le cours supérieur du Tana n'est qu'une longue succession de rapides, parmi lesquels se présente une belle chute de la hauteur de 15 mètres. Le pays est sillonné d'innombrables cours d'une eau limpide dont la température glaciale est due au voisinage du géant neigeux. Le paysage est admirablement beau, bien que M. Dundas se trouve obligé de réduire au rang de collines insignifiantes de gneiss le mont *Empereur Guillaume II* et le *Pic de Hohenzollern* dont la carte du Dr Peters fait des cimes formidables.

Laissant cinquante de ses hommes campés à Kikuyu, au pied de la montagne, le capitaine Dundas commença, le 28 septembre, l'ascension du Kénia, d'abord au travers d'épaisses forêts et de mousses humides. Les bambous leur succédèrent. A 2650 mètres on trouva les premiers échantillons de roches volcaniques; mais on fut arrêté par la nature impraticable des pentes abruptes et il fallut se résigner au retour après avoir contemplé de loin seulement la majesté des deux pics neigeux qui couronnent le volcan.

M. Dundas signale pour sa beauté le district de Mbé, situé sur la pente sud-est du Kénia, et ses habitants pour leur beauté et leur accueil hospitalier. Ils adorent un dieu, qu'ils nomment *Matou* et placent dans les nuages : religion moins incommode et plus propre que le culte qui donne comme autels à certaines chattes favorites les sophas et les fauteuils d'un salon civilisé.

Revenu à son chantier de Hameyé, où tout était en bon ordre, M. Dundas effectua son retour par la descente du Tana sur le vapeur qui l'avait amené. Paul Chaix.

Scottish Geographical Magazine, October 1892. — Voyage au Petit Thibet, par Mme Bishop.

« Ce pays, dit la courageuse exploratrice au début d'une communication faite par elle à la séance de mai 1892 de la Société de géographie écossaise, a été l'objet de travaux topographiques si exacts que, n'y trouvant plus matière à des explorations, je dois me borner à faire mon possible pour donner un aspect de fraîcheur à ce qui est déjà un sentier battu par un grand nombre. » Il est impossible à ses lecteurs de nier qu'elle n'y ait pleinement réussi. Arrivée à Cachemyre au commencement du printemps de 1889, en remontant les gorges formidables où coule le Ghilum, elle y attendit deux mois qu'une teinte jaunâtre vînt remplacer la fraîche verdure des prairies et, traversant successivement les cols de Zoji La, élevé de 3440 mètres, de Namika La (3950 m.) et de Fotu La (4110 m.), elle échangea les belles forêts de deodoras du Cachemyre contre les plateaux arides et les pentes douces mais sans verdure du Thibet. Le contraste n'est pas moins accentué entre la population cachemyrienne, à teint foncé, aux formes élégantes, et le Tibétain, Darde ou Balti, laid de visage, gauche de maintien, de très petite stature, avec des yeux obliques, un nez aplati et une peau jaune; il a les pommettes saillantes, des paupières épaisses, des oreilles proéminentes et massives, une bouche large, des lèvres épaisses et des cheveux noirs, lisses et aussi rudes que le crin du cheval. Mais le premier, dans sa beauté corporelle, est faux, menteur et soupçonneux, tandis que le Tibétain, dans son extrême laideur, est le type de la bonté, de la fidélité, de la franchise, de la confiance et de l'hospitalité. Il se lave une fois par an et ne change ses vêtements que lorsqu'ils tombent en lambeaux; il atteint cependant un âge très avancé; sa voix est rude et son rire bruyant et cordial.

Quant au paysage, il offre une longue succession de

chaines stériles où les rochers revêtent toutes les nuances du vermillon, du carmin, du cramoisi, de l'orange, avant de s'élever aux neiges éternelles et aux vastes névés que recouvre un ciel d'un bleu intense. Cette admirable fantasmagorie est due à l'extrême sécheresse de l'air et à sa pureté. L'humidité n'y est connue que par une pluie fine qui tombe pendant une heure quatre fois dans l'année. « Comme l'extrême raréfaction de l'air n'offre aucun obstacle au passage de la chaleur et de la lumière des rayons solaires, ils sont beaucoup plus puissants que dans les plaines réputées brûlantes de l'Hindoustan. A Digar, dans le district de Nubra, à une hauteur de 4265 mètres, je notai, aux rayons du soleil, une température de 140° F. (60° C.) et une de 152° F. (66° C.) auprès du col de Lachalang, à une hauteur de plus de 4570 mètres. Cependant le thermomètre tombait chaque nuit à plusieurs degrés au-dessous de zéro, dans ce même mois d'août, avec un vent perçant du nord-est aussi régulier que l'est le vent du sud-ouest pendant les heures du jour. Je trouvai bientôt que ces conditions climatériques se traduisent, pour les conditions ordinaires de la vie, par une irritation dans les voies respiratoires et des gerçures à la peau : mes cheveux détachés, au lieu de tomber sur les épaules, se dressaient sur la tête, le cuir se racornit et se fend, les peignes de corne tombent en morceaux, les aliments se dessèchent ; l'évaporation rend presque impossible la peinture à l'aquarelle, et le thé, fait avec de l'eau qui entre en ébullition dès qu'elle est chauffée à la température de 187° F. (86° C.), n'est qu'une boisson insipide. »

En quittant les petites et tristes mosquées interdites aux chrétiens sur la partie du territoire où le mahométisme a pénétré, on rencontre partout les monuments nombreux et imposants du culte de Bouddha (Shakya Thubba), dont les images colossales sont quelquefois taillées sur les rochers : des réceptacles pour les offrandes, de longues et épaisses murailles (manis) élevées comme actes de dévotion et recouvertes de pierres plates sur lesquelles des prières sont gravées ; des ossuaires de 25 à 30 mètres de hauteur couronnés par un emblème sacré. Le même dieu, Shakya Thubba, est aussi représenté assis,

la main droite sur le genou et la gauche tenant un plat où se déposent les offrandes; ces images de cuivre doré ont des proportions colossales; l'une d'elles, assise sur un trône dont la base a 25 mètres de circonférence, a 11 mètres de hauteur. On rencontre en outre des rangées de 150 moulins à prières à la fois, mis en mouvement par le frottement de la main et contenant répétée de 10 à 1000 fois sur des rouleaux de papier la prière : « *Aum mani padne hum.* » Le plus grand de ces moulins, vu dans la vallée de Nubra et mis en mouvement par un cours d'eau, a 3 mètres de hauteur, 1^{m},20 de diamètre, contient la formule ci-dessus répétée 20 000 fois, et fait partie d'une pagode dorée où les prêtres exigent des dévots une rétribution variant d'un penny à une roupie pour chaque tour de la roue d'où dépend le salut de leur âme. « L'orgueil des pays de Ladak et de Nubra est dans le nombre de leurs couvents ou *gonpos,* qui réunissent tous les éléments du pittoresque, l'étendue, l'irrégularité de bâtiments de forme fantastique, couronnant des rochers isolés, des éperons de montagnes, que l'on aborde par des escaliers aventurés et des ponts suspendus sur des abîmes. Leurs murailles crénelées sont dominées par des temples, des dômes, des flèches éblouissantes d'or dominant le tout comme des efflorescences flamboyantes. Leur position en ferait d'imprenables forteresses, n'était le manque d'eau général. De cette enceinte, habituellement peinte en blanc, en jaune et bariolée de rouge et de bleu, s'élèvent des tridents, des moulins à prières, des queues de yaks, d'innombrables drapeaux élevés sur des perches et balancés par la brise, tandis que le bruit incessant des cymbales, des cloches, des gongs, des grands tambours alternant avec l'éclat des grandes trompettes d'argent de 2 mètres de longueur, attestent la dévotion des centaines de lamas qui les habitent. »

Après une marche de 25 jours, Mme Bishop campa, à Spitak, au pied d'un roc isolé et fortifié couronné par un des plus frappants de ces monastères, qui n'est pas à plus de 8 kilomètres de Leh et possède une des incarnations vivantes de Bouddha, prêtre qui voyage dans le pays et devant lequel les fidèles se prosternent dévotement.

Leh, la ville capitale de la province de Ladak, se distingue à peine du chaos de montagnes nues, déchirées en sommités et en crêtes aiguës de couleur rose et vermillon, éblouissantes aux rayons du soleil matinal comme si elles étaient éclairées au magnésium. Le pente même de 300 mètres de hauteur qui la sépare de la rive droite de l'Indus est formée d'un gravier rouge et éblouissant que l'on traverse par de longues avenues d'autels et d'ossuaires. Après quelques bouquets de saules et de peupliers un petit portail donne entrée dans la ville, en traversant un quartier habité par de pauvres lépreux. « J'y fus reçue, dit Mme Bishop, par le lieutenant du gouverneur et par des spahis en costume éclatant, qui, la lance à la main, m'ouvrirent un passage jusqu'à la demeure du Résident britannique. Il est, pendant quatre mois de l'année, le seul Européen, avec deux missionnaires moraves dont la présence est bénie des habitants. » Les habitations principales de la ville, constructions à toits plats irrégulières, très élevées, ornées de balcons, sont groupées autour du grand marché où s'élève le palais des anciens rois du Ladak, dont les murs massifs portent de sept à dix étages, d'innombrables galeries et balcons en bois sculpté sur une façade de 80 mètres de longueur. Le roc qui le porte est enfin couronné par les bâtiments fantastiques d'un monastère. — Leh possède un hôpital fondé par les Moraves. Elle devient, pendant le mois d'août, le centre d'un commerce important où affluent les marchands de toute l'Asie. Elle est dominée, à quelques kilomètres au nord, par la chaîne éclatante du Kaïlas, dont Mme Bishop franchit les névés et les glaciers, par des cols de 5464 mètres, où bêtes et hommes éprouvèrent les effets de la raréfaction de l'air, qu'ils appellent *ladug* (le poison des cols). Ils conduisent au nord à la vallée de Nubra, où prennent naissance le Sha-Yok et le Nubra, sources septentrionales de l'Indus. Les vallées y sont plus basses et plus fertiles que dans le Ladak et les montagnes plus escarpées ; la terre bien cultivée, plus fertile, couverte de vergers, semée de villages nombreux ; les monastères plus nombreux et plus riches ; les habitants laborieux et accueillants ; et les rivières très dangereuses à franchir. Mme B. y

mesura un abricotier de $2^m.90$ de circonférence à la hauteur de 6 pieds de terre. Elle regagna les bords de l'Indus après bien des mois de courageuses pérégrinations.

Paul Chaix.

Geographical Journal, February 1893. — Le lac Bangouéolo et les régions inexplorées de l'Afrique centrale anglaise, par Joseph Thomson.

M. Joseph Thomson, déjà connu par cinq voyages accomplis dans l'intérieur de l'Afrique australe, où il a parcouru 27 000 kilomètres de route, fut invité, en 1890, à les compléter par l'exploration de la région encore inconnue comprise entre le lac Nyassa et le lac Bangouéolo, où Livingstone avait succombé aux fatigues de son dernier voyage et où M. Giraud avait échoué à une date plus récente. — Il s'adjoignit, à Kimberley, M. James Grant, disposé à le suivre dans une carrière où s'était illustré son père, le colonel Grant, compagnon de Speke. Partis du Cap le 1er juin 1890, ils arrivèrent le 15 à Kilimane, où l'hostilité de la nation portugaise se manifesta par mille tracasseries officielles. Malgré ces obstacles, ayant enrôlé 55 porteurs Makuas, les voyageurs traversèrent le delta pestilentiel qui s'étend et s'affermit devant les bouches du Zambèse, et arrivés au grand fleuve, eurent la joie d'y trouver un bateau à vapeur, le *James Stevenson*, et de s'y embarquer, le 3 juillet. Ils remontèrent le Ruo, tributaire du Chiré, qui forme la limite entre le territoire où végète l'administration portugaise, à l'est, et les colonies naissantes de l'Angleterre, à l'ouest. Le *James Stevenson*, après avoir débarqué M. Thomson, fut saisi par les Portugais et ses officiers furent envoyés prisonniers à Kilimane. Le lendemain, M. Thomson, descendant le Ruo en bateau sur la rive occidentale, reconnue comme anglaise, servit de cible à des décharges répétées d'artillerie et de mousqueterie dirigées contre lui par une troupe d'à peu près 2000 indigènes armés de fusils et commandés par un lieutenant portugais nommé Coutinho. Quelques jours après, le voyageur et ses serviteurs trouvaient une consolation à cette infraction au droit des gens en s'entendant saluer d'un

affectueux *good morning* dans le district montagneux situé à l'est du Chiré et dont la possession est acquise à l'Angleterre. Là tout était paix et contentement, bienfaits dus à la présence des missionnaires écossais établis à Blantyre. Par leur influence morale ils ont arraché une centaine de chefs indigènes à leurs habitudes barbares, et voient chaque année des milliers de guerriers angonis quitter leurs montagnes, changer leurs haches de guerre en pacifiques serpettes et cultiver autour de la mission de Blantyre ces mêmes terres qu'ils inondaient autrefois de sang. M. Thomson s'excuse de ne pouvoir parler qu'au superlatif de ces merveilles pacifiques qui sont particulièrement l'œuvre du Rev. D.-C. Scott. Son voyage d'exploration ne commençait proprement qu'au rivage occidental du lac Nyassa, dont il s'éloignait, le 23 août, après un mois passé à la ville assez importante de Kota-Kota.

La hauteur du lac, de 436 mètres au-dessus de la mer, indique sur les mesures antérieures un abaissement qui est en concordance avec la diminution des eaux du Chiré, moins facile à naviguer que par le passé, ainsi qu'on le constate à la remonte des rapides de Murchison, qui en entravent un tronçon de 50 kilomètres de longueur.

Le rivage occidental du Nyassa est, comme on le sait, le bord d'un plateau de 1000 à 1200 mètres de hauteur au-dessus de la mer, en partie formé de roches sédimentaires et métamorphiques relevées et brisées par l'apparition de granites, de gneiss, de syénites et de schistes siliceux et micacés. Les cours d'eau, peu volumineux, y ont une direction occidentale qui les porte vers la région des sources du Zambèse, au travers de plusieurs chaînes plus remarquables par la beauté que par la hauteur. Le paysage y revêt fréquemment un aspect enchanteur, que la plume de M. Thomson dépeint avec charme. Les forêts n'y existent qu'à de longs intervalles et y forment des solitudes dépourvues d'habitants et de vivres ; mais les terres, partout fertiles, pourraient nourrir d'innombrables troupeaux. Les tribus indigènes y sont décimées par des guerres qui leur font chercher asile dans les sites rocheux les moins accessibles. La dépopulation est due surtout aux dévastations exercées, malgré les traités, par des chas-

seurs d'esclaves, qui sont surtout des métis de Portugais.

Cette cause provoquant l'hostilité des indigènes força M. Thomson, parvenu à six degrés à l'ouest du lac Nyassa, de s'arrêter et de ramener vers les missions anglaises sa petite armée bien réduite par la famine et la petite vérole, après avoir accompli une marche de 2000 kilomètres sur une surface jusque-là inexplorée de 5000 lieues carrées.

Paul CHAIX.

Scottish Geographical Magazine, April 1893. — Travaux d'irrigation et d'agriculture en Égypte, par le colonel Justin-C. Ross, du corps du génie anglais.

Les touristes qui ont visité l'Égypte d'une manière superficielle et y ont été les témoins des phases de l'inondation à laquelle ce pays doit son existence se doutent bien peu des conditions auxquelles elle est soumise pour être efficace. Dès l'année 1846 nous vîmes, à la pointe méridionale du delta, la marche des travaux immenses entrepris, sous le règne de Mohammed-Ali, et sous la direction de l'ingénieur français Mongel, pour donner à cette partie de l'Égypte les bienfaits de cultures estivales, au moyen d'un barrage fameux, mais resté complètement inefficace par des vices de construction et par suite de la paralysie qui frappa l'éminent ingénieur. Les sommes immenses consacrées à cette œuvre importante auraient été perdues si, après quarante années de décadence, les travaux du barrage n'avaient été repris par le génie anglais, perfectionnés et enfin terminés, sans appeler sur cet utile résultat le son des trompettes de la renommée.

Vers 1865, le génie égyptien avait exécuté dans la Moyenne Égypte un canal nommé Ibrahimieh, parallèle à la rive gauche du Nil et destiné également à perfectionner l'irrigation estivale.

Les Anglais, en occupant militairement ce pays si peu capable de s'administrer lui-même, y ont trouvé l'irrigation, cette branche la plus importante de l'administration publique, dans un état d'abandon et de décadence qui menaçait, contre toute attente, de le vouer à la stérilité, parce que les eaux d'arrosage estival saturent le terrain

de sel si l'on n'y remédie par des lavages périodiques à grande eau et que ces lavages avaient été rendus impraticables par l'ignorance de l'administration égyptienne. Les ingénieurs anglais, formés aux Indes, ont appliqué leur science à sauver l'Égypte de sa perte imminente. Le colonel Justin-C. Ross, après vingt ans consacrés à l'irrigation de la région du Gange supérieur, a dirigé ces travaux beaucoup plus compliqués qu'on ne s'en doute, et ses études l'ont conduit à admirer la sagacité des travaux primitifs exécutés sous les premiers Pharaons. Mena ou Ménès, le premier roi connu des dynasties égyptiennes, ne s'attendait pas à recueillir ces tardifs hommages.

Paul Chaix.

Partition of Africa, Partage de l'Afrique, par M. Scott Keltie. 1893.

L'objet de cette belle publication, due à la plume d'un membre éminent de la Société de géographie de Londres, attire depuis quelques années l'attention la plus sérieuse de l'Europe. Les ambitions auxquelles le partage de l'Afrique ouvre la carrière peuvent devenir et sont même déjà un sujet de rivalités et de grandes préoccupations. Chaque nation y porte des aspirations et des notions qui font perdre à plusieurs d'entre elles le souvenir exact des stipulations qui y ont présidé et devraient en rester le code.

Sortir la lumière de dessous le boisseau, faire connaître les éléments de ce problème diplomatique est un service rendu à tous ceux que la vanité nationale n'aveugle pas et qui désirent prononcer en connaissance de cause sur les actes des uns et des autres. Ce régeste des actes, M. Scott Keltie, vice-secrétaire de la Société de géographie de Londres, vient de l'exposer avec une ampleur, une impartialité et une connaissance minutieuse de la question faites pour éclairer complètement le sujet très délicat dont son ouvrage porte le titre.

M. S. Keltie fait précéder la partie diplomatique de ce livre de l'exposé des notions possédées sur l'intérieur de l'Afrique par les peuples de l'antiquité et du moyen âge. Dans des cartes détaillées le lecteur est mis à même

de comparer l'état des notions de chaque époque successive avec la réalité par la superposition ingénieuse de deux tracés simultanés pour lesquels on a adopté deux encres de couleurs différentes. Ces cartes, au nombre de vingt-une, sont aussi remarquables par l'élégance de leur exécution que par leur exactitude.

On comprend que l'historique du partage de l'Afrique forme la partie la plus importante de l'ouvrage de M. Keltie et la plus intéressante pour la plupart des lecteurs. Ils y trouveront l'exposé le plus complet et le plus impartial de tous les pourparlers auxquels ce partage a donné lieu. Antérieurement à ce mouvement, que nous pouvons bien qualifier de course au clocher, *scramble,* l'Angleterre, qui avait glorieusement exécuté, depuis cent ans, la plus grande partie des découvertes en Afrique, se bornait à l'occupation de quelques points de la région méridionale, multipliant les sacrifices pécuniaires et les tractations diplomatiques pour arriver à l'abolition de l'esclavage et laissait au temps et aux progrès pacifiques du commerce le soin de lui ouvrir cet intérieur africain devenu aujourd'hui le point de mire de tant d'ambitions. Une autre nation riche en éléments de colonisation, c'est-à-dire en centaines de milliers d'émigrants laborieux, cherchait en silence à glaner sur les pas de l'Angleterre; l'Allemagne déclarait sienne la ligne étendue des côtes stériles situées au nord du fleuve Orange, après s'être assurée que l'Angleterre n'y prétendait aucun droit, et s'établissait, en 1884, au port d'Angra Pequeña (petit port) en respectant l'établissement anglais de Walfisch, qui lui est préférable. L'auteur ne peut s'empêcher de voir dans cet acte inattendu l'origine des complications indéniables de la situation actuelle, où les intérêts anglais rencontrent une opposition et un amoindrissement qu'ils ne méritent pas, non à cause de la valeur de l'annexion allemande, mais parce qu'elle a déchaîné une foule d'ambitions moins légitimes. Après le premier moment d'humeur, M. Keltie reconnaît que les Allemands n'ont réellement à se reprocher que d'avoir gagné de vitesse (dérobé une marche) l'incurable somnolence de l'administration britannique de *Downing Street,* et il rend justice à l'activité et à la prévoyance avec

lesquelles la colonisation allemande a marqué ses pas sur les côtes de l'Afrique. La politique timide et vacillante des ministres qui se sont succédé au *Foreign Office* est signalée à chaque page comme le trait distinctif de l'administration, qui rejetait chaque année les avances de peuples qui ne demandaient qu'à se donner à l'Angleterre. L'historien de Sir George Grey nous raconte entre autres que, lorsque cet homme éminent, successivement gouverneur de l'Australie méridionale, de la colonie du Cap de Bonne-Espérance et de la Nouvelle-Zélande, arriva aux frontières de la République d'Orange en compagnie du duc d'Édimbourg adolescent, il y fut accueilli par une bannière où étaient inscrits ces mots de bienvenue significative : *Loyal though discarded,* fidèles quoique dédaignés. M. Keltie accuse souvent l'ignorance inconcevable, qui seule pourrait expliquer les manquements des ministres anglais.

Si la possession est légitimée par la conquête, aucune conquête n'offre de titres plus légitimes que la découverte suivie des bienfaits de la pacification, de l'introduction des écoles, des cultures rémunératrices, des voies de communication. Les miracles opérés à Blantyre par la mission écossaise viennent de se répéter au Mashonaland où, en moins de deux années écoulées depuis que le roi Lobengula eut accepté (1890) le protectorat anglais, la ville et le fort Salisbury, bâtis au sud-est du mont Hampden, sont déjà arrivés à posséder, au centre de cultures florissantes, tous les traits qui caractérisent une communauté britannique de vieille date, des édifices publics, des magasins, des journaux, des clubs, des agences commerciales, que l'on chercherait en vain dans le port de Mozambique, où la domination portugaise existe depuis quatre siècles. Dans son empressement à rester en deçà de la limite de ses droits pour ménager la susceptibilité de son vieil allié, l'Angleterre a accepté sur le Shiré et sur le Zambèse, autour de Zumbo, des conditions les plus défavorables à sa politique et à son commerce, sans conserver toutefois la paix à laquelle elle sacrifiait ses intérêts. Se posant en défenseurs patriotes des prétendus droits *historiques* des successeurs de Vasco de Gama, le colonel Paiva de Andrada et le major Serpa Pinto, à la tête de plusieurs mil-

liers de soldats bien armés et autorisés par le gouvernement de Lisbonne, se sont rendus coupables de violences graves, sur des territoires qu'ils savaient hors des stipulations des traités. Elles n'ont d'autre but que de perpétuer au bénéfice de quelques colons, métis portugais, les tristes pratiques de la traite des esclaves. L'Angleterre ne leur a opposé qu'un seul acte de rigueur, qui a provoqué dans la population portugaise une grande indignation. Le major Forbes, apprenant la présence du colonel Paiva de Andrada dans le village de Massi Kessé, situé par 33° de longitude est, sur le territoire d'un chef nommé Mutassá reconnu comme le protégé de l'Angleterre, y a fait, en septembre 1890, une apparition soudaine à la tête d'une simple poignée de soldats anglais et a ramené le colonel Paiva et ses lieutenants prisonniers au fort Salisbury et de là au cap de Bonne-Espérance.

Par un exposé magistral de toutes les conditions naturelles, géographiques, climatériques et commerciales de toutes les parties de l'Afrique, M. Keltie permet à ses lecteurs d'apprécier l'avenir des colonisations européennes ; il réduit à un niveau raisonnable les espérances qu'elles peuvent avoir fait naître chez les nations qui se sont à corps perdu jetées dans la carrière où la France aspire à se faire la grosse part, mais où l'Angleterre, qui les a précédées, et l'Allemagne encore peuvent seules aspirer à une colonisation sérieuse.

Paul Chaix.

Bulletin of the American Geographical Society, December 1892.

Dans le *Globe* de février-mai de l'année dernière nous avons eu l'occasion de parler du départ de l'expédition qui, sous la conduite de l'intrépide ingénieur R.-E. Peary, de la marine des États-Unis, devait traverser le Grœnland et en déterminer les limites septentrionales. Nous avions souhaité bon voyage à ces hardis explorateurs et exprimé le vœu de pouvoir reparler, dans un prochain numéro de la réussite de leur entreprise et de leur heureux retour dans leurs foyers.

C'est avec une grande satisfaction que nous venons donc constater aujourd'hui que la brave petite phalange est, à une exception près, revenue saine et sauve aux États-Unis.

Dans la livraison de décembre 1892 du *Bulletin of the American Geographical Society* nous trouvons un compte rendu fait par M. Peary lui-même de cette hasardeuse exploration. Nous en extrayons avec plaisir les points principaux.

Le *Kite*, sur lequel s'était embarquée l'expédition, quitta Brooklyn le 6 juin 1891 à 5 heures de l'après-midi. Le steamer arriva à Godhavn, Grœnland, le matin du 27, et déjà cinq jours plus tard la petite embarcation rencontrait de la glace, dans laquelle elle resta enfermée jusqu'au 23 juillet. C'est le 11 de ce mois, tandis que l'équipage faisait des efforts désespérés pour dégager le navire, que M. Peary reçut un coup de barre de fer qui lui cassa la jambe droite en deux endroits au-dessus de la cheville, ce qui l'obligea à rester couché plus de quinze jours sur le dos dans sa cabine. Le 25 juillet le vaisseau put se diriger vers la baie de Mc Cornick, au nord du détroit de Murchison, mais la glace s'étendant à perte de vue dans la direction du golfe d'Inglefield, il fut décidé que l'on construirait les quartiers d'hiver sur le rivage près duquel on se trouvait. En peu de jours on eut élevé une petite maison. C'est de là que se firent plusieurs expéditions pour reconnaître les environs ou pour abattre du gibier. Au milieu du mois de novembre on avait déjà pris 31 rennes. Alors commença la longue nuit d'hiver, que l'on passa tant bien que mal dans le quartier de Mc Cornick en construisant des traîneaux, en rendant visite aux Esquimaux du voisinage et en fêtant religieusement ou gaiement Noël et la nouvelle année. Vers la mi-février le soleil reparut et retrouva la petite troupe prête à continuer vaillamment l'expédition enrayée par la longue nuit polaire. On peut dire que ce fut le 15 mai que, après quelques voyages préliminaires, la vraie exploration de l'intérieur commença. M. Peary se dirigea vers le nord-est. Le 24 mai il était à 130 milles de la baie de Mc Cornick, à une élévation de 4000 pieds, en vue du fiord de Petermann et du grand glacier qui s'y termine. Montant toujours,

les explorateurs arrivèrent, le 5 juin, à une hauteur de 5700 pieds et de là commencèrent à descendre du côté des dépressions de Saint-George et de Sherard Osborn; mais le temps étant devenu très brumeux, ils perdirent leur route et ne la retrouvèrent que dix jours plus tard. Ce contre-temps ne découragea pas M. Peary. Il continua son voyage d'exploration. Le 1er juillet il aperçut la mer du côté du nord-est. Il prit alors immédiatement cette direction, et après une marche pénible et dangereuse de 25 milles à travers des rochers à pic, il arriva enfin au sommet d'une falaise haute de 3800 pieds, au bord d'une grande baie. Peary et ses fidèles compagnons oublièrent alors toutes leurs fatigues. A droite, au delà d'un immense glacier, s'élevaient d'autres falaises verticales de 4000 pieds de hauteur au moins; au nord et au nord-est s'étendait une rive brunâtre, presque sans neige et sans glace. A gauche se trouvait la dépression du fiord qui leur avait barré le passage. A leurs pieds la baie était couverte de glace, mais dans le lointain, au centre de la surface unie, M. Peary distingua des nuages qu'il attribua à la formation de mares d'eau et à la dislocation de la glace. Il appela la baie, en l'honneur du jour où il l'avait découverte, « Independence Bay. » Le grand glacier de gauche il le nomma « Academy Glacier » et la falaise gigantesque sur laquelle il se trouvait « Navy Cliff. »

Puis commença le retour. Le matin du 6 août les braves explorateurs étaient en vue de la baie de Mc Cornick. C'est un jour ou deux après leur heureuse arrivée au quartier général que M. Verhœff, minéralogiste et météorologiste, disparut. Pendant sept jours et sept nuits tout l'équipage et neuf Esquimaux le cherchèrent, mais en vain. Il est probable que M. Verhœff a péri dans une des nombreuses crevasses des environs. C'est le seul membre de l'expédition qui ne revit pas le pays natal.

Et maintenant voici, d'après M. Peary lui-même, les principaux résultats géographiques de ce voyage d'exploration :

1° Connaissance plus complète du golfe d'Inglefield et surtout d'une montagne de 5500 à 6000 pieds au nord-ouest de ce golfe et que M. Peary a nommée, en l'hon-

neur du président de la Société de géographie. « Mont Daly. »

2° Constatation que le Grœnland est une île.

3° Existence de terres détachées sans glace au nord.

4° Convergence des côtes du Grœnland au delà du 78me parallèle.

5° Détermination du relief d'une grande partie de la surface de l'île. couverte de glace.

6° Découverte d'un grand nombre de glaciers de première importance.

E. Gœgg.

Dr A. *Petermann's Mitteilungen.* 1893, III. Eine Forschungsreise in Patagonien, von Dr Joseph v. Siemiradzki, Privatdozenten an der K. K. Universität in Lemberg.

M. le Dr Fr. Mâchon a fait devant la Société de géographie de Genève, les 13 et 14 janvier dernier, deux intéressantes communications sur son voyage d'exploration dans le nord de la Patagonie, accompli au printemps de l'année dernière. M. Mâchon, qui était accompagné d'un autre de nos compatriotes, M. J. Roth, arriva jusqu'au Rio Chubut; là les deux explorateurs suisses rebroussèrent chemin et ils rentrèrent à Buenos-Aires le 21 juillet 1892.

Dans la 3me livraison des *Mitteilungen* de cette année. ceux qui désirent avoir de plus amples renseignements sur ce pays encore si peu connu, et presque fabuleux, appelé la Patagonie, trouveront le complément, pour ainsi dire, de l'expédition du docteur neuchâtelois.

Il s'agit du voyage d'exploration du Dr Joseph v. Siemiradzki, privat-docent à l'Université de Lemberg, raconté d'une manière magistrale par le jeune professeur lui-même, et accompagné de trois cartes excellentes des territoires parcourus. M. de Siemiradzki partit de Buenos-Aires le 10 novembre 1891 en compagnie de deux amis et se rendit d'abord à Bahia Blanca, de là il prit le nouveau chemin de fer jusqu'à General Acha; puis il traversa la Sierra Lihue Calel et le Choique-Mahuida pour arriver à Choele-Choel et à Roca. Il explora pendant trois mois tout

le territoire du Limay jusqu'au lac Nahuel Huapi. Vers la fin d'avril 1892 il revenait par le défilé de Lonquimay, par Victoria et par Mendoza, à Buenos-Aires.

Dans le récit circonstancié que le professeur de Lemberg fait de ce voyage, la personnalité de l'explorateur s'efface complètement derrière les observations scientifiques qu'il désire avant tout présenter au lecteur.

Nous ne pouvons résumer tous les détails de géologie, d'ethnographie, de zoologie et de botanique dans lesquels il est entré. On nous permettra de signaler seulement en quelques mots son étude approfondie des pampas, des vallées d'érosion et de la Sierra Lihue Calel.

Comme Darwin, M. de Siemiradzki divise les pampas en pampa inférieure, s'élevant de 40 à 80 mètres au-dessus du niveau de la mer, et en pampa centrale, haute de 200 à 1000 mètres. La végétation des pampas inférieures est maintenant très uniforme : l'élevage des bestiaux a détruit la flore exubérante d'autrefois, qui a été remplacée par de la mauvaise herbe parmi laquelle on remarque une espèce de trèfle violet et un chardon multicolore de hauteur d'homme. Les arbres ne se trouvent que près des cours d'eau ou près des lagunes. On ne voit des êtres humains que dans le voisinage des villes ; mais on rencontre des troupeaux innombrables de chevaux, de moutons, de bêtes à cornes et d'autruches (*Rhea americana*).

La pampa supérieure ou centrale est aride, déserte, avec un sol sablonneux, ou couverte de maigres graminées. Il n'y a pas une goutte d'eau. On trouve des sources ou des lacs salés minuscules seulement dans les petites vallées d'érosion taillées, pour ainsi dire, dans le haut plateau, d'une largeur de 2 à 7 kilomètres, d'une profondeur de 170 mètres et se dirigeant du S.-O. au N.-E. La flore et la faune de ces vallées diffèrent complètement de celles des pampas. Près des lagunes s'entassent et s'entrelacent des gyneriums, des berbéris et des *prosopis* blanches qui atteignent jusqu'à 10 mètres de hauteur. Le long de ces vallées, qui sont les seuls endroits habitables de la pampa centrale, s'étendent plusieurs chaînes de dunes. Comme ces monticules se trouvent en

général au nord des vallées. M. de Siemiradzki en conclut que les arbres et les dunes doivent leur origine aux vents du sud-ouest, qui, d'une part, apportent en hiver l'humidité des Cordillères, et, de l'autre, refoulent les masses de sable dans une direction septentrionale.

La faune est également tout à fait différente de celle de la pampa supérieure. Jamais on n'y rencontre le guanaco et le cervus campestris, si fréquents dans les plaines arides situées au-dessus. Par contre, les vallées fourmillent d'oiseaux et d'insectes de toute espèce.

Dans le voisinage de la montagne du Lihue Calel, le thermomètre descendit la nuit d'une manière vertigineuse. Le 10 décembre au matin les explorateurs allemands constatèrent que la température était au-dessous de zéro, tandis qu'au milieu de la journée elle s'élevait à 49° C.

Le Lihue a 2 $^{1}/_{2}$ milles géographiques de long et un demi-mille de large; il s'étend de l'ouest à l'est et ressemble, vu de loin, à un mur de rochers, abrupt et nu. En approchant, on s'aperçoit, néanmoins, que la montagne se divise en cinq parties, séparées l'une de l'autre par des vallées. Le Lihue Calel est formé d'un granit porphyrique rouge. Les vallées sont à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que les sommets de la montagne sont, suivant M. de Siemiradzki, plus hauts que ne les a indiqués Zeballos. Selon lui, leur élévation moyenne est de 600 mètres et le sommet principal à l'ouest de la vallée de Namun-Cura doit avoir 490 mètres de hauteur.

Les vallées du Lihue Calel sont riches en cours d'eau et couvertes d'herbe opulente et de mimeuses. Ici encore, nous retrouvons le guanaco, qui semble avoir adopté les mœurs du chamois, car il ne descend jamais des hauteurs pour rendre visite à ses semblables de la plaine.

Il pleut aussi rarement dans le Lihue Calel que dans la pampa. Un des gauchos établis sur la route par laquelle passa la petite caravane européenne prétendit qu'il n'était pas tombé une goutte de pluie dans ces parages depuis deux ans. Quelques jours après cette conversation, nos voyageurs assistaient, malheureusement, malgré eux à un orage terrible qui, pendant huit heures, sembla prendre d'assaut la petite montagne, tandis qu'à une distance de

deux milles de là le terrain sablonneux restait complètement sec. La tempête une fois passée, on pouvait voir des fontaines vives couler le long des flancs granitiques de la chaîne qui avait été le centre du cyclone. Ces sources jaillissantes allaient désaltérer les guanacos, qui depuis deux ans n'avaient eu pour breuvage que les gouttes d'eau que la rosée du matin laissait dans les creux des rochers. Constatons en terminant que M. de Siemiradzki affirme que Zeballos s'est trompé en donnant à Lihue Calel la traduction poétique de « corps vivant, » mais que, au contraire, ces deux mots désigneraient dans la langue du pays une partie du corps humain, dont le nom est très prosaïque et même peu parlementaire.

E. Gœgg.

Nomina geographica, Sprach- und Sacherklærung von 42 000 geographischen Namen aller Erdræume, von Dr J.-J. Egli. — 2me édition, 1892.

Il y a plus de six mois que l'on m'a apporté la dernière livraison de cet ouvrage remarquable, mais mille choses sont venues m'empêcher de l'étudier aussi à fond qu'il le mérite.

La première édition, de 1872, comprenait 644 pages de dictionnaire et 280 pages de ce qu'on pourrait appeler la philosophie de la nomenclature géographique. L'édition actuelle, sans cette dissertation, se compose de 1035 pages grand in-8°, à deux colonnes serrées. C'est qu'au lieu de 17 000 noms, elle en donne 42 000 et que, contre son désir, l'auteur a dû allonger bien des articles. Encore le professeur Egli ne nous donne-t-il qu'une petite partie de ce qu'il pourrait donner, car il borne volontairement ses explications aux noms *importants,* laissant les millions de noms d'intérêt local aux ouvrages des chercheurs locaux.

Nomina geographica n'est nullement un simple dictionnaire de la signification des noms géographiques, c'est le fruit de 33 années de recherches constantes, c'est le suc de plus de 3000 ouvrages divers consultés avec une précision et une persévérance étonnantes. Son auteur a voulu communiquer la marche des recherches méthodiques

d'étymologie faites dans les cinquante dernières années, dissertant ainsi sur beaucoup de noms qui ont fait le sujet de controverses, comme Righi, Færœer, Sjæland, Berlin, etc., etc. ; puis il indique, avec preuves à l'appui, la signification d'un grand nombre de noms de langues étrangères; enfin un grand choix de noms d'origine historique, dont il a été chercher la genèse dans toutes les pièces originales. Dans les différents genres, il n'admet que les noms sur le sens desquels il existe des témoignages absolument irrécusables: une multitude ont été exclus pour le moindre manque de sûreté. Aussi peut-on s'abandonner en toute confiance à M. Egli.

Qu'on lise, pour se rendre compte de la conscience de l'auteur, des articles comme ceux relatifs à Anniviers, Berlin, Elsass, Genève, Luzern, Nyon, Reuss, Yverdon, et des centaines d'autres semblables. On verra aussi que de significations se trouvent révélées dans les articles sur des noms-racines comme Aa, Aigues ou Aix, Aïn, Balm, Beth, Bir, Castellum, Dab, Dun, E, Fayal, Grad, Hall, Kara, Kizil, Lipa, Odenwald, Para, Pod, Rama, Roche, Tus, Val, Za, et mille autres; on y rencontrera à chaque pas des trésors de rapprochements inattendus et de détails intéressants.

Cet ouvrage est d'une lecture difficile, parce qu'il est écrit en un allemand nécessairement compliqué et surtout parce que l'auteur, pour gagner de la place, a été obligé d'adopter des abréviations au nombre d'une centaine; mais on se fait à ces abréviations et l'intérêt de l'ouvrage en rend la lecture captivante malgré sa difficulté. J'ai déjà lu et relu la première édition, et les parties de la seconde que j'ai pu étudier m'ont satisfait encore davantage. Mais il faudrait trop de place pour en rendre compte ici.

Le professeur Egli prétend que c'est le dernier grand ouvrage qu'il lègue à ses collègues géographes. Nous comptons bien que ce ne sera nullement le dernier, car un chercheur ne peut pas s'arrêter, quelque âge qu'il ait. Mais nous ne pouvons nous empêcher de reproduire, comme la meilleure expression du sentiment intime d'un véritable travailleur, le modeste *vade* dont il accompagne son ouvrage : « Je livre à mes confrères, dit-il, ce qui est

« probablement mon dernier ouvrage d'une certaine éten-
« due, avec le profond sentiment de reconnaissance d'un
« homme à qui Dieu a prêté en même temps une longue
« vie et la force nécessaire pour pouvoir contribuer de
« son obole à l'avancement de nos connaissances. »

Nomina geographica est un modèle à suivre dans le travail qui, je l'espère, se fera le plus vite possible dans chaque district de chaque pays pour arriver à connaître le sens des noms de lieux, et ce modèle devrait se trouver dans toute bibliothèque sérieuse, pour être consulté et imité.

Émile Chaix.

Situation de Ho-lin en Tartarie. Manuscrit du Père A. Gaubil, S. J., publié avec une introduction et des notes par Henri Cordier, professeur à l'École des langues orientales vivantes, Paris. (Extrait du Toung-Pao. IV, 1). Leide 1893.

Le Père Antoine Gaubil (en chinois Suen Tchang-tee), de l'ordre des Jésuites, est né à Gaillac, dans le haut Languedoc, le 14 juillet 1689. Il entra au noviciat le 12 septembre 1704 et partit quelques années plus tard pour la Chine, où il mourut, à Péking, le 24 juillet 1759. Le P. Gaubil fut l'un des plus savants missionnaires de l'Extrême-Orient au XVIIIme siècle. Au dire d'Abel Rémusat, c'est celui « qui a pénétré le plus profondément dans la connaissance des antiquités de la Chine et qui a rendu par ses nombreux et importants travaux les plus grands services à la littérature de l'Asie orientale. » Ses ouvrages jouissent encore aujourd'hui d'une légitime autorité.

Le manuscrit inédit que vient de publier, avec une introduction et des notes, notre savant collègue, M. Henri Cordier, emprunte un intérêt spécial aux recherches archéologiques des Russes sur l'emplacement de la célèbre ville de Kara-Korum qui n'est autre que le Ho-lin des Chinois. L'original de ce manuscrit se trouve à la Bibliothèque de l'École Sainte-Geneviève à Paris. C'est un document capital pour l'histoire et la géographie des Mongols au

XIIme siècle. Nous en recommandons l'étude à tous ceux des membres de la Société de géographie qui peu ou prou se piquent de quelque teinture d'orientalisme.

Arthur DE CLAPARÈDE.

OUVRAGES REÇUS

Du 15 janvier au 15 mai 1893.

DONS D'AUTEURS ET AUTRES

Dons du Bureau fédéral de statistique :

Statistique de la Suisse : 88e livraison. Résultats du recensement fédéral du 1er déc. 1888. Vol. II. La population répartie d'après le sexe, l'état civil et l'âge. Berne, 1893; in-4°. — Id. 90e livraison. Mouvement de la population pendant l'année 1891. Berne, 1893; 4°.

Don du Bureau topographique fédéral :

Atlas topographique de la Suisse: livraison XLI.

Dons de la Smithsonian Institution, à Washington :

Annual Report of the board of Regents of the Smithson. Instit. to june 30, 1890. « Report of the U. S. National Museum. » Washington, 1891; in-8°.

J.-W. Powell : Seventh annual Report of the bureau of Ethnology to the secretary of the Smithson. Instit. Washington, 1891; in-8°.

Steph. Return Riggs : A Dakota-english Dictionary. Contributions to North American Ethnology, vol. VII. Washington, 1890; in-4°.

Jam. Const. Pilling : Bibliography of the Athapascan languages. Washington, 1892: in-8°.

Établissement et publication d'une carte de la Terre au 1 : 1.000.000. Propositions du Dr *Albrecht Penck.* Extr.

XIe Bull. Soc. géogr. Berne. — Berne. 1892; in-8°. (Don de l'auteur).

P.-Em. Richter : Literatur der Landes- u. Volkeskunde des Königr. Sachsen. Nachtrag I. Dresden, 1892; in-8°. (Don de la Soc. géogr. de Dresde).

H. Jæger : Kamerun u. Sudan. 1. Theil. Berlin, 1893; in-8° (don de l'éditeur).

Annales de l'Institut agricole du Champ de l'Air, à Lausanne. IV. et V. ann. 1890-91. Lausanne, 1892; in-8° (don de la direction).

Georges Barral : La connaissance de la mer. Paris, 1892; in-18° (don de M. Alph. de Candolle, M. E.).

Compte rendu du Ve Congrès international des Sciences géographiques, tenu à Berne du 10 au 14 août 1891. Berne, 1892; in-8° (don de M. Arthur de Claparède, M. E.).

Vivien de St Martin : Nouv. dictionnaire de géographie universelle; livrais. 67-70, (don de l'auteur, M. H.).

Élisée Reclus : Nouvelle géographie universelle; livrais. 995 1007 (don de l'auteur, M. H.).

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Berne. — Journal de Statistique suisse. 29e année, 1893. trim. I, II.

Genève. — Société de Géographie. Le Globe. t. XXXII (5e série, t. IV). Bulletin n° 1, février 1893.

Id. Sections romandes du Club alpin suisse. L'Écho des Alpes, 29e an., 1893, n° 1.

Lausanne. — Société vaudoise des Sciences naturelles. Bulletin : 3e série, vol. XXIX, 1893, n° 110.

Paris. — Société de Géographie. Compte rendu : 1893, nos 2-7.

Id. Société de géographie commerciale. Bulletin : 1893, n° 1.

Id. Société d'Anthropologie. Mémoires : 4e fasc., 1892.

Id. Journal asiatique. 1893, n° 1.

Paris. — Revue géographique internationale. 1892, n° 206; 1893, nos 207-209.

Id. Revue diplomatique. 1893, nos 7-19.

Id. Comité de l'Afrique française. Bulletin : 1893, nos 3-5.

Id. Le Tour du Monde. 1893, nos 1676-1688.

Id. Nouvelles géographiques. 1893, nos 3-5.

Bordeaux. — Société de Géographie commerciale. Bulletin : 1893, nos 2-6.

Bourg. — Société de Géographie de l'Ain. Bulletin : 1893, n° 1.

Brest. — Société académique. Section de Géographie. Bulletin : T. XVII, n° 11.

Douai. — Union géographique du Nord de la France. Bulletin : 1892, 3e trim.

Le Havre. — Société de Géographie commerciale. Annuaire : 1893.

Lille. — Société de Géographie. Bulletin : 1893, nos 1-3.

Lorient. — Société bretonne de Géographie. Bulletin : n° 54, 1er trim. 1893.

Lyon. — Société de Géographie. Bulletin : t. XI, livraison 5-6.

Id. Société d'Anthropologie. Bulletin : 1892, n° 1.

Montpellier. Société languedocienne de Géographie. Bulletin : 1892, n° 4.

Nancy. — Société de Géographie de l'Est. Bulletin : 1892, nos 2-4.

Orléans. — Société archéologique et historique de l'Orléanais. Mémoires : t. XXIII, 1892.

Rouen. — Société normande de Géographie, Bulletin : 1892, nos 9-12.

Toulouse. — Société de Géographie. Bulletin : 1892, nos 7-12.

Bruxelles. — Société royale belge de Géographie. Bulletin : 1892, nos 5-6.

Anvers. — Société royale de Géographie. Bulletin : 1892-93, nos 1-3.

Le Caire. — Institut égyptien. Bulletin : 1892, nos 5-7.

Londres. — R. Geographical Society. Geogr. Journal : 1893, nos 3-5.

Id. R. Meteorological Society. Quarterly Journal : n° 85, jan. 1893.

Id. Meteorological Office. Annual Report : 1892.

Manchester. — Geographical Society. Journal : 1892, nos 1-3.

Édimbourg. — R. Scottish geogr. Soc. Magazine : 1893, nos 3-5.

Washington. — Nation. geographic Soc. Magazine : vol. IV, pp. 163-215.

New-York.— American geographical Soc. Bulletin : 1892, n° 4.

San-Francisco. — Geographical Society of the Pacific. Transact. and Proceed. vol. III, 1892.

Id. Geographical Society of California. Bulletin : vol. I, part. 1.

Bâle. — Geographische Nachrichten. 1893, nos 4-9.

Berlin. — Gesellsch. für Erdkunde. Verhandlungen : 1893, nos 2-5. — Zeitschrift : 1892, n° 6.

Id. Himmel und Erde. 1892-93, nos 6-8.

Id. Deutsche Kolonial-Zeitung. 1893, nos 3-5.

Dresde. — Verein für Erdkunde. Jahresbericht XXII.

Gotha. — Mitteil. aus Just. Perthes' geograph. Anstalt. 1893, nos 2-4.

Iéna. — Geogr. Gesellsch. für Thüringen. Mitteilungen : XI, nos 3-4.

Vienne. — K. K. geograph. Gesellsch. Mittheilungen : 1893, nos 1-4.

Id. Anthropologische Gesellsch. Mittheilungen : 1893, n° 1.

Id. Oesterreich. Monatsschrift für den Orient. 1893, nos 2-4.

Rome. — Società geografica italiana. Bollettino : 1893, nos 1-4.

Id. Bollettino del minist. degli Affari esteri. 1893, I-III.

Naples. — Società africana d'Italia. Bollettino : 1893, nos 1-2.

Madrid. — Sociedad geografica. Boletin : 1892, nos 4-6.

Manille. — Observatorio meteorologico. Observaciones : 1891, XI.

Mexico. — Sociedad cientifica *Antonio Alzate*. Memorias y Revista. 1892-93, nos 5-8.

Caracas. — Boletin de la Riqueza publica de los estados unidos de Venezuela. Nos 42-46 (año III, tom. III).

Lima. — Sociedad geografica. Boletin : 1892, no 2.

Buenos-Aires. — Instituto geografico Argentino. Boletin : 1892, nos 7-9.

Lisbonne. — Sociedade de Geographia. Boletin : 1892, nos 3-8.

Rio-de-Janeiro. — Instituto historico e geographico brazileiro. Revista trimensal : tome 54, nos 3-4; tome 55, nos 1-2.

Id. Sociedade de Geographia. Revista : 1892, nos 3-4.

Amsterdam. — Société royale néerlandaise de Géographie. Tijdschrift : 1893, nos 1-2.

St-Pétersbourg. — Société impériale russe de Géographie. Izvestiya (bulletin) : 1893, nos 1-2.

Helsingfors. — Soc. de Géogr. de Finlande. Fennia : 1892, nos 6-7.

Id. Soc. géographiq. finlandaise. Tidskrift : 1892, no 6; 1893, no 1.



LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE GENÈVE

M. H. BOUTHILLIER DE BEAUMONT, *Fondateur de la Société, Président honoraire.*

BUREAU EN 1893.

MM. Paul CHAIX, *Président.*
Arthur DE CLAPARÈDE, *Vice-Président.*
Émile CHAIX, *Secrétaire général.*
Adolphe DE MORSIER, *Rédacteur du* Globe.
Charles BOURRIT, *Trésorier.*
Arthur D'ARCIS, *Conservateur de la Bibliothèque.*
Henri DE SAUSSURE.
Adolphe GAUTIER.
Alfred BERTRAND.
le Dr Édouard DUFRESNE.
Egmond GŒGG.
Ernest STRŒHLIN.

Commission du Globe :

Le PRÉSIDENT, le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL et MM. D'ARCIS et GŒGG.

I. MEMBRES EFFECTIFS

MM.
Ador, (Mme Édouard).
Annevelle, Albert.
Arcis (d'), Arthur.
Audéoud, Francis.

Bartholoni, Fernand.
Bedot, Maurice.

MM.
Bertrand, Alfred.
Besson, Émile.
Bétant, Charles.
Boissier, Agénor.
Bonna, Paul.
Borck, Johanna (Mlle).
Bourrit, Charles.

MM.
Bourrit (Mme Octave).
Bouthillier de Beaumont, Frank.
Bouthillier de Beaumont, Henri.
Bouthillier de Beaumont (Mme H.)
Brémond, Aloïs.
Brocher de la Fléchère (Mme).

Cartier, Louis.
Cellérier, Lucien.
Cellérier, (Mme Charles).
Cellérier, Mathilde (Mlle).
Chaix, Émile.
Chaix, Paul, professeur.
Chaix, Sarah (Mlle).
Choisy, Louis, pasteur.
Claparède, Alexandre.
Claparède (de), Arthur.
Claparède (de) Mme (Arthur).
Claparède, René.
Coulin, Horace.

Dardel, Laure (Mlle).
Delebecque, A.
Dingelstedt, Victor.
Dominicé, Adolphe.
Dominicé, Raoul.
Duchêne, Antoinette (Mlle).
Dufour, Marc, docteur.
Dufresne, Édouard, docteur.
Dunant, Maurice.
Dunant, Pierre, docteur.

Ehni, Jacques, pasteur.
Eynard, Edmond.

Favre, Camille.
Favre, Édouard.
Ferrière, docteur.
Ferrière, L., pasteur.
Filliol, Suzanne (Mlle).
Flournoy, Edmond.
Frossard de Saugy, Edouard.
Frossard de Saugy, Maria (Mme).
Fulpius, Léon.

Galland, Charles.

MM.
Galopin-Binet (Mme).
Galopin, Charles, professeur.
Gautier, Adolphe.
Gautier, Edmond
Gautier, Émilie (Mlle).
Gautier, Lucien, professeur.
Gautier, Raoul, professeur.
Gay-Roche, Henri.
Gœgg, Egmond.
Gosse, Hippolyte, Dr prof.

Hoffmann, A., pasteur.
Hoffmann, Louis-Frédéric.

Lenoir, David.
Lombard, Alexis.
Lombard, Frank.
Lombard, H-Clt., Dr (senior).
Lombard, Henri-Charles, doct. (junior).
Lombard-Trembley (Mme Hri).

Maquelin, Louis.
Martin, Antoine.
Martin, Charles, pasteur.
Martin, Édouard, docteur.
Martin, Ernest, prof.
Martine, Eugène.
Mercier, Fanny (Mlle).
Micheli, Marc.
Mirabaud, Georges.
Morin-Cayla, Théodore.
Morsier (de), Adolphe.
Moynier, Gustave.

Naville, Aloys.
Naville, Émile.

Odier, Émile.
Odier, Ernest.
Odier, James.
Oltramare, Gabriel, docteur.
Oltramare, Paul.

Paccard, Edmond.
Perron, Charles.
Pictet, Alfred.

MM.
Ramu, Édouard.
Rapin, docteur.
Rive (de la), Gaston.
Rive (de la), Théodore.
Rivier, Charles, pasteur.
Rochette, Gustave.
Rochette (Mme G.).
Rochette-de-Fernex, Jules.
Rosier, William.

Saint-Georges (de), c^te William.
Saint-Georges (de), comtesse.
Saussure (de), Henri.
Saussure (de), Léopold.
Saussure (de), Théodore.
Sautter, Louis.
Schazmann, Jacques.

MM.
Spiess, Henriette (Mlle).
Stadnitski (Mme).
Stein, Lewis.
Stoutz (de), Louis.
Strœhlin, Ernest, professeur.
Strœhlin, Henri.
Strœhlin, Paul.
Sulzer, docteur.

Traz (de), Ernest.
Turrettini, François.

Vaucher, Henri.

Wertheimer, grand rabbin.
Welter, Henri.
Wyttenbach (de).

II. MEMBRES HONORAIRES

MM.
Daniel Colladon, professeur, à Genève.
Scherrer-Engler, président de la Société de géographie commerciale de la Suisse orientale, à Saint-Gall.
le Dr Théophile Studer, professeur, ancien président de la Société de géographie de Berne.
le baron de Richthofen, président de la Société de géographie de Berlin.
de Sémenoff, président de la Société impériale de géographie de Russie.
le Dr Nordenskiöld, professeur, à Stockholm.
P.-J. Veth, professeur, président de la Société néerlandaise de géographie.
Julius de Payer, à Francfort s/M.
Charles Maunoir, secrétaire général de la Société de géographie de Paris.
Vivien de Saint-Martin, ancien président de la Société de géographie de Paris.
le baron Reille, à Paris.
Van der Maëlen, à Bruxelles.
le commandeur Cristoforo Negri, à Turin.
sir H. Rawlinson, à Londres.
Ch. Rieu, à Londres.
le Dr Schweinfurth, au Caire.
H.-M. Stanley, à Londres.
Savorgnan de Brazza, au Gabon.

MM.

Van de Velde, à Bruxelles.
Henri Moser, à Schaffhouse.
Édouard Naville, à Genève.
Alexandre Woeïkoff, docteur, à Saint-Pétersbourg.
Emin-Pacha (Dr Edouard Schnitzler), en Afrique.
Guido Cora, professeur, à Turin.
Dr Gobat, président de la Société de géographie de Berne.
Numa Droz, conseiller fédéral, à Berne.
Élisée Reclus, à Sèvres.
le Dr Hamy, membre de l'Institut de France, conservateur du Musée d'Ethnographie, à Paris.
le marquis Giacomo Doria, sénateur, président de la Société italienne de géographie, à Rome.
don Antonio-Maria Fabié, ancien ministre d'outre-mer (colonies) d'Espagne, à Madrid.

III. MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

Aimé Humbert, professeur, à Neuchâtel.
Mülhaupt de Steiger, à Berne.
Amrein, professeur, à St-Gall.
Dr Lenz, professeur, à Vienne.
Mich. Vénukoff, à Paris.
William Huber, à Paris.
Léon de Rosny, à Paris.
André de Bellecombe, à Paris.
H. Hoeylaerts, consul général de Siam, à Bruxelles.
A. Meulemans, à Paris.
Coillard, missionnaire, au Zambèze.
A. de Smidt, general-surveyor, au Cap.
Luciano Cordeiro, secrétaire général de la Société de géographie de Lisbonne.
P. Berthoud, missionnaire, Baie de Delagoa.
Frank Vincent, à New-York.
Albert Roussy, à Jitomir (Volhynie).
F. Ramseyer, missionnaire, à la Côte d'Or.
Moreno, professeur, à la Paz, Bolivie.
le Dr Hotz-Linder, à Bâle.
le prince Roland Bonaparte, à Paris.
le comte de Bizemont, à Paris.
Charles Gauthiot, secrétaire général de la Société de géographie commerciale, à Paris.
Paul Gaffarel, professeur, à Dijon.
A.-J. Mounteney Jephson, à Londres.
le chanoine C.-G. Toni, à Cannobio, Italie.

MM.

Jules Borelli, à Marseille.

Vital Cuinet, secrétaire de l'Administration de la Dette publique ottomane, à Constantinople.

le professeur Ed. Brückner, à Berne.

Jules Maret, à Neuchâtel.

Professeur C. Knapp, à Neuchâtel.

R.-A. Eekhout, à Soekaboemi (Java).

le colonel Coello, président de la Société de géographie de Madrid.

le chevalier Elio Modigliani, à Florence.

Henri Cordier, professeur à l'École des langues orientales vivantes, à Paris.

le commandeur Giacomo Dalla Vedova, secrétaire général de la Société italienne de géographie, à Rome.

le chevalier Stephan Sommier, à Florence.

Mme Zelia Nuttall, à Dresde.

Mme la comtesse Ouvaroff, président de la Société d'Archéologie de Moscou.



MÉMOIRES

MÉMOIRES

LA PROVINCE DE PRUSSE

EN 1891

NOTES ET SOUVENIRS

PAR

M. le professeur Ernest STRŒHLIN

DEUXIÈME PARTIE[1]

Les plaines germaniques possèdent une réputation solidement établie d'aridité et de laideur, surtout auprès des touristes de langue française. Le roi d'Angleterre, Georges II, qui, en sa qualité d'électeur de Hanovre, connaissait de visu les interminables bruyères de Lunebourg, appelait son beau-frère, Frédéric-Guillaume I, non pas l'archi-chancelier, mais l'archi-sablier du Saint-Empire. A Frédéric II, qui ne tarissait pas en récriminations sur la

[1] Voir pour la première partie le *Globe* de Juin 1892. Tome XXXIme.

stérilité de sa province natale de Brandebourg, le prince de Ligne, qu'on ne prenait jamais sans vert, répliquait avec l'à-propos du parfait courtisan: « Sire, il y croit des lauriers », se gardant d'ajouter que, sous son prédécesseur, il y croissait surtout des grenadiers.

Qu'on parcoure la contrée en long ou en large, de Dantzig à Kœnigsberg ou de Thorn à Gumbinnen, la désolante monotonie des horizons trahit l'irrémédiable pauvreté du sol. Le touriste qui part en quête de sites pittoresques ou l'agronome qui désire visiter des régions de riche culture, auraient tort de se rendre dans la province de Prusse. Même dans les werders si renommés de la Basse-Vistule, il ne se rencontre aucun district qui, pour l'exubérante fécondité, puisse soutenir la comparaison avec les gras pâturages de la Lombardie, les polders de la Hollande et des Flandres, le Norfolk-shire ou les comtés de la Basse-Écosse. Pour le philosophe, au contraire, curieux de se rendre compte, par quels moyens ont pu être victorieusement domptées les résistances d'une nature hostile et comment, d'une terre primitivement ingrate, peut être tirée une nourriture plus que suffisante pour l'entretien de chaque jour, l'étude de l'économie rurale dans l'Allemagne du Nord fournira les plus utiles et les plus salutaires renseignements.

Administrativement partagée en une région orientale et en une région occidentale, la province de Prusse se divise encore, dans la même sphère, en quatre gouvernements : ceux de Kœnigsberg et de Gumbinnen, de Dantzig et de Marienwerder, fractionnés

eux-mêmes en soixante-deux cercles[1]. De ces différents cercles, celui de Deutsch-Krone, à l'ouest de la Vistule, sur les confins de la Poméranie et du grand-duché de Posen, mesure la plus grande superficie territoriale, tandis qu'en dehors des cercles de banlieue, celui de Dirschau atteint la plus faible étendue en kilomètres carrés. Les cercles de Tilsit, sur la frontière russe, et de Stuhm, dans les polders de la Vistule, comptent la population la plus dense (84 et 83 hab. par kil.[2]); elle est au contraire très maigrement répartie sur les steppes de Tuchel, de Deutsch-Krone et de Flatow (32 et 30 par kil.[2]).

En dehors des dénominations administratives, il s'en rencontre plusieurs qui gardent leur sens histo-

	Superficie en kil. carrés.	Population.	Nombre d'habit. par kil. carrés.
[1] Gouvernement de Kœnigsberg:			
Cercle de Memel	841	59750	71
» de Labiau	1064	52850	49
» de Wehlau	1062	50047	47
» de Kœnigsberg ville .		161666	
» de Kœnigsberg camp. .	1051	53143	51
» de Fischhausen . . .	1061	51867	48
» de Heiligenbeil . . .	900	45700	50
» de Friedland . . .	1237	44520	36
» de Rastenbourg . .	874	45132	51
» de Eylau	1282	52924	42
» de Gerdauen . . .	853	38230	46
» de Braunsberg . . .	946	52209	55
» de Heilsberg . . .	1083	54000	50
» de Rœssel	852	50167	59
» d'Allenstein	1354	77338	59
» de Holland	874	44520	51
» de Mœhrungen . . .	1265	56835	45
» de Osterode	1551	67490	45
» de Neidenbourg . . .	1633	57379	35
» de Ortelsbourg . . .	1708	67111	38

rique et sont encore employées dans le langage quotidien, quoiqu'elles remontent à l'époque slave primitive et aient politiquement perdu toute valeur. A l'ouest de la Vistule, sur les confins de la Poméranie et du grand-duché de Posen, s'étend une région de steppes et de bruyères, la plus misérable et la plus faiblement peuplée de toute la province, toute criblée de lacs minuscules, parcourue en sens contraires par les eaux lentes et bourbeuses de la Brahe et de la Schwarzwasser, la mélancolique Pomérellie et la Kujawie, plus triste encore, tandis que sur l'autre rive du grand fleuve et le long des bords du Nogat, son bras oriental, se déployent les grasses et fertiles campagnes de la Poméranie. De la Drewenz à la Passarge, ceintes d'une aimable guirlande de lacs, courent les vertes et gracieuses collines de l'Ober ou Hocker (Hügel)land ; entre la Passarge et l'Alle,

	Superficie en kil. carrés.	Population.	Nombre d'habit. par kil. carrés.
Gouvernement de Gumbinnen :			
Cercle de Heidekrug . . .	756	39000	51
» de Niederung . . .	894	55245	62
» de Tilsit	815	69638	84
» de Raguit	1217	54391	45
» de Pillkallen . . .	1060	46397	44
» de Stallupœnen . . .	1703	45727	65
» de Gumbinnen . . .	715	47175	67
» de Insterbourg . . .	1200	71350	59
» de Darkehmen . . .	750	36370	48
» de Angerbourg . . .	921	38500	42
» de Goldap	990	43000	43
» de Oletzko	841	40481	47
» de Lyck	1127	51165	45
» de Lœtzen	895	41185	46
» de Sensbourg . . .	1234	48937	38
» de Johannisbourg . .	1675	46630	28

mais plus au nord, le long des côtes du Frische Haff, se constitua une principauté ecclésiastique, la Warmie ou Ermeland, dont les titulaires, par haine et jalousie contre les grands maîtres de l'Ordre Teutonique, eurent pour politique constante de favoriser l'élément slave et les usurpations de la Pologne; entre l'Alle et la Pregel se déroule le pays de Natangen, riche en pâturages et en bestiaux.

	Superficie en kil. carrés.	Population.	Nombre d'habit. par kil. carrés.
Gouvernement de Dantzig:			
Ville d'Elbing		41576	
Cercle d'Elbing campagne	608	37610	60
» de Marienbourg	811	58572	72
Ville de Dantzig		120338	
» de Dantzig campagne (bas fonds)	478	34024	71
» de Dantzig campagne (hauteurs)	433	39763	92
» de Dirschau	466	36451	88
» de Stargard	1057	49501	46
» de Berent	1237	45947	37
» de Karthaus	1397	59694	42
» de Neustadt	851	41660	48
» de Putzig	581	24060	41
Gouvernement de Marienwerder:			
Cercle de Deutsch Krone	2156	65707	31
» de Flatow	2090	63300	30
» de Graudenz	870	60000	70
» de Konitz	1409	48785	34
» de Kulm	884	57225	64
» de Lœbau	971	53835	55
» de Marienwerder	951	66405	70
» de Rosenberg	1039	49571	47
» de Schlochau	2136	64945	30
» de Schwetz	1669	76229	46
» de Strasbourg	1345	66987	49
» de Stuhm	460	39695	83
» de Thorn	1134	89107	78
» de Tuchel	857	27782	32

Nous avons déjà eu l'occasion, dans la première partie de ce mémoire, à propos de la cueillette de l'ambre, de parler de la presqu'île, artificiellement transformée en île, du Samland, baignée par la Pregel et la Deime, battue par les flots de la Baltique. La Nadrauen se glorifiait de posséder, au plus épais des forêts qui couvraient le delta du Niemen, le plus ancien lieu de culte des Borusses, le redoutable et vénéré sanctuaire de Romowo. En remontant ce fleuve, le plus septentrional de tous ceux qui arrosent l'empire germanique, de Tilsit à Ragnit, puis en se dirigeant au sud, par la vallée de l'Inster, d'Insterbourg à Angerbourg et de Gumbinnen à Goldapp, pour aboutir à la Masovie et à la contrée des lacs, on traversera successivement les districts de Galindien, Schalauen, Sudauen, encore aujourd'hui occupés par des populations d'origine lithuanienne, qui ont conservé leur langue et leurs mœurs, si bien que, jusqu'en 1806, à la chancellerie de Berlin, le gouvernement de Gumbinnen n'était connu que sous le nom de département de Lithuanie.

La province de Prusse rappelle beaucoup, non seulement par sa situation, mais par son aspect et sa configuration physiques, la plaine sarmate, dont elle peut être regardée comme le prodrome. Sur les 63,000 kilomètres carrés de sa superficie, ne peuvent être tenus pour réellement fertiles que ceux appartenant aux deltas du Niemen, de la Pregel et de la Vistule. En revanche, pour apprécier, ne fût-ce qu'approximativement, l'étendue de la région rebelle à toute culture rémunératrice, il suffit d'indiquer, dans la

direction de l'ouest à l'est, les cercles de Schlochau, de Konitz, de Bérent et en général tous ceux qui avoisinent la Poméranie, les hauteurs de Karthaus ainsi que les autres plateaux qui se prolongent à l'occident de la Vistule, les déserts d'Ortelsbourg et de Johannisbourg, les bruyères de Romanin et d'Osterode, les tourbières et les mousses de Kaporn à la pointe du Samland, les dunes qui envahissent les Frische et Kurische Nehrungen. Aussi n'est-il point surprenant que, sur le tableau comparatif de la population dans les différentes provinces du royaume, celle de Prusse n'occupe qu'un des derniers rangs : 54 têtes par kilomètre carré, tandis que celle de Saxe atteint le chiffre de 96, la Silésie et la Hesse celui de 106, la Westphalie de 109, la province du Rhin de 166 habitants sur le même espace [1].

Malgré la médiocre qualité du sol, la très grande majorité de la population est vouée à l'agriculture, puisque sur 1.508,721 individus relevés sur la statistique des métiers, 60 pour 100 s'occupent des travaux des champs et de l'élève du bétail, tandis que 17 °/₀ seulement appartiennent à l'industrie, 6 °/₀ au commerce et que 17 °/₀ exercent des professions libérales, servent dans l'armée, ont embrassé la domesticité.

[1] Sur les quatre gouvernements entre lesquels se divise la province, la population se répartit de la manière suivante :

	Habitants.			kilom.		hab. p. k.
Dantzig . . .	589,715	s[r] une superficie de		7950	soit	74
Kœnigsberg .	1,155,5545	»	»	21107	»	54
Gumbinnen. .	778,391	»	»	15871	»	48
Marienwerder	836,717	»	»	17547	»	47

Quant à la nature des propriétés, la Prusse occidentale offre deux catégories nettement tranchées. La propriété moyenne et même la petite propriété prédominent dans les werders, les polders, les terrains d'alluvion formés par la Vistule et ses nombreux affluents, tandis que, dans la région maigre et sablonneuse située à l'ouest du fleuve, l'emportent les biens seigneuriaux. Dans la Kujawie, pour ne citer qu'un seul exemple, le prince Frédéric-Léopold de Prusse possède les deux domaines de Flatow et de Krojanke qui mesurent le premier 18,947, le deuxième 17,337 hectares dont 11,865 sont occupés par des forêts.

Au contraire, dans les cercles de Thorn et de Kulm, de Stuhm et de Graudenz, d'Elbing et de Marienbourg, la très grande majorité des biens-fonds, (45 $^{0}/_{0}$ d'après les matériaux recueillis par le Dr Demler), oscille entre 70 et 75 hectares, ceux qui dépassent 150 hectares ne formant que 2 $^{0}/_{0}$ du nombre, mais 44 $^{0}/_{0}$ en revanche de la superficie totale. Chaque partie ayant éprouvé les inconvénients de sa propre situation, une réaction commencerait à s'opérer dans l'un comme dans l'autre sens, toujours au dire du même économiste.

Dans toute la Prusse orientale, la répartition des terrains est également très favorable aux paysans et aux petits cultivateurs. L'Ermeland, avec son active et industrieuse population de petits laboureurs, ses fermes hospitalières aux larges toits recouverts de tuiles rouges, ses humides et gras pâturages où séjournent de splendides bestiaux, rappelle quelque peu la physionomie de la Frise néerlandaise. Le morcel-

lement des terres s'est même accru, pendant ces dernières années, dans de si fortes proportions que les riches paysans, pour y obvier dans la mesure du possible, chercheraient à rétablir le droit d'aînesse et légueraient tout leur bien à leur fils aîné, à l'exclusion de ses frères et sœurs. Parmi les grands seigneurs terriens de la province de Prusse, il convient de rappeler les noms, depuis longtemps historiques, des Dohna-Finkenstein et des Kayserling-Rautenbourg, des Lehndorff et des Mirbach, des Doenhoff et des Stolberg, des Schlieckmann et des Minnigerode.

Le plus redoutable adversaire, pour un fructueux aménagement du sol, se rencontre dans le climat[1], sain mais des plus rudes, avec ses trois mois de neige, ses minima de 30 degrés centigrades et davantage encore, ses retours offensifs de gelée qui, jusqu'en juin et en juillet, menacent de griller les maigres plantations d'avoine, de sarrazin, de pommes de terre. Même dans les cas assez rares d'une saison propice, le temps accordé à la végétation demeure forcément des plus courts, puisque les semailles doivent s'effectuer très tôt, tandis que les récoltes ne peuvent se terminer que très tard. La concentration de tous les travaux agricoles sur une aussi brève période réclame le concours d'un grand nombre de bras, condamnés à demeurer inactifs pendant le long hiver qui succède à un rapide et brûlant été. Les frais d'exploitation en

[1] La moyenne de la température annuelle comporte à Dantzig 7°,78; à Kœnigsberg 6°,6. Les variations en sont des plus brusques, puisque la moyenne estivale atteint à Memel 16°,05, tandis qu'elle descend en hiver jusqu'à 3°,44.

sont lourdement accrus, tandis que le prix des denrées et le produit net des terres restent nécessairement bas, à cause du manque de trafic chez une population clair-semée et de la difficulté des communications.

D'après le recensement de 1883, les terres cultivées figurent dans l'ensemble du territoire pour 53,05, les prairies pour 10,02, les pâturages et les steppes pour 13,91, les forêts pour 18,94, les espaces rebelles à toute amélioration pour 4,28. De ces derniers, la majeure partie est représentée par des étangs et des marais répartis sur certains districts avec une surabondance désespérante (Lœtzen 12,8. Johannisbourg 11, Allenstein 5,7). De vastes tourbières, situées soit sur les bords de la Brahe, dans le cercle de Flatow, soit dans celui de Tilsit, à la frontière orientale du royaume, livrent seules un produit rémunérateur.

De même qu'en Sologne et dans le département des Landes, la sylviculture a été judicieusement mise à contribution pour obvier à la pauvreté native du sol. De magnifiques forêts couvrent les espaces naguère occupés par les landes et les bruyères, celles entre autres de Deutschkrone, de Johannisbourg, d'Ortelsbourg, de Sensbourg, d'Osterode, de Napidowa sur le plateau de Neidenbourg, de Rothebude dans la vallée de Goldapp, de Romintin sur la frontière lithuanienne. Le plus modeste spectacle suffit pour charmer des yeux ignorants du pittoresque : un lac, ou, pour dire vrai, un étang, des arbres, quelques rochers, il n'en a pas fallu davantage pour créer, à peu de frais,

des Suisses minuscules dans le pays des Masures ou au milieu des collines de Karthaus. La très grande majorité des essences (79 %) appartient à la famille des conifères ; les troncs des pins sont vendus, à l'étranger, pour la construction maritime ou alimentent, dans la province même, de nombreuses scieries. Quelques chênes, remarquables, sous cette froide température, par leur âge et leur amplitude, se rencontrent dans les bois de Deutschkrone. Le hêtre atteint sa limite septentrionale sur les rives du lac Spirding et dans la forêt de Tenkitten (cercle de Rastenbourg) ; le bouleau rappelle le voisinage de la Pologne ; l'aulne croît de préférence sur les bords du Frische et du Kurische Haff, dans les zones marécageuses, limitrophes des deltas du Niemen et de la Passarge. Dans ces solitudes battues par le vent du nord, lorsque les contours précis des objets se dissolvent dans la brume et que l'imagination, surexcitée par un long trajet, s'abandonne volontiers à des rêveries fantastiques, n'est-il pas facile d'entendre, comme dans la ballade de Gœthe, le galop pressé du cheval et les voix séductrices des Elfes, les viriles exhortations du père et la plainte désespérée de l'enfant ?

La céréale la plus répandue est le seigle, dont les paysans se servent d'ordinaire pour la fabrication de leur pain. Le froment, cultivé sur une large échelle dans le delta de la Vistule et dans les cercles de Graudenz, Kulm, Stuhm, Marienwerder, est destiné de préférence à l'exportation. L'orge et le houblon trouvent leurs débouchés dans de nombreuses brasseries. L'avoine sert à la nourriture des chevaux, très abon-

dants dans les cercles de Gumbinnen et de Marienbourg. La pomme de terre, qui constitue pour la population indigente des campagnes la base presque exclusive de la nourriture, est trop souvent détournée de son emploi pour contribuer à la naissance d'alcools, dont le bas prix suffirait à expliquer les pernicieux effets. Les légumineuses ont acquis une réputation européenne depuis le fameux Erbswurst, la saucisse de pois si heureusement utilisée dans la campagne de 1870. La betterave, appliquée en 1798 à la fabrication du sucre par le Français du Refuge, Charles-François Achard, et qui a fait la fortune du Brandebourg, de la Saxe, de la Silésie, a été introduite avec succès dans les gouvernements de Dantzig[1] et de Marienwerder. Le lin enrichit dans le moyen âge la principauté d'Ermeland, si bien que les rois de Pologne essayèrent à diverses reprises d'en restreindre la culture, par crainte d'une prospérité trop générale chez leurs sujets.

Il peut sembler étrange de parler de fruits sous un climat aussi rude : néanmoins les produits maraîchers et horticoles, les cerises, les pommes et les poires qui croissent dans les vergers d'Elbing, de Dantzig et de Memel, rencontrent des amateurs jusque sur les marchés de la Russie et de la Suède. Trois mille kilogrammes d'ananas auraient même, grâce à la reproduction en serre chaude, été envoyés en une seule année, des bords de la Baltique à ceux du Bosphore, pour la consommation de Constantinople.

[1] Cercles de Dirschau et de Marienbourg.

Le règne minéral est des plus pauvres, puisqu'en dehors de l'ambre, dont nous avons longuement parlé dans la première partie de ce mémoire, il ne livre, et encore dans de faibles proportions, que du fer oxydé, de la houille, de la chaux, de l'argile.

En revanche, à l'agriculture s'unit avantageusement l'élève du bétail.

D'après le dernier recensement décennal de 1883, la province de Prusse possédait 586,157 chevaux, 1,276,778 têtes de gros bétail, 2,763,073 moutons. 920,803 porcs, 71,545 chèvres, 196,158 ruches.

De toutes les provinces de la monarchie, la Prusse est la plus favorisée sous le rapport hippique. Une race excellente, remarquable tout à la fois par sa souplesse et sa ténacité, est élevée sur les bords de la Pregel[1] et de l'Alle[2] ainsi que dans tout le gouvernement de Marienwerder[3]. Le maximum de production est atteint dans le cercle de Marienbourg, (1400 têtes par kilomètre carré). Comparé à celui de France, le cheval prussien, même celui qui est employé au labour, se distingue par sa légèreté: aussi ses maîtres lui font-ils tirer, non pas une charrette, mais un chariot à quatre roues et les attelages avec quatre animaux ne sont-ils point rares dans les provinces de l'Est. Si le manque d'une grosse et forte race de trait, telle qu'on en trouve dans le Perche et le Boulonnais, l'Angleterre et les Flandres, offre de

[1] Cercles de Stallupœnen, Goldapp, Darkehmen, Gumbinnen, Insterbourg.

[2] Cercles de Friedland et de Rastenbourg.

[3] Cercles de Stuhm, Kulm, Marienwerder.

sérieux désavantages pour le travail quotidien, le service de l'armée fournit une compensation immédiate : la plupart des chevaux, lorsqu'ils sont présentés à la remonte, sont déclarés admissibles et l'Allemagne du nord suffit largement à ses besoins.

Gouvernement et particuliers ont rivalisé d'efforts pour l'amélioration de la race. Le haras le plus considérable de la monarchie est situé à Trakehnen, un bourg de 1900 habitants, situé sur les bords de la Rudrup et la ligne de Kœnigsberg à la frontière russe, dans le cercle de Stallupœnen, à 15 kilomètres est de la ville du même nom et à 10 kilomètres sud-ouest de Gumbinnen et comprend un domaine de 4130 hectares. Sans entrer dans une description détaillée du bâtiment principal et de ses annexes, réparties sur douze villages différents, nous nous bornerons à constater que la direction élève dans ses écuries 20 étalons, 350 juments mères, 1300 chevaux ordinaires, qu'elle compte parmi ses privilèges celui de fournir les attelages de la cour et qu'elle a livré en 1890, au commerce, 737 animaux demi ou pur sang, de selle ou de carosse, également estimés sur le marché. Ajoutez-y les exemplaires fournis par les établissements provinciaux de Gudwallen, d'Insterbourg, de Rastenbourg et vous comprendrez que la production annuelle[1] ait été assez considérable pour transformer, en quelques années, le type non seulement de la province, mais de toute la région avoisinante.

[1] 16,000 poulains issus de 450 étalons.

La pensée d'améliorer en Prusse la race chevaline remonterait aux grands-maîtres de l'Ordre Teutonique. Leurs persévérants efforts furent suivis d'une longue période de déclin, amenée par les guerres et les épidémies, mais, en 1742, Frédéric-Guillaume I, toujours désireux d'introduire de nouveaux éléments de prospérité dans ses États, acheta une forte quantité de chevaux arabes et anglais et jeta les bases du haras actuel. Le bon ordre et la stricte économie qui règnent dans toutes les branches de l'administration prussienne, se traduisent par ce détail statistique, qu'en 1890 les dépenses des haras, pour tout le royaume, ne dépassèrent les recettes que pour une somme d'un demi-million de francs.

La race bovine séjourne de préférence dans les gras pâturages et les vallées abondamment arrosées des gouvernements de Gumbinnen, de Kœnigsberg et de Marienwerder[1]. L'État, pour son perfectionnement, n'a point eu à se repentir de s'être fié à l'initiative individuelle : celle-ci, loin de rester inerte, a importé d'Angleterre et de Hollande des exemplaires de choix et est parvenue à améliorer presque partout la race indigène. Un économiste des plus autorisés, Émile de Laveleye, estime en effet que le revenu moyen de chaque animal aurait augmenté d'un tiers en lait, beurre et viande et que l'excellence des produits aurait marché de pair avec l'accroissement des sujets.

[1] Cercles de Stalupœnen (1500 têtes par kilomètre carré), de Gumbinnen, de Stuhm, d'Allenstein, de Rœssel, de Heilsberg, de Friedland, d'Eylau, de Holland, de Mœhrungen.

Par contre la race ovine, dans la province de Prusse comme dans celles de Saxe et en Silésie, aurait diminué, pendant ces dernières années, dans des proportions considérables, à cause de la concurrence faite, jusque sur les marchés locaux, aux laines indigènes, par les produits de l'Australie. L'introduction des mérinos et autres espèces à laine fine avait cependant été poursuivie, depuis Frédéric II, par l'État prussien, avec une persévérance longtemps couronnée de succès. Des animaux pour la boucherie avaient également été importés d'Angleterre. Grâce à l'abondance des informations et à la sagesse des méthodes agronomiques, une véritable transformation s'est opérée dans les bergeries, si bien que les 79 centièmes des moutons appartiennent actuellement à des races ennoblies[1].

Les fermières s'enrichissent par l'élève des abeilles et de la volaille. Je ne parle pas des oies, fraîches ou fumées, ce produit si caractéristique pour la physionomie gastronomique de la Prusse, aussi abondant sur les marchés de Kœnigsberg et de Dantzig que sur ceux de Berlin, de Stettin et de Breslau.

La pêche, très fructueuse, occupe 2850 personnes. L'esturgeon et le saumon séjournent volontiers dans les eaux de la Pregel, du Niemen, de la Vistule; l'anguille et la lamproie abondent dans les lacs de la Masovie; des fabriques de caviar ont été installées à Pillau.

[1] Le progrès est surtout marqué dans les cercles de Stuhm, Graudenz, Kulm, Rosenberg, Gerdauen, Rastenbourg. Friedland, Eylau, Holland, Mœhrungen.

Parmi les animaux sauvages, se rencontrent, dans tous les districts, le blaireau, le lynx, le renard; le loup erre sur les landes de Tuchel; le lièvre, le sanglier, le chevreuil font les délices des chasseurs; le cerf, beaucoup plus rare, atteint sa limite N-E dans les cercles de Neidenbourg et d'Osterode. Sur les bords du Kurische Haff, dans les grands bois d'Ibbenhorst, prolongation des épaisses forêts de la Pologne et de la Lithuanie, s'est conservée une centaine d'élans et d'aurochs, témoins d'un âge à jamais disparu.

Très éprise d'exercices physiques et de sport, la noblesse prussienne réside volontiers dans ses terres et ne se rend à la cour que dans des occasions solennelles, Berlin exerçant sur elle une attraction beaucoup moins vive que Paris sur les Français. Pendant de longues années, la fidélité au domaine qui l'avait vu naître, fut imposée au grand propriétaire par la médiocrité de ses revenus, la première condition, pour tirer de son exploitation rurale toutes les ressources dont elle se montrerait susceptible, étant de la surveiller lui-même et d'y appliquer son intelligence avec ses épargnes.

Lorsque vous parcourez, avec un express lancé à toute vapeur, les tristes plaines qui s'étendent des bords de l'Elbe à la frontière russe, se détache, à des distances irrégulières, sur l'uniformité du paysage, adossée à la lisière d'une forêt ou baignée par une petite rivière, au milieu de riches prairies, l'habitation seigneuriale, construite en briques rouges, dans un style mi-gothique et mi-roman qui, malgré ses bal-

cons et ses tourelles, ne rappelle en rien celui du donjon féodal, nullement dépourvue de confort malgré son apparence archaïque, entourée, comme de ses dépendances légitimes, de l'église, de l'école, de l'infirmerie. Fièrement plantée sur une éminence, du haut de laquelle elle domine des fermes, des scieries, des briqueteries, des distilleries, tout l'ensemble d'une vaste exploitation mi-industrielle et mi-agricole, elle incarne, dans la hautaine solidité de ses constructions, le régime de la grande propriété qui se justifie, en Prusse, par le triomphe d'une volonté éclairée sur les résistances d'une nature rebelle, ainsi que par la constante sollicitude apportée, par le châtelain, au bien-être matériel et spirituel de ses subordonnés. C'est dans un de ces manoirs, situé sur la route de Hambourg à Schwerin, mais soigneusement dissimulé par des fossés et des mouvements de terrain à tout regard indiscret, dans celui de Friderischsruhe, que le prince de Bismarck se console, dans la paix des champs et par de longues promenades à travers la forêt, de l'ingratitude de Guillaume II et des caprices de la fortune.

Les groupes de bâtiments ruraux, correctement aménagés dans leur simplicité et reliés entre eux par des routes et des canaux soigneusement entretenus, attestent la présence, sous leurs toits, d'une race aussi persévérante qu'énergique, mais ressemblent un peu trop, comme l'a spirituellement observé M. de Laveleye, à la tunique d'un officier de landwehr, peu flatteuse pour l'œil en dépit de son irréprochable propreté. Partout s'offrent à nous, sous une forme un peu aus-

tère, les fruits bénis de l'instruction et de la sagesse, les preuves irréfutables qu'une volonté tenace et une science judicieusement appliquée permettent, aux travailleurs agricoles, de retirer, des plus maigres terres, un produit rémunérateur.

Les premiers et les plus constants promoteurs de tout progrès dans ce domaine ont été les souverains eux-mêmes qui, à partir du Grand-Électeur, ont toujours fait marcher de pair les réformes économiques avec le développement de l'armée et se sont inspirés, dans toute leur politique, de la devise que le maréchal Bugeaud aurait voulu réaliser pour la colonisation de l'Algérie : « Ense et aratro. » Tandis que la monarchie française s'aliénait les sympathies nationales par son frivole égoïsme et ruinait les forces vives du pays, pour subvenir aux folles prodigalités de Versailles, les rois de Prusse desséchaient des marais, fondaient des asiles et des colonies agricoles[1], creusaient des canaux, créaient, pour l'amélioration des races ovines et chevalines, des bergeries et des haras.

Après 1813 et les guerres de l'Indépendance, Frédéric-Guillaume III ne craignit pas de s'attaquer aux parties du régime féodal qui avaient survécu aux réformes de Stein et s'opposaient à toute amélioration agricole. L'adoption d'un meilleur assolement était rendue impossible par le droit de vaine pâture, que tout vilain était tenu de respecter et qu'exerçait,

[1] La création de Gumbinnen, de Ragnit, de Stallupœnen est due à Frédéric-Guillaume I; celle d'Ortelsbourg et de Johannisbourg au Grand-Électeur; celle d'Angerbourg et d'Intersbourg au duc Albert-Frédéric.

même sur les chaumes, le troupeau seigneurial. Le maintien des corvées obligeait les paysans à exécuter tous les travaux nécessaires pour mettre en valeur le domaine de leur maître : labourer, semer, récolter, transporter le blé sur leurs chariots et dans leurs propres sacs jusqu'au marché voisin, souvent éloigné de dix ou douze lieues. Ces charges ne furent définitivement abolies qu'en 1833, dans la partie orientale du royaume. Peu importait que leur valeur pécuniaire fût inférieure à la redevance que payait le locataire dans d'autres districts : leur plus grand défaut résidait dans l'abaissement moral de ceux qui y étaient soumis, dans l'extinction, chez eux, de tout esprit d'initiative et de toute sérieuse aspiration vers un sort meilleur.

A mesure que les entraves de l'ancien régime disparurent et que les voies de communication se multiplièrent, s'accomplit dans l'agriculture prussienne la plus heureuse et plus intelligente transformation. Les progrès réalisés se traduisirent par une hausse dans le prix des terres et un accroissement de la population. Jusqu'en 1840, la valeur des immeubles ne s'était guère relevée de la dépréciation, dont l'avaient successivement frappée les guerres de l'Empire et le rachat des servitudes féodales. Les paysans des provinces orientales étaient plongés dans la plus profonde misère, depuis que les grains étaient tombés à un bon marché dérisoire et que le revenu des terres était devenu presque nul. La crise n'avait pas même épargné les grands propriétaires. Le courage revint avec l'ère nouvelle, chacun se remit vaillamment à

l'œuvre et, dès 1860, la valeur des biens-fonds avait triplé. Nombreuses sont les causes de cette amélioration, prodigieuse au premier abord et si rapide qu'elle a étonné même les statisticiens officiels. Nous nous bornerons à indiquer les principales : réduction des frais de transport, progrès de la culture qui ont considérablement accru et la quantité et la qualité des produits, développement de l'industrie qui, en ouvrant à l'intérieur de nouveaux et sûrs débouchés, a permis d'augmenter les salaires des ouvriers, parallèlement aux profits de leurs maîtres.

Il nous resterait, pour être complets, à parler de l'enseignement agricole, distribué à toutes les personnes appelées à diriger les travaux des champs, à quelque catégorie qu'elles appartiennent, et organisé à tous les degrés, en commençant par l'école de district, pour finir par l'Institut agronomique de Kœnigsberg et l'Académie royale d'Eldena[1], des stations de chimie expérimentale qui ne pouvaient manquer de se créer dans la patrie de Liebig, des conférences données chaque hiver, sur les questions à l'ordre du jour, de village en village, par des maîtres itinérants, des associations qui, non contentes d'acheter des machines à vapeur et autres instruments perfectionnés, d'ouvrir des concours, de publier des mémoires, de former des bibliothèques, ne craignent pas d'entreprendre de vastes travaux d'irrigation, de reboisement, de desséchement. Peut-être sera-t-il plus intéressant d'illustrer ces considérations, un peu abstraites dans leur

[1] Fréquentée par les élèves de la province de Prusse, quoique située en Poméranie.

généralité, par un exemple historique qui nous permettra de pénétrer plus avant dans la réalité des faits.

M. de Laveleye décrit, avec la précision de l'économiste vivifiée par le zèle du philanthrope, un domaine de 13,490 hectares, situé aux confins des trois provinces de Prusse, de Poméranie et de Posen, celui de Steinbusch, au sol sablonneux et humide, entrecoupé d'étangs et de marais, sur lequel végétaient, dans la première moitié de notre siècle, quelques rares familles de paysans, se nourrissant de seigle et de pommes de terre et ne possédant, avec un misérable outillage aratoire, qu'un chiffre insignifiant de chevaux, de moutons et de bêtes à cornes. En 1840, M. de Sydow entreprit la régénération de ses propriétés, après s'être rendu compte de leurs ressources naturelles, s'enquit sur place, à l'étranger, des plus habiles méthodes et les appliqua chez lui avec autant de discernement que de persévérance. Les forêts furent reconstituées, des canaux creusés pour l'aménagement des prairies, les fourrages, désormais recueillis en abondance, employés à l'entretien d'un bétail, qui alla toujours se multipliant et dont les exemplaires furent graduellement ennoblis par l'introduction des meilleures races, les étangs repeuplés au moyen de la pisciculture, des distilleries, des verreries, des briqueteries, installées sur le sol des anciennes landes et mises en pleine activité. Bref, dans un district perdu de la monarchie et sans l'intervention de l'État, fut résolu, par un homme d'intelligence et de cœur, le problème de mettre en valeur une terre

de mauvaise qualité, située loin des grands centres de consommation, par la création du capital sur place, l'usage judicieux de l'épargne et la transformation en produits industriels, facilement transportables, d'une matière brute qui avait manqué jusqu'alors de débouchés.

La Prusse, bien qu'elle affecte un caractère essentiellement agricole, exerce néanmoins l'industrie, et de préférence la petite industrie, sur une assez large échelle. En effet, sur les 88,516 entreprises qui se sont créées dans la province orientale[1], 890 seulement possèdent plus de 5 ouvriers[2]. Les rapports dans la province occidentale n'offrent pas une différence très sensible. D'après le tableau statistique dressé en 1885 d'après les soins du ministère, sur 226,825 personnes inscrites dans cette catégorie, on en comptait 55,216 occupées à la confection des habillements et objets de toilette, 8,408 dans l'industrie textile, 19,869 dans les métiers relatifs au bois, 26,097 dans les produits alimentaires, 16,817 dans la métallurgie, 11,913 dans la fabrication des machines. Les établissements les plus nombreux et les plus prospères sont les chantiers pour constructions navales[3], les forges et fonderies[4],

[1] Avec 153,947 personnes.

[2] Somme toute 35,465 ouvriers.

[3] Dantzig, Elbing (établissement de Schichau pour les torpilles), Kœnigsberg, Memel, Pillau.

[4] Dantzig et les établissements de sa banlieue : (Zoppot, Löblau, Jeschkethal), Dirschau, Elbing, Zuckau (cercle de Karthaus). Dobrin (cercle de Strasbourg an der Drewenz). Stargard (avec les établissements voisins de Kollenz et de Ludwigsthal). Rhede et Sagortz (cercle de Neustadt). Ludwigsort et Rudolfshammer-Zinten (cercle de Heiligenbeil). Reichenau (cercle d'Osterode). Kœnigsberg, Memel, Tilsit.

les scieries[1], les papeteries[2], les verreries[3], les minoteries[4], les brasseries[5], les distilleries[6], les raffineries[7], les tanneries[8], les teintureries[9], les poteries[10], les briqueteries[11]. Pour la confection des étoffes sont employés de préférence la laine[12] et le lin[13]. Parmi les autres articles de fabrication nous relèverons les machines[14], les ciments et phosphates[15], les voitures[16], les pianos[17], les savons et stéarines[18], les conserves

[1] Dantzig, Elbing, Strasbourg an der Drewenz, Rosenberg, Osterode, Lœtzen, Tilsit, Ragnit, Memel.

[2] Elbing, Zuckau, Unter-Ecker-Zinten (cercle de Heiligenbeil). Reichenau (cercle d'Osterode). Kutzburg (cercle d'Ortelsburg). Wadang (cercle d'Allenstein). Lyck, Tilsit.

[3] Tilsit.

[4] Dantzig, Elbing, Zuckau, Allenstein, Friedland et Schippenbeil, Rastenbourg, Heilsberg, Braunsberg, Kœnigsberg, Tilsit, Angerbourg, Grossbubainen et Sterkeningken (cercle d'Insterbourg), Darkehmen, Lœtzen, Goldapp, Kulm, Marienwerder.

[5] Dantzig, Berent, Karthaus, Kœnigsberg, Mulhausen (cercle de Holland). Heilsberg, Braunsberg, Rastenbourg, Stuhm, Memel, Lyck, Goldapp, Gumbinnen, Osterode, Memel, Mewe (cercle de Marienwerder).

[6] Dantzig, Flatow, Kœnigsberg, Heilsberg, Osterode, Memel, Gumbinnen, Insterbourg.

[7] Dantzig, Dirschau, Schwetz, Rastenbourg.

[8] Kœnigsberg, Holland, Gerdauen, Braunsberg, Tilsit, Gumbinnen, Sensbourg, Wehlau, Rosenberg.

[9] Kœnigsberg, Elbing.

[10] Allenstein. Muhlhausen, Marienbourg.

[11] Dirschau, Putzig, Graudenz, Rœssel, Rastenbourg, Lyck, Memel, Goldapp.

[12] Draps, tapis et lainages : Dantzig, Schlochau, Flatow. Stargard, Konitz, Graudenz, Marienbourg, Eylau, Mœhrungen, Tilsit, Gumbinnen.

[13] Tissage et blanchisserie de toiles : Elbing, Mœhrungen, Braunsberg, Heilsberg, Insterbourg, Gumbinnen. Rœssel, Sensbourg.

[14] Dantzig, Dirschau, Elbing, Kœnigsberg, Tilsit.

[15] Dirschau, Elbing, Kœnigsberg, Tilsit.

[16] Elbing, Tilsit, Kœnigsberg.

[17] Kœnigsberg, Dantzig.

[18] Thorn, Kœnigsberg, Memel.

alimentaires[1], les tabacs et cigares[2], la tabletterie et le charronnage[3], les produits chimiques[4]. Au premier rang des centres industriels figurent Kœnigsberg, Memel, Pillau, Braunsberg, Insterbourg, Gumbinnen, Dantzig, Dirschau, Elbing, Thorn, Kulm, Graudenz.

Le commerce qui se fait par voie, soit de terre, soit de mer, porte principalement sur le bois et les céréales, les produits métallurgiques, les laines et les toiles, les chevaux et les bestiaux. Le régime prohibitif adopté par la Russie, en raison même de la gêne qu'il introduit dans toutes les transactions, favorise la contrebande qui se pratique sur toute la frontière de Memel à Eydtkühnen, de Goldapp à Otlockzin, et s'exerce le plus fructueusement dans la région des lacs, avec les entrepôts clandestins d'Ortelsbourg, Johannisbourg, Lyck, Oletzko.

Le réseau des chemins de fer qui demeura longtemps un des moins développés de la monarchie, mais qui suffit approximativement aux besoins actuels[5], a pour artères principales la ligne de l'Est (Berlin-Kœnigsberg-Eydtkühnen) avec ses divers embranchements[6] et la ligne poméranienne (Dantzig-Stettin). Ses anciennes défectuosités étaient compensées, dans

[1] Dantzig, Elbing, Marienbourg, Thorn, Kœnigsberg, Pillau.

[2] Dantzig, Elbing, Kœnigsberg.

[3] Graudenz, Eylau, Heiligenbeil.

[4] Dantzig, Kœnigsberg.

[5] 2372 kilomètres, c'est-à-dire 39 mètres par kilomètre carré.

[6] Konitz — Wangerin — Bromberg — Dirschau — Dantzig — Neufahrwasser; Bromberg — Thorn — Otlockzin et Thorn — Insterbourg — Marienbourg; Mlawka — Memel — Tilsit — Insterbourg; Pillau — Kœnigsberg — Prostken — Insterbourg.

une large mesure, par un système très habilement entendu de canaux dont, encore aujourd'hui, se sert de préférence le trafic local et qui possède parmi ses voies les plus importantes : la route d'eau des Masures (Masurische Wasserstrasse) qui met en communication la Pregel avec l'ensemble des lacs Angerbourg, Rœsch, Lœwentin, Spirding, déjà unis entre eux par des voies accessibles aux bateaux à vapeur ; le Friederichsgraben qui traverse le Samland et relie Kœnigsberg aux vallées de la Gilge et du Niemen ; le canal « Guillaume » qui amène au Kurische Haff les eaux régularisées de la Minge ; ceux de l'Oberland qui permettent aux habitants d'Eylau et d'Osterode d'envoyer leurs bois et leurs céréales à Elbing ; de Seckenbourg ; de la Schilling à la Drewenz. Les vaisseaux de toute dimension abordent dans les rades de Dantzig, de Pillau, de Memel qui, à l'avantage de leur profondeur, joignent celui de n'être fermées en aucune saison par les glaces, tandis que, seuls, les navires d'un faible tonnage peuvent pénétrer dans les ports de Kœnigsberg, de Braunsberg, d'Elbing.

Terre primitivement slave, la Prusse est devenue, à partir du XIIIme siècle, une province essentiellement germanique. Les Allemands, qui possèdent la majorité dans la plupart des villes[1], se trouvent dans la partie occidentale, vis-à-vis des Polonais, dans le rapport d'un peu plus de deux tiers contre un tiers (900,000 contre 430,000)[2], dans la partie orientale, à peu près

[1] A l'exception, dans la Prusse occidentale, des villes de Schwetz, Flatow, Neuenbourg, Kulmsee, Lœbau, Lessen, Kauernick, Gurschno.

[2] Les Polonais l'emportent ou se trouvent sur le pied d'égalité dans les cercles de Dantzig campagne, Dirschau, Stargard, Be-

dans la même proportion[1], vis-à-vis des Polonais, des Lithuaniens et des Masures.

Pour se rendre un compte exact de la distribution actuelle des races, il convient de remonter assez haut dans le passé, jusqu'à l'époque où les grands maîtres de l'Ordre Teutonique enlevèrent, à de sauvages et grossières peuplades, les districts compris entre la Wartha et le Niemen. Des deux rives de la Vistule, la plus slave, sous le rapport ethnologique, demeure la rive occidentale en raison même de sa stérilité. Au contraire, la région beaucoup plus fertile qui se déroule à l'est du fleuve et, avant tout, les terrains d'alluvion qui s'étendent jusqu'à la Nogat, sont occupés par les descendants des colons d'origine germanique, qui les conquirent sur les marais et les défendirent contre les inondations. Les habitants des Werders, les Werderaner, ou, comme les appellent les Polonais, les Zulawy, offrent, quant à l'aspect physique, une singulière ressemblance avec leurs ancêtres de la Saxe ou des Flandres: ce sont, comme eux, des paysans aux yeux bleu clair, à la chevelure blonde, à la carnation sanguine et transparente, aux larges épaules, à la démarche un peu lourde, aux mouvements énergiques, aux gestes résolus. Le pays leur appartient tout entier, à l'exclusion des représentants

rent, Neustadt, Putzig, Karthaus, Lœbau, Konitz, Strasbourg, Kulm, Thorn, Schwetz, Stuhm.

[1] Les Polonais se montrent surtout nombreux dans les cercles de Neidenbourg, Ortelsbourg, Osterode, les Lithuaniens, dans ceux de Memel, Labiau, Heydekrug, Tilsit, Heinrichswalde-Niederung, Ragnit, Pillkallen, les Masures, dans ceux de Johannisbourg, Sensbourg, Lyck, Lœtzen, Oletzko, Angerbourg, Goldapp.

de l'autre nationalité, des bannis ceux-là et des vassaux attachés à la glèbe, d'anciens esclaves polonais qui s'échappaient, en troupes nombreuses, du domaine seigneurial et cherchaient un asile sur les possessions de l'Ordre, où la servitude leur paraissait moins dure et la lutte pour l'existence moins pénible. C'est dans leurs rangs qu'encore aujourd'hui se recrutent de préférence les valets de ferme.

Au bloc ethnographique formé par les Slaves sur les bords de la Brahe et de la Schwarzwasser et qu'une étroite bande de terre, prolongée jusqu'à Bromberg, relie à la masse compacte de leurs compatriotes fixés dans le grand-duché de Posen, en correspond une autre, mais celle-ci dans la partie orientale, sur la pente méridionale des collines qui séparent la vallée de la Drewenz de celle de la Passarge. En revanche, le vaste rectangle compris entre les côtes des Haffs et les plateaux de la Masovie, d'Elbing et de Marienbourg à Kœnigsberg et à Gumbinnen, des bords de la Nogat aux rives du Niemen, est occupé par une population essentiellement germanique. Les chevaliers y jetèrent les bases de leur État, après en avoir exterminé les païens, ses possesseurs primitifs, et y appelèrent des colons de leur race pour y bâtir des villes et en cultiver les campagnes. Au bout de quelques générations, cette contrée, en dépit de ses origines, devint aussi foncièrement allemande que peuvent l'être la Souabe et la Thuringe. Aussi, lorsqu'à la suite de la bataille de Tannenberg, après une domination de deux cent quarante-quatre années, les grands maîtres durent de nouveau payer le tribut et

rétrocéder une partie de leurs provinces aux rois de Pologne, leurs ennemis séculaires, ceux-ci ne songèrent pas à imposer leur langue à leurs nouveaux sujets. Il en fut de même, malgré la connivence qu'auraient volontiers prêtée les évêques, dans la principauté ecclésiastique de l'Ermeland.

L'ambre se recueille toujours sur les côtes du Samland, mais, des aborigènes de la presqu'île, des Prussiens ou Borusses (les sages, les savants, comme ils s'appelaient dans leur propre idiome), qui, les premiers, campèrent sur ses dunes et escaladèrent ses falaises, dont le nom, par une singulière anomalie historique, fut donné, et à l'État créé par les chevaliers teutoniques, et à la monarchie fondée par les Hohenzollern, il ne reste plus qu'un vague souvenir. Les derniers vestiges de leur langue, qui appartenait au groupe slave et présentait entre autres d'étroites analogies avec le lithuanien, ont disparu au cours du XVIIme siècle. D'après les indications fournies par le moine anglo-saxon Wulfstan à son roi Alfred, c'étaient des hommes de haute taille et de complexion vigoureuse, à la chevelure d'un blond ardent et aux yeux d'un bleu d'acier, vaillants à la guerre, purs et chastes dans leurs mœurs, enclins en temps de paix aux grandes beuveries et aux franches ripailles, aussi généreux envers leurs alliés qu'impitoyables envers leurs ennemis. Installés dans des villages ou des métairies isolées, ils s'adonnaient à l'élève du bétail, à la chasse, à la pêche, et accueillaient avec une bienveillante curiosité les émissaires de la civilisation que l'appât du trafic attirait sur leurs

brumeux rivages. Leurs divinités symbolisaient les forces de la nature, leurs sanctuaires les plus vénérés, entre autres celui de Romowo, s'élevaient au plus profond de leurs épaisses forêts, leurs prêtres formaient une corporation puissante et redoutable. Toutes les tentatives du clergé catholique, pour opérer leur conversion, demeurèrent frappées d'insuccès et la plupart des apôtres, à commencer par l'archevêque Adalbert de Prague (997) pour finir par le bénédictin Bruno (1008), payèrent leur zèle de leur vie.

La fortune s'est montrée plus clémente envers les Lithuaniens, quoique ceux-ci aient, au XIIIme siècle, défendu avec le même acharnement leur indépendance contre les croisades d'Othon, margrave de Brandebourg et d'Ottokar, roi de Bohême et que leurs révoltes aient été réprimées avec la même impitoyable dureté par les grands maîtres de l'Ordre. Aujourd'hui encore, ils mènent paître leurs abondants troupeaux de chevaux et de bœufs dans les gras pâturages de la vallée inférieure du Niemen et, pendant les longues soirées d'hiver, se réunissent autour de leurs poêles, dans les salles basses de leurs fermes, pour entendre dans leur vieil idiome national, de la bouche de trouvères itinérants, le récit des lointaines odyssées et des fabuleux exploits de leurs ancêtres.

Tout aussi fidèles gardiens de leurs légendes héroïques, tout aussi passionnés pour la musique et la poésie, se montrent les Masures, dont le nom suffit pour indiquer la première patrie, la Masovie, qui, à l'époque de l'indépendance de la Pologne, s'étendait aux alentours de Varsovie et de Plock, à travers les

riches campagnes arrosées par le Bug et la Narew. Politiquement et religieusement, ils se trouvent, en dépit de la communauté d'origine, séparés des autres Slaves, parce qu'ils entretiennent avec leurs maîtres allemands de cordiales relations et ont embrassé, sous leur influence, les doctrines évangéliques. Les auteurs qui les ont le plus assidument pratiqués, se plaisent à reconnaitre leurs coutumes hospitalières, la vivacité de leur intelligence, la gaieté de leur humeur. Seul, M. Élisée Reclus leur reproche un penchant invétéré à l'ivrognerie et prétend que les nourrices ne se font aucun scrupule d'endormir les enfants à la mamelle avec une gorgée d'eau-de-vie de pommes de terre, de wodtka. Malgré leur affection pour leur terre natale et la persévérance avec laquelle ils s'efforcent d'en exploiter les maigres ressources, son opiniâtre pauvreté les contraint fréquemment à l'émigration : très épris de chevaux, ils se transportent, en qualité de cochers, dans toutes les grandes villes du nord, de Berlin à Saint-Pétersbourg.

Les plus dégénérés parmi les Slaves, qui habitent le territoire de la Prusse, sont les Cassoubes (Kaschuben, Kaszuby, Kasseba). Leur nom proviendrait des longues houppelandes graisseuses qu'ils continuent à porter, même lorsqu'ils se rendent dans les rues de Dantzig et autres grandes villes. Malgré les variations des historiens sur les limites précises qu'il convient d'assigner à leur domaine, ils demeurent répandus sur les plateaux qui s'élèvent à l'ouest de la Vistule, jusque dans la Poméranie orientale, des côtes de la Baltique au bord des rivières Lupow et Leba, Ra-

daune et Schwarzwasser, des lacs Garden et Wozydze, dans les cercles de Konitz, Neustadt, Karthaus, Putzig, Buttow, Stolpe. Au IXme siècle ils avaient fondé un royaume beaucoup plus considérable, dont la capitale était Colberg, sur les bords de la Persante, et qui avait franchi l'Oder, pour s'avancer à travers les marécages formés par la Sprée et la Havel jusqu'à la frontière du Holstein. Le mot Cassoubie, mentionné pour la première fois dans deux documents de 1267 et 1291 relatifs aux ducs Barnim et Bogislas de Poméranie (*duces Slavorum et Cassubiæ*), figure dans l'énumération complète des titres portés par les électeurs de Brandebourg et rois de Prusse.

Les premiers vraisemblablement par l'ancienneté et la noblesse de leurs origines, les Cassoubes sont tombés, depuis la perte de leur indépendance, dans un état d'infériorité manifeste vis-à-vis de l'élément germanique et ont quitté les villes qu'ils habitaient autrefois : Butow, Neustadt, Putzig, pour se réfugier dans de misérables villages, aux huttes en pisé d'où s'exhale une odeur pestilentielle, percées d'étroites et rares fenêtres, recouvertes de toits en chaume. Malgré leur irrémédiable déchéance, ils sont, au nombre d'une douzaine de mille, demeurés fidèles à la langue de leurs ancêtres, si bien qu'un philologue de Posen, le Dr Cejnova a pu, en 1875, éditer avec grammaire et dictionnaire, quelques ouvrages en langue cassoube. Beaucoup moins prompts d'intellect que les Masures et autres Slaves de la Prusse orientale, ces tristes survivants d'un lointain passé cherchent dans l'ivrognerie l'oubli de leur infortune. Leurs fêtes dégénè-

rent trop fréquemment en rixes sanglantes. Très gentilshommes quoique très pauvres, les Cassoubes gardent dans leur abaissement pécuniaire un irréductible orgueil. Le fils aîné continue, comme sous le régime féodal, à hériter de la totalité des biens-fonds, tandis que les autres enfants doivent se contenter de quelques maigres bribes de la fortune patrimoniale. Il en résulte que la classe nobiliaire se trouve fortement représentée parmi les servantes, les valets de ferme, les gardeurs de pourceaux. Cette situation humiliante est adoucie par la coutume, en vertu de laquelle, dans la plupart des familles, les domestiques sont traités moins en inférieurs qu'en hôtes, consultés pour toute décision importante.

Il nous reste, dans ce rapide tableau ethnographique, à mentionner les descendants des proscrits que la clairvoyante politique des rois de Prusse s'efforça d'attirer en toute période, pour compenser la stérilité native et accroître les ressources industrielles de leur territoire : Flamands échappés à grand'peine aux tueries du duc d'Albe et aux bûchers de l'Inquisition, reçus sur les bords de la Pregel et de la Passarge par Albert de Brandebourg ; Memnonites qui se refusèrent à signer les décrets de Dordrecht et qui, après avoir rencontré des polders semblables à ceux de la Frise dans les deltas du Niemen et de la Vistule, installèrent, pour l'écoulement de leurs denrées, de prospères comptoirs à Dantzig et à Memel ; Huguenots chassés de France par la révocation de l'Édit de Nantes et accueillis avec un habile empressement par le Grand Électeur ; protestants de Salzbourg appelés par Fré-

déric-Guillaume I pour coloniser la vallée de l'Alle et les bords du lac Spirding; Raskolniks et Philippons exilés de l'empire russe par l'intolérance du Saint-Synode et qui payèrent magnifiquement l'hospitalité de leurs nouveaux maîtres par la transformation, en campagnes fertiles, des solitudes d'Oletzko et des bruyères de Sensbourg.

Les rapports entre les différentes confessions suivent, dans la province de Prusse, une marche parallèle à ceux qui se sont établis entre les races, mais les Lithuaniens et les Masures, dans la partie orientale, se sont convertis aux doctrines de la Réforme, tandis que les Polonais, dans la partie occidentale, sont restés fidèles aux croyances romaines[1]. Si l'Église protestante est administrée par les Consistoires supérieurs de Kœnigsberg et de Dantzig, les populations catholiques se groupent autour des évêques de Kulm[2] et de

[1] Les évangéliques l'emportent dans les cercles de Memel, Labiau, Wehlau, Kœnigsberg (ville et campagne), Fischhausen, Gerdauen, Rastenbourg, Friedland, Eylau, Herligenbeil, Holland, Mœhrungen, Osterode, Neidenbourg, Ortelsbourg, Heydekrug, Niederung, Tilsit, Ragnit, Pillkallen, Stallupœnen, Gumbinnen, Insterbourg, Darkehmen, Goldapp, Angerbourg, Lœtzen, Sensbourg, Johannisbourg, Lyck, Oletzko, Elbing (ville et campagne), Marienbourg, Dantzig (ville et cercle de Niederung), Rosenberg, Marienwerder, Graudenz, Schlochau, Flatow, Deutschkrone; les catholiques dans ceux de Rœssel, Allenstein, Heilsberg, Braunsberg, Dantzig (plateau), Dirschau, Stargard, Berent, Karthaus, Neustadt, Putzig, Lœbau, Stuhm, Schwetz, Strasbourg, Thorn, Konitz. Somme toute la Prusse orientale compte, d'après le recensement de 1885, sur 1,959.475 habitants 1,688,784 évangéliques, 255,024 catholiques et 15,667 israélites, la Prusse occidentale, sur 1,408,229 habitants, 681,673 évangéliques, 701,842 catholiques, 24,654 israélites.

[2] Par une singulière anomalie les évêques de Kulm, après

l'Ermeland[1]. Le titulaire du premier de ces diocèses se glorifie à bon droit de son ancienneté, puisqu'il fut créé, en 1243, par Innocent IV, immédiatement après les victoires remportées par Hermann de Salza sur les princes slaves. Le deuxième eut pour fondateur, quelques années plus tard (1250), le même pape, après la prise de possession de la païenne Warmia par les chevaliers de l'Ordre Teutonique. Ses possesseurs jouirent, jusqu'au partage de la Pologne et à la nouvelle législation promulguée par Frédéric II, de tous les droits souverains, y compris celui de battre monnaie et de prononcer des sentences de mort. L'avant-dernier évêque d'Ermeland, Mgr Krementz, aujourd'hui cardinal et archevêque de Cologne, donna le signal du Kulturkampf par son refus d'obéir aux mesures prises, contre le dogme de l'infaillibilité, par M. Falk.

Albert de Brandebourg, lorsqu'il se fut, en 1524 et à l'instigation du Dr Osiander, prononcé en faveur de la Réforme, employa les revenus des couvents supprimés à la fondation d'une université (1544) et lui imprima un caractère franchement évangélique, en désignant, pour son premier recteur, le gendre même de Melanchthon, le pasteur et professeur de théologie Georges Sabinus. Les destinées de l'Albertina furent

avoir, pendant plusieurs siècles, habité le château de Kulmsée, se sont transportés en 1824 à Peplin, mais n'ont jamais résidé dans la ville dont ils portent le nom.

[1] Les évêques d'Ermeland résident au château de Frauenbrunn près de Braunsberg; dans la chapelle reposent les dépouilles mortelles de Copernic, qui y passa les 22 dernières années de sa vie (1521-1543) et dota le district d'un ingénieux système hydraulique.

désormais étroitement liées au développement, dans la province, de la vie intellectuelle. Elle compte aujourd'hui 47 professeurs ordinaires, 24 professeurs extraordinaires, 27 privat-docents, 5 lecteurs, 682 étudiants. Parmi les établissements qui gravitent dans sa sphère immédiate, figurent 9 cliniques, 8 séminaires[1], le jardin botanique dessiné en 1809 sous la direction de Schwetz et considérablement agrandi depuis lors, l'observatoire installé en 1822 par Bessel, les collections zoologique et minéralogique commencées en 1812 par K. de Baer, le cabinet des instruments de physique et celui des monnaies et reproductions en plâtre d'après l'antique, la bibliothèque enfin, riche de 150,000 volumes[2], parmi lesquels brillent plusieurs manuscrits, incunables, recueils de vieilles gravures. Sur le livre d'or des anciens maîtres sont inscrits, outre les noms universellement connus de Kant et de Fichte, ceux des philosophes Herbart et Rosenkranz, de l'exégète Olshausen, du mathématicien Jacobi, de l'astronome Bessel, du naturaliste K. de Baer, du physiologiste Burdach, des philologues Lachmann et Lobeck, du statisticien Schubert, de l'historien Voigt, du pédagogue Dinter. Parmi les professeurs actuels nous mentionnerons les théolo-

[1] Le plus ancien et peut-être le plus intéressant de ces séminaires est celui créé en 1723 par Frédéric-Guillaume I pour la formation de prédicateurs versés dans les langues polonaise et lithuanienne.

[2] Joignez-y les 20,000 volumes de la bibliothèque de la ville et le fonds Wallenrœd, déposé dans la tour du Dôme et riche de 10,000 articles, une mine inépuisable de documents pour l'histoire de la Prusse et de l'Ordre Teutonique.

giens Dorner, Grau, Voigt, l'historien de l'Église Benrath, l'historien des croisades Prutz, les philologues Buhl et Kissner, l'archéologue Friedlænder, l'indianiste Bezzenberger, le germaniste Schade, le géographe Hahn, les jurisconsultes Zorn, Gareis, Hirschfeld, Guterbock.

A l'université luthérienne ne tarda pas à être opposée une rivale catholique. En 1579 fut fondé à Braunsberg, pour l'éducation du clergé romain, par les soins du grand apôtre de la contre-réformation en Pologne, le cardinal Stanislas Hosius, un collège qui reçut, en souvenir de son activité, le nom de Lyceum Hosianum, fut transformé en académie, sous Frédéric-Guillaume III, par l'édit du 19 mai 1818, auquel fûrent assignés, pour dotation, les biens du couvent récemment sécularisé de Neuzelle, près de Francfort sur Oder et qui compte aujourd'hui 10 professeurs avec 40 élèves. Il existe dans la Prusse occidentale deux autres séminaires pour le recrutement du clergé, ceux de Kulm et de Peplin.

La province de Prusse possède en outre 29 gymnases[1], 6 progymnases, 16 écoles réales ou supérieures pour les jeunes gens[2], 12 écoles supérieures pour les jeunes filles, 8 écoles moyennes, 14 sémi-

[1] Memel, Kœnigsberg (3), Rastenbourg, Rœssel, Hohenstein, Braunsberg, Tilsit, Gumbinnen, Lyck, Eylau, Allenstein, Schwetz, Lœtzen, Insterbourg, Dantzig, Elbing, Marienbourg, Stargard, Neustadt, Strasbourg, Thorn, Lœbau, Graudenz, Kulm, Konitz, Deutsch-Krone, Marienwerder.

[2] Wehlau, Kœnigsberg (2), Tilsit, Gumbinnen, Kulm, Insterbourg, Dantzig (2), Tiegenhof (près Marienbourg), Neidenbourg, Heilsberg, Bartenstein, Goldapp, Stargard, Elbing.

naires pédagogiques[1], 12 établissements préparatoires, 1 institut agricole[2] et 12 écoles supérieures (8) ou secondaires (4), 2 écoles pour les beaux-arts[3], 3 écoles pour les arts et métiers[4], 2 écoles de commerce[5], 3 écoles pour la navigation[6], 1 école d'officiers[7], 1 école de cadets[8], 1 institut pour les aveugles[9], 8 établissements pour les sourds-muets[10].

Des hommes célèbres, dont le pays se glorifie à juste titre, Kœnigsberg a donné le jour : à Kant et à son contemporain, le philosophe mystique Hamann, surnommé le *Mage du Nord*, au poète Zacharias Werner, l'ami de Mme de Staël, l'auteur du drame romantique *du 24 Février*, aux romanciers E.-T. Hoffmann et Fanny Lewald Stahr, au peintre Hübner, aux musiciens Dorn et Reichardt, aux archéologues Zumpt et Friedlaender, aux jurisconsultes Gœschen et Simpson, au chirurgien Dieffenbach ; Dantzig : au physicien Fahrenheit, à l'astronome Hevel, qui, le premier, dressa des cartes lunaires, aux voyageurs en Sibérie Schwarz et Radde, au jurisconsulte Gold-

[1] Osterode, Angerbourg, Braunsberg, Preussisch-Friedland, Eylau, Holland, Marienbourg, Lœbau, Karalene (près Insterbourg), Graudenz, Friedrichshof (près Ortelsbourg), Tuchel, Berent, Kœnigsberg.

[2] Kœnigsberg.

[3] Kœnigsberg, Dantzig.

[4] Graudenz, Dantzig, Kœnigsberg.

[5] Kœnigsberg, Dantzig.

[6] Memel, Pillau, Dantzig.

[7] Marienwerder.

[8] Kulm.

[9] Kœnigsberg.

[10] Angerbourg, Marienbourg, Elbing, Schlochau, Kœnigsberg, Rœssel, Braunsberg, Marienwerder.

schmidt, à l'historien Archenholz, au philologue Fœrstemann, au journaliste Bernstein, au philosophe Arthur Schopenhauer et à sa mère Johanna, qui conquit, par ses romans, une place honorable dans la littérature, au critique d'art Schnaase, aux peintres Chodowiecki, Meyerheim, Ed. Hildebrandt; Dirschau : au voyageur autour du monde et compagnon de Cook, Reinhold Fœrster; Elbing : au jurisconsulte Albrecht; Marienwerder : au critique et historien de la littérature Julien Schmidt; Thorn : à Copernic; Mœhrungen : à Herder; Memel : à l'astronome Argelænder; Tilsit : à Max de Schenckendorf, le poète des guerres de l'indépendance; Neidenbourg : à l'historien de la ville de Rome, Ferdinand Gregorovius.

Militairement, la province fournit le premier corps de l'armée prussienne, avec commandement à Kœnigsberg, à l'exception des districts situés au delà de la Vistule, qui relèvent du deuxième corps, avec général résidant à Posen. Il est obvié à toute attaque éventuelle du côté de l'est, par un système savamment organisé de défense sur les lignes des lacs, de la Pregel et de la Vistule, avec les forteresses de Boyen (Lœtzen), Pillau, Kœnigsberg, Thorn, Graudenz, Dantzig, les têtes de pont de Dirschau et de Marienbourg.

La justice est rendue par 2 cours d'appel [1], 13 tribunaux de première instance [2], 110 tribunaux de

[1] Kœnigsberg, Marienwerder.

[2] Allenstein, Bartenstein, Braunsberg, Insterbourg, Kœnigsberg, Lyck, Tilsit, Memel, Dantzig, Elbing, Graudenz, Thorn, Konitz.

bailliage. Il existe de plus des chambres de commerce à Dantzig, Elbing, Thorn, Kœnigsberg, Braunsberg, Tilsit, Memel, Insterbourg. Le tribunal de Deutsch-Krone relève de la cour de Posen.

Dans la sphère parlementaire, la province de Prusse est représentée au Reichstag[1] par 30, à la Chambre des députés par 54, à la Chambre des Seigneurs par 33 mandataires, dont 26 sont nommés par le roi sur présentation, tandis que les 7 autres siègent en vertu de leurs droits héréditaires. La délégation provinciale tient ses sessions pour la partie orientale, à Kœnigsberg, pour la partie occidentale, à Dantzig.

Les villes, dans l'Allemagne du nord, jouent un

[1] 10 pour le gouvernement de Kœnigsberg, 7 pour celui de Gumbinnen, 5 pour celui de Dantzig, 8 pour celui de Marienwerder. Parmi les ressortissants de la province qui ont joué un rôle considérable dans la vie politique de la Prusse, il convient de mentionner : le président Théodore de Schön, l'un des plus intelligents réorganisateurs de la monarchie après Iéna, le promoteur, de 1805 à 1842, des plus utiles réformes ; Rodolphe d'Auerswald, président d'un des ministères libéraux de 1848 (25 juin-8 septembre), l'un des initiateurs du régime parlementaire ; Édouard Simson, le sage respecté de tous les partis, le président de l'Assemblée nationale de Francfort (1848-1849), de la Chambre des députés de Berlin (1862-1870), et des premiers Reichstage (1871-1873) ; les nationaux-libéraux de Winter, Hobrecht, de Hennig ; les progressistes Rickert et de Hoverbeck. Le feld-maréchal comte de Moltke a représenté de 1871 à 1891 la circonscription de Memel Heydekrug. L'un des hommes qui connaissent le plus exactement et jugent avec la plus spirituelle impartialité l'Allemagne contemporaine, M. George de Bunsen, me disait que les électeurs de la province de Prusse n'ont jamais oublié les maximes de Kant, mais demeurent les disciples résolus de l'impératif catégorique, choisissant une députation recrutée tantôt parmi les progressistes doctrinaires, tantôt appartenant au conservatisme le plus rigide.

rôle de premier ordre, soit à cause de leur développement industriel et commercial et du chiffre toujours grandissant de leur population, soit à cause de l'activité qu'elles déployent dans la sphère politique, et de la persistance avec laquelle elles ont défendu, contre toute tentative de centralisation, leurs franchises municipales, soit enfin et surtout à cause de leurs glorieux souvenirs historiques et de leurs splendeurs trop peu connues dans le domaine de l'art. Dans la province de Prusse, elles gardent toujours vivantes les traditions de l'Ordre Teutonique et nous apparaissent, groupées autour des vieilles et hautaines murailles de leur château fort, comme les pionniers de la civilisation allemande contre la barbarie slave.

Je m'étais proposé de vous conduire dans plusieurs d'entre elles, et de préférence dans celles qui se trouvent situées dans des districts reculés, à l'écart des voies banales, moutonnièrement suivies par la cohue banale des touristes. Nous nous serions successivement arrêtés à Marienwerder, avec son château, où résidèrent les évêques de Pomésianie, et son dôme gothique, à trois nefs, que décorent les fresques naïves des vieux maîtres ; à Kulm, encore dotée de ses murs et de ses poternes, de ses nombreuses églises à l'imposant et rigide aspect, de son hôtel de ville, séparé de son campanile, qui semble détaché de quelque cité italienne; à Thorn, dont le château, incendié au XVme siècle, conserve intactes ses assises cyclopéennes, fière de son palais municipal, qui offre un des plus nobles spécimens de l'architecture germani-

que, de sa cathédrale, où la brique, habilement employée, a produit des merveilles, et dont le porche est dominé par une tour carrée, elle-même flanquée de puissants contreforts. Avec ces créations empreintes d'une grandeur poétique et ces sublimes élans d'un autre âge forment un parfait contraste les cités appelées ou rendues à la vie par la clairvoyante politique des Frédéric-Guillaume, trop exactes incarnations de la prose et de la discipline prussiennes : Memel, Gumbinnen, Insterbourg, avec leurs rues propres et tirées au cordeau, leurs maisons aux toits de briques rouges, toutes bâties sur le même modèle, leurs fabriques et leurs hôpitaux, leurs casernes et leurs écoles.

Désireux de ne pas trop outrageusement franchir les limites d'un simple mémoire, je me contenterai, en quelques traits rapides, d'esquisser la physionomie de trois cités seulement : Kœnigsberg [1], une métropole du nord, qui témoigne, par son activité intellectuelle et sa prospérité commerciale, des heureux effets du self-government et de l'indépendance dont jouit la province vis-à-vis de Berlin [2] ; Dantzig, une ancienne

[1] En polonais, Kœnigsberg s'appelle Krolowiec ; en lithuanien, Karalanczins ; Dantzig Gdensk ; Marienbourg Malborg.

[2] Les présidents de province possèdent en Prusse des pouvoirs très étendus, analogues, moins l'arbitraire, à ceux dont étaient investis les intendants sous l'ancienne monarchie française. Les ministres se recrutent d'ordinaire dans leurs rangs, de même que d'anciens ministres reviennent volontiers à leurs premières fonctions. Le ministre actuel de l'agriculture, M. de Heiden-Carow, était président de la province de Posen ; celui de l'intérieur, le comte Eulenbourg, de Hesse-Nassau ; celui de l'industrie et du commerce, le baron de Berlepech, de la province rhénane ;

ville libre, qui, en dépit de tous les changements et de toutes les vicissitudes, n'a cessé de se développer, d'abord sous la suzeraineté de la Pologne, puis, à partir de 1793, comme partie intégrante de la Prusse; la Marienbourg qui, pendant deux siècles, servit tout à la fois de palais, de sanctuaire et de forteresse, aux chevaliers de l'Ordre Teutonique.

Sur une colline, dont le regard embrasse une suite de champs de blé prolongés à perte de vue, et au pied de laquelle la Nogat traîne ses eaux lourdes et silencieuses, s'élève un ensemble complexe de murs et de portes, de tourelles et de créneaux, auquel on accède par un pont de superbe apparence, digne émule de celui de Dirschau. La ville elle-même, avec ses maisons élégantes, terminées par des toits aigus et couvertes de riches ornements, son hôtel de ville gothique et son église de même style, aurait fidèlement gardé son aspect du moyen âge, si les arcades du marché, avec leurs fines nervures et leurs courbes harmonieuses, ne nous transportaient d'un coup d'aile, par un caprice fugitif de notre imagination, en Toscane.

Le château, qu'en 1274 Conrad de Thierberg avait élevé comme un inexpugnable rempart contre les invasions borusses, et où Siegfried de Feuchtwangen transporta en 1309 le siège de l'ordre, domine le tout de sa masse orgueilleuse et sombre. Qu'on le

d'autre part, le président de Brandebourg, le Dr Achenbach est un ancien ministre des travaux publics; celui de la Poméranie, M. de Puttkammer, de l'intérieur; celui de la Prusse occidentale M. de Gossler, de l'instruction publique.

contemple du côté de l'est, de la terrasse qui surplombe la Nogat et d'où le pavillon des grands maîtres apparaît comme une haute et redoutable forteresse, ou du côté du nord, près de la grande entrée, en face de laquelle la façade centrale se déploye dans son opulente plénitude, de partout il produit une noble et puissante impression, quelque peu analogue à celle éprouvée, en France, lors de la visite du Mont-Saint-Michel.

Des trois parties qui le composent, la Vorbourg, dans laquelle avaient été installés les écuries et les magasins, et qui touche presque au pont du chemin de fer par la tour du babeurre ou du rayon oblique [1], n'a pas encore été relevée de la dégradation, dans laquelle l'avaient laissée tomber les rois de Pologne, et menace ruine.

Le plus ancien des bâtiments, le Hochschloss, forme un rectangle de 60 mètres de long sur 53 de large et 21 d'altitude. La double rangée d'arcades ogivales qui enveloppe la cour intérieure, et qui avait été murée par les Voyvodes pendant la guerre de Sept Ans, a été aujourd'hui rouverte, tout au moins dans sa partie septentrionale; les appartements des chevaliers, qui trop longtemps avaient servi de grenier à blé et de chambres aux provisions, rétablis dans leur magnificence première. La même œuvre de piété a été accomplie, par les soins de l'architecte Steinbrecht, envers l'église, qu'aussitôt après leur prise de possession, les jésuites avaient profanée en

[1] Milchbutter, Schieleuchter Thurm.

s'adonnant à leur détestable prédilection pour le rococo. L'autel, que les chefs de l'ordre emportaient dans leurs campagnes, a été repris par Frédéric-Guillaume IV au trésor de Gnesen; les stalles où s'asseyaient les chevaliers pour entendre la messe, resplendissent de nouveau avec leurs sculptures et sous leurs dais de vieux chêne ; dans la chapelle de Sainte-Anne reposent quelques-uns des maîtres les plus illustres: Dietrich d'Altenbourg, Werner d'Orselen, Henri de Plauen. Vue de l'extérieur, l'église, qui a gardé intactes sa forme et son ornementation primitives, apparaît comme une châsse gigantesque, que des ouvriers surhumains auraient encastrée dans l'ensemble de l'édifice. A l'extrémité du chevet, une mosaïque haute de 5 mètres, posée en 1341, représente, avec un coloris éblouissant, la Vierge coiffée du kakotschnick polonais et tenant, comme un jouet, l'enfant Jésus dans sa main gauche, une haute et puissante dame, plus terrible que miséricordieuse, empreinte dans toute son attitude de la raideur hiératique de Byzance, et tenue, encore aujourd'hui, en profonde vénération par les paysans slaves.

A la construction originelle se relie, par une aile longue de 96 mètres, la partie la plus brillante de la Marienbourg, le Mittelschloss, élevé sous l'administration de Dietrich d'Altenbourg, puis de Winrich de Kniprode, dans une période (1331-1362) où l'Ordre, parvenu à l'apogée de sa puissance, se livrait hardiment à ses goûts de luxe et de splendeur artistiques. L'imagination du Nord, exaltée par la magie de l'Orient, s'est donnée libre carrière dans cette ar-

chitecture d'une étrange richesse, qui heurte au premier abord notre regard, discipliné par l'éducation latine, par la profusion des arcs et des guirlandes, le mariage avec la brique sombre de pierres d'une blancheur éblouissante, le contraste qu'offrent, avec les lourds contreforts, des colonnettes d'une aérienne légèreté, toutes semblables aux troncs des palmiers, auprès desquels aimaient à reposer les chevaliers, pendant leur séjour en Terre Sainte. Néanmoins, de toutes ces réminiscences arabes ou vénitiennes, greffées sur un fond tudesque, ne tarde pas à se dégager une exquise et réconfortante harmonie. Lorsque nous pénétrons à l'intérieur, se déroule devant nous une longue suite de salles merveilleuses : celles du Réfectoire et du Chapitre, le grand et le petit Remter, les moins vastes avec leurs voûtes en stalactites supportées par un unique pilier, étroit et trapu, les plus spacieuses s'appuyant sur trois colonnes plus sveltes et plus finement sculptées, éclairées par une majestueuse rangée de 14 fenêtres ogivales.

Après les terribles guerres de la fin du XVIIIme siècle et de la période napoléonienne, dont la province de Prusse avait eu tout particulièrement à souffrir, la vénérable Burg avait été si cruellement négligée et mutilée qu'en 1803 quelques hommes pratiques se demandèrent s'il ne vaudrait pas mieux la raser de fond en comble. Ce projet iconoclaste fut déjoué par une lettre adressée à la nation allemande par le poète Max de Schenkendorf. Les travaux de restauration, dont le président de Schœn avait pris en 1817 l'initiative, se poursuivirent sur une plus large échelle en

1842, grâce à l'intervention personnelle de Frédéric-Guillaume IV, aussi zélé dans son enthousiasme romantique pour la résurrection de cet auguste manoir que pour l'achèvement de la cathédrale de Cologne. Par ordre royal, furent gravés, sur un des vitraux, les portraits d'un chevalier, drapé dans les plis d'un manteau blanc orné de la croix noire, et d'un soldat de la landwehr, accompagnés de cette inscription : « L'un apporta la culture germanique dans ces contrées, l'autre les préserva lors des guerres pour l'indépendance. » En 1877, fut achevé par Siemering et inauguré par le prince Frédéric un monument en l'honneur de Frédéric II, qui profita du partage de la Pologne pour ramener le pays sous le sceptre des Hohenzollern, héritiers des grands-maîtres de l'Ordre Teutonique, s'il ne songea jamais, dans son froid et dédaigneux rationalisme, à la restauration de leur palais-forteresse.

L'Ordre Teutonique[1], dont le souvenir demeure si étroitement lié à la Marienbourg, est une des plus singulières institutions du moyen âge. Compagnie à la fois ecclésiastique et militaire, puissance redoutée pendant trois siècles et propriétaire de tout un royaume, ce ne fut au début qu'une institution charitable, fondée dans l'intention de secourir les blessés, pendant la troisième croisade, au siège de St-Jean d'Acre, par le comte Adolphe de Holstein, assisté de quelques marchands de Brême et de Lubeck, et orga-

[1] Voir Lavisse : Les prédécesseurs des Hohenzollern en Prusse. Ranke : Histoire de la Prusse. Treitschke : L'Ordre Teutonique. 2me volume des Essais.

nisée sur le modèle des Templiers et des Hospitaliers, par son premier grand maître, un gentilhomme rhénan, Henri Wallpot de Bassenheim. Après la reprise de la Palestine par les musulmans, Hermann de Salza en avait, en 1220, transporté le siège à Venise, lorsque le premier évêque de Prusse. Christian, l'ex-moine bernardin du couvent d'Oliva, désespérant, par les seules ressources de la persuasion, de convertir ses sujets à l'Évangile, prêcha, sous les auspices d'Innocent III, une croisade dans toute l'Europe. Les chevaliers devaient, en récompense de leur concours, recevoir, en toute propriété, les districts de Thorn et de Kulm, une donation qui, après les premières victoires d'Hermann Balk, leur fut confirmée, soit par l'empereur Frédéric II, soit par le pape Grégoire IX. La lutte, conduite par les chevaliers avec une habileté systématique, à laquelle les hordes païennes ne surent opposer que le courage du désespoir, se prolongea, avec de dramatiques vicissitudes de succès et de revers, pendant 53 ans, mais se termina par la complète soumission du pays, et aussi par l'extermination presque totale des indigènes (1283).

Parallèlement avec les soldats, marchèrent les colons de tout genre, chargés de la germanisation de la contrée : marchands, ouvriers, laboureurs, qui endiguèrent les fleuves, desséchèrent les marais qui couvraient presque toute la surface du territoire, comblèrent une partie du Frische-Haff, à une époque où l'art de l'ingénieur se trouvait encore dans son enfance, créèrent de riches prairies, où ils entretinrent de nombreux troupeaux. Des villes s'élevèrent à la place des

anciens forts, de confortables maisons en pierre remplacèrent les cabanes de bois primitives. Successivement furent fondées : en 1232 Thorn et Kulm, en 1233 Marienwerder, en 1237 Elbing, en 1253 Memel, en 1255 Kœnigsberg. Grâce aux franchises qui leur furent octroyées pour leur administration intérieure ainsi qu'aux ressources matérielles de toute espèce qu'elles accumulèrent dans leurs murs, toutes prirent un rapide développement. D'étroites relations d'amitié furent contractées avec les négociants de la Hanse, ceux surtout de Lubeck, qui ouvrirent de florissants comptoirs à Kœnigsberg, Braunsberg, Kulm, Elbing, Dantzig, cette dernière prospère entre ses sœurs, la reine de la Baltique. Si les émigrants formaient les trois classes des nobles, des bourgeois et des paysans, les anciens habitants du pays, qui s'étaient convertis au christianisme, étaient aussi répartis sur trois catégories : les Vikings qui, en récompense de la prompte fidélité qu'ils avaient témoignée à leurs nouveaux maîtres, conservèrent leurs propriétés et ne furent tenus qu'au service militaire, les paysans sur lesquels pesèrent de lourdes corvées, enfin les malheureux réduits à un quasi-esclavage.

Le grand maître, nommé par les chevaliers réunis en chapitre, concluait les alliances avec l'étranger, prononçait en dernier ressort dans les débats judiciaires, promulguait les lois avec l'assistance de l'Ordre, mais soumettait tous ses actes à l'approbation de ses frères, lors de l'assemblée annuelle. Toute la contrée fut divisée en commanderies, dont les titulaires se partageaient les grandes charges de l'armée,

mais étaient obligés de rendre compte de leur administration à leurs supérieurs qui pouvaient, lorsqu'ils avaient commis une faute grave, les destituer de leur emploi. En 1329, Werner d'Orselen transforma cette constitution monarchique en un système aristocratique et accrut fortement le pouvoir du chef, qui exigea une obéissance absolue de ses subordonnés et disposa souverainement de toutes les ressources de l'Ordre.

Sous l'heureuse direction d'une longue série de grands maîtres, aussi habiles diplomates que vaillants capitaines, le pays connut plusieurs années d'une prospérité ininterrompue. Les lois étaient respectées, la paix et le contentement régnaient à l'intérieur, tandis que des expéditions annuelles contre les Lithuaniens, désignées sous le nom pittoresque de promenades militaires et terminées, le 17 février 1370, par la grande victoire de Rudau, entretenaient le zèle et satisfaisaient la convoitise des chevaliers, sous le commode prétexte de propagation de l'Évangile. Au territoire conquis en 1283, s'ajoutèrent, en 1310, Dantzig et la Pomérellie, en 1346 l'Esthonie, en 1398 l'île de Gothland, en 1401 la Nouvelle Marche de Brandebourg. Sous la maîtrise de Winrich de Knieprode, les possessions de l'Ordre s'étendaient sur une superficie de 3000 kilomètres carrés, de l'Oder à la Duna, et comprenaient 55 villes, 22,000 villages, 2000 châteaux, 48 forteresses.

L'Ordre périt par ses succès mêmes. L'excès des richesses, fatal à toute corporation, engendra le relâchement de la discipline, l'oisiveté, l'orgueil. Les chevaliers, unis entre eux aussi longtemps qu'ils

avaient eu à se défendre contre un ennemi commun, se déchargèrent sur des mercenaires de l'accomplissement de leurs devoirs et consumèrent leurs forces dans des dissensions intestines. Les villes et la noblesse indigène réclamèrent une part dans l'administration, et refusèrent de payer plus longtemps des impôts destinés à l'entretien d'aventuriers faméliques, accourus, sous couleur religieuse, de toutes les parties de l'Allemagne, moins avides de gloire que de butin, et se préparèrent secrètement à la révolte, lorsque toutes leurs demandes, même les plus modestes, se furent heurtées contre une fin hautaine de non-recevoir.

L'édifice laborieusement élevé par les grands maîtres, était incapable de résister à un commun assaut des Polonais et des Lithuaniens, qui disposaient de forces très supérieures en nombre. Le 13 juillet 1410, Ulrich de Jungingen, à la tête de 60,000 soldats, rencontra sur la colline de Tannenberg, près d'Osterode, Ladislas Jagellon, dont l'armée s'élevait à plus de 120,000 hommes. Malgré l'héroïque courage qu'ils déployèrent, les chevaliers, affaiblis par la défection des nobles prussiens, succombèrent après une lutte acharnée. 6000 d'entre eux, parmi lesquels se trouvaient Jungingen et la plupart des commandeurs, trouvèrent une mort glorieuse sur le champ de bataille. Le camp fut mis au pillage par les Polonais et les survivants se rendirent sans condition au vainqueur, tandis que les quatre évêques du pays[1] s'empressaient de leur prêter le serment d'obéissance.

[1] Ceux de Kulm, de la Pomésianie, de l'Ermeland, du Samland.

L'Ordre, dans sa détresse, rencontra un sauveur en la personne du commandeur de Schwedt, Henri de Plauen, qui, du haut des remparts de la Marienbourg, pendant un siège de dix mois, repoussa toutes les attaques de ses adversaires. Ladislas, dont les troupes étaient décimées par la famine et les épidémies, renonça à ses vastes projets de conquête et n'exigea des chevaliers, le 1er février 1411, lors de la première paix de Thorn, en dehors de la cession de la Samogitie, que des sacrifices pécuniaires.

La vieille corporation portait en elle-même les causes de sa déchéance, dont les effets ne pouvaient être qu'accélérés par la continuation de la guerre avec l'étranger. Les chevaliers, habitués à une existence oisive et luxueuse, s'insurgèrent contre les réformes que prétendait leur imposer Henri de Plauen et, plutôt que de s'y soumettre, n'hésitèrent pas à déposer leur valeureux défenseur. L'Ordre, dans son agonie, s'adressa vainement à l'empereur, au pape, aux conciles, qui s'efforçaient à l'envi de rétablir la paix dans l'État et dans l'Église. Les rois de Pologne, pour expulser d'un territoire originairement slave l'élément germanique, s'allièrent avec les ducs de Lithuanie et de Poméranie, voire même avec les Hussites de Bohême, pillèrent et incendièrent le couvent d'Oliva, d'où le moine Christian était parti, au XIIIme siècle pour convertir les Borusses; la Hanse, en pleine dissolution laissait la Scandinavie se soustraire à son influence et se former l'union de Calmar ; les chevaliers, absorbés par leurs querelles particulières, n'avaient cure de la misère qui rongeait des districts

jadis renommés pour leur fécondité ni des brigands qui infestaient les grandes routes; le peuple se détournait de souverains qui ne savaient plus se protéger eux-mêmes.

Les villes, dont les grands maîtres, dans leur sot orgueil, persistaient à ne pas vouloir reconnaître les droits et les franchises, contractèrent en 1440, à Marienbourg, avec la noblesse de Prusse, une nouvelle et plus étroite alliance, se donnèrent un conseil et des revenus, formèrent un État dans l'État et signèrent, le 2 février 1454, leur acte final d'affranchissement, que l'huissier du magistrat de Thorn alla porter à Louis d'Erlichshausen. Immédiatement après commença la guerre des bourgeois contre les seigneurs. En quelques semaines, 54 châteaux, mal défendus par leurs maîtres, y compris la vénérable forteresse de Thorn, tombèrent entre les mains des insurgés qui, pour l'achèvement de leur œuvre, s'adressèrent au roi de Pologne. Casimir IV, après avoir institué, *pro forma*, un débat contradictoire entre les délégués des chevaliers Teutoniques et des Ligueurs, se prononça en faveur de ces derniers, qui lui témoignèrent leur gratitude par l'acceptation de sa suzeraineté, répartit la contrée entre ses palatins, affranchit les villes et les nobles de toute charge, décida que les châteaux incendiés ne seraient pas reconstruits et déclara la guerre à l'Ordre. Le 23 mai 1454, eut lieu son entrée triomphale à Thorn. Quelques semaines après, il recevait à Elbing, en présence de l'archevêque de Gnesen, les hommages des confédérés.

On aurait dit que l'Ordre eût déjà été rayé du

nombre des vivants. La guerre n'en dura pas moins encore treize années, guerre civile autant qu'étrangère, puisque les trois quartiers de Kœnigsberg se battaient sur les rives du fleuve, qui leur servait de limite, et qu'à Dantzig les patriciens décimaient les corps de métier. Les chevaliers, dont la vigueur était tarie, ne se soutenaient qu'avec l'aide de mercenaires. A la fin, ils se montrèrent incapables de les payer et durent leur livrer en gage la plupart de leurs cités et de leurs commanderies. Le 15 août 1456, la Marienbourg fut vendue, par cette soldatesque éhontée, au roi de Pologne pour la somme de 436,000 florins et le grand maître, Louis de Erlichshausen, dut quitter la résidence où, pendant 148 années, avaient vécu 17 de ses prédécesseurs, pour chercher un refuge à Kœnigsberg.

L'Ordre ne se décida à renoncer à la lutte qu'après l'épuisement complet de ses ressources, lorsque, selon l'énergique expression d'un chroniqueur, on ne découvrait plus dans la plaine aucun arbre, auquel on put attacher une vache. La deuxième paix de Thorn, signée le 19 octobre 1466, lui enleva ses meilleures possessions : les villes de Thorn, de Dantzig, d'Elbing et de Marienbourg, la Pomérellie et le pays de Kulm, les districts situés entre la Vistule et le Nogat et ne lui laissa, à titre de fiefs, que le Samland et la Pomésianie, entre lesquels, comme un coin offensif, s'enfonçait l'Ermeland. Pour mieux établir sa sujétion ou, comme le disait ironiquement le traité, pour manifester, aux yeux de tous, son amitié et sa bonne entente avec son suzerain, le grand maître

siégeait, à côté du roi, en qualité de prince et de conseiller, à la diète de Pologne et l'élément slave entrait désormais pour moitié dans la composition de la Confrérie.

La sécularisation de l'Ordre Teutonique, accomplie, en 1524, par le grand maître Albert de Brandebourg et sanctionnée, le 8 février 1525, à la paix de Cracovie, par le roi de Pologne Sigismond, répondait à la marche des événements. La plupart des chevaliers l'accueillirent avec joie, à commencer par l'évêque de Samland, Georges de Polenz, un des plus fervents adeptes de la Réforme. La petite minorité des récalcitrants fut reléguée en Souabe, dans la commanderie de Mergentheim.

Un arrangement de famille avait, en 1569, réuni les deux branches de la maison de Hohenzollern qui régnaient, l'une sur les bords du Niemen, l'autre sur ceux de la Sprée. L'électeur de Brandebourg, Joachim II, lors de son mariage avec la princesse polonaise Hedwige, avait reçu en dot la coïnvestiture de la Prusse, avec perspective de succession, dans le cas où s'éteindrait la famille régnante. Cette éventualité se réalisa, le 28 août 1618, à la mort du dernier grand-duc Albert-Frédéric. L'électeur Jean Sigismond qui avait déjà exercé la tutelle, pendant la longue période où son beau-père était tombé dans l'imbécillité, réunit désormais sous son sceptre, avec l'assentiment des États provinciaux et du suzerain, le roi de Pologne, les possessions jusqu'alors dispersées des Hohenzollern. La Prusse ne recouvra l'intégrité de son indépendance que sous le petit-fils de Jean-Sigismond, le

grand électeur Frédéric-Guillaume, qui profita de son alliance avec Charles-Gustave de Suède, pour reprendre la guerre contre Jean-Casimir, et triompher à Varsovie, le 27-30 juillet 1656, après une furieuse bataille de trois jours, de la brillante chevalerie polonaise.

En dépit des mémorables événements qui s'accomplirent dans ses murs et de la noblesse de ses origines, puisqu'elle eut, en 1255, pour fondateur, Ottokar, roi de Bohême, et porte un aigle noir dans ses armoiries, Kœnigsberg offre aujourd'hui l'aspect d'une grande cité industrielle et commerciale. Les exigences de l'administration et de l'hygiène ont fondu, en un tout harmonique, les trois quartiers dont elle se compose et qui ont longtemps gardé leur physionomie distincte : l'Altstædt, le Kneiphof, le Lœbenicht. Aujourd'hui les maisons élégantes et confortables de ses nouveaux quartiers, ses rues droites et animées, bordées de riches magasins, ses larges places plantées d'arbres et, pour la plupart, ornées de statues, son jardin zoologique et ses nombreux parcs, sur les étangs desquels se promène toute une flotille d'embarcations de plaisance et s'ébattent les cygnes, chers à la mythologie scandinave, en font une des plus belles villes du nord-est de l'Allemagne, trop peu visitée, en raison même de son éloignement, mais récompensant des fatigues du voyage. Lorsque je m'y rendis, en 1891, par une radieuse journée de mai, elle respirait un air de vie et de gaîté, elle avait revêtu une physionomie printanière, qui réjouissait les plus moroses. Le spectacle le plus intéressant, pour le tou-

riste habitué aux ports en amphithéâtre et aux rades spacieuses de la Méditerranée, consiste dans cet intime mélange de la terre et de la mer, particulier au Nord germanique, dans cette Pregel aux cent bras qui s'entre-croise, avec des canaux tout aussi multiples, pour former des îles et des presqu'îles couvertes d'entrepôts et d'habitations, dans ces navires qui, pour décharger leurs marchandises, pénètrent, en dépit des ponts et de la foule, comme à Hambourg, jusqu'au cœur de la cité, dans ces radeaux qui amènent jusqu'à la Baltique le bois du pays des Masures et les blés de la Pologne.

Le château de Kœnigsberg, une massive construction rectangulaire, dont les plus anciennes parties remontent à la fin du XIIIme siècle et où résidèrent les derniers grands maîtres de l'Ordre Teutonique, malgré sa lourde tour carrée et la salle des Moscovites, une des plus vastes de l'Allemagne, bâtie après la bataille de Gross-Jægerndorf, pendant l'occupation de Kœnigsberg (1758-1762) par le général russe Apraxine, ne mériterait pas une longue visite, sans la multitude de souvenirs historiques, qui se pressent dans l'esprit de tout voyageur quelque peu familier avec l'histoire. Ses tristes et sévères appartements servirent en effet d'asile à la famille royale, en décembre 1806, après l'occupation de Berlin par les Français. Aussi ne peut-on contempler, sans une vive émotion, ce vieux mobilier du style Empire, si médiocre dans sa rigidité, ces tentures aux sombres couleurs, ces broderies dues pour la plupart à des mains augustes, ce bureau sur lequel travaillait Frédéric-

Guillaume III, cette épinette auprès de laquelle la reine Louise cherchait à oublier pour un instant ses patriotiques angoisses.

Dans le monument qui s'élève sur la place de l'Université, le sculpteur Kiss a reproduit, avec une sympathique fidélité, les traits de ce prince, honnête et simple dans ses goûts, calme et digne à l'heure de la catastrophe, cher à son peuple en raison même de son infortune, mais qui suivit avec une timide réserve les événements au lieu de leur imprimer une forte direction, contraria trop souvent les hommes d'élite réunis dans ses conseils et ne posséda au dire de son confident spirituel, l'évêque luthérien Eylert, avec toutes les vertus d'un bourgeois, aucune des qualités d'un monarque. Aucune statue[1], malgré l'enthousiaste et durable affection que lui a vouée la Prusse, n'a été érigée en l'honneur de la reine Louise, mais, pour se la représenter, telle qu'elle dut apparaître en ces sombres jours, gracieuse et fière, active et intelligente, embrasée du plus généreux idéal, il suffit de se rappeler la noble figure couchée sur le tombeau de Charlottenbourg.

Dans les salles de ce même château, se réunissaient fréquemment, pour délibérer sur les affaires communes, le baron de Stein, le génial réformateur de la monarchie, Scharnhorst, l'organisateur de la landwehr, le chancelier de Hardenberg, désireux, malgré l'interdiction venue de Paris, de maintenir les bons rapports diplomatiques avec l'empereur Alexandre, le général

[1] Sauf la reproduction, dans le parc du Hufen, d'un médaillon de Rauch.

York, qui devait, en 1813, donner le signal du soulèvement pour l'indépendance, Gneisenau, le président de Schœn, le comte de Dohna, le général d'Auerswald et maint autre chaleureux patriote. Leurs regards, pendant la guerre qui se poursuivait sans relâche, se tournaient du côté du sud, vers cet Eylau[1], où Napoléon, par l'acharnement avec lequel Bennigsen lui disputa le sort de la journée, aurait pu pressentir la résistance, qu'en 1812 lui opposerait la Russie, et ce Friedland[2] où son étoile atteignit son zénith. A quelques milles plus loin, dans la direction de l'est, le 9 juillet 1807, sur le radeau de Tilsit, s'esquissait la première alliance franco-russe, le grandiose et chimérique projet d'un partage de l'univers entre le Tsar d'orient et le César d'occident. Le souvenir de ces terribles événements se grava, avec la solidité de l'airain, dans l'âme sérieuse et virile du prince Guillaume, qui venait d'atteindre sa dixième année. Mieux que tout commentaire historique, une visite au château de Kœnigsberg éclaire, d'une pénétrante lumière, la route qui de Iéna conduit à Sedan.

Dans l'église voisine, modeste dans ses proportions et mesquine dans ses ornements, se célébrèrent deux fêtes significatives pour le développement de la monarchie. Le 18 janvier 1701, le seul des Hohenzollern qui ait aimé le luxe et la magnificence, Frédéric I, rejeta, comme indignes de lui, les titres de margrave et d'électeur de Brandebourg pour ceindre de ses propres mains la couronne royale; le 18 octobre 1862

[1] et [2] 8 février, 14 juin 1807.

Guillaume I inaugura son glorieux règne dans la ville, qui avait été témoin attristé et sympathique du plus profond abaissement des Hohenzollern et où s'étaient écoulées les années de son austère jeunesse. L'une et l'autre cérémonies sont présentes à tous ceux qui ont contemplé, à l'Arsenal de Berlin, les tableaux si précis dans leurs grandes lignes, si achevés jusque dans leurs moindres détails, dus au magistral pinceau d'Adolphe Menzel.

Il est un autre personnage, que cherchent, dans les rues de Kœnigsberg, tous les amis des études philosophiques : Emmanuel Kant. Lorsque 4 heures sonnaient à la tour du Dôme, il sortait, pour sa promenade quotidienne, avec une si mathématique ponctualité, que ses voisins auraient pu se passer d'horloge. Une inscription a été placée, rue de la Princesse 3, sur la façade de la maison qu'il habita pendant dix années (1794-1804) ; sa dépouille repose dans une chapelle du Dôme ; Rauch, en reproduisant son effigie, a rencontré une de ses plus vivantes créations ; le portrait, exécuté de son vivant (1768) par Becker, peut se voir à la librairie Græf et Unzer. Mais qu'importent les souvenirs matériels ? Pour vivre dans la communion du sage de Kœnigsberg, il suffit de méditer cette phrase sublime qui se lit dans la *Critique de la raison pratique :* « le ciel étoilé au-dessus de moi, la loi morale gravée au plus profond de mon cœur. »

Le nouveau palais de l'Université, exécuté par Stürler dans le style de la Renaissance, fut inauguré, en 1865, par le prince royal Frédéric, dans un discours qui impressionna fortement l'opinion publique

et dont le généreux idéalisme n'était point fait pour plaire à M. de Bismarck. Quel pathétique contraste entre ces brillantes prémisses et la fin lugubre de l'impérial martyr ! Le peuple, qui lui était sincèrement attaché, ne s'était point trompé, en le surnommant : *Frédéric le Noble.*

Malgré l'admiration que professent à leur égard les habitants de Kœnigsberg, je suis demeuré froid, je l'avoue, vis-à-vis des douze fresques, si correctes et si laborieuses dans leur docte symbolisme, dans lesquelles le professeur Rosenfelder a entrepris de retracer le développement des sciences et des arts, au moyen d'exemples empruntés à l'antiquité. La grande peinture murale, depuis Kaulbach et Piloty, est fort prisée en Allemagne, mais la plupart de ses productions ne sont que de pâles et médiocres copies des chefs d'œuvre que chacun a pu admirer, soit au nouveau Musée de Berlin, soit au Maximilianeum. Ne nous montrons pas cependant trop sévères : aucun langage ne parle aussi fortement à l'imagination populaire que celui de la peinture, et mieux vaut pour elle s'inspirer des plus nobles faits de l'histoire de l'humanité que de reproduire servilement les plus licencieux épisodes de la chronique quotidienne.

Une plus vive jouissance m'attendait au musée, un des plus remarquables de l'Allemagne, et des plus judicieusement composés pour le choix de tableaux modernes[1]. Je m'y trouvai tête à tête avec un jeune

[1] Camphausen : Rencontre de Blucher et de Wellington après la bataille de Belle-Alliance. Stilke : Exode des chrétiens de Syrie après la destruction de Ptolemaïs. Rosenfelder : Prise de Marien-

artiste de Munich, qui m'en fit les honneurs avec une parfaite bonne grâce, m'indiquant les meilleures toiles et me communiquant en toute liberté ses impressions.

Les environs de Dantzig sont célèbres par leur charme romantique dans toute l'Allemagne du Nord, et les habitants, dans leur patriotisme, n'hésitent pas à proclamer la vue de leur golfe « une des sept premières de l'univers. » Elle est en tout cas fort belle avec ses coteaux boisés du Carlsberg et du Johannisberg, le riant vallon du Jeschkethal, la vénérable abbaye d'Oliva, la plage mondaine de Zoppot, les villages et les groupes de maisons épars entre les arbres fruitiers, les eaux sinueuses du fleuve qui brillent çà et là dans la verdure, la chaîne régulière des dunes qui se développe au nord-est en une immense courbe, le phare de Neufahrwasser, et, par delà la rade semée de voiles, la longue péninsule blanche de Héla.

Les nombreux travaux effectués sur l'enceinte, pour que Dantzig se maintienne au rang des forteresses impériales, lui permettraient d'affronter des sièges aussi longs et aussi terribles que celui de 1577, où son intrépide bourgeoisie triompha des furieuses attaques

bourg par les mercenaires de l'Ordre Teutonique. Brendel : Troupeau de moutons. A. Achenbach : Plage de Schweningen. Defregger : Andréas Hofer marchant au suppplice ; le Braconnier. Grutzner : la Cuisine du couvent. Brandt : Cosaques de l'Ukraine au XVII[e] siècle, saluant leur arrivée dans la steppe. Lindenschmitt : Sir Walter Raleigh visité à la Tour par ses amis. Knaus : Halte de Bohémiens. Piloty : L'abbesse du Chiemsee protège son monastère contre des pillards. Lessing : Moine priant sur le cercueil de l'empereur Henri IV. Tidemand : Célébration de la Cène dans une hutte norwégienne.

d'Étienne Bathory, ceux de 1807 et de 1814, où les Allemands et les Français, successivement appelés à défendre la place, luttèrent contre leurs assaillants avec autant d'opiniâtreté que de bravoure, le comte Kalkreuth contre le maréchal Lefebvre, le général Rapp contre le duc Eugène de Wurtemberg. Ces redoutables épreuves, si elles suspendirent momentanément l'essor du commerce, ne parvinrent jamais à porter à la prospérité matérielle de Dantzig une atteinte durable.

J'ai déjà eu l'occasion, dans la première partie de ce mémoire, de parler du trafic des blés. Les constantes relations entretenues par les armateurs avec les ports anglais ont fait de Dantzig un des principaux marchés d'importation, pour l'Allemagne, des charbons, des articles de quincaillerie, des denrées coloniales. D'année en année, ses établissements industriels prennent un développement plus considérable : papeteries, distilleries, fabriques de draps et de produits chimiques, ateliers pour les machines, chantiers de tout genre qui étendent toujours, au delà des fortifications, la zone des faubourgs. Cette magnifique expansion est due pour une large part à l'activité déployée par M. de Winter qui exerça, de 1863 à 1890, les fonctions de bourgmestre : un homme de goût épris de l'art et de l'histoire de sa province, un administrateur de premier ordre, aussi versé dans les questions scolaires que dans les problèmes de la canalisation, un financier des plus experts qui parvint à solder les derniers arrérages de l'énorme dette contractée par sa ville natale pour satisfaire aux réquisitions napoléoniennes.

Parmi les édifices modernes qui ont contribué à l'embellissement de Dantzig, nous indiquerons la synagogue, le lazareth, le palais des États et celui du gouvernement, tous deux construits dans le style de la Renaissance italienne, le musée, installé dans l'ancien cloître des franciscains et qui, en dehors d'une collection très intéressante de plafonds, rampes d'escaliers, poêles, bahuts et autres meubles permettant de reconstituer l'intérieur d'un riche marchand au moyen âge, renferme quelques-unes des meilleures toiles d'Hildebrandt, Meyerheim et autres maîtres du nord[1].

Le centre archéologique, et en même temps le quartier le plus animé de Dantzig, est formé par la Lange Gasse et le Lange Markt, avec leurs portes terminales (Hohe Thor; Grüne Thor) dans le style de la Renaissance (1558), habilement restaurées et encore revêtues des écussons de la ville, de la province et de la Pologne comme puissance suzeraine; la fontaine de Neptune avec son cortège de nymphes et de tritons, fondue en bronze par un artiste néerlandais en 1633; leurs maisons qui permettent de suivre, dans ses diverses périodes, le développement de l'architecture du XIIIme au XVIIme siècle.

Elles sont des plus attrayantes et des plus originales, ces maisons avec leurs hautes et étroites façades, leurs fenêtres pressées les unes contre les

[1] Hildebrandt : Paysage d'hiver; Sous l'Equateur. Paul Meyerheim : Famille de singes. Ed. Meyerheim et Meyer de Bremen : tableaux de genre. Nordenberg : Chasse en Norwège. Schrader : le pape Grégoire et Crescentius. Rosenfelder : Pancrace Klemme délivré de la geôle épiscopale (un épisode de l'histoire de Dantzig).

autres, de manière à donner à toute la construction l'apparence d'un palais de cristal, leurs pignons aux capricieuses arabesques, leurs frontons importés des Flandres, leurs guirlandes de fleurs et de fruits et autres gracieux ornements qui attestent les intimes relations, avec l'Italie, de la Venise du nord. Leur particularité la plus caractéristique consiste dans les *Beischlæge*, ces appendices en forme de coins, qui atteignent la hauteur d'un premier étage et empiètent largement sur le trottoir, de manière à ce que les propriétaires puissent, sans crainte de refroidir leur appartement, observer de loin les passants et se débarrasser promptement des visiteurs indiscrets. L'achat de quelques bouteilles de l'eau merveilleuse, aux paillettes d'or, m'ouvrit l'accès d'un de ces sanctuaires : une vieille dame qui semblait, avec son bonnet de fines dentelles et sa robe cossue de soie noire, un portrait de Mierewelt descendu de son cadre, m'introduisit dans un salon d'une propreté irréprochable, tout tapissé de vieilles faïences de Delft et de laques authentiques du Japon, coquet et soigné, comme un intérieur de Terbourg ou de Metsu.

Les deux édifices dans lesquels s'incorpore le libre et glorieux passé de Dantzig : l'Hôtel de Ville (1387) et l'Artushof (1481) s'élèvent, l'un à côté de l'autre, sur le Lange Markt.

Le premier produit une impression grandiose avec sa splendide façade du XIVme siècle, son majestueux escalier extérieur, ses grilles délicatement ouvragées, son beffroi, haut de 83 mètres, qui appelait, en cas de troubles, les citoyens à la défense de leurs libertés

menacées et que dominait une statue en bronze du roi de Pologne, Sigismond-Auguste, tenant, au bout d'une perche, le vaisseau, symbole de l'exploratrice et commerçante cité. Les appartements intérieurs ne sont pas moins richement décorés, avec leurs portes et leurs boiseries couvertes d'élégantes sculptures de la fin du XVIme siècle (1793-1796), leurs plafonds dont les opulentes peintures rappellent Venise, leurs stalles incrustées de matériaux précieux, dignes émules de celles de Bologne et de Bergame. La salle du Conseil qui repose sur un seul et massif pilier de pierre, comme le Remter de la Marienbourg, a été placée sous les auspices de deux personnages dont la présence ne serait déplacée dans aucune assemblée parlementaire : l'homme qui écoute et l'homme qui garde le silence.

L'Artushof, dans lequel les chefs de la bourgeoisie se réunissaient pour la célébration de leurs festins pantagruéliques, et qui porte aussi le nom de Junkerhof, les riches marchands aimant à se parer de ce titre, réservé aujourd'hui aux seuls gentilshommes campagnards, partisans du droit divin et lecteurs assidus de la *Gazette de la Croix*, affecte une physionomie beaucoup plus simple, tout au moins à l'extérieur, puisque la monotonie de sa façade n'est interrompue que par trois larges fenêtres ogivales. L'intérieur, au contraire, éblouit par sa bizarre magnificence. Dans une vaste salle que supportent quatre colonnes de granit, sveltes comme des troncs de palmiers, se rencontrent, dans le plus pittoresque mélange, Actéon et Saint-Christophe, Orphée et les

quatre fils Aymon. Une statue de la Madone fait face à un tableau représentant un épisode du siège de la Marienbourg, les médaillons de Charles-Quint et de Don Juan d'Autriche au buste d'Auguste III, roi de Pologne. Tout un des coins est occupé par un poêle gigantesque en briques, revêtu des plus vives couleurs. Au plafond, que les nervures parties des piliers divisent en une suite de champs étoilés, sont suspendus, comme à Lubeck dans la Fredenhagen-Zimmer, des vaisseaux, symbole de la Hanse. Aujourd'hui cet immense local sert de Bourse, mais, tandis que les négociants échangeaient les demandes et les offres pour le blé, rédigeaient leur correspondance, discutaient la cote des valeurs, mon imagination m'avait emporté bien loin en arrière dans le passé.

Les origines de Dantzig se perdent en effet dans la nuit des temps. Déjà mentionnée au Xme siècle et convertie à l'Évangile par Adalbert, le grand apôtre des Slaves, elle jouit d'une indépendance à peu près complète sous la suzeraineté nominale, en 1310, des chevaliers de l'Ordre Teutonique et, à partir de 1436, des rois de Pologne. Le seul témoignage extérieur de sa subordination consistait dans l'entretien, à la cour de Varsovie, d'un ambassadeur et la réception, dans ses murs, d'un staroste; mais, pour tout ce qui concernait son administration municipale, elle demeurait entièrement libre et jouissait de ses franchises pour nommer ses magistrats, promulguer ses lois, choisir ses alliances, frapper ses monnaies, fixer la quotité de ses impôts. Quoique sa politique fût essentiellement pacifique, dans l'intérêt même de son

commerce, jamais elle ne fléchit devant les sommations d'un injuste agresseur. La Baltique fut purgée par ses escadres des vaisseaux des rois ou des pirates: c'était tout un pendant la période scandinave: Copenhague et Stockholm virent flotter ses étendards victorieux en 1523, lors de la chute de Christian II et du retour dans sa patrie de Gustave Wasa. L'Artushof et l'Hôtel de Ville conservent avec une pieuse vénération les trophées cueillis à Bornhowed, à Warnow, à Wisby: le traité de Stralsund avait. déjà en 1370. reconnu son droit confirmatif, lors de l'élection d'un nouveau souverain pour le Danemark.

Dès 1360, Dantzig avait accédé à la grande association municipale et commerciale créée, en 1241, par l'initiative de Lubeck et destinée à mettre en relations continues l'occident avec l'orient de l'Europe, ainsi qu'à garantir la liberté de navigation sur les mers du nord. Pendant tout le cours du XIVme et du XVme siècles. se réunirent à dates fixes, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville et sous la présidence de la métropole des bords de la Trave, les représentants de 90 villes souveraines, déjà expertes dans l'art des échanges et riches par leur négoce : Hambourg et Wismar, Rostock et Greifswalde, Amsterdam et Reval, Breslau et Cologne. Par le seul lien des intérêts matériels, sans jamais recourir à la chance des armes et à la conquête brutale, s'était formée, avec des communautés éparses, une république fédérative plus puissante que maint royaume. Pour assurer l'obéissance à ses décrets, il lui suffisait d'une menace d'expulsion contre celui de ses membres qui était tenté de placer ses

avantages particuliers au-dessus du bien général. Le code de Dantzig brilla au premier rang des constitutions municipales, pendant toute la durée du moyen âge. D'importantes factoreries, avec auberges, chapelles et hospices pour les marchands d'origine germanique, furent installés, sous le patronage de la Hanse, à Londres et à Nijni-Novogorod, à Bruges dans les Flandres et à Bergen en Norwège.

La Réforme, prêchée par Luther, rencontra, dans cette fière et opulente bourgeoisie, un prompt et favorable accueil. Dantzig l'embrassa en 1523, malgré la résistance acharnée de son patriciat et les intrigues polonaises. Mais, dès le XVIme siècle, commença pour la Hanse une ère de décadence continue qui s'accentua avec le XVIIme siècle et à laquelle peuvent être attribuées des causes multiples : l'agrandissement des horizons maritimes et l'ouverture au commerce des nouvelles routes découvertes par Christophe Colomb et Alvarez Cabral, Albuquerque et Vasco de Gama, le réveil politique du Danemark et l'entrée en scène de la Russie; l'anéantissement, sous le régime oppresseur des Ferdinand et des Léopold de Habsbourg, de toute initiative et de toutes franchises municipales; le rôle militaire prépondérant joué par la Suède et les ruines de toute espèce accumulées sur l'Allemagne pendant la guerre de Trente Ans. Le deuxième partage de la Pologne, en incorporant Dantzig à la Prusse (1793) rouvrit, pour l'ex-ville libre, une ère de paix et de prospérité, interrompue seulement pendant le dur, mais court épisode de la domination napoléonienne.

Commencée en 1345 pour être achevée en 1502, Notre Dame (Marienkirche), la plus vaste église de l'Allemagne du Nord, peut également prétendre à une des premières places parmi tous les temples de l'Europe évangélique, puisqu'elle ne mesure pas moins de 104 mètres de longueur sur 34,8 de largeur et 23,3 d'altitude et s'étend sur trois, voire même sur cinq nefs, en comptant les chapelles logées dans les bas côtés. Avec ses murailles en briques d'une hautaine sévérité, ses solides arcs-boutants, sa massive tour carrée qui domine du haut de ses 87 mètres tous les édifices laïques et qu'entourent comme autant de satellites, dix autres tourelles, plus élégantes dans leur légèreté, elle affecte, comme la Marienbourg, l'apparence d'un sanctuaire-forteresse et réalise, dans sa plénitude, l'idée si chère au moyen âge, de la maison de Dieu autour de laquelle se groupaient les habitations des bourgeois, afin de résister, avec toute chance de succès, aux agressions de la noblesse avoisinante.

La décoration intérieure, si harmonieuse dans sa richesse, forme un bienfaisant contraste avec l'austérité du dehors. L'art gothique du nord s'y déploie dans toute son attrayante originalité, avec ses lustres et candélabres en laiton, ciselés avec une amoureuse fantaisie, son bénitier entouré d'une grille travaillée avec une exquise délicatesse, sa maison du sacrement dans les gracieuses spirales de laquelle monte tout un peuple d'anges et de bienheureux, enfin et surtout son maître-autel, exécuté, de 1511 à 1517, par Michel d'Augsbourg et composé d'une armoire avec quatre volets, sur lesquels se déroulent, tantôt peints et tan-

tôt sculptés sur bois, les principaux épisodes de la vie de la Vierge. L'expression pathétique et la vérité de l'anatomie que les visiteurs de la chapelle de Saint-Reinhold admirent dans le Christ crucifié, seraient, d'après une tradition locale, le produit d'un crime, puisque l'artiste, dans l'excès de son zèle et pour étudier plus exactement les affres de la mort, n'aurait pas reculé devant l'immolation de son gendre. Rappelez-vous Cardaillac dans les *Contes de Hoffmann*.

Le plus précieux joyau de Notre Dame, est, sans contredit, le tableau du *Jugement dernier*, par Hans Memling, commandé au maître de Bruges par les Portinari, agents commerciaux en Allemagne des Médicis, mais enlevé, pendant la traversée de la Manche, au capitaine anglais qui le transportait en Italie, par le corsaire Paul Benecke. Le larcin, que justifiait la guerre des Deux Roses, fut remis, pour plus de sûreté, à la confrérie de Saint-Georges, patronne des armateurs, qui refusa de s'en dessaisir, malgré toutes les réclamations venues de Florence. Nous ne saurions la blâmer de son obstination, puisque l'œuvre de Memling est rangée, avec le retable de l'*Adoration de l'agneau* par les frères Van Eyck, au nombre des plus belles créations de l'école flamande.

En voici la rapide description d'après mes souvenirs personnels étayés de l'autorité de Waagen[1], qui en trouve la composition beaucoup plus riche, l'or-

[1] Voir aussi Crowe et Cavalcaselle : Histoire de la peinture en Flandre.

donnance beaucoup plus harmonieuse que celles du tableau de Rogier van der Weyden, traitant le même sujet et conservé à l'hôpital de Beaune en Bourgogne.

Dans le Christ trônant sur l'arc-en-ciel, le type accoutumé s'ennoblit et s'anime d'une expression on ne peut mieux appropriée à la majesté du sujet. Le geste par lequel il bénit d'une main les élus, et le calme souverain avec lequel il repousse en même temps les damnés, me paraissent également admirables et j'y retrouve bien davantage l'esprit de l'Évangile que dans le *Jugement dernier* de Michel Ange, où le Sauveur se tourne vers les seuls réprouvés, avec un geste des plus passionnés et des plus durs. La compassion est aussi très heureusement rendue dans les nobles traits de Marie assise à la droite du Christ. Vis-à-vis d'elle apparaît Jean-Baptiste, tandis que, derrière ce premier groupe, sont rangés les apôtres, aussi variés dans leur expression que grandioses dans leur attitude. Enfin, dans le bas du tableau, une figure colossale captive l'attention : Saint-Michel couvert d'une armure d'or, telle qu'on en portait à l'époque de Memling, et dont la physionomie est empreinte d'une sérieuse dignité.

Dans toute la scène du haut, le peintre ne s'est pas écarté des conventions traditionnelles ; dans la partie inférieure de sa toile, au contraire, il donne pleine carrière à la richesse de son imagination. La vérité et la diversité dans les expressions et les attitudes, soit des élus, soit des réprouvés, des anges comme des démons, atteignent, dans cette composition, de même que dans celle des vantaux, la perfection

suprême. Autant on se sent pénétré d'une douce et bienfaisante émotion, à la vue du calme et de la confiance des élus, autant on éprouve une sensation profonde de douleur et d'angoisse à la vue de la terreur et du désespoir des réprouvés. Une des plus belles figures pour la noblesse sympathique des traits, comme pour l'ampleur harmonieuse des draperies, me paraît, sur le volet de droite, être celle de Saint-Pierre, recevant les âmes au seuil du céleste parvis. L'entrée du ciel se présente, avec un aspect tout à fait allemand, sous la forme d'un portail gothique orné d'une profusion de sculptures, figurant les principales scènes des deux Testaments. La pureté et l'allégresse des anges, qui accueillent et vêtent les élus, ne sont pas moins heureusement exprimées, que la malice et les sarcasmes des démons, représentés sous formes humaines.

Le chiffre LXVII, qui se lit sur la pierre sépulcrale d'une femme, est très vraisemblablement une allusion à l'année 1467, dans laquelle fut peut-être achevée l'œuvre. Cependant la longueur et la maigreur des figures nues, bien que le dessin, le raccourci et le modelé en soient magistralement traités, semblent accuser une époque un peu antérieure, car les tableaux de Memling, exécutés postérieurement à ce millésime, sont tout à fait exempts de ces défauts. Sous le rapport de la vigueur et de la transparence des coloris, qui accusent l'influence de Dick Steuerbout, sous le rapport aussi de la facture, qui atteste dans toutes ses parties une habileté supérieure et un talent toujours égal, ce tableau appartient au contraire à la maturité du maître. Les faces extérieures des volets représen-

tent en grisaille, d'un côté Marie debout, portant sur ses bras l'enfant vêtu d'une tunique, qui tient un oiseau dans sa main droite, de l'autre l'archange Michel terrassant deux démons.

Peut-être nous sommes-nous arrêtés trop longuement auprès du chef-d'œuvre de Memling, mais, dans quelles villes, mieux qu'à Dantzig, à Lubeck et à Nuremberg, contemplerait-on avec un sympathique intérêt et se livrerait-on, avec une amoureuse patience, à l'étude des vieux maîtres de l'Allemagne et des Pays-Bas?

L'ÉRUPTION DE L'ETNA

DE 1892

PAR

M. Émile CHAIX

Secrétaire général de la Société de géographie de Genève.

Avec figures faites d'après des photographies de l'auteur.

Sachant combien j'aurais voulu voir ne fût-ce qu'une toute petite éruption lors du long séjour que je fis à l'Etna en 1890, mes amis MM. Ællig et Mumenthaler de Catane me lancèrent un télégramme dès la première explosion du 8 juillet 1892; mais ce ne fut qu'en septembre que les circonstances me permirent de partir. Pendant les quelques jours que je passai là, du 22 au 27 septembre, l'éruption fut assez active pour présenter le plus grand intérêt; mais plutôt que de ne parler que de ce que j'ai vu moi-même, je ferai rentrer mes observations dans un historique plus complet de cette éruption grandiose; ce sera, je crois, plus intéressant, et les bons matériaux ne manquent pas [1].

[1] Voici les noms des observateurs dont les études sont arrivées à ma connaissance : MM. A. Aloi (*L'Eruzione dell' Etna*, etc., dans *Rev. mens. del Club alp. ital.*, 1892. XI), A. Baltzer *(die*

On pense généralement que dans l'intervalle qui sépare ses grandes éruptions (environ cinq ans) l'Etna est entièrement calme. Le professeur A. Bartoli, qui passe depuis des années ses étés à la Casa Etnea (2917 m.) pour des observations pyrhéliométriques, a constaté qu'il en est autrement. Selon lui, l'Etna a eu, en 1887, de fréquentes éruptions de vapeur; en 1888, quelques pluies de cendres, quelques mugissements et un réveil des fumeroles du Monte Gemmellaro, de 1886; en 1889, quelques petites pluies de cendres; en 1890, un tremblement de terre

Etna-Eruption v. 1892, dans *Neues Jahrb. f. Mineral.*, 1893), M. Baratta (*Sull' Eruzione eccentrica dell' Etna*, etc., dans *Rassegna delle sc. geol.*, 1892, p. 81), A. Bartoli (*Sull' Eruzione dell' Etna*, etc., dans *Bollett. mens. d. Soc. meteor. ital.*, serie II, vol. XII, nº 11. — *Bollett. mens.* dell' Accad. gioenia di sc. nat. in Catania, 11 sept. 1892), T. Bertelli (*Di alcuni moti tromometrici*, etc., dans *Bollett. mens. d. Soc. meteor. ital.*, serie II, vol. XII, nº 9), L. Bucca (*Primo rapporto sull' eruzione dell' Etna*, etc., Catania), C. Del Lungo (*L'Etna e le sue eruzioni*, dans *Rassegna Nazionale*), G. Guzzanti (*I fenomeni geodinamici a Mineo*, dans *Giorn. di Sicilia*), G. Mercalli (*Sopra l'eruzione dell' Etna*, etc., dans *Atti della Soc. it. di sc. nat.*), J. Mumenthaler (*Ausbruch des Aetna*, dans *N. Zürcher Zeit.*, 17 VII 92), J. Platania (*La Nature*, 1892, p. 278), G. Platania (*The recent eruption of the Etna*, dans *Nature*, 6 octobre 1892), G. Raffo, A. Riccò (*L'eruzione dell' Etna*, dans *Nuova Antologia*, XLI, série III, 1er sept. 1892. — *Comptes rend.* de l'Acad. des Sc. de Paris, 31 oct. 1892. — *Rapports* quotidiens, dans *Corriere di Catania*), Wallerant (*Comptes rend.* de l'Acad. des Sc. de Paris, 29 août 1892), V. Zuccarello (*L'eruzione dell' Etna*, etc., Catania). Plusieurs de ces Messieurs ont montré une grande audace dans leurs observations. En outre, MM. A. Galvagno, gardien de l'observatoire de l'Etna, et C. Montesanto, directeur des guides de Nicolosi, ont rendu des visites continuelles à l'appareil éruptif. En somme, jamais éruption n'a été si bien observée. La plupart de ces messieurs ont eu l'extrême obligeance de m'envoyer leurs écrits; je leur en suis sincèrement reconnaissant.

Fig. 1.



Explosion strombolienne du cratère N° 2 *bis* vue de la pente sud N° 2. Bouffée de dix mètres de largeur. — C, coulée de 1892. — N, Monte Nero. — 5, fumée du cratère n° 5.

Fig. 2.



Autre explosion du même cratère No 2 *bis*, vue de la pente du No 2.

Fig. 3.



Les Monti Silvestri vus du Monte Ardicazzi. F, fumerole sur la fente occidentale. — 1, Explosion strombolienne du cratère No 1 ; la vapeur a 700 m. ; la Montagnola dans le fond. — Cratères Nos 2, 3, 4 et 5. — Au premier plan, la coulée de 1892.

à la Casa del Bosco (1438 m.) et quelques émissions centrales de fumée noire, mais pas d'éruption excentrique, comme les journaux l'avaient annoncé. En revanche, l'année 1891 et le commencement de 1892 ont été tranquilles[1].

A ces indications se joignent celles qui sont fournies par les stations sismographiques circumetnéennes, que M. le professeur Annibale Riccò, directeur de l'observatoire de Catane, a publiées, surtout dans le *Corriere di Catania.*

Après cette époque de calme absolu, l'Etna a repris ses habitudes : le 30 mai 1892 le Cratère central émettait une forte fumée : du 5 au 22 juin les tromomètres étaient agités et le volcan donnait de la vapeur accompagnée de cendre les 5, 7, 9, 11 et surtout 20 et 21 juin ; du 23 juin au 8 juillet les tromomètres étaient calmes, malgré une émission de cendre le 1er juillet[2]. En revanche, Stromboli avait un fort tremblement de terre, qui se faisait sentir jusqu'à Messine.

[1] Éruption sous-marine à Pantelleria du 17 au 26 octobre 1891. Voir les travaux remarquables du professeur Riccò, *Comptes rendus* de l'Acad. des Sc. de Paris, 23 novembre 1891, p. 753, et *Annali dell' Uff. centr. meteor. e geodin.*, 1889.

[2] Le professeur Riccò, dans son *Eruzione dell' Etna*, p. 5, donne les moyennes journalières d'amplitude des oscillations microsismiques observées à Mineo par le chevalier G. Guzzanti et à l'observatoire de Catane par M. Arcidiacono :

	A CATANE	A MINEO
du 22 mai au 4 juin..........	1″0	0″9
du 5 au 22 juin..............	4 1	3 3
du 23 juin au 8 juillet........	1 9	1 4

Le jour de l'éruption les amplitudes sont supérieures à 230″ et dépassent le champ de l'appareil.

En somme, on arriva jusqu'au moment de l'explosion du 8 juillet sans avertissement général, sauf la remarque faite par M. le professeur G. Mercalli que Stromboli a eu des paroxysmes peu avant et peu après les éruptions de l'Etna en 1865, 1874, 1883 et 1886[1], et le fait qu'il y avait syzygie de pleine lune dans la nuit du 9 au 10 juillet[2], — mais j'ignore s'il n'y a

[1] M. le professeur Mercalli a signalé le parallélisme des phénomènes éruptifs de Stromboli et de l'Etna dans son *Periodo eruttivo dello Stromboli*, etc., relaz. dei prof. Riccò et Mercalli (*Ann. dell' Uff. meteor. e geodin.*, 1889). Dans son article *Sopra l'eruzione dell' Etna*, il explique sa pensée en disant qu'il ne conçoit pas ces relations entre les deux volcans comme une communication libre de leurs foyers, mais comme « une action contemporaine d'une même cause. Peut-être, dit-il, les gaz étnéens pénètrent-ils dans le foyer de Stromboli quand ils atteignent une certaine tension ». Il y a d'ailleurs analogie presque entière entre les produits éruptifs des deux volcans.

[2] A propos de cela, M. le professeur Riccò dit que « l'action attractive lunisolaire sur les volcans ne peut plus être niée ». Les matériaux qui sont entre mes mains ne sont pas assez complets pour me permettre de me prononcer. D'après le tableau que j'ai dressé des recrudescences et décroissances d'activité signalées et des syzygies, quadratures, périgées et apogées, il semble qu'il y ait une certaine coïncidence. Neuf fois sur vingt-quatre il y a eu recrudescence aux syzygies ou diminution d'activité aux quadratures, tandis qu'il n'y a que trois fois effet contraire. En tout cas, la première explosion (8 VII) a eu lieu avec la lune presque pleine au méridien, et celle du lendemain presque à l'heure d'une syzygie; il y a eu diminution générale depuis le 13 VII (quadrature le 15); l'explosion du 11 VIII coïncidait presque avec un périgée (12 VIII); le 4 XI, il y avait périgée maximal, syzygie de pleine lune et éclipse totale de lune, et l'on a signalé une grande recrudescence générale; enfin le 28 XII, le jour de la fin de l'éruption, était le lendemain d'une quadrature. Il faudrait tenir compte des heures, ce qui m'est impossible. En opposition à M. Riccò, M. M. Baratta (*La recente eruz. d. Etna*, dans *Pensiero ital.* du 1er déc. 1892) déclare, après étude des coïncidences d'éruptions et de syzygies, que les faits ne permettent de tirer aucune conclusion sé-

pas parfois paroxysme à Stromboli sans paroxysme correspondant à l'Etna et, en tout cas, il y a syzygie tous les quinze jours. Pour ceux qui étaient plus près, deux circonstances pouvaient faire prévoir une explosion : l'observation faite par un guide (20 VI), qu'il s'était formé dans le fond du Cratère central une nouvelle ouverture qui lançait des scories, et un tremblement de terre très fort ressenti par M. Guido Raffo à la Casa del Bosco et par les bergers des environs et qui fut suivi d'un véritable affolement du niveau à bulle d'air. Mais le premier de ces avertissements ne put être vu, à ma connaissance, qu'une seule fois au milieu de la vapeur du Cratère et les seconds étaient bien tardifs, puisque la secousse locale de la Casa del Bosco eut lieu à 6 h. 50 du soir et l'explosion moins de quatre heures plus tard, le 8 juillet. On apprit ensuite qu'il y avait eu aussi des secousses à Stromboli.

A 10 h. 30 du soir la fumée s'éleva tout à coup au-dessus du Cône central de l'Etna, prenant la forme traditionnelle du pin d'Italie, et un tremblement de terre général secoua la région etnéenne, jusqu'à Mineo, à 60 kilomètres au S.-S.-W. Au bout d'une heure, l'éruption centrale était finie. Mais les tremblements de terre reprirent jusqu'au 9 à 1 h. 15, le microphone fut bruyant et la source gazeuse Van-

rieuse. Il faudrait, à une prochaine occasion, que l'on fît *ad hoc* des observations sur l'activité *générale*, très complètes et *sans parti pris aucun*. D'ailleurs les observations du professeur Riccò lui permettront probablement de dresser un tableau d'une valeur très supérieure.

chella, à Palagonia, au S. de l'Etna, eut des dégagements actifs de gaz.

Le 9 juillet, à 10 h. du matin, M. G. Raffo observa au S. de la Montagnola des fumeroles qui n'existaient pas précédemment. A 1 h. 15 m. 20 s. il entendit une forte détonation de ce côté et remarqua une première petite ouverture d'où jaillissaient des pierres et qui s'agrandit vite; après cinq minutes un second foyer se forma, un peu plus haut, puis d'autres, et au bout de deux heures il y en avait huit. La Casa del Bosco était continuellement secouée, jusque vers 4 heures, puis les secousses furent remplacées par des mugissements souterrains semblables à une terrible canonnade et qui durèrent encore toute la nuit. Pendant ce temps on entendit, à 3 h. du soir, des grondements souterrains à Catane, et à 3 h. 25 du soir de forts tremblements de terre furent ressentis à Linguaglossa, Giarre, Zafferana, Nicolosi, Biancavilla, Paternò, c'est-à-dire sur tout le pourtour N.-E., S.-E., S.-W. de l'Etna.

Il s'était formé, au pied S. de la Montagnola, à l'altitude moyenne de 1830 m. et à 6 kilom. du Cratère central, une première fente occidentale, dirigée au N. 5° E.[1]. Une petite coulée de lave s'était échappée de là dans la direction de la Casa del Bosco; je la trouvai cachée sous la forêt, arrêtée contre un châtaignier, à moins de 500 mètres de la

[1] Voir pour plus de détails mes communications à la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève le 6 octobre et le 3 novembre 1892, *Archives des Sc. phys. et nat.*, 1892, pp. 488 et 501.

Casa. C'est une coulée de poupée; elle s'arrêta au bout de deux jours, mais si elle avait continué, elle aurait trouvé un petit ravin qui l'aurait conduite à la cabane où tant de touristes ont passé.

Très peu plus tard, peut-être en même temps que cette fente occidentale, il s'en formait une autre légèrement plus à l'est, orientée N. 1° E. Une fois que la lave trouva cette issue, la première coulée s'arrêta et la nouvelle grande coulée descendit en deux cascades, à l'E. et à l'W. du Monte Nero del Bosco.

Outre ces deux fentes principales, il s'en fit plusieurs plus à l'W.; j'en aperçus quelques-unes en montant au Cratère central, et il se trouvait sur l'une d'elles un effondrement circulaire très curieux [1]. A l'E. de la fente orientale il en existe encore une petite, signalée par une ligne de fumeroles.

On a dit dès l'abord, puis répété que les fentes sont orientées N.-S. et dirigées sur le Cratère central et qu'elles sont la prolongation directe des fentes de 1883 et 1886. Ces assertions ne sont pas tout à fait exactes. Les deux fentes principales de 1892 sont, comme nous venons de le dire, orientées vers le N. 5° E. et N. 1° E., donc presque exactement N.-S. Mais le Cône central est au N. 10° W. des Monti Silvestri. Quant aux fentes de 1883 et de 1886, elles étaient orientées respectivement vers le N. 25° E. et N. 15° E.; mais plus d'un kilomètre sépare ces deux groupes de fentes de 1892 et de 1883-1886.

Il semble pourtant qu'on puisse parler de prolon-

[1] *Archives des Sc. phys. et nat.*, loc. cit.

gement à propos de l'éruptiun de 1886; car elle a causé deux fentes maîtresses en X, dont une branche (SSW.-NNE.) est bien la suite de celle de 1883, tandis que l'autre branche (SSE.-NNW.) semble bien être prolongée par la fente orientale de 1892. M. le Dr A. Silvestri, dans son excellent travail *L'Eruzione dell' Etna del 1886* (*Atti* dell' Accad. Gioen. di Sc. nat. VI, 1893), relève avec beaucoup de bon sens l'importance de cette crevasse, qui se montrait encore en 1890 sous la forme d'un long effondrement dans la coulée de 1886 [1].

Quant aux foyers (bocche), ils furent d'abord très changeants le long des fentes, puis, par l'amoncellement des matériaux autour des plus actifs, ils se localisèrent. Le 10 juillet il y avait trois cônes bien formés. Ils lançaient des projectiles jusqu'à 400 mètres.

Dans la nuit du 9 au 10 on avait entendu des gron-

[1] Mes alignements sont pris à la planchette, sur des points connus, afin d'éviter l'emploi de la boussole, qui est toujours faussée par les laves. En général, la détermination des fentes laisse un peu à désirer; c'est vrai que les observateurs ont bien d'autres choses à voir au premier moment de l'éruption. Il semble qu'on parle souvent un peu à la légère de *prolongement de fentes* d'une éruption à l'autre. Le regretté professeur O. Silvestri a tracé les fentes de 1879 comme prolongation ondulée de celle de 1874; si l'on tient compte du *foyer supérieur septentrional* et de sa petite coulée, que M. Henri de Saussure, au prix des plus grauds dangers, a vus en activité, les foyers de 1879 jalonnent une ligne droite qui passe par le Cratère central sans se détourner sur les foyers de 1874. On a dit que la fente de 1893 prolongeait celles de 1874 et de 1879; elle est à peu près parallèle à celle de 1879, mais la normale qui les réunirait a près de 5 kilom. de longueur. Que toutes ces fentes soient la conséquence d'*un même système de ruptures profondes*, c'est probable; mais il faudrait ménager le terme de *prolongement* et les prolongations hypothétiques.

dements souterrains sur tout le pourtour de l'Etna; le 10 la terre fut tranquille, mais à Nicolisi, par prudence, les fidèles restèrent sur la place devant l'église pour entendre la messe; le 11, l'éruption se calma un peu, mais les secousses recommencèrent et il y eut à 11 h. 30 du soir un tremblement de terre à Sciacca avec mugissements sous le Monte Cronio, or Sciacca est à l'autre bout de la Sicile, à 170 kilomètres à l'W.[1]; le 12 on ne signale que deux secousses et quelques mugissements; le 13 juillet, où quatre cônes étaient déjà formés, il y eut de fortes secousses générales jusqu'à Sciacca, Mineo et Syracuse, puis on rentra dans une période de calme sismique.

Il est arrivé quelquefois que l'Etna a clos une époque d'activité par un tremblement de terre violent. Or, le 13 juillet, les secousses furent assez fortes, puis il y eut quelques explosions au Cratère central, et comme la coulée avait déjà acquis des dimensions respectables et que les précédentes éruptions n'avaient duré que quelques jours[2], plusieurs personnes crurent pouvoir annoncer la fin de l'éruption. Elles étaient de près de six mois en avance. Cette erreur n'a aucune importance; mais il peut arriver que, par amour paternel pour une prophétie, on dénature involontairement des faits; il vaut donc mieux ne pas lancer de prédictions.

Il y eut bien un petit arrêt, et la coulée en profita

[1] La région de Sciacca a été fréquemment influencée lors des éruptions de l'Etna.

[2] Celle de 1874, deux jours; celle de 1879, onze jours; celle de 1883, trois jours; celle de 1886, quinze jours.

pour se solidifier en partie après avoir fait 7 à 8 k. dans la direction de Nicolosi; mais l'éruption se ranima si bien qu'après une époque d'activité affaiblie accompagnée de plusieurs tremblements de terre (à Mineo, Catane, Casa Etnea et Stromboli, les 18, 23 et 25 juillet, 1er, 2, 4, 5 et 7 août), il se forma un cinquième cratère adventif à 250 mètres au N. du plus septentrional; celui-ci abandonna son activité au nouveau venu. Puis, après de petites secousses, les 12, 13 et 14 août, il y en eut de très violentes le 16 août, à Syracuse, Mineo et Sciacca, et, le 17, un sixième cratère se forma entre les anciens nos 2 et 3. Ensuite l'éruption continua avec des hauts et des bas, des intermittences et alternances, qui durèrent jusqu'à sa fin.

Quand j'arrivai à Catane, je fus étonné, quoique je m'y attendisse, du peu d'impression que faisait l'éruption : de jour quelques vapeurs et de temps en temps le bruit d'un coup de soufflet[1], de nuit quelques lignes incandescentes horizontales et de petits feux d'artifice. Mais si tout cela paraissait petit, c'est que Catane est à 25 kilomètres du théâtre de l'éruption et que l'on voit entièrement en raccourci ce que la distance permet de distinguer. Ce n'est que lorsqu'on a tourné les Monti Rossi, en se rendant de Nicolosi à la Casa del Bosco, que l'on commence à acquérir un grand respect pour les explosions que l'on entend

[1] Ces explosions, au commencement de l'éruption, faisaient trembler les vitres à Catane, et M. G. Platania a remarqué à Aci Reale que les vitres tremblaient sans que le bruit de l'explosion se fît entendre.

continuellement et que l'on voit grandir à mesure qu'on approche.

Je fis cette montée en partie de nuit, et une fois à la Casa del Bosco je me rendis immédiatement sur un point au pied N. du Monte Ardicazzi où la lave avançait, envahissant une châtaigneraie.

Si, de jour, le front d'une coulée en marche présente l'aspect peu attrayant d'un énorme monceau de « coke mal éteint » que quelque force incompréhensible pousse de dedans avec un bruit surprenant, de nuit c'est un spectacle grandiose. Malheureusement il n'est pas possible de donner par des paroles une idée de cette cascade partiellement incandescente de 5 ou 15 mètres de hauteur, de ces ruisselets de lave émiettée serpentant comme du métal fondu entre les blocs noirs de cette paroi mobile. Reproduit en petit, ce phénomène serait presque ridicule, avec son bruit de charretées de vaisselle cassée qu'on laisserait rouler dans un ravin; mais dans ses dimensions naturelles, avec sa marche lente mais inexorable, avec sa température de fournaise, qui vous fait reculer de quart d'heure en quart d'heure, le front d'une coulée en marche est une chose impressionnante. Le professeur Bartoli, qui a observé, le 13 juillet, un front de coulée de plus de 20 mètres de hauteur qui faisait 80 mètres à l'heure, me déclarait que c'était extrêmement effrayant, et je le crois. A plusieurs reprises on a signalé 50 mètres à l'heure. La coulée que je vis, la première nuit, n'avait qu'une dizaine de mètres et n'avançait que de 15 mètres à l'heure, pourtant elle était imposante. Ce qui impressionne particulière-

ment, c'est la fatalité de cette lente inondation de pierre fondue. On sent que nul obstacle ne pourrait arrêter la coulée, qu'une digue ne ferait que retarder un peu l'envahissement.

Quant au mode de progression de la lave, s'il est incompréhensible au premier coup d'œil, on se l'explique après un moment d'observation, et la meilleure manière de le faire comprendre, c'est de dire comment on peut le reproduire. Avec un peu de miel liquide ou de colle sur un plat ou tout autre récipient c'est très facile. Si, pour figurer les scories superficielles, on saupoudre de quelque chose la surface de la substance visqueuse et que l'on penche le récipient, on verra que la poudre se hâtera d'arriver au front de la coulée, y descendra et se fera recouvrir[1]. Or, en observant la lave en mouvement, on voit continuellement descendre du haut du front des paquets toujours renouvelés de scories plus ou moins incandescentes, qui viennent revêtir le terrain sur lequel la coulée va s'avancer. Puis on remarque, de loin, qu'il y a presque toujours de longues crevasses incandescentes, d'ailleurs très belles, parallèles au front en mouvement et un peu en arrière de lui ; l'expérience explique leur formation : le manteau superficiel de la coulée n'avance pas assez vite pour renouveler les scories du front, et cela cause des solutions de continuité. D'ailleurs, sur ces plaies béantes, les scories se reforment assez vite par refroidissement pour que la lave vraiment fluide ne se

[1] La même expérience, mais beaucoup plus soignée, est mentionnée dans le travail magistral de M. le professeur E. Reyer, de l'Université de Vienne : *Geologische Experimente,* fasc. 2.

montrât pas sur les fronts de coulées que j'ai eu l'occasion de voir en mouvement. Des blocs incandescents de consistance apparemment pâteuse s'écroulaient, s'émiettant en route de manière à figurer de loin des ruisseaux de métal fondu; mais ces ruisseaux, vus à trois ou quatre pas, se montraient composés de grains indépendants et non d'un fluide.

Là où une coulée tombe en cascade du haut d'un escarpement, il en est autrement. Il est bien certain aussi que des nappes de lave liquide jaillissent brusquement sur divers points de la surface de la coulée, recouvrant de sortes de trottoirs unis une petite partie du dédale de blocs qui la revêtent. Il en existe un exemple très curieux dans un tout petit bras de coulée au N.-E. du Monte Albano.

A sa source, la coulée a un tout autre aspect. La lave y coule vraiment, faisant en moyenne un mètre cinquante par minute, mais elle est assez visqueuse pour que les morceaux de pierre qu'on y jette flottent dessus sans enfoncer ou rebondissent en laissant une petite dépression. Le professeur Bartoli y a même lancé des morceaux d'acier, dont plusieurs n'ont pas pu pénétrer. Au bout d'un parcours plus ou moins long, la surface mobile se couvre peu à peu de scories et enfin la lave liquide disparaît sous un manteau noir, presque continu jusqu'au front en mouvement.

Cette année les gaz de la lave s'échappaient par le plus méridional des Monti Silvestri et la lave elle-même sortait un peu plus bas; elle se trouvait donc là avec sa vraie température de sortie, mais sans les explosions qui rendent les foyers d'émission inabor-

dables. Aussi le professeur Bartoli en a-t-il hardiment profité pour faire une série d'observations qui n'avaient jamais été faites avant lui : il a imaginé un pyromètre ingénieux [1] avec lequel il a mesuré la température de la lave à sa sortie même de la fente. Le pyromètre, fixé au bout d'une tige de fer laminé de 1 m. 50 à hampe de bois, était immergé de vive force à plus d'un mètre dans la lave liquide en mouvement et maintenu ainsi pendant 8 minutes, puis retiré et immergé dans un calorimètre avec toutes les précautions et la grande expérience du savant professeur. Vingt-cinq déterminations réussirent et donnèrent comme chiffres maximaux 1060°, 980°, 990°, 970° C., tandis que deux kilomètres plus bas, la lave n'avait plus que 800° en moyenne. Ces résultats sont extrêmement intéressants, puisque l'on n'avait jusqu'ici que des chiffres hypothétiques exagérés.

Ceux qui ne sont pas venus à côté de cette rivière de pierre fondue, de 5 à 25 m. de large, sur ce sol brûlant, dans cette atmosphère étouffante que la moindre saute de vent rend irrespirable, ne se représentent pas l'énergie et la ténacité qu'il a fallu au professeur Bartoli pour mener à bonne fin son entreprise.

C'est à cette température relativement peu élevée que M. Bartoli attribue le fait que le spectre donné par la lave en fusion est continu et ne s'étend que jusqu'à la moitié du vert. Dans les premiers jours de

[1] Voir les Actes de l'Accademia Gioenia di Scienze naturali di Catania.

l'éruption excentrique, M. le professeur Riccò a fait, avec un grand spectroscope, des observations sur la lumière des foyers et de la lave à son lieu d'émission. De près comme de loin, il a trouvé le rouge et l'orange intenses, le jaune et le vert médiocres, le bleu extrêmement pâle ou absent, le violet entièrement absent. On comprend qu'une lumière de telle nature se traduisît en noir dans les photographies instantanées. La raie du sodium était extrêmement faible ou absente, et M. Riccò ne mentionne nulle part la raie de l'hydrogène, ce qui semble prouver l'absence de *flammes*, ce grand sujet de discussions.

Au point de vue esthétique, cette lumière rouge et la chaleur qui l'accompagne sont suffisantes pour faire une grande impression. C'est lorsqu'on se trouve, surtout de nuit, au milieu des laves rouges et près des cratères, que l'on jouit vraiment du spectacle de l'éruption; c'est alors qu'on en saisit toute la grandeur, la magnificence écrasante.

Sur la fente occidentale, inactive dès le lendemain de sa naissance, se trouve, au N.-N.-W. du Monte Nero, un petit cratère fendu, qui est presque noyé dans les flots de lave sortis de la fente orientale. Plus au N., cette première fente est signalée par une série de petits cratères presque sans rebords, dont un seul donnait signe de vie lors de ma visite (22-27 septembre); c'était une forte fumerole de vapeur blanche, qui se voit très bien sur la *figure 3* à gauche de la grande colonne de fumée; mon ami M. Mumenthaler m'apprend que cette fumerole était encore tout

aussi active lors d'une visite qu'il lui rendit en mars, mais que sa vapeur sentait l'hydrogène sulfuré, ce qui n'était pas le cas en septembre.

Sur la fente orientale s'élèvent les cônes adventifs auxquels on a plus spécialement donné le nom de Monti Silvestri, en l'honneur de feu le professeur O. Silvestri de Catane. On les numérote généralement en commençant par le plus septentrional, né le 10 août. C'est entre les n°s 2 et 3 que s'est ouvert le dernier cratère, le 17 août; pour simplifier, je l'appellerai n° 2 *bis*, afin de conserver au plus méridional le n° 5, sous lequel il figure dans tous les rapports du professeur Riccò.

Ce n° 5, à un quart de kilomètre au-dessus du Monte Nero del Bosco, était probablement le véritable foyer d'émission de la lave; il en avait tout l'aspect, sauf qu'au lieu d'être éventré en aval il possédait une circonvallation complète. Quelquefois, paraît-il, lors de ses explosions, la lave dont il était plein débordait par en haut; mais c'était généralement à une petite distance de son pied méridional que, débarrassée de vapeur, elle s'écoulait par des bouches assez changeantes. M. Bartoli assista à la formation et à l'extinction de plusieurs foyers d'émission et trouva que cela ne demandait guère plus d'une vingtaine de secondes.

Lors de ma visite, c'était ce cône qui était le plus théâtral. Il avait aussi ses moments de demi-repos, car il était plus ou moins actif selon l'activité de l'émission des laves; il en dépendait si bien que M. Bartoli le vit s'arrêter au moment de la formation

d'un nouveau débouché de la lave et se ranimer au moment où un de ces écoulements prenait fin. En général, ce cratère avait, à une ou plusieurs secondes d'intervalle, des explosions épouvantables, avec un sifflement violent, métallique, indéfinissable; on sentait que la vapeur sortait surchauffée, quittant brusquement son bain de feu à haute pression pour se trouver à l'air libre, où elle éclatait. Parfois on aurait dit qu'une masse énorme de lave retombait lourdement dans une gigantesque chaudière de métal. Quand on restait longtemps près de ce cratère, sa fureur continuelle et ses sifflements finissaient par vous agacer.

A chaque explosion une gerbe de projectiles s'élevait en l'air. M. Riccò en vit qui montaient à 400 mètres; en septembre ils n'allaient plus guère qu'à 150 mètres au plus; mais cela suffisait amplement pour faire, de nuit, un feu d'artifice incomparable, car chaque parcelle de lave lancée par ce cône était incandescente. Les projectiles présentaient toutes les formes possibles; on les voyait se tordre en l'air et se diviser, quelquefois même éclater (Del Lungo). Je ne sus pas en distinguer qui prissent en l'air la forme traditionnelle de *larmes*. Après leur voyage aérien, tous ces matériaux incandescents retombaient sur les pentes noires du cratère et en descendaient en roulant; parfois le cône entier se trouvait revêtu de feu pour quelques instants. Quelquefois une série d'explosions faibles permettait de s'approcher du pied du cône pour y chercher des pierres intéressantes, mais tout à coup une explosion plus violente vous obligeait à une retraite très précipitée.

Le cône n° 4, qui avait été coupé en deux par toute la lave qu'il avait émise, était éteint en septembre et s'habillait de sublimations jaunes et blanches.

Le n° 3 n'était pas mort; mais il n'avait que de rares séries d'explosions, d'ailleurs violentes.

Un des plus actifs était le n° 2 *bis*; mais ses explosions étaient très différentes de celles du n° 5 : c'étaient de puissants coups de soufflet dont le bruit ressemblait extrêmement, mais en beaucoup plus fort, à celui des premières bouffées de vapeur lancées par la locomotive d'un train de marchandises lourdement chargé. Comme ce cratère, en septembre, n'était pas encore bordé d'un haut rempart, je pus, établi sur la pente méridionale du cône n° 2, observer à mon aise la sortie des explosions; je voyais très bien, à certains moments, le haut de la cheminée, mais la cendre et un ciel couvert empêchèrent l'appareil photographique de reproduire cela. En revanche, on peut voir sur la *figure 1* le premier aspect de la vapeur au moment où elle s'épanouit à l'orifice de la cheminée. Souvent elle prenait l'aspect d'une pointe de vapeur compacte, comme dans la *figure 2,* précédée de pierres et de scories, et la vapeur blanche dont le cratère était rempli se précipitait vers la cheminée. La bouffée de vapeur, chargée de sable et de pierres déjà noires, s'élevait tout droit jusqu'à une cinquantaine de mètres malgré le vent et avait parfois le temps de se dissiper avant l'explosion suivante. En tout cas, après les quelques secondes de silence qui suivaient l'explosion, on entendait l'épouvantable grêle des pierres qui retombaient et qui obstruaient

la cheminée jusqu'à la prochaine explosion. Tous ces phénomènes sont typiques pour la phase dite *strombolienne* de l'activité éruptive. Plusieurs observateurs ont pu reconnaître la formation d'une bulle de vapeur sous la lave avant l'explosion.

Le cône n° 2, le plus élevé, était endormi depuis la formation du n° 1 ; mais il avait été terrible, comme le prouvent les photographies qui accompagnent l'article du professeur Riccò dans la *Nuova Antologia* du 1er septembre et celui de M. Gaetano Platania dans le fascicule du 6 octobre de *La Nature*[1]. Il avait eu 130 mètres de hauteur au-dessus de sa base, mais cette base s'était surélevée par suite des chutes de cendre et le cône n'avait plus guère que 120 mètres. A l'intérieur il présentait encore nettement quatre cratères alignés dans un même cône[2]. Son extinction était assez avancée pour qu'il émît de l'hydrogène sulfuré.

Tous ces cônes étaient bien et dûment sur une même ligne, sauf le n° 2 *bis*, qui faisait légèrement saillie à l'E. Mais, au-dessus du n° 2, au delà d'une plaine de 200 mètres couverte de petits projectiles, se trouve le cône n° 1, qui est décidément un peu à gauche de l'alignement général des Monti Silvestri. On a pensé qu'il s'élevait sur la fente occidentale, ou au point d'intersection des deux fentes. Ces fentes

[1] Outre ces deux publications, on trouvera des photographies dans l'*Illustrazione Italiana* du 7 août, dans *La Nature* 1892, p. 278, dans l'article de M. Mercalli.

[2] Depuis la fin de l'éruption, les parois des cratères se sont écroulées intérieurement, effaçant sous des talus réguliers les anciens détails.

n'étaient naturellement plus visibles en septembre que là où elles sont jalonnées par des cratères; mais autant qu'on en peut juger par leur alignement, le point d'intersection des deux fentes doit se trouver sensiblement plus au N. et le cratère n° 1 n'est ni sur l'une ni sur l'autre; je ne serais nullement étonné d'ailleurs que la fente fût ondulée, tout comme la fente méridionale de 1879. Le professeur G. Mercalli, que j'eus le très grand plaisir de rencontrer inopinément sur l'Etna même, pense que ce cône est un des petits cratères de la fente occidentale réveillé et agrandi et non un nouveau cratère né sur la fente orientale, d'autant plus que la règle de l'Etna a été jusqu'ici que l'activité se déplaçât de haut en bas et non de bas en haut le long des fentes. On n'a malheureusement pas, à ma connaissance, constaté sûrement l'existence d'un petit cratère à la place qu'est venu occuper le cône n° 1. Sans l'opinion d'un volcanologue aussi expérimenté que M. Mercalli, je n'aurais pas hésité à noter un fait contraire aux règles en me basant sur ce que la naissance du cône n° 1 n'a rien changé à l'activité de la fumerole occidentale, tandis qu'elle a coïncidé avec l'extinction des quatre cratères du cône n° 2 et qu'elle a été suivie, à sept jours d'intervalle, par la formation du cratère 2 *bis*.

A quelque système de rupture qu'il appartienne, le cratère n° 1 était très actif et très beau dans son activité lors de ma visite. Mais, aussi bien et plus que d'autres, il avait des périodes de repos absolu pendant des heures. Alors on l'eût dit mort pour toujours; c'est à peine si quelques filets de vapeur blan-

che passaient entre les pierres de son plancher. Mais bientôt la vapeur jaunissait un instant, puis, brusquement, sans autre avertissement, un formidable coup de soufflet lançait en l'air tout le plancher du cratère, qui retombait bient t en grêle de pierres et en traînées de sable qui ressemblaient à une violente pluie d'orage. La *figure 3* représente une de ces explosions. En mesurant la hauteur du panache, je lui ai trouvé 700 m. Bien des amateurs de minéraux ont été surpris et mis en fuite par les quintes de ce cratère.

C'était le cône méridional qui était le plus continuellement en activité. D'ailleurs chacun avait son allure individuelle. Tantôt un seul travaillait, tantôt deux, tantôt tous. L'un, le n° 5, livrait de la fumée jaunâtre et des scories incandescentes, un autre émettait de la vapeur blanche en petit panache, un troisième lançait de la fumée noire à plusieurs centaines de mètres; l'un éclatait presque à chaque seconde avec une grande régularité, l'autre reprenait haleine un certain temps pour précipiter ensuite ses explosions pendant quelques minutes. Cette diversité d'allure était étrange et elle montre combien des foyers volcaniques rapprochés peuvent être indépendants les uns des autres. Pour la force de propulsion le cône n° 1 était sans rival; la vapeur du n° 5 s'élargissait tout de suite en éclatant, celle du n° 1 passait probablement par un canal un peu long, de manière à être projetée tout droit, sans s'éparpiller, jusqu'à 700 mètres et plus dans une seconde à peine; c'était une rapidité surprenante.

Naturellement l'air était chauffé sur toute l'étendue des laves, et cela causait très fréquemment des trombes d'air, souvent fort violentes et persistantes, dont quelques-unes atteignaient une grande hauteur[1]. Le très aimable président du Club alpin de Catane, M. le chevalier Bertuccio Scammacca, me signalait un fait intéressant qui pourrait bien être la cause secondaire de ces tourbillons : lors d'une de ses visites à l'appareil éruptif, il remarqua que son baromètre de poche indiquait une diminution considérable de la pression atmosphérique sur la lave chaude; malheureusement je n'ai pas noté les chiffres.

Une fois le plan de l'appareil éruptif et de la coulée terminé en grande hâte, je fis l'ascension du Cône central dans l'espoir de voir la nouvelle cheminée dont on avait parlé; mais le Grand cratère se trouva si plein de vapeurs qu'il était impossible de rien voir. Je constatai seulement qu'il s'était très légèrement élargi et abaissé depuis 1890, du moins au N., par suite de l'écroulement graduel des parois.

C'était une journée perdue, et malheureusement il fallait rentrer à Genève au plus vite.

Dans les mois qui suivirent, l'appareil éruptif continua son activité avec les mêmes intermittences : il reçut de nouvelles visites fructueuses de MM. Bartoli, Riccò et d'autres, et ce dernier poursuivit la

[1] M. Riccò en a vu une de 1400 m. de hauteur. Plusieurs observateurs ont remarqué de petits jets de vapeur s'élevant verticalement sur la coulée de temps en temps et qui devaient provenir de petites explosions de gaz.

publication de ses intéressants rapports quotidiens sur l'état de l'éruption. Dans une de ses visites, le 31 novembre, il constata que les bouches d'émission de la lave s'ouvraient sensiblement plus bas et plus loin des cratères qu'au commencement de l'éruption. La dernière recrudescence notable eut lieu le 4 novembre, époque de pleine lune, de périgée et d'éclipse, et influa aussi sur Stromboli. Enfin, le 28 décembre, l'éruption prit fin sans bruit, après 173 jours de durée. Les tromomètres s'agitèrent de nouveau à Nicolosi, à Catane, à Mineo, puis, le 4 janvier, sauf erreur, on signala, conformément à l'observation du professeur Mercalli, un tremblement de terre à Stromboli.

Le 8 janvier, MM. Bartoli et Del Lungo vinrent rendre visite aux Monti Silvestri et firent l'escalade du cône n° 5 devenu muet. Ils trouvèrent à son pied oriental une fumerole où leurs bâtons se carbonisaient rapidement; à son sommet s'ouvrait une vaste cuvette noire au milieu de laquelle s'élevait un cône secondaire. La cheminée de ce petit cône était béante et tapissée de sublimations verdâtres, mais il n'était pas possible d'y jeter un coup d'œil. Au pied occidental de ce cône ces Messieurs trouvèrent une nouvelle fumerole brûlante, revêtue de cristaux blancs, qui avait déjà été vue le 23 novembre par M. Montesanto pendant un moment de calme. Grâce à un coup de vent, ils purent, malgré l'épouvantable chaleur qui en sortait, regarder ce qui se passait au fond de cet orifice et ils y aperçurent la lave incandescente. Là les bâtons s'enflammaient instantanément et les poi-

gnées de neige jetées dans ce trou s'y vaporisaient brusquement en faisant explosion. Lorsque M. Mumenthaler et ses compagnons visitèrent l'appareil éruptif au mois de mars dernier, ces fumeroles étaient encore assez brûlantes pour que les bâtons des voyageurs prissent feu immédiatement quand ils voulurent s'en servir pour détacher des sublimations.

Les laves ne se refroidissent donc que fort lentement dans les fentes, et la neige n'a pas pu se maintenir cet hiver sur toute la coulée.

D'après mon plan, levé à la hâte et d'ailleurs un peu incomplet puisque la lave a encore empiété après ma visite autour de la Dàgala dei Cervi vers le N.-E., la coulée de 1892 a une superficie de près de 9 kilomètres carrés. C'est une étendue considérable, car les éruptions de 1879 et de 1886, qui comptent cependant pour de grandes éruptions, n'ont donné respectivement que 2 $^1/_2$ et 4 $^1/_2$ kilomètres carrés; la lave de 1865, il est vrai, a recouvert 9 $^1/_2$ kilomètres, et celle de 1852 jusqu'à 10 kilomètres carrés. Quant au volume des matériaux émis, il est impossible encore de le calculer [1]. Pendant les quelques heures que j'ai pu consacrer au travail topographique, je ne pouvais pas songer à déterminer les courbes de niveau, mais d'autres le feront un jour. En tout cas, l'épaisseur de la lave doit être énorme dans

[1] On a calculé que l'éruption de 1886 a donné 66 millions de mètres cubes, celle de 1865 92 millions, celle de 1852 120 millions, et l'on apprécie le volume de l'éruption de 1892 entre 120 et 200 millions de mètres cubes. La coulée de 1886 est encore chaude; on comprend combien de temps va durer la chaleur de la lave actuelle.

certains endroits, puisque, depuis le 13 juillet, les coulées, au lieu de s'étendre latéralement, se sont superposées les unes aux autres. Le Monte Gemmellaro, contre lequel tant de coulées sont venues butter pendant cinq mois, avait jadis 140 mètres de hauteur au-dessus de sa base; le temps me manqua pour aller le voir et le mesurer, mais il ne doit guère émerger aujourd'hui de plus de 50 mètres du côté septentrional. Là où la pittoresque Casa dei Cervi s'élevait en 1890 au milieu d'îlots de châtaigniers, il y a aussi, paraît-il, des amoncellements considérables de lave. Cette éruption est certainement l'une des plus importantes de ce siècle.

Mes collègues savent déjà, par l'intéressante communication que M. Henri de Saussure leur a faite à son retour de l'éruption de 1886 et par une petite communication que j'ai eu l'honneur de leur présenter en 1890, que les cratères de 1883 et de 1886 ont lancé des bombes composées d'inclusions quartzeuses revêtues de lave. Les Monti Silvestri en ont aussi donné beaucoup, dans les commencements de l'éruption. Lors de ma visite, les beaux exemplaires de ces bombes étaient ou enterrés sous les projectiles subséquents ou déjà récoltés par les amateurs, en sorte que je n'en pus trouver que des fragments. Mais notre aimable compatriote, M. Mumenthaler, mit à ma disposition toutes celles qu'il avait recueillies dès le premier jour de l'éruption excentrique. dont plusieurs étaient extrêmement belles. J'en acceptai un grand nombre, qui sont maintenant au Musée d'histoire

naturelle de Genève. Mais, avant d'y entrer, elles ont passé, ainsi que les autres minéraux que j'ai rapportés, entre les mains de mon ami M. le professeur L. Duparc et de M. L. Mrazec, qui les ont étudiées avec leur compétence habituelle. Ils ont communiqué les résultats de leurs études à l'Académie des Sciences de Paris et à la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, et je renvoie le lecteur pour les détails aux publications de ces institutions[1].

Ils ont trouvé que, dans les bombes à inclusions, le revêtement de lave scoriacée actuelle, composé d'une labradorite à olivine et à base vitreuse, est identique entre 1886 et 1892; il y a donc de ce chef grande similitude entre les deux éruptions. L'inclusion quartzeuse est un grès à 90 % de silice, arraché dans les profondeurs et plus ou moins imprégné de matière vitreuse pendant son séjour dans la lave en fusion; là encore il y a grande analogie entre 1886 et 1892. Il semblerait donc que les laves de ces deux éruptions, et aussi celles de 1883, proviennent d'un même foyer et se sont frayé un chemin nouveau à travers une même formation encore plus ou moins vierge d'éruptions. Mais les spécimens que j'avais trouvés en 1886 étaient plus compacts et présentaient une structure en colonnettes rayonnant autour de leur centre, tandis que ceux de 1892 sont généralement plus poreux, encore plus friables et sans division en colonnes.

Une autre particularité de l'éruption de 1892,

[1] Voir *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, oct., et *Archives des Sc. phys. et nat. de Genève*, 1892, p. 490, et 1893, p. 256.

c'est qu'on trouve, entre les cônes n°s 1 et 2, une quantité de projectiles gris foncé ayant absolument l'air de cailloux roulés. Ils sont composés de lave de l'éruption actuelle, et je ne m'explique leur forme que par le fait qu'ils sont descendus, encore malléables, en roulant le long des flancs des cratères, qui ont plus de 100 mètres de hauteur; toutefois cette explication ne me satisfait pas.

Il ne semble pas que cette éruption ait livré beaucoup de projectiles en forme de larmes, tels qu'on en trouve en quantité autour de la Serra Pizzuta Calvarina et d'autres cônes; les scories sont généralement informes.

Des cendres, que M. Mumenthaler avait récoltées avec le plus grand soin sur la terrasse de sa maison à Catane le 10 juillet, se sont trouvées composées presque uniquement de cristaux, sans parcelles de matière vitreuse, ce qui s'explique par une sorte de lévigation exécutée automatiquement dans l'air; c'est ainsi que lors de l'éruption de 1879 la cendre recueillie à Reggio de Calabre était très différente de la cendre habituelle de l'Etna [1]. Les poussières qui ont saupoudré la végétation voisine des foyers ont desséché toutes les feuilles, parce que la pluie est venue avant que cette poudre saline eût été secouée par le vent. Encore en septembre la rosée nocturne déterminait la formation d'efflorescences de sel dans ce sable. M. Bartoli a eu l'excellente idée de voir si

[1] Voir Mercalli, *Supra l'Eruzione dell'Etna*, etc. — Il est tombé cette fois des cendres en Calabre et jusque dans l'île de Malte, mais j'ignore si elles ont été recueillies et analysées.

c'était la chaleur du sol qui avait pu amener la mort des plantes; mais il ne trouva, sur le Monte Nero, très près de la coulée, que 45° C. à quarante centimètres de profondeur; or, le soleil sicilien peut échauffer à plus de 45° le terrain noir de l'Etna sans que les plantes en souffrent.

Quoique la lave de 1892 ait en grande partie recouvert la coulée de 1886 au lieu d'envahir des cultures, elle a détruit bien des châtaigneraies et des vergers, et l'on estime à un demi-million de francs les pertes qu'elle a causées. C'est un spectacle navrant que de voir cette matière barbare détruire en un instant et pour toujours le fruit de plusieurs siècles de travail, d'abord des agents atmosphériques, puis de l'homme. Aussi terminerai-je en faisant le vœu qu'après cette éruption importante l'Etna s'endorme pour longtemps. Pourtant ce ne sera qu'une autre éruption qui pourra rendre toute cette région à la culture, en la recouvrant de cendre, tandis qu'elle noiera d'autres terrains sous les laves.

Mais je ne voudrais pas poser la plume sans remercier chaleureusement tous les amis que j'ai trouvés à Catane et qui m'ont si bien accueilli et aidé, surtout le savant et courageux professeur Bartoli, le chevalier Bertuccio Scammacca, mon compatriote Mumenthaler et le professeur Riccò. Ces Messieurs sont si aimables qu'on voudrait avoir chaque année l'occasion de leur faire visite. Je ne veux pas oublier non plus A. Galvagno et C. Montesanto, qui m'ont envoyé des avis utiles.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXXII

Bulletin.

Pag.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Rapports administratifs 5, 30, 215, 217

Rapports des délégués aux Congrès de Gênes et de Huelva.................................. 59, 72

Élection du Bureau 33

Élections et décès de membres effectifs, correspondants et honoraires 34, 79, 111, 197, 215, 216

Payerne, M. Adolphe Gautier.............................. 30

Le Rhône et le Jura méridional, M. le Dr Ed. Dufresne. 34

Tientsin, Peking, la grande Muraille, Djéhol, les tombeaux des Mings et la passe de Nan-Koou, M. Alfred Bertrand 79

A travers la Patagonie, M. le Dr F. Mâchon........... 109

Séville, Grenade, Cordoue, Tolède, Madrid, l'Escurial, Burgos, M. le prof. Ern. Strœhlin.................. 111

Souvenirs de Sicile, M. le prof. Ern. Strœhlin 197

Les villes du Canada et des États-Unis du nord-est, M. Eugène Choisy 199

Traversée de la presqu'île de Malacca. — De Saïgon à Bangkok par les ruines d'Angkor, M. John Revilliod 212, 215

Dix mille kilomètres à pied à travers l'Europe, M. Michel de Bernoff.. 213

Pag.

Les monts pisans, M. Arthur d'Arcis.................. 217

Correspondance.

Lettre du Bureau à S. E. M. Canovas del Castillo...... 173

Informations.

Nouveaux statuts.................................. 233

Arrêté du Conseil d'État............ 235

Bibliographie.

Annuaire des Sociétés de géographie, M. M. D......... 174

Bulletin of the american geographical Society. — Proceedings of the royal geographical Society (London). — Dictionnaire des localités de la Suisse. — Scottish geographical Magazine. — Geographical journal (London). — Scott Keltie, Partition of Africa, M. le prof. Paul Chaix...... 176, 180, 182, 236, 240, 244, 246, 247

Bulletin of the american geographical Society. — Dr A. Petermann's Mitteilungen, M. Eg. Gœgg.. 250, 253

Dr J. J. Egli, Nomina geographica, M. Émile Chaix.... 256

Henri Cordier, Situation de Ho-lin en Tartarie, manuscrit du père A. Gaubil S. J., M. Arthur de Claparède..... 258

Liste des ouvrages reçus.......................... 185, 259

Liste des membres de la Société...................... 264

Mémoires.

La Province de Prusse en 1891 (suite et fin), par M. le prof. Ern. Strœhlin................................ 1

L'Éruption de l'Etna de 1892, par M. Émile Chaix... . 75

Table des matières du tome XXXII.......... 103